LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

RECHERCHES

SUR

LEURS TRAVAUX ET SUR LEUR INFLUENCE EN EUROPE

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR LES ORIGINES
ET LE DÉVELOPPEMENT DES ARTS EN FRANCE

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur d'Histoire à l'École impériale militaire,
Membre correspondant des Comités historiques.

PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE BONAPARTE

[illegible]

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

PARIS. — IMPRIMERIE DE J CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

RECHERCHES

SUR

LEURS TRAVAUX ET SUR LEUR INFLUENCE EN EUROPE

PRÉCÉDÉES

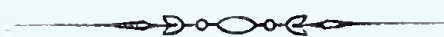
D'UN ESSAI SUR LES ORIGINES

ET LE DÉVELOPPEMENT DES ARTS EN FRANCE

PAR

L. DUSSIEUX

Professeur d'Histoire à l'École impériale militaire,
Membre correspondant des Comités historiques.



PARIS

GIDE ET J. BAUDRY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5 RUE BONAPARTE

1856

AVERTISSEMENT

Le titre seul de ce livre indique la pensée de son auteur. Il a pour but de mettre en lumière pour la première fois les noms et les œuvres des artistes français qui ont travaillé à l'étranger, et de faire connaître l'influence que l'art français a constamment exercée en Europe depuis le XIIIe siècle.

On a nié quelquefois l'existence d'une école française et d'un goût français; tout ce que la France a produit est, disait-on, sarrasin, allemand, flamand, italien, florentin, bolonais, romain, vénitien, espagnol même, tout excepté français. Quelques-uns admettent l'art et le goût français, mais ils les déclarent si détestables, que leurs jugements équivalent à une négation.

La première partie de ce volume a pour but de prouver l'existence et l'originalité du goût français; les caractères si variés et le développement de notre école; la mesure de ses emprunts aux écoles étrangères; la puissance de création, qu'elle a eue seule entre toutes, et qui lui a permis de se transformer maintes fois en conservant toujours ses caractères propres et fondamentaux dans ses créations les plus diverses. Nous voulons aussi mettre en évidence la permanence et la persistance du goût français depuis le XIIIe siècle, sa lutte et sa résistance contre les influences étrangères et contre les tentatives faites au XVIe siècle et à la fin du XVIIIe pour l'anéantir. Nous ferons connaître ses créations : l'archi-

tecture et l'ornementation gothiques, la peinture sur verre, la peinture en émail, la musique moderne, les jardins à la française, l'architecture de l'école de Robert de Cotte et de Boffrand, l'ornementation du XVIIIe siècle.

Dans la seconde partie nous montrerons quelle a été l'influence en Europe de ces créations françaises, et on verra par le grand nombre d'artistes qui ont travaillé à l'étranger et par l'immense quantité de leurs travaux combien l'influence de la France a été considérable.

On a traité de l'influence française quant à la politique, à la philosophie, au droit, à la littérature et aux sciences. Pourquoi donc, dans l'histoire de l'influence morale que la France a exercée sur le monde, négligerait-on l'une de ses parties, qui n'est pas la moins brillante? Pourrait-on le faire d'ailleurs, et cette négligence serait-elle excusable, après que l'exposition universelle des Beaux-Arts est venue témoigner de l'action si profonde de notre école moderne sur presque toutes les écoles étrangères?

Que le lecteur veuille bien nous permettre, en terminant cet Avertissement, de remercier tous nos amis qui nous ont si cordialement aidé dans ce travail, soit en nous traduisant de nombreux documents étrangers, soit en nous donnant de précieux renseignements ou des observations pleines de sagacité, soit en nous aidant dans nos longues recherches à la Bibliothèque impériale, soit en mettant à notre disposition les richesses de leurs collections, et surtout en éditant ce volume. Dieu veuille, amis, que le succès couronne nos efforts, que notre livre répande l'idée qui l'a inspiré et attache un nouveau fleuron à la glorieuse couronne de la Patrie.

L'ART FRANÇAIS

ESSAI SUR SES ORIGINES

ET SUR SON DÉVELOPPEMENT EN FRANCE

MOYEN AGE

Ce n'est pas un fait nouveau dans les Annales de la France que de trouver de grands artistes naître sur notre sol, puis aller dans les pays étrangers pour y produire quelque œuvre considérable. Il y a dix-huit siècles, Néron ordonnait à un Gaulois, déjà célèbre par le colosse de Mercure qu'il avait exécuté dans sa patrie, de venir à Rome, où ce sculpteur, appelé Zénodore, fit le colosse du César. Cent ans après la conquête de la Gaule, les descendants des compatriotes du grand Vercingétorix ornaient de leurs œuvres la capitale du vainqueur [1].

Plus tard, quand l'architecture romaine, répandue par toute l'Europe, se fut partout aussi transformée, sous l'influence du christianisme, en architecture romane, nos architectes et nos sculpteurs, principalement ceux de Normandie, allèrent en Angleterre, en Italie et en Espagne et y élevèrent de nombreux édifices. Mais nous ne voulons ici que dire un mot de ce qui touche à la période romane dans l'histoire des arts au moyen âge, parce que l'art de ce moment n'est pas une création française et n'est pas spécial à la France [2].

[1] *Pline*, l. 34, ch. 7. — *Tiraboschi*, l. 4, p. 259-61; et la note p. 261-9; éd. de Florence, 1805, in-8°.

[2] Bien que les caractères généraux de l'art roman aient été adoptés dans toute l'Europe occidentale, on doit remarquer que les grandes provinces de France eurent

La France se forme alors, et ce n'est que sous le règne de Philippe-Auguste que la nationalité française l'emporte définitivement sur les races du midi et sur les Anglo-Normands. La grande victoire de Bouvines (1214) constitue la France moderne et c'est bien l'épée de Philippe-Auguste qui a tracé la première carte de France. Au triple point de vue du pouvoir, du territoire et de la nationalité, la France n'existe complétement qu'à partir du XIII[e] siècle, et l'époque de la formation politique de la nation française coïncide avec le développement d'une langue, d'une littérature, d'une société et d'un art absolument français, nouveaux dans leurs formes, et n'ayant du passé que la tradition et les racines nécessaires à toute création qui est appelée à vivre.

Aussitôt que la France eut trouvé et manifesté les formes de son développement social, toute l'Europe se prit à l'imiter, à adopter sa littérature, à penser et à parler comme elle, à bâtir comme elle bâtissait; l'Europe encore à moitié barbare se fit française autant qu'elle le put. A l'exception de quelques moments pendant lesquels

chacune une école se distinguant par quelques caractères spéciaux. Le style roman du midi, celui du Périgord, qui est tout byzantin, celui de l'Auvergne, de la Normandie, et de la France du nord, forment autant de styles particuliers.

Les monuments romans sont très-nombreux en France; les plus célèbres sont : les cryptes et les parties inférieures de la cathédrale de Chartres; les portails de Saint-Trophime d'Arles et de Notre-Dame de Poitiers; les églises Saint-Sernin de Toulouse, Saint-Gilles, Saint-Étienne de Caen, Saint-Étienne de Beauvais, Saint-Paul d'Issoire, la cathédrale du Puy, Saint-Benoît-sur-Loire, l'abbaye de Vézelai, la cathédrale de Châlons-sur-Marne, Saint-George de Boscherville, etc.

Pendant que l'architecture romane prenait un grand essor dans la France méridionale, une nouvelle architecture la remplaçait dans la France du nord. Dès la seconde moitié du douzième siècle, on commença à remplacer l'arcade romane en plein cintre par l'arcade gothique ou ogive; puis, peu à peu, on modifia le système entier de l'architecture romane, qui, d'abord conservée en partie et mêlée à l'architecture ogivale, finit par disparaître tout à fait dans la France du Nord, tandis qu'elle fut conservée au sud de la Loire, où l'art gothique éleva peu de monuments.

Un savant architecte, M. L. Vaudoyer, a dit à ce sujet : « Les deux grandes divisions qu'on a établies en France pour le langage, la langue d'oil et la langue d'oc, pourraient presque être admises dans l'architecture du moyen âge : en effet, les pays au midi de la Loire sont ceux dans lesquels domine le style roman; ceux au nord, au contraire, sont ceux dans lesquels le style ogival a atteint son plus grand développement. Il faut donc, d'après cela, reconnaître que les mêmes influences qui avaient maintenu dans la langue romane ou langue d'oc les éléments plus nombreux de l'idiome latin, avaient fait prévaloir et conserver dans l'architecture romane certaines formes de l'architecture antique. » (Comme à la façade de N.-D. des Doms, à Avignon.)

la France a subi une influence extérieure, l'influence française s'est exercée sur l'Europe et elle dure encore.

Bien que le génie des populations soit la principale cause de ce fait universel, une autre cause doit être encore signalée, la situation géographique du pays. Les avantages de cette position sont tels que Strabon, il y a 1800 ans, n'hésitait pas à dire que « personne ne pourrait douter en contemplant cette œuvre de la Providence [1] qu'elle n'ait disposé ainsi ce pays avec intention et non pas au hasard [2] ».

Lorsqu'au XIIIe siècle la littérature et l'art français débordèrent sur l'Europe, il semble en vérité que la France soit trop petite pour contenir toute sa grandeur; et à ce moment la politique française avec saint Louis, avait autant de gloire et d'influence à l'extérieur que nos architectes et nos poëtes. Alors aussi des dynasties françaises régnaient sur presque toute l'Europe, en Portugal, en Castille, en Hongrie, en Pologne, à Constantinople, en Morée, à Athènes, en Chypre, en Syrie, à Naples, c'est-à-dire, dans presque tous les États du bassin de la Méditerranée, qui fut vraiment alors un lac français. Ces dynasties répandaient dans leurs royaumes les usages, les arts et la langue de la mère-patrie.

Parmi les causes si diverses qui ont contribué à augmenter l'influence de la France, il faut mentionner la renommée des grandes abbayes et des écoles de Cluny, de Clairvaux, de Prémontré, etc., où les étrangers venaient s'instruire dans les sciences sacrées et puiser le goût de l'art gothique : la célébrité de l'Université de Paris [3], école suprême de toute l'Europe, où affluaient de tous les pays des milliers d'étudiants qui remportaient ensuite chez eux la connaissance de notre littérature, de nos poèmes de chevalerie et de notre langue, qu'on appelait au temps de saint Louis *la parleure commune à tous.*

[1] Εργον προνοιας.

[2] Ουχ οπως ετυχεν αλλ' ωσ αν μετα λογισμου τινος.

[3] Le chevaleresque Jean, roi de Bohême, mort si glorieusement à Crécy (1346), avait envoyé à Paris son fils, Charles, depuis empereur sous le nom de Charles IV, et cet enfant avait été élevé à la cour du roi de France, Charles le Bel, beau-frère de Jean. En 1347, Charles IV établit l'université de Prague sur le modèle de celle de Paris; tous les savants qui en furent les premiers professeurs avaient fait leurs études à Paris. — *Schœll*, Cours d'hist. des États européens, t. VIII, p. 79.

Les universités de Vienne (1365), de Heidelberg (1386) et de Cologne (1389) furent également établies et organisées sur le modèle de l'université de Paris. (*Schœll.*)

Le français, la langue d'oil, était en effet, parlé dans toute l'Europe et dans tout l'Orient, où il s'est conservé sous le nom de langue franque[1]. Au XIIIe siècle, les seigneurs allemands avaient autour d'eux « gent françoise pour apprendre françois leurs fils et leurs filles[2] ». Brunetto Latini, le maître du Dante, qui avait étudié à Paris, composa en français son « Trésor », espèce d'encyclopédie du XIIIe siècle, parce que cette langue, disait-il, était plus commune à toutes gens que les autres[3].

Dante pensa d'abord à écrire la Divine Comédie en français, afin qu'elle fût plus universellement connue. Il avait longtemps résidé à Paris; il avait lu nos poésies nationales, et s'en était fort inspiré. M. Rathery[4], après une patiente comparaison des poëmes de Dante et du Roman de la Rose, de Jean de Meung, établit que le poëte florentin a souvent imité et traduit quelquefois les vers du poëte français.

« Une longue insouciance pour notre vieille gloire littéraire nous a laissé beaucoup d'erreurs à combattre et de droits à revendiquer. On ne saurait croire avec quelle légèreté des écrivains du dernier siècle et même du nôtre, qui avaient cependant à leur disposition les travaux de Fauchet, de Barbazan, et les admirables recueils de copies manuscrites formés pendant plus de cinquante ans par la Curne Sainte-Palaye, ont abandonné et trahi la cause de l'originalité nationale dans un genre où il est si rare de créer. Peut-être s'imaginaient-ils avoir tout dit quand ils avaient répété sans examen quelque dicton puéril contre la stérilité française; et ils oubliaient

[1] Le français se répandit en Syrie pendant les croisades. Un grand nombre de Syriens apprirent cette langue « parleure plus délitable et plus commune de tos langaeges ». *Schœll*, ouvrage cité, t. III, p. 348.

[2] Témoin ces vers cités par M. Génin, dans son livre *Des variations du langage français :*

Tout droit à celui temps que je ci vous devis,
Avoit une coustume ens (*au*) Tyois pays (*Allemagne*)
Que tous les grant seigneur, les conte et les marquis
Avoient entour eux gent françoise tos dis
Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.

[3] Le traducteur italien du Trésor, Buono Giamboni, a supprimé ce passage dans l'espoir d'anéantir un témoignage qui blessait sa vanité nationale. — *Rathery*, influence de l'Italie sur les lettres françaises depuis le XIIIe siècle jusqu'au siècle de Louis XIV, 1 vol. in-8o, 1853.

[4] Ouvrage cité, p. 25 à 28.

que la France avait fourni de sujets d'épopées l'Italie[1], l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, sans compter les versions de nos poëmes dans presque toutes les langues du nord[2] et de l'orient de l'Europe. De prétendus critiques, moins justes en France pour nos poëtes qu'on ne l'était hors de France, nous donnaient pour des traducteurs, tandis que c'est nous qui étions traduits[3].

« Cet ingénieux poëme de *Partonopeus de Blois*, où quelques souvenirs de la Psyché d'Apulée sont renouvelés avec grâce, et que l'on ne connaissait que par une mauvaise analyse de la *Bibliothèque des romans* d'après une rédaction espagnole, était regardé, sur la foi d'une note qu'une main moderne avait jointe au manuscrit de l'Arsenal, comme la traduction d'un roman en vieux langage catalan, publié en 1488 à Tarragone; et les réclamations n'auraient peut-être pas été entendues si, en 1834, Crapelet n'eût imprimé l'original d'après cette copie française du XIIe siècle.

« Il n'y a pas longtemps qu'on redisait encore, avec Tressan, que le *Filocopo* de Boccace, ou *Florio e Biancafiore*, venait d'un ouvrage espagnol, imprimé en 1512 : *Flore et Blanche-fleur*, ce charmant petit poëme que tout le monde peut lire à présent dans l'édition donnée en 1844 à Berlin, est une production française très-ancienne, dont le style a été rajeuni au XIIIe siècle, que les minnesingers avaient imitée d'après un texte antérieur, et que toutes les nations européennes, même la Grèce, s'étaient empressées de traduire.

« Ce n'est que lorsque nous aurons les diverses rédactions du texte français du roman de *Troie*, par Benoît de Sainte-Maure, écrit vers le milieu du XIIe siècle, et dont nous avons un manuscrit daté de l'an 1264, que nous pourrons savoir avec certitude si c'est à une imagination française, comme un premier coup d'œil nous l'a fait depuis longtemps supposer, que le *Filostrato* de Boccace,

1. Boccace étudia à Paris nos romans, celui de Dolopathos entre autres. Pendant trois siècles, les chroniques poétiques de la France, les cycles de Charlemagne, de la table ronde, des Amadis, etc., défrayèrent le génie italien. Le Tasse et l'Arioste ont abondamment puisé à nos sources. — Voir *Rathery*, de la p. 87 à 105.

2. Dès le XIIe siècle nos chansons de gestes, nos poëmes chevaleresques étaient traduits en Norwége et en Suède. Voir *Geffroy*, t. IV, p. 185 des Archives des missions scientifiques et littéraires.

3. Voyez le t. XXII de l'*Histoire littéraire de la France;* et *Paulin Paris*, catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque impériale.

et, d'après lui, Chaucer et son imitateur Shakspeare, ont dû l'épisode de *Troïlus et Cressida*[1]. »

Notre vieille poésie nationale, si goûtée des étrangers au treizième siècle, continua d'exercer son influence sur les littératures de l'Europe pendant longtemps encore, jusqu'au moment où la France, à la suite de la Pléiade, dédaigna son propre fonds littéraire et rejeta ses traditions; et, à ce moment-là même, les grands poëtes de l'Italie faisaient avec nos légendes chevaleresques, l'Arioste son Roland furieux, et le Tasse sa Jérusalem délivrée.

La langue et la littérature de la France ne furent pas seules adoptées par les peuples étrangers; il en fut de même de nos usages, de nos modes. Au milieu du XIe siècle, Sigefroi, abbé de Gœrz, déplorait que la décadence des anciens temps ait fait place à l'usage ignominieux des Français de se faire la barbe et de porter des habits courts. Presque en même temps, Godefroy de Bouillon recommandait aux chevaliers allemands la société des Français pour polir leurs mœurs et adoucir leur rudesse[2].

Architecture.

En même temps que la langue, les poésies, les mœurs et les modes même de la France étaient universellement acceptés, l'architecture française l'était pareillement. Les étrangers qui venaient par milliers à l'Université de Paris puisaient en France le goût de l'architecture française qu'on appelle si improprement gothique. Entre autres faits, il faut parler de ces étudiants suédois qui, en 1287, envoyaient en Suède Étienne Bonneuil, tailleur de pierres de Paris, avec dix compagnons, pour aller « faire » la cathédrale d'Upsal et lui fournissaient l'argent nécessaire à son voyage.

Sans vouloir écrire ici l'histoire de l'architecture gothique[3], il est

[1] Instructions du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, par J.-V. Leclerc.

[2] *Feritatem.* — *Schœll*, Cours d'hist. des États européens, t. IV, p. 62, 63; d'après Mart. Gerberti historia Nigræ Sylvæ, p. 343.

[3] Que la France ait inventé l'ogive ou qu'elle l'ait empruntée à l'Orient, peu importe. Je ne veux pas discuter ici cette question. L'ogive n'est qu'un détail dans le monument gothique; et quand nous disons que le système général de l'architecture des cathédrales de Paris et de Chartres est français, personne ne soutiendra que c'est une copie d'un monument arabe.

Les caractères généraux de l'art gothique sont : l'emploi de l'arcade en ogive, le

cependant nécessaire de faire connaître les résultats des travaux les plus récents sur l'origine de cette architecture. Il est parfaitement certain aujourd'hui que l'architecture gothique a pris naissance en France, dans l'ancienne Neustrie [1], qu'elle y a acquis son développement, et que de la France elle s'est répandue dans les pays voisins [2]. En effet, l'art gothique procède de l'art roman; or, certains monuments de l'Ile-de-France, de la Picardie et de la Champagne, présentent la transition entre les deux styles; on y remarque un mélange, une fusion des deux systèmes, tandis que partout ailleurs, au contraire, il y a une brusque substitution d'un style à l'autre. A coup sûr, il ne faudrait pas d'autres preuves de l'origine française, de la naissance en France de l'architecture gothique ou ogivale; eh bien, ces monuments de transition de la France du nord sont les plus anciens monuments à ogive, ce sont les plus incontestablement déterminés, et leurs dates indiquent qu'ils sont tous antérieurs à tous les autres monuments de style ogival construits dans les autres pays de l'Europe.

Le portail de Saint-Denis est de 1140; celui de Chartres est de 1145; le chœur de Saint-Germain-des-Prés est de 1163, et celui de N.-D. de Paris, de 1182. Hors de France, aux mêmes dates, on chercherait en vain des monuments aussi avancés dans ce style. C'est seulement en France que règne sans partage l'art ogival primitif [3], et c'est là qu'ont été construits les plus anciens et les plus beaux monuments gothiques, tels que les cathédrales de Soissons, de Laon,

développement des façades, des tours et des flèches; l'agrandissement considérable des proportions de l'église romane, dont le plan est modifié dans ses détails, mais conservé dans l'ensemble; une ornementation toute particulière, d'une excessive richesse et d'une grande variété. La légèreté et l'élévation des églises ogivales sont dues à un nouveau système de voûtes, dans la construction desquelles les architectes du treizième siècle ont montré une habileté et une science très-grandes, et à l'invention des contre-forts et des arcs-boutants.

1 Ile de France, Picardie, Champagne, Pays Chartrain, Sénonais.

2 Voyez les remarquables articles de M. F. de Verneilh sur cette importante question, dans les *Annales archéologiques*, t. II et III; et ses articles sur la cathédrale de Cologne. Nous avons abondamment puisé dans ces savants mémoires.

3 Le style gothique se subdivise en trois styles, qui correspondent à trois époques :
le style gothique primitif, ou ogival primitif, ou à lancettes, de 1140 à 1300;
le style gothique rayonnant, de 1300 à 1400;
le style gothique fleuri ou flamboyant, de 1400 à 1550.

Les monuments religieux les plus remarquables de la première époque sont : les cathédrales de Paris, Reims, Chartres, Rouen, Amiens, Bourges, Beauvais, Noyon,

de Noyon, de Sens, de Reims, d'Amiens, de Paris, de Chartres, de Beauvais, etc., modèles du genre, qui ont été imités dans tout le reste de la France et en Europe. Les archéologues et les architectes anglais et allemands les plus instruits reconnaissent franchement que l'architecture gothique est d'origine française [1]. Il est actuellement démontré pour tous les esprits au courant de la science archéologique que les monuments gothiques de l'Allemagne, d'ailleurs si peu nombreux, bien loin d'avoir servi de type à ceux de la France, sont d'une époque postérieure à ceux-ci, qu'ils ont été copiés d'après les nôtres, ou bien qu'ils ont été bâtis par des architectes français [2].

L'un de nos plus savants archéologues, M. Félix de Verneilh, a mis hors de doute ce point d'histoire fort important, que la cathédrale de Cologne, bien loin d'être le premier monument construit en style gothique, le monument modèle de tous les autres, est au contraire un édifice copié sur N.-D. d'Amiens et sur la Sainte-Chapelle de Paris. Le dôme de Cologne, en effet, n'a été commencé qu'en 1248, tandis que N.-D. d'Amiens a été construite de 1220 à 1288, et la Sainte-Chapelle de 1245 à 1248; voilà pour les dates. Les deux plans d'Amiens et de Cologne sont si ressemblants qu'on peut les confondre; ils se couvrent l'un l'autre, et lorsque le plan de Cologne s'éloigne par hasard du plan d'Amiens, c'est pour suivre

Soissons, Laon, Sens, la Sainte-Chapelle de Paris, la basilique de Saint-Denis; c'est la plus belle période de l'art ogival.

Ceux de la seconde époque sont : Saint-Ouen de Rouen, Saint-Urbain de Troyes, le portail de l'église de Saint-Antoine (Isère), etc.

Ceux de la troisième époque sont : l'église de Notre-Dame de l'Épine, chef-d'œuvre de l'architecture des quatorzième et quinzième siècles; le portail principal de la cathédrale de Rouen; la flèche de la cathédrale de Strasbourg; la nef de la cathédrale de Nantes, etc.

[1] Et même ils l'étudient avec tant de soin et d'intelligence que lorsqu'il y a un concours pour un édifice religieux à construire dans le style français du XIIIe siècle, ce sont deux architectes anglais qui obtiennent les deux premiers prix. (Concours de Lille en 1856.)

[2] Pendant les premiers siècles du moyen âge les beaux-arts furent exercés presque exclusivement par les moines. La règle de Saint-Benoît en avait autorisé la pratique dans les monastères; aussi les grandes abbayes (Saint-Gall, le Mont-Cassin, Cluny, Saint-Denis) sont célèbres par le zèle qu'on y déployait pour la culture des arts. Les moines étaient architectes : ils construisirent eux-mêmes un grand nombre d'églises ou dirigèrent les immenses réunions de fidèles qui, travailleurs bénévoles, s'organisaient sous l'influence de la religion pour élever les édifices religieux; ils pratiquèrent en grand la peinture des miniatures; l'ordre de Cluny se livrait surtout à l'ornementation des

celui de Beauvais. Le style, les détails, les fenêtres, les contre-forts de Cologne sont empruntés aux cathédrales d'Amiens, de Beauvais et à la Sainte-Chapelle. Les faits sont tellement évidents, que presque tous les archéologues allemands les admettent et rejettent les théories teutoniques de M. S. Boisserée. Si nous n'entrons pas dans plus de détails à ce sujet, c'est que la question est résolue, et que ce serait inutile; nous nous contentons de renvoyer au mémoire de M. de Verneilh[1].

Il faut cependant ajouter que, parmi les preuves de l'origine allemande de l'architecture gothique, on a longtemps reproduit celle-ci. Il y avait, soutenaient de profonds érudits allemands, à Notre-Dame-de-l'Épine (en Champagne) une inscription latine ainsi conçue :

Guichart Anthonis. Col. Sacer. Nor. Actee.

et l'on en tirait la conséquence qu'un prêtre de Cologne, *Coloniensis Sacerdos*, avait construit cette belle église, et, en outre, que le dôme de Cologne était le type du gothique. Il a été démontré depuis, par M. Didron, que l'inscription latine est une inscription en patois champenois ainsi conçue :

Guichart Anthoine tos catre nos at fet

manuscrits; ils exécutèrent un grand nombre de peintures murales et firent des vitraux peints, ou du moins ce furent eux qui donnèrent à la peinture sur verre ses premiers développements. Les moines étaient aussi sculpteurs, orfèvres, ciseleurs, fondeurs, musiciens.

On connaît peu de noms de moines artistes : la règle exigeait l'humilité et les auteurs des œuvres d'art ne se faisaient pas connaître. Mais lorsque, au treizième siècle, l'art se sécularisa, il n'en fut plus de même, et les artistes laïcs signèrent le plus souvent leurs ouvrages. Depuis que le Comité des Arts a engagé ses correspondants à rechercher les noms des artistes du moyen âge, on en a découvert et constaté plusieurs milliers. Nous ne pouvons pas redonner ici ce qui est déjà publié de ce catalogue si national, mais nous devons nommer les plus grands et les plus connus parmi les architectes du treizième siècle, les maîtres de l'art; ainsi, Robert de Coucy et Jean d'Orbais, architectes de la cathédrale de Reims; Pierre de Montereau, architecte de la Sainte-Chapelle de Paris; Hugues Libergier, architecte de Saint-Nicaise de Reims; Robert de Luzarches et Thomas de Cormont, architectes de la cathédrale d'Amiens; Jean de Chelles, architecte et sculpteur du portail méridional de Notre-Dame de Paris; Jean Langlois, architecte de Saint-Urbain de Troyes; Enguerrand le Riche, architecte de la cathédrale de Beauvais.

[1] Dans le t. VII des *Annales archéologiques*. — Voyez aussi, dans ce même volume, p. 172, un article de M. de Roisin.

et s'applique aux quatre piliers du rond-point de l'église que ce maçon champenois réédifia *tous les quatre* au XVe siècle.

L'Allemagne, qui a prétendu un moment avoir inventé le style ogival, n'a que huit monuments gothiques, tous d'une époque postérieure aux premiers monuments français de ce style. L'église de Wimpfen en Val, bâtie de 1263 à 1278, est due à un architecte français, auquel le doyen de cette collégiale avait recommandé de la construire en ouvrage français (*opere francigeno*). Mathieu d'Arras commença en 1343 la cathédrale de Prague qui fut achevée par un autre français Pierre de Boulogne, en 1386. Les deux tours occidentales de la cathédrale de Bamberg, qui sont du second tiers du XIIIe siècle, sont évidemment copiées sur celles de N.-D. de Laon, dont la date est la fin du XIIe siècle. La ressemblance est frappante; c'est le même style, ce sont les mêmes étages et les mêmes contre-forts [1].

Les savants anglais les plus estimables reconnaissent eux-mêmes, disions-nous, que leur pays doit l'architecture gothique à la France [2].

[1] Je dois cette importante communication à mon ami M. Didron.

[2] Depuis le VIIe siècle l'Angleterre se servait de nos ouvriers; l'histoire de saint Benoît, abbé de Wirmouth et de Jarrow, dans le diocèse de Durham, écrite par Bède le Vénérable, nous apprend les faits suivants. Saint Benoît, qui d'abord avait été moine à l'abbaye de Lérins, fit construire l'abbaye de Wirmouth. Il vint lui-même, en 675, chercher en Gaule des maçons pour lui élever une église de pierre, à la manière des Romains. Quand l'édifice fut à peu près terminé, il fit venir des vitriers, ouvriers inconnus jusqu'alors en Angteterre; ils mirent des vitres aux fenêtres et apprirent aux Anglais à faire des lampes et des vases en verre de toute nature.

« Nec plusquam unius anni spatio post fundatum Monasterium interjecto, *Benedictus* Oceano transmisso Gallias petens, cæmentarios qui lapideam sibi Ecclesiam juxta Romanorum quem semper amabat morem facerent, postulavit, accepit, attulit. Et tantum in operando studii præ amore Beati *Petri* in cujus honorem faciebat exhibuit, ut intra unius anni circulum ex quo fundamenta sunt jacta, culminibus superpositis, missarum inibi solemnia celebrari videres. Proximante autem ad perfectum opere, misit legatarios *Galliam*, qui vitri factores, artifices videlicet *Brittaniis* eatenus incognitos, ad cancellandas Ecclesiæ porticuum que et cænaculorum ejus fenestras adducerent. Factum que est, et venerunt : nec solum opus postulatum compleverunt, sed et *Anglorum* ex eo gentem hujusmodi artificium nosse ac discere fecerunt : artificium nimirum vel lampadis Ecclesiæ claustris vel vasorum multifariis usibus non ignobiliter aptum. Sed et cuncta quæ ad Altaris et Ecclesiæ ministerium competebant, vasa sancta, vel vestimenta, quia domi invenire non potuit, de transmarinis regionibus advectare religiosus emptor curabat.

« Et ut ea quoque quæ nec in *Gallia* quidem reperiri valebant, Romanis e finibus Ecclesiæ suæ provisor impiger ornamenta vel munimenta conferret : quarta illo, post compositum juxta regulam Monasterium professione completa, multipliciore quam prius spiritualium mercium fœnore cumulatus rediit. »

Bædæ historia abbatum UUiremuthensium et Gyruuensium, p. 295. — Dans : historiæ

En effet, le premier édifice de style ogival élevé en Angleterre est la cathédrale de Cantorbéry (1174), et c'est un architecte français, célèbre par ses travaux antérieurs, Guillaume de Sens qui, après avoir été choisi au concours, a construit le chœur de cette église, absolument semblable par son plan, son style et son ornementation aux églises gothiques de l'île de France [1].

Le plus ancien monument construit dans le style appelé par les Anglais *Early English*, la cathédrale de Lincoln, est encore l'œuvre d'un architecte français [2]. Cette église, rebâtie de 1195 à 1200 par les soins de l'évêque saint Hugues de Bourgogne, a été construite par un architecte de Blois, sur le modèle de Saint-Nicolas de Blois, incontestablement commencé en 1138.

Ces églises, bâties par nos « maçons » ont servi de modèles aux architectes anglais pour le plan, le style et l'ornementation des édifices qu'ils ont élevés plus tard, parmi lesquels l'abbaye de Westminster (1264) a un aspect plus français encore qu'aucune autre [3].

eccles. gentis anglorum libri quinque, auct. S. et Ven. Bæda.... Ed. de Jean Smith, Cantabrigiæ, 1722, in-folio.

1 *Bulletin monumental*, t. XV, p. 303.

2 Voyez *Parker*, introduction to the study of gothic architecture; Oxford et London, 1849, in-12, p. 101 et 211.

3 Wetminster a inspiré à Walpole un curieux parallèle de l'architecture gothique avec « l'architecture régulière ».

« C'est une question, dit Walpole, qui n'est pas encore bien décidée de sçavoir si la noble ordonnance du plus magnifique temple de la Grèce seroit capable de produire sur l'âme la moitié de l'impression qu'y pourroient faire les beautés d'une superbe église dans le goût gothique?... En entrant dans l'église de Saint-Pierre on est émerveillé de la grandeur de la dépense et l'on se dit à soi-même qu'elle n'a pu être faite que par des princes puissans. En visitant celle de l'abbaye de Westminster, on n'est nullement occupé de celui qui l'a fait bâtir; la sainteté du lieu fait seule impression, et quoiqu'on n'y voye plus ni autels ni reliquaires, un catholique romain y trouveroit plustost un motif de conversion que dans tout cet appareil fastueux de dômes réguliers qu'on voit à Rome. Les églises gothiques sont faites pour inspirer la piété, les autres provoquent seulement l'admiration. Les Papes ont amassé leurs richesses dans les grandes églises gothiques et les étalent dans des temples à la grecque.

« Je n'eus certainement jamais dessein, en mettant ainsi les deux manières en opposition, de faire aucune comparaison des beautés raisonnées de l'architecture régulière avec les licences effrénées de celle qu'on appelle gothique. Je crois néanmoins m'apercevoir que ceux qui ont bâti dans ce dernier goût étoient plus versés dans la connoissance de leur art, qu'ils avoient un génie plus étendu, plus de discernement et qu'ils sçavoient mieux garder les convenances qne nous ne voulons l'imaginer... » — *Walpole*, traduction mss. par Mariette; Bibl. impér. MSS. S. F. 1846, 3 vol. in-4°. T. I, p. 126.

Le style ogival vint également de France en Espagne. A la cathédrale de Burgos, architecture et sculpture, tout est français.

« Une preuve qu'on imitait dans le XIV[e] siècle à Barcelone, l'architecture du midi de la France se retrouve dans l'église de Santa Maria del Mar, dont la façade, élevée en 1328, offre une ressemblance surprenante dans ses principales dispositions avec la façade de la cathédrale d'Arles en Provence.... L'architecture mauresque n'eut aucune influence sur l'architecture religieuse de l'Espagne, tandis que celle de la France se trouve partout » [1].

M. Viollet-Leduc [2] cite un curieux document [3] qui nous fait connaître d'une manière précise quelles étaient les fonctions d'un architecte, comment nos Français s'y prenaient pour travailler à l'étranger et comment ils étaient traités. « Le chapitre de la cathédrale de Gérone se décide, en 1312, à remplacer la vieille église romane par une nouvelle, plus grande et plus digne. Les travaux ne commencent pas immédiatement, et on nomme les administrateurs de l'œuvre (*obreros*), Raymond de Viloric et Arnauld de Montredon. En 1316, les travaux sont en activité, et on voit apparaître, en février 1320, sur les registres capitulaires, un architecte désigné sous le nom de Maître Henry de Narbonne. Maître Henri meurt et sa place est occupée par un autre architecte, son compatriote, nommé Jacques de Favariis; celui-ci s'engage à venir à Gérone, six fois l'an, et le chapitre lui assure un traitement de 250 sous par trimestre. »

La maison d'Anjou établie à Naples fit pénétrer l'architecture française dans ses nouveaux domaines. Ce n'est pas seulement dans le royaume des Deux-Siciles que l'on retrouve les traces de notre style, mais bien aussi dans tout le reste de l'Italie. En 1300, Hardouin, français de nation, commença l'église de Sainte-Pétrone, à Bologne. Le plus bel édifice gothique de l'Italie, le dôme de Milan, a été élevé par des Français, Philippe Bonaventure de Paris, Jean Mignot et Jean Campanosen de Normandie (1388-1402); et, à la fin du XVI[e] siècle,

1 Sur la marche de l'architecture en Espagne, par M. Passavent, dans : *Deutsches Kunstblatt*, janvier 1852, n[os] 4 à 17. — Je dois à l'obligeance de M. Lassus la connaissance et la traduction de ce document.

2 Page 112 du T. I de son Dictionnaire raisonné de l'architecture française.

3 Extrait du registre intitulé : *Curia del vicariato de Gerona, liber notularum, ab anno* 1320 *ad* 1322, folio 48.

en pleine Renaissance, NICOLAS BONAVENTURE obtenait au concours [1] de faire dans cette église l'une des trois belles fenêtres du fond du chœur [2]. A Rome, un grand nombre d'édifices sont construits dans un style gothique italianisé. La seule église de style gothique pur est Santa-Maria-sopra-Minerva; les grandes basiliques de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Pierre et de Saint-Paul [3], appartiennent à ce style franco-italien dont nous venons de parler [4].

La ville de Sienne tout entière, églises, palais, maisons, est construite en style ogival pur. A Florence, à Viterbe, à Tivoli, le nombre des édifices gothiques est très-considérable et témoigne de l'influence que l'art français exerça alors en Italie.

L'Orient adopta aussi notre architecture après avoir été conquis par nos armes.

« Dans les années 1204 et 1205, des Bourguignons, des Champenois, des Flamands se détournent de leur pèlerinage armé vers Jérusalem, arrivent sous les murs de Constantinople, renversent un empire, en fondent un autre, se distribuent en royaumes, en principautés, en seigneuries de tout nom les vastes lambeaux de ce monde ancien qui a porté la première civilisation sur tous les rivages de la Méditerranée, y introduisent nos mœurs rudes et honnêtes, notre langue, nos lois; renversés sur un point, ces États se recomposent sur un autre, et pendant près de deux siècles une nouvelle France [5] cherche son point d'appui dans les plus belles régions de la Méditerranée; la plus glorieuse partie de ce monde antique, le Péloponèse, devient la propriété d'une famille de Champagne, les Ville-Hardouin, qui donnent des codes, fondent des villes, maintiennent la tolérance entre deux cultes jaloux, frappent monnaie [6]. »

La Grèce vit alors s'élever sur tous les points de son sol un grand

1 Dato per concorso.

2 Milano nuova descrizione, del pittore francesco Pirovano; 2e éd. in-18. — p. 57.

3 Aujourd'hui détruite.

4 Ces renseignements m'ont été communiqués par M. Didron.

5 Ibique noviter quasi nova Francia est creata. — Lettre du pape Honorius à la reine de France, 20 mai 1224. Citée par Buchon.

6 *Buchon*, Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIIIe, XIVe et XVe siècles, dans les provinces démembrées de l'empire grec, 2 vol. grand in-8, 1840.

nombre d'édifices gothiques ou en style byzantin modifié par le style gothique; on voit encore des ruines d'églises ou de châteaux, à Athènes, à Chalcis, à Bodonitza, en Morée. Chypre, l'ancien royaume des Lusignan, est couverte de palais, de châteaux-forts et d'églises gothiques, mais dont le style a été approprié, sur ce point comme partout ailleurs, aux usages des hommes et aux exigences du climat. Beyrouth, Sidon, Saint-Jean-d'Acre et les autres villes syriennes de Ramla, d'Abou-Gosch et de Jérusalem conservent des monuments gothiques que les Franks y ont bâtis aux temps glorieux de leur domination.

La ville de Rhodes est tout entière française. « J'entrai, dit le maréchal de Raguse [1], avec une émotion profonde dans cette ville, dont les souvenirs sont faits pour toucher si vivement. Elle rappelle à l'esprit des services rendus à la religion, à l'humanité, à la civilisation; elle fut comme le boulevard de l'Europe et tint en échec les forces des barbares qui menaçaient les plus beaux pays de la chrétienté. La gloire acquise par les chevaliers de Saint-Jean, au nom de la religion, au nom de la patrie, fut une gloire tout européenne, et surtout une gloire française, car le plus grand nombre des chevaliers et les grands-maîtres dont les noms ont traversé les siècles avec le plus d'éclat, étaient français. Il y a trois cent quinze ans que la fortune devint contraire à cet ordre illustre et qu'il fut obligé d'abandonner la conquête qu'il avait faite, après l'avoir possédée pendant deux cent douze ans (1308-1520). Les souvenirs qu'il a laissés sont encore si présents, qu'on pourrait croire que c'est hier seulement qu'a cessé sa puissance. La rue des Chevaliers est intacte; la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Cette rue est silencieuse; quoique conservées, les maisons sont désertes, et l'on se croirait entouré des ombres de ces héros. Les armes de France, les nobles fleurs de lys se voient partout. C'est que la gloire et la puissance de la France sont de tous les temps et de tous les lieux : quelque lointain que soit le pays que parcourt un voyageur, quelle que soit l'époque du moyen âge dont il étudie l'histoire, le nom de France et ses souvenirs s'y trouvent toujours mêlés. Je parcourus cette rue des Chevaliers avec un saint recueillement. Je reconnus les armes des Clermont-Tonnerre et d'autres de nos plus anciennes et plus illustres maisons. »

1 Voyage du duc de Raguse, t. II, p. 245.

En même temps que la France créait l'architecture ogivale, elle donnait un développement prodigieux à la sculpture monumentale, à la sculpture en bois, à l'orfévrerie, à la peinture sur verre, à l'art de la miniature, à la peinture en émail, née certainement sur le sol français, à l'art de la tapisserie; enfin les maîtres picards créaient la musique moderne et la faisaient connaître à toute l'Europe.

Sculpture.

Fidèles aux vraies doctrines de l'art, les artistes du moyen âge firent servir la décoration des églises à l'enseignement des idées religieuses et par conséquent à l'instruction du peuple. En général, la sculpture monumentale est chargée de représenter les grands faits de l'histoire religieuse, tandis que la peinture des vitraux développe les détails, les faits secondaires, les légendes. On peut juger de l'importance de la sculpture dans la décoration d'une église gothique, par les chiffres suivants : la cathédrale de Chartres contient 6,000 statues; celle de Reims, 3,000; celle de Paris, 1,200.

Les sujets le plus fréquemment représentés par les sculpteurs gothiques étaient : la Naissance de Jésus-Christ, l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte, la Présentation de Jésus-Christ au temple, l'Annonciation, la Visitation, le Pèsement des âmes, le Jugement dernier, les sept péchés capitaux, les Peines de l'enfer, les Vierges sages et les Vierges folles, diverses histoires tirées de la Légende dorée ou des vies des saints, l'histoire du patron du lieu, les figures des rois et des reines qui avaient fondé l'édifice, celles des évêques, des abbés, la généalogie de la Vierge, au moyen des statues des rois de Juda [1].

Chaque personnage avait un type déterminé et connu de tout le monde, et ce type était le même pour les bas-reliefs, les vitraux, les fresques, les tapisseries; en effet, l'art s'adresse à tous les yeux et a besoin d'être compris par les plus ignorants.

Le plus généralement, les bas-reliefs et les statues étaient peints suivant les traditions anciennes. Les exemples les plus remarquables de cette sculpture polychrome sont les bas-reliefs du chœur de la

[1] Voy. *La statuaire au treizième siècle*, article de M. Didron, dans la Revue de Paris, t. XXXI.

cathédrale d'Amiens, ceux de la cathédrale de Paris, et les statues de l'église d'Avioth (Meuse).

Les plus belles sculptures du XIIIe siècle se voient à la cathédrale de Chartres. Le groupe de la Visitation, composé des trois statues de la Vierge, de sainte Élisabeth et de saint Joseph, les Apôtres, les Prélats et la statue d'une sainte, que l'on a reproduits dans la grande monographie de la cathédrale de Chartres, nous paraissent être les chefs-d'œuvre de la sculpture française du moyen âge. La Grèce n'a rien produit de plus pur, de plus simple et de plus beau. On peut placer à côté de ces chefs-d'œuvre une statue de la Vierge, sculptée au trumeau du porche septentrional de Notre-Dame de Paris. Avec ces admirables statues, d'un dessin si parfait, aux formes sévères et charmantes à la fois, drapées avec tant d'élégance et de simplicité, nous sommes en plein art français. L'Italie et l'Antiquité n'ont eu aucune influence, Dieu merci, dans toutes ces créations, pas plus que dans la sculpture des cathédrales d'Amiens, de Reims, d'Auxerre et de Lyon, et certes on n'a jamais rien fait de plus beau en France. C'est là, dans ces belles sculptures du moyen âge, que nous constatons les premières manifestations du goût français, et les plus éclatantes jusqu'à Lesueur; c'est là que nous trouvons pour la première fois, ainsi que dans l'ornementation gothique, les premiers exemples de ce style français que nous retrouvons sans cesse et toujours le même, à toutes les périodes, à toutes les époques de notre longue histoire [1].

La sculpture s'exerça aussi sur les tombeaux [2] et sur les dalles funéraires [3]. Les tailleurs d'images, les huchers, les tablettiers, les tourneurs, les lormiers et les ciseleurs, tous organisés en puissantes

[1] Les remarquables photographies des frères Bisson, représentant les plus belles sculptures des cathédrales de France, vont enfin vulgariser la connaissance de tous ces chefs-d'œuvre.

[2] Les tombeaux de Saint-Denis sont un véritable musée de sculpture en France; on y voit de très-beaux modèles de l'art français. Plusieurs ont été gravés dans la monographie de l'église royale de Saint-Denis, par M. de Guilhermy. Les tombeaux en cuivre de la cathédrale d'Amiens sont aussi fort remarquables.

[3] Les dalles funéraires ou pierres tombales, décorées de sculptures en creux, ornaient alors le pavé des églises. Les cathédrales de Noyon, de Laon et de Châlons-sur-Marne, l'église de Saint-Urbain de Troyes, en sont encore pavées en entier; la cathédrale de Châlons en possède à elle seule 526, dont 251 sont entières. — *Annales archéologiques*, t. III, p. 283; *Bulletin du Comité*, aux tables.

corporations, exécutaient en bois, en os, en ivoire [1], en fer, en cuivre, des figures de saints, des crucifix; mille objets de petite sculpture : oliphants, crosses, diptyques et triptyques, dessus de livres, mors, freins, étriers, manches d'ustensiles et d'armes; tous ces objets de luxe et de toilette (peignes, quenouilles, drageoirs), tous ces articles de serrurerie ouvragée, chefs-d'œuvre de goût et de délicatesse, qui font l'ornement de nos collections particulières et du Musée de Cluny.

Ornementation.

L'une des créations les plus franchement originales des artistes gothiques est à coup sûr l'ornementation. Pour en traiter avec détail, il faudrait un volume et un nombre infini de gravures; nous essaierons cependant d'en indiquer les caractères généraux. Au moyen âge, comme à la Renaissance, comme au XVIIe et au XVIIIe siècles, il y a eu un système général de décoration s'appliquant à l'architecture, aux meubles, à tous les produits de la sculpture en bois, de l'orfévrerie et de la serrurerie, aux manuscrits, aux verrières, aux pavages émaillés, aux étoffes, à la poterie, aux mille objets que l'industrie fabrique pour les besoins de la vie. Vers la fin du XVIIIe siècle, pour la première fois dans notre histoire, on proscrivit toute décoration, et sauf quelques rares ornements conservés en architecture, on ne fit plus que des angles droits, des lignes droites et des surfaces nues, sous prétexte de revenir à la simplicité et à la pureté du goût des Anciens. Les idées de nos artistes du moyen âge étaient toutes différentes; ils mettaient des ornements partout, décoraient tout ce qui pouvait l'être, et avaient imaginé l'ornementation la plus variée, la plus riche, la plus élégante que l'on puisse concevoir.

L'architecture romane avait conservé divers souvenirs de l'ornementation antique : les mascarons, les arabesques, la feuille d'acanthe. Les architectes gothiques rejetèrent tout ce qui était antique et créèrent tout à nouveau. Les feuilles et les fleurs de la France devinrent la base de la décoration. La flore architecturale est très-variée; mais la rose, la pervenche, les feuilles de lierre, de chêne, de vigne-vierge, de vigne, de chou et de chardon, et les feuillages

[1] Jean LEBRAELLIER, qui vivait sous Charles V, est jusqu'à présent le seul sculpteur en ivoire, de ces anciens temps, qui soit connu.

de fantaisie, sont les ornements les plus fréquents. Aux ornements floraux s'ajoutent les pointes de diamants, les têtes de clou, les palmettes, les fleurons, les chevrons, les crochets, les crosses, les animaux fantastiques, les clefs pendantes, les culs-de-lampe, les niches, les gargouilles, etc. Les colonnes, les piliers, les chapiteaux, les entourages des fenêtres et des portes, ont des formes nouvelles et une extrême variété; les roses ornées de verrières, le plus merveilleux ornement d'architecture qui existe, les aiguilles, les clochetons, les pinacles, etc., sont également des inventions gothiques. On vante, à juste titre, l'élégance, la beauté et la légèreté des chapiteaux du xiiie siècle, leurs formes et leur décoration absolument nouvelles.

La sculpture en bois, l'orfévrerie, la serrurerie et la peinture des manuscrits prirent pour détails principaux de leur ornementation les motifs de la sculpture décorative que nous venons d'énumérer, en y ajoutant les rinceaux, les enroulements, les entrelacs les plus élégants, et tous les ornements que la fantaisie conseillait aux artistes d'emprunter au règne végétal et au règne animal. Les ornements des vitraux sont tout aussi variés; les bordures sont formées de rinceaux, d'enroulements, d'entrelacs, de feuillages, de fleurs, de chaînes, dont les formes sont aussi pleines de diversité que de bon goût [1]. Nous ne pourrions que répéter ce qui vient d'être dit en parlant des dessins que représentent les pavages émaillés [2]. Il convient d'ajouter cependant que l'on y voit beaucoup de sujets de chasse.

Du xiiie au xvie siècle, le système général de l'ornementation resta le même. Toutefois, il faut remarquer qu'un changement s'opéra au xve siècle; pendant le xiiie et le xive siècles, le goût avait été très sévère; il y avait beaucoup de modération. Au xve siècle, lorsque le style fleuri prédomina, l'ornementation devint immodérée; on en surchargea tout ce qu'on voulait décorer; mais il faut ajouter qu'elle devint alors d'une grâce et d'une élégance ravissantes et qui n'avaient rien à envier aux styles étrangers.

[1] *A. Martin et Ch. Cahier*, Vitraux peints de Saint-Étienne de Bourges. 1 vol. in-folio.

[2] *A. Ramé*, Études sur les carrelages historiés.

Bronzes, Sculpture en bois et Serrurerie.

On a longtemps répété que l'art de fondre le bronze avait été ignoré des Français jusqu'à ce que les Italiens le leur eussent appris au XVI[e] siècle; c'est encore là un préjugé contre lequel il convient de protester ici; et, en vérité, le nombre des œuvres d'art en cuivre ou en bronze que l'on a fondues en France pendant le moyen âge est tellement considérable [1], que l'on a lieu de s'étonner qu'une semblable assertion ait jamais pu être sérieusement émise.

Dès le XIII[e] siècle on trouve à Paris une corporation des fondeurs, mouleurs, lampiers, ciseleurs, et Étienne Boileau nous en a conservé les règlements dans son livre *des Métiers*.

La sculpture en bois (hucherie, lambroisserie, buisserie) a produit depuis le XIV[e] siècle, et surtout au XV[e], de très-nombreuses et belles œuvres. Les stalles, les chaires, les retables, les diptyques, les portes et les meubles (crédences, buffets, dressoirs, bahuts, siéges, etc.) de ce temps sont travaillés avec beaucoup d'art, et souvent dans un goût meilleur que celui de la Renaissance. La

[1] On cite le tombeau de Charles le Chauve, érigé à Saint-Denis du temps de Suger (voir *Montfaucon*, Monuments de la monarchie française), — le tombeau de la reine Blanche à Maubuisson, celui de saint Front, à Périgueux ; — le mausolée élevé à saint-Denis, en 1432, à Barbazan. Tous ces monuments en bronze et fondus par des Français sont détruits, mais on voit dans la cathédrale d'Amiens, deux tombeaux d'évêques, du XIII[e] siècle et d'une beauté remarquable.

Il existe encore à Saint-Nectaire, un buste de saint, en cuivre fondu et ciselé, du X[e] ou du XI[e] siècle. Des statues de saints, des Vierges, des crucifix en cuivre, ornaient dès le X[e] siècle les églises de France : on trouve, soit encore existants, soit cités à chaque page des chroniques, des retables d'autels avec bas-reliefs, des reliquaires, des pupitres, des encensoirs, des *ciboria* ou baldaquins d'autels, des croix, des chandeliers, en bronze fondu. Mentionnons, parmi ceux de ces monuments qui subsistent encore, le superbe fragment de trépied de candélabre, conservé au musée de Reims; ce trépied, d'un mètre de hauteur, est couvert de beaux ornements de l'époque romane.

De tous les monuments de bronze que le moyen âge a produits, les plus beaux étaient, sans nul doute, les battants de la grande porte de l'abbaye de Saint-Denis, faits par les ordres de l'abbé Suger. On sait que Suger fit exécuter dans son abbaye de grands travaux de décoration, pour lesquels il rassembla les artistes et les ouvriers les plus célèbres. « Il appela *des divers points du royaume*, dit le moine Guillaume, son biographe, des maçons, menuisiers, peintres, forgerons, *fondeurs*, orfévres et lapidaires, tous renommés par leur habileté. » Ces fondeurs et sculpteurs fondirent en bronze les deux battants de la grande porte, et y représentèrent la Passion, la Résurrection, l'Ascension et autres histoires, et aussi Suger prosterné en terre; les battants de la porte de droite étaient dorés et émaillés (*Doublet*, Hist. de Saint-Denis, t. I, p. 240).

sculpture en bois, pratiquée dès le XIIIe siècle en Allemagne, ne paraît avoir été exercée en grand de ce côté-ci du Rhin qu'à partir des Valois [1].

La serrurerie produisit aussi de remarquables ouvrages : grilles, croix, reliquaires, portes de tabernacles, pupitres, coffrets, plaques de serrures. Le chef-d'œuvre de cet art au moyen âge se trouve à Notre-Dame de Paris : nous voulons parler des ferrures de la porte Sainte-Anne dont les enroulements sont un véritable modèle de bon goût français et d'élégance [2].

Il ne faut pas oublier de parler dans cette revue générale, des plombs repoussés et dorés qui recouvraient les toitures des cathédrales, entre autres celle de Notre-Dame de Châlons.

Orfévrerie.

Dès le XIIIe siècle, l'orfévrerie française avait la célébrité que nous lui trouvons dans les siècles suivants. Elle faisait pour les églises des châsses [3], des croix, des crosses, des reliquaires, des vases et des calices, des bâtons cantoraux, des paix, et à l'usage des rois ou des grands seigneurs, des ornements pour leurs « vêtements gallandés », des chandeliers, des flacons, des nefs, des plats, des assiettes armoriées, des aiguières, des coupes, des images de saints pour porter au chapeau, etc. [4].

L'histoire de Guillaume Boucher, orfévre de Paris, qui devint l'orfévre du Khan des Mongols et s'établit dans sa capitale, au centre de l'Asie, mérite d'être connue.

[1] *R. Folkestone William*, An historical Sketch of the art of Sculpture in wood, 1 vol. in-8, 1835. — *Monteil*, Histoire des Français des divers états.

[2] Ces ferrures sont gravées dans l'Architecture de M. Gailhabaud.

[3] Voyez dans les Mélanges d'archéologie, par A. Martin et Ch. Cahier, les gravures de la châsse de saint Taurin, à Évreux, un des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie religieuse du XIIIe siècle.

[4] On doit rattacher à l'orfévrerie la dinanderie. On appelle *dinanderie* les grandes œuvres de chaudronnerie historiée. Cette orfévrerie de cuivre se fabriquait surtout à Dinant en Belgique et à Lyon. On exécutait au marteau les figures et les personnages dont on décorait les plats, les bassins et les coquemars. Après le sac de Dinant, par Charles le Téméraire, les habitants de cette ville vinrent en France; ils se répandirent dans les provinces; et nos chaudronniers d'Auvergne et de Normandie, déja artistes et bons imitateurs de Dinant, se dirent dès lors « dinandiers de Dinant. » Michelet, *Hist. de France*, VI, 136, 171, 202. — Monteil, *Hist. des Français des divers états*, III, 230; IV, 450; VI, 285.

En 1253, saint Louis avait envoyé en ambassade auprès du Khan des Mongols le cordelier Guillaume de Rubruquis [1]. Arrivé à l'une des résidences de Mangou Khan en 1254, Rubruquis rencontra d'abord une femme de Metz en Lorraine, nommée « Paquette », qui avait été prise dix ans auparavant en Hongrie par les Mongols. Elle lui donna avis qu'il rencontrerait à Karakoroum, capitale de Mangou, un orfévre parisien « nommé Guillaume Boucher, dont le père s'appeloit Laurent, et qu'elle croyoit qu'il avoit encore un frère nommé Roger qui demeuroit sur le grand pont à Paris ». Paquette apprit à Rubruquis que Guillaume Boucher avait un fils « qui estoit un très-bon interprète » et qu'il était occupé à faire un grand ouvrage d'orfévrerie pour le Khan, lequel lui avait donné à cette fin beaucoup d'argent et cinquante ouvriers.

Guillaume Boucher fut d'une extrême utilité à Rubruquis pendant son séjour parmi des populations barbares; aussi ne l'appelle-t-il que « nostre bon orfévre » et entre-t-il volontiers dans les détails qui le concernent. Il nous apprend d'abord que maître Guillaume avait été pris à Belgrade en Hongrie, lorsque les Mongols étaient venus ravager ce pays (1241-43); il avait été donné ensuite à la mère de Mangou « qui désiroit grandement de l'avoir à son service »; enfin, à la mort de cette princesse, il était passé au service du Khan, qui lui faisait faire des ouvrages d'orfévrerie. « Maistre Guillaume le Parisien » était en assez belle position à la cour du Mongol; employé par le souverain, il était devenu l'ami intime de son chancelier.

Guillaume avait « quelque connoissance des bonnes lettres »; il était marié; sa femme était fille d'un Sarrasin et était née en Hongrie; et ce qui est touchant, c'est que cet homme, perdu dans les steppes de l'Asie centrale, à 2,500 lieues de son pays, apprend le français à son fils et à sa femme; « elle parloit bon françois et coman. »

Il y avait en Mongolie, auprès de Guillaume, des chrétiens emmenés prisonniers de Hongrie et de Pologne; Guillaume avait fait « pour ces chrestiens du pays » une image de la Vierge en sculpture,

[1] Rubruquis a écrit une très-curieuse relation de son voyage; elle a été traduite en français par Bergeron; 1 vol. petit in-8; Paris 1634. C'est cette traduction que nous reproduisons ici. — Voir aussi sur les relations des rois de France avec les empereurs mongols, le mémoire d'Abel Rémusat, t. VI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

« à la façon de France, et à l'entour toute l'histoire de l'Évangile. » Il avait fait aussi une croix d'argent avec son crucifix, à la mode de France.

Rubruquis se complaît volontiers dans le récit de ces curieux détails, qui devaient être autrement précieux pour ce hardi voyageur, tout étonné de trouver au terme de son entreprise un orfévre parisien au milieu d'une petite chrétienté, toute mêlée qu'elle fût de nestoriens et de bouddhistes. Aussi consacre-t-il quelques pages à la description du grand ouvrage que maître Guillaume avait fait pour le Khan; cet ouvrage était placé dans son palais de Karakoroum.

« Près de ce palais il y a plusieurs autres logis spacieux, comme des granges, où se gardent les vivres et provisions, et les trésors. Et pource qu'il n'eust pas esté bien séant ny honneste de porter des vases pleins de laict, ny d'autres boissons en ce palais, pour cela ce maître Guillaume luy avoit fait un grand arbre d'argent, au pied duquel estoient quatre lyons aussi d'argent, ayant chacun une pipe ou canal d'où sortoit du laict de jument. Les quatre pipes estoient cachées dans l'arbre, montant jusqu'au sommet et delà s'escoulant en bas. Sur chacun de ces muids ou canaux y avoit des serpens dorez, dont les queues venoient à environner le corps de l'arbre. De l'une de ces pipes couloit du vin, de l'autre du Caracosmos, ou laict de jument purifié, de la tierce du Ball, ou boisson faite de miel, et de la dernière de la Teracine faite de ris. Au pied de l'arbre, chaque boisson avoit son vase d'argent pour la recevoir. Entre ces quatre canaux, tout au haut, y avoit un ange d'argent tenant une trompette; et au dessous de l'arbre, un grand trou, où un homme se pouvoit cacher, et un conduit assez large montoit par le cœur, au milieu de l'arbre jusqu'à l'ange. Ce maistre Guillaume y avoit fait au commencement des soufflets pour faire sonner la trompette, mais cela ne donnoit pas assez de vent.

« Au dehors du palais y a une grande chambre où ils mettent leurs boissons, et là il y a des serviteurs tous prests à les distribuer, si tost qu'ils entendent l'Ange sonnant la trompette. Les branches de l'arbre estoient d'argent, comme aussy les feuilles et les fruicts y pendants. Quand donc ils vouloient boire, le maistre sommelier crioit à l'Ange qu'il sonnast la trompette, et lors celuy qui estoit caché dans l'arbre souffloit bien fort dans ce conduit allant jusqu'à l'Ange, qui portoit aussitost sa trompette à la bouche et sonnoit hau-

tement; ce qu'entendu des serviteurs et officiers, estant dans la chambre du boire, ils faisoient en mesme instant couler la boisson de leurs tonneaux, puis cela estoit poussé dehors et receu dans ces vaisseaux d'où le sommelier la tiroit pour porter aux hommes et femmes qui estoient au festin. »

C'est vis-à-vis la porte du milieu du palais du Khan qu' « estoit planté ce grand arbre. »

L'ambassade de Rubruquis terminée, le bon maître Guillaume le chargea, quand il serait revenu en France, d'offrir « au bon roi Loys, » une ceinture; c'était l'hommage d'un sujet toujours fidèle.

« Or, le bon maistre Guillaume, dit Rubruquis en s'adressant à saint Louis, qui a esté autrefois bourgeois et habitant de vostre ville de Paris, envoye par nous à Vostre Majesté une ceinture où est une pierre précieuse, dont ils se servent icy contre le tonnerre, et salüe Votre Majesté de tout son cœur et affection, priant tous les jours le bon Dieu pour la santé et prospérité d'Icelle; et faut que j'avoue que je ne sçaurois jamais assez dignement rendre grâces à Dieu et à Vostre Majesté du bien et honneur que nous avons receu de luy. »

Peinture monumentale.

La peinture est de tous les arts du moyen âge celui dont les monuments sont les plus rares en France; et cependant il est certain que la plupart de nos églises furent autrefois revêtues d'une riche ornementation coloriée, et que leurs voûtes et leurs parois, enduites aujourd'hui d'un badigeon uniforme, présentaient de vastes compositions peintes à fresque ou en détrempe. « On ne comprend pas le moyen âge, dit M. Vitet; on se fait l'idée la plus mesquine et la plus fausse de ces grandes créations d'architecture et de sculpture, si dans sa pensée on ne les rêve pas couvertes du haut en bas de couleurs et de dorures. »

Childebert fit couvrir de peintures les murs de Saint-Germain des Prés; Charlemagne, dans ses capitulaires, prescrivit de peindre les églises; Suger orna de peintures la basilique de Saint-Denis. Ces faits, les plus saillants parmi ceux que nous apprennent les chroniques, se sont vérifiés par l'étude des monuments; depuis quelques années, en effet, les recherches ont été dirigées dans le dessein de retrouver, sous le badigeon dont on les avait recouvertes, les an-

ciennes peintures murales, et aujourd'hui on connaît un assez grand nombre de ces peintures [1].

Les plus anciennes sont probablement celles de Saint-Honorat d'Arles et celles de Saint-Jean de Poitiers. Les dernières représentent le Christ dans une auréole et entouré de personnages debout et drapés à la romaine, qui paraissent être les apôtres. Le Christ est probablement de la fin du XIIIe siècle; les personnages debout semblent être d'une époque beaucoup plus ancienne.

Les fresques byzantines de l'église de Saint-Savin, qui datent de 1050 à 1150, comptent aussi parmi les peintures les plus curieuses et les plus anciennes de la France. Les sujets qu'elles représentent sont, au vestibule de l'église, tirés de l'Apocalypse; à la voûte de la nef, de l'Exode et de la Genèse; au chœur, ce sont les Saints protecteurs de l'abbaye et de l'Aquitaine; dans les chapelles, les patrons de l'église et les évêques du pays; dans la crypte, on a représenté l'histoire de saint Savin et de saint Cyprien; enfin, à la tribune, des sujets tirés de la Passion et de l'histoire locale [2].

Les fresques de l'abside de Saint-Saturnin de Toulouse sont les plus remarquables peintures du moyen âge que nous possédions. Viennent ensuite les peintures du dortoir de Saint-Martin des Vignes à Soissons; celles de la chapelle de l'hospice de Marciac; les fresques romanes, et si curieuses [3], de la préfecture d'Angers (ancienne abbaye de Saint-Aubin); les peintures des colonnes du chœur de Notre-Dame de Calais (fin du XVe siècle); celles du réfectoire de l'abbaye de Charlieu (Forez) et de la cathédrale de Clermont; les fresques romanes de Saint-Gille à Montoire (Loir-et-Cher) (l'une d'elles représente le Christ assis dans une gloire); les fresques de la salle capitulaire des templiers à la citadelle de Metz (XIIIe siècle); celles du porche de Notre-Dame des Doms à Avignon, que l'on a attribuées à Simon Memmi [4]. Il existe encore au château des papes dans la même ville, quelques débris des peintures qui décoraient cet édifice. La haute Sainte-Chapelle de Paris était peinte en entier;

1 Voyez les quatre volumes du *Bulletin du Comité*, aux tables.

2 Les fresques de Saint-Savin ont été l'objet d'une publication du Comité des arts; 1 vol. in-folio.

3 *Bulletin du Comité*, I, 208.

4 Voyez Notes sur quelques anciens artistes d'Avignon, dans les archives de l'art rançais, t. IV. Ces notes de M. Achard sont la base d'une histoire de l'école d'Avignon.

quelques parties très-bien conservées de cette décoration ont servi à la restauration complète de cet édifice. Citons enfin les trente-quatre fresques de la nef de la chapelle de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher); celles de la cathédrale du Mans (fin du XIVe siècle) : elles sont d'un bon style, et analogue aux plus gracieuses productions des anciens peintres d'Italie; la fresque psychomachique de Saint-Julien de Brioude; les belles fresques du chœur de l'église du mont Saint-Michel; la fresque de la cathédrale de Coutances (XIVe siècle); celles de la tour de Veyrines à Mérignac, de la crypte de l'église Saint-Cerneuf à Billom; de l'église d'Aire sur la Lys; de la chapelle du château de Sainte-Maure (Indre-et-Loire); les belles fresques romanes de la crypte de la cathédrale de Limoges; celles de la chapelle de Saint-Remy-la-Varenne (Maine-et-Loire); les peintures murales de Saint-Pierre-les-Églises, près de Poitiers (XIe ou XIIe siècle); les fresques de la chapelle de Jouhé-sur-Gartempe, près de Montmorillon (XVe siècle). Le Musée de Cluny possède quelques fragments d'une peinture murale du XIIe siècle, venant du réfectoire de l'abbaye des bénédictins de Charlieu (Loire).

Quelques châteaux ont aussi conservé des traces de leur ancienne décoration.

Nous avons donné à dessein cette longue nomenclature, pour montrer combien était fréquent, au moyen âge, l'emploi de la peinture monumentale, dont on soupçonnait à peine l'existence il y a quelques années; et les fresques que nous avons citées ne sont pas les seules qui existent encore : chaque jour on en découvre de nouvelles sous le badigeon.

Peinture sur bois, Tableaux.

Les peintres du moyen âge ne se livrèrent pas exclusivement à la peinture monumentale; ils peignirent aussi des tableaux sur bois et mille autres petits objets à l'usage de la vie domestique. La peinture sur bois, fort pratiquée chez les Grecs, était connue dans l'Europe occidentale dès le XIIe siècle, puisque Théophile en décrit tous les procédés [1].

[1] Théophile (ch. 20, 26, 27) donne aussi tous les procédés de la peinture à l'huile, qui était connue de son temps : on a des preuves qu'elle était pratiquée en Flandre dès

On peignait ainsi des diptyques, des tableaux à volets, des autels domestiques, les images des saints et des grands hommes (Charlemagne), des portraits (portrait[1] de Jean le Bon, de 1350, attribué à Jean Coste, peintre du roi Jean), des tableaux religieux; ainsi, en 1395, on fit un tableau représentant la Passion, qui fut placé « ès prisons de Rouen, à faire jurer les prisonniers ».

Dès le XIIIe siècle on trouve à Paris des corporations de peintres[2], qui ornent les selles de chevaux, les chandeliers, etc., qui peignent les armoiries sur les écus des chevaliers, décorent de figures d'animaux, de feuillages, d'ornements de toute sorte les parties lisses des meubles sculptés : ces peintures se faisaient quelquefois sur fond d'or.

Au siècle suivant, Charles V, protecteur éclairé des arts, créa la première académie qui ait existé en France : c'est l'académie de peinture, dite de Saint-Luc, qui fut réorganisée en 1391 et dura jusqu'au XVIIIe siècle.

On connaît très-peu de peintres antérieurs au XIVe siècle; nous citerons ceux aux noms desquels nous pourrons ajouter l'indication de quelques œuvres, détruites il est vrai, mais qui nous font connaître des détails relatifs à la peinture.

Girard d'Orléans (1343, 1355) fit plusieurs tableaux pour Charles V, et, bien avant Van-Eyck (1420), exécuta des peintures à l'huile et vernissées au château du Val de Rueil. Jean Coste, peintre du roi Jean, travailla aussi à ce château et y fit de grandes peintures à l'huile et vernissées; en 1356, il fut chargé par le peintre Girard d'Orléans, au nom du duc de Normandie, depuis le roi Charles V, de terminer les peintures et les sculptures peintes du château du Val de Rueil (Vaudreuil). Il s'agissait de représenter l'histoire de César, celle de Notre-Dame, l'histoire de sainte Anne, la Passion, la Trinité, une histoire de saint Nicolas, une de saint Louis, et de peindre des Anges et une Annonciation. La grande salle du château, la galerie, la chapelle, le retable de l'autel et l'oratoire devaient être décorés de ces divers sujets. L'œuvre était considérable et le peintre

1341, et en France dès 1356; cependant Vasari en attribue la découverte à Van-Eyck, et cette erreur est généralement accréditée. — Voyez les ducs de Bourgogne de M. de la Borde, 2e partie, t. I; introd. p. LXIV.

[1] Ce portrait est actuellement au Louvre, au musée des souverains.

[2] Voyez le *Livre des Métiers,* titres 62 et 78.

déjà éminent; « et toutes ces choses dessus devisées seront fetes de *fines couleurs à huile*, et les champs de fin or eslevé (en relief), et les vestements de Nostre-Dame de fin azur, et bien et loialement toutes ces choses *vernissiées* et assouvies (terminées) sans aucune deffaute. » Le duc de Normandie allouait 600 moutons d'or ou 15,656 fr. à l'artiste [1]. Jean de Blois (1368) travailla à l'hôtel de ville de Paris. François d'Orléans (1365) fit des peintures murales à l'hôtel Saint-Pol. J. Biterne (1390) peignit deux berceaux pour la « gésine » de madame de Touraine et un cœur pour madame d'Orléans. Colart de Laon (1392, 1397), peintre du duc d'Orléans, fit plusieurs tableaux pour la chapelle des Célestins, et peignit les décorations et armoiries pour les obsèques de Henri de Bar. Jean de Saint-Romain, imagier de Charles V, dessina des cartons pour des vitraux, et fit les peintures des chandeliers de « fust » (bois) qui furent mis à Saint-Antoine, « entour le corps » de ce roi (1364). Guillaume Loyseau (1393) et Perreniet (1396) décorèrent de leurs peintures la chapelle des Célestins. Jean de Saint-Cloy, Peyrin de Dijon, La Fontaine, Copin dit Grand-Dent et Colart de Laon, en 1397, firent des peintures à la librairie du duc d'Orléans. Jacquemin Gringonneur, à qui l'on a attribué à tort l'invention des cartes à jouer, en composa, dit-on, pour l'usage de Charles VI. Guillaume Josse et Philippe de Foncières travaillèrent aux peintures du Louvre sous Charles VII. Un peintre du xve siècle, fit pour Saint-Germain-des-Prés un tableau conservé au Louvre (650) et représentant le Christ descendu de la croix. Fouquet, célèbre peintre et miniaturiste, travailla ainsi qu'André pour la duchesse d'Orléans. Enfin le roi René peignit des miniatures, des vitraux, des fresques et des tableaux : on conserve de lui un triptyque à Aix, un tableau à l'hôpital de Villeneuve-lez-Avignon, et, au musée de Cluny (n° 722) un tableau peint sur bois et représentant Marie-Madeleine à Marseille; parmi les divers personnages du premier plan, on remarque le roi René et sa femme.

M. Reiset possède un beau tableau, peint à la détrempe, sur fond

[1] Cet acte a été publié dans la Bibliothèque de l'école des chartes, 2e série, I, 544, année 1844-45; et dans les archives de l'art français, t. II, p. 340. — Voyez aussi t. III, p. 65.

[2] Le bréviaire de René, orné de vignettes peintes par lui-même, dit-on, est à la bibliothèque de l'Arsenal (Théol. 139).

d'or, et représentant le martyre de saint Denis, de saint Eleuthère et de saint Rustique. A droite, un bourreau décolle saint Denis; l'un des deux saints est déjà décapité; le troisième attend. Les trois martyrs sont vêtus de riches tuniques d'outremer couvertes de dorures. Au centre est le Christ en croix, d'un beau dessin, avec le Père Éternel et une gloire d'anges. A gauche, le Christ, descendu de la croix, et vêtu d'une superbe tunique d'outremer et dorée, donne la communion à saint Denis dans sa prison. Ce tableau, d'une excellente exécution, d'un dessin tout français, rappelle par quelques détails le style de l'école de Giotto [1]; il provient d'une chapelle des ducs de Bourgogne, à Dijon. M. Flechey, architecte de la ville de Troyes, possède un tableau du même maître qui représente le Christ mort entre saint Jean et la Vierge; deux anges, dans le bas, tiennent une draperie blanche [2].

On ne peut mettre au nombre des peintures le grand dessin sur soie lavé de couleur noire, que l'on voit au Louvre, et cependant nous devons le citer ici comme un beau spécimen de l'art français du XIVe siècle. Ce dessin est un parement d'autel donné par le roi Charles V à la cathédrale de Narbonne. Ses divers compartiments représentent de gauche à droite : le jardin des olives, la flagellation, le portement de croix, J.-C. au tombeau, la descente de J.-C. aux enfers, le « noli me tangere » ; au milieu sont les deux figures du roi et de la reine. Je ne veux appeler l'attention, en parlant de cette œuvre si remarquable, que sur la partie qui représente le Christ au tombeau ; tout le monde y admirera le sentiment de la figure de la Vierge qui se jette sur son fils pour l'embrasser [3].

Peinture sur verre.

Il est impossible aujourd'hui de savoir exactement ce qu'était en France la peinture au moyen âge. Il paraît probable cependant que l'art de peindre sur verre y tenait le premier rang. L'origine de la

[1] Il est incontestable que l'école flamande (Van-Eyck) et l'école de Giotto ont eu au XVe siècle une certaine influence sur notre école ou plutôt sur quelques-unes de nos écoles provinciales. Mais on ne peut rien préciser. Le tableau de M. Reiset atteste l'influence de l'école giottesque sur une peinture du style français le plus caractérisé.

[2] H. 0, 282; L. 0, 165.

[3] Ce parement d'autel, dessiné par M. Édouard Didron, va être gravé et publié dans les Annales Archéologiques.

peinture sur verre est assez obscure; la date flotte entre le IXe et le XIe siècle [1], et on ne sait pas au juste qui des Français ou des Allemands a eu le mérite de cette invention.

Les plus anciennes verrières encore conservées en France sont celles de l'abside de l'abbaye de Saint-Denis, exécutées à l'époque de l'abbé Suger (XIIe siècle), et sur lesquelles il fit représenter l'histoire de Moïse et la croisade de Louis VII; celles de l'abside de la cathédrale de Bourges, et enfin celles du chœur de Saint-Jean de Lyon.

Ces anciens vitraux et ceux du XIIIe siècle ne sont que des mosaïques transparentes, à l'aide desquelles on parvenait à obtenir de puissants effets de lumière. Les verriers ne recherchaient alors que ces effets de décor; les figures et les draperies sont largement indiquées; les sujets historiques sont peints dans des médaillons circulaires ou trilobés, et disposés sur un fond de mosaïque; ils sont tirés des légendes des saints et de l'histoire ecclésiastique, ou représentent des évêques et des abbés; ce sont, comme le dit une ancienne inscription, de vrais catéchismes et instructions pour le peuple.

Les plus belles verrières sont celles du XIIIe siècle; on peut citer comme exemples celles de la cathédrale de Sens, les plus belles comme fabrication; celles des cathédrales de Bourges, de Chartres, de Tours, de Reims, d'Amiens, de Troyes, de Beauvais; enfin, les roses de Notre-Dame de Paris.

Dès le XIVe siècle la peinture sur verre se modifia [2]; les verrières cessèrent d'être des mosaïques, et commencèrent à devenir des tableaux. Les morceaux de verre s'agrandirent; les lignes de plomb devinrent plus rares; les grisailles, les tons clairs plus communs, ce qui détruisit l'harmonie, en donnant trop de passage à la lumière; en un mot, si les verrières gagnèrent sous le rapport du dessin des sujets historiés, elles perdirent l'énergie et la puissance de leurs effets de couleur.

Au XVe siècle ces défauts augmentèrent encore; on eut d'assez beaux tableaux peints sur verre, quelquefois d'après les cartons de maîtres célèbres; on n'eut plus de verrières. Les vitraux de Saint-

[1] Le XIe siècle paraît être la date la plus probable.
[2] Voyez le *Bulletin du Comité*, t. I, p. 56 et suiv.

Ouen de Rouen sont certainement les plus beaux qui aient été faits pendant ces deux siècles ; les rosaces d'Amiens et de Sens sont plus remarquables par l'éclat et la grande vivacité de leurs couleurs que par l'harmonie des tons.

On représenta aussi à cette époque sur les vitraux un certain nombre de sujets empruntés à notre histoire nationale ; déjà on avait peint à Saint-Denis la croisade de Louis VII ; à Saint-Louis de Poissy, sur une verrière du XIVe siècle, on peignit le sacre du saint roi ; à l'hôtel Saint-Paul, à Paris, un célèbre verrier du XVe siècle, HENRI MELLEIN, peignit sur les vitraux les portraits de Jeanne d'Arc et de Jacques Cœur. Malheureusement ces précieux portraits ont été détruits.

Les Portugais et les Espagnols appelèrent nos verriers, alors renommés dans toute l'Europe, pour décorer leurs monuments [1]. GUILLAUME DE BEAULIEU (1448-73) fit les vitraux du monastère de Batalha, magnifique édifice gothique fondé par le roi Jean Ier (mort en 1433), et à la construction duquel nous voyons présider un maître HUGUET ou HUET, qui, d'après son nom, paraît être français. Un grand nombre de verrières furent peintes en Espagne, pendant les XVe et XVIe siècles, par nos artistes, dont les principaux sont PIERRE, JACQUES DE TROYES et JUNZE DE BOURGOGNE, qui avaient été chargés de décorer les cathédrales de Tolède, de Séville, de Léon, de Burgos et de Barcelone [2].

Peinture en émail.

L'art de l'émailleur, déjà pratiqué par les Gaulois, si populaire en France au moyen âge, et l'une des gloires artistiques du pays, eut son centre principal à Limoges ; d'autres villes, Arras, Montpellier, Paris, eurent aussi des corporations d'orfévres émailleurs, mais moins célèbres que ceux de Limoges.

La tradition fait remonter l'existence des orfévres émailleurs de Limoges au temps même des Romains. Quelques savants prétendent au contraire que cet art fut apporté dans cette ville, au Xe siècle, par des artistes vénitiens. Il est difficile de se prononcer sur la question, puisqu'on manque de documents. Ce qui est certain, c'est

1 *Raczynski,* Dictionnaire et lettres sur les arts en Portugal.
2 Quaterly review, dans la Revue Britannique de novembre 1846.

que l'on ne peut pas constater par des monuments l'existence de l'émaillerie de Limoges avant le XIe siècle. Le premier monument connu est le tombeau de Saint-Front de Périgueux, décoré de plaques émaillées, par GUINAMUNDUS; or ce mausolée est de 1077.

Dès le XIIe siècle, les émaux champlevés de Limoges (*opus Lemoviticum*) sont nombreux, et des actes authentiques attestent qu'ils sont alors recherchés dans toute l'Europe.

Vers le milieu du XIIIe siècle un émailleur français est chargé de faire, à Limoges même, une tombe émaillée pour un évêque de Rochester; JEAN DE LIMOGES accompagna son œuvre jusqu'en Angleterre, pour en diriger la pose. Ce monument n'existe plus; mais l'abbatiale de Westminster en conserve un du même genre, de fabrication française, et qui représente un comte de Pembrocke [1].

Nous ne pouvons ici que mentionner les principales applications de l'émail. On émaillait l'orfévrerie de cuivre de Limoges, l'orfévrerie d'or et d'argent de Paris et de Montpellier (émaux sur relief). On décorait de peintures émaillées à sujets historiés ou d'ornement, les tombeaux, les devants d'autels, les châsses, les reliquaires, les couvertures de livres, les bâtons cantoraux, les crosses, les croix, les vases et calices, les objets mobiliers, les diptyques, les armes, les bijoux, etc.

Jusqu'à ces derniers temps, les émaux de Limoges, qui font l'ornement de nos musées, étaient tous regardés comme byzantins; ce n'est que depuis quelques années seulement que l'on a restitué aux émailleurs Limousins leurs œuvres, et à l'école française une de ses plus originales créations [2].

Personne n'ignore que c'est encore un usage commun en Orient et en Espagne de décorer les maisons et les monuments de revêtements émaillés; en France, cet usage fut moins général, mais cependant on en trouve des exemples. Ces revêtements étaient formés de carreaux en terre cuite vernissés ou émaillés. Mais les carreaux peints

[1] L'*Univers*, numéro du 27 décembre 1843; lettre de M. Albe Way à M. Didron.

[2] Voyez les collections du Louvre et du musee de Cluny. — Pour les livres : L. Dussieux, *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail*, 1 vol. in-8. — L'abbé Texier, *Essai sur les argentiers et les émailleurs de Limoges*, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'ouest*, 1843. — M. Ardant, *Notice historique sur les émaux de Limoges*, broch. in-8; Limoges, 1842. — Labarte, *Description de la collection Debruge;* les procédés techniques y sont surtout traités avec une grande connaissance du sujet. — *Comte de La Borde,* notice des émaux du Louvre.

et formant mosaïque étaient surtout employés au pavage des églises, des châteaux et des maisons. Un des exemples les plus curieux de pavés en carreaux émaillés est celui de l'église d'Orbay (Marne), qui est encore en place. Ce pavage, qui est du XIIIe siècle, représente des chasses, est orné de dessins d'entrelacs et nous donne les noms des artistes qui l'ont exécuté; ils s'appelaient JACQUINS et JEHAN [1].

Miniatures.

Les Romains ornaient leurs livres de miniatures; on en a la preuve par le Virgile et le Térence du Vatican. Le moyen âge, continuant la tradition antique, décora ses manuscrits de miniatures.

Les plus anciennes miniatures conservées en France remontent à l'époque de Charlemagne; on sait qu'Alcuin fit faire un grand nombre de copies d'auteurs anciens, et qu'il établit au palais des Thermes, à Paris, un atelier d'enlumineurs chargés de peindre les vignettes de ces copies. Les Heures de Charlemagne conservées à Saint-Saturnin de Toulouse remontent à cette époque (782). L'Évangéliaire de la Bibliothèque du Louvre et celui de la Bibliothèque d'Abbeville, les Bibles de Charles le Chauve (au Louvre et à Rome) renferment de très-belles peintures.

Après la période carlovingienne, la miniature, comme tous les autres arts, retomba dans la barbarie; au XIIe siècle, elle suivit le progrès général, et se releva. Le nombre des manuscrits, peints du XIIe au XVe siècle, est extrêmement considérable; la Bibliothèque impériale en possède à elle seule environ 10,000. En effet, bibles, missels, bréviaires, heures, sacramentaires, livres de liturgie, de morale, d'histoire religieuse et nationale, d'agriculture et de sciences, encyclopédies, romans de chevalerie, fabliaux et poésies, tout était enluminé. Les moines furent d'abord les seuls peintres de miniatures; mais au XIVe siècle on trouve un grand nombre d'enlumineurs laïques.

Parmi les plus beaux manuscrits du XIIIe siècle on peut citer la bible historiée de la Bibliothèque impériale (nº 6829) et le psautier de la reine Blanche et de saint Louis (au Louvre; il était autrefois à la Bibliothèque de l'Arsenal). Les miniatures en sont très-remar-

[1] Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Didron.

quables, surtout les quatre qui représentent la fin du monde; on ne peut qu'admirer la beauté de la composition, la fermeté du dessin et l'expression des figures de ces quatre tableaux [1]. Au XIVe siècle, les vignettes, encore peu nombreuses, se firent en grisailles. On exécuta à cette époque, pour Charles V, fondateur de la Bibliothèque du Louvre, un grand nombre de manuscrits, dont la plupart sont très-remarquables; tels sont la Cité de Dieu (de la Bibliothèque du Panthéon) et le Labour des champs (Bibliothèque de l'Arsenal, 119), espèce de maison rustique [2]. Ce fut au XVe siècle, à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, que la miniature prit tout son essor; les manuscrits de ce temps, faits pour les ducs de Bourgogne, sont, par la richesse des encadrements, le nombre des vignettes, leur éclat, leur beauté, la pureté du dessin, des chefs-d'œuvre que l'on ne se lasse pas d'admirer: nous citerons seulement l'histoire de Renaud de Montauban (à la Bibliothèque de l'Arsenal, nº 244), dont les vignettes sont attribuées à Jean de Bruges [3]; les histoires de Tite-Live (Arsenal, nº 102), les Antiquités de Josèphe (Arsenal), dont on remarque les encadrements, et surtout les Heures latines de Marguerite de Bourgogne (?) (Arsenal, nº 290). N'oublions pas de dire que le missel de Juvénal des Ursins, qui était conservé dans la collection Debruge (nº 646), est l'un des plus beaux manuscrits connus.

De la cour de Bourgogne le goût des miniatures passa à celle de France; Louis XI eut auprès de lui comme enlumineur un des plus grands peintres du XVe siècle, JEAN FOUQUET, de l'école de Tours [4]. De 1431 à 1437, Jean Fouquet fit, pour une des églises de Rome, le portrait du pape Eugène IV. Ce voyage en Italie a fait supposer qu'il était allé dans ce pays pour y étudier l'art italien; mais la date, antérieure au Pérugin, repousse suffisamment cette hypothèse. Fouquet peignait encore des miniatures en 1472. Brêche, auteur du XVIe siècle [5], parle de lui et de ses deux fils

[1] Ils sont gravés dans le bel ouvrage de MM. A. Martin et Ch. Cahier : Les vitraux peints de Saint-Étienne de Bourges.

[2] Pour les manuscrits de la Bibliothèque impériale, voyez l'ouvrage de M. Paulin Pâris.

[3] Le 5e volume de cet ouvrage est à la Bibliothèque royale de Munich.

[4] Voyez l'ouvrage de M. Paulin Pâris, t. II, p. 265.

[5] *Ad titulum pandectarum, de verborum et rerum significatione* ; 1596. Lyon. Voyez aussi, sur notre grand artiste, l'ouvrage de M. Auguste de Bastard.

comme d'artistes très-distingués, et on en a la preuve dans celles de leurs œuvres qui sont parvenues jusqu'à nous [1] et dont nous reparlerons plus loin.

Les miniatures de l'école de Paris étaient si célèbres au XIII[e] siècle, que le Dante, dans son *Enfer*, adressant la parole à un miniaturiste italien, y fait allusion en disant :

> .... arte
> Ch' alluminare è chiamata in Parigi.

Les enlumineurs portugais se formèrent à l'école française; ce fait est attesté par de nombreux manuscrits portugais, et a été mis en évidence par M. de Santarem [2]; c'est une nouvelle preuve de l'influence que l'art français, au moyen âge, exerça en Europe, dans les petites comme dans les grandes choses.

Les miniatures des manuscrits forment de véritables musées; le moyen âge y vit tout entier; on y trouve les documents les plus importants pour l'histoire des sciences, des arts, de l'industrie, des corporations, de la guerre, des armes, des costumes, des cérémonies et des mœurs de toutes les classes de la société de ce temps. Elles fournissent même quelquefois un moyen de rétablir ou de restaurer les monuments; ainsi le manuscrit de Juvénal des Ursins (collection Debruge) fait voir l'intérieur de la Sainte-Chapelle, et a servi à la restauration de cet édifice. Que l'on juge des richesses que renferment les manuscrits à miniatures par les chiffres suivants : les *Emblemata biblica* (de la Bibliothèque impériale) contiennent 1,968 médaillons et 9,840 figures; la *Bible historiaus* renferme 3,016 tableaux et 15,080 personnages [3].

« Les miniatures françaises du XV[e] siècle ont un caractère particulier qui les distingue; dans leurs beautés, leur signification et leur style, elles dépassent les écoles rivales, autant qu'elles ne les atteignent pas dans leurs faiblesses, leurs lacunes et leurs moyens. Les miniaturistes français, conduits par un sentiment plus élevé et un goût plus pur, sont moins versés que les miniaturistes des Pays-Bas dans l'imitation de la nature et de la réalité. Ils rendent l'objet avec

[1] Voyez, entr'autres, les *Antiquités de Josèphe*, à la Bibl. impér., et plus loin p. XLII.

[2] *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, nouvelle série, t. II, p. 390.

[3] Didron, *Des manuscrits à miniatures*, dans la *Revue française*, janvier 1839.

moins de force et d'intensité matérielles, mais ils le disposent et le choisissent avec plus de grâce et d'intelligence. Les Flamands ont plus de ressort et de vie, mais leurs intentions sont moindres, leurs allusions plus grossières, leurs formes moins fines, leur choix plus bas, leurs ajustements plus lourds, leur ornementation moins ingénieuse et moins noble.

« Les Français, moins savants dans les attaches anatomiques et dans les mouvements de l'armature humaine que les Italiens, les surpassent de beaucoup dans la coloration et la science de l'effet, de la perspective, et dans l'expression des phénomènes, si difficiles à rendre, du monde aérien. Combien, en effet, n'avons-nous pas eu chez nous de paysagistes admirables engagés dans ce grand travail de l'illustration des manuscrits du xve siècle!..

« On ne saurait trop le dire : maintenant qu'on se flatte de revenir contre tant de préjugés, il serait bien désirable que la jeunesse des artistes se prît à étudier ces véritables, ces sincères, ces intimes origines de notre art national. L'originalité après laquelle nous courons à l'envi, et que nous demandons follement à toutes les importations du terroir étranger, nous en avons la source chez nous, dans l'héritage mal connu du génie de nos pères.... C'est dans ce vieux fonds national que nous devons chercher, pour les féconder par l'augmentation de nos ressources, l'amélioration de nos procédés, les germes de poésie et les éléments de beauté qui sont particuliers à notre tempérament, à notre esprit, à notre goût.

« Comme il est impossible de ne pas reconnaître que les ouvrages des miniaturistes français au xve siècle, ont dû refléter les affections, le goût et la science des grandes peintures entreprises chez nous à cette époque, ils acquièrent une grande importance pour l'histoire générale de l'école française. Ils suffiraient à eux seuls pour établir que, dès cette époque, notre école avait déjà atteint à un remarquable état d'avancement et d'études. Dès 1460, en effet, nos peintres pouvaient se porter forts à la fois d'un style original, d'un goût particulier et d'une intelligence profonde des modèles de l'antiquité. Leur inspiration personnelle et leur libre interprétation leur assignent un beau rang dans le magnifique mouvement de l'art qu'on a appelé la Renaissance [1]. »

[1] *Jeanron*, Origine et progrès de l'art, broch. in-8, 1849, p. 120.

Tapisseries.

Les Gaulois excellaient déjà dans l'art de tisser, de broder les étoffes et de les teindre. Pendant la période gallo-romaine, Arras était renommé pour ses belles étoffes de pourpre et ses tapisseries.

« En 1025, il existait à Poitiers une manufacture célèbre de tapisseries historiées à laquelle les prélats de l'Italie adressaient eux-mêmes des demandes. Le tissu de ces tentures offrait des figures d'animaux, des portraits de rois et d'empereurs, des sujets puisés dans les histoires saintes[1]. » Nos tapisseries françaises d'Arras, de Reims, de Beauvais et de Paris furent si recherchées, que les Italiens employèrent dès le XIVe siècle et emploient encore le mot *Arrazi* pour désigner de belles tapisseries[2].

Saint Louis envoya en cadeau au Khan des Mongols une tente en tapisserie écarlate représentant l'Annonciation. Une partie de la rançon que Jean, duc de Nevers, paya à Bajazet, en 1396, après la bataille de Nicopolis, était composée de tapisseries d'Arras, représentant l'histoire d'Alexandre.

En 1445, Jacques de Benoît établissait à Sienne l'art de fabriquer les Arrazi.

Dans tout ce qui nous reste de peintures murales, de tableaux, de miniatures, de verrières et de tapisseries, nous retrouvons comme dans la sculpture et dans l'ornementation un style français très-caractérisé par l'élégance, la clarté et la sagesse de la composition, par la variété et la grâce des ornements, la modération du coloris et la science du dessin.

Musique.

Dès le XIIIe siècle, un de nos compositeurs de musique, ADAM DE LA HALLE, se rend à Naples; au siècle suivant, GUILLAUME DE MACHAU réside auprès du roi de Bohême, à Prague, pendant trente ans. Le XVe siècle fut l'époque d'une révolution complète dans l'art musical, laquelle s'accomplit dans la Picardie, l'Artois et la Flandre française; tous les grands compositeurs de ce temps, qui ont commencé à créer l'harmonie, sont nés dans cette partie de la

[1] *Émeric David,* Discours sur la peinture.

[2] Les tapisseries d'Arras sont en laine, rehaussées d'or, d'argent ou de soie.

France; aussi les appelle-t-on les maîtres picards. Le plus illustre d'entr'eux est Guillaume Dufay. De la Picardie, le mouvement gagna la Flandre flamande, la Belgique d'aujourd'hui, et y donna naissance à l'école d'Ockeghem.

RENAISSANCE

L'histoire des Beaux-Arts en France pendant l'époque de la Renaissance est encore à écrire, et malgré les documents déjà publiés, surtout par M. le comte L. de La Borde dans son ouvrage sur la renaissance des arts à la cour de France, le jour est loin de se faire dans cette période. Comment en serait-il autrement? Nos artistes d'alors n'ont pas été plus heureux que ceux du Moyen Age; ni les uns ni les autres n'ont eu la fortune d'avoir un biographe tel que Vasari et d'appartenir à une nation qui connût le respect des œuvres d'art. Personne ne s'est occupé d'eux que pour anéantir leurs ouvrages. Monuments, peintures, sculptures, tout a été sans cesse et systématiquement détruit par les révolutions religieuses et politiques, et surtout par les caprices multipliés de la mode [1]. Aussi, dans les meilleurs temps, ces vieux ouvrages ne trouvant chez nous qu'une complète indifférence, l'étranger, l'Angleterre principalement, a recueilli tout ce qui en a survécu, et attribue aujourd'hui nos peintures à des maîtres allemands ou flamands. Ce n'est qu'en fouillant dans les papiers les plus poudreux, dans les comptes, les chartes et les quittances les plus oubliés, qu'un petit nombre d'érudits retrouvent ici un nom, là une date; mais presque toujours, quand on a découvert un nom d'artiste, on ne sait quelles sont ses œuvres, et quand par hasard on possède une œuvre, c'est le nom de l'artiste qui manque.

[1] Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les architectes ont détruit, brisé, ravagé, dégradé, tout ce qu'ils ont pu détruire de monuments ou de parties de monuments gothiques; les architectes gréco-romains de ce siècle les ont imités et surpassés; on dira plus loin quels sont les procédés de destruction inventés par Petit Radel. Voici maintenant les architectes romans et gothiques qui menacent de détruire tout ce qui n'est pas de style gothique ou roman, toujours sous prétexte de restauration. La manie de la destruction serait-elle donc seule indestructible en France?

Il y a cinquante ans, à la place des lignes que l'on vient de lire, on aurait été beaucoup plus affirmatif. On aurait dit : Avant le XVIe siècle, il n'y avait pas d'art en France; la France était alors plongée dans la barbarie; au XVIe siècle, les Italiens sont venus chez nous former architectes, peintres et sculpteurs, et toutes ces belles œuvres que nous admirons, sont l'ouvrage de Giocondo, de Serlio, de Paul Ponce Trebatti, de Benvenuto Cellini, d'André del Sarte, du Rosso, du Primatice, et de Nicolo dell' Abbate [1]. Après eux apparaissent enfin leurs élèves, les premiers Français qui méritent le titre d'artistes, Pierre Lescot, Philibert Delorme, Bullant, Jean Goujon et Jean Cousin.

Indifférence d'un côté, ignorance d'autre part, affirmations étranges s'établissant sur le tout, telles sont les causes qui en se mêlant ensemble ont transformé l'histoire de la Renaissance en France en un réseau inextricable d'erreurs profondes, de lacunes que l'on ne parviendra peut-être jamais à combler, et de préjugés que l'on ne détruira qu'avec peine.

Essayons, non pas d'écrire cette histoire, une telle entreprise est encore impossible, mais d'exposer d'une manière générale ce que nous croyons être la vérité; essayons de dire ce qu'a été la Renaissance, quelle a été la part des Italiens dans ce mouvement et quelle a été aussi celle des Français.

Les évolutions des Beaux-Arts coïncident toujours avec des révolutions plus sérieuses; elles sont contemporaines des grands changements sociaux. Ce qu'on a appelé la Renaissance des arts n'est pas un fait isolé; l'art nouveau apparaît avec l'invention de l'imprimerie et de la gravure, avec la découverte de l'Amérique, avec la réforme de Luther, avec le développement des sciences, du droit et de la philosophie, au moment où Louis XI détruisait la féodalité, enfin lorsque le moyen âge tout entier s'écroulait dans toute l'Europe.

[1] Les Italiens, disait-on, avaient tout fait chez nous pendant plus d'un demi-siècle. Giocondo avait bâti Gaillon; Chambord était l'œuvre de Vignole; Paul Ponce Trebatti avait fait le tombeau de Louis XII, les bas-reliefs du tombeau de François Ier, la statue de l'amiral Chabot. Les portes Saint-Maclou, à Rouen, ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, avaient été sculptées par Michel-Ange et apportées à Rouen par le diable. Jean Juste était déclaré Italien, et pendant qu'on était en train de donner à pleines mains à l'Italie, œuvres et hommes, on affirmait que Jean *de Vitry*, qui a sculpté, en 1465, les stalles de l'église de Saint-Pierre, à Saint-Claude en Franche-Comté, était un artiste italien de 1565.

Aussi, au xv[e] siècle, l'art, qui est toujours l'expression des formes sociales, se transformait partout comme les sociétés elles-mêmes. Un mouvement remarquable s'accomplissait en Flandre, sous la féconde impulsion des ducs de Bourgogne, en Allemagne et en France, aussi bien qu'en Italie et en même temps. On constate dans ces quatre pays, des efforts nationaux et indépendants pour se dégager des formes et des types gothiques et pour atteindre à un idéal nouveau.

Van Eÿck, Jean de Bruges, Mabuse et Memling, en Flandre; — Jean Fouquet, Jean Bourdichon, peintre de Louis XII [1], Jean Perreal, Colin d'Amiens [2], Simon du Mans, les frères Claux [3] et Michel Colombe, en France [4], — Lucas de Kranach, Holbein, Martin Schœn, Albert Durer, en Allemagne, — les Bellin, Masaccio, Mantegna et le Pérugin, en Italie, tous s'efforçaient de frayer des voies nouvelles à la peinture. Ils conservent encore beaucoup de traces du passé, mais ils forment la transition et préparent les grands novateurs. Ces maîtres ont déjà quelques-uns des caractères des artistes du xvi[e] siècle; ils s'affranchissent autant qu'ils le peuvent de l'obligation d'imiter des types consacrés, et se rapprochent de la nature qu'ils étudient avec soin et dont ils cherchent à reproduire l'infinie variété.

Cette première renaissance se faisait à peu près parallèlement dans les quatre pays que l'on vient de nommer, lorsque Léonard de Vinci, puis Raphael, Michel-Ange et les maîtres Vénitiens donnèrent à la peinture italienne un éclat si grandiose que les renaissances française, flamande et allemande furent arrêtées et englouties dans le mouvement italien qui déborda sur toute l'Europe. L'art français se fit italien sous l'impulsion des rois et de leurs ministres; les

[1] Un portrait de saint François de Paule, peint en 1513 par Bourdichon, fut envoyé au pape par François I[er] et placé au Vatican : ce portrait a été gravé par Michel Lasne. Voyez les archives de l'Art français, t. IV, p. 2.

[2] Voyez sur ces artistes la Renaissance de M. de La Borde.

[3] Sculpteurs de Dijon; ce sont les auteurs du puits de Moïse et des tombeaux des ducs de Bourgogne, à Dijon.

[4] Tours a été le centre principal de ce mouvement, de cette renaissance française. En effet, Fouquet, Bourdichon, Michel Colombe, Jean Juste étaient de Tours et travaillaient dans cette ville. Mais de toutes les parties les plus inconnues de l'histoire de l'art français, ce qui regarde ces vieilles écoles provinciales est le plus ignoré, en même temps que ce serait le plus utile à connaître. A cette époque, l'école de Rouen avait aussi une importance de premier ordre.

résistances dont nous parlerons tout à l'heure furent emportées; au bout d'un demi-siècle, architecture, sculpture et peinture tout était transformé.

Peinture.

En quoi consistait notre école à ce moment, quels étaient les principaux artistes, quelles œuvres produisaient-ils? Déjà nous avons cité quelques noms, sans doute peu connus, mais qu'importe? On sait les raisons de leur obscurité.

Jean Fouquet est un grand maître pour quiconque a vu ce qui reste de lui[1]. En n'étudiant que les miniatures des Antiquités de Josèphe[2], on peut affirmer que l'Italie, à ce moment, ne faisait rien de plus beau. La science de la composition, l'habileté de l'exécution, la pureté du dessin, la hardiesse des raccourcis, l'expression et le sentiment des têtes, la noblesse des attitudes, la perfection des paysages, la savante et parfaite perspective aérienne du tableau, tout surprend et pénètre d'admiration pour l'illustre artiste qui sait mettre aussi, dans ses peintures, à la place du coloris des autres

[1] On connaît de Jean Fouquet : 1° les miniatures du mss. des Antiquités de Josèphe, conservé à la Bibliothèque impériale, n° 6891. — 2° Quarante-deux miniatures venant sans doute du livre d'heures d'Étienne Chevalier, trésorier de France sous Charles VII; quarante sont chez M. Brentano, à Francfort. Une appartient à M. Rogers, de Londres (voyez p. 176); une est chez M. Feuillet de Conches; elle représente saint Martin coupant son manteau. — 3° Le volet d'un tableau d'autel sur lequel est peint Étienne Chevalier avec son patron (Voyez Origine et progrès de l'art par Jeanron, p. 122); ce volet appartient à M. Brentano. — 4° Un panneau (H. 0, 91; L. 0, 81.) sur lequel est représenté la Vierge et l'enfant Jésus entourés d'anges. N° 106 du musée Van-Ertborn, à Anvers. — 5° A la bibliothèque royale de Munich le mss. n° 38, « Les cas des nobles malheureux de Jean Bocace », contient plusieurs miniatures de Fouquet; la bibliothèque royale de Dresde possède, dans un fragment de ce même ouvrage, quatre miniatures de Fouquet. — Le portrait de Fouquet, peint en émail, peut-être par lui-même, a été publié par MM. Ph. de Chennevières et Legrip dans les Portraits inédits d'artistes.

[2] Ces miniatures sont au nombre de onze. La première représente une bataille; je remarque surtout la figure d'un guerrier vêtu d'une espèce de tunique jaune; le paysage de cette miniature est admirable et d'une perspective parfaite. La seconde représente la prise de Jéricho; le paysage en est aussi fort remarquable. La troisième représente la mort de Saül; le Saül étendu mort est d'une expression sublime ainsi que la tête d'un jeune guerrier mourant; l'exécution de l'armure d'or de Saül est à remarquer. La quatrième miniature représente David recevant la couronne de Saül; le paysage emprunté aux rives de la Loire, est un chef-d'œuvre de beauté, d'exécution et de perspective; la couleur tout entière de ce petit tableau est harmonieuse et diffère absolument du coloris habituel des miniaturistes. La cinquième représente la construction

miniaturistes, la plus harmonieuse couleur. En 1431, Fouquet faisait à Rome même le portrait du pape, et son œuvre était l'objet d'une admiration générale. « En 1445, dit M. de La Borde, avant que le Pérugin et Léonard de Vinci ne fussent venus au monde, Jean Fouquet peignait comme l'Italie ne se doutait pas qu'on pût peindre, et Michel Colombe sculptait comme l'Italie a sculpté cinquante ans plus tard[1]. »

Si l'on sait fort peu de chose sur la vie de Michel Colombe, on a le bonheur d'avoir de lui les plus belles sculptures[2]. Avec elles et les peintures de Fouquet, on a des échantillons très-caractéristiques de l'état des arts en France à cette époque; et, quand les contemporains mettent Perréal, Bourdichon, Côlin d'Amiens, Simon du Mans, sur la même ligne que Fouquet et Colombe, nous savons à peu près ce que pouvait être le talent de ces artistes, et nous regrettons encore plus vivement que toute la peinture de ce temps, et celle du moyen âge, les peintures murales des églises, celles des chapelles, que tout enfin ait été détruit, anéanti ou couvert de badigeon.

Cependant il importe de le bien établir ici, avec les miniatures, celles de Jean Fouquet et celles des Heures de la reine Anne[3], les

du Temple. La sixième n'est peut-être pas de Fouquet; elle est inférieure aux autres; elle représente un roi sur son char. La septième est la prise de Jérusalem; les têtes du roi d'Assyrie et du roi de Juda sont pleines d'expression et de sentiment; mais les plus beaux détails de cette miniature, sont dans les rangées de cavaliers que l'on voit dans le fond; ces cavaliers sont de vrais chefs-d'œuvre de poses, d'expression, de couleur et de lumière; toute la composition de la miniature est remarquable par la netteté, la poésie, la vigueur du dessin. La huitième représente la clémence de Cyrus; les détails d'architecture antique nous montrent comment et combien nos artistes se préoccupaient de l'antiquité, cinquante ans au moins avant la venue des Italiens; à ce point de vue, cette miniature est l'un des plus précieux documents de l'histoire de la renaissance française. Dans la neuvième on voit l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Le sujet de la dixième est encore une bataille. La onzième représente la prise du Temple. La cinquième et la huitième miniature ont été reproduites par M. Auguste de Bastard, dans son ouvrage sur les miniatures.

[1] P. 156 de la Renaissance. — Voyez aussi les Archives de l'art français, t. IV, p. 168. — Les tableaux de Fouquet se répandaient à l'étranger; on trouve la mention d'un tableau de Fouquet peint à l'huile et représentant Notre-Dame, dans la collection de Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. (Voir de La Borde, les ducs de Bourgogne p. XLV). — Qui sait si ce tableau n'est pas attribué aujourd'hui à quelque maître flamand?

[2] Notamment le tombeau du duc de Bretagne, François II, dans la cathédrale de Nantes. — L'histoire de Nantes, par M. Guépin, contient de bonnes gravures de toutes les parties de ce tombeau.

[3] Les Heures de la reine Anne sont actuellement au Musée des souverains, au Louvre;

tapisseries, les crayons, les verrières des églises, les sculptures [1] et quelques peintures [2], on a des éléments suffisants pour constater qu'au moment de l'invasion du goût italien en France, une école française existait, qu'elle comptait un grand nombre d'artistes éminents, qu'elle produisait des œuvres de haute valeur, et qu'elle accomplissait un mouvement, une renaissance française si l'on veut, parallèlement à ce qui se faisait en Italie, en Flandre et en Allemagne [3].

Tel était donc l'état des choses quand commencèrent les guerres d'Italie. La vue des jardins, des monuments et des peintures de la péninsule, toute cette nouveauté transporta Charles VIII. Sa correspondance et celle du cardinal Briçonnet, dont quelques fragments

les fleurs peintes sur ce mss. en sont la plus belle décoration; c'est de la plus excellente peinture. Le portrait d'Anne de Bretagne est de la bonne peinture française; la tête de la Vierge, dans l'Annonciation, est un chef-d'œuvre de sentiment et de pureté; l'école de Tours n'a qu'à se glorifier de cette merveille.

[1] Je citerai : le tombeau de Louis, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, placé à Saint-Denis; ce mausolée est l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture française du XVe siècle; — la pierre tombale d'Antoine Delahaye, mort en 1504, également à Saint-Denis.

[2] Il existe encore de l'ancienne collection de tableaux du Puy d'Amiens, cinq tableaux dont les dates extrêmes sont 1499 et 1525; ils sont à Amiens. Le Louvre conserve le portrait de Guillaume Juvénal des Ursins, mort en 1472. Le Musée de Cluny renferme aussi deux tableaux représentant la Vierge, et un troisième sur lequel est peint le sacre de Louis XII (1498) (n°s 723, 724, 725). — Voir, p. XXIX, le tableau du martyre de Saint-Denis.

[3] « Lorsque le Primatice, et avant lui le Rosso, furent appelés par François Ier pour diriger les travaux de ses maisons royales, il n'existait rien en France qui eût la moindre analogie avec la peinture italienne. Nous avions bien des peintres, et même des peintres d'un certain talent, mais les uns coloriaient encore, comme au temps passé, de délicates miniatures, d'autres faisaient quelques portraits d'une exacte et naïve ressemblance, le plus grand nombre peignaient sur verre ou sur émail. La peinture sur verre, cet art qui avait grandi et prospéré sur notre sol, que l'Italie nous avait emprunté plusieurs fois, que jamais elle n'avait réussi à s'approprier, cet art tout national que nos gentilshommes exerçaient sans déroger, le moment approchait où il allait s'éteindre; mais ses dernières heures devaient être éblouissantes, et nos artistes semblaient tenir à honneur de ne pas l'abandonner.

« Ainsi des miniatures sur vélin, des portraits, des modèles de tapisseries, des émaux, des vitraux, voilà ce qu'on faisait chez nous pendant qu'en Italie la peinture, après s'être glorieusement élevée à la plus haute perfection... inclinait déjà vers sa décadence. » (*Vitet*, Eustache Lesueur).

A la nomenclature de M. Vitet, il faut ajouter quelques tableaux et quelques peintures murales. Dans l'état actuel de nos connaissances, tout ce que dit M. Vitet paraît exact; mais nous n'oserions affirmer que, d'ici à quelques années, l'histoire des origines de la peinture en France ne soit à refaire tout entière.

ont été publiés dans le tome IV des Archives de l'art français, témoignent d'un enthousiasme extraordinaire. « Vous ne pourriez croire, écrit de Naples Charles VIII, les beaulx jardins que j'ay en ceste ville, car sur ma foy, il semble qu'il n'y faille que Adam et Ève pour en faire un paradis terrestre tant ils sont beaulx..... » « La main de Fouquet ne saurait peindre ces merveilles », est-il dit ailleurs. Aussi le roi voulant dès lors faire orner à l'italienne son château d'Amboise, où il comptait faire « de merveilleuses entreprises et dépenses », y fit venir, dès 1495, une colonie d'artistes italiens, architectes, peintres et sculpteurs [1].

Puis vint le tour du cardinal d'Amboise et de Louis XII qui appelèrent de nouveaux artistes, André Solario, entre autres. Enfin, François Ier fit un troisième et dernier appel à l'Italie.

« La peinture, dit M. Henri Martin [2], avait beaucoup à demander à l'Italie, mais avec mesure et discrétion. C'étaient des auxiliaires et des guides, non des maîtres et des conquérants qu'il fallait appeler, et le choix de ces guides était chose grave. » Les premiers qui vinrent en France, Léonard de Vinci et André del Sarte, étaient de bons choix; Léonard surtout, dont les qualités avaient tant de rapports avec celles de notre école. Mais à ces grands artistes succédèrent bientôt maître Roux, « espèce de Michel-Ange avorté », génie de décadence; Le Primatice, plein de talent et d'élégance [3], mais déjà maniéré; aussi « la peinture fut entraînée et égarée pour longtemps dans la fausse voie de l'imitation des écoles italiennes, dès lors en décadence. »

Écoutons maintenant M. Renouvier : « Les premiers peintres italiens attirés en France par François Ier, Léonard de Vinci en 1516, Andrea del Sarto vers 1520, n'avaient eu qu'une influence insignifiante; quelque reflet de Léonard peut tout au plus s'apercevoir

[1] Archives de l'art français, t. I, page 94 : État des gages des ouvriers italiens employés par Charles VIII. — Voir aussi les Mémoires de Ph. de Comines, éd. Michaud et Poujoulat, t. IV, p. 236.

[2] Histoire de France, t. VIII, p. 481.

[3] De judicieux critiques regardent l'influence du Primatice et de Nicolo dell' Abbate, comme bien préférable à celle qu'a exercée le Rosso et l'école florentine en général. Tout en me rangeant très-volontiers à leur avis, il me semble nécessaire de constater que je ne recherche pas ici quelle influence a pu être la meilleure, mais que je déplore au contraire la destruction complète de notre goût national et son absorption dans le goût étranger. Avec M. H. Martin, j'aurais voulu des guides et non des conquérants.

dans les crayons de Clouet. Les dessinateurs français travaillaient sur leur fonds, quelque pauvre qu'il fût, ou faisaient aux écoles étrangères des emprunts accidentels, qui changeaient peu leurs habitudes traditionnelles. Une seconde invasion les atteignit plus gravement : il Rosso, Florentin renchérissant sur Michel-Ange, il Primaticio, Bolonais exagérant Jules Romain, Cellini, ciseleur capricieux et dévergondé, venus tous trois de 1530 à 1540, suivis d'une cohorte d'élèves italiens à laquelle se joignirent bientôt des élèves français, intronisèrent un style nouveau; il s'étala dans la série des peintures mythologiques rehaussées de stuc que le roi voulut avoir à Fontainebleau, à l'imitation des palais de Florence et de Mantoue[1]..... »

Émeric David est aussi de notre avis : « Ce serait, dit-il, une question neuve et bien digne d'examen que celle de savoir si les artistes italiens employés par François Ier à Fontainebleau, si les Rosso, les Primatrice, les Cellini, dont le dessin systématique se ressentait déjà des erreurs qui, de leur temps, commençaient à entraîner l'Italie vers sa décadence, si ces maîtres, dis-je, n'ont pas égaré notre école au lieu d'améliorer ses principes, en l'induisant à abandonner sa manière simple et franche pour y substituer le style de convention qu'ils avaient eux-mêmes mis à la place de la grâce naturelle de Raphaël. Quant à moi, je crois qu'il est résulté de cette révolution un mal réel pour la France[2]. »

Quoi qu'il en soit et quelque opinion que l'on ait sur la valeur de cette révolution, il est positif que le travail de renaissance nationale qui s'accomplissait chez nous, en peinture, en architecture et en sculpture, d'après nos traditions et notre génie, fut arrêté et remplacé par une renaissance faite d'après un mode et un génie étrangers. La renaissance française ne se continua qu'au XVIIe siècle avec Le Sueur, lorsque l'esprit français fut parvenu à retrouver ses libres allures.

Pendant que le plus grand nombre de nos peintres suivaient l'entraînement général et l'impulsion italienne, quelques-uns, les plus connus de nos portraitistes, résistèrent avec opiniâtreté : Jean Clouet,

[1] *J. Renouvier,* Des types et des manières des maîtres graveurs, p. 172.

[2] Revue encyclopédique, 19e année, août et mois suivants. — Patte émettait déjà cette opinion en 1765.

dit Janet[1]; François Clouet, surnommé aussi Janet[2]; Corneille, de Lyon, demeurèrent fidèles à la manière française[3]. Avec eux restèrent aussi dans cette voie, les Dumonstier et tous les auteurs de ces nombreux crayons, si vrais, si beaux, et qui attestent combien le genre du portrait est dans le génie de la France[4].

Les tapisseries conservèrent aussi notre manière. On peut citer comme exemple la tapisserie de Dijon, représentant le siége de 1513[5], et surtout la tapisserie de la chapelle du Saint-Esprit[6]. Cette tapisserie en soie, en or et en argent, est décorée de deux véritables tableaux; au ciel du dais, est la gloire du Saint-Esprit; à la partie inférieure est une Annonciation; le premier sujet est en pur style français; il y a la même observation à faire à propos de la masse qui est à côté de l'autel; les bas-reliefs (le chevalier qui prête serment, la procession, etc.) qui décorent cette pièce d'orfévrerie sont tout à fait de goût français.

La lutte entre les deux styles se retrouve dans les miniatures comme partout ailleurs. Les heures de Henri II[7], les heures du duc de Guise[8], sont décorées de miniatures composées dans le style italien. Le triomphe de Pétrarque[9], enluminé par Godefroi[10],

1 1485-1545. Jean Clouet est l'auteur du portrait équestre de François Ier, du Musée de Florence, que l'on a attribué jusqu'ici à Holbein, et que M. de La Borde lui a restitué. (Voir : Les trois Clouet). Le Louvre possède un portrait de François Ier en buste, peint par Jean Clouet.

2 François Clouet est l'auteur des portraits de Charles IX et d'Élisabeth d'Autriche, que l'on voit au Louvre. — Le portrait de François Ier (au Louvre, no 109) est un précieux échantillon de la peinture française de ce temps. — Voyez aussi les portraits français du Musée de Cluny et de la collection Sauvageot.

3 Il faut aussi parler de Étienne Martel-Ange, de Lyon, auteur du portrait de Bianca Capello, grande-duchesse de Toscane, peint en 1571 et placé aujourd'hui au Musée de Versailles. Voir le no 3177 du Catalogue de ce Musée par M. E. Soulié.

4 Benjamin Foulon (1586), François Quesnel, Catherine Duval, Duplan, sont connus comme dessinateurs de portraits au crayon. Parmi ces portraits, il en est un particulièrement curieux, c'est celui de Henri IV, jeune; il est gravé dans l'ouvrage de M. Niel (*Portraits des Personnages français les plus illustres du* XVIe *siècle*, in-folio).

5 Elle a été gravée. — Voyez aussi les tapisseries conservées au Louvre.

6 Au Musée des souverains, au Louvre.

7 Conservées au Musée des souverains.

8 Conservées à la bibl. de l'Arsenal, no 273; ces miniatures sont, dit-on, de J. Cousin.

9 Bibliothèque de l'Arsenal, 24 bis.

10 On voit à la bibliothèque Harléienne, à Londres (no 6205), le mss. d'un colloque entre François Ier et Jules César, dont les miniatures sont aussi de Godefroi.

est sans nul doute le chef-d'œuvre de la peinture de miniatures, à la mode italienne. Nous trouvons le chef-d'œuvre de la miniature française dans le *Traité de la charité chrétienne,* enluminé par Nicolas Houel, Parisien, pour le roi Henri III. Ce manuscrit appartient aujourd'hui à M. le prince Czartoryski ; il contient l'histoire de l'établissement des Enfants-Bleus, et les sujets des miniatures qui le décorent se rapportent à cette histoire; le dessin, la couleur et le style de la composition de ces petits tableaux sont bien français; c'est l'un des plus précieux monuments de la peinture française du XVIe siècle.

Mais à côté de ces œuvres françaises, nous trouvons l'influence italienne dominant chez nos maîtres de Fontainebleau; chez nos émailleurs de Limoges, Léonard Limousin, Courtoys[1], etc.; chez nos verriers, Jean Cousin, Pinaigrier, Linard Gontier. Les peintres, Antoine Caron, Jean Cousin, ont adopté presque tous le style italien et plus particulièrement celui du Rosso. On peut juger de l'influence pernicieuse de l'Italie sur notre école en comparant le Jugement dernier de Jean Cousin, évidemment inspiré du goût florentin, avec sa statue de Philippe de Chabot, ce chef-d'œuvre de style français.

L'esprit français se conserva aussi dans la gravure en bois; on y retrouve toute sa verve et toute son originalité. « Les gravures en bois les plus nombreuses et les plus remarquables historièrent les livres sortis des ateliers des imprimeurs de Lyon[2], Guillaume Leroy (1476), Matthieu Hus (1478), etc.... Bientôt après les libraires de Paris, Guyot Marchant (1485), Jehan Trepperel (1494), Antoine Vérard (1493), en publièrent aussi[3]. » Ces gravures remplaçaient les miniatures du siècle précédent, comme l'imprimerie remplaçait elle-même la calligraphie.

« Quant au style de ces premières vignettes françaises, dit M. Renouvier[4]...., je ne crois pas les trop louer en disant que, sans dissi-

[1] Voir les grands émaux de Courtoys, au Musée de Cluny. — Voyez au Louvre les émaux de Léonard, et la notice des émaux du Louvre, par M. de La Borde.

[2] L'école de Lyon était fort importante; voyez les statuts que Charles VIII donna, en 1495, à la corporation des peintres, tailleurs d'images et verriers de la cité de Lyon, dans le t. XX du Recueil des ordonnances, p. 562.

[3] *J. Renouvier,* Des types et des manières des maîtres graveurs, au XVe siècle, p. 105.

[4] P. 106. Nous ne saurions trop appuyer notre opinion sur celle d'un savant si éminent, et qui est arrivé au même but que nous par des routes différentes.

muler toujours une imitation allemande, elles portent dès lors le germe des qualités que nous verrons fructifier plus tard dans l'école française : la variété, l'esprit dans la grossièreté, l'allure vive et vraie; au lieu de dire qu'elles sont gothiques, je dirai qu'elles sont gauloises, pour exprimer l'accent natif et l'air goguenard de leurs figures. Leur parenté avec notre vieille poésie, dont le style gaulois, la bonhomie et le gros sel ont tant de charmes pour les adeptes, est d'ailleurs évidente. »

Les livres d'*Heures*, aux pages ornées de bordures gravées, que publièrent les libraires et les imprimeurs de Lyon et de Paris, principalement Simon Vostre (1486-1520), conservèrent tout à fait le goût et la tradition gothiques. On ignore, comme toujours, quels sont les auteurs, quels sont les graveurs de ces décorations, si bien composées et exécutées.

L'ornementation de ces livres, qui continue les miniatures des manuscrits, renferme beaucoup de figures dont M. Renouvier signale « la dextérité, la gentillesse et une dose considérable de naïveté sans doute, mais aussi de finesse, de raillerie et de liberté.... Ce sont les qualités les plus saillantes de l'esprit français de ce temps[1]. » Mais bientôt Germain Hardouin, *in arte litterarie picture peritissimus*, publia des Heures décorées d'encadrements nouveaux, faits de pilastres et d'entablements empruntés à l'architecture italienne. Sur ce point, comme partout ailleurs, il y a lutte entre le vieux goût et la nouvelle mode.

On suit volontiers dans ce naufrage général de l'art français, la résistance de nos artistes, restés fidèles aux traditions, contre le style étranger; on a du bonheur à découvrir ce qui a survécu du goût national. C'est en bas surtout, chez les petits, dans le populaire et dans les choses à son usage, que l'on retrouve les précieuses traces de cette résistance qui a maintenu notre vieux goût et rendu possible, sous Louis XIII, l'éclatante renaissance de l'esprit français[2].

Les portraits gravés sur bois, comme les portraits peints, sont généralement traités dans le style français; de même, quelques portraits gravés au burin. Ainsi, quant au portrait, l'école française n'a pas lâché pied; elle s'est bien franchement maintenue. On peut citer, comme exemples de la gravure de portraits en style français : un

[1] P. 108.

[2] C'est la collection des gravures sur l'histoire de France, de M. Hennin, qui me fournit tous les éléments de mon travail.

portrait d'Anne de Bretagne; celui de François Ier, gravé sur le titre de l'ouvrage : « Commentaria Joannis Constantini » (Paris, 1549), un grand et beau portrait de François Ier, gravé sur bois; le portrait de Michel l'Hôpital (chez Le Blond); les trois Coligny, belle estampe gravée en 1579 par Marc Duval: c'est incontestablement l'une des œuvres les plus remarquables de l'école française du XVIe siècle; le portrait de Henri III, gravé par Thomas de Leu, d'après Rabel; un autre gravé par Thevet; un troisième gravé par René Boivin.

Le genre et la fantaisie nous donnent aussi quelques échantillons de notre vieux goût: nous citerons un concert de buveurs, gravé sur bois en 1550, sujet populaire, plein d'esprit gaulois; — Catin et Goguelu, sujet très-grivois, également gravé sur bois; —le Triomphe de Bacchus, gravé aussi sur bois : cette très-curieuse et rabelaisienne composition est remarquablement dessinée.

La gravure d'histoire nous offrira de son côté des traces importantes du style français. Nous citerons : l'estampe de Geofroy Tory, représentant Macault, lecteur de François Ier (1535); la suite d'estampes historiques de Tortorel et Perissin; l'entrée de Henri IV à Paris, gravées en trois pièces par Jean Leclerc, d'après les dessins de N. Bollery; les pardons et indulgences pour les seize porteurs de la châsse de madame sainte Geneviève, de Léonard Gaultier.

Nos verriers conservaient leur ancienne supériorité; aussi pendant que le Rosso et le Primatice venaient fonder l'école de Fontainebleau, l'Italie appelait à elle Guillaume Marcillat[1], que Vasari déclare être « un des grands peintres du siècle », et maître Claude « le plus grand maître verrier de France »; ils allèrent orner le Vatican et diverses églises de Rome de leurs vitraux, que Vasari appelle « des merveilles tombées du ciel ». Marcillat fit encore des verrières à Cortone, à Arezzo, peignit à la fresque et se fit aider dans ces immenses travaux par un « très-habile peintre français », maître Jean, établi à Rome et absolument inconnu d'ailleurs. Enfin, en pleine Italie, Marcillat établit, à Arezzo, une école d'où sortirent Vasari et une foule de peintres et de verriers italiens. Il mourut en 1537, dix-sept ans après Raphaël, vingt-six ans avant Michel-Ange.

Nos verriers allèrent aussi en Espagne, décorer les cathédrales de Tolède, Séville, Léon, Burgos, Barcelone, Palencia.

[1] Nommé par erreur Guillaume de Marseille.

En même temps, et aussi en Italie, la terre classique de la mosaïque, maître Étienne Dufour (1559) et Ferdinand Sermois (1592) exécutaient les immenses mosaïques du dôme d'Orvieto, que les maîtres vénitiens avaient commencées, mais qu'ils avaient abandonnées. C'est aussi un Français qui établit à Florence, en 1568, la fabrication de la mosaïque en pierres de couleur[1].

Architecture.

C'est principalement en étudiant l'histoire de l'architecture et de la sculpture que l'on peut suivre le développement de la Renaissance en France. Malgré les destructions, les monuments sont encore assez nombreux pour donner par eux-mêmes les meilleurs matériaux de cette histoire, et les documents mis au jour dans ces dernières années, par quelques érudits, ont fourni de précieuses indications sur les dates et les auteurs véritables des édifices qui nous restent.

La révolution, qu'on appelle la Renaissance, ne s'est pas accomplie brusquement; la peinture et la sculpture, surtout la sculpture d'ornements, furent atteintes les premières et bientôt transformées; mais l'architecture, tout en se modifiant, résista longtemps encore; il fallut plus d'un demi-siècle pour que le gothique disparût entièrement. Il y eut d'abord sous Louis XII une première renaissance, plus française qu'italienne. Sous François Ier, la réaction fit de nouveaux progrès et la renaissance devint de plus en plus italienne; sous Henri II, la révolution est accomplie.

Au moment où le goût italien allait se répandre chez nous, le style flamboyant avait une grande activité et un vif éclat; il venait de produire la maison de Jacques Cœur[2]. Soumis à ce travail géné-

[1] Bernardin Bouche, peintre du roi d'Angleterre, Henri VIII, en 1532, n'est-il pas Français? — Voir la Renaissance de M. de La Borde, p. 200.

[2] A Bourges. Cet édifice est de 1443-53. Il est en pur style flamboyant, et cependant plein de simplicité, de grandeur et de noblesse. On y voit clairement que l'architecture alors était à la même hauteur que la peinture avec Fouquet, et la sculpture avec les écoles de Tours et de Rouen. Ce qui est prouvé encore par les portails de la Calende et des Libraires, à Notre-Dame de Rouen, etc. Nous repoussons cet argument d'une prétendue décadence du style gothique, inventée tout exprès pour prouver la nécessité de l'introduction du style italien et des ordres antiques en France; nous voyons au contraire, dans la transformation qui s'accomplit alors dans le style flamboyant, le travail de la renaissance française, qui emportait l'art gothique du XIIIe siècle.

ral de transformation qui affectait toute notre école, il s'efforçait de se modifier, mais s'égarait quelquefois en voulant produire des effets surprenants. Les corporations étaient nombreuses et fortes; les maîtres qui les composaient, maçons, tailleurs de pierres, huchiers et charpentiers, étaient instruits et habiles [1]. On comptait parmi eux, dans la florissante école de Rouen, Roger Ango, Pierre Desaulbeaux, les frères Leroux, et toute cette légion d'architectes et de sculpteurs qui vont être employés à Gaillon par le cardinal d'Amboise. L'école de Tours, non moins riche, citait : Pierre Valence, François Marchant, Viart, Colin Byart. Tous ou presque tous étaient à la fois architectes et sculpteurs. Ils acceptèrent de l'Italie son système d'ornementation, le mêlèrent d'abord aux ornements du style fleuri, et ensuite l'adoptèrent tout entier. Mais ils conservèrent l'architecture française, telle qu'elle se pratiquait alors; et le style italien ne put faire de progrès que peu à peu, gagnant ici un pilastre, là un chapiteau, ailleurs un autre détail de décoration, sans parvenir à modifier la disposition générale des édifices.

Le cardinal d'Amboise, ministre de Louis XII, tout imbu des idées italiennes, chercha à les introduire en France; il fit venir un moine dominicain, fort célèbre comme architecte et nommé Fra Giocondo [2]. En présence de l'activité de notre école, de ses sérieuses connaissances pratiques, de ses solides qualités, Giocondo ne put faire autre chose que de marcher d'accord avec elle. Dans le palais de la chambre des comptes qu'il construisit [3] à Paris, Giocondo conserva tous les caractères généraux de notre architecture ; il se contenta de donner au style flamboyant plus de simplicité, plus de distinction, et de marier à l'ornementation française les ornements italiens que l'on désigne sous le nom d'arabesques.

Le château de Gaillon [4], résidence du cardinal d'Amboise, fut construit dans le même système; la réaction faisait un pas; car ce furent des Français qui élevèrent Gaillon.

Longtemps on a dit et répété que le château de Gaillon était l'œuvre

[1] *Violet-Leduc,* Dict. raisonné de l'archit. franç. t. I, p. 159.

[2] Joconde, a-t-on dit longtemps, ne trouva pas d'architectes capables de bâtir et sachant les éléments de leur métier; c'est lui qui aurait créé l'architecture en France.

[3] Ce palais a été brûlé en 1737.

[4] Il n'en reste plus que les tours gothiques qui flanquent l'entrée de la maison de détention que l'on a bâtie sur son emplacement.

de Giocondo. Récemment, tous les comptes de dépenses de la construction de Gaillon ont été publiés [1] avec les détails les plus minutieux. On a les noms de tous les artistes et ouvriers qui y furent employés, et le nom de Giocondo n'est pas une seule fois mentionné dans les registres des trésoriers du cardinal d'Amboise. Le château de Gaillon est l'œuvre tout entier d'architectes et de sculpteurs français; les Italiens n'y furent occupés qu'à des travaux secondaires et de simple ornementation : « C'est un fait qui restera désormais acquis à l'histoire de l'art et à celle de l'école française. [2] »

Gaillon a été bâti de 1502 à 1510 par plusieurs architectes; chacun d'eux a élevé une partie de l'édifice, et, si le plan général souffre un peu de la variété des aspects, l'originalité et la perfection de chaque partie compense amplement cet inconvénient. Les architectes de Gaillon, sont Guillaume Senault « maître maçon des œuvres du cardinal d'Amboise à Gaillon » ; Pierre Fain, l'auteur du portique que l'on a placé dans la cour de l'école des Beaux-Arts [3]; Pierre Delorme, architecte et sculpteur; Colin Byart de Blois; Pierre Valence de Tours, qui est à la fois, comme tous les grands artistes de ce temps, architecte, sculpteur et peintre, et de plus hydraulicien, charpentier et émailleur de carreaux.

Deux architectes italiens figurent dans les comptes, le Génois Bertrand de Meynul, qui était aussi sculpteur, et Geraulme Pacherot; mais ils n'ont été occupés qu'à la fontaine du château.

Les sculpteurs employés à Gaillon sont : Michel Colombe, qui a fait le bas-relief en marbre, représentant S. Georges, pour le dessus d'autel de la chapelle [4], et Antoine Juste. Le sculpteur Demugiano, de Milan, envoya plusieurs bustes et une statue de Louis XII [5]. Les quarante peintres mentionnés dans les Comptes, et qui ont considérablement travaillé, sont tous de la corporation de Rouen, à l'exception de maître André Solario, de Milan, qui n'a peint que la chapelle. Les

[1] Comptes de dépenses de la construction du château de Gaillon, publiés d'après les registres manuscrits des trésoriers du cardinal d'Amboise, par *A. Deville*; 1 vol. in-4°, avec planches, 1850. — Dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France.

[2] *Deville*, Comptes de Gaillon, p. XIII.

[3] Pierre Fain a aussi élevé le palais archiépiscopal de Rouen, pour le cardinal.

[4] Ce bas-relief est actuellement au Louvre.

[5] Le torse de cette statue est aussi au Musée du Louvre.

vingt et un « menuisiers » ou sculpteurs en bois sont également de Rouen [1]. Parmi les artistes qui ont sculpté l'admirable décoration des stalles, lambris, dais, chaires, plafonds et portes de la chapelle et du palais [2], on peut citer Richart Guerpe, Colin Castille, qui était aussi architecte [3], Richard Taurigny que nous retrouverons plus tard travaillant en Italie, Pierre Cornedieu, Jean Dubois, Richart Delaplace [4].

On voit, par un exemple, ce qui reste des traditions sur le XVIe siècle, lorsque la critique entreprend de les discuter.

En même temps, l'architecture nouvelle produisait la façade orientale du château de Blois que Louis XII faisait bâtir par Colin Byart « tout de neuf et tant somptueusement que bien sembloit œuvre de roi ». A Blois, comme à Gaillon, la sculpture et l'ornementation sont bien plus italiennes que l'architecture.

En même temps aussi, d'illustres architectes conservaient purement et simplement le style flamboyant; c'est à peine si, çà et là, ils rajeunissent ou dissimulent certaines formes un peu vieillies. Les beaux exemples de constructions dans ce genre et de ce temps sont l'hôtel de la Trémouille [5], à Paris, bâti en même temps que Gaillon; c'était un monument du meilleur goût; l'architecte qui l'avait construit ne s'était pas inspiré de la renaissance italienne, il avait lutté contre elle avec le style français auquel il fit produire un nouveau chef-d'œuvre. Il faut aussi citer sur la même ligne, les hôtels de ville de Compiègne, bâti en 1499, de Saumur, de Nevers, de Saint-Quentin; le palais de justice de Rouen, bâti par Roger Ango et par Rouland Leroux, l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen, le château de Meillant, construit pour le cardinal d'Amboise, les roses et les fenêtres de la cathédrale d'Auch.

[1] Tous ces détails attestent combien l'école de Rouen était importante à ce moment.

[2] On conserve à Saint-Denis quelques débris de ces belles boiseries. On y voit à la chapelle d'hiver des chanoines, les dossiers des stalles; à la sacristie des chantres, une porte; à la chapelle saint Eugène, quelques boiseries.

[3] Castille est désigné dans les registres sous le nom d'architector; M. Deville signale ce titre nouveau jusqu'ici.

[4] Gaillon fut vendu en l'an V comme propriété ecclésiastique; l'ingénieur en chef du département, en réponse à ceux qui demandaient la conservation de ce monument, déclara que « tout cela ne pouvait être considéré comme un chef-d'œuvre de l'art dont on dût ordonner la conservation;... que « *c'était d'une architecture gothique.* » On vendit à la bande noire qui démolit.

[5] Actuellement détruit.

Le jubé de l'église de la Madeleine, à Troyes, est bien en style flamboyant dans tout son ensemble; mais Gaylde, qui l'a élevé en 1501, y a mis quelques détails d'ornementation italienne. On fait la même remarque en observant la maison dite d'Agnès Sorel, à Orléans, et l'élégant hôtel de ville d'Orléans, élevé par Viart.

Ainsi, sous Louis XII, notre architecture nationale persistait. Mais la réaction fit de nouveaux progrès sous François Ier qui appela Serlio[1] avec quelques autres architectes italiens pour substituer définitivement la manière italienne et les ordres antiques à notre vieille façon de bâtir. Dominique Cortone construisit en 1533, l'ancien hôtel de ville de Paris; mais Fontainebleau fut le théâtre principal où s'exercèrent les étrangers et le modèle que François Ier offrit aux courtisans. Serlio ajouta à l'œuvre des Français, ses prédécesseurs, les bâtiments situés autour de la cour ovale, construits dans un style qui conserve cependant quelques-uns des caractères importants de l'architecture française.

Il est essentiel de constater que les Italiens qui ont travaillé en France ont beaucoup modifié leurs idées et qu'ils n'ont pas construit un seul édifice complétement italien. L'architecture française a eu sur leur manière autant d'influence qu'ils en ont eu sur la nôtre, et de cette transaction est résultée une architecture tout originale qui a produit en totalité ou en partie, les châteaux de Chambord[2], de Saint-Germain, de la Muette, de Chenonceau, dans lesquels le caractère français est dominant, et les châteaux de Chantilly[3], de

[1] « Et encores pour ce iourdhuy auons nous en ce Royaume de France vn messire Sébastian Serlio, lequel à assez diligemment escrit et figuré beaucoup de choses selon les règles de Vitruve et à esté le commencement de mettre teles doctrines en lumière au Royaume. Toutesfois i 'en congnois plusieurs autres qui sont capables de ce faire, néantmoins ilz ne s'en sont encores mis en peine : et pourtant ne sont dignes de petite louenge. Entre ceulx la ce peut compter le seigneur de Clagny Parisien (Pierre Lescot), si faict aussi maistre Philibert de l'Orme...» — *Jean Goujon*, sur Vitruve; à la fin de : *Architecture ou Art de bien bastir de Marc Vitruve Pollion...* mis de latin en françoys par *Ian Martin... pour le roy très chrestien Henri II.* Paris, 1547, in-folio; orné de belles gravures sur bois, dessinées par Jean Goujon.

[2] Bâti, en 1526, par Pierre Nepveu, dit Trinqueau, architecte de Blois, qui avait travaillé au château de Blois sous Louis XII. Jean Marchant, d'Amboise, a travaillé aussi à Chambord.

[3] Nous voulons parler des façades intérieures du grand château de Chantilly, aujourd'hui démoli.

Blois [1], d'Azai-le-Rideau, de Madrid et de Nantouillet, dans lesquels le style italien est prépondérant [2].

Jusqu'alors, l'architecture civile avait seule subi l'influence étrangère et l'on continuait à construire les monuments religieux dans le style gothique, qui semblait consacré et hors d'atteinte. En effet, pendant tout le temps qu'avait duré la lutte que nous venons de raconter, on élevait de tous côtés les plus remarquables bâtiments, dans ce style flamboyant que l'on veut faire passer pour une décadence. Le Flamand Louis Van Boglem construisait Notre-Dame de Brou; Jean Texier, la flèche septentrionale de la cathédrale de Chartres; les frères Jacques et Rouland Leroux, le portail de Notre-Dame de Rouen et l'église de Saint-Maclou, à Rouen. D'autres architectes inconnus bâtissaient la flèche centrale et la tour « de beurre », à la cathédrale de Rouen (1507); l'escalier de l'orgue de l'église de Saint-Maclou (1518); la chapelle de l'hôtel de Cluny, à Paris; la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris; les flèches de Saint-André de Bordeaux, de Saint-Jean de Soissons, l'église de Notre-Dame de Lépine, la chapelle du château de Vincennes. On avait bâti les chapelles des châteaux de Chenonceau, de Blois, de Nantouillet [3], sur l'ancien plan gothique, et sauf leur décoration, qui est de style renaissance, ces édifices sont encore gothiques.

Philibert Delorme compléta la révolution : en 1552, il construisit la chapelle du château d'Anet en style renaissance, sur un plan différent des plans gothiques et l'édifice fut surmonté d'un dôme [4].

Ce fut alors que Jean Wast et François Maréchal, en 1555, firent à Beauvais, une généreuse protestation contre l'architecture étrangère. « Ayant ouï parler du dôme de Saint-Pierre de Rome, et voulant faire voir que leur gothique pouvoit monter aussi haut que les ordres grecs de Michel-Ange, ils élevèrent, sur le milieu de la croisée de la cathédrale, une pyramide [5] de vingt-quatre toises sur une base de huit, qui étoit percée à jour des quatre côtés, ornée de vitres de toutes couleurs; et comme sa base étoit vide, on en voyoit toute la

[1] Il n'y a qu'un côté du château de Blois qui soit de François Ier.

[2] Voyez ces divers bâtiments dans l'ouvrage d'Androuet Ducerceau : Les plus excellents bastiments de France.

[3] La chapelle d'Écouen est encore bâtie de la même manière.

[4] Cette chapelle existe encore.

[5] Une flèche.

hauteur par dedans l'église [1] : aux jours solennels, il y avoit aussi une grande lampe que l'on montoit jusqu'au milieu de cette pyramide, ce qui faisoit un très-bel effet la nuit aux yeux de ceux qui la regardoient en dehors; mais elle avoit été mal appuyée du côté de la nef, par le défaut de deux piliers qui lâchèrent, et elle s'écroula, n'ayant subsisté que cinq ans et l'ouvrage ayant duré treize ans à construire [2].»

Avec la flèche de Beauvais s'écroule le système qui l'avait inspiré; le style gothique était vaincu; et cependant les dernières parties de la lutte n'étaient pas encore terminées. Quelques architectes construisirent l'église de Saint-Eustache, à Paris (1532-1642), l'église de Gisors et celle de Vetheuil près de Mantes, en conservant le plan et toute la disposition des anciens édifices, n'adoptant de la réforme que son système de décoration, qui partout avait remplacé la vieille ornementation française. Saint-Étienne-du-Mont, achevé seulement sous Henri IV, est encore dans ce style de transaction. Mais à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, la révolution était accomplie; le gothique était entièrement abandonné ainsi que le style de la renaissance de Louis XII; les ordres antiques et la décoration italienne étaient adoptés et vulgarisés par les chefs de la nouvelle école, Philibert Delorme, Jean Bullant et Pierre Lescot.

Cependant ces illustres maîtres ne furent pas de vulgaires imitateurs; tout en s'inspirant de l'antique et de l'Italie, ils créèrent des œuvres de génie bien à eux, une merveilleuse architecture qui se résume dans le vieux Louvre, bâti en 1540, par P. Lescot [3], dans

1 Elle s'élevait à 455 pieds au-dessus du sol.

2 Supplément à l'histoire du Beauvaisis, par M. Simon, Paris, 1704.

3 Une partie de la décoration intérieure des appartements du vieux Louvre existe encore et se trouve actuellement placée dans la chambre dite de Henri IV, dans la salle des armures et dans la salle où est la chapelle du Saint-Esprit. Les appartements du vieux Louvre, déjà remaniés au temps de la reine Anne d'Autriche, ont été démolis par Fontaine lorsqu'il prépara les salles du musée Charles X; tout ce qui fut épargné dans cette déplorable démolition fut jeté dans les greniers du Louvre; c'est là où le roi Louis-Philippe trouva ces débris de diverses époques. Il les employa pêle-mêle et en brouillant tout, à la décoration des salles que nous venons d'indiquer : la chambre dite de Henri IV n'existait pas au temps de Henri IV; elle est décorée de débris des appartements de la reine Anne; l'alcôve est bien celle où mourut Henri IV; mais le plafond, dans le goût de Lepautre, est de la reine Anne. Le plafond de la salle des armures est fait de morceaux venant de toutes parts et du temps d'Anne d'Autriche; les quatre parties du monde, au plafond, sont des peintures de l'école de Vouet, les portes sont aussi de cette époque.

les Tuileries, ouvrage de Philibert Delorme et dans le château d'Écouen, construit par Jean Bullant [1].

Ces trois châteaux, types définitifs de la nouvelle architecture, nous permettent de constater comment la révolution se termina. Au Louvre, « le plus exquis de ces excellents édifices », la disposition générale et les plans sont français et ne rappellent en rien la disposition et les plans des édifices italiens; l'arrangement des façades est encore français, mais avec des ornements italiens et surtout antiques. Ainsi, à la façade de la cour, les croisées sont italiennes, mais ces détails se confondent dans une disposition générale qui n'est pas italienne. La composition de l'attique, sa sculpture si élégante, ses pilastres bas et les trophées d'armes qui flanquent les fenêtres, les frontons circulaires et leur ornementation, tout cela n'est pas italien, tout cela est français, original et spontané; c'est bien l'une des plus franches créations du génie national. Aux Tuileries, l'influence italienne se fait sentir dans les galeries ouvertes; à Écouen, l'ensemble du monument est français avec des détails italiens et principalement antiques.

On le voit, le génie français s'était considérablement modifié, mais il ne s'était pas absorbé dans une imitation inintelligente; il avait changé quelques-unes des formes de l'architecture, mais il avait su conserver son originalité et sa force créatrice [2].

Un des talents les plus originaux de ce temps est celui de Jacques Androuet-Ducerceau, architecte, dessinateur et graveur, mais surtout important comme ornemaniste. Formé aux écoles d'Italie et empruntant ses thèmes à l'ornementation italienne, Androuet-Ducerceau sut conserver le goût français, tout aussi bien que les architectes dont nous venons de parler; doué d'une verve incomparable, il a su rester créateur. Dans l'immense suite d'ornements dessinés

Le plafond et les boiseries de la chambre de la chapelle du Saint-Esprit sont du temps de Henri II. On ne sait, devant ce mélange, et en présence de cette confusion, si l'on doit se féliciter de cette fâcheuse restauration ou la blâmer.

[1] Pour apprécier exactement ce qu'étaient ces trois édifices au XVIe siècle, il faut les voir dans l'ouvrage d'Androuet Ducerceau.

[2] Mais à côté de ces chefs-d'œuvre de l'art français, nés de l'influence nouvelle, nous devons désavouer les extravagantes figures de Joseph Boillot, de Langres, auteur des nouveaux pourtraitz et figures de termes; et celles de Hugues Sambin, de Dijon, auteur de l'OEuvre de la diversité des Termes (Lyon, 1577), mais l'art du moyen âge n'avait soupçonné rien de plus détestable et de plus absurde.

et gravés par Ducerceau, on doit signaler l'originalité, le bon goût, la richesse et une infinie variété. A l'ornementation gothique et à l'ornementation franco-italienne de Gaillon avait succédé l'ornementation italienne; l'ornementation française recommença avec Androuet-Ducerceau, le digne chef de file de cette brillante série de décorateurs que nous retrouverons plus tard et qui sont peut-être les plus parfaits représentants du goût français [1].

Malgré les luttes de l'intérieur, malgré cette révolution de cinquante ans, malgré la célébrité si générale des Italiens, nos architectes continuèrent, comme par le passé, à élever çà et là quelques monuments à l'étranger. En Portugal, Nicolas, architecte et sculpteur, et trois de ses compatriotes, Jean de Rouen, Jacques Longuin et Philippe Édouard, étaient appelés par le roi Emmanuel, vers 1517, pour reconstruire l'église de Sainte-Croix de Coïmbre; Nicolas fut également chargé de l'exécution du portail principal de l'église de Belem; il sculpta encore l'autel de la chapelle du couvent de N.-D. de la Pena, près de Cintra. Les historiens portugais le nomment toujours « le grand sculpteur » et ne parlent de ses œuvres qu'en les appelant « de somptueuses merveilles ». Jean de Rouen était aussi architecte et sculpteur, comme tous les grands artistes de ce temps où l'on n'avait pas encore imaginé les spécialités et la division du travail; il a sculpté les retables en pierre de l'église de Sainte-Croix de Coïmbre, œuvre d'une délicatesse extrême et d'un goût exquis. L'architecte Jérôme de Rouen fut chargé par la fille du roi Emmanuel, Dona Maria, de bâtir l'église de Luz, près de Lisbonne. La princesse qui voulait que ce monument « fût une des plus belles choses de l'Europe », comme elle le disait à Jérôme, avait appelé un Français pour le construire. Louis de Foix alla en Espagne travailler, dit-on, au monastère de l'Escurial. En Italie même, à la fin du XVIe siècle, Nicolas Bonaventure, dont nous avons déjà parlé, faisait l'une des trois fenêtres du fond du chœur au dôme de Milan.

Sculpture.

Nous avons déjà dit que la sculpture française au XVe siècle, avant la Renaissance, était avec les maîtres de Rouen, avec les

[1] Le Cabinet des estampes possède un bel et complet exemplaire de l'œuvre de Ducerceau.

sculpteurs de Dijon et surtout avec Michel Colombe, en pleine voie de transformation spontanée, lorsque la Renaissance vint entraîner nos tailleurs d'images et nos huchiers. La réaction s'exerça d'abord sur l'ornementation ; la statuaire n'y fut soumise que plus tard.

Pendant la première renaissance, celle de Louis XII, la sculpture française produisit le tombeau de François II, duc de Bretagne [1], chef-d'œuvre de Michel Colombe et de la renaissance française; — les stalles de la cathédrale d'Amiens, sculptées [2] par Antoine Avernier, Jean Trupin, Arnoul Boulin et Alexandre Huet, composées dans le pur style flamboyant et décorées de quatre cents bas-reliefs et des plus riches ornements dans le goût français; — le tombeau des cardinaux d'Amboise [3], admirable ouvrage de Rouland Leroux, qui conserve la capricieuse fantaisie et la richesse originale de composition de l'école française, mais où l'on sent l'influence italienne dans quelques ornements; — même remarque pour les belles boiseries sculptées de la cathédrale d'Évreux; — les saints de Solesmes [4], œuvre trop peu connue dans cet indifférent pays, sont de deux époques et de deux styles; une partie de ces sculptures est de 1496 et du plus beau style français de l'école de Tours; l'autre partie est de 1553, et offre quelques-uns des caractères de la sculpture italienne [5].

On observe dans l'histoire de la sculpture les mêmes évolutions que nous avons déjà remarquées dans l'histoire de l'architecture :

[1] A la cathédrale de Nantes.

[2] De 1508 à 1522.

[3] A la cathédrale de Rouen.

[4] A l'abbaye de Solesmes dans le Maine.

[5] Nous regrettons que la gravure ou la photographie n'ait pas encore popularisé ce chef-d'œuvre ; on voudra bien nous pardonner la description un peu longue que nous en donnons. On appelle « les Saints de Solesmes » une suite de bas-reliefs et plus de cinquante statues, la plupart de grandeur naturelle, placés dans les bras de la croix de l'église abbatiale de Solesmes, et encastrés dans la plus merveilleuse ornementation française. Cette sculpture a été exécutée en 1496 et en 1553; par qui? on l'ignore. Au bras droit de la croix, il y a, à gauche de l'autel, un saint Pierre, statue bien française et dans le plus beau style de l'école de Tours. A l'extrémité du bras, est l'Ensevelissement du Christ, belle composition de figures en ronde bosse, de même style français et de même date, 1496, que le saint Pierre. Au bras gauche de la croix, il y a deux étages de sculpture sur chacune des faces du bras; elles représentent l'histoire de la Vierge. Les sculptures d'en haut sont d'un style tout différent non-seulement de celui des bas-reliefs d'en bas, mais de celui du bras droit de la chapelle. Dans l'igno-

au moment de la Renaissance, une ou plusieurs écoles françaises, dans l'état le plus florissant; sous Louis XII, la sculpture décorative italienne prenant la place de l'ornementation florale jusqu'alors en usage, mais la statuaire résistant au goût étranger et à l'influence de l'antique; puis, sous François I[er] et Henri II, la réaction peu à peu se faisant plus complète et s'attaquant à la statuaire.

François I[er] fit venir d'Italie plusieurs sculpteurs dont les plus connus sont Benvenuto Cellini et Paul-Ponce Trebatti. Le premier fit de grands travaux de sculpture et surtout d'orfévrerie pour le roi. Il ne reste plus aujourd'hui de toutes ces œuvres que le bas-relief en bronze de la Nymphe couchée, que l'on voit à la salle des Cariatides, au Louvre. Benvenuto a écrit des Mémoires d'une impudence extraordinaire; ses vanteries et son mérite en avaient fait une espèce de mythe auquel tout a été attribué. L'ignorance et la mauvaise foi ont été longtemps d'accord pour tout mêler, et il serait temps que la critique fît enfin la part exacte de ce qui est réellement au sculpteur italien.

Paul Ponce Trebatti travailla aux ouvrages de stuc de Fontainebleau, fit le tombeau du prince Alberto Pio da Carpi (au musée du Louvre), aida J. Goujon dans l'attique du Louvre, qui n'est pas son œuvre en entier; enfin il sculpta la façade orientale du château des Tuileries, etc. [1]. Paul Ponce a été aussi pendant longtemps une espèce de mythe auquel on attribuait toute œuvre de sculpture

rance où nous sommes, des diverses manières de nos anciennes écoles provinciales, nous ne trouvons d'explications à ces différences de style que des influences allemandes, flamandes et italiennes; aussi dit-on qu'une influence allemande se fait sentir dans les sculptures d'en haut, tandis qu'une influence italienne est évidente dans celles d'en bas; quelques-uns, même, les attribuent à des Allemands et à des Italiens. Pour nous, la prétendue influence allemande, ce sont les caractères de notre vieille sculpture du nord de la France. Quant à l'influence italienne, elle est évidente et s'explique par la date du travail qui est de 1553; et il est plus que probable qu'il a été exécuté par des artistes Italiens. Quoi qu'il en soit, les sculptures d'en haut, qui sont françaises, représentent : l'Assomption de la Vierge; la Vierge reçue au ciel par son Fils; l'enfant Jésus retrouvé par sa Mère au milieu des docteurs. Les sculptures d'en bas, qui sont italiennes, représentent : la Vierge en extase recevant la communion de son Fils; l'Ensevelissement de la Vierge. Les figures de la Vierge et de la Madeleine sont des prodiges de beauté, d'onction et d'expression; rien n'est plus pur, plus élevé, plus sublime et plus beau. Quant à l'exécution, elle est d'une perfection achevée.

[1] Voyez le savant article de M. Émeric David, sur Trebatti, dans la Biographie Universelle; réimprimé dans : Vie des artistes, 1 vol. in-18. Dans la Bibl. Charpentier.

de la Renaissance; il avait sculpté, disait-on, la statue de l'amiral Chabot, qui est de Jean Cousin; il a passé longtemps pour l'auteur du mausolée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, chef-d'œuvre de Jean Juste [1] et de Pierre Bontemps [2]. Ces deux fausses attributions avaient considérablement contribué à augmenter la réputation de Paul Ponce.

Pendant ce temps, Bachelier, François Gentil, Martin Cloistre de Blois [3], Richier, Jean Goujon, François et Pierre Lheureux, ses successeurs au Louvre, Jean Cousin, Pierre Bontemps et Germain Pilon concouraient à fonder la nouvelle école de sculpture française qui succédait à l'école de Tours. Certes, ces grands artistes se sont inspirés des chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de l'Italie, mais tous ont conservé dans leurs productions une sève bien française et beaucoup d'indépendance. En effet, à ne prendre que leurs œuvres exposées au Louvre et à Versailles, qu'y a-t-il de plus français que les cinq bas-reliefs de Jean Goujon, représentant la Déposition et les quatre Évangélistes, qu'il avait sculptés pour le jubé de Saint-Germain-l'Auxerrois. On y retrouve tous les caractères de notre manière, la netteté de la composition, le bon goût et déjà l'élégance. Mais, on sent l'école italienne [4] dans ses figures de Nymphes, aux formes allongées, bien que la grâce de la forme française vienne un peu couvrir l'influence étrangère. Les bustes de Charles IX et de Henri III, par Germain Pilon, son buste d'enfant, sont autant de chefs-d'œuvre et commencent cette série de bustes que l'école française a seule su produire et qui sont un trait tout particulier de son génie, comme le portrait dans notre école de peinture. Quelle différence pour un esprit intelligent et fin entre le Philippe de Chabot de Jean Cousin [5], si franchement français quoique inspiré largement de l'antique, et la statue en bronze d'Albert Pie de Savoie, par Paul Ponce Trebatti.

[1] Johannes, cognomine Justus et Florentinus. Il avait un frère, Antoine Juste, qui travailla à Gaillon. (Voir les Comptes cités, p. LIII).

[2] Voir les Archives curieuses de l'histoire de France, t. III, p. 82-84. Poilly a gravé le tombeau de Louis XII, où l'ornementation seule est dans le goût italien.

[3] Archives de l'art français, t. I, p. 276.

[4] Le Primatice a eu beaucoup d'influence sur Jean Goujon.

[5] Le tombeau complet est gravé dans les Antiquités nationales de Millin, t. I, pl. 12. Le musée de Cluny (nº 103), possède un beau groupe de Jean Cousin, Vénus et l'Amour.

On peut voir à Versailles le moulage d'une statue de Léger Richier, représentant la duchesse de Lorraine, Philippe de Gueldres, morte en 1547 [1], œuvre toute française aussi. Il en est de même des bas-reliefs du tombeau de François Ier, dans lesquels Pierre Bontemps a sculpté les batailles de Marignan et de Cérisoles [2], et aussi du bas-relief représentant les cavaliers de l'Apocalypse, que l'on voit au tombeau de Jean de Langheac, à la cathédrale de Limoges [3]. Les statues de Henri II et de Catherine de Médicis, sculptées par G. Pilon pour le tombeau de Henri II, et placées aujourd'hui dans la crypte de Saint-Denis, sont au nombre des plus belles œuvres de la sculpture française.

En échange de Paul Ponce et de Benvenuto, la France envoyait à l'Italie Richard Taurigny et Jacques d'Angoulême. On sait seulement sur maître Jacques d'Angoulême ce que Blaise de Vigenère en a dit. Il le mettait bien au-dessus de G. Pilon, et affirmait que ses œuvres étaient très-remarquables et très-estimées. Il raconte, qu'en 1550, maître Jacques osa bien lutter avec Michel-Ange pour le modèle d'une statue de saint Pierre, et que de fait il l'emporta sur le grand artiste au jugement de tous les maîtres italiens.

Richard Taurigny, sculpteur en bois, que nous avons déjà vu employé aux ouvrages de Gaillon, fit, vers le milieu du XVIe siècle, les stalles de Sainte-Justine de Padoue et celles de la cathédrale de Milan. En 1518, un autre sculpteur en bois, Jean Barille, travaillait aux boiseries du Vatican [4]. Philippe de Bourgogne, architecte et sculpteur, l'un des plus fameux maîtres du XVIe siècle, allait en Espagne construire et sculpter la coupole surmontée d'une tour que l'on admire à la cathédrale de Burgos. Cette construction est, à coup sûr, l'une des plus belles œuvres de la Renaissance. Philippe de Bourgogne a sculpté la clôture du chœur de la cathédrale de Burgos, et à la cathédrale de Tolède, la moitié des stalles du chœur. L'autre

[1] La figure originale est aux Cordeliers de Nancy. — Voyez le t. I, p. 373 du catalogue du Musée de Versailles, par M. E. Soulié.

[2] Ils ont été gravés par Masquelier. Le Louvre en possède un moulage en bronze.

[3] Ce bas-relief, en pierre, est de 1543; on en voit une gravure par M. Léon Gaucherel dans le t. XVI des Annales archéologiques. M. Didron croit avec raison que Jacques d'Angoulême est l'auteur de ce chef-d'œuvre.

[4] Suivant le commentateur du Vasari, publié à Florence chez Lemonnier (Vie de Raphaël), Barille, regardé jusqu'ici comme Français, serait Siennois.

moitié est de Berruguette. Dans le même temps travaillaient aussi en Espagne, les sculpteurs Louis de Bourgogne et Vigarny.

Ainsi, pendant le XVIe siècle, nos artistes étaient accueillis par les étrangers, par les Italiens eux-mêmes, avec empressement, et on leur confiait l'exécution d'œuvres importantes.

Musique.

Enfin, disons pour terminer, que nos musiciens créaient à cette époque l'école de musique italienne. Claude Goudimel, le plus illustre de ces artistes, a eu pour élèves Palestrina et Nanini. A cette époque, tous les maîtres de chapelle de l'Italie étaient français. Lorsque le pape envoie, en 1545, des chanteurs apostoliques au concile de Trente, pour donner leur avis sur ce qui concernait le chant et la musique d'église, tous ces chanteurs sont français [1].

[1] On trouve, dans la *Gazette musicale* du 1er juin 1856, dans un article de M. Ad. de la Fage, ayant pour titre : « *Manuscrit musical d'un chartreux,* » le fait suivant et assez curieux pour être reproduit ici.

« Bonini (*c'est le chartreux*), va maintenant nous donner une notice intéressante pour la France. « Au temps du grand-duc Ferdinand Ier, florissait au service de cette « altesse, M... (nom laissé en blanc), surnommé le *Françaisin* ou *petit Français;* « il avait été appelé à Florence pour former des élèves parmi lesquels quelques-uns « devaient être instruits pour jouer chaque soir, une heure avant la nuit, sur le balcon « du Palais-Vieux. En peu de temps, ceux qu'il choisit étaient devenus si habiles que, « dans l'opinion commune, pas un prince ne possédait une réunion semblable d'instru- « ments variés. Ces musiciens prirent le nom du pays de leur maître et s'appelèrent les « Françaisins. »

« Notre compatriote, dont parle si honorablement Bonini, tout en ignorant son véritable nom, s'appelait Bernard ou Bernardin ; il avait été appelé à Florence par le grand-duc Ferdinand, et fut surtout aimé et protégé par son épouse, Marie Madeleine d'Autriche. Son tombeau, en marbre, accompagné des insignes de sa profession, se voyait encore il y a quelque temps au monastère de Sainte-Élisabeth-des-Converties, dont la grande-duchesse était bienfaitrice; et, sur une table de marbre qui fait partie du pavé de l'église et se trouve à l'entrée, on lisait une inscription latine, aujourd'hui presque entièrement effacée, mais que j'ai cependant pu encore vérifier, et dont voici la traduction :

« Ci-gît le prince et la gloire du chant harmonique, auquel la grande-duchesse de « l'Hespérie a donné cette sépulture : Bernardin, le Françaisin le plus habile qu'on ait « vu ici sur les instruments à vent, dont il tirait des sons délicieux. Après sa mort, il « mérite des honneurs semblables à ceux qu'il reçut durant sa vie : il est le premier « homme dont les restes reposent dans ce temple. »

« Bernardin enseignait principalement le violon, le cor et la trompette. Parmi les élèves qu'il forma, Paul du Françaisin et Jacques du Françaisin furent les plus célèbres comme l'ont indiqué Rosselli, dans son *sepoltuario*, et Lastri dans son *Osservatore fiorentino* (t. VII, p. 88, éd. Terza). Ainsi l'école de violon à Florence eut pour fondateur un Français du temps de Henri IV. »

XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES.

Au XVIIe siècle, il y eut une véritable renaissance de l'esprit français. A ce moment de splendeur, qui coïncide avec la décadence de l'Italie, recommence une nouvelle période d'influence à l'étranger, comme avant la Renaissance.

L'influence de la France de Richelieu et de Louis XIV, qui se continue au XVIIIe siècle, est tellement considérable qu'il est essentiel de l'établir d'abord par le témoignage des contemporains. Je citerai Leibnitz pour le dix-septième siècle, et Frédéric-le-Grand pour le dix-huitième

« Après la paix de Munster et celle des Pyrénées, dit Leibnitz [1], la puissance et la langue française l'emportèrent. La France se vantait d'être le siége de toute l'élégance; nos jeunes gens, surtout notre jeune noblesse, qui n'avaient jamais connu leur patrie et admiraient tout chez les Français, non contents de la rendre méprisable auprès des étrangers, les aidaient à la décrier, et prenaient du dégoût pour leur langue et pour leurs propres mœurs qu'ils ignoraient; ils eurent bien de la peine à déposer cette aversion après être parvenus à l'âge de maturité et de jugement. Plusieurs de ces jeunes gens..... étant parvenus ensuite aux dignités et aux emplois, gouvernèrent l'Allemagne pendant un assez long espace d'années, et s'ils ne la rendirent pas tributaire de la puissance française, il ne s'en fallut pas de beaucoup, et ils la soumirent du moins presque entièrement à la langue [2] et aux modes de cette nation. »

« L'Europe, dit plus tard Frédéric-le-Grand [3], enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV imprimait à toutes ses actions, de la politesse qui régnait à sa cour et des grands hommes qui illustraient son règne, voulait imiter la France qu'elle admirait; toute

[1] OEuvres complètes, Genève, 1768, 6 vol. in-4^c; t. VI, 2e partie, p. 16 et 17.

[2] Voyez le discours sur « L'universalité de la langue française », par le comte de Rivarol, discours qui a remporté, en 1784, le prix proposé par l'Académie de Berlin. Cette Académie, acceptant le fait comme évident, avait donné en sujet de prix, la recherche des causes du fait; parmi les causes indiquées par Rivarol on remarque celle-ci : « Les opinions exagérées du Nord et du Midi viennent prendre à Paris une teinte qui plaît à tous. »

[3] Mémoires pour servir à l'Histoire de la maison de Brandebourg, p. 327-8.

l'Allemagne y voyageait; un jeune homme passait pour un imbécile s'il n'avait séjourné quelque temps à la cour de Versailles; le goût des Français régla nos cuisines [1], nos meubles, nos habillements et toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire; cette passion, portée à l'excès, dégénéra en fureur. Les femmes, qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance [2] ».

Que si l'on recherche les causes de cette influence exercée aux XVIIe et XVIIIe siècles par la France, on les trouvera toutes dans la puissance et la gloire de Louis XIV, dans l'élégance et la délicatesse des mœurs de la cour de Versailles, dans l'éclat de notre littérature, dans le charme et la séduction de l'esprit et du goût français.

Nos ambassadeurs pendant la paix, nos officiers pendant la guerre, plusieurs princesses françaises mariées à des princes étrangers [3], répandirent en Europe les mœurs de la France. La révocation de l'édit de Nantes y contribua fatalement. Enfin Pierre le Grand vint à Paris; ses sujets l'imitèrent, et la société russe se modela sur la société française. On venait de partout se « maniérer » à Paris et à Versailles, c'est-à-dire étudier notre esprit de société, les usages de la bonne compagnie, notre politesse et surtout notre art de la conversation. La philosophie, les lettres, nos journaux littéraires, nos chansons, nos modes mêmes complétaient cette influence qui francisa l'Europe pour longtemps. Il était impossible que l'école française ne prît pas une large part dans cette influence générale de la France sur l'Europe.

Au XVIIIe siècle, Paris était devenu le centre d'activité le plus considérable de l'Europe; c'était une nouvelle Athènes. Mais écoutons Diderot :

[1] Frédéric le Grand a raison d'indiquer ceci; il est bien certain que nos usages de la table ont été adoptés partout, et que c'est la cuisine française qui a décidé les étrangers à renoncer aux festins grossiers, aux orgies, et à se comporter à table avec honnêteté, en remplaçant par la variété et la délicatesse des vins et des mets, l'abondance grossière des boissons et des viandes.

[2] Les femmes ne furent pas seules coupables d'extravagance : le fameux Potemkin, qui, au dessert, faisait servir aux dames les diamants à pleines cuillerées, était à un moment amoureux fou de la belle princesse Dolgorouki; ayant appris qu'elle manquait de souliers de bal qu'habituellement elle faisait venir de France, Potemkin fit partir pour Paris un exprès qui courut jour et nuit et rapporta les souliers. — De grandes dames suédoises faisaient faire leurs robes à Paris par l'entremise de l'ambassade de Suède.

[3] En Pologne, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Savoie, à Modène, à Parme.

« Roslin [1] est aujourd'hui un aussi bon brodeur que Carle Vanloo fut autrefois un grand teinturier. Cependant il pouvait être un peintre; mais il fallait venir de bonne heure dans Athènes. C'est là qu'aux dépens de l'honneur, de la bonne foi, de la vertu, des mœurs, on a fait des progrès surprenants dans les choses de goût, d'art, dans le sentiment de la grâce, dans la connaissance et le choix des caractères, des expressions et des autres accessoires d'un art qui suppose le tact le plus délié, le plus délicat, le jugement le plus exquis, je ne sais quelle noblesse, une sorte d'élévation, une multitude de qualités fines, vapeurs délicieuses qui s'élèvent du fond d'un cloaque. Ailleurs, on aura de la verve; mais elle sera dure, agreste et sauvage [2]. »

C'est ce grand mouvement qu'il s'agit d'étudier dans ses détails.

PEINTURE

1° *Henri IV et Marie de Médicis.*

Dès les dernières années du XVIe siècle, la peinture officielle, tout italienne, se mourait à Fontainebleau, en s'obstinant à étouffer le génie français dans des formes étrangères. Les Flamands qui vinrent en France, au temps de Henri IV, pour continuer l'œuvre des peintres italiens, ne purent redonner ni l'inspiration ni la vie à l'école de Fontainebleau. Égarés dans la fausse voie de l'imitation des maîtres florentins, nos artistes n'avaient acquis aucuns de leurs mérites et avaient perdu presque toutes les qualités françaises. Nous ne savons ce qu'étaient les peintures de l'ancienne galerie d'Apollon, faites par Bunel et par Dubreuil, mais la chapelle de Fontainebleau, décorée par Fréminet [3], la principale illustration du règne de Henri IV, atteste la décadence où étaient tombés les imitateurs de Michel-Ange.

On peut juger par quelques estampes ce que Fréminet aurait été s'il avait pu échapper à l'action pernicieuse de l'école florentine. La Sainte Famille, gravée à Rome par Ph. Thomassin, en 1589, montre chez le maître qui l'a peinte un talent élevé et tout français; la com-

[1] Peintre de portraits, né en Suède, et sur lequel M. Ph. de Chennevières a écrit une Notice insérée dans la Revue universelle des arts.

[2] *Diderot,* salon de 1765, t. I, p. 210, éd. in-8° de 1821.

[3] De 1606 à 1615.

position, l'ajustement, le goût rappellent à l'esprit la manière de Vouet [1]. Le Baptême du Christ, gravé à Rome, en 1592, par J. Turpin, est au contraire composé dans le style florentin, comme ses peintures de Fontainebleau, mais cependant avec plus de sagesse, avec moins de poses tourmentées et contournées que l'on n'en rencontre dans les imitateurs italiens de Michel-Ange à cette époque, dans le Bronzino, par exemple.

Le manque de documents, la dispersion ou la destruction des œuvres rendent difficile la tâche d'écrire l'histoire de la peinture du temps qui nous occupe; cependant, en cherchant bien, on retrouve quelques œuvres remarquables, originales et pleines de caractère, qui nous prouvent que certains hommes s'obstinaient à rester français, malgré la mode. Les plus importants sont les maîtres de Saint-Luc, quelques peintres provinciaux [2], nos dessinateurs de crayons, qui vont bientôt disparaître, quelques graveurs de portraits, le sculpteur Jacquet et les peintres Jean Mosnier et Quintin Varin.

Le courant français que nous avons vu se maintenir au XVIe siècle, continue; il y a un milieu français plus fort qu'on ne pense, car le Flamand Porbus, en peignant la Cène qui est au Louvre, y est soumis à ce point que son œuvre est presque française.

Quintin Varin est l'auteur de ce remarquable tableau de la Présentation au temple, placé aujourd'hui à Saint-Germain-des Prés [3], et qui est d'un goût si français qu'on le croirait peint en plein XVIIIe siècle. Marie de Médicis, frappée du grand talent de Varin [4], le chargea de peindre la galerie du Luxembourg. Mais, au moment de se mettre au travail, Varin disparut; un méchant poëte de ses amis

[1] Fréminet n'a été en Italie qu'en 1587; la Sainte Famille dont nous parlons a été faite presqu'à son arrivée à Rome, lorsque Fréminet peignait encore selon le goût de son père et bien certainement d'après la manière de nos vieux maîtres de Saint-Luc, manière qu'il changea en Italie contre le style tourmenté de l'école de Florence.

[2] M. Ph. de Chennevières à déjà publié trois volumes de Recherches sur les peintres provinciaux de l'ancienne France. Nous lui devons les biographies de Quintin Varin et de Jean Mosnier.

[3] H. 5,59; L. 3,03. Gravé par Karl Audran. — Voyez *Ph. de Chennevières,* Peintres provinciaux, t. I, p. 230.

[4] M. Ph. de Chennevières nous apprend que Varin est l'auteur d'un tableau représentant saint Charles Borromée distribuant des secours aux malades (à Saint-Étienne-du-Mont). On voit aussi à Abbeville et à Beauvais divers tableaux de ce maître. Un de ses meilleurs, Jésus-Christ guérissant le paralytique, pourrit dans les greniers de l'église de Fontainebleau.

venait d'être pendu pour avoir écrit un libelle contre la Cour ; effrayé et craignant de se trouver compromis dans cette affaire, Varin se cacha et échappa à toutes les recherches de ses amis. Marie de Médicis perdit patience et appela Rubens pour remplacer le peintre picard (1620). Quant à Jean Mosnier, il fut employé par Marie de Médicis au Luxembourg; un de ses tableaux, fait pour ce palais, la Magnificence royale, est conservé au Louvre; c'est une belle peinture décorative qui rappelle la manière de La Hire.

Les faits nous permettent donc de constater que quand Simon Vouet revint à Paris, en 1627, il y trouva une école française beaucoup plus forte qu'on ne le croit ordinairement.

2. *Richelieu et Mazarin.*

Pendant son long séjour en Italie, Vouet s'était fait le disciple des maîtres de l'école bolonaise; tout ce qu'il a peint à Rome est dans leur manière. L'action de Vouet sur ses contemporains a été réellement considérable, cependant il ne faut pas l'exagérer ; à l'imitation de l'école florentine, Vouet substitua le goût de ses maîtres favoris. L'importance que l'on attribue à l'école qu'il fonda à Paris, nous paraît se réduire à l'importation des types du Guide, du Guerchin, de l'Albane et des Carraches.

Il est à remarquer toutefois qu'il s'opéra un grand changement dans la manière de Vouet à son retour de Rome ; et ce changement est à noter, parce qu'il prouve incontestablement que le milieu dans lequel il se retrouva eut sur lui autant d'action qu'il en exerça lui-même sur ses contemporains. Ce milieu, il faudrait le faire connaître avec plus de détails que nous n'avons pu en donner tout à l'heure; mais nous sommes fort heureux déjà d'en pouvoir signaler l'existence, parce que c'est là et non pas seulement dans le Vouet que sont les origines de notre école du XVII[e] siècle.

Tout en faisant à Paris de grands tableaux d'après les maîtres bolonais et quelquefois d'après ceux de Venise, Vouet exécuta un certain nombre d'œuvres moins importantes et dont le caractère est absolument différent de celui de ses grandes peintures. Dans sa jolie et gracieuse composition de Vénus et Adonis [1], dans celles

[1] Gravé par Michel Dorigny, 1643. — Cette peinture de Vouet est au Musée de l'Hermitage (voyez p. 442).

représentant Diane et Endymion [1], un repos de la Sainte Famille [2], la Sagesse montrant à un jeune prince le temple de la Vertu [3], le sujet allégorique peint pour la reine d'Angleterre [4], dans les grotesques « peintes dans le cabinet et les bains de la reine au Louvre [5] », et dans les quatre Vertus qui sont placées aujourd'hui au palais de Versailles [6], Vouet n'est pas seulement très-français, gracieux, élégant, clair, agréable, comme quelques-uns de ses élèves [7], mais le tableau de Neptune et d'Amphitrite [8] nous rappelle même la manière de Boucher. Vouet n'est pas le seul artiste du XVIIe siècle qui nous rappelle ainsi la manière de Boucher; nous la retrouvons encore dans le bas-relief de Girardon représentant des nymphes au bain et décorant la cascade de l'allée d'eau, dans le parc de Versailles. Dans le repos de la Sainte-Famille, dont on vient de parler, le tombeau antique, au pied duquel est assise la Vierge, le paysage et tous les accessoires sont dans ce style qu'on est convenu d'appeler le style Boucher, le style XVIIIe siècle, qui n'est autre que le style français et qui est permanent dans notre école, malgré tout ce qu'on a tenté pour le faire disparaître. Qu'on le trouve détestable ou charmant, peu importe; il est tel. C'est le produit du terroir et de la sève française; il est le même en littérature et en peinture. Notre poésie ne ressemble pas à celle de l'Italie, de l'Angleterre, ou de l'Allemagne; notre prose non plus; tandis que notre poésie et notre prose sont absolument les mêmes que notre peinture, quand elle est demeurée bien française. Cet art français que l'on a nié, ce goût français que l'on a insulté, que l'on s'est efforcé de détruire, existent

[1] Gravé par Michel Dorigny, 1643.

[2] Gravé par Michel Dorigny, en 1649.

[3] Gravé par Fr. Perrier, en 1632. — On prendrait ces personnages pour Mentor et Télémaque.

[4] Ce tableau représente une allégorie sur le mariage de Charles Ier, roi d'Angleterre, avec Henriette de France, et sur l'alliance anglo-française; les léopards anglais sont enchaînés avec des lis. Ce tableau a été peint pour la maison de la reine d'Angleterre, appelée Ottelan. Michel Dorigny l'a gravé en 1639.

[5] Ces grotesques ont été gravés par Dorigny. On y trouve la légèreté, la grâce, l'élégance, le goût et l'esprit de l'ornementation française. Le type des ornements de l'école d'Antoine et de Jean Lepautre est bien là.

[6] Elles ont été gravées par Dorigny.

[7] Par exemple Lesueur, dans sa première manière. Au reste, jusqu'à David, on retrouve dans tous les maîtres français les mêmes types et le même goût.

[8] Gravé par Michel Dorigny, en 1644.

donc; qualités et défauts, on ne les trouve que chez nous. Aux invectives inintelligentes de ses adversaires, j'oppose l'admiration de toute l'Europe pendant deux siècles.

Il faut en prendre son parti : quand on croit le goût français « le mauvais goût » bien mort, il reparaît;

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

M. Ph. de Chennevières dit quelque part : « Depuis que la France a produit des ouvrages d'art elle a toujours senti à tour de rôle les courants de deux influences, celle de l'Italie et celle de la Flandre. Celle de l'Italie lui semble meilleure et plus naturelle, et plus saine, puisque, après tout, nous lui devons les grandes époques qui s'appellent le Primatice, Poussin, Le Brun, David, M. Ingres..... Il ne faut pas étudier avec de bien grosses lunettes la philosophie de l'histoire de l'art pour remarquer que l'épuisement de l'école de chacun des grands élèves de l'Italie que nous venons de nommer a eu pour réaction inévitable le triomphe, au moins passager, de l'influence du Nord. Après maître Roux et le Primatice viennent les Flamands Dubois, Francheville, Jean de Hoëy et les Porbus; après Fréminet, Rubens; après le Poussin et Le Brun, Van der Meulen, Baptiste, Largillière, Desportes, Watteau et Chardin; après David, l'atelier de Gros; après Ingres, les délicieux paysagistes de notre temps, héritiers excellents de l'école hollandaise [1]. » Ne pourrait-on pas compléter cette observation et la rendre plus vraie en disant qu'à chaque période d'influence étrangère succède une réaction française? Après la Renaissance, on voit venir Le Sueur; après David, toute notre école moderne.

Vouet, car il faut bien revenir à lui, devint le chef d'une nombreuse école [2]; il fut nommé premier peintre du roi et son maître

[1] *Peintres provinciaux,* t. III, p. 215.

[2] Mariette dit en parlant de Vouet : « Cet excellent peintre fait pour développer les talents dans tous les sujets qui en renfermoient le germe. » — *Abecedario,* art. Mellan.

Vouet compte parmi ses élèves : son frère Aubin Vouet, Charles Mellin, Remy Wibert, Fr. Tortebat, Alf. Dufresnoy, Charles Dofin, Michel Dorigny, Michel Corneille, Louis Duguernier, André Lenôtre, Perelle l'aîné, P. Mignard, Fr. Perrier, Sébastien Bourdon, Blanchet, Le Brun et Le Sueur.

Vouet a eu autant d'influence en province qu'à Paris; son école a rayonné dans toutes les provinces; toutes nos écoles provinciales adoptèrent et imitèrent le style et la manière du maître.

à dessiner. Nous le voyons en faveur à la cour, tout-puissant auprès du roi et des ministres, abusant de sa puissance et forçant Poussin à retourner en Italie; travaillant pour Richelieu, pour les autres ministres et pour les grands seigneurs. C'est le Le Brun de Louis XIII; il exerce une suprême autorité sur les arts, il leur imprime une forte direction et un cachet bien marqué; il emploie ses élèves et d'autres peintres groupés autour de lui aux grands travaux dont il est chargé, aux peintures, aux modèles de tapisseries. L'entourage de Vouet, tout-puissant à la cour, et par cela seul indépendant de la maîtrise de Saint-Luc, forme une espèce d'académie libre qui a précédé l'Académie royale et qui semble en avoir préparé l'établissement.

L'époque de Vouet est le moment de la renaissance de l'esprit français. Les arts brillèrent alors du même éclat que la philosophie, les lettres, la politique et les armes. Il y eut une réunion d'artistes illustres dans tous les genres [1]; en même temps que Vouet, paraissent Nicolas Poussin, Claude Lorrain, Valentin, le Bourguignon, qui ont vécu en Italie et dont les œuvres tiennent encore aujourd'hui une belle place dans les galeries italiennes, à côté des plus illustres maîtres du pays. Les ouvrages du Poussin vont bientôt exercer une influence considérable sur les élèves de Vouet et modifier chez plusieurs, chez Le Brun surtout, la manière du maître, exerçant ainsi une double influence sur la France et sur l'étranger.

Il faut aussi parler des Le Nain, qui continuent une vieille tradition toute française en peignant des scènes familières, dans un style simple, mélancolique, qui rappelle de loin Le Sueur et qui n'a rien emprunté à la Flandre, la terre classique du genre [2] : — de Blanchard, célèbre à cette époque par sa couleur; — de La Hire; — des Beaubrun, peintres de portraits, dont les peintures sont si peu connues aujourd'hui, mais qui ont été très à la mode et d'après lesquels on a beaucoup gravé; — du Flamand Philippe de Champagne qui, dans la peinture de portraits, a toutes les excellentes qualités des portrai-

1 Voir dans l'ouvrage de M. Cousin : *Du vrai, du beau et du bien*, la Xe leçon, consacrée à l'école française du XVIIe siècle.

2 On ne saurait trop insister sur le style si charmant et si parfaitement français du tableau des Le Nain, représentant la Nativité et que l'on voit à Saint Étienne-du-Mont à Paris.

tistes français, surtout dans son admirable portrait du cardinal de Richelieu.

A côté de ces maîtres viennent bientôt se placer quelques élèves de Vouet, Le Sueur, François Perrier, Le Brun, Blanchet [1], Sébastien Bourdon. En même temps, florissaient nos excellents émailleurs de Blois, Jean Toutin, Robert Vauquer, qui découvraient de nouveaux procédés et créaient une peinture de portraits sur émail toute nouvelle, longtemps avant que Petitot vînt les continuer; — les sculpteurs : Guillain, Sarazin et Anguier; — les graveurs : Callot, Morin, Mellan, Daret, Abraham Bosse; — les architectes : François Mansart, Antoine Lepautre, Lemercier, Levau, Lemuet; — les décorateurs : Errard et Jean Lepautre. « C'étoit Errard qui donnoit tous les dessins des ouvrages qui se faisoient chez le roi pour la sculpture, la menuiserie, la serrurerie, et généralement pour tout le travail qui dépend du dessin. [2]»

Il nous est impossible dans cette rapide histoire d'apprécier chaque maître en particulier; nous devons nous contenter de présenter des caractères généraux et de parler seulement des hommes les plus illustres.

Avec Poussin, la peinture se distingue par l'élévation du style, la sévérité du goût, la beauté et la poésie des types. Elle est sérieuse, philosophique; elle parle surtout à l'esprit et à l'âme; elle s'inspire de l'antique, tout en conservant une complète originalité. Mais, le grand peintre de cette époque, en France, c'est Le Sueur; ses tableaux nous offrent le type le plus parfait de la peinture vraiment française; son dessin est d'une pureté exquise et toutes ses œuvres respirent une poésie qui arrive à l'élévation, à force de simplicité et de suavité; dans ses compositions, à la fois si savantes et si naturelles « tout est dirigé vers l'expression, tout est au service de l'esprit, tout est idée et sentiment [3]. »

Une des causes les plus puissantes de la renaissance de l'art

[1] Ses belles peintures de l'hôtel de ville de Lyon ne sont pas assez connues.

[2] Voyez la biographie d'Errard, par Guillet de Saint-Georges, dans les Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiés d'après les manuscrits provenant de cette Académie, par MM. Dussieux, Soulié, Ph. de Chennevières, Mantz et A. de Montaiglon; 2 vol. in-8°. 1854.

[3] Voyez les Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eust. Lesueur, publiées par nous, chez Dumoulin, 1 vol. in-8°. 1852. — Voyez surtout la leçon X dans l'ouvrage déjà cité de M. Cousin et l'Étude de M. Vitet sur Lesueur

français, de son développement et de son éclat, à l'époque de Vouet, se trouve dans le nombre considérable des hôtels et des châteaux que la noblesse, la magistrature, les financiers et les ministres firent construire [1]. Les vieux châteaux-forts et les maisons du moyen âge disparaissaient de tous côtés et on les remplaçait par des habitations élégantes et commodes. Il fallut les décorer de peintures, de plafonds, de lambris et de sculptures; tous les peintres et les sculpteurs de l'époque y furent employés, mais les principaux décorateurs du temps furent Vouet, Errard et Jean Lepautre.

Richelieu encouragea ce grand mouvement; Anne d'Autriche et Fouquet l'imitèrent, et Louis XIV, plus tard, ne fit que suivre l'impulsion qu'ils avaient donnée [2].

[1] Voyez le t. I des Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Acad. royale de peint. et de sculpt. publiés d'après les mss. de cette académie; 2 vol. in-8o 1854, — et le Palais Mazarin, par M. le comte L. de La Borde.

[2] Nous plaçons en note les noms des artistes qui ont travaillé dans les châteaux et les hôtels construits au milieu du XVIIe siècle.

Richelieu les occupa tous, sans négliger le Poussin, à ses châteaux de Ruel et de Richelieu et au Palais-Cardinal.—Des Noyers, le surintendant des bâtiments, faisait peindre par *Errard* la galerie de son château de Dangu. — *Vouet* décorait l'hôtel Séguier. —Le marquis d'Effiat, surintendant des finances, employait *Vouet* et *Perrier* au château de Chilly.—*Sarazin* sculptait, à Videville, chez M. de Bullion, autre surintendant des finances, qui faisait peindre deux galeries par *Blanchard* et par *Vouet* dans son hôtel à Paris.—La galerie de l'hôtel de la Vrillière était confiée à *Perrier*, par M. de Phélippeaux, président de la chambre des comptes. — Le président Lambert de Thorigny employait *Le Brun*, *Le Sueur*, *Perrier* et le paysagiste *Patel* à décorer sa somptueuse demeure. (L'hôtel Lambert est aujourd'hui à M. le prince Czartoryski; la plus grande partie de ses peintures est actuellement au Louvre; mais la galerie de Le Brun existe encore. Voyez le volume de gravures publiées par Duchange, 1 vol. in-fol. 1740.) — MM. de Fieubet et de Guénégaud, trésoriers de l'épargne, le président Briçonnet et le prince de Condé firent beaucoup travailler *Le Sueur*. — M. de Nouveau, général des postes, fit peindre par *Le Sueur* et par *Le Brun* plusieurs plafonds à son splendide hôtel de la Place-Royale; (c'est aujourd'hui la mairie du huitième arrondissement; les deux plafonds de Le Brun, qui ont été décrits par Sauval, et les bas-reliefs de Van Opstal sculptés dans la cour, existent encore; les plafonds de Le Brun représentent le Point du jour et la Réception de Psyché par Jupiter). — Le commandeur de Jars, le fameux banquier Jabach, le duc d'Aumont, M. de la Bazinière, trésorier de l'épargne, chargèrent tous *Le Brun* de décorer leurs hôtels. — M. de Bretonvilliers, président de la chambre des comptes, employait *Vouet*, *Bourdon*, *Charmeton* et *Baptiste* à la décoration de son hôtel.

A ce que nous venons de mentionner, l'on peut ajouter : le cabinet dit de Sully, à la bibliothèque de l'Arsenal, décoré sous Louis XIII et non pas à l'époque de Sully, et le

Il ne faut pas oublier parmi les causes principales du développement de l'école du XVIIe siècle, l'établissement de l'Académie royale de peinture et de sculpture. L'Académie se constitua en 1648, sous l'influence de Le Brun et d'Errard, avec Sébastien Bourdon, Laurent de La Hire, Sarazin, Michel Corneille, François Perrier, H. Beaubrun, Le Sueur, Simon Guillain et les Flamands Juste d'Egmont et Gérard Van Opstal. L'art, jusqu'alors enchaîné par les règlements de la Maîtrise [1], devint libre sous la protection du roi, et cette véritable révolution inaugura une nouvelle époque [2].

De même que le cardinal Richelieu, la reine Anne d'Autriche protégea les arts; elle fit construire le Val-de-Grâce et employa à sa décoration les Anguier et les deux Champagne; Le Sueur peignit son appartement des bains au Louvre et Le Brun fit pour son ora-

bel hôtel Lauzun, dans l'île Saint-Louis. Il reste bien peu de chose aujourd'hui de toutes ces spendeurs, de toutes ces belles maisons et de leurs peintures.

Nous ne pourrions, sans une extrême injustice, omettre dans cette note, les œuvres importantes exécutées pour les églises et les couvents; il faut bien dire, au moins, que *Le Sueur* peignit pour les Chartreux, pour Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais et Saint-Martin de Tours; — *La Hire* et *Le Brun* pour les Capucins de Paris. Les Carmélites et les Minimes employèrent aussi un grand nombre d'artistes, et de toutes parts on sculpta de nombreux tombeaux.

[1] L'Académie de Saint-Luc de Paris ou la Maîtrise des peintres de Paris, créée en 1391, avait des règlements, des jurés, et était organisée comme les corps de métiers; elle jouissait du droit d'empêcher de travailler tous ceux qui n'étaient point de la communauté. Elle « tourmentait cruellement les peintres et les sculpteurs qui voulaient jouir de la liberté et de la franchise qui appartiennent naturellement aux arts et qui ne leur ont jamais été contestées ailleurs qu'en France. » L'Académie de Saint-Luc, vaincue en 1648, fut détruite en 1776, après quatre siècles d'existence. Son histoire est absolument inconnue; nous croyons cependant pouvoir affirmer que c'est elle en partie qui a conservé, à Paris, les traditions et le goût français pendant tout le XVIe siècle et le commencement du XVIIe. Le Sueur et Le Brun furent d'abord membres de l'Académie de Saint-Luc; un des premiers tableaux de Le Brun « le Bénédicité, » si différent de ce qu'il fit ensuite, doit évidemment représenter les inspirations qu'il avait puisées dans le corps de la maîtrise. Les archives et les collections de l'Académie de Saint-Luc furent dispersées en 1776. Un contemporain déplore « l'anéantissement d'une école où se formèrent autrefois ces artistes fameux, l'honneur et l'élite des artistes français, la dispersion des tableaux précieux où le jeune artiste puisait des lumières, l'extinction des moyens qui annonçaient leur talent. »

[2] Voir les Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, 2 vol. in-12; publiés par M. A. de Montaiglon, en 1853, dans la Bibliothèque Elzévirienne. — Voir aussi les registres mss. de l'Académie conservés à l'École impériale des Beaux-Arts.

toire le Crucifix aux anges. Pendant ce temps, Mazarin appelait d'Italie les derniers peintres de ce pays qui vinrent en France; Romanelli et Grimaldi peignirent les plafonds de son hôtel (aujourd'hui la Bibliothèque impériale). On transformait aussi le vieux château de Vincennes en une belle résidence à la mode nouvelle, et Philippe de Champagne était chargé de l'embellir.

Le surintendant Fouquet exerça sur les arts une influence très-considérable. Son premier peintre, car il eut un premier peintre comme Louis XIV, et le même, fut Le Brun, qui avait « la conduite des ouvrages du château de Vaux et qui y prit la conduite des décorations ingénieuses de plusieurs fêtes galantes et pompeuses que M. Fouquet y fit faire pour le divertissement de toute la cour [1]. » Comme Louis XIV, Fouquet eut la passion des grands travaux et des fêtes pompeuses; comme le Roi il accorda aux lettres une protection éclairée et pleine de goût. Le mouvement qui s'accomplit autour de Fouquet forme la transition entre l'école sévère du cardinal de Richelieu et l'école fastueuse de Louis XIV.

Le rôle que la France avait eu avant le XVI[e] siècle recommença lorsqu'il y eut de nouveau une école française. Nos artistes furent employés souvent au dehors, en Italie principalement, où la peinture et la sculpture commençaient à décliner [2].

Fréminet, en 1603, avait beaucoup travaillé pour le duc de Savoie; mais, Simon Vouet ouvrit à Rome même une école qu'il dirigea de 1612 à 1627. Avec lui nous trouvons aussi à Rome, Charles Errard, qui eut comme décorateur une très-grande célébrité en France et à l'étranger; Valentin; Stella; Charles Mellin; François Perrier; Pierre Mignard; Guillaume Courtois; Jacques Courtois, dit le Bourguignon; Poussin et Claude Lorrain; il n'y a

1 *Guillet de Saint-Georges,* Vie de Le Brun, t. I, p. 20; dans les Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt.

2 Au moment où Louis XIII appelait Poussin à Paris, M. Des Noyers voulait faire venir d'Italie des peintres, des sculpteurs et des architectes. Poussin écrivait, à ce propos, à M. Lemaire (1639):

« Vous devez avertir Monseigneur De Noyers, pour son honneur, concernant les peintres italiens que l'on mande pour aller en France, qu'il n'y en fasse point aller de moins suffisants que les François qui y sont; car j'ai bien peur que les bons n'y aillent pas, mais quelques ignorants à l'égard desquels les François s'abusent assez grossièrement; et Dieu veuille à ce qu'au lieu d'y faire connoître la vraie peinture, il n'arrive tout le contraire... »

vraiment plus que des Français, et des plus illustres, qui peignent à Rome. — A Turin, c'est Blanchard; — à Venise, ce sont deux paysagistes importants, Monsù Giron et Noël Cochin, et Michel Sobleau; — en Pologne, nous trouvons La Hire, le père; — en Suède, Sébastien Bourdon. — Jacques Sarazin et Anguier, sculptaient en Italie et en Angleterre; — Callot faisait ses premiers chefs-d'œuvre à Florence; Mellan gravait à Rome les portraits du Pape Urbain VIII (1631, in-4°), du cardinal Bentivoglio et du marquis Justinien, des titres de livres et bien d'autres œuvres importantes [1]; — Thomassin tenait école de gravure à Rome.

Les étrangers commencèrent déjà à venir se former à Paris; par exemple, Sébastien Bourdon fut le maître de Théodore Van der Schuur [2].

3. *Louis XIV.*

La période la plus belle du XVIIe siècle se terminait lorsqu'à la mort de Mazarin (1661), Louis XIV prit la direction des affaires; « gouvernant presque seul, il mit partout l'empreinte de son goût dans la politique, dans la religion, dans les mœurs, dans les arts et dans les lettres [3]. » Il imprima à son temps un ineffaçable cachet de noblesse, d'élégance et de grandeur; l'unité, mais quelquefois aussi l'uniformité, est le principal caractère des arts au temps de Louis XIV. Pour l'établir et la maintenir, le Roi trouva dans Le Brun, l'homme qui lui convenait; le premier peintre de Fouquet devenu le premier peintre de Louis XIV devint aussi le maître de l'Académie, « le conducteur et directeur des peintures des maisons royales », et le directeur de la manufacture des Gobelins. Le Brun fut un vrai dictateur auquel furent asservis tous les artistes contemporains, peintres, sculpteurs, graveurs, orfèvres et mosaïstes; Mignard seul, le premier peintre du duc d'Orléans, resta en dehors de la soumission générale.

[1] Mellan a gravé à Rome beaucoup de portraits d'après ses dessins et d'après Vouet. Il y a exécuté aussi cette admirable estampe de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de Notre Dame de la Merci, pour Barcelone, où était le monastère chef-d'ordre. La pièce, de la composition de Mellan, représente saint Pierre Nolasque porté par deux anges à l'église où il ne peut se rendre à cause de sa faiblesse. Mellan a gravé encore pour le même monastère, deux autres estampes représentant Notre Dame de Socos et les saints martyrs de l'Ordre. Mellan vécut à Rome de 1624 à 1636. — Voyez *Mariette*, Abecedario.

[2] *Fiorillo*, Hist. des arts du dessin en Allemagne, t. III, p. 181 (en Allemand).

[3] *Cousin*, Madame de Longueville, Avant-propos.

Deux grandes œuvres inaugurent cette période : la coupole du Val de Grâce peinte par Mignard, et la galerie d'Apollon, au Louvre, décorée sous la direction de Le Brun. La fresque de la coupole du Val-de-Grâce, pleine d'ordonnance et d'harmonie, « se compose de quatre rangs de figures, qui s'élèvent en cercle depuis le bas jusqu'au haut de la voûte. Dans la partie supérieure est la Trinité, au-dessus de laquelle s'élève un ciel resplendissant. Au-dessous de la Trinité sont les Puissances célestes. En descendant d'un degré, on voit la Vierge et les saints personnages du Nouveau et de l'Ancien Testament. Enfin, à l'extrémité inférieure est Anne d'Autriche, présentée dans le paradis par sainte Anne et saint Louis, et ces trois figures sont accompagnées d'une foule de personnages appartenant à l'histoire de France, parmi lesquels on distingue Jeanne d'Arc, Charlemagne, etc. [1] »

La galerie d'Apollon est le premier grand ouvrage que Louis XIV ait ordonné. L'ancienne galerie avait été détruite par un incendie, en 1661 ; aussitôt Louis XIV la fit reconstruire et chargea Le Brun d'en diriger toute la décoration. Le plafond de la galerie d'Apollon, est le plus riche et le plus beau de tous ces plafonds qui ont été faits pendant le XVII[e] siècle ; la royauté, jusqu'alors écrasée par le luxe de la décoration des hôtels particuliers, reprenait sur ce point une éclatante supériorité qu'elle était décidée à maintenir en toutes choses. On ne peut qu'admirer dans ce grand ouvrage la richesse de l'invention, la beauté de l'exécution et la splendeur de l'ensemble.

Les peintures de la galerie d'Apollon [2] représentent l'histoire d'Apollon : l'Aurore, l'Étoile du matin, Apollon triomphant, le Soir et la Nuit ; les Saisons, les Mois, le Triomphe de la Terre, le Triomphe d'Amphitrite s'ajoutent au poëme principal ; une élégante ornementation sculpturale se mêle partout aux peintures, et des Captifs, les Muses, des Fleuves et des Cariatides en stuc, encadrent de tous côtés les voussures et les cartouches du plafond. Les sculpteurs :

[1] *Cousin*, loc. cit. p. 236-37. « Aujourd'hui, ajoute-t-il, faute de soin et d'un entretien nécessaire, la belle fresque est dégradée et les figures supérieures sont à peine visibles. » — La fresque du Val-de-Grâce a été gravée par G. Audran. — « Cet éclatant morceau de savante peinture, » comme dit Molière, rappelle sans cesse les Bolonais ; mais le goût particulier que l'on retrouve dans toutes les œuvres de Mignard lui maintient un caractère très-français.

[2] Quelques-unes ont été faites sous Louis XVI.

Gaspard et Balthazar Marsy, Girardon et Regnauldin; les peintres d'ornements : Léonard Gontier, Jacques Gervaise, Baptiste Monnoyer et Jean Lemoine, travaillèrent sous la direction de Le Brun.

La galerie d'Apollon resta inachevée lorsque Louis XIV abandonna le Louvre pour Versailles; elle était dans le plus déplorable état, lorsqu'en 1848, la République en ordonna la restauration; M. Félix Duban l'exécuta avec le succès le plus complet; alors M. Eugène Delacroix peignit son beau plafond d'Apollon triomphant [1].

C'est à Versailles qu'il faut nous transporter maintenant pour suivre l'histoire de la grande peinture officielle. Le beau Versailles de Louis XIV est au salon d'Apollon; la décoration du plafond, la disposition des sculptures, l'Apollon de De la Fosse, tout y est excellent et, comme à la galerie d'Apollon, absolument français. Les salons de Mercure, de Mars, de Diane et de Vénus sont dans le même goût et presque aussi beaux.

La grande galerie de Versailles, inférieure à la galerie d'Apollon et aux salons que nous venons de désigner, a un aspect de magnificence et de pompe qui est imposant, toute la décoration en est bien composée, l'ensemble est bien entendu, et cependant on ne peut s'empêcher de dire que ce « fastueux travail » est plus majestueux que beau et qu'il a moins de style que de splendeur [2].

Ces grandes peintures monumentales, la Famille de Darius, les Batailles d'Alexandre et une foule de tableaux, attestent quelle était la fécondité de Le Brun; cependant ce n'est là qu'une partie de son œuvre. En 1660, la manufacture des Gobelins avait été créée par Colbert, qui en avait nommé Le Brun directeur. Toute une armée d'artistes travaillait aux Gobelins sous ses ordres [3]; la manufacture était chargée de la fabrication des tapisseries et des grandes pièces

[1] La galerie d'Apollon a été gravée par Saint-André, en 44 planches; — par Bérain, Chauveau et Lemoine, en 29 planches, plus 11 planches de Bérain. — Le Louvre possède plusieurs des dessins de Le Brun relatifs à cette galerie. — Voyez Notice hist. et descript. sur la gal. d'Apollon, par Ph. de Chennevières.

[2] La galerie de Versailles a été gravée par plusieurs graveurs d'après les dessins de Massé (J.-B.), et publiée en 1 vol. gr. in-fol., 1752. Une des plus belles œuvres de Le Brun, était le grand escalier de Versailles, démoli en 1750; il a été gravé par Étienne Baudet.

[3] Voyez *Lacordaire*, Notice histor. sur les manufactures impér. de tapisseries des Gobelins, etc., 1853, p. 58 et suiv.

d'orfévrerie, de mosaïque, d'ornements sculptés et d'ébénisterie, destinées à l'ameublement des palais royaux. Le Brun donnait les dessins pour tous ces travaux.

Il me semble en vérité bien inutile de dire que, au moment où nous sommes arrivés, l'art est purement français; nous devons savoir gré à Le Brun d'avoir fait triompher dans l'art officiel, et comme conséquence partout ailleurs, le goût français, dont il est un des plus éminents représentants.

Pendant ce temps, le rival de Le Brun, Mignard travaillait pour le public, décorait l'hôtel d'Épernon et faisait une immense quantité de portraits. Sa réputation impatientait Louis XIV mécontent qu'on osât le préférer à son premier peintre : « Ces Messieurs les Mignards sont difficiles, disait-il, ils n'ont d'éloge que pour leur héros ». Cependant le frère du roi, le duc d'Orléans, fit de Mignard son premier peintre; il lui fit peindre à Saint-Cloud, une galerie d'Apollon, le cabinet de Diane, et une Descente de Croix pour la chapelle du château [1]. Le prince de Condé employait aussi à Chantilly le pinceau de Mignard. Enfin, à la mort de Colbert (1683), Louvois décida Louis XIV à se servir de Mignard, qui peignit en effet la petite galerie de Versailles [2] et le plafond du cabinet de Monseigneur le Dauphin [3] et remplaça Le Brun, mort en 1690, comme premier peintre; mais alors il était vieux et ne fit plus de grande peinture. Mignard, formé à l'école du Guide, de l'Albane et des Carraches, est plus italien que Le Brun; il a cependant, comme nous le disions précédemment, les qualités les plus françaises, surtout dans ses portraits de femmes [4].

En même temps que Le Brun et Mignard vécurent les portraitistes: Claude Lefèvre, François Detroy, Hyacinthe Rigaud, Largillière et Vivien le pastelliste; — le peintre de fleurs Monnoyer dit Baptiste, et Meusnier, peintre d'architecture, qui ont beaucoup travaillé à Ver-

1 Toutes ces peintures ont été gravées par N. et J.-B. de Poilly.

2 En 1684; elle est actuellement détruite; elle a été gravée par G. Audran; c'est une des plus belles estampes du maître. Ces peintures représentaient Apollon distribuant des récompenses aux Sciences et aux Arts, et Minerve couronnant le Génie de la France; — la Prévoyance et le Secret; — la Vigilance et Mercure.

3 Cette fresque a été détruite en 1728; elle a été gravée par G. Audran.

4 Qui malheureusement sont restés dans les collections particulières; il est regrettable que le Louvre ne possède pas un seul de ces portraits qui caractérisent si particulièrement le talent du maître.

sailles; — le peintre d'animaux Desportes; — deux peintres de batailles, Van der Meulen et Joseph Parrocel.

La peinture de ce temps n'a plus de représentants tels que Le Sueur et Poussin. A ne prendre que la peinture décorative, qui est la plus importante, il faut bien dire qu'elle est loin, comme simplicité, des belles compositions des maîtres de l'époque précédente; cependant, malgré cette infériorité, la peinture officielle du règne de Louis XIV a une certaine grandeur qu'elle emprunte à la grandeur même du roi; elle est pleine de noblesse et de raison; elle est modérée et bien dans le ton général de l'époque qui se pique surtout de sagesse [1]; comme la sculpture et les autres arts du dessin, elle est très-française par le goût, par la netteté de la composition, la couleur, l'exécution, et par les types qu'elle reproduit le plus volontiers [2].

Pendant les dernières années du règne de Louis XIV, trois hommes principaux remplacèrent les grands peintres d'histoire qui avaient tenu le premier rang jusqu'alors : De La Fosse, Antoine Coypel et Jouvenet.

De La Fosse est un peintre élégant et gracieux; son tableau de Moïse [3] nous avertit de l'arrivée prochaine de l'école du XVIIIe siècle. Ses œuvres principales sont : la décoration du Dôme des Invalides (1692-1705), dont le sujet principal représente saint Louis remettant sa couronne et son épée entre les mains du Christ qui apparaît dans sa gloire [4], — et la Résurrection du Christ, peinte au chevet de la chapelle de Versailles.

Antoine Coypel, l'un des meilleurs coloristes de l'école française, peignit en 1709, au centre de la voûte de la chapelle de Versailles, la Gloire du Père Éternel; le dessin de cette composition est encore celui de Le Brun, mais la couleur est plus vive et plus hardie. Coypel,

[1] Et de « propreté », comme on disait alors.

[2] « En France mieux qu'ailleurs, on est autorisé à chercher dans les cours, parmi les femmes en renom par leur beauté, l'origine des types pittoresques », dit M. Renouvier. En effet, l'école de Le Brun reproduisit volontiers mesdames de Lavallière et de Montespan, « leur profil éminent et leurs épaules royales. » Louis XIV lui-même était devenu un type auquel tout le monde ressembla plus ou moins, dans les portraits. (Voir le portrait de Dangeau, par Rigaud, à Versailles).

[3] N° 202 du Musée du Louvre.

[4] Ces peintures ont été assez malheureusement restaurées de nos jours. Elles ont été gravées par Cochin dans la description historique de l'Hôtel royal des Invalides par l'Abbé Pérau, 1 vol. in-fol. 1756.

devenu premier peintre du Régent, peignit au Palais-Royal (1717-19), la galerie d'Énée, aujourd'hui détruite [1].

Jouvenet, sorti de l'école de Rouen, est l'auteur de plusieurs tableaux importants: la Descente de Croix (1697), la Pêche miraculeuse (1706); il peignit à la voûte de la tribune de la chapelle de Versailles, la Descente du Saint-Esprit, et à la première voûte du Dôme des Invalides, les Douze apôtres [2]. Ce sont là ses œuvres les plus caractérisées. La vigueur de la couleur, le goût tout français du dessin et du style, font de Jouvenet un peintre important; certaines attitudes, certaines poses tourmentées de ses personnages nous annoncent aussi l'école de Lemoine et la fin de l'école de Le Brun. Les peintures de la chapelle de Versailles, sont en effet le dernier ouvrage dans lequel on retrouve les caractères généraux et le goût de l'époque de Louis XIV.

Plusieurs artistes de cette époque, Jean Lemoine, Bérain, Jean Lepautre et Daniel Marot, ont exercé une action considérable sur le goût et sur la décoration en général. Jean Lepautre et Daniel Marot, sont des architectes dont nous parlerons dans l'histoire de l'Architecture; Jean Lemoine et Bérain sont des dessinateurs qui ont leur place naturelle dans ce chapitre. Jean Lemoine, que nous avons déjà vu travaillant à la galerie d'Apollon comme peintre d'ornements, est l'un des ornemanistes les plus élégants que la France ait produits; il existe un assez grand nombre d'estampes gravées d'après lui; tous les sujets qu'elles renferment sont d'un goût très-pur, d'un caractère très-français et d'une grande légèreté. Jean Bérain [3], dessinateur ordinaire du Cabinet du roi, « homme d'un génie universel [4] », était peintre, dessinateur et graveur. Bérain a exercé une influence prépondérante sur la décoration et préparé l'école ornemaniste du XVIIIe siècle. L'élégance, qui est le caractère permanent et principal de l'art décoratif français, se retrouve chez Bérain avec la verve la plus originale et la plus féconde. Bérain dessina des costumes de théâtre et des décors [5]; des projets de fêtes et de

[1] Elle a été gravée par Desplaces, Duchange, Tardieu, Poilly et B. Picart.

[2] Ils ont été gravés dans l'ouvrage de l'abbé Pérau.

[3] Né à Saint-Mihiel en Lorraine; mort à Paris en 1711, à 77 ans. Bérain est de Lorraine, comme Callot, comme Gillot, comme tous les hommes du caprice.

[4] Mercure galant de 1680; novembre, p. 192.

[5] Ces costumes sont dans le goût extraordinaire du temps. La bibliothèque de Ver-

pompes funèbres; des lustres, chandeliers, meubles, pendules, vases, consoles; des carrosses, des pièces de serrurerie, des bordures de tapisseries; il s'appliqua aussi à la décoration des appartements et commença à modifier le système de décoration de Lepautre, qui jusqu'alors avait été exclusivement employé.

On a beaucoup gravé d'après Bérain et partout on adopta ses modèles et son style. Gottfried Stein, d'Augsbourg, fut un des principaux imitateurs de Bérain [1].

Le règne de Louis XIV vit naître une forte et féconde organisation de l'administration des Beaux-Arts. Colbert en créa les diverses parties en vue du service du roi. L'Académie d'architecture (1671) compléta l'Académie de peinture et de sculpture; l'Académie de Rome fut destinée à perfectionner les jeunes artistes formés par les Académies de Paris; un enseignement fort et raisonné fut établi dans toutes. Tout un personnel d'officiers fut institué pour « les bâtiments et logements des maisons royales. » En tête est le surintendant des bâtiments [2] du roi, dirigeant les Académies, les travaux et les manufactures [3]; et au-dessous de lui, des intendants, des contrôleurs, le premier architecte, le premier peintre, etc.

L'école française eut alors une grande action à l'extérieur; les étrangers, jaloux d'imiter ce que Louis XIV faisait à Versailles, appelèrent un grand nombre de nos artistes; le style de notre école se propagea partout [4]. Louis XIV favorisa ce mouvement. Pendant le séjour à Paris du duc de Montagu, ambassadeur d'Angleterre, son hôtel de Londres fut détruit par un incendie; le roi s'engagea à supporter la moitié des frais de la reconstruction, à condition que des architectes et des peintres français y seraient seuls employés (1678). Pouget ou Puget éleva l'hôtel; De La Fosse, Baptiste et Rousseau l'ornèrent de leurs peintures.

Un nombre considérable d'artistes français travaillèrent à l'étranger pendant cette période. Nous trouvons, parmi les principaux,

sailles possède un précieux volume de costumes et de décors dessinés au crayon ou peints à l'aquarelle par Bérain.

[1] *Heineken.*

[2] Après Mansart, le surintendant prit le titre de directeur-général.

[3] Gobelins, Savonnerie.

[4] La révocation de l'Édit de Nantes jeta en Europe un grand nombre d'artistes français, en Prusse, en Angleterre, en Danemarck, en Hollande. Les plus illustres sont : les architectes Daniel Marot, Jean de Bodt et Dury.

Louis Dorigny, Ignace Parrocel, employés par le prince Eugène, à Vienne; Vivien, par les électeurs de Cologne et de Bavière; Noël Jouvenet, par le duc de Brunswick. Gascar, De La Fosse, Baptiste, Rousseau, Largillière, Parmentier, Laguerre, travaillent en Angleterre; D'Agar, en Danemarck; Olivier Dauphin, à Bologne; Pierre de Sparvier, à Florence; Louis Guy de Vernansal, à Padoue; Jacques Perry, à Pise; Charles-Claude Dauphin, à Turin; Ferrand, à Turin et à Gênes; Desportes alla en Pologne puis en Angleterre et travailla pour la plus grande partie des cours de l'Europe; enfin, en Suède, nous trouvons Évrard Chauveau, et en Russie, Caravaque.

Les étrangers qui venaient à Paris se faisaient peindre à l'envi par Rigaud [1], par Detroy [2] ou par Largillière.

Les artistes étrangers commencèrent aussi à venir se former chez nous; parmi eux on peut citer Henri Millot, peintre bavarois, qui étudia sous Largillière et devint un habile maître [3].

4. — *La Régence et Louis XV.*

De La Fosse et Jouvenet sont les intermédiaires par lesquels on passe de l'école de Le Brun à l'école du XVIIIe siècle. Mais pendant ce temps, il s'était fait dans toute l'école française un mouvement dont nous constatons les premiers symptômes, aussitôt après la mort de Le Brun. Architectes, peintres, sculpteurs et ornemanistes, tous s'affranchirent de toute influence étrangère ou antique et visèrent à créer un art nouveau et de la plus incontestable originalité. Lemoine et Watteau, les sculpteurs Coyzevox et Coustou, les architectes Robert de Cotte et Boffrand sont les plus illustres représentants de cette phase nouvelle de l'art français.

Watteau [4], cet artiste si éminent et le plus grand coloriste de

[1] Rigaud a peint : le duc et la duchesse de Mantoue, le prince électoral de Saxe, le prince royal de Danemarck, le comte de Zinzendorf, ambassadeur de l'Empereur, le comte de Meyereroon, ambassadeur du roi de Danemarck, le comte de Guldenlew, Prior, secrétaire de l'ambassade anglaise, Conrad Detlev à Dehn, ambassadeur du duc de Brunswick et de Lunebourg.

[2] Detroy a peint les portraits de Fréderic-Auguste, roi de Pologne (gravé par P. Drevet, in-fol.) et d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick (gravé par P. Drevet, 1704, in-fol.).

[3] *Nagler.*

[4] L'Angleterre possède presque toutes les œuvres de Watteau; le Louvre n'a qu'un tableau du maître. Pour étudier Watteau à Paris il faut voir le tableau du Louvre, et

l'école française, est bien original, quoiqu'il doive beaucoup à son maître Gillot. Les « Fêtes galantes » et les « Conversations » de Watteau sont de charmantes et spirituelles fantaisies, d'un dessin tout français et de la plus merveilleuse couleur. Cette peinture rompt avec les traditions solennelles des grandes écoles du XVIIe siècle, autant qu'elle s'écarte du genre flamand par la distinction et l'élégance.

Il en est de même de Lemoine dans un ordre plus élevé. Plein de séve et fin coloriste [1], Lemoine, l'auteur du plafond du salon d'Hercule, à Versailles [2], est le chef d'une école qui tient, malgré les excès et les défauts dans lesquels elle est tombée, une place très-importante dans l'histoire de la peinture française.

Le plafond d'Hercule est le dernier grand plafond fait en France. Les changements survenus dans la décoration des appartements vont réagir sur la peinture d'une manière fâcheuse, en ne permettant plus de n'y mettre que des tableaux de moyenne dimension [3]. Aussi, Boucher, l'élève de Lemoine et le principal peintre de l'époque de Louis XV, ne fit-il, à proprement parler, que de la peinture de genre et de décors. A sa suite, l'école tomba presque tout entière dans une manière fade et voluptueuse [4], qui n'est que le reflet des mœurs de cette époque. Les artistes les plus sérieux qui essayaient de réagir contre cette décadence, s'en ressentaient malgré eux et perdaient peu à peu les traditions du style élevé et raisonnable qui caractérise notre école.

dans la belle collection de M. Lacaze, l'Indifférent et la Finette, une Conversation dans un parc, le Gilles de grandeur naturelle, etc. Pater et Lancret sont beaucoup mieux représentés dans cette collection qu'au Louvre, où notre école du XVIIIe siècle n'offre trop souvent que de faibles échantillons, donnant une idée très-incomplète des maîtres. L'école du XVIIIe siècle est médiocrement représentée au Louvre, parce que les musées étrangers renferment ses principales œuvres.

[1] Voyez chez M. Lacaze, son tableau d'Hercule aux pieds d'Omphale, peint à Rome et gravé par L. Cars.

[2] Cette grande composition représente l'Apothéose d'Hercule (1736) ; l'esquisse originale est au Louvre.

[3] « Je crois, écrivait Diderot en 1767, que l'école a beaucoup déchu et qu'elle déchoira davantage. Il n'y a presque plus aucune occasion de faire de grands tableaux. Le luxe et les mauvaises mœurs qui distribuent les palais en petits réduits anéantiront les Beaux-Arts. »

[4] Dont les plus tristes représentants sont Baudouin et Lavreince.

Mais que de franches qualités dans ces maîtres français! que d'élégance, de verve et d'esprit dans les bons ouvrages de Boucher et dans ses esquisses[1] ! La fécondité de Boucher a été prodigieuse; il a fait plus de dix mille dessins, un nombre considérable de tableaux de toute espèce; tableaux d'histoire et de genre, pastorales, dessus de portes, paysages, décors d'opéra, pantins, panneaux de voitures, etc. Malheureusement cette fécondité ne servit qu'à multiplier des exemples dangereux et à donner à Boucher une autorité que l'on comprendra en lisant les appréciations de son talent par ses contemporains, François Blondel et Mariette.

« Ses talents supérieurs, dit Blondel[2], le font regarder comme un de nos meilleurs peintres d'histoire pour le genre gracieux. Il est d'ailleurs excellent dessinateur, bon décorateur pour les théâtres, paysagiste de premier ordre; enfin on reconnaît dans toutes ses productions, ce goût, ce feu et ce génie qui caractérisent le véritable artiste. » — Écoutons Mariette[3] : « Boucher, premier peintre du roi et qui fait tant d'honneur à notre école françoise... Boucher est né peintre; il en est peu qui le surpassent en facilité; on peut dire qu'il est né le pinceau à la main..... » On verra plus loin la contrepartie de ces éloges quand nous aurons à parler des attaques de la Réaction contre Boucher.

A côté de Boucher, nous trouvons au milieu du XVIIIe siècle, Pater, Lancret, Quillard et D. Olivier, qui continuent l'école de Watteau; dans une autre voie, Chardin, « très-grand peintre dans un petit genre[4]; » le peintre d'animaux Oudry, qui continue Desportes; Restout, Bertin et Cazes, continuateurs de Jouvenet; Natoire, Pierre et Fragonard, qui marchent à la suite de Boucher; Jean-François Detroy, l'habile coloriste; Subleyras et Carle Vanloo, qui nous sont donnés par la Provence; enfin les portraitistes J.-B. Vanloo, Nattier, Tocqué, Aved, Pesne et Drouais viennent compléter la liste de nos principaux peintres du règne de Louis XV.

1 Voyez au Louvre le tableau de Diane avec une nymphe; — chez M. Lacaze, plusieurs esquisses très-bien peintes et le ravissant portrait d'une jeune fille, en robe verte.

2 Architecture françoise, t. IV, p. 36.

3 Abecedario, t. I, p. 165.

4 *Watelet.* — Le Louvre a quelques beaux tableaux de Chardin, surtout le Singe amateur; mais c'est encore chez M. Lacaze qu'il faut aller admirer le maître dans ses portraits et ses tableaux de nature morte.

Parmi eux, Carle Vanloo fut un des plus importants. Grimm[1] déclare « qu'on peut le regarder comme le premier peintre de l'Europe, surtout par la beauté de son coloris. » Sa réputation à l'étranger fut très-considérable.

Ce qui nous donne le mieux l'idée de l'art de ce temps est le salon de Louis XV, à Fontainebleau, décoré par Boucher, Pierre et Carle Vanloo, et la chambre à coucher de la reine, au palais de Versailles. Toute la décoration de cette chambre, peinture et sculpture est de l'époque de Louis XV; J.-Fr. Detroy y a peint d'une belle couleur un des dessus de portes, Natoire l'autre, et Boucher les camaïeux du plafond[2]. Le salon de Fontainebleau et la chambre à coucher de Versailles sont les plus beaux échantillons du style Louis XV, que l'on est habitué à ne juger que d'après les petits appartements du palais de Versailles.

L'ornementation du XVIIIe siècle mérite aussi une mention à cause de son originalité et quelquefois de sa bizarrerie. Quelque jugement que l'on porte sur elle, il faut d'abord bien établir qu'elle est absolument française et n'a aucune racine hors de France. Au goût excellent des ornements de Bérain, de Robert de Cotte et de Boffrand, de Watteau[3] et de Claude III Audran[4], qui avait dominé pendant les vingt-cinq premières années du siècle, succéda la manière de Meissonnier, d'Oppenord et de Sébastien Slodtz. On peut reprocher à leur ornementation si variée, si nouvelle, si charmante souvent, d'avoir recherché des formes contournées et bizarres, au lieu de s'en tenir aux données primitives qui n'excluaient ni la pureté ni la sévérité du goût.

Meissonnier[5] fut orfévre du roi et dessinateur de son cabinet; il était à la fois dessinateur, peintre, sculpteur, orfévre et architecte; il a publié le Livre d'ornements (1 vol. in-folio), dans lequel on

[1] Correspondance, t. I, p. 55.

[2] Il est bien regrettable que cette belle pièce ait été remaniée sous Louis-Philippe; on a détruit alors la cheminée.

[3] Voyez les estampes représentant : un paravent en six feuilles avec l'histoire d'Arlequin et Pierrot; — des écrans; — les Saisons; — les Cinq sens.

[4] « Qui excellait à peindre des ornements et des grotesques. » — Voyez les arabesques de la suite gravée des Douze mois.

[5] MEISSONNIER (Juste Aurèle), naquit en 1695 à Turin, et mourut en 1750. — Voyez sur cet artiste : *Lacombe*, Dict. des Beaux-Arts; — *Lempereur*, Dict. des artistes; 3 vol in-fol., mss. du Cabinet des estampes.

trouve des modèles de bijouterie, de meubles, d'orfévrerie et de mille objets de luxe. Meissonnier est plein de fantaisie et d'élégance, mais quelquefois son dessin est contourné, bizarre et peu gracieux [1].

« Sébastien Slodtz n'étoit guère qu'un sculpteur décorateur; il avoit succédé à Meissonnier dans la place de dessinateur du cabinet du roi... Il a toujours vécu et travaillé de concert avec son frère Paul-Ambroise Slodtz, qui eut beaucoup de vogue pour la décoration [2]. »

Le cabinet des estampes possède un Recueil de dessins de Slodtz [3]; les ornements de Slodtz sont aussi quelquefois tortillés et mal ajustés; mais la légèreté, la grâce, la fantaisie de ces compositions leur donnent beaucoup de prix; nous indiquerons particulièrement le dessin d'un trône. Slodtz, comme Meissonnier, a dessiné des modèles de meubles, d'orfévrerie, de candélabres, de bras de cheminées, de girandoles, etc. Ses dessins et les gravures de Meissonnier permettent d'apprécier très-exactement ce qu'était au milieu du XVIIIe siècle l'ornementation française, qui fut universellement acceptée en Europe.

L'art français du XVIIIe siècle eut à l'étranger une très-grande influence; l'Europe l'adopta tout entier, comme au moyen âge elle avait accepté l'art gothique dans toutes ses parties. Tous les souverains étrangers eurent pour premiers peintres, pour premiers sculpteurs, pour premiers architectes, des Français. L'Europe était ravie par cette peinture aux allures vives, élégantes, spirituelles, d'un

1 Meissonnier fut très-employé par les étrangers. Nous trouvons dans son Livre d'ornements, la gravure d'un grand surtout de table et de deux terrines exécutés pour le duc de Kingston (1735); — divers traîneaux de jardins pour la première reine douairière d'Espagne (1735); — trois vues d'un salon pour la prineesse Sartorinski en Pologne; — quatre vues du eabinet du eomte Bielenski, grand-maréehal de la couronne de Pologne, exécuté en 1734; — un eanapé exéeuté en 1735, pour le même seigneur; — le projet d'un trumeau de glace pour un grand eabinet, fait pour le Portugal. Le Livre d'ornements de Meissonnier eontient eneore des modèles d'intérieurs, de bordures de eadres, d'écritoires de porcelaine, de eiseaux, pommes de eannes, tabatières, tables, gardes d'épées pour le roi (1725), boîtes de montres, surtouts de tables, cuvettes pour le Roi, sceau à rafraîchir pour M. le Duc (1723), salières, porte-huilier, terrines, nef pour le roi, ehandeliers, bougeoirs, mouchettes et porte-mouchettes, girandoles, miroirs de toilette, une pendule pour le roi; et de nombreux modèles d'orfévrerie d'église : soleil, eroix, ehandeliers, lampes, ciboire, encensoir, etc.

2 *Lempereur*, Dict. des Artistes.

3 H. d. 70. On trouve aussi dans ce volume des dessins de Lajoue.

coloris agréable, reproduisant les caractères de la beauté française, qui a tant d'attraits pour les étrangers [1].

Voici comment un Français contemporain, le marquis d'Argens, attaché au roi de Prusse, apprécie le mouvement :

« Il paroît que bien des nations étrangères reviennent du préjugé où elles étoient que les Italiens ayent produit les seuls grands peintres : elles commencent à rendre justice aux François; et si elles conservent encore une trop grande prévention en faveur des anciens artistes italiens, il est certain qu'on ne sauroit leur faire ce reproche, quant à ce qui regarde les modernes; car elles sont très-persuadées que les Italiens n'ont plus que des peintres médiocres; et la preuve qu'ils sont convaincus de cette vérité, c'est que tous les peintres attachés aux différents souverains de ces pays, sont tous François. Sylvestre a été premier peintre du roi de Pologne; Vanloo du roi d'Espagne; Pesne du roi de Prusse. Ce prince a montré son inclination pour nos peintres françois : les superbes bâtiments qu'il a fait construire, dignes de la grandeur des Romains, sont remplis des ouvrages de nos Boulogne, de nos Caze, de nos Coypel, de nos de Troie, de nos Chardin, de nos Rigaud, de nos Largillière, de nos Watteau et de nos Vanloos. L'impératrice de Russie a fait venir de Paris M. Toqué pour faire son portrait, et a pris à son service plusieurs peintres françois [2]. »

Bien d'autres encore travaillèrent hors de France. A ne parler que des peintres, nous avons à citer en Allemagne : Jacques Van Schuppen, directeur de l'Académie de Vienne; Fratrel, dans le Palatinat; Antoine Pesne, Nicolas-Blaise Le Sueur, directeurs de l'Académie de Berlin; Amédée Vanloo, encore à Berlin; Louis de Silvestre et Charles Hutin, directeurs de l'Académie de Dresde. Oudry fit à Paris 37 tableaux pour le duc de Mecklembourg; J.-Fr. Detroy, Cazes,

[1] Drouais n'était occupé qu'à faire des portraits de madame Dubarry pour l'étranger; en 1769, il l'a peinte en habit de chasse, puis en Flore, et ces portraits furent envoyés en Angleterre; en 1771, il la représente en habit de cour; cette fois, le portrait est pour le roi de Suède, que la belle comtesse avait captivé; en 1774, Drouais la peint encore en Flore, mais pour le duc de Deux-Ponts; la même année le landgrave de Hesse-Cassel reçoit son portrait dans lequel on l'a représentée en Muse. (Mémoires de Pajou et de Drouais, pour madame Dubarry, publiés par M. Jérome Pichon pour la société des Bibliophiles.)

[2] Examen critique des différentes écoles de peinture, par le marquis d'Argens, Berlin, 1768, 1 vol. petit in-8o; p. 11. (Cette édition est fort rare.)

Pierre, Carle Vanloo peignirent aussi à Paris des tableaux pour le roi de Prusse. En Angleterre, c'est Watteau, J.-B. Vanloo, Dominique Serres et Loutherbourg; en Espagne, c'est Michel-Ange Houasse, Ranc, Louis-Michel Vanloo et Olivier; en Hollande, Aved. En Italie, nous trouvons travaillant à Livourne, Rivière; Favray à Malthe; Adrien Manglard, Trémollière, Subleyras, à Rome [1]; Carle Vanloo, Laurent Pescheux, à Turin; en Portugal, Quilliard; en Russie, Robert le Lorrain, Lagrenée l'aîné; en Suède, Thomas-Raphaël Taraval; en Danemarck, Tocqué. La Chine elle-même compte deux peintres français, les Pères jésuites Belleville et Attiret.

Partout on se disputait les œuvres de Watteau, de Chardin [2], d'Oudry, les gouaches de Baudouin représentant des sujets galants.

Challe [3] eut aussi une grande réputation hors de France: « Tout en restant à Paris, il a beaucoup travaillé pour les pays étrangers; tous les souverains voulaient avoir des œuvres de cet homme habile qui voulait absolument rester à Paris et refusait leurs offres. Les Anglais étaient surtout curieux d'avoir des tableaux de Challe; ils le laissèrent maître du choix des sujets, des grandeurs et du prix des peintures qu'il voudrait faire pour eux, et leurs banquiers eurent ordre de lui compter tout l'argent qu'il exigerait. Challe n'abusa pas de cet enthousiasme [4]. « Il peignit pour l'Angleterre: Agrippine frappée par Annicetus; Cléopâtre expirant au milieu de ses femmes; la mort de Sénèque; Diogène visité par Alexandre; Didon sur le bûcher; — pour le roi de Prusse, une Vénus et une Diane endormies; — pour divers princes allemands, des pastorales et des paysages; — pour le palatin de Lithuanie, trois grands plafonds représentant : Jupiter au

[1] « Les François se distinguaient à Rome (1765) autant et plus que les Romains eux-mêmes; M. *Volaire*, élève de M. Vernet, y faisoit des marines de la plus grande beauté; il est allé à Naples. M. *Blanchet*, qui a passé sa vie à Rome et qui y est mort, dessinoit supérieurement. M. *Pescheux*, de Lyon, savant peintre d'histoire, travailloit à Rome depuis dix-sept ans et y faisoit un commerce de peintures; il est directeur de l'Académie de Turin. M. *Guiard*, sculpteur, élève de Bouchardon, étoit à Rome depuis quatorze ans... il est allé s'établir à Parme. Les Romains mêmes emploient nos artistes françois. ... M. *Le Brun* a fait pour San-Carlo al Corso, une grande figure de Judith, et M. *Houdon* une statue de saint Bruno pour les Chartreux. » (*Lalande*, t. VI, p. 246).

[2] Surtout le roi de Suède et Catherine II.

[3] Challe (Charles Michel-Ange), peintre et architecte, né à Paris le 18 mars 1718, mort le 8 janvier 1778; élève de Lemoine.

[4] Nécrologe de 1779.

milieu de l'Olympe, Vulcain dans les forges de Lemnos, les Grâces enchaînant l'Amour; — pour la cour de Russie, Hector entrant dans le palais de Pâris [1] et la mort de Lucrèce. Il a fait aussi les catafalques de Don Philippe, du roi de Pologne et de la reine d'Espagne.

« Le roi de Prusse, écrivait Grimm le 15 février 1756, vient d'ordonner trois tableaux à trois différents peintres de notre école. M. Carle Vanloo est chargé du Sacrifice d'Iphigénie; M. Pierre, du Jugement de Pâris, et M. Restout, du Triomphe de Bacchus.... Et le 1[er] octobre 1757 : Le roi de Prusse, que ses vertus militaires n'empêchent point d'aimer les arts et de s'en occuper, a commandé avant le commencement de la guerre présente [2] trois grands tableaux aux trois premiers peintres de l'école française. »

« Notre Académie royale de peinture jouit actuellement de la première réputation », disait Patte en 1765. Aussi partout on fondait des institutions semblables et on faisait venir des Français pour les créer, les organiser et les diriger. C'est ainsi qu'ont été fondées : l'Académie de Vienne, par Van Schuppen, peintre de Paris; — celle de Berlin, dont Pesne et N. Bl. Le Sueur ont été les deux premiers directeurs; — celle de Dresde, avec Louis de Silvestre et Ch. Hutin; — celle de Copenhague, avec le sculpteur Saly; — celle de Madrid, avec Louis Michel Vanloo et les sculpteurs Antoine Dumandré et Robert Michel; — celle de Saint-Pétersbourg, avec Robert le Lorrain et Lagrenée l'aîné.—L'Académie d'Édimbourg et l'Académie royale de Londres ont été fondées aussi sur le modèle de l'Académie de Paris.

« Vous devriez bien, écrivait Diderot à Grimm en 1767, conseiller à ces souverains avec lesquels vous avez l'honneur de correspondre et qui ont à cœur la naissance et le progrès des beaux-arts dans leur empire, de fonder une école à Paris, d'où les élèves passeraient ensuite à une seconde école fondée à Rome. Ce moyen serait bien plus sûr que d'appeler des artistes étrangers qui périssent transplantés comme des plantes exotiques dans des serres chaudes. »

Les souverains étrangers ne fondèrent pas d'école à Paris; ils se servirent de celle qui s'y trouvait déjà, de l'Académie royale de peinture, dont l'enseignement était si renommé. Il nous est impossible de publier les noms de tous les élèves étrangers qui vinrent

[1] Exposé en 1765.
[2] La guerre de sept ans.

étudier à l'Académie de Paris, tant leur nombre est considérable; nous ne pouvons que donner des chiffres généraux. En dépouillant les registres des admissions d'élèves à l'Académie [1], nous constatons que de 1758 à la fin de l'année 1787 [2], deux cent soixante-quinze élèves étrangers ont été admis à suivre les leçons de l'Académie royale de peinture, savoir :

Élèves des divers États d'Allemagne	76
Élèves d'Angleterre et d'Irlande	7
Élèves de Danemarck	9
Élèves d'Espagne	4
Élèves de Flandre et des Pays-Bas	62 [3]
Élève de Grèce	1
Élèves de Hollande	6
Élèves des diverses villes d'Italie	28
Élèves de Pologne	11
Élèves de Russie	28 [4]
Élèves de Suède	8
Élèves de Suisse	35
	275 [5]

L'établissement des expositions publiques [6] qui ne devinrent régulières que sous Louis XV, exerça une action considérable; en effet,

[1] Ces registres mss. sont conservés à l'École des Beaux-Arts; ils ont été mis à notre disposition par M. Vinit avec une obligeance dont nous le remercions cordialement. — Les registres d'admission ne commencent qu'au 1er octobre 1758.

[2] Date de l'ouverture de l'école de David.

[3] Dont un J. B. Rubens, d'Anvers.

[4] Dont Antoine Losinkof, peintre, élève de Restout et de Vien, en 1761. « Il est cosaque de nation, dit Wille dans son journal, et assurément le premier qui se soit fait artiste de son pays. »

[5] Ce total est loin de donner le chiffre exact des étrangers qui sont venus étudier en France; les architectes n'y sont pas compris. Le journal de Wille contient de nombreux détails sur ce point; il ne commence qu'en 1759, presque en même temps que les registres d'admission de l'Académie; mais il les complète. Il nous apprend par exemple, que le graveur allemand Teucher, se rendit à Saint-Pétersbourg, en 1759, après un séjour de douze ans à Paris; que le peintre saxon Schenau retourna à Dresde, en 1770, après treize ans d'études à Paris, etc.

[6] La première exposition eut lieu en 1673; il y eut encore deux expositions sous Louis XIV, en 1699 et 1704. Puis on en retrouve une en 1727. En 1737, Orry, directeur général des bâtiments, ordonna qu'il y aurait exposition cette année; ce qui eut lieu et les années suivantes jusqu'en 1751, à l'exception de l'année 1744. Après le salon de 1751, l'Académie, considérant que les ouvrages faits dans le cours d'une seule année étaient trop peu nombreux, prit la résolution de laisser l'intervalle d'une année entre chaque exposition, et ce règlement a été observé depuis 1753. Nous avons publié dans le Magasin pittoresque, un résumé de l'histoire des salons.

« c'est aux expositions publiques, dit un contemporain, que les ambassadeurs apprécient nos artistes et de là portent leur réputation à l'étranger. »

« Serait-il possible, je ne dis pas seulement en Italie, mais dans le monde entier, de se procurer, ailleurs qu'à Paris, un spectacle dont nous jouissons depuis 1735; je veux parler de ce salon où l'on expose, tous les deux ans, les chefs-d'œuvre réunis de nos Phidias et de nos Apelles?..... est-il rien de comparable à ce triomphe de nos arts et qui doive donner aux étrangers une plus grande idée de leurs progrès [1] ? »

Le goût des arts était général; souverains, princes, ministres, seigneurs, tout le monde, à la suite des littérateurs qui donnaient le ton, s'en occupe, les protége, les honore, chacun de son mieux. Quelques-uns les pratiquent : le Régent avait tenu le pinceau et le burin; le comte de Clermont, prince du sang, était graveur; madame de Pompadour, de sa main délicate, gravait de jolies estampes à l'eau forte sur les dessins de Guay. La margrave de Bade-Dourlach, dessinait et envoyait ses œuvres à Wille [2].

Si nous n'étions contenus par les limites de notre travail, nous trouverions d'abondants détails à prendre dans le journal de Wille [3], graveur allemand établi à Paris.

Son cabinet était fort riche et avait beaucoup de célébrité; la maison du graveur allemand était devenue un centre important dans le Paris artiste. Nul étranger n'aurait manqué de visiter Wille : les grands seigneurs, les personnages illustres, des princes même, les artistes étrangers, qui viennent à Paris pour visiter ses monuments, ses tableaux, ou pour étudier, tous vont chez lui à leur arrivée,

[1] *Patte*, 1765, p. 14.

[2] « 18 novembre 1761. J'ai reçu un dessein au crayon rouge sur papier blanc que madame la margrave de Bade-Durlach m'a envoyé en présent. Il est de la propre main de cette princesse, fort joliment fait. Il représente une fille assise par terre tenante sur les genoux un nid d'oiseaux avec les petits; devant elle est un jeune homme qui montre avec la main vers le trou dans le mur d'où le nid a été tiré. Je suis pénétré de reconnoissance envers cette princesse. Il y en a assurément fort peu en état de dessiner de la sorte. » Cette princesse et le margrave, étant à Paris, visitèrent Wille le 25 juin 1771.

[3] Ce journal mss. est conservé au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale. Il se compose de 5 volumes in-4°, commence en 1759 et finit en 1793; le troisième volume, entre 1777 et 1782 est perdu. — MM. de Goncourt et Duplessis vont publier prochainement ce manuscrit.

et à leur départ pour prendre congé[1]. Le plus grand nombre de ces artistes venait à Paris pour y puiser l'inspiration, se faire connaître et se faire recevoir de l'Académie, honneur fort envié. On n'avait sa réputation établie en Europe qu'après l'avoir faite d'abord à Paris.

Wille a une immense correspondance; il est en relation avec les princes, avec leurs premiers ministres, avec le comte de Kaunitz, avec Winkelmann, Raphaël Mengs, avec une foule d'artistes étrangers. On le consulte sur mille questions; on le charge d'acheter des tableaux, des objets d'art de toute sorte, de faire ou de faire faire des gravures; on lui recommande les jeunes gens que l'on envoie étudier à Paris; on le charge de former des élèves; on lui demande des imprimeurs en taille-douce pour Vienne, des sculpteurs pour la manufacture de porcelaine de Meissen. Ces visites, ces relations, scrupuleusement consignées par Wille dans son journal, donnent une idée complète de l'influence de Paris; car on peut juger d'après ce qui se passait chez Wille de ce qui se faisait chez les autres grands artistes du temps, et apprécier ainsi, grâce à cet étranger fixé parmi nous, le rôle que la France jouait dans tout ce mouvement artistique du XVIIIe siècle.

[1] « 15 février 1760. M. Hin, peintre du duc régnant de Deux-Ponts et mon ancien ami, étant arrivé avec S. A. S., me vient voir tout de suite. J'en étois ravi. Nous nous sommes embrassés de bon cœur, comme de raison. » — Le 16. « Monseigneur le duc de Deux-Ponts me fit l'honneur de me visiter, et S. A. S. resta plus d'une heure et demie avec moi. Nous raisonnâmes continuellement et presque toujours sur les arts dont il est grand amateur et connoisseur... Ce prince est très-gracieux et rempli de toutes sortes de qualités. » — Le 24. « J'étois [allé] rendre visite au duc régnant de Deux-Ponts. Il me reçut le mieux du monde et me montra diverses choses. Je restai plus d'une heure avec S. A. S. »

1er mars 1760. « Monseigneur le duc de Deux-Ponts vient chez moi et peu après, nous montâmes en carrosse et je le menai chez M. Remi pour voir un tableau du Poussin qu'il acheta pour cent louis. C'était une Adoration des bergers. Ce tableau sera transporté à Manheim pour être mis dans le fameux cabinet de l'électeur palatin. » (Ce tableau est aujourd'hui à Munich, voyez p. 26.) — Le 16 mars. « M. Meyer, jeune peintre, a pris congé de nous pour aller avec les équipages du duc de Deux-Ponts à Deux-Ponts, monseigneur le duc l'ayant engagé pour cela en lui donnant une petite pension. C'est M. Hin, son ancien maître lorsqu'ils étoient encore à Strasbourg, qui lui a procuré cette petite fortune. »

23 février 1760. « Monseigneur le prince régnant de Nassau Saarbrück m'a fait l'honneur de me visiter. Il est resté une demi-heure avec moi. Ce prince est très-affable. Il a voulu tout voir et tout savoir, et je crois avoir contenté S. A. S. sur tous les points. » Pour témoigner sa Sérénissime satisfaction à Wille, Son Altesse, qui paraît avoir eu plus

Les porcelaines de Sèvres, modelées sur les dessins des sculpteurs les plus à la mode et peintes d'après Boucher, avaient une réputation qu'elles ont conservée jusqu'à nous. Le roi et le ministre des affaires étrangères donnaient en cadeau, aux souverains étrangers et à leurs ambassadeurs, des services, des vases et d'autres objets en porcelaine richement décorée. En 1778, la czarine Catherine II se fit faire, à la manufacture de Sèvres, un service composé de sept cent quarante-quatre pièces, d'une grande richesse, qui lui coûta 328,188 livres.

Les tapisseries des Gobelins, de Beauvais, de la Savonnerie et d'Aubusson, et les verdures de Felletin, exécutées sur les cartons des peintres les plus renommés, étaient recherchées dans toute l'Europe. La manufacture des Gobelins, pendant l'habile ministère d'Orry, avait pris un grand essor. Detroy, Restout, Charles Coypel, Carle Vanloo, Natoire, Collin de Vermont, furent chargés de faire de nombreux modèles. Les tapisseries de Detroy furent particulièrement célèbres, sans cesse exécutées et données à plusieurs souverains étrangers [1]; elles se composent de deux suites : l'histoire d'Esther, en sept pièces [2], et l'histoire de Jason et Médée, en sept pièces aussi [3].

d'affabilité que d'esprit, commanda à Wille de graver ses armes. 1761, 2 mars. « M. le prince de Nassau-Saarbrück me proposa de graver ses armes; cela me fit rire; mais je me suis excusé en lui donnant M. Choffard qui fait bien les ornements. »

Les femmes n'étaient pas étrangères à ce grand mouvement d'esprit; bien au contraire, elles y entraient fort avant comme dans le mouvement littéraire et philosophique. Voici, comme exemples, des princesses russes et polonaises qui s'occupent des questions d'art. « 1761, 25 mai. Madame la princesse de Gallitzin me fit l'honneur de me venir voir. Elle paroît curieuse de tout et veut être instruite de tout. Elle resta une demi-heure chez moi. » En juin 1768, ce fut le tour de la princesse Lubomirska.

Le journal de Wille est plein des noms de ses illustres visiteurs, parmi lesquels on trouve Gluck, Kosciuzko, qui dessine et auquel Wille prête des dessins pour les copier; toujours des princes, le duc de Saxe Weimar, le comte Henri XLIII de Reuss, le prince d'Isembourg; des amateurs passionnés tels que le comte Strogonof, le général de Ketler, au service de Marie-Thérèse (1760), beaucoup de Russes; et au milieu de tous ces personnages le suivant se fait remarquer; « 1783, 24 septembre, M. de Tenspolde, jeune gentilhomme voyageur, de Munster en Wesphalie, m'est venu simplement voir, enfin, comme il disoit, pour pouvoir se vanter dans son pays, d'avoir fait connoissance avec moi. »

[1] Le château de Windsor possède l'histoire d'Esther et l'histoire de Jason.

[2] Toillette d'Esther. Repas d'Esther à Assuérus et Aman. Évanouissement d'Esther. Repas d'Esther. Dédain de Mardochée envers Aman. Couronnement d'Esther. Triomphe de Mardochée.

[3] Jason engage sa foi à Médée. Jason arrête la fureur des taureaux. Jason enlève la toison d'or. Les soldats nés des dents du dragon. Jason épouse Créuse. Créuse consumée par la robe empoisonnée. Fuite de Médée.

Au château du roi de Suède, à Stockholm, l'un des plus précieux ornements est l'histoire de don Quichotte, exécutée aux Gobelins sur les cartons de Charles Coypel. On trouve aussi au château de Skokloster l'histoire d'Alexandre, d'après Le Brun. En 1717, le Régent avait donné à Pierre le Grand quatre belles tapisseries d'après les tableaux de Jouvenet. Vers 1765, on exécuta aux Gobelins, d'après Coypel, plusieurs tentures d'opéra pour le duc de Deux-Ponts.

Au xvie siècle, c'étaient les Italiens qui faisaient les modèles de dentelles. Vinciolo, établi à Paris, publiait en 1587 plusieurs recueils de modèles de dentelles et d'ouvrages de point coupé, d'un fort beau dessin. Au xviiie siècle, c'est en France que se font tous les dessins de dentelles et d'étoffes qui se fabriquent en Europe. Un des dessinateurs les plus fameux est Louis Lacoste, dit Alexandre [1]. « C'est lui qui vers 1740, les dessins pour le point n'étant pas assez réguliers, les fit graver sur des planches de cuivre et imprimer. Il réussit à mettre tant d'exactitude dans le travail, que ses fleurs, supérieures à celles des manufactures étrangères, sont devenues un objet de commerce avec celles de Bruxelles même, qui les achète pour embellir ses réseaux [2]. »

Les riches étoffes de Lyon, exécutées d'après les dessins de Revel et de Philippe de Lasalle [3], ont fait l'ornement des palais de tous les souverains de l'Europe.

Notre supériorité dans l'art du dessinateur pour étoffes s'est conservée. En parlant, à propos de l'Exposition universelle de Paris (1855), du goût français et du goût étranger dans les tissus de coton, M. Audiganne s'exprimait ainsi :

« Un manufacturier d'une des contrées méridionales de l'Europe, à qui l'on demandait naguère pourquoi sa maison ne figurait pas dans le palais de l'Industrie, répondait qu'il n'aurait pu exposer que des dessins français de l'année dernière. Aveu sincère et significatif, qui pourrait exprimer la situation de beaucoup d'autres fabricants étrangers. L'usage de copier nos dessins n'est pas un fait exceptionnel et isolé. Tantôt on les reproduit purement et simplement,

1 Il était de Bayeux, où l'on fabriquait beaucoup de « point ».

2 Mémoire présenté au roi en 1757 par Lacoste; dans les Arch. de l'art français, t. II, p. 176.

3 Né en 1723, mort en 1804.

tantôt on se contente de les imiter de loin, c'est-à-dire en variant les traits accessoires.

« Dans les pays où la fabrication est lente et routinière, on nous suit de loin, et on laisse communément une année d'intervalle entre l'original et la copie; ailleurs, la reproduction s'accomplit avec une extrême rapidité. Ces emprunts continuels et avoués suffiraient à eux seuls pour attester la supériorité du goût français. »

Nous retrouverons plus loin la même influence exercée au dehors par nos sculpteurs et nos architectes. Le tableau serait incomplet si l'on n'y joignait pas ce qui regarde la musique.

Rameau a fait faire à l'art musical de très-grands progrès et a exercé une influence qu'on est trop disposé à oublier aujourd'hui. C'est en 1722 que ce grand compositeur publia son *Traité d'Harmonie,* ouvrage qui créa la science de l'harmonie [1]. « Grimm, dont la mauvaise foi égale l'ignorance des faits, assure que les écoles d'Italie et d'Allemagne n'ont jamais entendu parler des livres de Rameau concernant l'harmonie [2]. Or, il est précisément démontré, dit M. Fétis [3], que ces ouvrages ont fait naître les premières idées de théorie d'harmonie en Allemagne et en Italie, comme ils donnèrent naissance à des multitudes de *Systèmes* chez les Français. La seule pensée de la possibilité d'une théorie scientifique de l'harmonie fut un trait de génie qui remua le monde musical, et qui même encore aujourd'hui exerce son influence. Le *Traité de l'Harmonie* a été l'origine du *Tentamen* d'Euler et du système de Tartini. Ce fut le système de la basse fondamentale que Marpurg introduisit en Allemagne dans son *Manuel de la Basse continue,* et dans la traduction des *Éléments de Musique* de d'Alembert.

« Sorge, bien qu'il eût fait choix d'un autre principe, se rallia à l'idée suivie par Rameau de la nécessité d'une base scientifique pour la théorie des accords. Martini, dès 1757, discutait, dans le premier volume de son *Histoire générale de la Musique,* les opinions de Rameau... Enfin, la formation des accords dissonnants par des additions de tierces, et l'extension du principe du renversement des accords, ont été les sources du système de Valotti et de Sabbatini. »

Kirnberger, élève de Sébastien Bach, compositeur théoricien

1 Gazette musicale de Paris, 1840, n°s 35 et 42.
2 Correspond. littér., oct. 1764, t. IV, p. 81.
3 Art. *Rameau*, dans la Biogr. des Musiciens.

allemand, a, dit la *Biographie universelle*, simplifié et réduit le système des accords de Rameau. La simplicité de sa méthode l'a fait adopter généralement en Allemagne. Le livre de Kirnberger a exercé depuis 1754 une grande influence en Allemagne, et je tiens à bien établir que Rameau est pour beaucoup dans ce grand mouvement harmonique que Haydn, Mozart et Beethoven devaient mener si loin.

Non-seulement Rameau exerça une grande influence sur la composition musicale par ses *Traités d'Harmonie*, mais encore par ses œuvres, dont le style fut un modèle pour plus d'un compositeur étranger. Les symphonies, les airs de danse, les opéras de Rameau se jouaient sur tous les théâtres de l'Europe.

Plusieurs musiciens allemands imitèrent Rameau. Jean-Bernard Bach, mort en 1749, a composé, dit M. Fétis, de bonnes ouvertures dans le style français de son temps. On pourrait multiplier de pareilles indications.

Nos opéras-comiques du XVIIIe siècle étaient partout représentés; partout on entendait avec plaisir cette musique spirituelle et mélodieuse, où l'esprit français se révèle tout entier. Car il faut bien le dire, la musique française n'a d'adversaires qu'en France, où la manie de l'admiration pour la musique allemande ou italienne se combine volontiers avec un parti pris de dénigrement de nos compositeurs. C'est aujourd'hui affaire de mode et de bon ton.

5° *La Réaction.*

Vers le milieu du XVIIIe siècle commença une réaction contre le goût et la manière de l'école de Boucher. Le soulèvement général de l'opinion atteste qu'on était fatigué des bergeries, des peintures mythologiques et allégoriques, et que l'on demandait autre chose. Il s'opérait alors dans les esprits un de ces grands changements si fréquents et si violents en ce pays où la mode a tant d'autorité. Le public commençait à se prendre de passion pour l'Antiquité, depuis la découverte d'Herculanum; il voulait de nouveaux sujets de peinture; il lui fallait des tableaux d'histoire grecque et romaine, en attendant qu'il s'amusât à se transformer en citoyen romain.

La réaction que l'on a l'habitude de dater des ouvrages de Winkel-

mann et de Lessing, remonte au comte de Caylus, à Watelet, à Dandré-Bardon, à l'Encyclopédie et à Diderot [1].

La réaction fut fortement menée par les littérateurs qui dès lors s'étaient mis à faire de la critique d'art; leur éducation toute grecque et romaine les conduisait naturellement à prôner l'Antiquité et à soutenir qu'en dehors de l'histoire et du style des anciens il n'y avait point de salut.

Le comte de Caylus, dans ses voyages en Grèce et en Asie-Mineure, avait étudié les arts des anciens et puisé le goût de l'antique; à son retour, il publia plusieurs grands ouvrages et appela l'attention sur une multitude de questions relatives aux arts. En 1752, il fit paraître son Recueil d'Antiquités (7 vol. in-4°); en 1757, il publia avec Mariette le Recueil de peintures antiques; en 1755 et 1757, il donnait au public et aux peintres les Nouveaux sujets de peinture et de sculpture et les Tableaux tirés de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Énéide : ces deux ouvrages répondaient à une des plus vives préoccupations du public.

Dans l'introduction du Recueil d'antiquités (p. xj), Caylus donne lui-même la mesure de la réforme qu'il essaie.

« Les arts, dit-il, sont en quelque façon l'objet principal de cet ouvrage...; quoique jusqu'ici on ait peu suivi cette manière d'écrire sur les antiquités, je la crois cependant très-utile; elle est du moins très-propre à donner aux artistes quelques idées des belles formes, et à leur faire sentir la nécessité d'une précision, dont le prétendu goût d'aujourd'hui et le faux brillant de la touche ne les écartent que trop souvent.... J'aurai du moins ouvert une carrière féconde en découvertes et dans laquelle l'homme de lettres comme l'artiste doivent également entrer. ..L'artiste perfectionnera son talent en approchant un peu plus de la manière noble et simple du bel antique.... »

En 1772, Dandré-Bardon publia en deux volumes in-4° le Costume des anciens peuples. Le texte est d'une érudition suffisante, mais les planches sont réellement très-amusantes; c'est un déguisement perpétuel, en mauvais style XVIIIe siècle, de toute l'antiquité; costumes, vases, lits, meubles, statues, rien n'est exact, rien n'est com-

[1] Diderot n'agit sur ses contemporains que par l'Encyclopédie et ses conversations. Ses Salons, composés pour « sa bienfaitrice », l'impératrice de Russie, n'ont paru qu'après sa mort, l'an IV de la République. — Voyez, Lettre de Diderot à Mademoiselle Voland, 10 novembre 1765.

pris, tout est travesti d'une façon étrange. Cependant les élèves de l'École des Beaux-Arts étudient toujours Dandré-Bardon, surtout à la veille des prix : l'exemplaire du Cabinet des estampes est usé à force de service, et de nombreuses générations l'ont sali et couvert d'une crasse épaisse. C'est le seul livre du Cabinet qui soit ainsi consulté et maltraité; il est vrai que c'est le seul où les aspirants au grand prix trouvent une aussi complète collection de poncifs; et il n'est pas douteux que tant de compositions extraordinaires, exposées à l'École des Beaux-Arts, et qu'on ne voit que là, ne viennent de cette source.

Watelet[1], par ses relations avec les artistes et par sa position, exerça aussi sur le mouvement une grande influence. Voltaire, Marmontel, Falconet, Sulzer, auteur des articles de l'Encyclopédie sur la théorie des Beaux-Arts, Diderot, tous poussèrent à l'imitation de l'antique. On essayait de retrouver la peinture à la cire; on ne parlait plus que de Grecs et de Romains, de leur histoire, de leur style.

Mais on s'éprit de l'antique sans le comprendre. A la beauté des filles d'opéra que Boucher reproduisait sans cesse, on opposait « la manière noble et simple du bel antique »; mais on le dépouillait de sa sévérité et de son vrai caractère, en l'interprétant d'après le goût dominant. « On l'assaisonnait à la sauce moderne », disait David; « quand j'avais copié ainsi cette tête avec grand soin et à grand'peine, je faisais celle que vous voyez dessinée auprès. Je l'assaisonnais à la sauce moderne, comme je disais dans ce temps-là (1775), je fronçais tant soit peu le sourcil, je relevais les pommettes, j'ouvrais légèrement la bouche, enfin je lui donnais ce que les modernes appellent de l'expression[2]. »

Déjà nous avons parlé, à propos de Dandré-Bardon, du travestissement de l'antiquité; les planches des ouvrages de Caylus, plus sérieusement faites, sont encore bien modernes, surtout dans les figures de femmes. Mais nulle part le travestissement n'est plus bouffon que dans l'Antinoüs et la Vénus de Médicis, dessinés par Pierre, pour l'Art de peindre de Watelet.

[1] Watelet publia en 1760, l'Art de peindre et les Réflexions sur la peinture; le Dictionnaire de peinture, de sculpture et de gravure parut en 1792. Mais ces ouvrages, longtemps avant de paraître, avaient été lus à l'Académie.

[2] David et son école, par M. Delécluze, p. 112.

Commencée en France, la réaction se continua par les Allemands Winkelmann [1], Lessing [2], Gessner et Raphaël Mengs. Winkelmann donna beaucoup de force à la réaction; il acheva de jeter les esprits dans cette imitation pure et servile de l'antiquité, aussi bien dans les lettres que dans les arts.

Pendant qu'on mettait en avant les nouvelles théories qui devaient, disait-on, régénérer l'école, on attaquait violemment ses chefs et l'enseignement de l'Académie.

L'Académie avait un enseignement très-complet et très-sûr; on y apprenait à peindre ou à sculpter, comme ailleurs on apprenait un métier. L'Académie avait des idées arrêtées et systématiques sur tout, sur la composition, le costume, la lumière, l'expression des passions, les effets d'un tableau; elle donnait à tous ses élèves la même pratique, réglée d'après un système uniforme. La décadence résultait de l'adoption de ces types convenus et immuables.

On a dit que l'école du XVIIIe siècle avait péri pour avoir négligé l'étude de la nature. Tout au contraire, l'Académie se préoccupait beaucoup de la nature et forçait ses élèves à étudier le modèle pendant sept ans [3]. Mais on se contentait d'une nature vulgaire; on copiait le modèle d'après des procédés tout faits; on lui faisait sans cesse exprimer les mêmes attitudes; on exagérait, on tourmentait la nature, et, comme l'antique, chacun la voyait et l'interprétait suivant le goût régnant.

Boucher, en sa qualité de chef d'école, était principalement harcelé. Watelet, après avoir dit que ses esquisses seules avaient fait sa réputation, ajoutait : « Jamais artiste n'a plus ouvertement témoigné son mépris pour la vraie beauté telle qu'elle nous est offerte par la nature choisie, telle qu'elle a été sentie et exprimée par les statuaires de l'ancienne Grèce et par Raphaël. »

[1] Winkelmann a publié en 1756 : Réflexions sur l'imitation des ouvrages grecs dans la sculpture et la peinture; — en 1761, Remarques sur l'architecture des anciens (traduit en français en 1783); — Lettres sur Herculanum; — en 1764, Histoire de l'art (traduit en français dès 1766); — en 1767, Monumenti antichi.

[2] Le Laocoon de Lessing est de 1763.

[3] « Toutes ces positions académiques, contraintes, apprêtées, arrangées; toutes ces actions froidement imitées par un pauvre diable, et toujours par le même pauvre diable, gagé pour venir poser trois fois la semaine, qu'ont-elles de commun avec la nature?... C'est là qu'on prend la manière... J'ai connu un jeune homme plein de goût qui, avant de jeter le moindre trait sur la toile, se mettoit à genoux et disoit : Mon Dieu, délivrez-moi du modèle. » (*Diderot*, Essai sur la peinture.)

Nous y voilà! la statuaire grecque est posée comme le modèle de la peinture.

Écoutons maintenant Diderot : « Dans la multitude de figures qu'il a peintes, je défie qu'on en trouve quatre de caractère propre au bas-relief, encore moins à la statue. » Encore et toujours la statuaire grecque! David n'est pas l'inventeur, comme on le voit, de la peinture plastique; il a suivi, en la modérant même, la réaction que faisaient les gens de lettres.

Mengs écrivait : « Les Français se sont formé un style national, dont le goût ingénieux et ce qu'ils appellent « esprit » sont les qualités distinctives.... Ils se bornent à peindre des figures françaises pour représenter l'histoire de quelque peuple que ce soit. » Watelet, qui déplore amèrement l'existence de ce style national et qui voit avec bonheur les progrès de la réaction, s'écrie alors d'un air de triomphe : « Mais notre école change maintenant de principes, et si elle continue de suivre la route qu'elle commence à se tracer, elle deviendra, de toutes les écoles, la plus sévère observatrice des convenances et des lois que s'étaient imposées les artistes de l'ancienne Grèce. » Et Levesque d'ajouter [1] : « On riait autrefois, quand un amateur qui voyait juste, le comte de Caylus, indiquait aux artistes le chemin qu'ils devaient suivre; plusieurs de nos peintres étonnent maintenant qu'ils y sont entrés. »

Nul ne pensait cependant que la réaction dût aller jusqu'où elle est parvenue à la fin du siècle. Bouchardon et Vien paraissent avoir obtenu les résultats que l'on avait raison de désirer, le retour à une forme plus sévère et à des idées plus morales et plus sérieuses. On ne songeait pas encore à transformer l'art français et à le rendre absolument grec ou romain, ainsi que l'architecture et l'ornementation; le goût français se conservait, en se modifiant aussi heureusement que le comportait le talent des principaux artistes. Mais à ce moment même, et c'est là qu'il faut chercher les causes principales de la réaction dans les arts, une profonde révolution religieuse, politique et sociale se préparait. Les écrits de Montesquieu (*Esprit des Lois,* 1748), de Voltaire, de Diderot (*Encyclopédie*, 1751), de Mably et de J.-J. Rousseau, attaquaient et préparaient la ruine prochaine de l'organisation de l'ancienne France.

[1] Dans une note du dictionnaire de Watelet.

La révolution de 1789 qui devait produire des résultats très-nouveaux et absolument modernes, se prépara et s'accomplit sous des formes empruntées à l'antiquité. Athènes et Sparte étaient sans cesse invoquées comme un idéal auquel il fallait revenir, en politique et en législation, aussi bien que dans les arts. C'est dans ce grand mouvement d'idées qu'il faut chercher les seules et vraies causes de la réaction de Winkelmann et de David, bien autrement radicale que la réaction de Caylus et de Vien.

Les peintres qui marchèrent sur la même ligne que Vien, furent Lagrenée, Brenet, Vincent, Regnault, Peyron et Doyen. Absolument séparés de la manière de Boucher, tous ces artistes rappellent par mille détails le sentiment français et les maîtres du XVIIe siècle, et conservent les traditions de l'Académie [1]. C'est ce style toujours bien français et un peu antique, ce mélange de goût Louis XV corrigé par quelques emprunts faits à l'antiquité que l'on a appelé le style Louis XVI.

Nous indiquons, comme un exemple de ce style, la décoration du cabinet placé sur le côté gauche de la chambre à coucher des rois Louis XV et Louis XVI, au château de Versailles. Les boiseries sculptées et dorées de ce cabinet représentent les attributs de l'agriculture, du commerce, de la guerre, de la marine, des arts et des sciences; elles sont remarquables par la finesse et la délicatesse de leur exécution. On remarque les mêmes qualités d'élégance et de bon goût dans les bronzes de Goutière.

On peut surtout juger le style Louis XVI dans le Recueil d'ornements à l'usage des jeunes artistes qui se destinent à la décoration

[1] L'ange que l'on voit dans le tableau de Vien, représentant saint Germain et saint Vincent, rappelle Le Sueur ou La Hire; rien dans cette peinture n'annonce David. (No 634 du Musée du Louvre). — Les tableaux de Regnault, le Pygmalion et l'Origine de la peinture (nos 467 et 468), rappellent aussi l'école du XVIIe siècle et principalement Le Sueur. Les huit tableaux peints pour l'École Militaire par Vien, Beaufort, Brenet, Restout, Lagrenée (en 1773), représentant l'histoire de saint Louis, et qui décorent aujourd'hui la chapelle de l'École de Saint-Cyr, tout en étant faits par les principaux adversaires de l'école de Boucher, sont dans la tradition de notre école. Cette voie était bonne; et il n'a manqué à ces tentatives de réforme que des artistes d'un talent plus élevé. Greuze, Joseph Vernet et madame Le Brun, sont également dans cette ligne de réaction modérée, qui conduisait à une sage transformation de l'école française, tandis que David s'efforça d'arriver à la destruction du goût français et de toute tradition.

des bâtiments, publié en 1777 par Cauvet[1], sculpteur de Monsieur. Ce recueil contient des arabesques, des frises et des vases. On ne peut rien voir de plus élégant, qui ait plus de légèreté, de bon goût et de variété, rien qui soit plus spirituellement français que ces délicieux dessins de Cauvet. C'est tout autre chose que l'ornementation d'Oppenord et de Meissonnier, et l'on sent au contraire une influence éloignée de Bérain, de Ballin, de François Briot, et çà et là d'Herculanum. C'est un des meilleurs exemples que je connaisse de la verve française contenue par l'antique.

Mais le style Louis XVI allait disparaître comme la société française tout entière dans le cataclisme qui se préparait. La révolution commença d'abord dans les arts. Ce fut en 1787 que David, élève de Vien et déjà célèbre par les Horaces et la mort de Socrate, ouvrit son atelier et se sépara radicalement de toute la tradition française, rompant ouvertement avec le passé. C'est aussi ce qu'on allait faire en politique : une révolution au lieu d'une réforme.

En même temps que l'école française déclinait à l'intérieur, elle avait, à l'extérieur, une influence moindre qu'à l'époque précédente. Nous avons cependant à mentionner madame Le Brun, qui fit des portraits à Vienne, à Berlin, à Londres et à Saint-Pétersbourg, et dont l'agréable talent fut partout très-apprécié; Joseph Vernet, qui pendant son séjour à Rome, peignit des marines pour les amateurs de toute l'Europe; Nicolas Guibal, fixé à Stuttgardt; Danloux, en Angleterre; Desmarets, en Toscane. Nous trouvons à Rome, Delacroix et Volaire, peintres de marines; Thiers, peintre de paysages; Norblin, en Pologne; Maurice et Delapierre, peintres de portraits, Lagrenée l'aîné et Doyen, en Russie; Masrelier, peintre d'ornements, et Desprez, peintre et architecte, en Suède. Gagnereaux travailla beaucoup pour le roi de Suède. Joseph Collart, graveur établi à Genève, y faisait des dessins de bijouterie.

6° *David et l'école moderne* (1787-1855).

Il faut suivre les transformations du talent de David pour se rendre exactement compte de la marche de la réaction; les diverses manières du peintre constatent chacune un nouveau pas. David avait commencé par peindre absolument à la façon de Boucher; le

[1] Cauvet (Gilles-Paul), architecte, sculpteur et graveur, né à Aix, en 1731; mort à Paris en 1788. — Voyez Heineken et Nagler.

portrait de la Guimard pourrait passer pour une belle peinture de ce maître. Il est à peine dans la manière de Vien avec son tableau de Pâris et Hélène; les Horaces, le Brutus et la mort de Socrate, nous montrent le réformateur poursuivant son but; avec les Sabines et les Thermopyles, la réforme est complète, la réaction arrive à son maximum. David est alors en dehors de toutes les traditions et de toutes les influences qu'il avait voulu briser.

La révolution qui s'accomplissait dans la peinture avait trouvé dans David la volonté puissante et systématique dont elle avait besoin. « David, dit son biographe [1], a obéi à un grand mouvement intellectuel, il ne l'a pas imprimé. » C'est vrai; mais il l'a formulé. David voulait exprimer des idées graves sous une forme sévèrement châtiée; dans ce but, il prit pour uniques modèles la statuaire gréco-romaine, les médailles et les camées antiques; c'est là qu'il chercha les types de pureté, de noblesse, d'élévation et de sévérité auxquels il s'était proposé de ramener la peinture.

Diderot avait dit qu'il fallait « apprendre de l'antique à discerner la belle nature » ; c'est ce que Poussin avait fait; il avait su rester original tout en empruntant à l'Antiquité quelques traits de sa simplicité et de sa noblesse. On peut juger la différence qui sépare ce grand peintre et David, en comparant le Testament d'Eudamidas du premier avec la Mort de Socrate, exposée par le second en 1787. Sans imagination, sans génie, David n'a pu faire, malgré l'énergie de sa volonté et son robuste talent, qu'une froide peinture, où l'on sent l'imitation et qui, par son aspect théâtral, s'éloigne entièrement de l'antique. Les Horaces, le Brutus, les Sabines, les Thermopyles ont les mêmes défauts que la Mort de Socrate. On y sent le parti pris de faire comme les anciens; on reste froid devant ces peintures sévères, nobles, bien dessinées, mais sèches, et dont les personnages ont toujours des attitudes exagérées et ne sont pas groupés dans une composition bien entendue. En étudiant avec attention ces grandes pages, on voit bien qu'elles sont l'œuvre d'un véritable artiste; mais on regrette qu'il ait manqué de mesure. Certes, David méritait d'exercer l'influence qu'il a eue sur ses contemporains, mais on regrette aussi que cette influence ait entraîné aux plus déplorables conséquences la masse des inintelligents qui suivirent la voie du chef de la nouvelle école.

[1] M. Delécluze.

David voyait bien la nature; il la reproduisait avec justesse : c'est quand il voulait la poétiser et faire du style qu'il la maniérait à l'antique. Dans ses portraits, lorsque l'antique ne le préoccupe pas, il est vraiment un grand peintre. Il l'est aussi dans son tableau représentant la mort de Marat, qui est malheureusement son chef-d'œuvre, et dans l'esquisse de la mort de Viala.

Une fois son atelier ouvert, en 1787, David ne lutta pas seulement, par son enseignement, contre le genre de Boucher, qui avait été renversé par Vien, mais contre l'Académie. En vain, ne peignait-elle que des sujets antiques; elle avait le tort impardonnable de conserver les traditions françaises, des procédés et un enseignement que David rejetait absolument. Elle ne voulait pas dépasser la réaction modérée dont nous avons parlé, et David voulait aller beaucoup plus loin. En ouvrant son école, David se posa fièrement en adversaire de l'Académie, et lutta contre elle jusqu'au moment de sa destruction, à laquelle il ne contribua que trop.

Il serait injuste de rendre David responsable de l'imitation exagérée et inintelligente des Grecs et des Romains; c'est le vice de son temps; il a cédé à l'entraînement général. Une fausse et plate imitation de l'antiquité est de mode partout : lettres, éloquence, mœurs, costumes, art, meubles, fêtes politiques et religieuses, institutions, tout est copié maladroitement. Il n'y a pas que David qui imite les anciens; les orateurs en font un abus intolérable; les femmes du Directoire s'habillent à l'antique[1]; les *Primitifs*[2] aussi. Il n'est sorte d'extravagances que cette manie n'ait engendrées.

[1] « Paris reprit l'empire de la mode et du goût : deux femmes célèbres par leur beauté, madame Tallien, et un peu plus tard madame Récamier y donnèrent le ton. C'est à cette époque que se compléta dans les usages de la vie privée cette révolution qui avait commencé dès 1789. L'antique, introduit déjà dans les arts par l'école de David, remplaça dans les habits de femmes, dans la coiffure des deux sexes et jusque dans les ameublements, le gothique, le féodal et ces formes mixtes et bizarres inventées par l'esclavage des cours. Si la commodité fut quelquefois dans les meubles sacrifiée à la pureté du dessin et au coup d'œil, l'une et l'autre se trouvèrent réunies dans le costume des femmes. Ce qu'il y avait dans cet héritage des Grecs et des Romains d'inconvenant pour nos mœurs et pour notre climat a disparu depuis, et il n'est resté de cette imitation trop servile dans le principe, que ce qui était bon et raisonnable, et l'Europe s'en est accommodée comme la France. » (*Mémoires de Thibaudeau,* Convention, t. I, p. 130.)

[2] Voyez sur les *Primitifs*, Maurice Quaï et Perrié, élèves de David, qui se promenaient aux Tuileries en Agamemnon et en Pâris, qui affirmaient que tout ce qui avait été fait depuis Phidias était maniéré, ignoble, théâtral, etc., l'ouvrage sur David et son école par M. Delécluze.

« Telle société, tel art », a-t-on dit. Jamais la vérité de cette pensée n'a été plus manifeste qu'au temps de David. La révolution qui s'accomplissait dans les arts offre les plus évidentes analogies avec la révolution politique; l'une et l'autre ont le même idéal, les mêmes phases et les mêmes excès. On avait renoncé à toute tradition; on rompait violemment avec le passé, dont on aurait voulu détruire jusqu'au souvenir; on ne voulait dater que de 1789 en toutes choses et ressembler en tout aux anciens. Aussi pendant que David réformait la peinture, on réformait l'architecture, la sculpture, l'orfévrerie, l'ameublement; tout devenait grec ou romain avec Chaudet, Percier et Fontaine.

Dès 1790, David donnait à Jacob et à Alexandre [1], fabricants de meubles en renom, des dessins de meubles, de chaises, de lits, qu'il prenait sur les vases étrusques. Quand Percier et Fontaine revinrent d'Italie, en 1793, Jacob, qui avait obtenu la fourniture du mobilier de la Convention, s'adressa aux deux jeunes architectes. « Les voilà qui se mettent à dessiner tout un mobilier nouveau pour une assemblée républicaine, et qui à la place de ces formes *surannées* du dernier siècle, se hasardent à produire quelque chose du goût antique. Cet essai leur réussit.... et leur attira d'autres commandes du même genre. Dès ce moment, la plume et le crayon de M. Percier et de son ami ne furent plus employés qu'à dessiner des étoffes, qu'à esquisser des meubles; ils travaillent pour les manufactures de tapis et de papiers peints; ils produisent des compositions pour les décorations de théâtres; ils font des modèles pour les bronzes, les cristaux, l'orfévrerie; et tandis qu'ils s'exercent ainsi de toute manière à introduire dans l'ameublement moderne les formes du mobilier antique, avec le sentiment et le goût qui leur sont propres, c'est à peine s'ils s'aperçoivent qu'avec leur fortune qui commence, c'est une révolution qui s'accomplit par eux dans les habitudes d'une société qui ne les connaît pas encore..... Qui peut dire maintenant quelle a été, dans cette seule période de leur destinée, l'influence de ces deux architectes, alors pauvres et ignorés, qui.... renouvelaient toute l'industrie française et rendaient l'étranger même tributaire de nos modes *rajeunies* et de nos goûts épurés [2]? » C'est

[1] Souvenirs d'un Sexagénaire, t. I, p. 277.
[2] *Raoul-Rochette*, notice sur Percier.

dans le *Recueil des décorations intérieures* que se trouvent, avec les meubles qu'ils firent exécuter à Paris, ceux qui leur furent demandés pour l'Espagne, pour la Prusse, pour la Pologne, pour la Russie, pour l'Angleterre[1] : « Ainsi, ajoute emphatiquement le biographe de Percier, des nations ennemies de la France, recevaient dans le domaine du goût la loi de deux artistes français. »

« Devenus à la mode, ils se virent bientôt appelés à restaurer de nobles habitations, à renouveler d'anciennes splendeurs.... Ils ne bornaient pas leur tâche aux travaux d'architecture ou de décoration; ils étendaient leur sollicitude aux meubles, aux bronzes, aux cristaux, jusqu'à ces accessoires qui paraissent futiles, mais qui font la vie d'une habitation, et auxquels ils assignaient des contours tout nouveaux..... N'ayant pas le choix du style, ils durent se conformer au goût et aux exigences du temps; le meuble le plus vulgaire devint grec ou romain. Dans un pays que des consuls gouvernaient, tout le monde voulut avoir sa chaise curule. C'était une époque d'ensemble, et nul ne résistait à ce débordement classique[2]. »

Jusqu'à l'Empire, la peinture ne s'exerça que sur l'histoire ancienne. Cinquante ans de sujets grecs et romains avaient fatigué les esprits; on revit avec plaisir des sujets modernes, et David fit le grand et beau tableau du Sacre, le portrait du Pape, admirables peintures, dans lesquelles toutes les qualités du maître, et les plus françaises, la distinction, la pureté du dessin, la vérité sans affectation, la couleur vraie et douce, la grâce même, se font admirer à l'envi.

Malgré le système du réformateur, des artistes d'un talent très-différent de celui de David, sortirent de son école; Gros, Gérard, Girodet, devinrent bientôt ses rivaux après avoir été ses élèves[3]. Gros, l'auteur des pestiférés de Jaffa et de la bataille d'Eylau, protestait contre la peinture plastique et commençait contre David

[1] L'ébeniste Jacob Desmalter, exécuta, sur les dessins de Percier, une bibliothèque et un cabinet pour le roi d'Espagne Charles IV; ils sont gravés dans : les Artisans illustres, par Ed. Foucaud, 1 vol. in-8°, 1841, p. 491. Jacob a exécuté à Paris l'ameublement et la décoration des appartements de l'empereur du Brésil don Pedro, pour son palais de Rio-Janeiro; il a exécuté sur place la restauration intérieure du château de Windsor.

[2] *Halévy*, notice sur Fontaine.

[3] Il faut noter que le Déluge de Girodet obtint le grand prix décennal, tandis que les

une nouvelle réaction, celle de la couleur contre le dessin. Granet, Forbin, rejetaient aussi la peinture pseudo-grecque pour faire du genre où la Grèce n'avait rien à voir.

Pendant ce temps et en dehors de l'art officiel, de l'art à la mode, se trouvait comme toujours un protestant; à ce moment, c'est Prud'hon, l'ancien élève de Pierre[1] qui s'obstine à conserver la grâce quand tout autour de lui on la proscrit, et qui trouvait souvent, sans parti pris de le rechercher, une interprétation exquise de l'antique.

Avec les maîtres que nous venons d'indiquer, s'étaient formés à

Sabines de David n'eurent que la première mention honorable. Voici la liste des prix décernés en 1810, par le jury, composé de membres de l'Institut :

PRIX DE PREMIÈRE CLASSE.	MENTIONS HONORABLES.
Musique de grand opéra.	
La Vestale (Spontini)	Sémiramis (Catel).
Tableaux d'histoire.	
Une scène du Déluge (Girodet)	Enlèvement des Sabines (David). Phèdre (Guérin). La Justice poursuivant le Crime (Prud'hon). Télémaque (Meynier).
Tableaux d'histoire nationale.	
Le Sacre de Napoléon (David)	La Peste de Jaffa (Gros). Le Passage du Saint-Bernard (Thévenin).
Sculpture. Sujet national.	
La statue de l'Empereur (Chaudet)	Le Poussin (Julien). La Pudeur (Cartellier).
Sculpture. Sujet héroïque.	
Les Muses; bas-relief au fronton de la colonnade du Louvre (Lemot).	L'Histoire (Moitte). La Victoire et la Paix; Bas-reliefs dans l'intérieur de la cour du Louvre (Roland).
Architecture.	
Arc de triomphe du Carrousel (Fontaine et Percier).	Restauration du palais du Luxembourg (Chalgrin). Salle du Tribunat (Beaumont). Théâtre des Variétés (Célerier).
PRIX DE DEUXIÈME CLASSE.	
Musique d'opéra-comique	
Joseph (Méhul)	Les Deux journées (Chérubini). L'Auberge de Bagnères (Catel).
Gravure en taille-douce.	
L'enlèvement de Déjanire, d'après le Guide	
Gravure en médailles.	
Feu Rambert-Dumarest. — Galle.	
Gravure en pierres fines.	
Jeuffroy.	

[1] Le 9 octobre 1780, Prud'hon fut admis à l'Académie comme élève protégé par Pierre. (Registres d'admission.)

l'atelier de David un grand nombre de peintres médiocres qui n'avaient pris de l'école que ses défauts en les exagérant, et qui, dans la représentation des grands événements de l'époque, surtout des batailles, n'avaient produit qu'un éternel poncif de costumes militaires, d'armes brisées, de figures théâtrales, etc. Jamais école n'était tombée, du vivant de son fondateur, plus bas et plus rapidement. Après la chute de l'empire, cette légion de barbouilleurs, sans même nettoyer sa palette de la veille, se mit à peindre des Preux, des sujets de la Gaule poétique, des tableaux royalistes et religieux. Dessin, couleur, inspiration, foi, conviction, talent, tout est scrupuleusement banni de cette peinture théâtrale, maniérée, sotte et ennuyeuse, qui croyait toujours faire de l'antique. Les meilleurs élèves de David, de la seconde génération, n'étaient pas assez forts pour arrêter la décadence de l'école, et pour compenser par la beauté de leurs œuvres la nullité des imitateurs de David.

Une réaction était inévitable au milieu de cette faiblesse. Géricault en donna le signal. L'admirable musée réuni au Louvre par les conquêtes, et qui était si inutile pour la foule des élèves de David, forma Géricault, qui dès 1812 exposait son Chasseur. Le radeau de la Méduse, exposé en 1819, fit une grande sensation. L'invention, la vie, la vraie poésie, la couleur cherchaient à remplacer le poncif plastique et décoloré. Après Géricault, M. Delacroix exposa en 1822 son tableau du Dante et s'efforça de renouer le fil de la tradition brusquement coupé par David. Les deux Johannot, Roqueplan, Léopold Robert, MM. Schnetz, Paul Delaroche, Horace Vernet, Ingres et le sculpteur David, le comte de Forbin, Granet, Augustin Régnier, Marilhat et Charlet, qu'il ne faut pas oublier, travaillèrent, chacun dans sa ligne, à créer une nouvelle école française et à retrouver nos traditions, en même temps qu'avait lieu le brillant mouvement littéraire de la Restauration contre ce que l'on appelait alors la littérature classique.

L'Exposition universelle est trop près de nous et a été trop bien appréciée par des critiques judicieux pour que nous ayons autre chose à en rappeler que quelques grandes individualités. MM. Ingres, Delacroix, Horace Vernet, Decamps, Meissonnier, Théodore Rousseau, Diaz, Philippe Rousseau, Leleux, Troyon, Mlle Rosa Bonheur, Raffet, maintiennent, dans tous les genres, à notre école son ancienne splendeur et sa glorieuse influence. Nous avons repris, dans

toutes ces révolutions nos vieilles traditions d'originalité, de distinction, de modération, d'élégance et de bon goût, et nous y avons gagné la couleur [1].

David eut autant de réputation et d'influence à l'étranger que pas un des grands peintres français qui l'avaient précédé. « La nombreuse école de David, dit M. Delécluze en rendant compte de l'Exposition universelle [2], se composait non seulement d'élèves français, mais de ceux qui vinrent de toutes les parties de l'Europe pour recevoir les leçons et se pénétrer des principes de ce maître. Vers 1800 on voyait dans son atelier Kraft le Suédois [3], Skwekle et Frédéric Tieck, l'un Allemand, l'autre Prussien, ainsi que deux peintres espagnols, Aparicio et Don Jose Madrazzo, et le sculpteur Alvarez, qui se sont fait un nom dans leur pays en y reportant les principes qu'ils avaient puisés à l'école du maître français. Serangeli de Milan, Bartolini, le sculpteur Florentin [4], étaient aussi des élèves distingués de David, et parmi les Belges on compte Gregorius, Odevaere, Navetz, Pœlinck, Moll, Stapleaux et Madou. Ceux qui viennent d'être nommés, sans tenir compte de beaucoup d'autres dont les noms sont moins célèbres, ont concouru à répandre dans les différents pays de l'Europe les principes que David professait en enseignant son art.... » A ces artistes nous devons encore ajouter le Grec Bulgari; les Genevois Reverdin, Auriol, Agasse; le Milanais Appiani; le peintre de Stuttgardt G. F. E. de Vaechter, qui séjourna quatorze ans à Paris avant d'aller à Rome, en 1795, et devint professeur à l'école des Beaux-Art de Stuttgardt; le graveur en médailles Brandt, de Berlin; le peintre prussien Guillaume Wach, devenu plus tard le chef de l'école de peinture de Berlin; le sculpteur prussien Louis Wichman, etc.

« L'école académique de David déborda entièrement sur l'Allemagne pendant les premières années du XIXe siècle [5].» Cette influence exclusive cessa quand la réaction politique contre la France napo-

[1] Que mes bons amis E. Soulié et Ph. de Chennevières me permettent, en finissant cette esquisse de l'histoire de la peinture, de les remercier de tout ce qu'ils lui ont donné.

[2] Les Beaux-Arts dans les deux mondes en 1855, p. 1.

[3] Devenu plus tard professeur à l'Académie de Stockholm.

[4] Voyez l'article de M. H. de La Borde sur Bartolini, dans la Revue des Deux-Mondes, 1855.

[5] *Raczynski,* t. I.

léonienne commença; l'Allemagne se souleva alors contre l'école française; on opposa l'*Altdeutsch* au style français, et, en 1814, les frères Boisserée détrônèrent le style de David en popularisant le goût du vieux style gothique allemand.

Les grands élèves de David n'eurent pas moins d'action et d'influence que leur maître. J. Gorbitz, Norwégien, Bégas, Prussien, et l'anglais Bonnington furent les élèves de Gros. Sparrgren, miniaturiste suédois, se forma à l'école d'Isabey. Schirmer, peintre de paysage de Dusseldorf, Louis Krevel, peintre de portraits de Cologne, Camuccini, de Rome, se sont formés à Paris; on pourrait encore grossir cette liste déjà trop longue.

L'influence de notre école contemporaine n'a pas cessé. Les étrangers continuent à se former chez nous, et le livret de l'Exposition universelle constate combien d'étrangers, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, de tous pays, sont élèves de nos Français. Tout le monde a constaté cette influence; je n'ai qu'à citer :

« En donnant, dit M. Delécluze, un aperçu de l'état actuel de l'art de la peinture en Europe, j'ai insisté, en commençant ces examens, sur l'influence qu'a eue et qu'exerce encore l'école fondée en France par Louis David. L'Espagne, plus que tout autre pays peut-être, y est restée soumise, et il suffit de parcourir le livret espagnol pour s'assurer que la plus grande partie des professeurs qui ont formé les élèves aujourd'hui dans la force de l'âge ont étudié vers 1800 à l'école de David. Joseph Aparicio, MM. Antoine de Ribera, Joseph Madrazzo et le sculpteur Alvarez ont enseigné la plupart des artistes qui tiennent en ce moment le premier rang à Madrid. En outre, on voit que de nos jours la disposition favorable des artistes espagnols à l'égard de l'école française subsiste encore, car parmi ceux qui ont envoyé à l'Exposition universelle, plusieurs d'entre eux se sont fait inscrire comme élèves de MM. Ary Scheffer, Paul Delaroche, Calamatta et de Mlle Rosa Bonheur. On pourrait même dire qu'en ce moment l'école espagnole a une propension à imiter trop complaisamment celle de France, surtout dans la peinture de portraits [1]. Et en effet, à cela près du costume des personnages, de celui des femmes surtout, qui retient encore quelque chose de national, les

[1] « Aujourd'hui sans l'écusson semé de lions et de tours, on confondrait aisément les peintres d'Espagne avec les nôtres (au palais de l'Exposition universelle); c'est le cas d'appliquer le mot si connu : « Il n'y a plus de Pyrénées ». — *Th. Gautier*.

portraits espagnols qui figurent en ce moment à l'exposition ont un air de famille avec ceux de MM. Dubufe et Winterhalter. »

Après avoir constaté l'influence extérieure de l'école moderne, mentionnons les peintres qui ont travaillé à l'étranger ou pour l'étranger pendant cette période. Nous aurons à citer en première ligne, David qui se retira en Belgique et exerça une action toute puissante sur l'école flamande; Gérard, Isabey et Gros qui ont fait beaucoup de portraits. « C'était une faveur que d'être peint par Gérard[1], et les têtes couronnées elles-mêmes se sentaient honorées de la condescendance qu'il leur témoignait[2]. »

Toute une colonie d'artistes alla au Brésil; elle se composait de Lebreton, N.-A. Taunay, Debret, A.-M. Taunay, sculpteur, Grandjean de Montigny, architecte, F. Taunay, peintre de paysages. En Russie, nous trouvons Swebach, directeur de la manufacture impériale de Saint-Pétersbourg, Benner, miniaturiste, Horace Vernet, Ladurner, Eugène Pluchard; — en Angleterre, Francia, peintre d'aquarelles. Si l'école anglaise, par son originalité absolue, rejette tous nos artistes, elle appelle en revanche nos décorateurs, nos orfévres, nos ornemanistes; ce sont les orfévres Vechte, Bisson, Morel, qui ont donné la victoire à l'orfévrerie anglaise aux expositions universelles de Londres et de Paris. — Nous trouvons encore en Italie : Fabre, à Florence; Pecquignot, à Naples; Chauvin, Boguet et Ingres à Rome; Joseph Colignon, directeur de l'Académie de Sienne.

Beaucoup d'autres ont travaillé pour l'étranger. M. Brascassat, le peintre d'animaux, a fait de nombreux tableaux pour la Belgique, la Hollande et l'Allemagne. Nos verriers, MM. Lobin, Claudius Lavergne et Ed. Fiot, par leurs travaux pour l'Angleterre et pour Rome rendent à la peinture sur verre sa vieille renommée européenne. Nos orfèvres (Froment-Meurice), nos fabricants de bronzes (M. Denière), nos potiers (M. Avisseau), nos sculpteurs ont la même importance à l'extérieur.

Nous ne pouvons mieux terminer ce chapitre qu'en reproduisant l'appréciation du *Moniteur*[3] sur la peinture à l'exposition universelle.

« L'exposition ne présente, à proprement parler, que quatre divi-

[1] Le prix de ses portraits en pied (figure seule) était de 10,000 francs, à très-peu d'exceptions près, et n'a jamais dépassé 12,000 francs pour les souverains comme pour les particuliers.

[2] *Lenormant*, Vie de François Gérard.

[3] 22 novembre 1855.

sions : la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne ; et encore, à l'exception de la galerie anglaise, un grand nombre de toiles qui figurent dans les galeries de l'Autriche, de la Bavière, du Danemarck, de l'Espagne, de la Norwége, de l'Amérique même, ont été déjà vues à Paris aux précédentes expositions. Nos livrets ont déjà cité les noms de leurs auteurs. La plupart nous appartiennent, les uns par la naissance, les autres par leurs études ou leur séjour à Paris, les autres aussi par les récompenses que la France leur a déjà décernées : tous sont venus chercher en France le goût, l'inspiration, le talent. »

GRAVURE.

1° *Sous Louis XIV.*

Malgré les illustres graveurs du règne de Louis XIII et de la régence d'Anne d'Autriche[1], ce fut seulement sous Louis XIV que notre école de gravure devint la première de l'Europe par la réunion extraordinaire des plus grands talents[2]. Quelque gloire qu'eussent acquise les graveurs étrangers et français des âges antérieurs, ils furent encore surpassés par ceux de l'époque de Louis XIV qui portèrent la gravure à un degré de perfection qu'on n'a pas dépassé depuis. Ce que l'on admire dans leurs estampes c'est la variété, c'est la facilité avec la correction et le style, c'est encore la fidélité rigoureuse à reproduire le style du maître. Quant aux graveurs de portraits, ils ont employé toutes les ressources de l'art pour rendre avec une étonnante vérité la vie et la physionomie du modèle, et jusqu'à la couleur du maître qui l'avait peint.

La France, pendant le règne de Louis XIV, fut le seul pays de l'Europe où la gravure fut pratiquée avec un tel succès. Beaucoup de souverains et un grand nombre de personnages étrangers firent graver leurs portraits en France. On doit à Nanteuil les portraits de la reine de Pologne et de Suède, Louise-Marie de Gonzague (1653), de Charles II, duc de Mantoue (1652), de Charles-Em-

[1] Callot, Mellan, Michel Lasne, Daret, Morin, Abraham Bosse.

[2] Gérard Audran, Benoît Audran, Jean Audran, Étienne Baudet, Guillaume Chateau, Nicolas Dorigny, Pierre Drevet le père, Gérard Edelinck, Nicolas Larmessin, Sébastien Leclerc, Antoine Masson, Robert Nanteuil, Jean Pesne, Nicolas Pitau, François Poilly, Jean Louis Roullet, Claudine Stella, Van Schuppen, Israël Sylvestre.

manuel, duc de Savoie (1668), de Marie-Jeanne-Baptiste, duchesse de Savoie et régente (1668), de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg (1674). — L'abbé Lambert, en parlant de Pierre Drevet, dit « qu'il y eut peu de cours de l'Europe où la gloire de cet illustre artiste n'ait été portée. Le roi d'Angleterre, ceux de Suède, de Pologne et d'Espagne voulurent avoir leurs portraits gravés de sa main. » On a de lui les portraits de Philippe V d'après F. Detroy et d'après Rigaud; de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, d'après F. Detroy; d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick (1704); de Christine-Caroline, margrave de Brandebourg, duchesse de Wurtemberg. — Le pape Alexandre VII fit faire son portrait par Fr. Poilly. — Les papes Clément IX et Innocent XI firent graver le leur par Et. Baudet et par Gérard Audran; le pape Clément XIII par J.-B. Poilly. — On doit citer encore : les portraits de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, et de l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, d'après Vivien; ceux de Samuel Frisching, général des Suisses, et de Jean-Frédéric de Willading, consul de la république de Berne (1718), gravés par Benoît Audran; — les portraits de Clément-Auguste, prince de Bavière, d'après Vivien, par Jean Audran; — de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg (1683), du doge de Gênes (1685), par Antoine Masson; — Madeleine Masson, sa fille, grava le portrait du duc de Savoie, Victor-Amédée II; — enfin Larmessin fit les portraits de Charles XI, roi de Suède, et de l'électeur de Cologne, Maximilien-Henri.

Les étrangers vinrent apprendre la gravure dans les ateliers de nos maîtres. Ainsi le célèbre Gustav ab Amling, peintre et graveur de l'électeur de Bavière (mort en 1702), se forma à Paris sous la direction de Fr. Poilly.

2° *La Régence, Louis XV.*

A ce moment, Louis Desplaces, G. Duchange, Al. Loir, Laurent Cars, les deux Simonneau, Nicolas Tardieu, Jean Moyreau, Chereau, Claude Drevet, Pierre Drevet fils, sont à la tête de l'école et conservent, à l'endroit des procédés, la supériorité des maîtres de l'époque précédente; mais on reproche à quelques-uns d'entre eux d'interpréter le modèle et de ne plus avoir cette magistrale exactitude de Pesne et d'Audran.

Pendant ce temps, Nicolas Dorigny était appelé en Angleterre

(1711-25), pour graver les cartons de Hampton-Court. Cet habile élève de Gérard Audran, fit le premier de la gravure d'histoire en Angleterre; il devait être bientôt suivi par toute une colonie de graveurs français qui allaient par leurs travaux et leur enseignement fonder l'école de gravure anglaise.

Philippe Le Bas forme la transition entre l'école de la Régence et celle de Louis XV. Les graveurs les plus remarquables de ce règne sont : Aliamet, Balechou, Beauvarlet, Ch. Nic. Cochin, Daullé, N. Delaunay, Dupuis, Eisen, Fessard, Fiquet, Flipart, Gaucher, Lempereur, Lépicié, Jean Massard, Moreau le jeune, Saint-Aubin, Surrugue. Si ces graveurs ont perdu le grand style des écoles de Louis XIV et de la Régence, ils ont en revanche plus de vie et d'élégance; leur burin est spirituel, léger, agréable; leur exécution, d'une délicatesse extrême; ils font de la gravure de genre en maîtres sans rivaux.

De même que dans la peinture, il y eut dans la gravure une réaction contre la manière du XVIIIe siècle. Wille, avec sa propreté et sa lourdeur allemandes, la commença; il fut le maître de Bervic, dont le burin sec, froid et raide, accomplit la réaction.

Pendant ce temps, notre école continuait d'exercer une grande influence à l'étranger. Bernard Picart s'établit en Hollande. Trente-trois graveurs dont les plus connus sont : Baron, Aliamet, Lempereur et surtout Vivarès, fondèrent l'école anglaise à Londres; tous les grands graveurs anglais sont élèves de nos français : Ingram, Ryland, Robert Strange, se formèrent à Paris sous la direction de Le Bas, en même temps que Woolett se formait à Londres avec Vivarès. — Les Allemands Wille, Preisler, G.-Fr. Schmidt, Schmuzer, Wagner, venaient étudier à Paris. Wille y resta; Schmidt devint graveur du roi de Prusse, et Schmuzer, directeur de la classe de gravure à l'Académie de Vienne. — L'Académie de Saint-Pétersbourg envoyait ses pensionnaires à Paris; la Suède, également; Le Bas fut le maître du graveur suédois Rehn. — Le beau recueil d'estampes connu sous le nom de la Galerie de Dresde, a été presque tout entier gravé à Paris. — La Saxe et l'Autriche faisaient venir nos imprimeurs en taille-douce, et Marie-Thérèse envoyait en 1775 l'imprimeur viennois Landerer se perfectionner à Paris. — Enfin, c'est par des graveurs de Paris que l'empereur de la Chine fit graver les seize estampes connues sous le nom de Batailles de la Chine.

3° *École moderne.*

Avec Bervic, chef de l'école moderne, Alexandre Tardieu, Duplessis-Bertaux, Sergent-Marceau et de Boissieu, se distinguent à la fin du XVIIIe siècle. A l'époque de David, M. Desnoyers et Raphaël-Urbain Massard furent les plus célèbres graveurs. M. Desnoyers, chef d'une école considérable, s'affranchit des idées exclusives du moment; il revint à l'Italie, grava quelques vierges de Raphaël et laissa à R.-U. Massard le privilége exclusif de graver les peintures de David. Les principaux graveurs de notre temps sont élèves de M. Desnoyers.

SCULPTURE.

1° *Henri IV. Richelieu. Mazarin.*

Pendant le règne de Henri IV, l'école de sculpture de la Renaissance se continua en s'affaiblissant et en se faisant de plus en plus italienne avec B. Prieur et Biard; Jacquet restait seul dans la voie française. Pendant ce temps, Jean de Bologne, Pierre de Francheville, Nicolas Cordier, Nicolas d'Arras, Guillaume Berthelot, travaillaient en Italie, à Florence ou à Rome, mais en acceptant le style italien, et par conséquent n'exerçaient aucune influence française. Codoré, le célèbre graveur en pierres fines, fit alors le portrait de la reine d'Angleterre Élisabeth, et Guillaume Dupré, sculpteur et graveur en médailles, exécuta la statue équestre de Victor-Amédée Ier, à Turin.

Sous Louis XIII, Simon Guillain, chef d'une nombreuse école, Jacques Sarazin et les deux Anguier[1] furent les principaux sculpteurs. Sans atteindre à la hauteur où arrivèrent les peintres, ils ont produit néanmoins de belles œuvres, entièrement dans la tradition française qui a repris le dessus dans la sculpture comme dans la peinture.

Sarazin et Michel Anguier travaillèrent beaucoup à Rome : « Les plus beaux morceaux de sculpture qui se trouvent à Rome, écrit

[1] Presque toutes les œuvres de ces maîtres sont détruites ou dispersées; le Louvre en possède quelques-unes. Sarazin est l'auteur des cariatides qui décorent le pavillon central du Louvre. On voit de lui, au Jardin des Plantes de Paris, le groupe des deux enfants à la chèvre; ce chef-d'œuvre vient de Marly. — Voyez sur ces artistes les Mémoires sur la vie et les ouvrages des principaux membres de l'Académie, 2 vol. in-8°.

Dandré-Bardon, sont de Sarazin. » Claude Perrault fit diverses sculptures à Venise. Hubert Le Sueur fut le statuaire le plus important de l'Angleterre avant Roubillac. Jean Parise, célèbre graveur de médailles, fut appelé en Suède par Christine. En même temps que la sculpture redevenait originale en France, l'école acquérait de l'importance au dehors.

2° *Louis XIV.*

Asservis à Le Brun, les nombreux sculpteurs [1] du règne de Louis XIV ne furent que des praticiens aux ordres du premier peintre tout-puissant, exécutant sur ses dessins toute la sculpture décorative des palais et des jardins que le roi faisait bâtir. La plupart de ces artistes, hommes de talent, produisirent, sous la forte direction de Le Brun, un ensemble d'œuvres en harmonie parfaite avec le style de l'architecture et de la peinture. A côté d'eux se place l'orfévre Ballin, auteur principal de toutes ces grandes pièces d'orfévrerie qui servaient d'ameublement à Versailles et tenaient, par la beauté de leurs formes et le fini de l'exécution, une place si importante dans la décoration du palais [2].

Quelques sculpteurs échappèrent à la direction de Le Brun : Puget, Théodon et Legros ; mais les deux derniers furent obligés de s'en aller à Rome ; Puget resta fièrement à Marseille. Toutefois, Louis XIV lui commanda, et fit placer dans l'allée royale du parc de Versailles, les groupes de Milon de Crotone et de Persée [3]. A côté de ces grands artistes, il faut placer Girardon et Coyzevox. Le mausolée du cardinal de Richelieu, par le premier, les bustes du second,

[1] Les plus importants sont Lerambert, les deux Marsy, Tuby, Lehongre, Regnaudin, Van Clève, Desjardins, Girardon.

[2] Ce mobilier, le plus somptueux qui ait jamais existé se composait de cabinets, tables, guéridons, coffres, fauteuils, siéges, tabourets, bancelles à dossier, balustrades d'alcôves, garnitures de cheminées, bordures de miroirs, torchères, girandoles, bras, chandeliers, nefs, bassins, vases, urnes, aiguières, buires, flacons, cuvettes, plateaux, salières, pots à fleurs, caisses d'orangers, cassolettes, brancards, seaux, cages, écritoires, gantières, crachoirs, etc., figurines, bas-reliefs, filigranes d'or, de vermeil et d'argent. Le tout a été fondu en 1689, 1690 et vers 1709 ; (voyez dans le journal de Dangeau, t. III, p. 33, les indications contenues dans la note du 3 décembre 1689). Quelques tableaux du Musée de Versailles nous ont conservé le souvenir de ces magnificences ; ces tableaux sont : les Modèles de tapisseries représentant les résidences (nos 4585-96), le roi visitant la manufacture des Gobelins (2017), la réparation faite au roi par l'ambassadeur d'Espagne (1055).

[3] Ils sont actuellement au Musée du Louvre.

sa statue de la duchesse de Bourgogne en Diane chasseresse, et ses imitations de l'antique, si élégantes, si pures et si françaises [1], sont au nombre des principales œuvres de notre école.

« Depuis le renouvellement des arts, on n'a jamais vu en quelque lieu que ce soit le grand nombre de sculpteurs excellents et de bons graveurs en tout genre et en toute espèce qu'on a vus en France sous le règne du feu roi.

« Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la sculpture, sont réduits depuis longtemps à se servir de nos ouvriers. Puget, sculpteur de Marseille, fut choisi préférablement à plusieurs sculpteurs italiens, pour tailler deux des quatre statues dont on voulait orner les niches des pilastres qui portent le dôme de la magnifique église de Sainte-Marie-de-Carignan, à Gênes. Le Saint-Sébastien et le Saint-Alexandre-Sauli sont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint-Jean, ni à l'ouvrier qui fit le Saint-Barthélemy; mais les Génois regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre statues. Quand les Jésuites de Rome firent élever, il y a quarante-cinq ans, l'autel de Saint-Ignace dans l'église du Jésus, ils mirent au concours deux groupes de cinq figures de marbre blanc, qui devoient être placés aux côtés de ce superbe monument. Les plus habiles sculpteurs qui fussent en Italie, présentèrent chacun son modèle, et ces modèles ayant été exposés, il fut décidé sur la voix publique, que celui de Théodon, alors sculpteur de la fabrique de Saint-Pierre, et celui de Le Gros [2], tous deux françois, étoient les meilleurs. Ils firent les deux groupes qui sont cités aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de la Rome moderne. La balustrade de bronze qui renferme cet autel, laquelle est composée d'anges qui se jouent dans des ceps de vigne mêlés d'épis de blé, est encore l'ouvrage d'un sculpteur françois [3]. »

De tous côtés, en Europe, on trouve à cette époque des sculpteurs français. En même temps que Puget travaillait à Gênes, on y rencontre La Mer, Onorato ou Honoré, Lacroix, Claude David. Même remarque pour Rome; avec Legros et Théodon, Jean Champagne,

[1] La Vénus accroupie; au perron du parterre du nord, à Versailles.

[2] « Le fameux Le Gros mourut à Rome fort jeune et y laissa plusieurs morceaux de sculpture qui vont de pair avec tout ce que les Italiens ont produit de meilleur en ce genre. » (*Franç. Blondel,* Arch. franç. t. III, p. 14).

[3] Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture, par l'abbé Du Bos, secrétaire perpétuel de l'Académie françoise. 1755, in-12. 6[e] éd., t. II, p. 180-1.

Michel Maille, Étienne Monnot et Villerme, le sculpteur de crucifix. A Cassel, c'est Pierre Monnot qui sculpte les fameux bains de marbre du Landgrave; à Berlin, nous trouvons Hulot et Charpentier; à Dresde, François Coudray et son fils Pierre Coudray; en Angleterre, Le Marchand, célèbre sculpteur en ivoire; en Danemarck, Lamoureux; en Suède, René Chauveau, premier sculpteur du roi de Suède, l'orfévre Jean-François Cousinet; en Russie, Nicolas Pinault[1], etc.

Boulle (André-Charles), architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, graveur ordinaire des sceaux royaux, est surtout célèbre comme ébéniste; il donna à nos meubles de nouvelles formes, les orna de bronzes élégants et de riches mosaïques formées de bois de diverses couleurs, de cuivre et d'ivoire. A une science profonde du dessin, il joignait le plus excellent goût. Boulle travailla pour presque tous les souverains de l'Europe.

Pour finir, citons encore un témoignage du XVIIIe siècle. Parlant de la basilique de Saint-Pierre de Rome, l'auteur des Lettres sur la renaissance de l'architecture grecque s'exprime ainsi :

« Quant à la partie de la décoration, il faut s'imaginer que tout ce que la peinture, la sculpture, l'art de jetter en bronze, de revêtir de marbre, peut produire de plus riche et de plus exquis, se trouve rassemblé dans la basilique du Vatican. La France a la gloire d'avoir fourni des artistes dignes d'y partager avec les Italiens l'admiration des étrangers. Les statues de Le Gros, de Monnot, de Slodtz, se soutiennent vis-à-vis des morceaux de L'Algarde, du Bernin, de Rosconi. Les tableaux du Poussin, de Vivien [sic], de Subleyras, rapprochés de ceux du Dominicain, du Guerchin, de Lanfranc, fixent encore les yeux et balancent les suffrages des spectateurs[2]. »

3° *XVIIIe siècle.*

Dès les dernières années du règne de Louis XIV, après la mort de Le Brun, la sculpture se dégagea de la peinture. En arrivant à sa liberté d'action, la sculpture devint originale et toute française avec Coyzevox, Nicolas Coustou et Guillaume Coustou, qui suivirent les traces du premier. La sculpture décrivait les mêmes évolutions que la

1 Pinault ou Pineau, mort en 1754, fut un sculpteur « habile pour l'ornement » D'Argenville (Descr. de Paris) l'appelle le célèbre Pineau.

2 Journal de Trévoux, 1760, p. 2980.

peinture, et dans ce grand travail qui s'accomplissait alors et transformait l'art français, Coyzevox et les Coustou furent les équivalents de Bérain, de Watteau, de Lemoine, de Robert de Cotte et de Boffrand.

Les types les mieux caractérisés de la sculpture de ce temps sont les quatre figures de nymphes, provenant de Marly, que l'on voit actuellement sur la terrasse du jardin des Tuileries [1], et les anges sculptés en bas-relief sur les portes des quatre chapelles du dôme des Invalides [2]. Il n'y a plus rien dans ces statues et dans ces bas-reliefs qui rappelle ni l'antique, ni l'Italie; c'est un art nouveau, né sur notre sol et sorti de notre génie national. On reprochera plus tard à cette élégante sculpture de tomber dans l'afféterie, mais il faut lui reconnaître alors des qualités éminentes et l'originalité la plus complète.

La sculpture resta dans cette voie jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, conservant une partie des mérites des chefs de l'école, la grâce, l'esprit, l'habileté du ciseau; mais les mêmes raisons qui amenèrent la décadence de la peinture produisirent aussi la décadence de la sculpture [3].

On voit au musée du Louvre quelques échantillons de la statuaire de cette époque dans les morceaux de réception de Thierry (une Léda), de Falconet (une Baigneuse), et de Pigalle (un Mercure attachant ses talonnières). La Léda et la Baigneuse sont de charmantes statuettes de jolies filles parisiennes; quant au Mercure c'est un beau jeune homme également de type français. L'antique n'a plus rien à voir en tout ceci.

Les étrangers furent enthousiastes et avides des œuvres de nos sculpteurs; tous furent employés au dehors, à ce point que la France est le pays le plus pauvre en morceaux de sculpture du XVIIIe siècle,

[1] Les deux statues du côté de la rue de Rivoli sont de Coyzevox, les deux autres sont de Coustou.

[2] Ces anges sont de N. Coustou et de Coyzevox; ils ont été gravés par Cochin, pl. 42 et 83 de l'ouvrage de l'abbé Pérau.

[3] Parmi les causes de la décadence de la sculpture sous Louis XV, le rapport sur l'état des Beaux-Arts, présenté par la quatrième classe de l'Institut à l'empereur Napoléon Ier, signale surtout : l'ignorance des artistes, la négligence absolue qu'ils mettaient à cultiver leur esprit. Tous demandaient à Cochin des dessins pour les grands monuments dont ils étaient chargés (mausolées, statues équestres), et qu'ils étaient incapables de composer. Le dessin original du mausolée du maréchal de Saxe, par Pigalle, a été fait par l'abbé Gougenot et arrangé par Cochin; le tombeau du Dauphin à Sens, par Coustou, a été fait aussi d'après un dessin de Cochin (p. 123, 127).

et qu'il est impossible d'y juger aujourd'hui les sculpteurs du temps [1]. L'électeur de Bavière avait appelé Ch.-Cl. Dubut. Le premier sculpteur de Frédéric le Grand était Adam, le cadet; Pigalle, Bouchardon, Guillaume II Coustou, Lemoyne, Vassé, travaillaient à Paris pour Sans-Souci. Ch.-Fr. Hutin était premier sculpteur de l'électeur de Saxe. En Angleterre, l'illustre Roubillac exécutait de nombreux et beaux travaux et réformait la sculpture anglaise qui en était encore aux types et aux procédés du Moyen Age. Saly était premier sculpteur du roi de Danemarck. Philippe V, roi d'Espagne, appelait Frémin, Thierry, Bousseau, les deux Dumandré (Hubert et Antoine), Michel Robert, Pierre Pitué et Verdiguier, pour peupler ses jardins de Saint-Ildefonse de groupes et de statues qui lui rappellassent Versailles. A Parme, nous rencontrons J.-B. Boudard; à Rome, Edme Bouchardon [2]; avec lui, L.-S. Adam, Michel-Ange Slodtz; à Turin, Ladatte. En Russie, Falconet et mademoiselle Collot étaient chargés par Catherine II d'élever le monument de Pierre le Grand; Gillet travaillait à Moscou; L.-Cl. Vassé à Saint-Pétersbourg; Fr.-Guill. Dubut à Saint-Pétersbourg et à Varsovie; Vernier, graveur en pierres fines, à Saint-Pétersbourg. Nous retrouvons mademoiselle Collot, devenue madame Falconet, sculptant en Hollande. J.-Ph. Bouchardon travaillait en Suède, en même temps que Larchevêque, chef d'une importante école à Stockholm, d'où est sorti Sergell.

Les orfévres, qui ne sont en réalité que des sculpteurs en métaux précieux, étaient aussi célèbres que nos autres artistes, soit par le bon goût de leurs œuvres, soit par les importants perfectionnements apportés à la partie matérielle de leur art. Claude Ballin II, orfévre de Louis XV, a surtout travaillé pour l'étranger : les cours de Portugal, d'Espagne, d'Italie, de Saxe, de Bavière, de Russie, le prince Eugène à Vienne, le Grand Turc lui-même, possédaient des œuvres importantes de Ballin. Toutes les tables des souverains de l'Europe « étaient ornées des chefs-d'œuvre » de Pierre Germain et de Thomas Germain. En parlant de ce dernier, l'abbé Lambert dit : « Il n'y eut

[1] Une grande partie de leurs œuvres principales, statues équestres, etc., a été détruite pendant la Révolution. Voyez *Patte*, Monuments élevés à la gloire de Louis XV, 1 vol. in-folio.

[2] L'écorché de Bouchardon eut un grand succès; partout il servait à l'enseignement du dessin. En 1766, Wille l'envoie à M. OEser, directeur de l'académie de peinture à Leipzig. Il a fallu l'écorché de Houdon pour détrôner celui de Bouchardon.

aucune cour de l'Europe qui ne recherchât avec avidité les ouvrages de cet incomparable artiste. »

La serrurerie avait autant de réputation que l'orfévrerie. Destriches, de Paris, sous Louis XV, exécutait pour le Portugal des grilles dont les contemporains vantent l'élégance.

L'art du fondeur avait reçu de tels perfectionnements par les soins de Gor, commissaire des fontes de l'Arsenal, qu'on imita partout ses procédés, et qu'on l'appela à Copenhague pour couler la statue de Frédéric V, modelée par Saly [1].

4° *La Réaction.*

La réaction se fit dans la sculpture en même temps que dans la peinture et pour les mêmes raisons; l'équivalent de Vien se trouve dans Bouchardon. Caylus et Grimm se tenaient pour satisfaits du style plus sévère de leur sculpteur favori, et nul ne pensait alors que la statuaire française arriverait bientôt à n'être qu'une plate imitation de la sculpture grecque. Il est vrai que Bouchardon ne faisait pas plus pressentir Chaudet que Vien ne préparait à David, et Gabriel à Percier.

Notre école alors faisait un bon usage de l'antique; elle s'en servait avec mesure pour anoblir et élever le goût, mais elle ne renonçait ni à la nature ni au goût français pour adopter une prétendue nature idéale et ce goût pseudo-antique qui est si détestable. Les sculpteurs de la réaction modérée, Bouchardon, Pigalle, Allégrain, Caffiéri, Clodion, Pajou, Houdon et le médailleur Duvivier, suivaient la manière française de Coustou et de Coyzevox, mais étaient plus forts et plus purs que les successeurs de ces deux grands artistes. Les bustes de Caffiéri, si pleins de naturel et de vie [2], la Baigneuse d'Allégrain, les sujets gracieux de Clodion, la Psyché de Pajou, son admirable buste de la Dubarry, les médailles de Duvivier, tous les ouvrages de Houdon, le plus original et le plus vigoureux talent de l'époque, avaient relevé l'école.

Julien poussa la réaction plus loin; la statue de la Jeune Fille à la

[1] L'espace nous manque pour parler de la sculpture d'ornements qui tient une grande place au XVIIIe siècle; il faut au moins rappeler les noms de Nicolas Pinault, de Jules Dugoulon, de Robillon et de François Romié, les plus célèbres.

[2] A propos du buste du médecin Borie, Diderot écrivait qu'il était « ressemblant à faire mourir de peur un malade. »

chèvre est de notre meilleur style français; mais la tête est tout à fait copiée ou imitée de l'antique. La date explique cette nouveauté; la statue de Julien est de 1787, c'est-à-dire de l'année du Socrate de David. Nous ne sommes encore qu'à la seconde manière de David; quand le peintre arrive à sa troisième manière, Julien fait alors la statue de Ganymède, ouvrage raide et froid, imitation complète de la statuaire antique, et Cartellier, Bosio et Chaudet paraissent.

Pendant cette période, nos sculpteurs, moins nombreux que dans la période précédente, sont aussi beaucoup moins employés à l'étranger. Cependant Houdon fit à Rome une célèbre statue de Saint-Bruno; pour les États-Unis il exécuta la statue de Washington. Roland travailla pour le prince de Salm-Kibourg. On trouve à Gênes, Philippe de Beauvais; à Parme, Edmond Petitot, Laurent Guyard et Julien dit de Parme; en Saxe, Acier, sculpteur à la manufacture de porcelaine; en Pologne, André Le Brun.

5° *Chaudet et l'école moderne.*

La sculpture avait été entraînée par le mouvement de l'opinion à imiter l'antique autant que la violence de la mode l'exigeait. S'il est impossible de faire un tableau absolument grec, rien n'empêche le sculpteur de faire une œuvre complétement imitée des statuaires anciens; il lui suffit de prendre un personnage mythologique ou historique et de lui donner les formes dont il a mille modèles sous les yeux. C'est à quoi la Réaction aboutit. Nos sculpteurs ne produisirent plus autre chose que des statues prétendues grecques; sous prétexte de sévérité, de grand style, la sculpture n'enfanta que des œuvres d'une raideur et d'une sécheresse désespérantes, sans originalité, sans goût, sans style. De même que les peintres, les sculpteurs abusèrent du nu et des attitudes théâtrales et copièrent l'antique sans le comprendre; quand ils eurent à traiter des sujets modernes ou des personnages contemporains, ils les transformèrent à l'antique. On peut citer parmi les plus ridicules exemples, la statue du général Dugommier[1] par Chaudet et celle du général Leclerc par Dupaty[2]. Dugommier est revêtu d'un manteau drapé à l'antique qui ne laisse voir de son uniforme que les bottes à éperons et le

[1] N° 1563 du Musée de Versailles.

[2] N° 1578 du Musée de Versailles.

collet de l'habit; sa tête est couverte d'un casque grec; il porte la barbe tout entière; c'est une tête absolument calquée sur celle d'un guerrier grec; on croit être devant un soldat spartiate, mais les bottes à éperons et une bombe qui est aux pieds de la statue rappellent qu'il est question d'un général moderne. Il est impossible d'imaginer un pareil contre-sens. Quant au général Leclerc, Dupaty l'a représenté absolument nu.

Chaudet fut cependant le plus habile sculpteur de l'époque; malheureusement pour lui, la plupart de ses œuvres capitales sont détruites. Quant à Moitte, Gois, Bridan, Bosio, Roland, Cartellier, Lemot, Dupaty, etc., ils forment la plus déplorable école de sculpture que nous ayons jamais eue [1].

Aussi nous n'avons pas à citer pour toute cette période, un seul nom de sculpteur à l'étranger. C'est en raison directe du caractère français de notre école que ses artistes sont employés et ont de l'influence en Europe. L'Europe ne les appelle et ne les occupe qu'à la condition qu'ils lui apportent des idées et des formes françaises.

Une réaction énergique a été faite, sous la Restauration, contre cette sculpture pseudo-antique, par Cortot d'abord, puis par David d'Angers, le grand sculpteur moderne, l'auteur du Philopémen, par Pradier, charmant sculpteur de genre, par Rude et M. Barye. Les dignes élèves de ces grands maîtres, MM. Bonassieux, Cavelier, Diebolt, Guillaume, Oliva, ont soutenu victorieusement l'honneur de l'école dans le concours de l'exposition universelle; ils lui ont maintenu le premier rang que leurs maîtres lui avaient reconquis non seulement dans la statuaire mais encore dans tous les arts qui en dépendent.

De notre temps, M. Friederich a travaillé pour la Prusse et le duché de Bade; M. le comte de Nieuwerkerque, pour la Hollande, où il a fait une des meilleures statues équestres de notre époque, celle de Guillaume le Taciturne; Mlle de Fauveau s'est fixée à Florence; M. Lemaire a fait de beaux frontons à l'église Saint-Isaac de Saint-Pétersbourg; M. Rochet a travaillé pour la Savoie et le Brésil; David d'Angers et Pradier pour toute l'Europe.

[1] Thomire (Pierre-Philippe), habile ciseleur et fabricant de bronzes (né à Paris en 1751, mort en 1843), élève de Pajou, a exécuté pour le roi d'Angleterre, Georges IV, de grands candélabres, et pour le comte A. Demidof, un vase en malachite, une table et un temple (de 6m.70 de H.), en bronze doré, enrichi de malachite et de lapis-lazuli.

ARCHITECTURE.

1° *XVIIe siècle.*

Lorsqu'en 1595, Henri IV résolut d'achever la galerie du Louvre[1], « nos grands artistes du XVIe siècle, les plus nobles représentants de la Renaissance française, étaient tous au tombeau. La génération qui les suivait n'avait ni cette sûreté de goût, ni ce grand fonds d'imagination ou d'originalité qui jusque là nous avait garantis de la contagion italienne. Nous devenions plus enclins à chercher nos exemples au delà des monts, à mesure que les progrès du mal y devenaient plus rapides. Les deux seuls architectes qui se fussent montrés fidèles aux traditions de l'antique et du XVe siècle, et qui eussent tenté, au moins en théorie, d'y ramener l'Italie, tout en les reniant trop souvent dans leurs œuvres, Vignole et Palladio, avaient cessé de vivre. Maderne régnait seul, et le terrain se préparait pour les ambitieuses folies de deux hommes alors au berceau : le Bernin et le Borromini[2]. »

Jusqu'à Mansart l'influence étrangère pesa de plus en plus sur notre architecture. On introduisit dans la décoration de la grande galerie du Louvre, élevée sous Henri IV[3], l'ordre colossal, « une des plus grandes licences du seizième siècle italien[4], » et notre architecture pervertie fit un pas de plus dans la voie funeste de l'imitation servile d'une architecture en décadence. Le palais du Luxembourg, bâti par Desbrosses[5] pour Marie de Médicis est, au moins dans sa décoration, une imitation du palais Pitti à Florence. Le portail de Saint-Gervais (1616), œuvre du même architecte, est emprunté aux portails de l'église du Jésus et de Saint-André-della-Valle, à Rome; on blâme justement la superposition de trois ordres dans la façade d'un édifice dont l'intérieur n'a pas d'étages super-

[1] Entre le pavillon Lesdiguières et les Tuileries; l'autre partie est du temps de Henri II.

[2] *Vitet*. Le Louvre, dans la Revue contemporaine, t. III, p. 390. 1852.

[3] Peut-être par J.-B. Ducerceau.

[4] *Vitet*, loc. cit.

[5] Salomon Desbrosses et non pas Jacques.

posés, et on regrette de voir Desbrosses faire un tel emprunt à l'architecture italienne[1].

Le dôme de la petite église des Carmes, de la rue de Vaugirard, suivi bientôt du dôme de l'église de la Sorbonne (1635-53), construit par Lemercier, et de celui du Val-de-Grâce (1654-65), bâti par Lemuet, sont une nouvelle importation italienne.

Enfin quand Louis XIV veut achever le Louvre, c'est au Cavalier Bernin qu'il s'adresse. On lui demande d'abord des projets, qu'il envoie; on y fait des corrections qui le scandalisent[2]; enfin on se décide à le faire venir à Paris (1665). Pour vaincre les résistances du Cavalier, Louis XIV lui écrivit de sa main; pendant son voyage en France, il reçut des honneurs extraordinaires. Puis, quand le Bernin eut arrêté ses projets, le tout se trouva laid, incommode, manquant de goût et de bon sens[3]; on ne pouvait exécuter les plans du Cavalier, qu'à la condition de détruire l'œuvre de Pierre Lescot. On aurait eu beaucoup de peine à se débarrasser du Bernin si la rigueur de l'hiver ne fût venue en aide à Colbert et à Perrault. Bernin partit pour l'Italie avec un brevet de 12,000 livres de pension; il est le dernier grand artiste italien appelé en France avec apparat; mais on tomba de Bernin en Perrault. La colonnade du Louvre, espèce de placage sans fenêtres, reposant sur un immense soubassement, couronné d'un simple cordon de balustres à jour, avait mille défauts; d'abord elle consacrait le triomphe de l'ordre colossal; elle faisait disparaître pour la première fois notre vieux système de toiture[4], et ce que les architectes italiens du XVIe siècle avaient respecté était détruit « par un médecin de la faculté de

[1] Voyez les Études d'architecture en France, par M. Léon Vaudoyer, dans le Magasin pittoresque, 1845.

[2] Rome, 2 décembre 1664; le duc de Créquy à Colbert :

« Monsieur, je fus jeudy dernier chez le cavalier Bernin et estant entré avec luy en discours sur le nouveau dessein que vous m'avez mandé que le roy souhaitoit qu'il fist pour le Louvre, il me parut extrêmement scandalisé de la manière dont on avoit traitté celuy qu'il a déjà envoyé. Il me dit mesme ces paroles que l'on y avoit fait plus d'observations et trouvé plus de défauts qu'il ne falloit de pierres pour le bastir... » (*Lettres de Colbert*, collection verte, Bibl. impér.)

[3] Voyez dans *Blondel*, Archit. franç. t. IV, tous les détails de cette affaire, avec les plans et élévations des projets de Perrault, de Bernin, de Lemercier et de Marot. Les projets de Bernin sont d'une étonnante laideur.

[4] Blondel (Arch. franç. IV, 67), dira plus tard que dans la décoration d'un palais « les combles apparents sont contraires à la bienséance ».

Paris; » elle jetait l'architecture française dans une voie d'imitation exagérée de l'architecture grecque; elle était en pleine contradiction avec le style de l'édifice; elle était trop haute, trop large, et amenait forcément la surélévation si fâcheuse des façades de la cour et la destruction de la façade méridionale que venait de construire Levau [1].

La colonnade du Louvre fut élevée de 1667 à 1674. A la même époque, Fr. Blondel construisait la porte Saint-Denis en prenant ses modèles dans l'architecture romaine, dans la colonne Trajane, dans la colonne rostrale du Capitole et dans les médailles romaines.

Pendant que Desbrosses, Perrault et Blondel faisaient de l'architecture italienne et antique, l'architecture française se soutenait et luttait. Salomon de Caus, contemporain de Desbrosses, faisait pour l'électeur Palatin, à Heidelberg, les constructions les plus originales et les plus remarquables jardins. Mais ce fut dans la construction des hôtels et des châteaux, élevés en si grand nombre pendant le règne de Louis XIII (voy. p. LXXIV.) et dans la nécessité de bâtir d'une manière raisonnable des habitations appropriées aux mœurs, aux besoins et au climat du pays, que l'architecture française trouva le principe de son salut; si elle n'avait eu à construire que des monuments d'apparat, elle fût demeurée anti-française.

A en croire Tallemant et Sauval, la marquise de Rambouillet serait le premier auteur de ces changements; peu satisfaite de tous les dessins qu'on lui présentait, elle fit elle-même le plan de son hôtel. « C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers, et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres; et cela est si vrai, que la reine mère, quand elle fit bâtir Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet, et ce soin ne leur fut pas inutile [2]. » N'est-il pas intéressant de voir cette femme célèbre exercer sur notre architecture une influence semblable à celle qu'elle a eue sur les lettres?

De tous les hôtels de cette époque, les principaux qui subsistent à Paris sont l'hôtel Lambert, construit par Levau, l'hôtel Lauzun et

[1] Voyez sur l'histoire du Louvre, l'excellent travail de M. Vitet dans la Revue contemporaine.

[2] *Tallemant des Réaux*, éd. in-12, t. III, p. 213.

l'hôtel de Nouveau, à la Place-Royale[1]. Parmi les principaux châteaux, on peut citer comme types : le château de Maisons, par François Mansart ; le château de Versailles de Louis XIII (1627), par Lemercier qui a construit encore le château de Richelieu[2]; le château de Ruel[3]; le château de Lavardin dans le Maine, par J. Marot; le château de Vaux, bâti en 1653 par Levau pour le surintendant Fouquet, qui exerça sur ce mouvement français une si excellente influence.

Au milieu des projets présentés pour l'achèvement du Louvre, celui de Jean Marot, conçu dans l'esprit de P. Lescot, se distingue par ses caractères français et par son élégance; c'est une admirable protestation du bon sens et du génie national contre les projets du Bernin et de Perrault.

Mais de tous les architectes du temps, le représentant le plus éminent de la tradition française est Libéral Bruand « esprit expressif et pur, dit M. Vitet, égaré comme Lesueur dans cette bruyante époque », auteur du frontispice du bureau des marchands drapiers à Paris[4], et qui fera plus tard « le vrai chef-d'œuvre de son temps, la grande cour des Invalides, ce cloître militaire, dont la destination est si admirablement écrite sur ces mâles arcades, sur ces sobres profils[5]. »

Nous signalerons parmi les décorateurs de l'époque : Ch. Errard, Jean Marot, Antoine Lepautre et principalement Jean Lepautre. On a vu (p. LXXIII) quelle avait été l'importance d'Errard; ses ornements sont en général dans le goût antique et italien de la Renaissance. Nous ne croyons pas qu'il subsiste encore aucune œuvre décorée par Errard, mais nous pouvons citer comme exemple de son style les gravures représentant la décoration des appartements de la Reine au Vieux-Louvre; les arabesques sont d'une composition excellente[6].

[1] Aujourd'hui Hôtel de la mairie du huitième arrondissement.

[2] Le magnifique château de Richelieu, gravé par J. Marot, 21 feuilles in-folio oblong.

[3] Vues du château de Ruel et de ses jardins, dans le t. II, de l'Archit. à la mode; c'est déjà tout Versailles, par l'aspect général, les détails et les fontaines.

[4] Gravé dans l'Architecture françoise de Blondel.

[5] *Vitet*, loc. cit., p. 418. — Bruand a construit tout l'Hôtel des Invalides, sauf l'église du dôme.

[6] Volume H. d. 30 du Cabinet des estampes.

Jean Marot a publié « Diverses inventions nouvelles pour des cheminées avec leurs ornements » et des placarts; son style se rapproche tout à fait de celui des Lepautre.

Antoine Lepautre décora les plafonds de l'hôtel du marquis de Fontenay-Mareuil d'ornements fort élégants [1]; mais son frère Jean Lepautre, dessinateur et graveur d'architecture, est bien plus important par son talent original et varié. Jean Lepautre, malgré ses emprunts à l'Italie, est un des représentants les plus brillants de l'ornementation française. Jusqu'à Bérain et Boffrand, tout le monde suivit ses errements. La Chambre des Muses, à l'hôtel Lambert, la galerie d'Apollon, les premiers salons de Versailles (voir p. LXXIX) sont les échantillons les plus caractérisés de « l'ornementation à la Lepautre; » mais pour apprécier toute la fécondité, la richesse et le bon goût de l'artiste, il faut étudier son œuvre gravé qui est très-considérable [2].

Pendant cette période, nous ne trouvons avec Salomon de Caus, déjà mentionné, que deux de nos architectes employés à l'étranger: Simon de la Vallée, appelé en Suède par la reine Christine, et Jacques Bruand, qui construisit à Cologne un hôtel pour le célèbre banquier amateur Jabach [3].

[1] Desseins de plusieurs palais, plans et élévations... 1 vol. in-fol., 1652.

[2] On y trouve : des alcôves à la romaine, à la française, à la royale et à l'italienne (ces dernières sont tout à fait dans le style de Versailles); — des plafonds à la romaine, « nouvellement inventez par I. Lepaultre, » des quarts de plafonds, des ornements pour plafonds, du style le plus riche et le plus excellent; — des intérieurs; — des lambris « à la françoise, des lambris à l'italienne pour orner et embellir les chambres, sales, galeries et autres lieux magnifiques, inventez par I. Lepaultre, 1659 »; — des ornements de panneaux; — des chapiteaux, des frises ou montants à la moderne (1657); — des trophées d'armes et des montants de trophées d'armes (1659); — des lits à la romaine; — des grotesques, des mauresques et des arabesques, d'une très-élégante composition; — des cheminées à la romaine avec bas-reliefs; (les cheminées de Bérain et de Robert de Cotte, dont on parlera plus loin, sont donc bien une réaction française contre les cheminées italiennes); — des portes et des portes-cochères; — des jets d'eau, des fontaines sculptées, des termes, des supports, des vases (toute la décoration des jardins et parcs de Versailles dérive de là); — des clôtures de chapelles en menuiserie et « cerurie »; des chaires; des bancs de chœur; des clôtures de chœur; des autels; des tabernacles; des « eaux-bénitiers; » — des dessins de toute espèce pour l'orfèvrerie religieuse (1659); — des bordures de miroirs; — « des écussons ou entrées de cerures et autres ornements servants à embellir la cerurie », des clefs. — Tous ces ornements sont d'un style pur, variés, élégants, agréables et, me reproche qui voudra l'emploi trop fréquent du mot, d'un goût très-français.

[3] Gravé dans le Petit Marot.

Sous l'influence personnelle de Louis XIV qui aimait les grandes choses et se plaisait à bâtir, l'achitecture prit un nouvel essor. Jules-Hardouin Mansart, premier architecte du roi, est le principal architecte de l'époque, avec Lenôtre, dessinateur des jardins du roi; tous les deux ont été les chefs d'une école importante. Mansart a construit les châteaux de Versailles, de Marly, du Grand-Trianon et l'église royale des Invalides[1].

L'orangerie et la chapelle du château de Versailles sont les œuvres les plus remarquables de cet habile architecte; l'orangerie est d'une simplicité pleine de caractère et de grandeur, mais la chapelle semble résumer en elle toutes les qualités du style de Mansart. Toutes ses parties sont empruntées à l'architecture antique, mais disposées d'une manière originale, et sans que la préoccupation d'employer des détails anciens fasse sortir l'architecte du plan et des dispositions générales consacrées dans les édifices religieux. Mansart a conservé en effet la toiture, le campanile, le faîtage orné, les contre-forts, les gargouilles des églises du moyen âge; il a voulu faire une sainte chapelle.

Ce que l'on observe à la chapelle du château de Versailles, on le retrouve ailleurs; la disposition du monument est bien française; la décoration extérieure est inspirée de l'antique, mais avec discrétion et intelligence.

Bien que nous ayons déjà parlé de Bruant (voy. p. CXXIX), nous ne pouvons nous dispenser de répéter qu'il construisit, sous Louis XIV, l'hôtel des Invalides, moins l'église du dôme[2].

Mansart et Bérain commencèrent à modifier le système de décoration intérieure des Lepautre. On supprima les ornements sculptés des plafonds; on abandonna les grandes cheminées à bas-reliefs pour faire « les cheminées à la royale à grand miroir[3] » ou « che-

[1] Ou église du dôme.

[2] Une institution importante, l'Académie d'architecture, fut établie en 1671 par Colbert; elle se composa d'abord de Fr. Blondel et Pierre Mignard, ses fondateurs, de Louis Levau, L. Bruant, Daniel Gittard, Ant. Lepautre, François Dorbay, et André Félibien. Dans les conférences des premières années, l'Académie fixa les règles de l'art d'après l'Antique et la Renaissance; ses guides étaient Vitruve, Palladio, Serlio, Scamozzi, Bullant et Philibert Delorme; les académiciens discutaient et résolvaient les difficultés, puis ils professaient dans leurs leçons les décisions prises dans les conférences. Les registres de l'Académie d'architecture sont conservés au secrétariat de l'Institut.

[3] Cheminées nouvelles, vol. H. d. 30 du Cabinet des estampes

minées à la Mansarde ; » on commença à employer les glaces dans la décoration des appartements, comme on peut le voir au Grand-Trianon.

En étudiant l'œuvre gravée de Bérain, on est vraiment émerveillé du style de ses arabesques pour panneaux, du goût excellent de ses frises, de ses corniches, trumeaux, plafonds, chapiteaux, de l'intarissable variété des dessins de cheminées, dont quelques-unes sont déjà ornées de glaces entourées d'encadrements élégants. Bérain est le trait-d'union entre l'école de Lepautre et celle de Robert de Cotte.

Un très-précieux recueil de gravures « l'Architecture à la mode » nous donne tout le système de l'ornementation en usage à la fin du XVII[e] siècle. On y trouve des « portes d'appartements, des placards et lambris dessinez par le S[r] Mansard et nouvellement exécutez dans quelques maisons roïales » ; c'est le Versailles et le Trianon du temps ; — des plafonds, déjà sans peintures, avec de simples ornements en relief et dorés ; — des plans et dessins nouveaux de jardinage, par Le Bouteux (dédiés à Louvois), qui nous montrent ce qu'étaient « parterres de broderie, parterres avec bosquets, cabinets et portiques de treillage » dans tous les beaux jardins de l'époque. Toutes ces œuvres de nos pères, détruites aujourd'hui, revivent pour nous dans ces estampes [1]. — On voit aussi dans l'Architecture à la mode, des escaliers de jardins, avec fontaines, par Le Blond ; des escaliers du jardin de Saint-Cloud, par Lenôtre ; des fontaines dessinées par le sculpteur du roi d'Angleterre, le florentin Fanelli ; et en comparant le style trivial de ce dernier avec celui des œuvres de Lenôtre, on comprend pourquoi les étrangers s'adressaient de préférence aux dessinateurs de jardins formés à son école [2].

[1] Elles représentent les parterres des hôtels de Grandmont et de Villacerf ; les jardins de Louvois, de Presles, de la Norville, de l'hôtel de Condé ; des berceaux, portiques et salons de treillage à Versailles, Chantilly, Sceaux, Chaville ; la maison de Benserade à Arcueil.

[2] Je rejette en note ce qu'il y a encore de curieux dans « l'Architecture à la mode ». Ce sont : des panneaux, des ouvrages d'orfévrerie, des chenets, des chandeliers, etc., par A. Loire ; — des ornements de fleurs pour la broderie ; des fleurs à la persienne pour étoffes ; des dessins pour étoffes de brocart à fond d'or ou d'argent ; — des ornements d'orfévrerie, par P. Androuet-Ducerceau ; — des miroirs, tables, guéridons, chenets, par J. Lepautre, dont le dessin est bien en rapport avec celui de la décoration des appartements ; — des modèles pour « l'art d'arquebuserie » (batteries, chiens, crosses, poignées ciselées), gravés par Jacquinet et d'un goût excellent ; — des cartouches, par Jean d'Olivar ; — des modèles de grilles (celles de Versailles y sont), des balcons, des marteaux de portes ; divers modèles de serrurerie ; des rampes d'escaliers, etc.

Toute la décoration du temps de Louis XIV, telle que « l'Architecture à la mode » nous la fait connaître, fut importée en Hollande par Daniel Marot, architecte de Guillaume III. Son œuvre a été gravée et publiée à Amsterdam, en 1712, en un volume in-folio [1]. La décoration des appartements, telle que l'entendait Marot et telle qu'il l'exécuta à Loo, est dans ce goût de Bérain, qui nous fait sans cesse pressentir celui de Robert de Cotte. L'ornementation de Daniel Marot est d'un style très-agréable, d'une variété et d'une élégance extrêmes, et s'applique à tout. Les planches de l'œuvre de Marot nous montrent des décorations d'intérieur, des plafonds, des cheminées, des dessus de portes, des arabesques; — des dessins d'ornements pour faire en broderie et en petit point, pour tapisseries de meubles et dessus de tables; — des modèles de grilles, portes, clefs, « ballecons » et rampes; — des berceaux, treillages et parterres, dont plusieurs ont été exécutés aux jardins de Voorst, en Hollande; — des groupes pour pièces d'eau, exécutés aussi à Voorst (gravés en 1701); — des vases pour la maison royale de Loo; — un recueil d'ornements pour l'utilité des sculpteurs et orfévres, donnant des modèles de miroirs, cadres, bordures, corniches, et des dessins d'orfévrerie de toute espèce; — le carrosse de Guillaume III, qui est très-beau (planche 115); — des modèles de chaises à porteur; — des tableaux de portes et de cheminées; — des portes cochères d'églises, des arcs de triomphe; — des modèles de housses en broderie et galons; — des lambris, panneaux, cheminées; — des boîtes de pendules et de montres; — le tombeau de l'illustre Cohorn, élevé sur le dessin de Marot, dans l'église de Wickel, en Frise (gravé en 1705); — le projet du tombeau du comte de Portland, « qui se doit ériger à Roon, proche Rotterdam ». On le voit, l'importation de l'ornementation française en Hollande était complète.

Cette noble et magnifique architecture de Versailles, de Marly, de Trianon, de Saint-Cloud, de Sceaux et de Meudon, eut un immense retentissement à l'étranger. Partout [2] on imita nos châteaux, nos jardins, et de toutes parts on fit venir nos architectes.

Lenôtre a travaillé pour la Prusse, pour l'Angleterre et à Rome même. « Il estoit estimé de tous les souverains de l'Europe, et il y en a peu qui ne lui ayent demandé de ses desseins pour leurs jardins.

[1] Tout ce que Daniel Marot a fait en Hollande s'y trouve gravé.

[2] En Suède principalement.

On ne doit pas s'étonner si l'on a vu sous le règne du roi de grands hommes de tous les arts. Comme ce monarque a soin de leur fortune, ils ont plus de temps pour étudier et pour se rendre parfaits dans tout ce qui peut contribuer à la satisfaction et à la gloire de la France [1]. »

Son neveu Desgots dessina plusieurs jardins en Angleterre. Les jardins de Nymphenbourg, en Bavière [2], sont absolument imités de Versailles et de Marly; on y retrouve les hautes charmilles, les arbres taillés, les portiques en treillages; seulement c'est une imitation faite avec une extrême maladresse. Les jardins et les châteaux de Weissenstein et de Geibach, dessinés et élevés pour les comtes de Schœnborn par Salomon Kleiner, ingénieur de l'électeur de Mayence [3], sont aussi une pure imitation; les façades, l'ornementation intérieure, les jardins, les charmilles, les pièces d'eau, tout est français avec un peu de Borromini, pour donner à l'ensemble le mauvais goût nécessaire à une œuvre allemande de ce temps.

Le prince Louis de Bade, le fameux chef des armées impériales, s'était fait construire, à Rastadt, un château « qu'il avoit bâti en petit sur le modèle de Versailles [4]. »

Delamonce était architecte de l'électeur de Bavière; Du Ry et Jean de Bodt, chassés par la révocation de l'édit de Nantes, s'en allaient le premier à Cassel, le second en Prusse et en Saxe, et tous les deux élevaient dans leur nouvelle patrie d'admirables édifices. Libéral Bruand construisait, en Angleterre, le château de Richemont; Pouget, ou Puget peut-être, donnait à lord Montaigu les dessins pour reconstruire son hôtel. Daniel Marot travailla beaucoup en Hollande; Jean de la Vallée, en Suède, et Vennes, à Genève. Mansart lui-même travailla, avec la permission du roi, pour un souverain étranger, le duc de Lorraine. On lit dans le journal du marquis de Dangeau, à la date du 28 janvier 1700 :

« M. Mansart partit lundy pour Nancy; le roi l'envoie à M. de Lorraine qui l'en avoit instamment prié pour prendre ses avis sur

[1] Mercure galant, 1700, sept. p. 279.

[2] Voir les gravures de Carl Remshart, d'après les dessins de Disel : au Cabinet des estampes (*Topographie-Bavière; Munich*).

[3] Les gravures ont été publiées en 1728; voir au Cabinet des estampes, *Topographie-Bavière*.

[4] Mém. du duc de Saint-Simon, éd. in-12, t. VIII, p. 1.

tous les embellissements qu'il veut faire à son palais de Nancy et à ses jardins, et pour accommoder deux maisons de campagne qu'il veut faire accommoder aussi. M. de Lorraine compte d'employer 200,000 écus à cette dépense-là. »

« 5 février. Pendant que le roi se promenoit l'après-dînée [à Marly], M. Mansart arriva revenant de Nancy; il a donné des desseins très-magnifiques à M. de Lorraine pour ses bâtiments et ses jardins, qui ne lui coûteront que 500,000 francs. M. de Lorraine a voulu faire un fort beau présent à Mansart qui n'a pas voulu le recevoir; mais on croit que le roi lui commandera de le prendre. »

« 6 février. Le roi a permis et ordonné même à M. Mansart de recevoir le présent que lui veut faire M. de Lorraine; ce présent est un diamant de mille pistoles et une belle calèche avec huit chevaux que M. de Lorraine lui envoyera incessament. Ceux qui avoient donné à M. de Lorraine des desseins pour ses bâtiments et ses jardins demandoient deux millions pour exécuter ses desseins; M. Mansart a fait les desseins beaucoup plus beaux et il en coûtera les trois quarts moins. »

2° *La Régence et Louis XV.*

Après Mansart, il s'opéra dans l'architecture une révolution très-considérable et trop peu remarquée. On avait fait de grands efforts, pendant la période précédente, pour s'affranchir de l'imitation étrangère. L'époque à laquelle nous sommes arrivés eut l'insigne bonheur de créer de toutes pièces une nouvelle distribution des intérieurs et un nouveau système de décoration. Les principaux créateurs de cette architecture toute française, toute nouvelle, furent Robert de Cotte, neveu et élève de Mansart, qui remplaça son oncle comme premier architecte du roi; Boffrand, élève de Mansart; Oppenord, aussi élève de Mansart, premier architecte du Régent, et « l'un des plus grands dessinateurs que nous ayons eus [1] »; Leroux, élève de Dorbay [2]; Lassurance, père; Courtonne; Le Carpentier; Contant et Cartaud.

[1] *Fr. Blondel,* Architecture françoise.

[2] *Idem.*—J.-B. Leroux mort en 1745, à 69 ans, excelloit dans la décoration des appartements. — Il a publié l'ouvrage suivant : « Nouveaux lambris de galeries, chambres et cabinets », dans lequel on remarque la note suivante : « Les lambris se font maintenant à grands panneaux de bois de chesne ornez de cadres ou de simples moulures. On peint les lambris en blanc à huile et plus ordinairement à détrempe pour épargner la dé-

C'est dans les recueils de dessins de Robert de Cotte, conservés au Cabinet des estampes [1]; c'est dans la décoration de l'hôtel Soubise, par Boffrand [2]; dans les ornements des petits appartements de Louis XV [3] et dans ceux de la chambre à coucher de la reine, à Versailles; c'est encore dans la décoration de l'hôtel de Matignon [4], qu'il faut étudier et admirer le style de ce temps, le nouveau système de décoration intérieure avec ses sculptures élégantes, variées, capricieuses et toujours de bon goût. Toute cette ornementation est en parfaite harmonie avec le caractère français de la peinture et de la sculpture, et atteste que la création d'un art original s'accomplissait dans toute l'école à la fois [5].

« Ce qui caractérise principalement l'accroissement que l'architecture a reçu sous ce règne, c'est l'art de la distribution des bâtiments. Rien ne nous a fait plus d'honneur que cette invention. Avant ce temps, on pouvoit dire avec raison de l'architecture, que ce n'étoit que le masque embelli d'un de nos plus importans besoins :

pense et pour éviter la mauvaise odeur. Le blanc rend les lieux plus clairs, plus propres et plus frais. On dore les ornements et moulures pour une plus grande richesse... On orne les lambris, au-dessus de l'appuy, de glaces d'une ou de plusieurs pièces. » Le style des lambris de Leroux tient de Bérain et de Robert de Cotte.

[1] Architecture de De Cotte, H. a. 18. b.— Il y a plusieurs dessins de Mansart dans ce recueil; on y voit les premières origines du système de Robert de Cotte. — Palais de Bonn, H. a. 18. c.

[2] Gravée dans son Livre d'architecture.

[3] Sculptés par Jules Dugoulon.

[4] Aujourd'hui au duc de Galiera; restauré par M. Duban.

[5] Ce nouveau style, auquel on a donné le surnom injurieux de *Rococo*, n'a aucune ressemblance avec le rococo du Borromini et des autres décorateurs italiens de son école. Leur style d'ornements est de pure décadence; il est bizarre, extravagant, ridicule, lourd et de mauvais goût. L'école classique, celle qui copie l'antique avec l'intelligence que l'on sait, a déversé un long et injuste blâme sur cette création française et sur toutes ses charmantes œuvres. Dès 1749, M. de Caylus attaquait vertement le système de Boffrand, mais il l'attaquait en regrettant l'art de Lepautre et de Mansart; personne ne pensait alors aux folies de la réaction grecque de la fin du siècle. Après avoir décrit les décorations sculpturales de Michel Anguier au Louvre, dans la biographie de ce sculpteur, lue à l'Académie de peinture en 1749, il ajoutait : « L'envie de rendre justice au grand artiste dont je vous entretiens, n'a pas été la seule raison qui m'ait engagé à m'étendre sur le genre et le goût de ces magnifiques décorations; j'ai voulu gémir avec vous sur la différence des temps dont je vous ai déjà témoigné quelque ressentiment..... » Puis après avoir critiqué « les petits ornements aussi déraisonnables que mal placés, l'or appliqué sans raison, les dessus de portes chantournés en dépit du bon sens, les plafonds blancs que l'on ne voyait autrefois que dans les garde-robes », et regretté amèrement le passé, il ajoute : « Il y a longtemps que cette mode est en règne; la France ne sera-t-elle donc constante que dans le mauvais goût? »

on donnoit tout à l'extérieur et à la magnificence. A l'exemple des bâtiments antiques et de ceux de l'Italie que l'on prenoit pour modèles, les intérieurs étoient vastes et sans aucune commodité [1]. C'étoient des sallons à double étage, de spacieuses salles de compagnie, des salles de festin immenses, des galleries à perte de vue, des escaliers d'une grandeur extraordinaire; toutes ces pièces étoient placées sans dégagement au bout les unes des autres : on étoit logé uniquement pour représenter, et l'on ignoroit l'art de se loger commodément et pour soi. Toutes ces distributions agréables que l'on admire aujourd'hui dans nos hôtels modernes, qui dégagent les appartements avec tant d'art; ces escaliers dérobés, toutes ces commodités recherchées qui rendent le service des domestiques si aisé, et qui font de nos demeures des séjours délicieux et enchantés, n'ont été inventés que de nos jours : ce fut au palais de Bourbon [2], en 1722, qu'on en fit le premier essai, qui a été imité depuis en tant de manières.

« Ce changement dans nos intérieurs fit aussi substituer, à la gravité des ornements dont on les surchargeoit, toutes sortes de décorations de menuiserie, légères, pleines de goût, variées de mille façons diverses... On supprima les solives apparentes des planchers, et on les revêtit de ces plafonds qui donnent tant de grâce aux appartements, et que l'on décore de frises et de toutes sortes d'ornements agréables; au lieu de ces tableaux ou de ces énormes bas-reliefs que l'on plaçoit sur les cheminées, on les a décorées de glaces qui, par leur répétition avec celles qu'on leur oppose, forment des tableaux mouvants qui grandissent et animent les appartements, et leur donnent un air de gaieté et de magnificence qu'ils n'avoient pas. On a obligation à M. de Cotte de cette nouveauté [3]. »

Les principales constructions de l'époque sont des hôtels, que l'aristocratie se fit bâtir en nombre considérable à Paris, et quelques châteaux. Nous renvoyons aux notes la liste si nombreuse des hôtels [4].

[1] Par exemple : les portes en bronze doré et travaillées à jour, les bains de marbre et les pièces pavées de marbre du château de Versailles. La lecture des lettres de madame de Maintenon nous apprend tout ce qu'on souffrait au milieu des magnificences de Versailles.

[2] Bâti par Lassurance, père.

[3] *Patte*, Monuments érigés en France à la gloire de Louis XV, 1765, p. 5.

[4] *Robert de Cotte* († 1735), a bâti l'hôtel du duc du Maine, 1716 (détruit actuellement); la galerie de l'hôtel de Toulouse en 1719 (aujourd'hui Banque de France); il

Cartaud construisit le château d'Enghien, et Oppenord les écuries. Aubert éleva, de 1719 à 1735, les célèbres écuries du château de Chantilly. Louis XV fit agrandir par J.-A. Gabriel le château de Choisy, bâti par Mansart et J. Gabriel; mais en même temps, le roi qui aimait les petites maisons et les appartements commodes, fit construire le petit château de Choisy. Les peintres et les sculpteurs les plus célèbres de l'époque[1], y furent employés et ornèrent le nouveau palais de tableaux, de dessus de portes et de statues.

Les étrangers accueillirent avec empressement notre nouveau système d'architecture.

Les Électeurs de Cologne et de Bavière, le roi d'Espagne, Philippe V, l'évêque de Wurtzbourg, le roi de Sardaigne, le comte de Zinzendorf à Vienne, le prince de La Tour et Taxis à Francfort, demandèrent à Robert de Cotte des plans, des études, des projets pour les bâtiments qu'ils voulaient construire. « Il a été regardé, dit

a construit aussi le portail de Saint-Roch; la colonnade du Grand-Trianon et le grand autel de N. D. de Paris.

Boffrand († 1754) : l'Hôtel Amelot; l'H. de Torcy, 1714; l'H. de Seignelai, 1716; la nouvelle distribution et la décoration de l'hôtel Soubise; l'H. d'Argenson.

Oppenord († 1742) a décoré au Palais-Royal : la grande galerie, le grand salon, la cheminée de la galerie d'Énée. On lui doit aussi la décoration de l'hôtel Massiac; et dans un autre ordre : la chapelle de la Vierge et le maître-autel de Saint-Sulpice; le maître-autel de Saint-Germain-des-Prés, 1704.

Lassurance père († 1724) : H. Rotelin, 1700 (ministère de l'intérieur); H. de Desmarets, de Montbazon, de Béthune, d'Auvergne; l'admirable palais Bourbon (aujourd'hui détruit). En 1724, *Aubert* éleva, sur les dessins de Lassurance, l'H. de Lassay (aujourd'hui H. de la Présidence du Corps Législatif; mais il a été surélevé).

Courtonne († 1739), professeur à l'Académie : H. de Matignon, 1721 (aujourd'hui H. du duc de Galiera); H. de Noirmoutiers, 1724.

Mollet († 1720) : H. d'Humières, 1700; H. d'Évreux.

Alexandre Le Blond († 1719) : H. de Chaulnes, 1707; H. de Clermont, 1708.

Contant († 1777) : les nouveaux appartements du Palais-Royal; la maison de Saucour pour le Prince de Soubise; Contant était élève de Watteau.

Cartaud († 1758) : H. de Choiseul; maison de M. De Janvry, 1732.

Jacques Bruand fils († 1732) : H. de Belle-Isle, 1721.

Aubry : H. de Villeroy, 1720; H. de Conty.

Gabriel père, Jacques-Jules, († 1742) : H. de madame de Varengeville; H. de Feuquières; H. de la duchesse du Maine, 1728 (aujourd'hui le Sacré-Cœur).

Le Carpentier : Pavillon du roi à Croix-Fontaine; H. de la Guiche; H. de Beuvron.

Presque tous ces hôtels sont gravés dans l'Archit. franç. de Blondel, 4 vol. in-fol. — Voyez pour les châteaux et palais le Recueil de Rigaud.

[1] Carle Vanloo, Aved, Bachelier, Chardin, J. Vernet, Pierre, Lagrenée l'aîné, Martin, Oudry, Nattier, Charmeton, Coustou, Bouchardon.

Fr. Blondel, comme un des plus habiles hommes que nous ayons eus dans son art. Son intégrité et sa capacité lui ont attiré la confiance de tous les grands seigneurs et le suffrage de ses contemporains[1]. »

Robert de Cotte dirigea de Paris les grands travaux que faisait faire à Bonn l'Électeur de Cologne, et ceux que Philippe V avait ordonnés en Espagne. Des architectes, envoyés par lui-même, exécutaient ses dessins. Les deux lettres inédites adressées par la princesse des Ursins à R. de Cotte, et celle que lui écrivit l'Électeur de Cologne, montrent combien était grande l'influence de l'école française et dans quelle estime les souverains étrangers tenaient nos artistes.

« A Madrid, le 27 juin 1712.

« Comme je ne doute pas, Monsieur, que M. le duc d'Antin ne vous communique les desseins que j'ay fait faire à M. Carlier[2] pour orner les chambres de l'appartement de la Reyne, où Sa Majesté veut aussy de belles cheminées, l'hyver estant aussy froid à Madrid que les chaleurs y sont violentes l'été, je suis persuadée que vous y donnerez tous vos soins et que le Roy et la Reyne auront lieu de se louer de vostre bon goût et qu'il sera bien exécuté par le sieur Carlier, dont on a lieu d'estre très content. Je le trouve bien à plaindre d'avoir perdu une femme qu'il aimoit fort et qui l'a laissé chargé de six enfants. J'ay supplié madame de Maintenon et M. le duc d'Antin de le vouloir bien protéger auprès du Roy, et je vous prie, Monsieur, de soulager son malheur en ce qui vous sera possible. Il est si reconnoissant des obligations qu'il vous a et vous regarde avec tant de vénération, qu'il mérite que vous lui accordiez vos bons offices. Cette cour devant passer dans vingt jours au Retiro, on pourra commencer à travailler dans ce palais cy d'abord que je recevray les réponses de M. le duc d'Antin et les vostres; car il n'y a point de temps à perdre pour rendre les appartements de Leurs Majestés Catholiques en état qu'elles puissent les habiter quand elles y reviendront. Soyez bien persuadé s'il vous plaist, Monsieur, de la véritable estime que j'ay pour vous et du plaisir que j'aurois si je pouvois vous la faire connoître.

LA PRINCESSE DES URSINS. »

« A Madrid le 18 décembre 1712.

« Un voyage que j'ay fait aux eaux de Baignières, Monsieur, et la deffense que les médecins font à ceux qui prennent des remèdes de lire et d'écrire, m'ont empêché de vous marquer que j'avois reçu vostre der-

[1] Architecture françoise, t. I, p. 230.

[2] Carlier était un architecte envoyé par Robert de Cotte à Madrid; il y travaillait sous sa direction.

nière lettre. Je serois bien fâchée que vous puissiez croire que ce fût faute d'attention pour vous, vous estimant autant que je le fais. J'ay trouvé à mon retour à Madrid des plans de M. Carlier pour faire les jardins du Retire, auxquels Leurs Majestés Catholiques ont donné leur approbation. Elles seront cependant bien aises auparavant que de les faire mettre à exécution que M. le duc d'Antin les fasse voir au Roy dont elles ont une grande opinion du goût. Vous aurez la bonté s'il vous plaist, Monsieur, de m'en mander votre sentiment. Le Roy et la Reyne vous en seront fort obligez. Je vous la seray infiniment si vous estes aussi persuadé que je vous prie de l'estre du plaisir que j'aurois si vous vouliez bien me faire la grâce d'estre un peu de mes amis.

LA PRINCESSE DES URSINS. »

« Bonn, 9 mars 1717.

« J'ay reçu, Monsieur, avec vos lettres du 13 de l'autre mois, les desseins que vous m'avez envoyez pour la rue à former en face de mon palais. Le tout, comme le reste qui part de vostre grand génie, est parfaitement bien pensé et je ne puis qu'admirer avec combien d'exactitude et de précision vous vous accommodez d'abord à mes idées. Vous voulez bien, Monsieur, que je vous en témoigne ici toute ma reconnoissance et que je vous demande pour mes bastiments la continuation de vos bons conseils dans toutes les rencontres où j'en pourray avoir besoin. C'est ce que je ne doute pas que par vostre honneteté ordinaire vous ne m'accordiez avec plaisir; et en attendant je suis toujours avec la plus parfaite estime, Monsieur, véritablement tout à vous.

JOSEPH CLÉMENT, Électeur [1]. »

Robert de Cotte fut employé aussi par le roi de Piémont; il agrandit, embellit et rendit commode le palais de la Vénerie. Duparc, chef jardinier de S. A. R., exécuta, sous la direction de Robert de Cotte, ces divers travaux.

Alexandre le Blond, architecte renommé et célèbre dessinateur de jardins, fut appelé, en 1716, à Saint-Pétersbourg, devint premier architecte de Pierre le Grand, avec 40,000 livres de pension [2], et construisit le château de Peterhof et ses jardins, qui sont une splendide imitation de ceux de Versailles [3].

[1] Ces lettres sont conservées dans les : Papiers de Robert de Cotte, au Cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale.

[2] *Frédéric le Grand*, Considérations sur l'état de la Russie.

[3] Lefort (Henri), neveu de l'amiral Lefort, mort en 1699, fut son successeur comme conseiller intime du czar. Il le précéda en France pour choisir et recruter les artistes et ouvriers qui devaient travailler en Russie (1716). *Le Cabinet historique* de juillet

« Les étrangers, disait Patte en 1765, sont dans la plus grande admiration en voyant nos hôtels modernes, distribués avec tant d'intelligence, décorés avec tant d'agréments, et meublés avec tant de goût et d'élégance. Toutes ces inventions heureuses valurent la réputation la plus brillante à l'architecture françoise. La plupart des souverains, pour en profiter, se sont empressés d'attirer dans leurs États des architectes de notre nation. Parcourez la Russie, la Prusse, le Danemark, le Wurtemberg, le Palatinat, la Bavière, l'Espagne, le Portugal et l'Italie, vous trouverez partout des architectes françois qui occupent les premières places, indépendamment de nos peintres et de nos sculpteurs. Paris est à l'Europe ce qu'étoit la Grèce lorsque les arts y triomphoient : il fournit des artistes à tout le reste du monde[1]. »

Boffrand, en effet, construisait le grand palais de Wurtzbourg

1856 (p. 188 et suiv.) a publié, d'après un mss. de la Bibl. impér. (supp. fr. 2724) diverses pièces fort curieuses qui nous font connaître les noms de tous les artistes et ouvriers qui partirent en 1716 pour Saint-Pétersbourg. Voici les noms et professions des membres de cette colonie qui allèrent en Russie :

Le Blond, architecte.
Nicolas-Girard, dessinateur dudit sieur Le Blond.
Antoine Tessier, dit Derville, id. id.
Girard Seluem, machiniste.
Jean-Michel, menuisier, et son compagnon René Sualem.
Nicolas Pinau, sculpteur.
Barthélemy Guillaume, } compagnons sculpteurs.
Nicolas Perard, }
Charles Tapa, constructeur et inspecteur des bâtiments.
Edme Bourdon, appareilleur et tailleur de pierre.
François Batelier, } tailleurs de pierre.
Antoine cœur d'acier, dit l'Asseurance, }
François Foy, maçon.
Charles Leclerc, charpentier.
Paul Joseph Sualem, compagnon machiniste.
Guillaume Belin, serrurier, et deux compagnons.
Jean Noiset de Saint-Mange, ciseleur.
Étienne Sauvage, fondeur.
Jean Lombard, orfévre bijoutier, et son compagon Edme Bourgeois.
Jean Fari, jardinier.
Jean-Jacques Gaucher, }
Jean-Louis Varoque, } tapissiers hautelissiers des Gobelins.
Pierre Grignon, }
Jean-Baptiste Bourdin. }
Pierre Camousse, }
François Camousse, son fils, }
Philippe Camousse, son frère, } tapissiers basselissiers.
Arnoul Masson, }
Noël Ranson. }

[1] Monuments érigés à la gloire de Louis XV, p. 6.

pour le prince-évêque de cette ville; près de Mayence, il fit la belle fontaine du château de la Favorite; l'Électeur de Bavière lui avait fait bâtir sa maison de chasse de Bouchefort, dans les Pays-Bas. Ce même Électeur avait à son service Cuviller. Patte était employé par le duc de Deux-Ponts; Nicolas Pigage par l'électeur Palatin. Le Geay était premier architecte du roi de Prusse, et Delaguepière du duc de Wurtemberg. L'ingénieur Labelye construisait le fameux pont de Westminster à Londres. Nicolas-Henri Jardin et Louis-Henri Jardin à Copenhague, Marquet et Mouret à Madrid, Derizet à Rome, bâtissaient de nombreux édifices, palais, églises, hôpitaux. Les PP. Jacquier et Le Sœur restauraient le dôme de Saint-Pierre. Bernard dessinait des jardins à Turin. Abeille et François Blondel élevaient les premiers monuments dignes de ce nom à Genève. Vallin de La Mothe, premier architecte de Catherine II, couvrait Saint-Pétersbourg des monuments les plus français, dans lesquels l'élégance s'alliait à la grandeur.

3° *La réaction.*

L'antique, qui paraissait vaincu, se releva. Vers le milieu du XVIIIe siècle commença une réaction contre le style de Boffrand, contre le goût français. En même temps que Vien cherchait à modifier la peinture, Jacques-Ange Gabriel, premier architecte de Louis XV [1], essaya de réformer « le mauvais goût » qui dominait dans l'architecture; pour cela, il fit les deux pavillons des ailes du château de Versailles, avec leurs colonnes et leurs frontons! Heureusement pour sa mémoire, Gabriel est l'auteur de la belle salle d'opéra du château de Versailles. On lui doit encore les deux colonnades de la Place de la Concorde, l'École Militaire, à Paris, et le Petit-Trianon.

Boulée, mort en 1799, fut le principal auteur de la réaction. Cet homme, qui n'a produit que l'hôtel Brunoy, exerça une influence considérable par son enseignement et entraîna l'école. Il fit prévaloir les règles de l'architecture antique, ses formes, sa sobriété d'ornements, ce que l'on est convenu d'appeler la sévérité dans l'art, et dont les grands murs du Panthéon, absolument nus en dedans et en dehors, sont un célèbre exemple. Dès lors, Paris et la France vont se couvrir de temples grecs, de monuments romains, de

[1] Gabriel mourut en 1782.

pastiches déplorables; toutes nos traditions disparaissent. Soufflot, en 1764, commence l'église de Sainte-Geneviève, qui deviendra le Panthéon. « Jamais, a-t-on dit, l'imitation de l'architecture antique ne s'était produite aussi complétement » que dans cette œuvre sans inspiration, copiée dans toutes ses parties, et dans laquelle on n'a su présenter que des pierres nues, froides, sans autre ornement que la perfection des joints [1]. Bouchardon décorait sa fontaine de Grenelle d'un ordre ionique; Gondouin construisait l'École de médecine, et de Wailly l'Odéon, en style antique; Brongniart appliquait l'ordre de Pœstum au couvent des Capucins, devenu aujourd'hui le lycée Bonaparte. Louis, dans ses galeries du Palais-Royal et dans son beau théâtre de Bordeaux, ne connaît aussi que les ordres antiques, mais il les emploie en homme de génie. Pendant ce temps (1771) Antoine élevait l'hôtel des Monnaies de Paris, et Chalgrin construisait Saint-Philippe-du-Roule et l'hôtel Saint-Florentin. Mique, l'architecte de la reine Marie-Antoinette, dessinait à la mode anglaise les jardins du Petit-Trianon. Ainsi, on renonçait à tout ce qui était français; on copiait la Grèce, et, à son défaut, l'Angleterre. On allait à l'aventure; on s'amusait à ces restaurations du passé, à ces mascarades d'emprunt, sans songer à la Révolution qui allait éclater et qui allait elle-même s'égarer dans ces absurdes imitations des républiques grecques.

En même temps que notre architecture perd son originalité, elle perd son influence extérieure. Nous ne trouvons plus employés par les étrangers que Michel d'Ixnard, qui a beaucoup bâti en Allemagne; Antoine, qui a construit des châteaux en Angleterre et en Espagne, ainsi que l'hôtel des Monnaies de Berne. Peyre éleva pour l'Électeur de Trèves le palais de Coblentz; de Wailly fit le célèbre salon Spinola à Gênes; Louis travailla en Pologne; Thomas de Thomon éleva de nombreux édifices à Saint-Pétersbourg, et Clérisseau fut chargé, en 1773, par l'impératrice Catherine II, de faire les plans d'un palais exactement semblable à celui des empereurs romains. « Les meubles répondront à l'édifice, et tout doit être dans le costume des anciens. » Après avoir conçu cette idée extravagante, c'est à l'Académie de peinture de Paris que la Czarine s'adressa pour

[1] Les contemporains critiquèrent vertement la nouvelle église; Patte principalement; ce qui lui valut les plus grossières injures de la part de Grimm. — Voyez Grimm, t. IV, p. 92.

lui demander « un sujet en état de diriger ce superbe monument ». Clérisseau eut l'insigne honneur d'être jugé « le plus propre à répondre aux vues de l'Impératrice ».

4° *Percier.*

Après Boulée, deux hommes exercèrent aussi une grande influence sur l'enseignement de l'architecture, Peyre jeune et David Leroy; tous les deux poussaient de toutes leurs forces à la restauration de l'architecture antique pure, luttaient contre toute transaction et s'opposaient à toute concession au « mauvais goût ». On avait proposé, en 1785, pour sujet du prix d'architecture, un projet pour la sépulture des rois et des princes de la famille royale. Un élève de Leroy, Fontaine, qui devait avoir plus tard cette célébrité que l'on sait, fit un monument tout païen et qui, suivant son biographe officiel, aurait mieux convenu à la race d'Agamemnon qu'à la famille du roi très-chrétien. Ses camarades furent pris d'un enthousiasme extravagant à la vue de ce chef-d'œuvre d'absurdité, et leur fureur ne connut plus de bornes quand ils apprirent que son auteur n'avait obtenu que le second prix. Voilà pour l'enseignement de David Leroy. « Peyre forma une école célèbre, disait M. Quatremère de Quincy, d'où sont sortis nos plus habiles architectes; c'est à son influence que la France doit l'honneur d'être aujourd'hui pour l'Europe le point central de l'étude de l'architecture. »

De cette école devait sortir Percier.

On se prit en même temps d'une rage aveugle contre l'architecture du moyen âge, contre tout ce qui rappelait « le fanatisme et la tyrannie », et, entre mille exemples, le plus caractéristique est celui-ci :

Petit-Radel[1], inspecteur général des bâtiments civils, exposa au salon de l'an VIII[2] trois tableaux ainsi décrits dans le livret :

514. « Vue intérieure d'un temple égyptien.
515. « Vue d'une galerie précédant une naumachie.
516. « Destruction d'une église, style gothique, par le moyen du feu.

« Pour éviter les dangers d'une pareille opération, on pioche les

[1] Membre de l'Institut; connu par ses travaux sur l'architecture pélasgique et par la construction de l'abattoir du Roule qu'il éleva sur les dessins de Bruyère.

[2] Voir le Livret, p. 82. (L'an VIII, 1799).

pilliers à leurs bases sur deux assises de hauteur; et à mesure que l'on ôte la pierre, l'on y substitue la moitié en cubes de morceaux de bois sec, ainsi de suite. Dans les intervalles, l'on y met du *petit bois*, et ensuite le feu. Le bois, suffisamment brûlé, cède à la pesanteur; et tout l'édifice croule sur lui-même en moins de dix minutes.

« L'auteur a voulu présenter, dans ces trois tableaux, *le parallèle* des architectures romaine, égyptienne et gothique. »

Que dites-vous de ce parallèle? n'a-t-il pas mérité à son intelligent auteur cette haute position d'inspecteur général des bâtiments civils? Les Arts n'ont-ils pas mauvais goût de se plaindre d'avoir de tels directeurs, inspecteurs et démolisseurs à leur tête? Et doit-on s'étonner après cela de trouver, sous le Directoire, qu'on a mis en adjudication la démolition de la cathédrale de Reims [1]?

L'école de Percier fut ouverte en 1792; les fortes études et l'intelligence élevée de son chef, les succès des élèves [2], donnèrent bientôt à la nouvelle école une immense célébrité : elle devint la première de l'Europe. Sous l'Empire et pendant la Restauration, Percier eut une autorité et une influence incontestées dans toute l'Europe: «Tout ce qu'il y a maintenant d'habiles architectes en Europe est sorti de cet entresol du Louvre où M. Percier a vécu [3] ». Parmi eux on peut citer MM. Léon de Klenze, le célèbre architecte de Munich; Zanth, architecte du roi de Wurtemberg.

Percier et Fontaine, son associé, ont élevé l'arc de triomphe du Carrousel et le monument expiatoire de Louis XVI. Ils ont restauré la Malmaison, Saint-Cloud, les Tuileries; ils ont achevé le Louvre et commencé la rue de Rivoli. Deux recueils publiés par les deux amis ont exercé une action aussi considérable que leur enseignement : c'est le Recueil des palais et maisons de Rome et les Maisons de plaisance de l'Italie.

[1] Le ministre de l'Intérieur vient d'écrire au ministre des Finances pour l'inviter à suspendre la vente de la cathédrale de Reims, dont le portail est un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Le produit de la vente serait peu considérable, et la conservation du monument est précieuse sous les rapports de l'antiquité et de l'art. Nous espérons en conséquence que des adjudicataires barbares ne porteront pas la hache sur ce beau monument, que la faulx du vandalisme avoit respecté et n'ajouteront pas cette perte à toutes celles sur lesquelles gémissent les amis des arts. (Magasin Encyclopédique, an VII, t. V, p. 239.)

[2] Trente-sept prix dont seize premiers grands prix.

[3] Notice historique sur Percier, par Raoul Rochette.

L'antique triompha, éleva la Madeleine, la Bourse, et l'architecture de la France cessa absolument d'être française.

« Aux monuments de notre religion et de nos mœurs, nous avons substitué, par une déplorable affectation de l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel, ni appropriés à nos besoins; froide et servile copie, laquelle a porté le mensonge dans nos arts, comme le calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank[1]. »

Aux pastiches grecs et romains ont succédé de nos jours des pastiches romans, byzantins, gothiques, en style renaissance, en style Louis XIV et Louis XV. Tout le monde convient qu'il serait temps d'avoir un style nouveau et national; mais la tendance à l'unité européenne en toutes choses, déjà si manifeste, est particulièrement visible en architecture. Il ne nous paraît pas probable qu'il y ait dorénavant une architecture française, une architecture allemande ou italienne; il y aura, il y a déjà, une architecture européenne. Toute l'Europe fait aujourd'hui la même chose; elle a repris les vieux systèmes pour ses édifices religieux; elle restaure les vieux monuments avec la science et le respect nécessaires; partout l'histoire des arts a conduit les esprits à s'opposer aux actes de vandalisme qui ont déshonoré les temps passés; et, quand un besoin nouveau s'est produit, les architectes ont su y répondre et construire les gares de chemins de fer, qui sont jusqu'ici les seules créations originales de notre siècle[2].

[1] *Chateaubriant*, Études historiques.

[2] Nous devons à notre ami M. Ch. Questel, bien de la reconnaissance pour les judicieux conseils et les excellents renseignements qu'il nous a donnés et qui nous ont aidé à rédiger ce chapitre.

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

LES

ARTISTES FRANÇAIS

A L'ÉTRANGER

CHAPITRE PREMIER

ALLEMAGNE

§ 1. — AUTRICHE

1. RIGAUD (Hyacinthe), peintre de portraits,
né à Perpignan, le 20 juillet 1659, mort le 27 décembre 1743, à Paris.
Élève de son père Mathias Rigaud, de Pezet et de Ranc.

Rigaud est le premier artiste français que nous trouvions en relations directes avec l'Autriche. Il peignit à Paris les portraits de deux personnages autrichiens. En 1698, il fit celui du comte de Harrach, ambassadeur d'Autriche à Madrid; en 1701, il peignit Philippe-Louis, comte de Zinzendorf, pendant le premier séjour que ce seigneur fit en France en qualité d'envoyé de l'empereur. (Ce portrait a été gravé par B. Picart.) En 1729, Rigaud fit un nouveau portrait du comte de Zinzendorf, figure jusqu'aux genoux, avec l'habit de cérémonie de l'ordre de la Toison. (Gravé par Cl. Drevet, 1730 [1].)

[1] Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, publiés d'après les Mss. de cette Académie, conservés à l'École des beaux-arts, par MM. *L. Dussieux, E. Soulié, Ph. de Chennevières, P. Mantz, A. de Montaiglon,* 2 vol. in-8°, 1854. — T. II, p. 168, 182, 197.

2. DE COTTE (Robert), premier architecte du roi,
direct. de l'Acad. d'Architect., né à Paris en 1656; mort à Paris le 15 juillet 1735.
Élève et beau-frère de J.-H. Mansart.

Le comte de Zinzendorf nous paraît être le premier personnage autrichien qui ait fait connaître et propagé en Autriche l'art français. Ainsi deux fois il se fait peindre par Rigaud [1], pendant ses deux séjours à Paris; nous le trouvons aussi demandant des plans à Robert de Cotte pour un château. On lit dans « l'inventaire des dessins et autres papiers renfermés dans les portefeuilles de M. Robert de Cotte [2] » l'indication, sans autre détail, de trois plans d'un château pour le comte de Zinzendorf, sous les numéros 1204, 1205, 1206.

3. CHABRY (Marc), peintre et sculpteur,
né à Barbentane en 1660, mort à Lyon, le 4 août 1727. Élève de Puget.

L'empereur Léopold Ier l'avait appelé auprès de lui en 1705; mais la mort de ce prince l'obligea de revenir à Lyon. Il fit en passant à Mayence le portrait de l'électeur [3].

4. DORIGNY (Louis), peintre d'histoire et de portraits,
né à Paris en 1654, mort à Vérone en 1742. Élève de Lebrun. — Voir no 821.

Nous croyons que Dorigny est le premier artiste français qui ait travaillé en Autriche. En 1711, le prince Eugène, ami et protecteur des arts, appela Dorigny à Vienne [4]; il se trouvait alors à Paris et avait acquis une grande réputation par les grands ouvrages qu'il venait de faire en Italie. Le prince Eugène le chargea de décorer son palais, et Dorigny employa treize mois à ce travail. Il représenta l'histoire d'Icare au plafond du grand escalier; il peignit les plafonds des deux chambres suivantes, ainsi que celui de la grande galerie, représentant l'Enlèvement d'Orythie par Borée. On lui doit encore le Conseil des Dieux, grande peinture exécutée à la salle de la chancellerie de Bohême. Dorigny a peint aussi à Prague un plafond dont le sujet est Junon dans son char suivie de ses nymphes [5]. « La partie de ce peintre étoit l'invention. Il avoit un génie extrêmement facile, et il réussissoit principalement dans les

[1] Il s'est fait peindre aussi par *Largillière;* ce portrait est à la galerie de Darmstadt.

[2] Cet inventaire est au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale (Yc. 29).

[3] *Abbé Fontenai,* Dictionnaire des artistes.

[4] *D'Argens,* examen critique des différentes écoles de peinture, 1 vol. petit in-8o, Berlin, 1768, p. 387.

[5] *D'Argenville,* Abrégé de la vie des plus fameux peintres, etc., 4 vol in-8o, 1762.

grandes compositions..... Il étoit devenu si grand praticien qu'il n'avoit presque jamais besoin de faire des desseins pour les ouvrages qu'il avoit à peindre, même ceux qui étoient les plus composés. La plus légère esquisse lui suffisoit. De là il partoit, et, le pinceau à la main, il composoit et rédigeoit sur le mur ce qu'il vouloit exprimer. Ce qu'il a peint à Vienne chez le prince Eugène n'est pas ce qu'il a fait de plus beau; il y a toujours du feu, mais le ton de couleur en est d'une fadeur insupportable et est entièrement faux [1]. »

5. PARROCEL (Ignace), peintre de batailles, né à Avignon vers 1688; mort à Mons en 1722. Élève de son oncle Joseph Parrocel.

« Ignace Parrocel, neveu de Joseph et son élève, a suivi de près sa manière de peindre les batailles; il a beaucoup travaillé en Italie où il a fait plusieurs voyages, à Vienne en Autriche pour le prince Eugène, et, pour le prince d'Aremberg, à Mons dans les Pays-Bas, où il est mort en 1722 [2]. » Il a travaillé à Vienne pour l'empereur, mais surtout pour le prince Eugène. On voyait en 1784, dans l'ancien palais du prince, six grands tableaux de batailles placés dans la salle à gauche de la principale entrée du Belvédère inférieur. Ils représentaient les batailles de Zentha, de Hochstett, de Cassano; la levée du siége de Turin (20 pieds six pouces), qui est indiquée comme le morceau capital de cette suite par la grandeur, l'immense quantité de figures et les détails infinis du terrain; la bataille d'Oudenarde et celle de Malplaquet [3]. Le musée du Belvédère possède deux tableaux de Parrocel : un grand camp et une bataille contre les Turcs. Nous ignorons les dates qui fixent le séjour de Parrocel à Vienne; nous savons seulement par Mariette qu'il était dans cette ville en 1719. « Je l'ai connu, dit-il, à Vienne, en 1719. C'étoit un bon homme, mais il s'en faut beaucoup qu'il eût les talents de son oncle [4]. »

[1] *Mariette*, Abecedario et autres notes inédites, ouvrage publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon, t. II, p. 115. Cette importante publication n'est pas encore terminée. — Nous avons rectifié, d'après le Ms. de ce précieux ouvrage, conservé au cabinet des estampes de la Bibl. impér., la dernière ligne de notre citation.

[2] Mém. sur les membres de l'Acad. de peint. et de sc., t. II, p. 45. — D'Argenville.

[3] *Chrétien de Mechel*, Catal. des tabl. de la galerie impér. de Vienne, Bâle 1784, 1 vol. in-8°. — Cette galerie est établie dans l'ancien palais du prince Eugène; mais la date de 1724 assignée par Mechel à la construction de ce palais n'est pas exacte.

[4] Abecedario. — Mariette ajoute que ces tableaux avaient été peints pour la grande salle du palais.

6. VAN SCHUPPEN (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, fils de Pierre Van Schuppen, graveur flamand, établi à Paris et élève de Nanteuil; né à Paris en 1669 [1]; mort à Vienne le 28 janvier 1751. Élève de Largillière.

« Van Schuppen se consacra principalement au genre du portrait; il y acquit quelque réputation, mais pas assez pour effacer ni pour aller de pair avec ses maîtres. Aussi, il ne lui fut pas difficile d'accepter l'offre qui lui fut faite de passer en Lorraine, où le Duc le prit à son service [2] et le déclara son premier peintre. Après être demeuré plusieurs années à cette cour, las de s'y morfondre, il passa à celle de Vienne [3] et il fit si bien par ses pratiques et par le moyen du comte d'Althan, qui gouvernoit l'esprit et les bâtiments de l'Empereur, qu'il fut admis à peindre les portraits de Leurs Majestés Impériales. J'ignore si l'on en fut content; je sais seulement que le peintre se plaignoit hautement de la récompense. Il se retourna d'un autre côté, et, profitant toujours de la faveur du comte d'Althan, il proposa, comme le moyen le plus sûr de faire fleurir les arts à Vienne, d'y établir une académie à l'instar de celle de Paris; ce qui ayant été fait, il en fut établi le chef [4]. » Ce fut le 20 avril 1726 que l'empereur Charles VI nomma par décret Van Schuppen son premier peintre et directeur de l'Académie aulique de peinture et de sculpture [5].

« Je l'ai fort connu, dit Mariette, dans le séjour que j'ai fait à Vienne; c'étoit un esprit pesant et son pinceau n'étoit pas plus léger. Il dessinoit mal, et c'est ce qui faisoit que ses têtes n'étoient jamais ensemble; mais ce n'est pas ce qui fait les portraits ressemblants aux yeux de la multitude; pourvu qu'on y trouve certains traits caractéristiques qui fassent dire : voilà le portrait d'un tel, cela lui suffit. Dans ce cas là Van Schuppen aura fait beaucoup de portraits ressemblants. »

On cite parmi les œuvres de Van Schuppen : le tableau d'autel

[1] Mariette et Janneck font naître Van Schuppen à Paris. — *Janneck*, Lettre à un amateur de la peinture avec des éclaircissements historiques sur un cabinet et les auteurs des tableaux qui le composent, etc. (sans nom d'auteur), 1 vol. petit in-8°, Dresde, 1755; aux additions.

[2] Après 1704; ce fut en cette année que Van Schuppen fut reçu académicien, et probablement il n'alla en Lorraine qu'après sa réception à l'Académie.

[3] Il fut appelé à Vienne par l'empereur en 1716. *Janneck*, loc. cit., p. 326.

[4] *Mariette*, Abecedario.

[5] Registres manuscrits de l'ancienne Acad. de peint. et de sc., conservés à l'École impériale des beaux-arts.

dans l'église de Saint-Charles Borromée, à Vienne, représentant saint Luc qui fait le portrait de la Vierge [1]; deux portraits, à la galerie du Belvédère (voy. p. 12), l'un d'Ignace Parrocel, l'autre d'un inconnu; un portrait du prince Eugène, qui se trouve au Musée d'Amsterdam.

Il est intéressant de savoir comment se conduisaient nos artistes à l'étranger et quels rapports ils continuaient avec l'Académie de Paris; la lettre suivante adressée de Vienne, le 9 janvier 1732, par Van Schuppen à l'Académie est à ce point de vue un document assez précieux [2] :

« Messieurs, l'honneur que j'ai d'être membre de votre illustre Académie me fait un devoir de vous informer de l'avancement de celle de Vienne. J'ai été exact à vous apprendre que S. M. I., dans la vue de contribuer au progrès des arts libéraux, ayant résolu de rétablir l'Académie publique de peinture et de sculpture, telle qu'elle étoit du temps de l'Empereur Joseph [3], m'avoit honoré de la place de directeur, avec les attributions des priviléges, prérogatives et immunitez y annéxés.

« J'ai depuis conduit cette Académie avec succès; mais elle n'avoit point encore de forme et manquoit de bien des choses. Cependant l'Empereur qui aime les Beaux-Arts et qui en connoît l'agrément et l'utilité, s'en étant déclaré le Protecteur, j'ai fait de très-humbles remontrances pour obtenir un logement et des augmentations qui m'ont été accordés. L'Académie occupe présentement une maison convenable, qu'il m'a été permis de choisir dans le plus beau quartier de la ville, et pour laquelle on paye cinq mille livres; elle en a autant pour son entretien, avec quarante voyes de bois pour le chauffage; en sorte que la dépense de notre Académie passe quatorze mille francs, sans comprendre les appointements du directeur qui

[1] *Janneck*, loc. cit., aux additions; et, Nouveau Guide par Vienne, 1792, p. 156 (Bibl. impér. M. 985. c. a. 1).

[2] Cette lettre se trouve dans le Mercure de France, avril 1732, p. 772-74. La gravure de la médaille dont parle Van Schuppen y est jointe.

[3] *Raczynski*, Hist. de l'art moderne en Allemagne, 3 vol. in-4°, avec grav., Paris, 1836-39-41; avec un dictionnaire d'artistes, 1 vol. in-8°, Berlin, 1842. — Raczynski (t. II, p. 543) et d'autres auteurs disent que Van Schuppen fut le fondateur et le premier directeur de l'Académie de Vienne; ils se trompent. Cette Académie fut créée en 1704 par l'empereur Léopold I[er] et ouverte le 18 décembre 1705 par son successeur Joseph I[er]; elle fut réorganisée par Charles VI, en 1726.

ont été augmentés jusqu'à cinq mille livres, non plus que ceux du secrétaire, qui sont aujourd'hui de dix-huit cents livres. Il a aussi été frappé des médailles pour les prix; elles ont d'un côté la tête de l'Empereur, avec cette légende, IMP. CAES. CAROLVS VI P. FEL. AUG. PATER. ARTIUM. et au revers, Minerve assise, tenant une corne d'abondance, d'où il sort des médailles pour récompenser la Peinture et la Sculpture désignées par deux enfants, dont l'un tient des pinceaux avec une palette, et l'autre un compas mesurant une statue; on lit autour AVGVSTÆ DONA MINERVÆ. En voici l'empreinte en taille douce.

« La première distribution de ces médailles, au nombre de quatre, savoir, deux d'or et deux d'argent, se fit publiquement le jour de l'octave de Saint-Charles, patron de l'Empereur, au bruit des trompettes et des timballes. L'assemblée fut très-nombreuse; notre vice-protecteur M. le comte d'Althan, surintendant des bâtiments, et M. le comte de Zinzendorf, grand chancelier, s'y trouvèrent avec les ministres et les personnes les plus considérables de la Cour. L'Empereur a voulu voir les ouvrages de peinture et de sculpture qui ont remporté ces prix, et j'ai eu l'honneur de présenter à S. M. I. les élèves qui les ont faits.

« Je vous dois, Messieurs, ce détail, puisque c'est dans votre savante école que j'ai puisé les principes de la peinture, et que c'est l'honneur d'être d'une académie aussi célèbre qui m'a fait connoître à la cour de Vienne, et qui m'a procuré la direction de la nouvelle Académie impériale de peinture et de sculpture. Je vous demande la continuation de votre affection, et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder, personne n'étant avec plus de respect et de vénération, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

7. DETROY (Jean-François), peintre d'histoire,
né à Paris en 1679, mort à Rome le 24 janvier 1752. Élève de son père F. Detroy.

« En 1735, il fit pour le duc de Lorraine, aujourd'hui empereur, quatre tableaux : l'un, Psyché qui découvre l'Amour ou Psyché indiscrète, Psyché dans le désert, Psyché chez Pluton, Psyché reçue au nombre des Dieux, figures grandeur naturelle, plus finies qu'il n'avoit accoutumé[1]. »

[1] Mém. sur les membres de l'Acad. de peint. et de sculpt., t. II, p. 277.

8. SCHMUZER, graveur, né à Vienne en 1733, mort à Vienne en 1811. Élève de Wille.

« Le 19 novembre 1762, aborda chez moi vers le soir, M. Schmuzer, graveur de Vienne. Il m'apporta sept ou huit lettres de recommandation tant de personnes qui me sont connues que d'inconnues pour moi. Il me fit en entrant bien des révérences gothiques me voulant baiser le bas de ma robe de chambre, me nommant tantôt Votre Excellence, tantôt *Ihre Genaden*[1]. J'en étois honteux de toutes ses civilités. Il étoit accompagné d'un jeune peintre de Francfort qu'il avoit rencontré à Strasbourg et qui m'apportoit aussi une lettre de recommandation de M. Tischbein, peintre du landgrave de Hesse-Cassel, mon ancien ami. Ce peintre me paroît [un] jeune homme fort découplé; il se nomme Krauss. Le graveur est un homme marié; il a laissé sa femme et quatre enfants à Vienne. Il doit étudier une couple d'années sous moi. Il a été envoyé à Paris pour cet effet par le grand chancelier, comte de Kaunitz; même l'argent qu'il a annuellement à dépenser me sera délivré par ordre du grand chancelier[2]. »

Après avoir fini, en 1765, le portrait du comte de Kaunitz, sous la direction de Wille, Schmuzer fut rappelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, qui le nomma directeur de la classe de gravure qu'elle fonda à l'Académie de Vienne en 1771[3].

9. LEVACHER, imprimeur français. — LANDERER, imprimeur viennois.

L'Autriche envoyait ses graveurs se perfectionner à Paris; elle demandait aussi à la France des imprimeurs en taille-douce et envoyait les siens à Paris étudier nos procédés.

« 1764, 15 janvier. Depuis le 15 jusqu'au 20, j'étois fort occupé à faire la convention avec un jeune imprimeur en taille-douce que je dois envoyer à Vienne en Autriche, et dont M. Wachtler, secrétaire du comte de Kaunitz, m'avoit donné la commission. Il doit rester trois ans. Il aura chaque [année] 1,500 livres, le logement, et tout ce qui est nécessaire pour imprimer lui sera fourni, 350 livres pour faire le voyage et autant pour son retour, au bout des trois

[1] Votre Grâce.
[2] Journal Mss. de Wille.
[3] *Nagler*, Neues allgemeines künstler lexicon, 22 vol. in-8°, Munich.

années. Il doit partir demain 21 avec le coche de Strasbourg. Il a déjà été en Saxe, se nomme M. Le Vacher, et il est très-habile [1]. »

En juillet 1775, l'impératrice envoya à Paris, pour se perfectionner dans son art, un imprimeur de Vienne, nommé Landerer. L'impératrice le recommanda à Wille, qui fut chargé de le placer chez un habile imprimeur. S. M. I. envoya à Wille une médaille d'or, qui devait être donnée à l'imprimeur parisien qu'il désignerait pour instruire Landerer. Wille choisit Beauvais l'aîné, qui travaillait pour lui depuis plus de trente ans et qui avait une grande capacité dans l'art d'imprimer [2].

10. TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits, né en 1696, mort à Paris le 10 février 1772. Élève de Nicolas Bertin.

« M. Tocqué, dont les portraits ont une si grande réputation, a exposé (1753) celui de M. le comte de Kaunitz [3] » qui était alors ambassadeur d'Autriche à la cour de Versailles. En 1758, étant à Saint-Pétersbourg, Tocqué fit le portrait du comte Nicolas Esterhazy de Galantha, ambassadeur d'Autriche en Russie. Ce portrait a été gravé, en 1759, par Schmidt, à Saint-Pétersbourg.

11. MANUFACTURE DE SÈVRES [4].

1766, 6 octobre. Le duc de Choiseul donna au prince de Staremberg un service de table avec surtout, en porcelaine de Sèvres, valant 30,824 livres.

1777, avril. Le roi donna à l'empereur d'Allemagne un grand service de table, fond vert avec fleurs et fruits, et un surtout en sculpture; — un déjeuner et deux vases ornés du portrait du roi; le tout d'une valeur de 43,464 livres.

1786, 28 août. Le roi donna au duc de Saxe-Teschen un service de table avec surtout, un cabaret, des vases, une table où était représentée l'histoire de Renaud et d'Armide, les bustes du roi, de la reine et de l'empereur; — 26,084 livres.

1786. Le roi donna à l'archiduc Ferdinand un service de table,

[1] Journal Mss. de Wille.

[2] Journal Mss. de Wille.

[3] Correspondance de Grimm, 1753, t. I, p. 60.

[4] Renseignements donnés par M. Riocreux, conservateur du musée céramique de Sèvres, d'après les registres de cette manufacture.

fond bleu-céleste orné de marguerites et de roses, un surtout en sculpture, un cabaret bleu à miniatures, les bustes du roi et de la reine; — 26,748 livres.

12. PILLEMENT (Jean), peintre et dessinateur de paysages et de marines, graveur à l'eau-forte, né à Lyon en 1727, mort à Lyon en 1808.

Pillement, dont l'histoire est fort peu connue, a séjourné longtemps à Vienne; il s'y trouvait en 1767. Un de ses paysages, le retour au hameau, a été gravé par Godefroi, de Vienne; sur cette estampe, Pillement prend le titre de peintre du roi de Pologne et de la reine de France, Marie-Antoinette. La galerie du prince de Liechtenstein, à Vienne, possède dix ouvrages de Pillement : le matin et le soir, paysages peints au pastel sur parchemin; deux paysages avec figures et animaux, peints en détrempe; deux marines, également en détrempe; deux paysages au crayon; deux autres paysages peints sur parchemin en détrempe[1].

13. CHAMANT (Joseph), peintre, architecte et graveur, artiste lorrain qui travaillait au milieu du XVIIIe siècle.

Chamant peignit beaucoup pour le prince Charles de Lorraine, et fut plus tard architecte et ingénieur de l'empereur François Ier, à Vienne. On a de Chamant, des eaux-fortes composées et gravées par lui ou d'après lui; ce sont des scènes d'opéras, des arcs de triomphe, des mausolées, etc. Ses tableaux représentent des sujets d'architecture[2].

14. DUCREUX (Joseph), peintre, né à Nancy en 1737, mort en 1802, à Paris. Élève de Delatour.

Ducreux, peintre estimé de son temps, se rendit à Vienne, en 1769, par ordre du comte de Choiseul, ministre de Louis XV, pour faire le portrait de la jeune archiduchesse Marie-Antoinette; il s'acquitta avec tant d'habileté de sa mission, que la princesse le nomma son premier peintre, et que l'Académie de Vienne s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres. Ducreux se distingua aussi par ses pastels. Il fit à l'huile des tableaux à moitié grotesques qui plu-

[1] Description des tableaux, etc., de la galerie de S. A. Franç.-Jos., prince de Liechtenstein, Vienne, 1 vol. in-8°, 1780.
[2] *Nagler*.

rent beaucoup à cette époque; ils représentent le joueur dans toutes les situations; quant aux attitudes, on leur reproche une certaine trivialité; pour le coloris, on le trouve médiocre. Ducreux fit avec succès des miniatures. Cathelin et Schmutzler ont gravé, d'après lui, les portraits de Joseph II et de Marie-Thérèse [1].

15. **BERTRAND** (Gabrielle), peintre en pastel,
née à Lunéville en 1737, morte en 1790.

Gabrielle Bertrand fit beaucoup de pastels à Vienne et épousa dans cette ville le sculpteur Beyer. Elle travailla aussi à Naples et à Bruxelles. Elle peignit pour la reine de Naples une Marie-Thérèse au moment où elle laisse le deuil pour prendre les rênes du pouvoir [2].

16. **MONOT** (Martin Claude), Sculpteur,
né en 1733, mort en 1806. Membre de l'ancienne Académie.

Monot exposa au salon de 1785 le modèle d'un jeune amour lançant des traits, qu'il devait sculpter pour le comte de Metternich, plénipotentiaire de l'empereur en France.

17. **MADAME LE BRUN** (Louise-Élisabeth Vigée), peintre de portraits,
née en 1755, morte en 1842. Élève de son père et de Briard.

Madame Le Brun résida à Vienne, de 1793 à 1795; elle y fit 31 portraits à l'huile et 24 au pastel. Les personnes qu'elle peignit étaient en général des émigrés français et des étrangers de toutes nations, qui formaient la brillante société au milieu de laquelle elle vivait. Parmi les personnages autrichiens dont madame Le Brun fit le portrait, nous citerons les princesses Esterhazy et de Liechtenstein [3].

18. **GÉRARD** (le baron François), peintre d'histoire et de portraits,
né à Rome le 4 mai 1770, de parents français, mort à Paris le 18 janvier 1837.
Élève de Pajou, Brenet et David.

En 1805, Gérard fit le portrait en pied de la princesse de Gyarac, née Esterhazy; en 1814, celui de Charles-Philippe, prince de Schwartzenberg. Ces deux portraits ont été gravés, le premier par

[1] *Nagler*.

[2] *Nagler*. Ce compilateur dit que quelques-uns des tableaux de Gabrielle Bertrand se voient au Musée de Vienne; nous n'en avons trouvé la trace dans aucun catalogue.

[3] Souvenirs de madame Le Brun, 3 vol. in-8°, 1835; t. II, p. 200-240, 371-374. Dans ces dernières se trouve la liste complète des portraits peints à Vienne.

P. Adam et le second par Potrelle. Les esquisses de la plupart des portraits en pied de Gérard, sont au Musée de Versailles; on y trouve celles des deux portraits ci-dessus. En 1804, Gérard fit le portrait du comte et de la comtesse de Frise (gravé par Adam; esquisse à Versailles). On lui doit aussi un portrait en buste du même prince de Schwartzenberg; celui de la princesse de Schwartzenberg, qui périt brûlée à Paris; le buste du prince de Metternich; le buste de la comtesse Esterhazy avec sa fille [1].

19. ISABEY (Jean-Baptiste), peintre en miniature,
né à Nancy le 11 avril 1767, mort à Paris le 18 avril 1855. Élève de David.

Isabey fit, en 1811, un premier voyage à Vienne. L'empereur François l'accueillit avec une bienveillance toute particulière et le logea au palais impérial, dans l'appartement même du prince Charles. Isabey fit à Vienne le portrait de tous les membres de la nombreuse famille impériale, du grand-duc de Wurtzbourg, de l'archiduc Palatin frère de l'empereur, de l'empereur François Ier, de l'impératrice Béatrix, du prince Charles, de l'archiduc Jean, de l'évêque Rodolphe et des sœurs de Marie-Louise. Isabey fit aussi les portraits des principaux personnages de la cour, du prince Metternich, du prince et de la princesse Esterhazy, du prince Schwartzenberg, du prince de Ligne, du prince Rasoumofski. En 1815, il alla une seconde fois à Vienne; ce fut alors qu'il fit le célèbre dessin du Congrès de Vienne, qui a été gravé et se trouve actuellement en Angleterre [2].

20. CAUCIG (François), peintre.

Un artiste autrichien contemporain a été tout particulièrement inspiré par l'école française; c'est François Caucig, né à Gœrz en 1762, mort en 1828. Il fut professeur à l'Académie de Vienne en 1799, et depuis il en devint le directeur; Caucig avait complétement adopté les principes et le style de David [3].

[1] *Ch. Lenormant*, François-Gérard, peintre d'histoire; essai de biographie et de critique, 1847, grand in-12.

[2] Renseignements communiqués par M. Isabey et extraits de ses Mémoires manuscrits.

[3] *Raczyński*, t. II, p. 548.— *Raczynski* (t. II, p. 569), parle aussi de Jean Schœdlberger, peintre de paysages, né à Vienne, en 1779, et imitant de son mieux la manière de Claude Lorrain.

21. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU BELVÉDÈRE, A VIENNE.

CALLOT (Jacques). La célèbre foire d'Impruneta, près de Florence.

CLOUET (François) dit Janet. Portrait de Charles IX, roi de France, âgé de vingt ans (1563).

COURTOIS (Jacques). Trois combats de cavalerie.

DUPLESSIS (Joseph Sifrède). Portrait de Glück à soixante et un ans, peint à Paris, en 1775. — Gravé dans l'ouvrage intitulé : *Kaiserliche-Kœnigliche Bilder Gallerie im Belvedere zu Wien;* 4 vol. gr. in-8°, Vienne, 1821-28; texte allemand avec traduction française. — Gravé aussi par Miger.

DUVIVIER (Ignace). Paysage avec une chute d'eau.

LA HIRE (Laurent de). L'Assomption de la sainte Vierge.

LE BRUN (Charles). L'Ascension de N.-S. J.-C. — Esquisse terminée. — Gravée dans l'ouvrage cité précédemment : *K. K. Bilder Gallerie*, etc.

LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques). La Tempête (1771). L'architecture est de P.-A. de Machy. — Gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie*, etc.

MANGLARD (Adrien). Marine avec un lever de soleil. — Marine avec un port fortifié et des vaisseaux de guerre. — Marine représentant une mer agitée au lever du soleil. — Marine représentant un port.

MIGNARD (Pierre). Antoine, le premier ermite.

PARROCEL (Ignace). Une bataille contre les Turcs. — Un camp.

POUSSIN (Nicolas). Saint Pierre guérissant le paralytique. Ce tableau est gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie*, etc.; il est porté au catalogue de Mechel (voir note 3, p. 3); il ne se trouve pas au catalogue de 1855.

Le Pillage du Temple lors de la prise de Jérusalem par les Romains. — Les figures d'un paysage des environs de Rome, par le Guaspre.

RIGAUD (Hyacinthe). Portrait de la princesse Élisabeth-Charlotte, duchesse de Lorraine, fille de Philippe Ier, duc d'Orléans, dans sa quarantième année. — Portrait d'un cardinal, en robe rouge et en perruque longue, assis dans un fauteuil.

STELLA (Jacques). Le jugement de Salomon.

VALENTIN. Moïse avec les tables de la loi. — Gravé dans l'ouvrage déjà cité.

VAN SCHUPPEN (Jacques). Portrait d'Ignace Parrocel. — Portrait d'homme; il est vêtu d'une robe de chambre de velours rouge fourrée; ses cheveux sont gris; il est assis auprès d'une table couverte d'un tapis de Turquie; il écrit, et sur les papiers qui couvrent la table se trouve cette adresse : à Monsieur, Monsieur Thomas de Granger, à Vienne.

VERNET (Joseph). Vue du Tibre, du château Saint-Ange et de Saint-Pierre. — Gravé dans : *K. K. Bilder Gallerie*, etc.

WATTEAU (Antoine). Un jeune homme en costume espagnol assis sous des arbres et jouant du luth [1].

22. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PRINCE ESTERHAZY, A VIENNE.

BOILLY (L.). Une famille.

BOURDON (Sébastien). Bacchus et Cérès avec plusieurs figures de nymphes et de satyres.

COLOMBEL (Nicolas). Agar dans le désert consolée par l'ange.

COURTOIS (Jacques). Deux batailles.

COYPEL (Antoine). Un plafond : les dieux dans l'Olympe.

DAVID (Jacques-Louis). Tête d'un philosophe lisant dans un livre.

FACIN (Chev.). Paysage, repos de bergers.

GELLÉE (Claude) dit Claude Lorrain : Paysage avec une rivière et un pont; sur le devant, un groupe d'arbres et un pâtre avec ses bœufs ; coucher du soleil. — Paysage; à droite, un grand rocher. — Coucher du soleil dans un paysage. — Lever du soleil dans un port, des ruines d'architecture romaine. — Paysage avec de grands arbres; sur le devant, deux hommes en chemin; à gauche, un pâtre et des chèvres.

GREUZE (Jean-Baptiste). De jeunes villageoises apportent des vivres à un ermite en échange de rosaires et de rubans. — Buste d'une jeune fille les yeux levés au ciel.

LA HIRE (Laurent de). Ninus offrant la couronne à Sémiramis.

LARGILLIÈRE (Nicolas). Portrait du prince Louis de Bourbon-Condé.

LE BRUN (Charles). Apothéose de Louis XIV. — Jésus-Christ expirant sur la croix; les morts sortent de leurs tombeaux. — Louis XIV déclarant la guerre à la Hollande, en 1671. — La paix de Nimègue conclue en 1678 entre Louis XIV et la Hollande.

LE DUC (Madame). Une jeune fille, le bras appuyé sur un livre.

LE SUEUR (Eustache). Une femme endormie sur des nuages, la tête appuyée sur sa main droite.

LOIR (Nicolas). Cléobis et Biton conduisant leur mère au temple d'Argos.

MANGLARD (Adrien). Une marine au soleil levant.

PEYRON (Jean-François-Pierre). Persée devant Paul-Émile.

POUSSIN (Nicolas). — La naissance de Bacchus. — La Visitation de la Vierge. — Moïse retiré des eaux. — Jésus-Christ et la Samaritaine. — Jésus-Christ mis au tombeau. — Le serpent d'airain (esquisse.)

RIGAUD (Hyacinthe). Portrait du peintre.

[1] Verzeichniss der kais. kœn. Gemalde-Gallerie im Belvedere zu Wien, von Albrecht Krafft, Wien, 1855 — et, Die moderne Schule der K. K. Gemalde Gallerie im Belvedere zu Wien, Wien, 1854 ; par le même auteur.

Robert (Hubert). Des fabriques romaines en ruine.

Stella (Jacques). Le mariage de la Vierge. — Cléopâtre et Auguste à la mort d'Antoine.

Trémollière (Pierre-Charles). — Vénus caressant l'Amour.

Valentin. Un repas; sur le devant, on voit le portrait du peintre.

Vernet (Carle). Philippe, duc d'Orléans, à cheval, avec ses officiers de chasse.

Vernet (Joseph). Clair de lune.

Vouet (Simon). Apollon jouant de la lyre, entouré des Muses[1].

23. SCULPTURES ET TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PRINCE DE LIECHTENSTEIN, A VIENNE.

Jean de Bologne. Plusieurs réductions. (Voir le n° 548.)

Mignard. Une sainte famille.

Courtois (Jacques). Une bataille. — Une marche d'armée.

Pillement (Jean). Dix paysages, indiqués plus haut au n° 12.

Poussin (Nicolas). Quatre enfants cueillent et mangent des fruits dans un verger. — Saint Pierre et saint Jean guérissent le paralytique. — Le sacrifice de Noë (répétition d'un tableau qui est en Angleterre). — La fuite en Égypte, ou sainte famille[2].

Rigaud (Hyacinthe). Portrait du prince Venceslas-Joseph de Liechtenstein; figure entière en habit de cérémonie de l'ordre de la Toison-d'Or. — Le dessin original du portrait de Samuel Bernard, peint en grisaille[3].

---

§ 2. — GRAND-DUCHÉ DE BADE

24. GUILLIBAUD (J.-F.), peintre de portraits, vers 1750.

Guillibaud a fait le portrait de Charles-Frédéric, margrave de Bade, gravé par J.-G. Wille. Nous ne savons si Guillibaud a fait ce portrait à Paris ou à Carlsruhe[4].

[1] Catalogue de la galerie des tableaux de S. A. le prince Paul Esterhazy de Galantha, à Vienne. (En allem. et franç.)

[2] Smith, dans son Catalogue de l'œuvre du Poussin, ne parle pas du premier de ces quatre tableaux.

[3] Description de la galerie du prince de Liechtenstein, citée p. 9, note 1. — Voy. aussi *Fanti*, Descrizzione completa di tutto ciò che ritrovasi nella galleria de pittura et scultura di S. A. G. W. principe regnante della casa di Lichtenstein, etc., Vienne, 1767, 1 vol. in-4°.

[4] Catalogue cabinet Paignon Dijonval, p. 331.

25. **IXNARD** (Michel d'), architecte et directeur des bâtiments de l'électeur de Trèves, né à Nîmes en 1723; mort à Strasbourg le 21 août 1795 [1].

Michel d'Ixnard reconstruisit de 1768 à 1780, l'abbaye princière de Saint-Blaise, de l'ordre de Saint-Benoît, qui avait été détruite par un incendie en 1768. L'abbé Martin de Gerbert, prince du Saint-Empire, manda d'Ixnard pour la rebâtir. D'Ixnard a construit l'abbaye, vaste édifice carré, et l'église qui est fort belle [2]. « Cette magnifique abbaye », située dans la Forêt-Noire, fut supprimée en 1805; elle est transformée aujourd'hui en une filature de coton et en une manufacture d'armes [3].

A Fribourg en Brisgau, Michel d'Ixnard a élevé en 1773, l'hôtel de M. le baron de Sikingen [4]. A Constance, il fit pour le cardinal de Rodt, évêque de cette ville, un projet de belvéder qui devait être bâti au bord du lac; l'exécution de ce monument fut suspendue par la mort du cardinal. [5] D'Ixnard a fait aussi la décoration d'un côté du chœur de la cathédrale de Constance [6].

26. **GÉRARD** (voir le nº 18).

Le baron Gérard a fait en 1808, le portrait de Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais, grande-duchesse de Bade (gravé par P. Adam).

27. **ISABEY** (voir le nº 19).

Isabey a peint le portrait du grand-duc de Bade, pendant un voyage qu'il fit à Paris sous l'empire; le Grand-Duc emporta cette belle miniature en retournant dans ses États [7].

28. **JACOBBER**, peintre de fleurs et de fruits, attaché à la manufacture de Sèvres, né à Bliescastel (Bas-Rhin), le 6 mars 1786. Élève de Gérard Van Spaendonck.

M. Jacobber est l'auteur des peintures qui décorent deux grands

[1] Biographie universelle, t. 21.

[2] Recueil d'architecture représentant, en 34 planches, palais, châteaux, hôtels, maisons de plaisance, maisons bourgeoises, églises paroissiales et conventuelles, plusieurs jardins à l'anglaise et un nouvel ordre d'architecture, exécutés tant en France qu'en Allemagne, par Michel d'Ixnard; Strasbourg, 1791, 1 vol. in-fol. (au cabinet des estampes). Les plans, coupes et élévations de l'abbaye de Saint-Blaise sont dans ce volume.

[3] *A. Joanne*, Itinéraire de l'Allemagne du sud, p. 18.

[4] Voy. les plans, coupes et élévations de ces édifices dans le Recueil d'architecture de Michel d'Ixnard. — [5] Idem. — [6] Idem.

[7] Renseignements communiqués par M. Isabey.

vases de Sèvres, donnés en 1833 par le roi Louis-Philippe, au grand-duc de Bade.

29. JACQUES (Nicolas), peintre en miniature,
né à Jarville, près de Nancy, en mars 1780; mort à Paris en mars 1844.
— Élève de David et d'Isabey.

Jacques, appelé par la grande-duchesse Stéphanie de Bade, fit le portrait du grand-duc de Bade et celui de la grande-duchesse, en pied, tenant sa fille aînée à la main. Ce portrait a été reproduit sur un vase de la manufacture de Sèvres.

Jacques a peint aussi le portrait du prince Oscar, de Suède, fils de Bernadotte. Ce portrait a été gravé.

On doit aussi à Jacques le portrait de Léopold, aujourd'hui roi des Belges, miniature qu'il exécuta au moment du mariage du prince avec la princesse Charlotte d'Angleterre. — Il a fait le portrait de la reine Hortense, reine de Hollande; — les portraits de M. et de Mme de Lavalette, donnés aux Anglais qui ont sauvé M. de Lavalette; — les portraits de toute la famille d'Orléans pour la reine de Naples; ces derniers portraits ont été montés sur un grand coffre de malachite, de l'orfévre Mellerio [1].

30 RICHOMME, graveur. Élève de Regnault et de Coiny.

FORSTER (François), graveur,
né au Locle (Suisse) en 1790, naturalisé français. Élève de P.-C. Langlois.

M. Richomme a gravé, pour la maison Artaria, de Manheim, la Vierge aux anges de Raphaël.

M. Forster a gravé pour la même maison le portrait d'Albert Dürer, d'après son portrait peint par lui-même et conservé à la galerie de Munich. — Cette estampe a été exposée au salon de 1824.

31. FRIEDERICH (André), sculpteur à Strasbourg,
né à Ribeauvillers en Alsace, le 10 janvier 1798. Élève de Schadow, de Berlin.

M. Friederich a exécuté pour le gouvernement français, le nouveau monument de Turenne, à Sassbach. C'est un obélisque en granite sur lequel est sculpté le médaillon colossal du Grand Maréchal. — De 1836 à 1838, M. Friederich a fait pour la ville de Fribourg en Brisgau, la statue de l'archevêque de cette ville, Monseigneur Boll,

[1] Renseignements particuliers.

mort en 1836. Cette statue, de grandeur colossale et en pierre, est placée dans la cathédrale ou munster [1]. — M. Friederich est l'auteur de la statue de sir Francis Drake, en granite rouge, de 3 mètres de haut, élevée sur une des places d'Offenbach. Sir Francis Drake a le premier apporté la pomme de terre en Europe en 1586. Il est représenté debout sur son navire, à Deptford, au moment où il vient d'être créé chevalier par la reine d'Angleterre. Il tient dans la main droite une carte d'Amérique, et dans la main gauche un pied de pomme de terre. Il a le bras appuyé sur une ancre en partie cachée sous les plis de son manteau [2]. — Le dimanche, 5 août 1855, on a inauguré, sur la place de la ville d'Achern, un nouveau monument de M. Friederich, élevé à la mémoire du grand-duc Léopold. « Sur un piédestal octogone s'élève la figure gracieuse d'une femme, le génie de Bade; elle fixe de la main gauche une guirlande de roses autour d'un autre piédestal, sur lequel repose le buste de feu le grand-duc, qu'elle couronne de la main droite. Ce buste est d'une ressemblance parfaite, et l'artiste a su mettre dans ses traits la bonhomie paternelle qui distinguait ce prince. Aux pieds de la figure, des gerbes de blé et des symboles de l'industrie caractérisent la richesse productrice du pays; la face du piédestal est décorée des armes d'Achern; un bouclier qui s'y appuie à gauche, porte les armoiries des communes voisines. Une inscription à la face du piédestal octogone accuse l'amour et la reconnaissance des habitants, et une autre, au revers, celle de l'artiste envers le prince [3]. »

32. FROMENT-MEURICE, orfèvre ciseleur,
né à Paris le 31 décembre 1802, mort à Paris le 17 février 1855. Élève de Wagner.

Froment Meurice a exécuté la crosse qui fut offerte par les catholiques de France à Monseigneur Vicari, archevêque de Fribourg. Cette crosse est en argent doré, émaillé et gemmé; l'ornementation générale est dans le style byzantin du XIIe siècle. Au nœud principal sont placées les statuettes de la Religion et de saint Thomas Becket. Dans le second retour de la crosse, est un groupe représentant l'Ange chassant Héliodore du temple.

[1] Journal des beaux-arts, 11 septembre 1841.
[2] *Ad. Joanne,* Itinéraire de l'Allemagne du sud, p. 3.
[3] Courrier du Bas-Rhin.

32. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE GRAND-DUCALE DE CARLSRUHE, EN 1833.

Chardin. Une perdrix, un plat avec des prunes; à droite, un panier de fruits. — Un oranger dans un pot et un panier de prunes de reine Claude. — Une femme qui cachète une lettre; à côté d'elle, un homme qui tient une lumière. — Deux lièvres suspendus; une carnassière et une poire à poudre. — Une corbeille de pêches et un pot d'argent. — Divers fruits, un pot; à gauche, un gobelet. — Un pot d'argent, un verre avec du vin, et une assiette avec des huîtres.

Desportes (Alex.-Fr.). Une perdrix suspendue dans une niche, un faisan tué et quelques pêches.

Largillière (Nicolas). Portrait d'Adélaïde de France.

Pierre. Une figure académique de grandeur naturelle. — Une autre figure académique.

Rigaud. Portrait de Louis XIV. — Portrait de Rigaud peint par lui-même.

Valentin. Un philosophe en barbe grise tient dans sa main droite un livre ouvert.

Vernet (Joseph). Une dame sortant du bain et se faisant habiller. — Une petite marine; à gauche, un matelot et deux Turcs. Ces deux tableaux sont sur bois.

---

§ 3. — BAVIÈRE.

34. CATHÉDRALE DE BAMBERG.

Les deux tours occidentales de la cathédrale de Bamberg, qui sont du second tiers du xiiie siècle, sont évidemment copiées sur celles de Notre-Dame de Laon, dont la date est à la fin du xiie siècle. La ressemblance est frappante; c'est le même style; ce sont les mêmes détails, les mêmes étages et les mêmes contre-forts [1].

35. DETROY (François), peintre d'histoire et de portraits, né à Toulouse en 1645, mort le 1er mai 1730. Élève de son père Nicolas Detroy, de Nicolas Loir et de Claude Lefebvre.

L'alliance qui s'établit sous Louis XIV entre la France et la Bavière, fut le point de départ de nombreux rapports entre les deux pays, qui profitèrent comme partout, à la gloire de nos artistes. Detroy fut

[1] Je dois cette importante communication à M. Didron. — Voy. au Cabinet des estampes (Topographie, Bavière) une belle gravure représentant ces tours, et les lithographies d'Aug. Mathieu et de Chapuis.

envoyé par Louis XIV en Bavière, pour faire le portrait de Madame la Dauphine. Il s'en acquitta avec succès [1].

36. DELAMONCE (Jean), peintre et architecte, de Paris.

Le *Mercure galant* de mai 1700 [2], lui donne le titre de ci-devant peintre et architecte de S. A. É. de Bavière. Nagler nous apprend en effet, qu'il fut au service de l'Électeur, à Munich, de 1670 à 1690; il y exécuta divers ouvrages; il fit des peintures dans les appartements impériaux de la Résidence, plus tard détruite par le feu. Il peignit ensuite plusieurs portraits, et J.-G. Ambling grava en 1675, celui de la princesse électorale Henriette-Marie-Adélaïde. Ambling grava aussi d'après Delamonce, un saint évêque lisant la messe; puis une religieuse sur des nuages avec la couronne.

De retour en France, Delamonce fit les dessins de la belle chaire du grand collége des Jésuites de Lyon, qui fut exécutée sous sa conduite, construite en marbres précieux, enrichie de bas-reliefs de bronze doré, et découverte le jour de Pâques 1700. Poilly a gravé d'après lui, Louis XV tenant son premier lit de justice. Quelques autres œuvres de Delamonce ont été gravées par C. Duflos, par Daudet, etc.

37. GASCAR (Henri), peintre de portraits,
né à Paris vers 1635, mort à Rome le 18 janvier 1701, à 66 ans.

Gascar a peint, vers 1698, le portrait de Joseph-Ferdinand, fils de l'électeur Maximilien II; ce jeune prince, reconnu héritier de la monarchie espagnole, était né en 1692 et mourut en 1699. Son portrait, par Gascar, a été gravé à Munich par Zimmerman; le prince paraît âgé de six ou sept ans.

38. MAINGAUD (Martin), peintre.

Maingaud vint de France à la cour électorale de Munich, où il reçut, en 1699, une pension de 600 florins. Il peignit l'électeur Maximilien-Emmanuel et sa femme Thérèse-Cunégonde, presque de grandeur naturelle; puis il fit le portrait de six princes et princesses. Maingaud peignit aussi l'histoire. On voit à la galerie de Schleissheim deux tableaux de cet artiste : une Sainte-Famille et la Madeleine repentante. Le portrait de l'Électeur a été gravé par N. Edelinck [3].

[1] *Dandré-Bardon*, Traité de peinture, t. II, p. 151, 2 vol. in-12, 1765.
[2] P. 14-27. — [3] *Nagler*.

39. MEUSNIER (Philippe), peintre d'architecture,
né à Paris en 1655, mort le 27 décembre 1734. Élève de Jacques Rousseau.

« Philippe Meusnier, le célèbre peintre d'architecture, mécontent de quelques injustices, se retira à Munich, auprès de l'électeur de Bavière, qui le reçut avec beaucoup de joie et lui proposa tous les avantages possibles pour le retenir et l'attacher auprès de sa personne. Louis XIV, informé de son absence, donna ordre à M. de Torcy, secrétaire des affaires étrangères, d'expédier un passeport pour le faire revenir en France [1]. » (Entre 1700 et 1702.)

40. BERTIN (Nicolas), peintre d'histoire,
né à Paris en 1667, mort à Paris le 11 avril 1736, élève de Vernansal le père,
de Jouvenet et de Bon Boulogne.

Bertin envoya plusieurs tableaux qui ornaient la galerie électorale; mais il refusa d'entrer au service de l'Électeur, qui lui offrait cependant de gros appointements [2]. Heineken assure pourtant qu'il fut appelé en 1728 en Bavière, et qu'il a exécuté plusieurs peintures à Nymphenbourg, château de plaisance de l'Électeur.

41. ROBERT DE COTTE (voir le nº 2.)

Robert de Cotte construisit, disent quelques-uns de ses biographes, plusieurs châteaux pour l'électeur de Bavière; on ne sait lesquels. Dans une lettre que Robert de Cotte écrivait à M. Orry, le 12 février 1715 [3], il dit seulement qu'il travaille pour le palais de l'électeur de Bavière. On trouve au cabinet des estampes [4] dix grands dessins (99-108) intitulés : Projet et plans pour Monseigneur le duc de Bavière, mais sans autre indication. Le nº 106 est un dessin lavé représentant un château avec ses jardins; les nºs 99 et 100 (hachés à l'encre), reproduits dans 101 et 102 (lavés), donnent les plans des bâtiments du palais représenté dans le dessin d'ensemble nº 106. Les nºs 103, 104, 105 et 107 sont des croquis et des plans

[1] *D'Argenville.*

[2] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sc., t. II, p. 232. Voy. aussi *D'Argenville*, qui a eu connaissance de ces précieux mss. pour rédiger son excellent livre.

[3] Cette lettre se trouve dans les papiers de Robert de Cotte, conservés au cabinet des estampes de la Bibl. impér. — 6 portefeuilles in-folio.

[4] Topographie, portefeuille Bavière-Munich. — « Voy. aussi « l'inventaire des 2700 dessins et autres papiers renfermés dans les portefeuilles de M. Robert de Cotte», 1 vol. Yc. 29, au cabinet des estampes.

de détail pour ce même palais. Tout cela indique un grand travail; mais quel est ce palais? a-t-il été construit? Est-ce le château de Schleissheim, appelé Chelesm, au nº 108?[1].

42. VIVIEN (Joseph), peintre de portraits au pastel et à l'huile, né à Lyon en 1657, mort à Bonn en 1735[2]. Élève de Le Brun.

Vivien fut longtemps au service de l'électeur Maximilien-Emmanuel, qui le considérait beaucoup et l'avait nommé son premier peintre[3]. Vivien a peint deux portraits de l'Électeur, l'un au pastel, l'autre à l'huile; le second fut fait vers 1715. Le portrait de l'Électeur, en pied, figure de grandeur naturelle, sur toile, est à la pinacothèque de Munich. Ces deux portraits ont été gravés : par Benoît Audran, in-fol.; par F.-I. Spatt, petit in-fol.; par C. Vermeulen, in-fol.; par J. Balth. Probst; J.-Ant. Zimmerman; Hier. Sperling; D. Sornique.

Vivien a fait aussi pour l'électeur de Bavière, vers 1696, le portrait de Thérèse-Cunégonde de Pologne, sa seconde femme[4]; gravé par J.-A. Zimmerman, gr. in-8º. — Le portrait de Clément-Auguste, prince de Bavière, gravé par J. Audran, gr. in-fol. — Le portrait du duc Ferdinand-Marie de Bavière, placé aujourd'hui au musée de Darmstadt. — Le portrait de Philippe V, roi d'Espagne, peint d'après nature pour l'Électeur et gravé par Vermeulen, en 1701, in-fol. — En 1715, Vivien commença un grand tableau à l'huile représentant toute la famille électorale; il voulut le porter lui-même à l'électeur de Bavière et se rendit d'abord à Bonn, auprès de l'électeur de Cologne; son grand âge ne lui permit pas de supporter les fatigues du voyage; il mourut à Bonn, à la cour de l'électeur de Cologne.

43. BOFFRAND (Germain), architecte et inspecteur général des ponts et chaussées du royaume, né à Nantes le 7 mai 1667, mort le 18 mars 1754. Élève de J.-H. Mansart.

« Reçu membre de l'Académie royale d'architecture en 1709, il

[1] Le nº 108 est un plan lavé de tout un château, celui de Chelesm; au dos est écrit: Plan pour Monseigneur de Bavière; ce dessin n'est pas de R. de Cotte; il lui aura été envoyé pour avoir son avis.

[2] *Mariette.* Abecedario (p. 204 du ms.) le fait mourir en 1734.

[3] Pendant son séjour à la cour électorale, Vivien paraît avoir eu de longs démêlés avec le poëte sans fard, François Gacon, qui lui lança de lourdes épigrammes.

[4] Catalogue de la galerie des antiquités du château de Heidelberg, nº 831. — Brochure moderne sans titre. (Bibl. impér. V. Don. 4774.)

fut architecte de plusieurs souverains d'Allemagne, de l'évêque de Wurtzbourg, prince de Franconie, de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, et de Léopold I, duc de Lorraine. Il fit construire pour eux nombre d'édifices considérables que l'on voit détaillés dans son excellent livre d'architecture [1]. » Boffrand a construit dans les Pays-Bas espagnols, pour l'électeur de Bavière, une maison de chasse appelée Bouchefort. Les travaux, élevés jusqu'au premier étage, furent interrompus après la bataille de Ramillies (1706), qui chassa les Français et l'Électeur leur allié des Pays-Bas [2].

44. DUBUT (Charles-Claude), sculpteur,
né à Paris, mort à Munich en 1742, à 55 ans.

Dubut se forma dans sa ville natale, puis à Rome; il fut ensuite appelé aux cours de Berlin et de Dresde, où il avait déjà terminé plusieurs ouvrages lorsque l'électeur de Bavière l'invita à venir à Munich, en 1716, au moment où les châteaux royaux de Nymphenbourg, Badenbourg, Furstenried et Schleissheim s'enrichissaient d'ornements en bronze, en marbre et en stuc. Dubut fit pour la résidence royale, à Munich, un bas-relief en bronze, de 5 pieds de long, représentant Rébecca. C'est de sa main qu'est le modèle du grand escalier à Schleissheim; il exécuta pour le même château un bas-relief de la Libéralité, quatre groupes d'enfants et les consoles du cabinet électoral, vingt-quatre figures dans la salle d'Hercule, les ornements du plafond, ceux des fenêtres, les bas-reliefs des corniches et des consoles de la même salle. On lui doit aussi les bas-reliefs et les consoles de l'ancienne salle du prince électoral, les chapiteaux et sphinx de l'escalier principal et différents ornements en bronze. Dans ces travaux du château de Schlessheim, Dubut eut pour aides Le Tellier, Argoust, Esclafer, Robert, Maratti et Magnus. Le Tellier coula en bronze les chapiteaux et les acanthes de la galerie. Pour la fontaine qui s'y trouve, Dubut fit une grande conque de plomb et trois masques de même métal. Dans la chapelle du même château les huit couronnements sont également de sa main.

Pour l'ancien vestibule de la demeure électorale à Nymphenbourg, Dubut fit douze bas-reliefs représentant des jeux d'enfants,

[1] *Patte*, Abrégé de la vie de M. Boffrand.

[2] *D'Argenville*. — Boffrand a donné les plans de Bouchefort dans son livre d'architecture, 1 vol. in-fol.

des sphinx, l'écusson et les trophées de la façade, les acanthes et les emblèmes de victoire aux croisées. Au plafond de la salle d'audience, il adapta les armes de Bavière avec deux Renommées, et à l'un des murs, un bas-relief d'enfants qui représente la Générosité.

A Badenbourg, on voit de sa main quatre groupes en stuc représentant les saisons, douze têtes, et diverses décorations consistant en guirlandes de fleurs et de coquillages; des bustes en marbre; des tritons au-dessus des arcades de la façade; des têtes de lions à la balustrade au-dessus de l'entablement; des têtes de Diane au-dessus des fenêtres, etc.

Dubut travailla trente ans pour la cour de Bavière, et les dépenses des travaux qui furent exécutés par lui et sous ses ordres se montèrent à 15,797 florins. Pesne a fait son portrait. Il eut, outre Frédéric-Guillaume, un autre fils, nommé Jean, qui fut peintre [1].

45. CUVILLER (François), architecte des électeurs de Bavière et de Cologne [2], né à Soissons en 1698, mort à Munich en 1760.

46. CUVILLER (François), fils du précédent, architecte et graveur à l'eau forte, capitaine du génie, né à Munich en 1734, mort à Munich quelques années avant 1804.

« François Cuviller, le père, fut appelé à la cour de Munich par l'Électeur qui fut ensuite empereur sous le nom de Charles VII. Ce prince l'employa à divers ouvrages, principalement à orner ses bâtiments, genre dans lequel il excellait. A la mort de Cuviller, son fils lui succéda et remplit les mêmes fonctions à la cour de Munich. Les ouvrages d'architecture et de décoration de ces deux artistes sont très-nombreux. Cuviller fils publia les dessins de son père et les siens, gravés par lui et par divers autres artistes, sous plus de quarante articles [3]. » Ce sont des plans pour des jardins; divers bâtiments, maisons de plaisance; des dessins de lambris, de panneaux; des décorations; des caprices, etc. La liste complète est dans Heineken.

[1] Traduit de *Nagler*. — Voir Fréd. Guill. Dubut, au nº 826.

[2] On trouve dans : *Stimmel* (Catalogue raisonné du cabinet d'estampes de feu M. Winckler, t. IV, Leipsig 1810, in-8º) François Cuviller le père, qualifié de conseiller, gentilhomme de bouche et architecte des électeurs de Bavière et de Cologne. Dans le même ouvrage on dit aussi que le fils succéda à son père à la cour de Munich sous le titre de capitaine de génie. Plusieurs des estampes indiquées dans ce catalogue sont signées *M. de Cuvillié.*

[3] *Heineken.* — *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 79.

47. DAVID (Jacques-Louis), peintre d'histoire,
né à Paris le 31 août 1748, mort à Bruxelles le 29 décembre 1825. Élève de Vien.

David fit, après 1814, pour le comte de Schœnborn, pair de Bavière, le tableau d'Eucharis et Télémaque.

48. GÉRARD (voir le nº 18).

Gérard exécuta en 1812 le portrait de la princesse de La Tour et Taxis, gravé par P. Adam.

49. FOUQUET (Louis-Socrate), peintre sur émail et sur porcelaine,
né à Paris en 1795.

« Il fut appelé à Berlin en 1815 et occupé à la manufacture royale de porcelaine de cette ville, puis à celle de Nymphenbourg, en Bavière. C'est dans cette dernière qu'il a fait plusieurs copies d'après des tableaux de la galerie de Munich. M. Fouquet a fait beaucoup de peintures sur porcelaine pour le roi de Prusse, la princesse royale, le prince de Hardenberg, le duc de Saxe-Gotha, le roi de Bavière Maximilien, la reine douairière de Bavière, le duc de Leuchtenberg, l'archevêque de Nice. En 1821, il fut nommé professeur-peintre sur émail du duc de Saxe-Gotha [1]. »

50. CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur de musique,
né à Paris le 2 février 1789. Élève du Conservatoire de musique à Paris.

Tout en suivant les classes de Berton, de Catel et de Daussoigne, Chelard était très-assidu à la bibliothèque du Conservatoire, et à vrai dire c'est des anciens maîtres qu'il s'est fait spontanément l'élève. En 1811, il obtint le grand prix, alla à Rome, continua ses études et ses explorations musicales tant à la bibliothèque du Vatican qu'à l'église et au théâtre, se rendit à Naples en 1815, où il donna son premier ouvrage *la Casa da vendere*. Cet ouvrage fut exécuté en présence de tous les compositeurs de l'époque, Rossini, Paesiello, etc., qui étaient attirés par la curiosité de voir un jeune Français faisant de la musique dans le genre *buffo napolitano*. Le succès fut complet; l'œuvre est restée longtemps au théâtre et a été représentée en 1822 à l'Opéra italien de Paris.

Revenu en France, M. Chelard éprouva toutes les difficultés que

[1] *Gabet*, Dict. des artistes de l'école franç. au XIXe siècle, 1 vol. in-8º.

trouvent à leur retour de Rome les pensionnaires, difficultés multipliées par l'indifférence de l'école dont il ne suivait pas tous les errements. Il soutint la lutte, fonda une école de musique élémentaire d'ensemble, publia diverses œuvres, et en 1827 il composa avec Rouget de Lisle et fit représenter à l'opéra *Macbeth*. M. Chelard, en éclectique intelligent avait voulu donner à la musique française, si caractérisée d'ailleurs, les larges formes italiennes et la vigueur de l'harmonie allemande. En 1828, M. Chelard se rendit à Munich où son opéra de *Macbeth*, trouvant son véritable milieu, fut accueilli avec acclamation, se répandit dans toute l'Allemagne, et valut à son auteur la protection du roi Louis Ier de Bavière, qui lui donna le titre de maître de sa chapelle. De retour en France, M. Chelard fit représenter à l'Opéra-Comique *la Table et le Logement;* mais trouvant toutes les avenues fermées et l'art fort peu encouragé au milieu de la tourmente de 1830, il alla à Londres, fit jouer *Macbeth* et *the Studen of Viena*. Il retourna ensuite à Munich, et donna alors l'opéra de *Mitternacht* (Minuit) et *le Combat d'Hermann*. De là il fut appelé à Weimar en remplacement de Hummel, comme maître de chapelle du Grand-Duc. Il y a donné quatre opéras, dont le dernier est : *les Élèves de Marine* (Seecadetten), puis des cantates et des morceaux consacrés aux solennités de la cour. En 1855, M. Chelard est revenu à Paris pour y faire connaître les œuvres qui lui avaient valu l'estime de l'Allemagne et sa brillante réputation dans ce pays [1].

51. FORSTER (voir le n° 30).

M. Forster a gravé le portrait du roi de Bavière d'après Stieler.

52. MÉTIVIER (Jean), architecte.

M. Métivier, architecte à Munich, a construit dans cette ville, la maison de madame Bayersdorf, la plus jolie des nouvelles maisons de la ville, et beaucoup d'autres édifices [2].

53. TABLEAUX FRANÇAIS QUI SE TROUVENT A LA PINACOTHÈQUE DE MUNICH ET DANS LA GALERIE PRIVÉE DU ROI.

Bourdon (Sébastien). Un four à chaux romain.
Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Deux tableaux de batailles.
Géllée (Claude), dit Claude Lorrain : — Paysage. Des ouvriers soulèvent

[1] Renseignements particuliers. — [2] *Raczynski*, t. II, p. 439.

des pièces de bois. Peint en 1674 pour l'électeur de Bavière. — Paysage. Abraham chassant Agar et Ismaël. Peint en 1668 pour le comte de Waldstein. — Paysage. L'ange apparaissant à Agar et à Ismaël dans le désert. Peint en 1668 pour le comte de Waldstein. — Paysage. Les paysans musiciens.

GRANET. Savonarole. — Lithogr. dans : Galerie privée du roi, par Piloty.

JACQUAND (Claudius). La condamnation des Zingaris. — Lith. dans le même ouvrage.

LE BRUN (Charles). Mme de La Vallière en Madeleine. — Saint Jean l'évangéliste dans l'île de Pathmos.

LEPOITTEVIN (Eugène). Le peintre. — Scène de la vie de Brauwer. — Lith. dans l'ouvrage précédemment indiqué.

LE SUEUR (Eustache). Jésus-Christ chez Marthe ; la Madeleine, assise devant Notre-Seigneur, l'écoute avec recueillement. — Le dessin de ce magnifique tableau est dans la collection de M. Fr. Reiset.

PESNE (Antoine). Une jeune fille, portant un chapeau de paille, pose sa main sur une corbeille de fruits. — Portrait d'un peintre ayant un manteau fourré.

POUSSIN. L'adoration des Bergers ; lithogr. dans : Pinacothèque de Munich, par Piloty et Lœhle, 2 vol. grand aigle.

L'ensevelissement du Christ.

Midas prie à genoux Bacchus de reprendre le don qu'il lui avait accordé.

Saint Norbert à genoux reçoit l'habit religieux de la Sainte Vierge.

Portrait du Poussin par lui-même [1].

RIGAUD. Christian III, duc de Deux-Ponts.

VALENTIN. La présentation du Christ. — La reine Artémise visite un fabricant de paniers.

VERNET (Joseph). La matinée.

Le soleil se couchant derrière les ruines du palais impérial à Rome.

Une ville maritime en flammes.

Le lever du soleil.

Une tempête. — Lithogr. dans : Pinacoth. de Munich, par Piloty.

Le soleil luit à travers un épais brouillard sur la mer.

VIVIEN (Joseph). Portrait de l'électeur Maximilien-Emmanuel, en pied.

Portrait de Fénelon.

Portrait de J. Vivien devant un chevalet, occupé à dessiner le portrait de l'électeur Maximilien-Emmanuel.

WATTEAU. Une nombreuse société s'amuse dans un jardin.

[1] *Smith* ne parle pas du Saint Norbert ni du portrait du Poussin. En revanche, il indique deux tableaux qui ne sont pas portés sur nos catalogues : une Annonciation et une Nativité, faisant partie de la collection royale.

54. DESSINS D'ARTISTES FRANÇAIS, AU CABINET DE MUNICH
lithographiés par Piloty.

On trouve dans cette collection : 4 dessins de Claude Lorrain ; 12 du Poussin ; 2 de Le Sueur, dont une belle composition représentant Jésus-Christ servi par les anges ; 1 de Lafage ; 1 de Callot ; 1 de Stella ; 1 du Bourguignon ; 1 de Denon.

55. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA COLLECTION DE L'ÉCOLE DE DESSIN
DE NUREMBERG.

Stella (Jacques). La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean.
Une autre sainte famille.
Vernet (Joseph). La mer au soleil couchant.
La mer éclairée par la lune.

---

§ 4. — BOHÈME.

56. DE MACHAU (Guillaume), poëte et musicien,
né en 1284, en Champagne, mort en 1369.

Guillaume de Machau fut, en 1316, pris pour secrétaire par Jean de Luxembourg, roi de Bavière; il resta trente ans en Bohême et revint en France avec le roi Jean de Luxembourg, qui se fit tuer si chevaleresquement à Crécy. Guillaume de Machau a composé un grand nombre d'œuvres musicales à plusieurs voix.

57. MATHIEU D'ARRAS, architecte et sculpteur, mort en 1352, à Prague.

Mathieu d'Arras commença en 1344 la cathédrale de Prague, dédiée à saint Vit; il y travailla jusqu'à sa mort.

58. PIERRE DE BOULOGNE, architecte et sculpteur.

Pierre de Boulogne acheva en 1386 la cathédrale de Prague et sans doute aussi le beau palais de Karlstein, près de Prague, que l'empereur Charles IV, de Bohême, fit élever en même temps que la cathédrale de Saint-Vit [1].

[1] *Raczynski*, t. II, p. 532. — *Félix de Verneilh*, Annales archéologiques, t. VII. — *Duseigneur*, Appendice à l'hist. de la sculpt. d'Emeric David.

59. TABLEAUX FRANÇAIS QUI SE TROUVENT DANS LA COLLECTION DE HOSER, PLACÉE DANS LES GALERIES DE LA SOCIÉTÉ PATRIOTIQUE DES AMIS DES ARTS DE PRAGUE.

Lemoine (François). Bethsabée au bain.
Vernet (Joseph). Une tempête.
Watteau. Une mascarade : deux couples de masques, en costume vénitien, sont, dans une nuit obscure, conduits par deux sbires habillés de pourpoints rouges, masqués, dont l'un tient une torche.

---

§ 5. — BRUNSWICK.

60. JOUVENET (Noël), peintre, mort en 1698.

Noël Jouvenet, frère de Jean Jouvenet, était le quinzième enfant de Laurent Jouvenet, maître peintre-sculpteur de Rouen. En 1684, il était à Padoue (voy. PADOUE, n° 623); il fut appelé, à cause de son habileté dans la peinture, par le duc de Brunswick [1]. Nous ne connaissons de Noël Jouvenet qu'un seul tableau, qui fait partie de la collection de l'Université de Gœttingue [2]; il représente le portrait du prince Charles-Philippe de Hanovre [3], mort en 1695, dans une bataille contre les Turcs en Albanie.

61. RIGAUD (voir le n° 1).

Rigaud a fait en 1723, le portrait de Conrad Detlev a Dehn, ministre d'État du duc de Brunswick et Lunebourg; gravé en 1728 par Fr. Chereau [4]. Ce tableau est au musée de Brunswick.

62. FORSTER (voir le n° 30).

M. Forster a gravé, en 1818, d'après M. Steuben, le portrait d'Alexandre de Humboldt pour un marchand d'estampes à Brunswick.

[1] *Fiorillo*, Geschiste der Kunste und Wissenschaften, 5 vol. in-8°, Gœttingue 1805, t. III, p. 130, 131.
[2] *Fiorillo*, p. 71 de la Description de la collect. de tableaux de l'univ. de Gœttingue, 1 vol. in-8°, 1805 (en allemand), Bibl. impér. V. 2635 G.
[3] *Houel*, dans son mémoire sur Jean Jouvenet, dit que Noël Jouvenet fut peintre du duc de Hanovre; ce portrait du prince Charles-Philippe de Hanovre semble justifier l'assertion de Houel, qui est en contradiction avec les autres biographes.
[4] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sculpt., t. II, p. 195.

63. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DUCAL DE BRUNSWICK.

Boulanger (Jean). Moïse sauvé des eaux.

Abigaïl aux genoux de David.

Courtois, dit le Bourguignon. Combat de cavalerie contre les Turcs.

Cousin (Jean). Devant la porte d'une maison sont trois femmes dont l'une fait l'aumône à des pauvres.

Desportes (François). Sur une table, du gibier; un lièvre suspendu, un chien à côté (*signé.*)

Detroy (François). Portrait en buste de madame du Lude.

Portrait en buste de madame de Montespan en Madeleine; elle a la croix devant elle.

Largillière (Nicolas). Portrait du marquis d'Usson, en armure; jusqu'aux genoux.

Portrait en pied de J.-B. Tavernier, en habit persan.

Portrait du comte de Dehn, en habit de gala.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Un paysage.

Pesne (Antoine). Portrait d'un vieillard salzbourgeois, barbu et tenant son chapeau sur sa poitrine; à mi-corps. — Une vieille Salzbourgeoise en chapeau vert; elle a les deux mains jointes et tient un livre. — Une jeune fille salzbourgeoise en chapeau de paille; elle tient les mains jointes.

Poussin (Nicolas). Apollon et Diane : Diane, l'arc à la main, à côté d'Apollon; elle saisit une flèche dans son carquois; diverses figures mythologiques.

Deux femmes à genoux devant une statue d'homme la font regarder à leurs enfants; derrière, deux femmes arrivent en portant des vases de sacrifice; à droite, vient un homme couronné, ainsi qu'une femme qui porte une cassolette; deux amours volent dans les airs. — C'est, sans doute, le tableau que Smith désigne sous le titre de : Sylvains adorant Pan.

De Poussin ou de son école. Sacrifice de Bacchus. Au milieu, Bacchus assis boit dans une coupe; une bacchante assise joue de la cithare; d'autres bacchants et bacchantes dansent en jouant. Sur le côté, une statue de Pan qu'une bacchante entoure d'une guirlande. Dans les nuages, Apollon avec ses chevaux. — Est-ce la fête bacchanale dont parle Smith?

Ranc (Jean). Portrait de Louis XIV en armure, jusqu'aux genoux.

Rigaud. Portrait du général de Jordan, avec l'armure et le manteau; en buste.

Répétition de ce même portrait.

Portrait d'un seigneur inconnu; perruque sur la tête; armure et manteau.

Portrait du comte de Dehn; en armure et vêtu de blanc; figure jusqu'aux genoux.

Portrait de la princesse palatine Charlotte-Élisabeth, duchesse d'Orléans; elle est assise à une table; de sa main gauche, elle touche une couronne; de la droite, elle soulève un voile de crêpe; figure jusqu'aux genoux.

· VALENTIN. Le reniement de saint Pierre.

VOUET (Simon). Une mère tenant son enfant dans les bras.

---

§ 6. — CASSEL.

(LANDGRAVIAT DE HESSE ET ROYAUME DE WESTPHALIE.)

64. DU RY (Paul), ingénieur militaire et architecte,
né à Paris vers le milieu du XVIIe siècle, fils de N. Du Ry, conseiller-architecte du roi.

A la révocation de l'Édit de Nantes, il se réfugia en Hollande, où il répara les fortifications de Maestricht, puis, en 1687, il alla à Cassel où le landgrave de Hesse l'appelait. Il fut nommé architecte de la ville, directeur des bâtiments, et professeur à l'Académie. C'est à Du Ry, que Cassel doit en partie les embellissements qui en font une des plus magnifiques résidences de l'Allemagne; c'est lui qui commença en 1688, les travaux de construction de la Ville-Neuve; c'est lui qui bâtit sur la Wilhemshœhe, pour l'électeur de Hesse, une maison de plaisance remplacée depuis par un palais dont son petit-fils a dessiné le plan; c'est à lui enfin, que Cassel est redevable de son orangerie, citée encore aujourd'hui au nombre de ses plus beaux monuments.

Son fils *Charles Du Ry*, fut aussi architecte à Cassel, et père du célèbre *Simon-Louis Du Ry*, illustre architecte, l'un des principaux restaurateurs des études et de l'architecture antique en Allemagne; Simon-Louis Du Ry éleva, à Cassel, le musée Frédéric (1769-79), très-bel édifice, l'église catholique, l'Opéra, le palais de la Wilhemshœhe, terminé par Jussow, et l'hôpital français. Il était professeur d'architecture et intendant supérieur des bâtiments de l'État. Il mourut en 1792, laissant un fils *Jean-Charles-Étienne Du Ry*, qui fut, comme ses ancêtres, architecte et directeur des bâtiments publics de Cassel, et qui mourut en 1811, sans postérité [1].

[1] La France protestante, par MM. *Haag*, 8e partie, 1854. — Nagler se trompe dans la biographie de Du Ry; il prend Jean-Charles-Étienne pour Simon-Louis.

65. RIGAUD (voir le nº 1).

Rigaud fit, en 1698, les portraits du prince de Hesse-Cassel, du prince son frère, et du baron de Deffel, leur gouverneur. Chacun de ces portraits fut payé 140 livres [1].

66. MONNOT (Pierre), sculpteur, né à Besançon, mort à Rome en 1733, à 70 ans. Fils et élève d'Étienne Monnot.

Pierre Monnot s'étant rendu à Rome pour y achever ses études, fit dans cette ville les statues colossales des princes-apôtres, à Saint-Jean-de-Latran. Il alla ensuite à Cassel, où il exécuta « le bain de marbre » du Landgrave. C'est le plus grand et le plus bel ouvrage de Monnot. Il y travailla seize ans. Il l'enrichit d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs, parmi lesquels les auteurs de l'écrit : « Winckelmann et son siècle » vantent surtout une statue de faune; elle est belle, mais un peu académique; la composition des bas-reliefs est entièrement dans le goût français de l'école de Bon Boulogne et de Coypel. Monnot retourna ensuite à Rome, où il mourut [2].

67. DE WAILLY (Charles), architecte,
né à Paris, en 1729, mort le 2 novembre 1798. Élève de Blondel.

De Wailly fit les plans d'un palais pour le Landgrave. Ces plans, en deux volumes in-folio, sont conservés à Cassel et n'ont pas été exécutés.

68. ROCHEFORT (Jean-Baptiste), compositeur,
né à Paris le 24 juin 1746, mort en 1819, à Paris.

Rochefort fut maître de chapelle du Landgrave et chef d'orchestre de l'Opéra français établi à Cassel, de 1780 à 1785. Il y fit représenter les opéras comiques de : La pompe funèbre de Crispin, Pyrame et Thisbé, les noces de Zerbine [3].

69. GROS (Antoine-Jean, baron), peintre,
né à Paris le 16 mars 1771, mort le 26 juin 1835. Élève de David.

Gros a fait le portrait en pied du roi de Westphalie, Jérôme; celui de la reine; et, en 1811, le portrait équestre de la reine, un des plus importants qu'il ait peints.

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sculpt., t. II, p. 168.
[2] *Nagler* et *Cantu*, Hist. univers., 1855, t. XVI, p. 706.
[3] *Fétis*, Dict. des musiciens et renseignements particuliers.

70. GÉRARD (voir le n° 18).

Gérard a fait également, en 1811, le portrait du roi Jérôme, et celui de Frédérique-Catherine-Sophie-Dorothée de Wurtemberg, reine de Westphalie (gravé par Adam); en 1812, il a peint un nouveau portrait de cette reine.

71. GRANDJEAN DE MONTIGNY, architecte. Élève de Percier.

Grandjean de Montigny fut l'architecte du roi Jérôme. Il a construit plusieurs monuments à Cassel, entre autres le palais du corps législatif.

72. CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur,
né à Saint-Cloud, le 17 août 1782.

Il fut chargé, en 1810, par le roi de Westphalie, d'exécuter les décorations du grand théâtre de Cassel[1].

73. DUPRÉ (Louis), peintre d'histoire,
né à Versailles le 9 janvier 1789, mort à Paris le 12 octobre 1837. Élève de David.

En 1812, le cardinal Fesch l'envoya à Cassel, où il fut nommé peintre du roi Jérôme; il y fit quelques portraits et un tableau représentant le roi sauvant la vie à un de ses gardes. Le roi l'envoya ensuite à Rome pour se perfectionner; et, en 1819, nous le trouvons travaillant, à Naples, pour la reine de Naples[2].

74. DENIÈRE, le père, fabricant de bronzes d'art.

Vers 1825, Denière fit un ameublement de bronze pour le palais du Landgrave.

75. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE CASSEL.

Bourdon (Sébastien). Dans une tente, un cuirassier joue aux cartes avec un paysan; à droite et à gauche, des groupes de spectateurs.

Une réunion où un cuirassier met sous le nez d'un autre cuirassier endormi un morceau de bois enflammé. — Ces deux tableaux sont sur bois.

Courtois (dit le Bourguignon). Un combat. — Un combat contre les Turcs. — Une escarmouche.

Mallet. Henri IV, sur un lit de repos, avec la marquise de Verneuil.

Oudry. Un chien courant de robe blanche, qui, dans un marais, s'élance sur des cailles.

[1] *Gabet.*

[2] Notice par *Desains,* dans le Journal de la Société libre des beaux-arts.

Un cygne et ses deux petits attaqués par un chien.

Un canard sauvage dans l'eau, au milieu de roseaux; un autour plane au-dessus.

Un chien se tenant devant deux perdrix.

Un chien arrêté devant un faisan.

Pater (J.-B.). Un jeune Espagnol joue de la guitare; deux femmes assises l'écoutent avec attention. Derrière, un homme en manteau jaune (sur cuivre).

Une femme assise, qui a retiré son voile noir, regarde avec malice un homme appuyé contre un piédestal et habillé en brun. Entre les deux est une femme (sur cuivre.)

Poussin. Mort de Pompée.

Myrrha s'enfuit nue du lit de son père, qui la poursuit en fureur; des suivantes éclairent la scène avec des torches.

Un satyre porte une bacchante; il est suivi de quelques faunes. (Smith ne mentionne qu'un seul tableau du Poussin dans la galerie de Hesse-Cassel : Une nymphe avec un satyre et quelques amours.)

Rigaud (H.). Portrait en buste de H. Rigaud.

Subleyras (Pierre). Sainte Madeleine mourante reçoit la communion d'un prêtre.

Vaillant (Jacques). Le sacrifice d'Iphigénie.

Vernet (Joseph). Un port de mer.

Un port avec la mer agitée.

Marine : un canot dans lequel sont deux hommes armés, un matelot et une femme (sur bois.)

Watteau (Antoine). Une société se divertit dans un jardin; on y remarque plusieurs personnages de théâtre, tels qu'Arlequin, Pierrot et Scapin (sur cuivre).

Une société se divertit dans un jardin avec des oiseaux et des fleurs (sur cuivre.)

---

§ 7. — ÉLECTORAT DE COLOGNE.

76. CATHÉDRALE DE COLOGNE (voir l'introduction).

77. BRUAND (Jacques), architecte, mort avant 1675.

Jacques Bruand fit le modèle d'une maison que Jabach (Evrard) voulait faire bâtir à Cologne; elle a été gravée par Marot et insérée dans son ouvrage ayant pour titre : Bâtiments, etc., in-4°. Cette maison du célèbre amateur est évidemment le Jabachischehaus dont il est question dans l'article suivant.

78. LEBRUN (Charles), peintre d'histoire, né à Paris le 24 février 1619, mort à Paris le 12 février 1690. Élève de Vouet.

« Je me rendis dans la maison appelée Jabachischehaus, pour y voir le grand portrait de famille de cette maison, peint par Lebrun; ce tableau occupe tout le fond d'une chambre assez grande; c'est un vrai chef-d'œuvre. Le vieux Jabach, qui fut, à ce qu'il paraît, un amateur des arts, y est représenté assis dans un fauteuil et montrant de la main le buste de Minerve, ainsi que plusieurs autres attributs des arts épars çà et là. Sa femme, vêtue de ses plus beaux habillements, est assise à sa gauche; elle tient dans ses bras un enfant à la mamelle qui repose sur un coussin de velours rouge; la vie respire dans tous les traits de cet enfant. La mère a près d'elle sa fille, âgée de dix ans, dont la contenance et la pâleur annoncent qu'elle n'est pas en bonne santé; à sa droite est une autre fille un peu plus jeune, sur le visage de laquelle brillent la joie et le contentement. Un petit garçon de quatre ans, placé sur le plan inférieur, s'agite sur un cheval de bois et semble regarder d'un air curieux ce qui se passe dans la chambre. Le peintre Lebrun est assis dans l'enfoncement devant son chevalet; il a la tête tournée de côté et est occupé à peindre. L'ensemble de ce tableau est du meilleur effet; la beauté du coloris, l'expression des figures, leur distribution, la vérité des draperies, tout y est frappant, tout y intéresse [1]. »

Ce beau tableau est aujourd'hui au musée de Berlin.

79. BOURDON (Sébastien), peintre d'histoire et de genre, né à Montpellier en 1616, mort à Paris le 8 mai 1671.

« Bourdon fit deux tableaux de cabinet pour M. Jabach, chacun de 8 pieds de longueur sur 5 de hauteur; l'un représente l'entrée de J.-C. en Hierusalem, et l'autre un portement de Croix. On y voit la fécondité de son génie à varier des sujets traités si fréquemment, et on y trouve un agréable accompagnement de paysages, où il n'excellait pas moins que dans les autres parties de la peinture. Ensuite, par l'entremise de M. Jabach, il fit pour la ville de Cologne un tableau de 12 pieds de hauteur sur 8 de largeur, et y représenta, comme dans le temps de la Passion, les bourreaux qui vien-

[1] Voyage sur le Rhin, 2 vol. in-8º, Neuwied, 1792, t. I, p. 101.

nent d'attacher le Sauveur à la Croix, la lèvent pour la planter. Il fit encore pour la ville de Cologne un tableau de 10 pieds de haut sur 7 pieds de large, représentant un miracle rapporté dans la Vie de Saint-Martin qui ressuscite un jeune homme en présence de beaucoup de spectateurs dont la surprise est exprimée en différentes manières [1]. »

80. ROBERT DE COTTE, architecte (voir le n° 2).

Robert de Cotte a été employé pendant plusieurs années aux bâtiments de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément. Dès 1704, l'Électeur était en correspondance avec lui au sujet d'une église qu'il faisait construire à Bonn; il lui envoyait un mémoire sur lequel Robert de Cotte fit ses observations. Lorsque Joseph-Clément, allié de Louis XIV, fut chassé de ses États par les coalisés, pendant la guerre de la succession d'Espagne, il vint à Paris, et son ardeur pour les arts et les bâtiments se développa à la vue des beaux palais de France. Il s'entendit avec le célèbre architecte auquel il avait donné toute sa confiance; il lui fit faire des plans; il discuta des projets et se prépara à faire construire de nombreux bâtiments lorsqu'il serait de retour dans son électorat.

A ce moment, commence une longue correspondance (conservée au cabinet des estampes) entre l'Électeur et Robert de Cotte, qui dirige de Paris les immenses constructions de l'Électeur. Robert de Cotte lui envoie les dessins, plans, profils et élévations des bâtiments; des mémoires; des réponses à ses objections; il résout les « terribles querelles » qui s'élèvent entre le prince et ses courtisans sur des questions de décoration ou d'architecture [2]. Une colonie d'artistes est envoyée de Paris à Cologne pour exécuter ces grands travaux, et tous reçoivent l'impulsion de Robert de Cotte.

Voici un fragment de cette correspondance si curieuse; il constate la haute réputation de l'artiste et la politesse extrême du prince envers lui :

22 décembre 1714. « On ne peut trop admirer, Monsieur, votre heureux génie et la facilité que vous avez à trouver sans hésiter les plus belles choses du monde. Je suis charmé des magnifiques des-

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sculpt., t. I, p. 94.
[2] C'est le résident de l'Électeur à Paris, M. de Waldor, qui était chargé de s'entendre avec de Cotte pour toutes les affaires de son maître.

seins que vous m'avez renvoyés avec tant de diligence, et je vous assure que l'on ne peut être plus redevable que je le suis aux grandes honnêtetés que vous me témoignez en toute rencontre....»

Le 25 mai 1715, l'électeur annonce à de Cotte que tous les ouvriers qui travaillent à ses bâtiments ont ordre de se servir du pied de France, et qu'il a fait attacher à la porte de son palais une verge de fer, longue d'une toise, pour qu'ils se règlent là-dessus. Dorénavant toutes les dimensions qu'on enverra à de Cotte seront en mesures françaises, et on pourra mieux s'entendre.

Robert de Cotte a fait les plans et dirigé les travaux du palais de Bonn, du palais de Brühl[1], du Buen-Retiro de Bonn, du château de Popelsdorf et de sa chapelle, du château de Gudesberg et de l'église du séminaire archiépiscopal de Cologne, à Bonn.

Les travaux de Bonn comprennent les bâtiments du palais et de la chapelle, son maître-autel, les bâtiments du Buen-Retiro, les jardins, les fontaines, le potager, une ménagerie pour les volatiles, des étangs pour le poisson, les écuries, un grand bassin pour placer à l'abri des vents et des glaces les frégates et les chaloupes destinées à la navigation du Rhin. Le cabinet des estampes possède un grand nombre de dessins de Robert de Cotte faits pour les travaux de Bonn[2]. Ces dessins consistent en plans, élévations, façades, coupes, dessins de cheminées, de panneaux et d'intérieurs; ces derniers sont du goût le plus pur et le plus charmant[3].

Nous avons déjà dit que plusieurs Français se rendirent à Cologne pour exécuter les plans de Robert de Cotte; ces artistes sont Benoît de Fortier et Hauberat, architectes. Les peintres Vernansal, La Roque et Vivien, le sculpteur Rousseau travaillèrent aussi pour l'Électeur. Ce prince fit faire à Paris, également sous la direction de Robert de Cotte, une grande partie des ornements de ses palais. Nous trouvons dans la volumineuse correspondance de l'Électeur, que *Vassé* et *Desjardins* firent des bronzes pour les cheminées; que

[1] Le château de Brühl a été restauré en 1845 par le roi de Prusse.

[2] Ces dessins sont au nombre de 41 (voir l'inventaire des dessins de de Cotte, cité p. 2).

[3] On les trouve dans un volume in-folio du cabinet des estampes, intitulé : *Palais de Bonn* (H. a. 18 c.). — On trouve aussi trois intérieurs de Brühl (nos 125, 172, 174), au cabinet des estampes, *Topographie*, Cologne. — Pour les autres bâtiments faits pour l'Électeur, le cabinet des estampes possède 19 autres dessins de Robert de Cotte (voir l'inventaire).

Raon fit les modèles de la cheminée d'une salle d'audience; que *André Boulle*[1] fit deux commodes; le marbrier *Tarlé*[2], six cheminées et douze tables. Plus tard, l'Électeur demande deux cheminées de marbre pour sa bibliothèque et pour le cabinet des glaces avec leurs ornements en bronze doré. En 1717, Robert de Cotte fait faire les modèles en cire des ornements d'argent pour la cheminée de la salle d'audience (du palais de Bonn (?); on doit exécuter ces ornements en Allemagne à meilleur marché que chez Ballin par qui de Cotte voulait les faire faire. L'électeur songeait dès lors à l'économie; il était ruiné par ses énormes dépenses; il l'écrivait à de Cotte le 4 décembre 1717 et le priait de tâcher de le tirer d'affaire. « Mes finances, disait le prince à son architecte, étant effroyablement dérangées par l'opiniâtreté et les mauvaises intentions de mes États, en haine de mon alliance avec le feu roi très-chrétien, de très-glorieuse mémoire, qui leur tient toujours si fort à cœur, que je n'en puis tirer aucun secours. Si sans me commettre vous trouviez l'occasion de le faire connaître à M. le duc d'Antin..... »

81. BENOIT DE FORTIER, architecte.

Benoît de Fortier fut désigné par Robert de Cotte, en février 1715, pour aller à Bonn conduire les bâtiments de l'Électeur[3]; en août, il était auprès de ce prince qui le faisait travailler « jour et nuit[4] ». Fortier prenait le titre d'architecte de l'Électeur, et faisait exécuter les travaux du palais de Bonn sur les dessins de Robert de Cotte, et aussi d'après les caprices de Joseph-Clément. On trouve dans une lettre de Fortier à de Cotte[5], de bien singuliers détails sur « la vivacité de l'esprit » du Sérénissime prince qu'il avait l'honneur de servir. L'Électeur avait commandé à Fortier de bâtir avant que les dessins de Robert de Cotte ne fussent terminés et adoptés; malgré les observations de Fortier, il avait fallu qu'il commençât les fondations avant l'achèvement des plans; les plans de Robert de Cotte étaient arrivés, mais les fondations n'étant pas d'accord avec eux,

[1] Mort en 1732.

[2] Claude-Félix Tarlé, marbrier du Roi et contrôleur général de la marbrerie; mort à Paris, aux Tuileries, le 5 juin 1735, à 69 ans. Il avait conduit et exécuté plusieurs ouvrages considérables à Versailles et à Marly.

[3] Lettre du 15 février 1715.

[4] Lettre du 23 août 1715; l'Électeur à de Cotte.

[5] Du 21 octobre 1715.

on avait été obligé de modifier les dessins. Fortier disait : « Je n'aurois pas manqué de suivre exactement les ordres que vous m'avez donnés avant que je sois party de Paris, et à m'acquitter de mes devoirs envers vous, si S. A. S. É. ne s'estoit réservé de vous escrire luy-même ses intentions, sans me les avoir entièrement communiqué. » Ce fut sans doute à la suite de ces difficultés que Benoît de Fortier quitta le service de l'Électeur; en juillet 1716, il fut remplacé par un nouvel architecte nommé Hauberat.

82. HAUBERAT, architecte.

Hauberat arriva à Bonn, en juillet 1716 [1]; c'était Robert de Cotte qui l'avait envoyé à l'Électeur et qui le dirigeait de Paris. « Je sçay, Monsieur, écrivait l'Électeur à de Cotte [2], que mon architecte Hauberat vous informe de temps en temps de l'estat de mes bastiments, et reçoit vos avis sur ce qu'il a l'honneur de vous communiquer. » En 1721, Hauberat fut nommé intendant des bâtiments de S. A. É., et conseiller à la Cour des finances.

83. VERNANSAL (Louis-Guy de), peintre,
né à Fontainebleau le 2 juillet 1648, mort le 9 avril 1729 [3]. Élève de Lebrun.

En 1715, Vernansal fut chargé de faire le dessin de la décoration du plafond de la galerie du palais de Bonn. « Au reste, Monsieur, écrivait l'Électeur à Robert de Cotte, j'ay reçu le dessin de M. de Vernansal pour le plafond de ma galerie; je le trouve magnifique et très-bien pensé, et il ne s'agit maintenant que de l'exécution [4]. » L'Électeur paya le dessin 1,700 livres [5], mais nous ne savons s'il a été exécuté.

84. LA ROQUE, peintre.

La Roque est désigné comme peintre de l'électeur de Cologne dans une lettre du 30 octobre 1717; il devait faire les peintures du Buen Retiro. Ce sont les seuls renseignements que l'on trouve sur cet artiste dans les papiers de Robert de Cotte.

[1] Lettre de l'Électeur du 18 juillet.
[2] Le 11 juin 1717.
[3] Bulletin du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, t. II, 1855, p. 266.
[4] 25 février 1716.
[5] Lettre du 5 mai 1716.

85. ROUSSEAU (Sculpteur)[1].

Rousseau était occupé à Bonn en 1717[2]; il exécutait à cette époque, chez le comte de Saint-Maurice, un fronton et huit consoles sous un grand balcon. Il fut aussi employé par l'Électeur à sculpter les frises de quelques plafonds.

86. VIVIEN (Joseph), peintre de portraits (voir le nº 39).

Joseph Vivien, premier peintre du cabinet de l'électeur de Cologne[3], fit en 1707[4] le portrait de l'électeur Joseph-Clément, gravé par B. Audran, in-folio, et par J.-A. Zimmerman. L'Électeur l'aimait beaucoup et le consultait pour ses peintures. Dans une lettre qu'il adressait à Vivien[5], Joseph-Clément lui disait : « Mon cher Vivien, il se présente plusieurs peintres italiens pour peindre mes galeries et le salon qui est au bout; mais comme dans la plupart de leurs ordonnances, il y a plus de bizarrerie que de bon goût, vous me ferez plaisir de conférer là-dessus avec M. de Cotte, en luy rendant la lettre cy-jointe, et de voir ensemble si l'on ne pourroit point trouver à Paris, quelqu'un qui en voulût faire une idée générale sur les plans et élévations que vous et luy en avez... » Il est plus que probable que Vernansal fut alors choisi pour faire cette idée générale que demandait l'Électeur, et dont nous avons parlé précédemment. En 1719, Vivien alla à Cologne, mais nous ne savons s'il y fit quelques ouvrages. Il mourut en 1735, à Bonn.

---

§ 8. — DARMSTADT.

87. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE DARMSTADT.

Boucher (François). Esquisse d'un paysage.

Callot (Jacques). Trois hommes jouant et éclairés par des cierges (sur bois).

Courtois (dit *le Bourguignon*). Deux tableaux de batailles.

[1] C'est peut-être *Bousseau*.

[2] Lettre de Hauberat à R. de Cotte, du 20 avril 1717.

[3] Lettre de l'Électeur, 28 février 1719.

[4] Cette date est indiquée dans le Catalogue de la galerie des antiq. de Heidelberg, citée p. 21.

[5] Bonn, 25 mai 1715.

DELAFOSSE (Charles). Le printemps; allégorie.

DOYEN (François). L'adoration des Mages.

FRATREL (Joseph). Minerve rend hommage à l'électeur palatin, Charles-Théodore; diverses figures allégoriques. — Grisaille sur papier.

JOUVENET (Jean). Apollon et Saturne. Devant eux, une femme à genoux tenant du blé dans la main. — Allégorie difficile à deviner, ajoute le livret. C'est sans doute la Sibylle, fille de Glaucus, qui demande à Apollon de vivre autant d'années qu'elle a de grains de sable dans la main.

L'enfant Jésus dormant; la Vierge se penche sur lui; des anges l'entourent.

LARGILLIÈRE (Nicolas). Portrait du comte de Zinzendorf.

LE BRUN (Charles). La Madeleine pénitente (buste.)

LE BRUN (Madame). Portrait de Marie-Antoinette.

LESUEUR (Eustache). La résurrection du Lazare; grande et belle composition avec beaucoup de figures.

LOUTHERBOURG (Ph.-Jacq. de). Un chasseur et une dame assis dans un bois.

MIGNARD (P.). Diane et Endymion. Le livret présume que ce sont les portraits de Louis XIV et de madame de La Vallière.

RIGAUD (H.). Esquisse du portrait d'un chevalier de l'ordre de Saint-Michel, peint en grisaille.

Portrait en buste du cardinal de Mazarin [1].

ROBERT (Hubert). Vue d'un pont.

Vue d'un Panthéon.

SANTERRE (J.-B.). Figure de femme en méditation représentant la Géométrie.

La matrone d'Éphèse pleurant son mari; une petite négresse lui amène le jeune soldat.

TRÉMOLLIÈRE (P.-Ch.). Vénus et l'Amour sur des nuages. (Signé.)

VALLIN. Une vue de rivage maritime avec un coucher de soleil.

VANLOO (J.-B.). Portrait de Marie Leczinska.

Portrait de Louis XV.

Devant Nabuchodonosor vainqueur, le roi Sédécias a les yeux arrachés et est enchaîné pour être conduit en captivité.

VIVIEN (Joseph). Portrait du duc Ferdinand-Marie de Bavière.

VOUET (Simon). Marie et l'enfant Jésus auquel un ange apporte une corbeille de roses.

Esquisse pour un plafond : la France et diverses figures allégoriques.

[1] Il est impossible que ce soit un portrait de Rigaud si le tableau représente Mazarin. Une fois pour toutes, nous dirons ici que nous reproduisons les livrets étrangers; mais nous nous gardons bien de donner pour authentiques toutes les attributions qu'on y trouve.

§ 9. — DUCHÉ DE DEUX-PONTS.

88. RIGAUD (voir le nº 1).

Rigaud a fait le portrait en buste de Chrétien III, duc de Deux-Ponts; ce tableau est à la Pinacothèque de Munich.

89. HIN, peintre, de Strasbourg.

En 1760, Hin, peintre, de Strasbourg, était au service du duc de Deux-Ponts [1].

90. MEYER, peintre.

En 1760, Hin, étant venu à Paris, engagea au service du duc de Deux-Ponts un jeune peintre de Strasbourg, nommé Meyer [2]. A la date du 28 octobre 1765, Wille écrit dans son journal : « Meyer, jeune peintre, est de retour de chez le duc de Deux-Ponts, où il a été plusieurs années; il a quitté le Prince. »

91. PATTE (Pierre), architecte,
né à Paris en 1723, mort à Mantes en 1812 ou 1814. Élève de Boffrand.

Patte était, en 1765, architecte du duc de Deux-Ponts; il a construit deux corps du palais ducal, et le palais de Saresbourg sur le modèle du grand Trianon [3].

92. MONOT, sculpteur (voir le nº 16).

Monot exposa au salon de 1781 Psyché venant voir l'Amour. « Ces figures en marbre, de grandeur naturelle, sont destinées à orner le lit de S. A. S. le prince de Deux-Ponts [4]. »

93. DEZÈDES, compositeur de musique, né en France, vers 1740,
mort en 1792.

En 1785, le duc Maximilien, qui aimait beaucoup la musique de ce compositeur, l'attacha à sa cour. Dezèdes y résidait un mois par an [5].

[1] Journal de Wille.
[2] Journal de Wille.
[3] Biogr. univers. et *Nagler*.
[4] Livret du salon de 1781.
[5] *Fétis*.

94. DUBUISSON (Jean), peintre d'histoire,
né en 1764, à Langres; vivait encore en 1830. Élève de Devosge et de Suvée.

Avant 1789, le duc de Deux-Ponts appela Dubuisson à sa cour; il y exécuta plusieurs tableaux, entre autres Marius à Minturnes, Septime-Sévère et son fils. Il fit aussi les portraits de la famille ducale. Après la Révolution, il devint directeur de l'École des beaux-arts à Langres, et il occupait encore cette position en 1830[1].

---

§ 10. — FRANCFORT.

95. ROBERT DE COTTE (voir le nº 2).

En 1727, Robert de Cotte examina les dessins qui avaient été faits par un architecte non désigné, pour un grand hôtel à Francfort, destiné au prince de La Tour et Taxis; il fit un mémoire et modifia ces plans. On trouve, à la Topographie (villes libres) du cabinet des Estampes, trois dessins de Robert de Cotte (nos 1198, 1199 et 1200) relatifs à ce palais. Le Prince lui écrivit de Bruxelles, le 20 octobre 1727, une lettre pour le remercier.

96. VENTADOUR (Jean-Nicolas), peintre,
né à Paris. Élève de MM. Séchan, Feuchères, Diéterle et Desplèchin.

Ce peintre, établi à Francfort, a exposé, en 1855, un tableau représentant un cortége militaire aux flambeaux. Il a rebâti et restauré la salle de spectacle de Francfort.

« L'assemblée législative de Francfort a voté quelques dépenses relatives à l'assurance du théâtre et à l'inventaire de cet établissement. Elle a en même temps invité le sénat à fournir l'état arrêté des sommes employées aux réparations qui viennent d'être faites à la salle de spectacle de la ville. On évalue le chiffre de ces dépenses à 108,000 florins (220,000 fr.).

« Cette salle, presque entièrement rebâtie et restaurée avec le plus grand soin, est maintenant une des plus jolies et des plus confortables de l'Allemagne centrale. On y admire l'élégance d'une riche ornementation dont les dessins sont dus à un artiste français, M. Ven-

[1] *Nagler.*

tadour. Tout enfin, dans la nouvelle salle, fait honneur à la fois au goût du comité du théâtre et à celui des artistes qu'il a su employer à ces travaux [1]. »

97. TABLEAU FRANÇAIS DE L'INSTITUT ARTISTIQUE DE STEDEL.

Lesueur (Eustache). Mort de saint Bruno (esquisse).

§ 11. — HAMBOURG.

98. VAUCHELET (Théophile-Auguste), peintre, né à Passy. Élève d'Abel de Pujol et d'Hersent.

M. Vauchelet a peint, en 1847, pour un sénateur de Hambourg, dix grands sujets et six compositions pour orner son hôtel.

§ 12. — COMTÉ DE HANAU.

99. ROBERT DE COTTE (voir le nº 2).

Robert de Cotte, d'après d'Argenville, a construit un château pour le comte de Hanau.

§ 13. — HANOVRE.

100. RIGAUD (voir le nº 1).

En 1698, Rigaud fit le portrait de M. de Bothmar, envoyé du duc de Zell.

Nous n'avons pu nous procurer la liste des tableaux français du musée de Hanovre. Le catalogue n'est pas imprimé.

§ 14. — HONGRIE.

101. VILLARS DE HONNECOURT, architecte sculpteur.

Cet architecte, né à Honnecourt près de Cambrai, partit pour la

[1] Moniteur du 7 mars 1856.

Hongrie, vers 1244; il était de retour en France vers 1247 [1]. C'est lui qui est l'auteur d'un livre de croquis, conservé à la Bibliothèque impériale, dont M. Quicherat a donné une bonne description et dont M. Lassus prépare la publication [2].

102. GUILLAUME BOUCHER, orfévre parisien.

Il se trouvait à Belgrade, lorsque la ville fut prise par les Mongols (1241-43); il fut emmené en captivité à Karakoroum et devint orfévre du khan Mangou [3].

---

§ 15. — ÉLECTORAT DE MAYENCE.

103. CHABRY (Marc), peintre et sculpteur (voir le n° 3)

Marc Chabry a fait, à Mayence, en 1705, le portrait de l'Électeur.

104. BERTIN (Nicolas), peintre (voir le n° 40).

Nicolas Bertin a beaucoup travaillé pour l'électeur de Mayence, et ses plus beaux ouvrages sont dans le cabinet de l'Électeur [4].

105. BOFFRAND (Germain), architecte (voir le n° 43).

Boffrand a construit au château de la Favorite, près de Mayence, une belle fontaine [5].

TABLEAU FRANÇAIS DANS LA CATHÉDRALE DE MAYENCE.

Cousin (Jean). Une descente de croix; très-beau tableau.

---

§ 16. — MECKLEMBOURG.

106. OUDRY (Jean-Baptiste), peintre d'animaux et de paysages, né à Paris le 17 mars 1686, mort à Beauvais le 3 avril 1755. Élève de son père et de Largillière.

Le duc de Mecklembourg, Christian-Louis II, ami des arts et de la chasse, ayant perdu sa belle galerie de tableaux de Grabow,

[1] *Jules Quicherat*, Revue archéologique, 6e année.

[2] Voy. Bulletin du comité historique des arts et monuments; archéologie, beaux-arts, t. II, 1850, p. 71, 134 et 162.

[3] Voyage de Rubruquis. — (Voy. l'introduction).

[4] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sculpt., t. II, p. 232.

[5] *D'Argenville*, Vie des fameux architectes.

qui avait été détruite par un incendie, recommença une nouvelle collection, acheta et commanda des tableaux pour les placer dans sa maison de chasse de Gœritz. Parmi les artistes qu'il fit travailler, Oudry fut un des plus occupés et ses œuvres remplirent un cabinet, qu'on appela le cabinet d'Oudry. Par une lettre du 21 décembre 1733, le peintre annonce qu'il va commencer les tableaux qu'on lui a commandés [1].

La galerie du vieux château de Schwerin possède 37 tableaux d'Oudry, qui sont :

Un vase cannelé; une perdrix est accrochée à ce vase; une autre est par terre à côté; une carnassière de cuir, une poire à poudre, sont attachées par un lien bleu à l'anse du vase.

Un lynx couché près d'un buisson, regardant le spectateur.

Un lynx couché, regardant derrière lui.

Deux chiens tachetés en arrêt sur de la viande, qui est placée dans un garde-manger. Bel effet de lumière.

Un coq, un lièvre, un vase de fleurs. Très-beau tableau.

Un casoar au bord de l'eau.

Un épagneul qui a fait lever un butor dans des roseaux et qui le regarde s'envoler.

Près d'un piédestal, sur lequel est une urne, est placée une pintade et une poule de bruyère qui étend les ailes.

Un sanglier vaincu, dans un bois, par un chien fauve. Tableau magnifique.

Dans un bois bien éclairé, près d'une chute d'eau, un chevreuil mâle broute, et près de lui sa femelle allaite son petit.

Au centre du tableau, un toucan sur une branche; à côté, un oiseau royal et un secrétaire ou demoiselle de Numidie, avec sa plume blanche derrière l'oreille.

Un cerf couché dans un bois, auprès d'un rocher.

Auprès d'un rocher et dans un bois, un loup qui a la patte gauche de devant prise dans un piége, qu'il a brisé dans ses efforts; il hurle de douleur. Beau tableau.

Près d'un piédestal, sur lequel est un groupe de deux enfants en

[1] Ces détails sont tirés de la préface du livret de la galerie de tableaux du vieux château de Schwerin, 1 vol., 1836. Ils contredisent ceux qui se trouvent dans la vie d'Oudry, au t. II des Mémoires sur les membres de l'Acad. de peint. et de sc., p. 373.

pierre, se tient un renard qui regarde avec gourmandise des raisins.

Un bouc couché près d'une grotte.

Une panthère sortant d'un fourré, regardant autour d'elle et remuant la queue.

Près de rochers et d'un tronc d'arbre brisé, une hyène assaillie par deux chiens fauves, dont l'un est déjà terrassé par elle, tandis que l'autre la saisit par derrière. Magnifique tableau.

Deux cerfs se battent dans un bois; trois biches les regardent.

Une panthère s'avance dans un bois épais; elle lève la patte gauche et bat la queue.

Une grue suspendue à un arbre par les pattes; la tête repose par terre; ses ailes sont écartées. Magnifique tableau.

Deux canards sauvages, cachés dans des roseaux, sont découverts par un faucon qui plane au-dessus d'eux, le bec ouvert et les serres prêtes à les saisir.

Un chevreuil suspendu à une branche d'arbre; à côté, une jeune grue qui vole; une carnassière de cuir jaune avec des tresses d'argent est suspendue; un grand faucon avec son capuchon, et à côté un plus petit, perché sur un canon de fusil. Peint en 1721. Un des plus beaux tableaux du maître.

Sur un mur de grès jaune, formant niche, un pigeon bleu est suspendu à un clou; à ses pieds sont trois pêches, deux prunes et divers fruits, sur un plat de porcelaine. Peint en 1725.

Près d'un bois est couché un petit chien brun à longs poils; à droite, un paysage.

Un chien couchant blanc chasse un faisan.

Un renard couché sur de la paille dans une grotte.

Sur une table sont posés : une palette et des pinceaux, un encrier avec des plumes, quelques livres et des gravures.

Un chien couchant, tigré blanc et noir, arrête deux perdrix.

Une gazelle dans un pays montagneux.

Paysage : au bord de l'eau, trois vaches, des moutons et des bergers.

Saint Pierre délivré de la prison. — On voit, par ce tableau, dit le livret, qu'Oudry n'était pas appelé à peindre l'histoire.

Une partie de bois, avec une mare dans laquelle se reflète une arcade; sur le devant, deux vaches et cinq moutons; à gauche, un âne.

Dans un paysage montagneux, un rhinocéros de grandeur naturelle.

Dans un pays plat, et près de deux jeunes chênes, un lion du Bengale, de grandeur naturelle. Peint en 1752.

Une couronne d'herbes potagères.

Dans un bois épais, un grand tigre rayé, couché et guettant comme un chat. Grand tableau de 109 pouces sur 81.

Un vase de fleurs; au-dessous, un nid d'oiseaux, dont les petits encore sans plumes sont nourris par la mère; un des petits est tombé du nid. Magnifique peinture.

La galerie de peinture de Ludwigslust possède deux tableaux d'Oudry.

Un chevreuil mort suspendu à un arbre, près d'une colonne; l'avant du corps repose par terre, à côté de deux canards sauvages; derrière l'arbre sont deux chiens accouplés. Peint en 1752. Un des tableaux les plus parfaits du maître.

Un lièvre mort et une bécasse suspendus à un arbre; à côté, deux chiens couchants près d'un mur.

107. GÉRARD, peintre (voir le nº 18).

Gérard a peint le portrait en buste du prince de Mecklembourg-Schwerin.

108. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE LUDWIGSLUST.

Boilly (Louis). Un Français est dans l'intérieur d'une chambre; une jeune femme, habillée de blanc, dessine un enfant assis devant elle; une jeune fille en robe verte et en fichu de soie rouge regarde l'artiste.

Gellée (Claude). Paysage avec architecture; un pont; sur le devant, des bergers et des chèvres.

Nain (sans doute Le Nain). Un homme, en armure et en chapeau gris, tient une lumière d'une main et la protége de l'autre. Sur le côté, deux hommes près du feu et un tambour.

Patel (Pierre). Paysage d'hiver.

Paysage d'été; effet de soleil couchant.

Pesne (Antoine). Portrait d'une dame, presque de profil; elle est dans une fourrure brune; sa poitrine est couverte d'une étoffe blanche brodée d'or.

109. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU VIEUX CHATEAU DE SCHWERIN.

LE BRUN (Charles). Scène de guerre tirée de l'histoire ancienne de Rome. Sur le devant du tableau, deux cavaliers combattent ; l'un, sur son cheval blanc qui se cabre, saisit l'autre.

LE BRUN (Madame). Portrait de la mère de l'empereur de Russie.

LÉGER ou LE GEAY (François). A travers une arcade, on aperçoit un pays couvert de ruines.

A travers une arcade, on voit un monument antique.

LE SUEUR (Eustache). Saint Paul prêchant à Éphèse, est à la galerie de Ludwigslust [1].

Attribué à Le Sueur : Un homme avec une fraise blanche et une longue barbe.

MIGNARD (Pierre). Une jeune fille enveloppée d'un manteau de fourrure et les mains dans un manchon ; elle porte une coiffure noire ornée de perles.

PESNE (Antoine). Portrait d'une jeune dame vue de profil ; elle porte un chapeau à plumes ; la poitrine est nue ; le reste de sa personne est couvert de riches vêtements et de pierreries ; elle a les mains gantées.

---

§ 17. — PALATINAT.

110. SALOMON DE CAUS, architecte et ingénieur [2].

Salomon de Caus avant d'être au service de l'Électeur palatin, avait été ingénieur du prince de Galles [3], Henri, fils de Jacques Ier. Il publia en 1612, à Londres, un volume in-folio, intitulé : *la Perspective avec la raison des ombres et miroirs;* dans la dédicace, adressée au prince de Galles, il prend le titre d'ingénieur du prince, et c'est dans sa maison de Richemont, le 1er octobre 1611, qu'il écrit cette dédicace. Il y avait déjà quelque temps qu'il était attaché au prince Henri [4]. Nous savons par la dédicace du second livre des *Raisons des forces mouvantes*, ouvrage dont nous reparlerons tout à l'heure, dédicace adressée à l'électrice palatine, Élisa-

1 Le Catalogue de la galerie de Ludwigslust n'en parle pas.

2 Salomon de Caus est probablement né dans le pays de Caux, en Normandie; Walpole, t. I, p. 233, dit qu'il est Gascon.

3 Mort le 6 novembre 1612, à 18 ans.

4 Il dit en effet : « Ayant recogneu depuis le temps que j'ai l'honneur d'estre au service de vostre altesse... »

beth, sœur du prince Henri, et écrite à Heidelberg le 1er janvier 1615, quels furent les travaux exécutés en Angleterre par Salomon de Caus, qui s'exprime ainsi : « Il n'est pas en moy, Vertueuse Princesse, de vous présenter choses dignes de vos mérites. Mais sçachant l'amour qu'auez porté et continuez de porter à l'heureuse mémoire de Noble et Gentil prince de Galles, i'ay représenté icy quelques desseings que i'ay autrefois faits, estant à son service, aucuns pour servir d'ornement en sa maison de Richemont, et les autres pour satisfaire à sa gentille curiosité, qui désiroit tousiours voir et cognoistre quelque chose de nouveau..... » Salomon donne en effet les dessins dont il vient de parler, parfaitement gravés, et représentant des grottes, des fontaines avec statues et jets d'eau, une terrasse avec jardin, etc. Nous trouvons encore dans la dédicace à la reine d'Angleterre (15 septembre 1614), de l'*Institution harmonique* [1], que Salomon avait commencé « la fabrique des machines hydrauliques » sous son bon maître le prince de Galles. Nous savons par les notes de la nouvelle édition du Walpole, que la façade de Wilton par Inigo Jones, avait été conduite par Salomon, et qu'il a aussi travaillé à Greenwich et aux jardins de Somerset.

L'électeur palatin, Frédéric, s'étant rendu en Angleterre pour épouser la princesse royale Élisabeth, sœur du prince Henri, célébra son mariage le 14 février 1613, et à son retour dans ses États, « il luy prit volonté de faire accommoder tant aucuns quartiers de son chasteau de Heidelberg (y prétendant faire son ordinaire demeure) comme aussi un jardin orné de toutes les raritės que l'on y pourroit faire... » Salomon de Caus, devenu architecte et ingénieur de l'Électeur palatin, eut l'honneur d'être chargé par l'Électeur de faire ce jardin. Il est bien probable que l'ingénieur du prince de Galles avait suivi la princesse Élisabeth dans le Palatinat, et cette supposition semble prouvée par les dates des faits. Il y avait de grandes difficultés à vaincre pour établir ce jardin, à cause de la topographie, des montagnes à aplanir, etc. En novembre 1619, Salomon de Caus avait presque achevé son œuvre, et l'aurait terminée en six mois, sans la guerre de Trente Ans, à laquelle l'Électeur avait pris une part active et qui l'avait fait monter sur le trône de Bohême, le 4 novembre 1619. Toutefois, « ce retardement aux

[1] Un vol. in-folio, Francfort, 1615.

ouvrages dudit jardin » n'empêcha pas l'ingénieur français de « mettre les desseings dudit jardin en lumière, tant de ce qui estoit acheué comme de ce qui restoit encore à faire », ét en 1620, il publia en un volume in-folio, à Francfort, le recueil des dessins principaux du jardin de Heidelberg, sous le titre de : *Hortus Palatinus.* Les trente belles estampes qui composent ce livre, représentent des plans généraux, des parterres, l'orangerie, des fontaines, des jardins particuliers, des grottes, des escaliers, des galeries, des statues, le tout avec les jets d'eau et les effets d'eau les plus variés. C'est déjà Versailles.

Pendant qu'il était à Heidelberg, Salomon de Caus publia son célèbre traité : *les Raisons des forces mouvantes, tant utilles que plaisantes, ausquelles sont adjoints plusieurs desseings de grotes et fontaines*, en un volume in-folio, imprimé à Francfort en 1615. Il y prend le titre d'ingénieur et architecte de S. A. Palatine Électorale. Le premier livre est dédié au roi de France[1], dont il se déclare le sujet, et dans le privilége du roi, on reconnaît sa qualité de Français et on le qualifie de « maistre ingénieur estant de présent au service de nostre cher et bien aimé cousin le prince Électeur Palatin[2]. »

La guerre de Trente Ans, dont le début avait été favorable à Frédéric, tourna bientôt contre lui; la bataille de la Montagne Blanche, près de Prague (8 novembre 1619), chassa de Bohême Frédéric; le Palatinat fut conquis par les troupes de l'empereur, et l'Électeur obligé de se réfugier en Hollande. Ces revers, cet exil à La Haye, expliquent la dédicace de l'*Hortus Palatinus* : « Sire, disait Salomon en adressant son livre à son malheureux maître, voicy les desseings principaux des ouvrages de vostre jardin de Heydelberg, auquel V. M. a prins autrefois du contentement, pensant jouyr annuellement du fruit et plaisir d'iceluy... »

Au milieu de ces désastres, de ces guerres sanglantes, Salomon quitta le Palatinat, revint en France[3], et en 1624, il publiait à Paris

[1] La dédicace est datée de Heidelberg, le 15 février 1615.

[2] Sur la question de la vapeur, dans l'histoire de laquelle Salomon tient une place si importante, voy. *Arago*, t. II des Notices scientifiques, p. 14, dans l'édition de ses œuvres publiée par Gide et Baudry.

[3] Est-ce à cette époque ou antérieurement que notre artiste alla à Florence? Il parle de son voyage d'Italie dans l'un de ses problèmes.

une nouvelle édition des *Raisons des forces mouvantes*. Son fils Isaac de Caus, né à Dieppe, suivit la carrière de son père, et publia à Londres, en 1644, un ouvrage intitulé : *Nouvelle invention de lever l'eau plus haut que sa source*, 1 vol. in-folio.

111. RIGAUD (voir le nº 1).

En 1695, Rigaud peignit le portrait du Prince palatin.

112. RAOUX (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Montpellier en 1677; mort à Paris en 1734. Élève de Ranc père et de Bon Boulogne.

A son retour d'Angleterre en 1721, Raoux fit pour l'Électeur palatin, deux tableaux d'histoire assez considérables; l'un représentait la continence de Scipion; l'autre, Alexandre malade avec son médecin [1].

113. GOTREAU, peintre, mort en 1735 à Manheim, fort jeune.

Gotreau travailla à Manheim pour l'électeur Charles-Philippe; on voyait de lui, à l'autel de la chapelle du château, un tableau. « On voit aussi de sa main, dans la même ville, chez le sieur Egel, fameux sculpteur, une espèce de Regard, un Berger et une Bergère, peints avec goût [2]. »

114. PIGAGE (Nicolas de), architecte, né en Lorraine, mort à Manheim en 1796, à 75 ans. Élève de l'Académie de Paris.

Après avoir voyagé en France, en Italie et en Angleterre, Pigage fut nommé, en 1748, architecte de l'Électeur palatin. Il construisit l'aile gauche de la résidence, à Manheim, et le manége; le maître-autel de la chapelle du château a été élevé d'après ses dessins. En outre, il fit le tracé des jardins de Schwetzingen, et construisit les bâtiments de la fontaine, les temples, les pavillons, dans ces mêmes jardins, ainsi que le théâtre à l'Orangerie.

A Dusseldorf, il bâtit, en 1780, les nouvelles écuries du château, que l'on regarde comme un ornement de la ville. Le château de plaisance de Benrath, à trois lieues de la ville, est également son ouvrage. Nous avons aussi de Pigage un ouvrage intitulé : *La galerie électorale de Dusseldorf* ou catalogue raisonné et figuré de ses tableaux, contenant 30 planches, qui renferment 365 petites es-

[1] *Abbé Fontenai,* Dictionnaire des artistes.
[2] *Janneck,* Lettre à un amateur de la peinture, p. 253. — *Nagler* et *Hagedorn.*

tampes gravées par Ch. de Mechel, Bâle, 1778, in-4° oblong. Une partie des dessins a été faite par *Fredou*, peintre français; les frontispices sont de *Nicolas Guibal*.

La belle galerie de Dusseldorf, aujourd'hui dispersée, et dont les tableaux se trouvent surtout à Munich, avait été fondée par l'Électeur Charles-Théodore, protecteur et ami des arts, qui avait aussi créé la galerie de Manheim, et fondé, en 1767, l'Académie de dessin et de peinture à Dusseldorf. La galerie de Dusseldorf contenait, en œuvres françaises :

Le jeu de la Morra, par *Valentin*. — Sainte Catherine martyre, par *Vouet*. — La défaite de Maxence, et Josué attaquant les Amalécites, par *Le Bourguignon*, et quatre tableaux du *Poussin* : l'Annonciation, la Nativité, saint Norbert recevant l'habit de son ordre des mains de la sainte Vierge, la continence de Scipion.

Pigage avait le titre de premier architecte, directeur général des bâtiments et jardins de S. A. l'Électeur palatin; il était conseiller de la cour et membre de l'Académie de Saint-Luc de Rome et de l'Académie de Paris.

C. Kuntz a gravé, d'après lui, six vues des jardins de Schwetzingen [1].

115. MANUFACTURE DE SÈVRES.

En avril 1760, le roi de France donna à l'Électeur palatin un grand service de table, mosaïque et oiseaux, composé de 281 pièces, et valant 15,736 livres [2].

116. VERNET (Claude-Joseph), peintre de marine,
né à Avignon le 14 août 1714, mort le 3 décembre 1789, à Rome. Élève de Manglard.

En 1771, Joseph Vernet exposa deux marines faites pour l'Électeur; une tempête avec le naufrage d'un vaisseau; une marine au coucher du soleil [3].

117. FRATREL (Joseph), peintre et graveur,
né à Épinal en 1730, mort à Manheim en 1780. Élève de Beaudouin.

Fratrel était avocat au parlement de Metz; mais son goût pour les arts et son peu de facilité pour la parole le décidèrent à se livrer à la peinture. Il fit de remarquables miniatures, alla à Paris étudier

[1] *Nagler*.
[2] Communiqué par M. Riocreux.
[3] Voy. *Archives de l'art français*, t. III, p. 339.

sous Beaudouin, et revint, en 1754, à Nancy, où nous le trouvons à la fois peintre en miniature du duc Stanislas et avocat; il menait de front les deux professions, lorsqu'il passa au service de l'Électeur palatin Charles-Théodore, qui avait vu des portraits peints par Fratrel et qui voulut l'avoir à son service [1]. Vers 1770, Fratrel quitta donc le barreau et devint peintre de la cour palatine. « Fixé à Manheim, il se mit à peindre l'histoire en étudiant les antiques et les gravures des œuvres de Raphaël et du Poussin. Il n'a peint qu'un petit nombre de tableaux d'histoire, mais ils sont de grande valeur, d'un beau dessin, d'un coloris vigoureux, quoique très-finis; les têtes sont remarquables par l'expression. Un de ses plus beaux tableaux, Cornélie, orne la galerie électorale de Manheim [2].» On connaît de Fratrel une allégorie qui est à la galerie de Darmstadt (voir le n° 87); le portrait de l'Électeur Charles-Théodore, gravé par Hess; son portrait peint par lui-même, en 1765, sur cuivre, et qui se trouve dans la galerie des antiquités de Heidelberg (n° 2130).

« Il a gravé 17 planches, dont 14 représentent ses compositions, entre autres le portrait du prince Frédéric de Deux-Ponts [3]. »

En 1770, Fratrel publia à Manheim un ouvrage intitulé : « La cire alliée avec l'huile, ou la peinture à huile-cire, etc. » Il a peint divers tableaux d'après ce système.

118. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DES ANTIQUITÉS DU CHATEAU DE HEIDELBERG [4].

Le Brun. Portrait de Louis XIV, à 5 ans.
Largillière. Portrait de Louis XIV, vieux.

---

§ 18. — PRUSSE.

1° BERLIN.

119. RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

L'origine de la puissance de la Prusse remonte à l'époque de la révocation de l'Édit de Nantes (1685). Une des causes les plus con-

[1] Tiré de la préfaee du livre de Fratrel : « *La cire alliée avec l'huile.* »
[2] *Huber et Rost*, t. VIII, p. 212.
[3] *Huber et Rost* t. VIII, p. 212.
[4] Cette belle collection créée par M. Charles de Graimberg a un catalogue dont le titre est cité p. 21.

sidérables du développement de cet état fut en effet l'établissement à Berlin et dans le Brandebourg de plusieurs milliers de protestants français. Un grand nombre de nos artistes se réfugièrent à Berlin, en 1685; parmi eux on cite les peintres Abraham Ramondon, Henri Fromenteau, Jacques Vaillant; les architectes Paul Detan de Béziers, Abraham Quesney et Pierre Boynet, qui présidèrent, avec les ingénieurs Cayart et de la Chiese, à la construction des principaux édifices publics de Berlin et au rétablissement de plusieurs villes du Brandebourg, qui n'étaient que des amas de ruines depuis la guerre de Trente Ans [1]. A ces noms il faut encore ajouter ceux de l'orfévre Colivaux; les architectes Jean et Emmanuel Dutan; les émailleurs Jean Pierre et Ami Huault.

Dès cette époque, un certain nombre d'artistes français travaillèrent donc à Berlin; mais c'est surtout pendant le règne de Frédéric le Grand, admirateur passionné de nos arts et de notre goût, que les artistes français, appelés par Voltaire [2] et le marquis d'Argens [3], exécutèrent à Berlin cette grande quantité d'œuvres que nous allons énumérer.

120. LENOTRE (André), architecte et dessinateur des jardins du roi, né en 1613, à Paris, mort le 15 septembre 1700, aux Tuileries. Élève de Vouet [4].

Le premier ouvrage français fait en Prusse est le jardin du château d'Orianenbourg [5], qui fut tracé d'après les dessins de Lenôtre [6].

121. DETAN (les frères), architectes, de Béziers.

Ces trois frères, Pierre-Paul, Jean et Emmanuel, se réfugièrent en Prusse, en 1685. Pierre-Paul devint contrôleur des bâtiments [7].

[1] Histoire des réfugiés protestants de France, par *Ch. Weiss*, t. I, p. 155.

[2] « J'engage des peintres et des sculpteurs, et je pars pour la Prusse. » *Volt. au roi de Prusse*, Corresp. 1740.

[3] Le marquis d'Argens fut chambellan du roi de Prusse et directeur de la classe des belles-lettres dans l'Académie royale des sciences de Berlin. Voy. ses *Mémoires*, 1 vol. in-8°, 1807.

[4] D'après Perrault.

[5] Ce château a été bâti par le grand-électeur, mort en 1688.

[6] Description de Berlin, par *Frédéric Nicolaï*, 1 vol. in-8°, 1769, p. 487. Les indications très-précieuses sur les artistes contenues dans ce livre sont tirées de divers ouvrages manuscrits ou imprimés, entre autres : Relation des artistes qui ont vécu à Berlin, par le major *Humbert*, inséré dans : « Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen, » Leipzig, 1768, in-8°, traduit par *Falbe*.

[7] France protestante.

122. QUESNEY (Abraham), architecte, mort à Berlin en 1726.

Il se réfugia à Berlin, en 1685, et y construisit la maison des Orphelins et le temple de la Frederichsstadt; ce dernier monument fut bâti sur le plan du fameux temple de Charenton [1].

123. COLIVAUX (Samuel), orfévre, né à Nettancourt.

Colivaux vint à Berlin, en 1685, en même temps qu'un grand nombre d'orfévres et de joailliers français réfugiés. Colivaux était un orfévre très-habile qui a formé de nombreux élèves en Prusse [2].

124. HUAULT (Jean-Pierre et Ami), peintres en émail, de Chatellerault.

Jean Pierre et Ami Huault se retirèrent à Genève, en 1671, avec leur père, Pierre Huault. Jean-Pierre et Ami Huault se sont fait une réputation comme peintres en émail. En 1686, ils se rendirent à Berlin et furent pensionnés par l'Électeur. On montre dans le château royal des ouvrages qui leur font honneur, entre autres une famille de Darius, d'après Le Brun. Quelques-uns de leurs portraits ont été gravés. En 1700, ils retournèrent à Genève [3].

125. GODEAU (Siméon).

Frédéric Ier, roi de Prusse, avait fait construire pour la reine Sophie-Charlotte, le château de Lietzenbourg, par Schlüter. Les magnifiques jardins de ce château ont été tracés par Lenôtre, qui envoya pour les exécuter, Siméon Godeau. Ce château s'appelle aujourd'hui Charlottenbourg [4].

126. BRÆBES, (Jean-Baptiste), architecte et graveur, né à Paris, mort à Barby après 1720. Élève de Jean Marot.

Bræbes entra au service de l'électeur de Brandebourg, en 1690, comme capitaine ingénieur. Il a composé un grand ouvrage intitulé : « Vues des palais et maisons de plaisance de S. M. le roi de Prusse, dessinées et gravées par Bræbes, ing. et arch. de S. M. » Cet ouvrage a été publié à Augsbourg en 1733, et contient quarante-

[1] France protestante.
[2] France protestante.
[3] France protestante.
[4] *Schœll*, Cours d'histoire des États européens, t. XXXV, p. 101.

sept feuilles. Bræbes fut appelé en 1720 à Barby, pour la construction du château de cette ville; il y est mort quelques années après [1].

127. BOULARD (Simon), peintre.

Simon Boulard avait été moine bénédictin en France, et s'était appliqué en même temps à la peinture. Il embrassa le protestantisme en Suisse, et vint à Berlin en 1699. Il n'avait guère d'invention, et ses tableaux d'histoire sont presque tous faits d'après des estampes [2].

128. CHAUVEAU (René), sculpteur, né le 2 avril 1663, à Paris, mort le 5 juillet 1722, à Paris. Élève de Girardon et de Ph. Caffieri.

Après un long séjour en Suède, René Chauveau, en revenant en France, en 1700, passa par Berlin. « Il avoit des lettres de recommandation, tant de plusieurs seigneurs suédois que du comte d'Avaux, ce qui le fit bientôt connoître à la cour de Berlin. L'Électeur lui fit proposer de lui sculpter un cabinet à Chernchouse (Schœnhausen), maison de plaisance auprès de Berlin. Il fit ce cabinet en six semaines; S. A. É. lui envoya dans une bourse 3,000 livres pour cet ouvrage, et le fit prier de rester pour travailler à son salon de Berlin. » Chauveau refusa, supplia le prince de vouloir bien lui donner son congé, l'obtint non sans peine et revint en France [3].

129. BOTT ou BODT (Jean de), architecte-ingénieur, né à Paris en 1670, mort à Dresde le 2 janvier 1745. Élève de Blondel.

Jean de Bodt naquit en France de parents réformés; il quitta sa patrie en 1685 et passa en Hollande, où, en 1690, il entra au service du prince d'Orange comme capitaine d'artillerie et du corps des ingénieurs. Ce prince étant monté sur le trône d'Angleterre, Bodt l'y suivit. Il fut employé, non-seulement dans les fortifications et au siége de Namur en 1695, mais ayant fait connaître ses talents pour l'architecture civile, il eut part à la construction de Whitehall, à Londres. Après la mort du roi Guillaume III (1702), il entra au service de Brandebourg, où il obtint la place de capitaine des

1 Description de Berlin, p. 575. — *Heineken.*

2 Description de Berlin, p. 575.

3 Vie de François Chauveau et de ses deux fils Évrard et René, par *Papillon*, réimprimée par les soins de MM. Th. Arnauldet, P. Chéron et A. de Montaiglon; Paris, Jannet, 1854, broch. in-8°, p. 30 et 31.

gardes, faisant en même temps les fonctions d'architecte. Son premier ouvrage d'architecture à Berlin, fut l'arsenal que Nehring avait commencé et que Grünberg avait continué sur les dessins du premier. Bodt fit des changements considérables dans toute la disposition, et changea diverses choses aux façades, de sorte que l'arsenal, tel qu'on le voit présentement, a été construit d'après ses idées [1]. Il a bâti plusieurs maisons à Berlin et à Postdam [2]. Il a aussi donné les dessins de l'hôtel des invalides et des écuries royales. A Postdam il a travaillé au château; il y a fait le beau portail avec coupole qui est du côté du marché. A Wesel, il a construit la porte de Berlin [3]. Après la mort du roi Frédéric Ier, il resta au service de son successeur, Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au grade de général major; mais en 1728, il passa au service de l'Électeur de Saxe [4].

130. HULOT (Guillaume), sculpteur.

Le sculpteur Hulot vint à Berlin avec Jean de Bodt; il a fait les quatre grandes statues des deux côtés de l'entrée de l'Arsenal, représentant : l'Arithmétique, la Géométrie, la Mécanique et la Pyrotechnie [5]. Hulot travailla aussi à la porte de Berlin à Wesel. Il retourna ensuite en France, et fut employé aux travaux de Versailles [6].

131. CHARPENTIER (René), sculpteur, né à Cuillé en la province d'Anjou [7], mort à Paris le 15 mai 1723, à 43 ans [8]. Élève de Girardon.

Charpentier vint aussi avec Jean de Bodt à Berlin. Il a décoré plusieurs édifices élevés par cet architecte. Entre autres œuvres, il a fait les trophées et ornements qui sont au portail du château de Postdam, élevé par de Bodt [9]. Charpentier retourna ensuite à Paris,

[1] L'arsenal est un bel édifice; on trouve au Cab. des estampes (*Topographie-Berlin*), une belle estampe, sans nom d'auteur, où l'on voit très-bien les sculptures de *Hulot*. Ce portefeuille renferme aussi une vue de l'arsenal avec plan, par *Jeremias Wolff*.

[2] *J.-Aug. de Lehninger*, Descript. de la ville de Dresde, 1782, petit in-8°, p. 131-2, et France protestante.

[3] Descript. de Berlin, p. 572 et 498.

[4] *De Lehninger*.

[5] Voy. la note 1 de cette page.

[6] Description de Berlin. — La France protestante dit qu'il était réfugié à Berlin, comme protestant.

[7] *Guérin*, Description de l'Académie, p. 137.

[8] *Mariette*, Abecedario, t. I, p. 361.

[9] Description de Berlin, p. 498 et 577.

où il fut reçu académicien le 27 mai 1713. « Il joignoit, dit Mariette, à beaucoup de talent dans son art, une grande probité et une piété singulière[1]. »

132. CAYART, ingénieur.

Cayart, colonel ingénieur, avait servi en France sous Vauban et était entré en 1692 au service de l'Électeur. Il construisit, de 1701 à 1705, l'église française de Berlin, sur le modèle du célèbre temple de Charenton, élevé en 1624 par Desbrosses et démoli en 1685[2].

133. VOLUMIER (Jean-Baptiste), compositeur.

Volumier était, au commencement du XVIIIe siècle, maître de concerts et de ballets à Berlin. Il y a composé la musique de plusieurs ballets. En 1706, il fut engagé à la cour de Saxe comme maître de ballets et de concerts, et mourut à Dresde en 1738[3].

134. PESNE (Antoine), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris en 1683, mort à Berlin le 5 août 1757[4]. Élève de son père, Thomas Pesne, et de son oncle Delafosse.

Thomas Pesne, portraitiste, frère du célèbre graveur J. Th. Pesne, donna les premières leçons à son fils Antoine, qui devint ensuite l'élève de Charles Delafosse, son oncle maternel. En 1706, Antoine Pesne alla en Italie; il se rendit d'abord à Rome pour y étudier les œuvres des grands maîtres du XVIe siècle, et bientôt après il alla à Naples, et de là à Venise où il travailla beaucoup d'après le Titien et le Giorgione. Il se lia à Venise avec Celesti, excellent peintre de portraits, des préceptes duquel il profita beaucoup, et en étudiant les maîtres Vénitiens il développa toutes ses grandes qualités de coloriste[5]. Sa réputation commençait à s'établir. Il avait fait en 1707, à Venise, le portrait du baron de Kniphausen, qui, de retour à Berlin, montra ce tableau au roi de Prusse, auquel il plut tant que le roi l'appela à son service en 1710[6]. Pesne, avant de se rendre à Berlin, alla d'abord à Rome pour y épouser la fille du peintre de fleurs J.-B. Gayot-Dubuisson avec lequel il vint plus

[1] *Mariette*, Abecedario.
[2] Description de Berlin, p. 116 et 576. — Voyez aussi au no 122.
[3] *Fétis.*
[4] Registres de l'ancienne Académie de peint. et de sculpt.
[5] *D'Argens*, p. 227.
[6] Description de Berlin, p. 589.

tard en Prusse; et comme il voulait devenir membre de l'Académie royale de peinture de Paris, il peignit à Rome le portrait du directeur de l'Académie de France, N. Vleughels. Ce portrait réussit parfaitement, et Vleughels l'envoya à Paris à l'Académie qui n'hésita pas à s'adjoindre son auteur [1]. Pesne se rendit alors à Berlin où il eut commandes sur commandes, non-seulement de la cour, mais encore des grands personnages du royaume. Il était de bon ton à cette époque de faire faire son portrait par un artiste français [2], et Pesne devint le peintre à la mode. Il y avait autrefois à Postdam et à Sans-Souci une foule de portraits peints par Pesne pendant le règne de Fréderic-Guillaume (1713-1740), car pendant tout ce règne il ne fit presque que des portraits, qui de l'avis unanime des contemporains sont d'une grande beauté. Manyoki ne trouvait pas d'artiste supérieur à Pesne pour le portrait et le coloris [3]. D'Argens en fait aussi le plus grand cas et lui adresse même des éloges exagérés. « Pesne, dit-il, possède comme coloriste plus de vérité que Rigaud; il a une force qui manque souvent à Largillière, et la noblesse dont Rembrandt est toujours dépourvu. »

Voici la liste aussi complète que nous ayons pu la faire des portraits de Pesne.

Portrait du prince d'Anhalt-Bernbourg, Auguste, peint à Berlin en 1725. — Gravé par Schmidt, 1750.

Portrait du prince d'Anhalt-Dessau, Léopold, généralissime des armées du roi de Prusse, peint à Berlin. — Gravé par Schmidt; gravé aussi par Busch et par Wille.

Portrait de Georges Dietlof von Arnim, ministre du roi de Prusse, peint en 1742; gravé par Schmidt, 1756, gr. in-folio.

Portrait de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne, gravé par Bernigeroth, in-folio.

Portrait de mademoiselle Barbarina ou Barberini, à Sans-Souci.

Portrait de Frédéric-Guillaume Borck, ministre du roi de Prusse, peint en 1732; gravé par Schmidt en 1764, in-folio.

Répétition de ce même portrait avec quelques changements dans la coiffure et les ornements; gravé par Petr. van Gunst.

[1] *Nagler*. — Ce portrait est aujourd'hui au Musée de Versailles.
[2] *Nagler*.
[3] *Jannech*, p. 261. Cet auteur appelle toujours Pesne, l'illustre Pesne.

Portrait du chancelier Samuel Liber de Cocceji; gr. par Schmidt en 1751.

Portrait de mademoiselle Cochois.

Portrait de J.-B. Coignard, imprimeur, peint à Paris en 1724, gravé par G.-E. Petit.

Portrait d'Antoinette-Élisabeth de Borcke, baronne de Danckelmann; gravé en 1729, par J. Faber, à Londres.

Portrait de l'orféyre-bijoutier, Joannes Melchior Dinglinger; gravé par Schmidt en 1769. — Le même, gravé par Wolffgang, en 1722.

Portrait de madame Dinglinger.

Portrait du peintre Dubuisson, à la galerie de Dresde.

Portrait de Ch.-Cl. Dubut, sculpteur de la cour de Bavière, gravé par Haid en manière noire.

Portrait du docteur J.-Théod. Eller, conseiller du roi de Prusse, peint en 1740, gravé par Schmidt en 1754.

Portrait du baron d'Erlach, capitaine des Cent-Suisses, et de sa famille; gravé par P. Tanjé en 1760, terminé par D. Berger. « Ce tableau, haut de 10 pieds, large de douze, contient cinq personnes de grandeur naturelle. Le baron d'Erlach est peint droit en habit antique, tel que le portait autrefois le colonel des Suisses; sa femme est assise entourée de deux jeunes filles et d'un garçon. Le fond du tableau représente une chambre ornée de meubles précieux. Ce tableau rassemble tout à la fois les qualités d'un très-beau tableau d'histoire et celles des plus excellents portraits. Un seigneur anglais voulait en donner 20,000 livres[1]. » — L'esquisse de ce tableau est au musée de Berlin.

Portrait du général Fouqué. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de l'électeur de Brandebourg, Frédéric III, devenu roi de Prusse en 1700, sous le nom de Frédéric Ier, mort en 1713. — Au palais du roi, à Berlin. — Il existe une gravure d'un portrait de Frédéric Ier, faite par Houston, d'après l'original en la possession de la princesse douairière de Galles, à Kew. — On voit encore des portraits de Frédéric III, gravés d'après Pesne, par Houbraken et Tanjé.

Trois portraits de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, au palais

[1] *D'Argens*, p. 230.

du roi, à Berlin; — gravés par Schmidt, 1737-39; par Wolffgang, 1737, et par B. Picart, in-4° [1].

Portrait de Frédéric-Guillaume avec sa famille. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de Frédéric II, dit le Grand. Pesne a fait plusieurs fois le portrait de Frédéric le Grand; ces portraits sont dans le musée et dans les palais de Berlin ou de Sans-Souci [2]. Nous savons que celui qui est au musée royal de Berlin a été peint en 1739, avant que Frédéric ne fût roi. M. Waagen [3] croit que le beau portrait de Frédéric le Grand qui est au château de Hamptoncourt est de Pesne. Nous n'avons pu savoir où étaient exactement les autres portraits de Frédéric le Grand, peints par Pesne, ni en avoir une bonne description, ni savoir leur nombre. Ces divers portraits ont été gravés par Bernigeroth (celui qui a été peint en 1740); par G. Bodenehr, Haid, Esaias Nilson, Schleuen, Schmidt, Ryland, Wille, Wolffgang.

Portrait de Frédéric, margrave de Bayreuth. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de madame de Grapendorf, gravé par Schmidt.

Portrait de Frédéric Hoffmann, conseiller de S. M. Prussienne; gravé par Petit, à Paris, en 1739, petit in-folio.

Portrait du conseiller privé Jordan; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait de James Keith, feld-maréchal, mort en 1758; gravé par Baillie.

Portrait du sculpteur King; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait du baron de Kniphausen, peint à Venise en 1707.

Portrait du baron de Knobelsdorf, chambellan du roi de Prusse [4]; — dans la galerie de M. von Marrées, à Berlin.

Portrait de Delamettrie; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait de Jacques Lenfant, auteur des conciles de Constance et de Pise; gravé par B. Picart (1724).

Portrait de Jean Mariette, graveur et libraire, peint en 1723, à Paris; gravé par J. Daullé (1747).

[1] On voit au Musée de Versailles un assez médiocre portrait de Frédéric-Guillaume II, attribué à Pesne. Selon M. Dielitch, ce portrait n'est certainement pas de Pesne et nous nous rangeons bien volontiers à cet avis.

[2] L'un est au palais du roi à Berlin.

[3] Treasures of art in Great Britain, 3 vol. in-8°, London, 1854; t. II, p. 368.

[4] *D'Argens*, p. 230.

Portrait de madame d'Œrzen[1].

Portrait en buste de Newton, gravé par N. Edelinck.

Portrait d'Antoine Pesne et de sa famille. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait d'Antoine Pesne, gravé par Schmidt en 1752. — A la galerie de Dresde.

Portrait de madame Pesne[2].

Portrait de la fille de Pesne; — à la galerie de Dresde.

Portrait de mademoiselle de Platen.

Portrait de mademoiselle Porregiani en Hébé. — Au palais du roi, à Berlin.

Portrait de la danseuse Riggiani; — au palais du roi, à Berlin.

Autre portrait de la Reggiana ou de la Riggiani; — au palais du roi.

Portrait du graveur G.-Fréd. Schmidt et de sa femme, peint en 1748. — Au musée de Berlin. — Un autre, chez M. Nauman, à Berlin.

Portrait du conseiller Senff; — au palais du roi, à Berlin.

Deux portraits de Sophie-Dorothée de Brunswick, reine de Prusse, femme de Frédéric-Guillaume; — l'un au palais du roi, à Berlin; l'autre dans la galerie de M. von Marrées, à Berlin. — L'un des deux, le premier sans doute, a été gravé par Houbraken.

Portrait du général Schwerin; — au palais du roi, à Berlin.

Portrait du prince Poniatowski (mort en 1762), père du roi Stanislas-Auguste. — A la galerie du palais de Lazienki, à Varsovie[3].

Portrait de L. de Sylvestre, peintre; gravé par Zucchi.

Portrait de la princesse royale de Suède[4], en habit de cour.

Copie de ce portrait pour le comte de Tessin, 1744.

Autre copie de ce même portrait pour la duchesse de Brunswick, faite en 1745.

Autre copie de ce même portrait pour la margrave de Scheved, faite en 1745.

Grande copie en pied de ce même portrait pour le feld-maréchal comte de Schwerin, faite en 1746.

1 *D'Argens.*

2 Cité par *Fiorillo.*

3 Catalogue de cette galerie, dans a Revue universelle des arts, t. III, p. 57, 1856.

4 Ulrique de Prusse. Un portrait en buste de cette princesse est dans le palais du roi, à Berlin.

Portrait de cette même princesse en domino jaune, et plusieurs copies de ce portrait [1].

Portrait de Nicolas Vleughels, peint à Rome; gravé par Jeaurat en 1725. — Au musée de Versailles.

Portrait de H. Voguell, marchand de Londres; gravé par J. Faber.

PORTRAITS DE PERSONNAGES INCONNUS.

Un portrait d'homme. — Au musée de Copenhague.

Un comte, probablement grand veneur de Prusse, sous le règne de Frédéric-Guillaume Ier. En costume de chasse, avec la croix de Saint-Jean, une carabine à la main; une gibecière de laquelle sort un oiseau tué. On voit la tête et le cou d'un chien de chasse. — Dans la collection Hendel, à Halle [2].

Portrait d'une dame presqu'en profil; elle est dans une fourrure brune; la poitrine est couverte d'une étoffe blanche brodée d'or. — A la galerie de Ludwigslust.

Portrait d'une jeune dame vue de profil; avec un chapeau à plumes; la poitrine nue; le reste de la personne est couvert de riches vêtements et de pierreries; les mains sont gantées. — A la galerie du vieux château de Schwerin.

Portrait d'un vieillard salzbourgeois, barbu, tenant son chapeau sur sa poitrine. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une vieille femme salzbourgeoise, en chapeau vert; les deux mains jointes et tenant un livre. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une jeune fille salzbourgeoise, en chapeau de paille; les mains jointes. — Au musée de Brunswick.

Portrait d'une jeune fille portant un chapeau de paille; elle pose la main sur une corbeille de fruits. — A la Pinacothèque de Munich.

Portrait d'un peintre ayant un manteau fourré. — A la Pinacothèque de Munich.

Portrait d'une jeune fille tenant une paire de pigeons. — A la galerie de Dresde.

Portrait d'une paysanne à sa fenêtre; — légué par le comte Algarotti au roi de Prusse [3].

[1] Lettre de Pesne à la princesse royale de Suède, du 5 mars 1746; dans les Archives de l'art français, t. IV, p. 42.

[2] Notice de la collection des tableaux de Hendel, à Halle (en allemand), in-12, Halle. (Bibl. impér., V. 2635 F.). [3] *Fiorillo.*

Une Dame vêtue de noir.

Une Tête d'homme.

Un Vieillard. — Tous les trois au palais du roi, à Berlin.

Un Jeune homme. — A la galerie du professeur Wilhelm Krause, à Berlin.

Un militaire, peint en 1749. — A l'Ermitage.

Cette longue nomenclature de portraits fait connaître de quelle réputation jouissait Pesne, à la cour de Berlin. Aussi ne sera-t-on pas surpris que Frédéric le Grand ait écrit, un jour d'enthousiasme, ces deux vers adressés à son premier peintre.

« Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux!
« Cher Pesne, ton pinceau t'égale au rang des dieux. »

Ce que Voltaire interpréta ainsi, dans une lettre à madame Denis: « que le roi ne regardant jamais le peintre, ce dernier était pour lui invisible comme Dieu. »

En 1723, Pesne se rendit à Paris, où il fit quelques portraits; puis il alla en Angleterre en 1724; mais les portraits de la famille royale qu'il peignit n'eurent pas de succès [1]; et pour finir ce qui regarde les portraits de Pesne, disons que dans les derniers temps de sa vie, il dut augmenter de zèle et d'application, parce qu'il trouva un rival redoutable dans F.-W. Weidemann.

Il convient maintenant de nous occuper des peintures d'histoire de Pesne. En 1720, notre artiste, déjà membre de l'Académie de Paris comme portraitiste, s'y fit recevoir, le 27 juillet, en qualité de peintre d'histoire, en envoyant de Berlin comme morceau de réception, un tableau représentant Dalila coupant les cheveux à Samson.

Pesne a peint en Prusse un grand nombre de plafonds et de tableaux d'histoire. Les plafonds qu'il a exécutés sont d'une couleur fraîche et vigoureuse qui se ressent de ses études à Venise; cependant les Allemands qui ont parlé de lui, préfèrent unanimement ses portraits à ses grandes peintures. A Charlottenbourg, Pesne a représenté au plafond du grand salon, le Festin des Dieux; il a peint encore dans ce palais, au plafond de la salle à manger, Junon, Minerve et Vénus conduites à Pâris par Mercure. Au plafond du grand escalier, Prométhée dérobant le feu du ciel. Au plafond

[1] *Nagler.*

d'un salon, Apollon et les Muses. Aux plafonds de deux cabinets, Vénus ordonnant à Cupidon de décocher une flèche, — et l'Aurore; l'Aurore ou Iris, assise sur un arc-en-ciel, chasse les fantômes de la Nuit; derrière elle, volent des génies qui répandent des fleurs devant le Jour qui s'avance [1]. Au plafond de la Bibliothèque, Minerve et la Poésie. A Postdam, Pesne a peint le plafond du grand escalier de marbre. Au château de Sans-Souci, il a fait le plafond de la salle des concerts. Il a peint encore un plafond au château de Reinsberg.

Parmi les tableaux d'histoire ou de chevalet de Pesne, on cite : Une Suzanne au bain (au palais de Berlin). — Une jeune dame assise à une table, et tendant la main à une bohémienne qui lui dit la bonne aventure (à la galerie de Dresde). — Une cuisinière plumant un coq d'Inde (à la galerie de Dresde). — Cinq grands tableaux sur des sujets des Métamorphoses, dans le salon des concerts, à Sans-Souci. — Trois tableaux à l'église catholique de Postdam. — Une femme masquée, et à côté d'elle, une vieille femme (à Charlottenbourg). — Le Christ à table avec les disciples d'Emmaüs. — Une vestale (autrefois au palais du prince Henri). — Une répétition ou l'esquisse de son morceau de réception, l'histoire de Samson, se trouvait autrefois chez un M. Falbe.

Pesne était l'auteur de cette priapée qui décorait la petite salle à manger de Postdam, et que Voltaire décrit ainsi dans ses Mémoires : « On soupait dans une petite salle dont le plus singulier ornement était un tableau dont le roi avait donné le dessin à Pesne, son peintre, l'un de nos meilleurs coloristes. C'était une belle priapée. On voyait des jeunes gens embrassant des femmes, des Nymphes sous des Satyres, des Amours qui jouaient au jeu des Encolpes et des Gitons, quelques personnes qui se pâmaient en regardant ces combats, des tourterelles qui se baisaient, des boucs sautant sur des chèvres, et des béliers sur des brebis. »

On voit au palais du roi à Berlin : Des enfants faisant de la musique. — Une bohémienne disant la bonne aventure à une dame. — Un nécromancien. — Une dame et Arlequin. — La reine des Amazones devant Alexandre. — La fondation de l'ordre de l'Aigle Noir.

[1] L'esquisse de ce plafond est ainsi décrite dans le Catalogue de la collection Hende où elle se trouve. Ce plafond est l'un des meilleurs de Pesne, suivant Nagler et Fiorillo.

L'église de Sainte-Hedwige à Berlin, renferme une Nativité du Christ, peinte par notre artiste [1].

Pesne orna quelquefois de ses figures, les paysages de Dubuisson et de C.-S. Dubois, et les tableaux de chasse de P.-C. Leygebe.

Pesne mourut en 1757, avant d'avoir terminé l'enlèvement d'Hélène qu'il peignait pour le roi de Prusse; il avait composé trente dessins et esquisses pour faire ce tableau [2]. Rode, un de ses élèves, acheva les deux figures que Pesne n'avait pas eu le temps de faire.

Pesne était premier peintre du roi de Prusse et directeur de l'Académie de Berlin. Ses élèves sont au nombre d'environ quarante [3]; parmi eux on cite Rode, Falbe, Frédéric Reclam, Emmanuel Dubuisson et Preudhomme [4].

135. LESUEUR (Nicolas-Blaise), peintre d'histoire et de pays. et dessinateur, né à Paris [5] en 1716, mort en 1782 [6]. Élève de J.-B. Vanloo.

Lesueur fit ses études à l'Académie de Paris, et obtint bientôt de la réputation, autant par son mérite que par la renommée de son nom. Il fit des portraits, des tableaux historiques et mythologiques, et des paysages. Ces toiles ont le mérite d'être bien dessinées; mais au demeurant, elles ont le cachet de la manière du temps, manière qu'il transporta à Berlin, où il fut appelé après la mort de Pesne, en 1757, pour prendre la direction de l'Académie royale [7]. Il y

[1] *Max Schasler*, Die œffentlichen und privat Kunstsamlungen, etc., Berlin, 1856, 2 vol. in-12. — [2] *Nagler*.

[3] Les principales sources de cette biographie sont *d'Argens, Janneck*, la Description de Berlin par *Nicolaï, Nagler, Fiorillo*; les estampes et les Catalogues des Musées dont nous avons cité les noms.

[4] Ce Preudhomme, peintre, né à Berlin de parents français, alla s'établir en Angleterre en 1712. Walpole dit de lui : « Il peignoit dans le goût françois, et cette manière il l'avoit prise de son maître M. Pesne », à quoi Mariette ajoute dans une note : « Tant mieux pour lui s'il faisoit aussi bien que Pesne quand celui-ci a bien fait. » — Traduction de Walpole par Mariette, mss. de la Bibl. impér., t. III, p. 167.

[5] Ou dans le Languedoc, selon Nagler.

[6] Nagler donne les deux dates que nous reproduisons : Mariette se trompe quand il le fait mourir en 1754, à 74 ans.

[7] « Vers le milieu de ce siècle, Lesueur fut appelé à Berlin, et il y a, ce que je crois, beaucoup mieux fait ses affaires que s'il étoit resté à Paris. Il y a trouvé de l'occupation et il est parvenu à estre directeur de l'Académie de peinture établie à Berlin. Il peint également le paysage et l'histoire, et il fait des desseins qui plaisent. » (*Mariette*).

apporta de notables modifications, et chercha à lui donner un plus grand essor, jusqu'à ce qu'enfin, après sa mort, Rode en reprit en sous-œuvre la réorganisation. Lesueur publia pour l'enseignement et l'étude du dessin, un ouvrage fait en grande partie d'après ses propres dessins et gravé par D. Berger *Junior;* la première partie parut sous le titre de *Principes du dessin,* 12 feuilles, 1763, in-folio, gravées à la manière rouge; il n'a paru de la seconde partie que trois feuilles contenant trois têtes d'après Van Dyck; in-folio.

Lesueur peignit les portraits des rois de Prusse et de quelques grands du royaume. A Paris, il avait déjà fait ceux de Louis XV et du Dauphin, tous deux à cheval [1]. Il dessina aussi la Danaë du Titien (galerie de Sans-Souci), et Loth avec ses filles d'après le tableau de Raphaël de la même galerie, tous deux pour être gravés, et le dernier de ces deux dessins l'a été par Preisler. Schmidt grava, d'après les dessins de Lesueur, le tableau d'Annibal Carrache qui représente Alexandre et son médecin, et le tableau de Pietro Testa, dont le sujet est la Présentation au temple. Lesueur jouissait d'une grande réputation comme dessinateur [2]; il a fait les dessins des plafonds du palais chinois à Sans-Souci, qui ont été peints par Hubert [3]. Mais Lesueur échoua dans ses restaurations de peintures anciennes, comme on peut le voir sur le tableau du Dominiquin représentant le portrait d'Artémise.

Parmi les meilleures estampes gravées d'après lui, on cite : le médecin Lieberkühn, médaillon avec un entourage allégorique, dessiné par Lesueur; gr. par Schmidt. — Le monument de l'ambassadeur anglais, André Mitchel, à Berlin; gr. par Schmidt, in-folio. — Une tête de vieillard barbu; gravée par D. Berger, in-folio. — Tête d'enfant, gravée par D. Berger, in-4°, 1764. — Tête d'Asiatique coiffé d'un turban; gr. par J.-C. Felber, 1760. — David, gravé par D. Berger, 1764, in-folio. — David sur le trône, pendant du précédent. — Cartouche de la grande carte de Crimée, gravée par Berger, en 1772. — Cartouche de la carte de la mer Noire, gravée par Berger en 1773.

1 Gravés par *Aubert.*

2 *Fiorillo* dit la même chose : « Un autre artiste de talent, c'est *N.-B. Lesueur* qui fit peu de tableaux historiques, mais beaucoup d'excellents dessins. » *Geschichte der Zeichnenden Künste. — Frankreich.*

3 *Matthias Œsterreich.*

Le Sueur a eu, entre autres élèves, J.-Ph. Hackert, peintre de paysages[1].

136. LEGEAY (Jean), architecte, peintre et dessinateur.

Le Geay, qu'on appelle aussi Lejai ou Léger, mais à tort, jouissait d'une grande réputation vers le milieu du XVIIIe siècle; cette réputation arriva jusqu'à Berlin, et, en 1754, il y fut appelé et devint architecte du roi. « Il y fit, dit Nagler, plusieurs plans que l'on trouva tout à fait beaux, et les Allemands reconnurent alors aux Français l'honneur d'avoir produit un des plus grands architectes du temps. » Le Geay a peu bâti, mais il a fait un grand nombre de dessins et de plans, dont quelques-uns ont été suivis dans les bâtiments élevés à Potsdam par Frédéric; entre autres, il a fait les plans, d'après les idées mêmes du roi, et dirigé l'exécution des travaux du nouveau château près de Sans-Souci[2]. Il donna aussi les plans du nouveau palais de Potsdam, ou palais de marbre, commencé en 1763, et qui ne fut fini qu'en 1796, sous la conduite de l'architecte *Charles de Gontard*[3], né en 1738 à Manheim, mort en 1802, et qui était venu à Paris étudier sous Blondel. Le Geay a construit à Berlin l'église catholique, dont il a gravé lui-même le dessin en une feuille, et encore en trois feuilles in-folio[4]; cette église a été aussi gravée par Schleuen, P. Haas et Frosbergen. C'est un édifice circulaire, à coupole surbaissée et surmontée d'une lanterne; le porche est formé par six colonnes ioniques, supportant un fronton orné d'un bas-relief et de statues aux angles. Le style général et l'ornementation de l'édifice, le maître-autel et les peintures de la coupole, sont dans le goût français de l'époque.

En 1763, Le Geay quitta la Prusse, à la suite d'une violente querelle avec le roi au sujet du nouveau Sans-Souci. Le Geay avait fait de fort beaux plans pour ce second château, dont le grand commun, fort bel édifice, a été construit sur ses dessins. Mais le roi s'obstinant à ne vouloir d'autre entrée au palais que la fenêtre du milieu de la

1 Presque tout cet article a été traduit de Nagler.

2 Description de Berlin, p. 613 et 527. Voy. aussi *Patte*, et l'article *Boulée* de la Biographie universelle.

3 Guide du voyageur à Berlin, 1844, à Berlin, chez Morin, p. 197.

4 L'estampe qui est au cabinet de la Biblioth. impér. (*Topographie*, *Berlin*), porte une note ms. qui dit que l'église a été bâtie par *Le Geay*.

façade, qu'on ouvrirait jusqu'à terre, Le Geay refusa d'exécuter une pareille extravagance, et Frédéric le menaçant de sa canne, il mit la main à la garde de son épée [1]. Le Geay se rendit à Schwerin, travailla aussi à Rostock; mais on ignore où et quand il est mort [2]. On voit de lui, dans la galerie de Schwerin, deux tableaux sur toile représentant des sujets d'architecture. (V. p. 48).

137. ADAM (François-Gaspard-Balthazar), le cadet, sculpteur, né en 1710, à Nancy, mort à Paris, en 1761. Élève de ses frères.

Le roi de Prusse ayant besoin d'un sculpteur pour les ouvrages dont il voulait décorer les palais et jardins de Potsdam et de Sans-Souci, fit venir Adam à Berlin, en 1748; il y resta jusqu'en 1760, qu'il revint à Paris [3]. Adam, premier sculpteur du roi de Prusse, a exécuté un Apollon tenant un livre où sont tracés, en lettres d'or, deux vers de Lucrèce (*Te sociam studeo*, etc.); cette statue, exécutée à Berlin en 1748, est en marbre. Adam a fait aussi :

Une Flore couchée; un petit amour badine avec elle et se joue avec des fleurs; groupe fait à Berlin en 1749; le piédestal est d'un beau dessin [4].

Cléopâtre se faisant piquer le sein par un aspic; un petit amour tâche de l'arrêter; la douleur de Cléopâtre est très-naturellement rendue; faite à Berlin, en 1750; en marbre.

Le triomphe de Galatée, dans le bassin du milieu du jardin de Sans-Souci. — Lucrèce, la Volupté, dans le salon du milieu de ce château [5].

Le Feu; groupe représentant Vulcain remettant des armes à Vénus; 1756; en marbre. — La Terre; groupe représentant un roi qui laboure et un enfant; 1758; en marbre. Ces deux groupes sont sur des piédestaux ornés de bas-reliefs ayant rapport aux figures.

[1] Frédéric le Grand, etc., ou Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, par *Thiébault*, 5 vol. in-8o, Paris, 1827; t. I, p. 277.

[2] *Nagler*. Il semblerait d'après *Thiébault* qu'il est revenu végéter et mourir Paris.

[3] *Mariette*, Abecedario, t. I, p. 9.

[4] C'est derrière le piédestal de cette statue que Frédéric faisait *enterrer* ses chiens. Chacun est recouvert d'une pierre sur laquelle est gravé son nom. La chienne Byges, peinte par Pesne, est enterrée la première. (*Matth. Œsterreich.*)

[5] Notes mss. sur divers plans de Sans-Souci, conservés au cabinet des estampes; (*Topographie, Berlin*).

Apollon (1752); — Diane sortant du bain (1753); — Junon (1753); — Jupiter (1754); — Mars en fureur lance un javelot; commencé par Adam et achevé par Sigisbert Michel, à Berlin, en 1764; — Minerve (1760). Ces six statues de marbre, de 8 pieds 2 pouces, sont autour du grand bassin qui est au pied des terrasses du jardin de Sans-Souci.

Le buste du chancelier de Cocceji.

Adam a commencé la statue du maréchal de Schwerin, tué en 1757; cette statue a été terminée par Sigisbert Michel. Pendant qu'il était pensionnaire à Rome, Adam avait fait pour le roi de Prusse un Faune qui tient une grappe de raisin; c'est une belle copie d'un antique du Capitole [1].

138. MICHEL (Thomas), sculpteur, mort en 1751, à Berlin.

Thomas Michel fut l'un des sculpteurs du roi de Prusse; mari d'Anne Adam, il fut sans doute amené à Berlin par Gaspard Adam pour partager ses travaux et sa bonne fortune [2].

139. MICHEL (Sigisbert), sculpteur.

Sigisbert Michel, succéda en 1764, en qualité de sculpteur du roi, à Adam; il a achevé la statue de Mars en fureur et celle du maréchal comte de Schwerin.

« En 1770, il quitta [Berlin], dit Matthias Œsterreich, sans qu'on en ait su la raison, et retourna à Paris. » On trouve la raison de sa retraite dans une pièce très-curieuse insérée dans les Archives de l'art français [3].

[1] Description de Berlin, p. 113, 321, 608, 519, 520, 521, 522. — *Matthias Œsterreich*, Descript. de la collect. du roi de Prusse, 1 vol. in-8°, 1774, Berlin.

[2] Archives de l'art français, t. I, p. 180.

[3] T. I, p. 177. Michel ne se décida à invoquer le secours de l'empereur d'Allemagne qu'après avoir lutté lui-même contre Frédéric. *Thiébault*, (t. I, p. 275), sans nommer Michel, nous parle de ses lettres à Frédéric. « Après son retour en France, ne recevant aucune réponse à plusieurs reclamations, il lui écrivit une lettre de reproches et d'injures dont j'ai vu la copie entre les mains du chargé d'affaires de France. Cette lettre, écrite ab irato, n'était pas mal rédigée; le ton en était ferme et hardi; elle était même assez noble et philosophique; il n'y avait d'injures que par le fond des choses; mais à ce dernier égard, on n'y trouvait aucun ménagement. Les filous, les suborneurs, les voleurs de grands chemins y étaient offerts comme objets de comparaison qui méritaient la préférence parce qu'au moins on avait contre eux des recours ou des moyens de vengeance. Frédéric méprisa cette lettre dont on n'a jamais parlé. » Mais il ne paya pas.

C'est un placet adressé par Michel à l'empereur d'Allemagne, chef souverain de tous les États allemands. Le vieil et infortuné sculpteur s'adresse à Sa Majesté Impériale et Royale Joseph II, pour obtenir justice contre un roi qui dispose de 300,000 hommes, et lui adresse la requête suivante :

« L'année 1764, le roy de Prusse ayant l'intention d'avoir à son service un sculpteur françois; m'étant distingué dans le nombre des artistes, Sa Majesté, pour m'exciter à sortir de ma patrie et quiter mon établissement, me signa un contrat en calité de son premier sculpteur, ce contrat est composé de dix articles, pas une seule n'a été exécuté;

« La statue de Mars posée à Sans-Soucy a été le premier ouvrage exécuté avec l'applaudissement du roy, par ses expressions, me disant : Elle est belle, très-belle;

« Le monument du chancelier de Coccey, placé dans la cour souveraine et la statue du feld-maréchal-général Schwerin, posée dans la place royal de Berlin reçurent les mêmes aplaudissemens;

« Ces deux monument ne m'ont pas été payez, je réclame mon salaire, j'ay les titre les plus fort, lettre du roy, lettre du ministre, du baron de Kniphausen; mais aucuin tribuneaux ne peut rien en connoître, j'ay affaire à un roy qui a 300,000 homme; je suplie donc Sa Majesté Impérial et Royalle de faire à mon égard, un acte de justice et d'humanité, car je suis âgée de 78 ans et suis grand père. Je mouray de fain est toutes ma famille, si je ne recois ce qui m'est du. La somme n'est que 21250 livres pour deux monument En Marble; sur lesquelles j'ay suez sans est Eaux; ces deux monument Existe, le roy a été satisfait, et ne ma pas payéz. »

La cour de Vienne paraît avoir donné suite à la réclamation de Sigisbert Michel : on lit en effet, à la suite de sa requête, les lignes suivantes :

« V. M. verra par les deux nottes officielles, dont copie est ci-jointe, que j'ai employé en vain la médiation de Son Ex. le ministre des relations extérieures, et que le conseil privé de Berlin s'est condamné lui-même par ces deux notes [1]. »

[1] Voy. sur ce sculpteur, *Bachaumont*, t. XXVII, p. 311.

140. VANLOO (Charles-Amédée-Philippe), peintre,
né en 1715 ou 1718, à Turin; on ignore la date de sa mort. Fils et élève de J.-B. Vanloo.

Amédée Vanloo fut peintre du roi de Prusse et résida à Berlin de 1751 à 1769[1]. Nous connaissons parmi les œuvres de cet artiste le portrait en pied de Frédéric II, exposé au salon de 1769 (gravé par P.-G. Langlois en 1785); le portrait du prince de Prusse, Frédéric-Henri, peint en 1765 (gravé par Schmidt en 1767); une fresque représentant la Religion, à l'église Saint-Nicolas de Postdam. Vanloo a fait aussi des cartons pour les tapisseries exécutées à Berlin dans la manufacture de Vigne[2]. Il a peint aux appartements d'État du château de Postdam un plafond représentant l'apothéose du Grand-Électeur; il a fait aussi, à Sans-Souci, à la grande salle de marbre, le plafond qui représente l'assemblée des Dieux pour recevoir Ganymède. Il a peint également les plafonds du nouveau Sans-Souci[3] et a fait deux portraits de Frédéric, en 1764, l'un pour l'impératrice d'Allemagne et l'autre pour le prince de Kaunitz, son ambassadeur[4].

141. DUBUISSON (Jean-Baptiste Gayot), peintre de fleurs.

Cet excellent peintre de fleurs et de fruits était né en France; il séjourna longtemps en Italie où Pesne épousa sa fille, et ils vinrent ensemble à Berlin. Dubuisson alla ensuite à Dresde et mourut à Varsovie, à 75 ans. La galerie royale de Berlin possédait de J.-B. Dubuisson deux ports de mer et deux paysages dont les figures avaient été peintes par Pesne[5].

TRAVAUX EXÉCUTÉS A PARIS POUR LE ROI DE PRUSSE.

Un grand nombre d'œuvres d'art furent exécutées à Paris pour le roi de Prusse et envoyées à Berlin par les artistes suivants.

142. ADAM (Lambert-Sigisbert), l'aîné, sculpteur,
né à Nancy en 1700; mort à Paris en 1759.

On voit de lui à Sans-Souci : Mars en repos, belle figure assise, copiée à Rome en 1730, d'après un antique de la collection Ludo-

[1] Livrets des adresses des membres de l'Acad. de peint. et de sculpt. de Paris. Ces livrets m'ont fourni des indications très-précieuses et des dates qu'on ne trouve que là.
[2] Description de Berlin, p. 500, 503.
[3] *Thiébault*, t. I, p. 276. [4] *Idem*, t. V, p. 332.
[5] Description de Berlin, p. 578, 359, 372, 373.

visi. — Deux bustes de Neptune et d'Amphitrite. — L'Air, groupe de deux nymphes qui s'amusent avec des oiseaux qu'elles ont pris à la chasse. — L'Eau, groupe de deux nymphes pêchant; l'une tire le filet où elles ont pris un petit amour. Ces deux groupes ont été faits à Paris en 1749, pour le château de Choisy, et ont été envoyés en cadeau au roi de Prusse. On les désigne aussi sous les noms de la Chasse et de la Pêche[1].

143. PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Paris en 1714, mort le 20 août 1785. Élève de Le Lorrain et de Lemoyne.

En 1748, Pigalle exposa deux statues en marbre, Mercure et Vénus, dont Louis XV fit présent au roi de Prusse. Le Mercure, qui a la réputation d'être une des plus belles statues modernes, a 8 pieds 2 pouces : le Dieu est représenté s'attachant une aile au pied gauche. Matthias Œsterreich, dit, en parlant de cette statue, que tout le public, surtout les connaisseurs et les amateurs des beaux-arts, ont regretté et même trouvé étrange que le roi de France laissât sortir de Paris un chef-d'œuvre tel que celui-là[2]. La Vénus est assise et fait pendant au Mercure; mais elle n'en a pas la perfection. Ces deux statues étaient placées au grand bassin de Sans-Souci; le Mercure est aujourd'hui à la galerie de sculpture du musée de Berlin.

144. BOUCHARDON (Edme), sculpteur, né à Chaumont le 29 mai 1698, mort le 27 juillet 1762. Élève de Guillaume Coustou.

Bouchardon a fait pour Sans-Souci deux copies de statues antiques du Capitole, la Capretta, statue représentant un berger qui porte un chevreau sur ses épaules (en marbre, 3 pieds 6 pouces), et un Joueur de flûte (en marbre, 3 pieds 6 pouces). En 1731, il restaura à Paris, une statue antique de la Déesse des richesses, qui est aussi à Sans-Souci; le corps seul est antique, d'un ouvrage grec du premier rang; Bouchardon a restauré la tête, les bras et les jambes de cette belle statue, comme aussi la corne d'abondance.

[1] *Matthias Œsterreich* et *Mariette*.

[2] Voltaire, écrivant en 1763 à Pigalle lui disait : « Il y a longtemps, Monsieur, que j'ai admiré vos chefs-d'œuvre qui décorent un palais du roi de Prusse et qui devraient embellir la France. » — Il existe une répétition en grand du Mercure, et plomb, dans un des quinconces du jardin du Luxembourg. — On peut voir dans *Thiébault* (p. 24-25) l'étrange mésaventure de Pigalle, à Postdam, lorsque Frédéric le prit pour l'auteur du journal le Mercure et le fit mettre à la porte.

On voit encore à Sans-Souci un beau buste en bronze de Charles XII, roi de Suède, dû à Bouchardon [1].

145. COUSTOU (Guillaume II), sculpteur,
né à Paris en 1716, mort en 1777, le 13 juillet, à Paris.

Le roi de Prusse lui commanda en 1764, une statue de Vénus que Coustou fit à Paris et exposa au salon de 1769. Cette statue est en marbre. « L'attitude en est très-belle et gracieuse, dit Matthias Œsterreich; le travail admirable et de la plus grande perfection. On peut dire que cette Vénus de Coustou et le Mercure de Pigalle, sont les plus belles statues modernes de toute la collection du roi, et difficilement en trouvera-t-on deux ailleurs qui puissent être mises au-dessus de celles-ci. »

Une statue de Mars, également en marbre (6 p. 2 p.) et destinée à Frédéric fut aussi exposée au salon de 1769.

146. LEMOYNE (Jean-Baptiste), sculpteur,
né à Paris en 1704, mort en 1778, le 25 mai, à Paris. Élève de son père Jean-Louis Lemoyne et de Le Lorrain.

L'une des œuvres principales de ce sculpteur, est une statue en marbre, d'Apollon, faite pour le roi de Prusse [2].

147. VASSÉ (Louis-Claude), sculpteur,
né en 1716; mort le 1er décembre 1772. Élève de Bouchardon.

Frédéric lui commanda en 1756, une statue de Diane, qu'il acheva en 1769, et qui fut placée à Sans-Souci en 1772. La statue est en marbre, haute de 6 pieds 7 pouces. La Déesse est représentée courant. Vassé a très-bien exprimé le mouvement de la Déesse, il lui a seulement donné un air trop mâle. Cette statue eut un grand succès à Paris [3].

148. RESTOUT (Jean), peintre d'histoire,
né à Rouen le 26 mars 1692, mort le 1er janvier 1768. Élève de Jouvenet.

« On le croyoit dans l'inertie de l'âge, lorsqu'il offrit à l'admiration des connoisseurs le grand et magnifique tableau du Triomphe de Bacchus, qu'il avoit fait pour le Roy de Prusse qui sçait estimer

1 *Matthias Œsterreich.*
2 *Dandré-Bardon*, Éloge historique de J.-B. Lemoyne, 1779.
3 *Matthias Œsterreich.* — *Grimm*, Correspondance, 1er juillet 1765, nov. 1772.

les talents en philosophe, et les encourager en Roy. Ce tableau est de 21 pieds de large sur 14 de haut [1]. » Il est placé dans le nouveau palais de Sans-Souci.

149. HOUDON (Jean-Antoine), sculpteur, né à Versailles le 20 mars 1741, mort en 1828, le 16 juillet, à Paris. Élève de Pigalle et de J.-B. Lemoyne, le fils.

En 1787, Houdon exposa le buste en marbre du prince Henri de Prusse, et en 1789, le buste en bronze du même prince. En 1791, il exposa une répétition en bronze de sa Frileuse, qui fut acquise par le roi de Prusse.

150. BOUCHER (François), peintre, né à Paris en 1704, mort en 1770. Élève de Lemoine.

On voyait de lui, à Sans-Souci, beaucoup de vases exécutés d'après ses dessins : cinq de bronze doré, destinés à la marquise de Pompadour; cinq d'agate ornés de bronzes dorés, également destinés à la marquise de Pompadour; trois autres vases d'agate avec des bronzes dorés; trois vases de porphyre vert d'Égypte; deux en cristal de roche avec des ornements de bronze doré [2]. On trouve dans le catalogue du cabinet Paignon Dijonval, l'indication d'une estampe gravée par Ebertz, représentant un petit monument funèbre, composé par Boucher, à la mémoire de mademoiselle Sandow, de Berlin.

151. DETROY (Jean-François), peintre (voir le n° 7).

Detroy peignit cinq tableaux pour Sans-Souci : deux conversations, le sacrifice d'Iphigénie, la naissance de Vénus (le plus beau), Apollon et Daphné [3].

152. CAZES (Pierre-Jacques), peintre d'histoire, né en 1676 à Paris, mort en 1754. Élève de Houasse le père et de Bon Boulogne.

Cazes fit pour Sans-Souci, la naissance de Vénus, la toilette de Vénus, l'enlèvement d'Europe, Bacchus et Ariane; — pour Charlottenbourg, Jésus-Christ appelant les enfants auprès de lui, la Cène et

[1] Éloge historique manuscrit de Restout, par le secrétaire de l'Académie de Caen, en 1768, publié par *M. Ph. de Chennevières-Pointel,* dans le t. III des Peintres provinciaux.

[2] *Matthias Œsterreich.*

[3] *D'Argens*, p. 123.

le jugement de Pâris. D'Argens regarde la naissance de Vénus et la Cène comme les deux meilleurs tableaux de Cazes [1].

153. PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), premier peintre du roi, né à Paris en 1713, mort en 1789. Élève de Natoire.

Pierre exposa en 1761, un jugement de Pâris (21 pieds sur 14), qu'il avait peint pour le roi de Prusse.

154. VANLOO (Charles-André), dit Carle Vanloo, peintre d'histoire, né à Nice le 15 février 1705, mort à Paris le 15 juillet 1765. Élève de son frère J.-B. Vanloo et de Legros.

Carle Vanloo fit pour le roi de Prusse quatre tableaux représentant : un concert; — mademoiselle Clairon en Médée (gravé par Cars); — l'Adoration des Mages; — Sainte Madeleine priant dans sa caverne. En 1757, il peignit aussi par ordre du même souverain, le sacrifice d'Iphigénie (20 pieds sur 14), au prix de 12,000 livres [2]. Frédéric « daigna inviter Vanloo à venir à Berlin », mais il ne voulut pas quitter la France.

155 MANUFACTURE DE SÈVRES.

En 1784, le 22 octobre, le roi de France donna au prince Henri de Prusse, un cabaret en pâte tendre émaillée; deux vases en pâte tendre émaillée; un service de dessert, fond vert, orné de fleurs, de fruits et de diverses pièces de sculpture, dont quatorze représentaient des Français illustres. La valeur de ces objets était de 28,052 livres.

En 1788, le ministre des affaires étrangères donna à ce même prince, diverses figures de grands hommes et un gobelet (4,032 livr.).

Le 11 frimaire an IV, le Comité de salut public offrit à l'ambassadeur de Prusse près la République française, un magnifique service de table appelé le service Masson ou service arabesque. Les dessins avaient été faits par *Masson*, architecte de Versailles, d'après les arabesques de Raphaël, et sont en partie conservés au musée céramique de Sèvres. Le service a été peint par *Le Guay* fils et *Sartory* (1783-85). Sa valeur était de 45,000 francs [3].

[1] *D'Argens*, p. 146-7.

[2] On trouve la description de ce tableau et le projet de convention entre le roi de Prusse et Vanloo, dans le t. II des manuscrits divers dans la collection des mss. de *Dandré-Bardon*, conservés à la Bibl. impér. (Fonds franç. 1238, ter c.)

[3] Renseignements donnés par M. Riocreux.

156. LEBRUN (madame) (voir le nº 17).

Madame Le Brun fit à Berlin, en 1801, le portrait de la reine de Prusse, Louise-Auguste-Wilhelmine-Amélie (gravé par Alex. Tardieu); on lui doit aussi les portraits des princes Henri et Ferdinand de Prusse.

157. ISABEY (voir le nº 19).

Isabey a fait en 1815, les portraits du roi de Prusse et du prince de Hardenberg.

158. GÉRARD (voir le nº 18).

Gérard a fait les portraits en pied : de la princesse de La Tour et Taxis, sœur de la reine de Prusse, 1811 ; — du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, peint en 1814, gravé par Fœrster en 1817, par Gavard et par P. Adam; — du prince Guillaume de Prusse, 1815, gravé par P. Adam; — de la duchesse de Sagan, 1815 ; — le portrait en buste du prince Guillaume de Prusse; — le portrait à mi-corps d'Alexandre de Humboldt, 1815; — le portrait en buste du prince Auguste de Prusse, 1815.

159. FOUQUET (voir au nº 49).

160. FRIEDERICH, sculpteur (voir au nº 31).

André Friederich a fait de 1819 à 1820, un groupe en pierre, de 6 mètres de hauteur, représentant une Victoire assise sur un canon et d'autres armes; ce groupe a été placé sur l'arsenal de Berlin [1].

161. DAVID D'ANGERS (Pierre-Jean), sculpteur,
né à Angers le 12 mars 1789, mort à Paris le 5 décembre 1855.
Élève de David et de Rolland.

David a sculpté le buste colossal en marbre d'Alexandre de Humboldt (à Berlin, chez M. de Humboldt), et le buste colossal en marbre du sculpteur Rauch (chez cet artiste, à Berlin) [2].

162. DUBAN (Félix), architecte, né à Paris en 1798. Élève de Debret.

En 1838, pendant que le duc d'Orléans était à Berlin, ce prince ordonna à M. Duban de faire pour le prince royal de Prusse (aujourd'hui régnant), amateur passionné de tout ce qui touche à l'archi-

[1] Journal des Beaux-Arts, du 11 septembre 1841.
[2] Renseignements communiqués par David d'Angers.

tecture, un album de treize dessins représentant tous les édifices achevés sous le règne de Louis-Philippe [1].

163. AVISSEAU (Charles), sculpteur en terre cuite émaillée, né à Tours le 25 décembre 1796.

Notre moderne Palissy a fait, en 1847, pour le roi de Prusse, un grand plat qui lui a été offert par madame la princesse de Talleyrand [2].

164. ANCIENS ARTISTES PRUSSIENS, ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Faltz (Raimond), célèbre médailleur, né à Stockholm, en 1658, appelé à Berlin, en 1688, s'était perfectionné dans son art à Paris.

Reclam (Frédéric), peintre de portraits, né à Magdebourg en 1734, élève de Pesne, à Berlin, et de Pierre, à Paris [3].

Rode, élève de Pesne, le plus célèbre des peintres de Berlin, avant l'époque moderne, directeur de l'Académie en 1783 [4].

Schluter (André), sculpteur, né à Hambourg en 1662, mort à Saint-Pétersbourg en 1720 [5].

165. ARTISTES PRUSSIENS MODERNES, ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Begas (Charles), né à Cologne, en 1794; peintre d'histoire; fut élève de Gros, en 1812; il a peint longtemps à Paris dans un goût moitié français, moitié allemand; il a formé beaucoup d'élèves [6].

Brandt, graveur de médailles, né à la Chaux-de-Fonds, dans la principauté de Neufchatel, en 1789; fut élève de Droz, de Bridan et de David, et obtint le grand prix, en 1813; il est allé depuis s'établir à Berlin, où il a rendu de grands services à son art [7].

Tieck (Frédéric), sculpteur éminent de Berlin, né dans cette ville, en 1776, est élève de David.

Wach (Guillaume), peintre d'histoire, chef de l'école moderne de Berlin, était élève de David et de Gros. Né à Berlin, en 1787, il

1 Communiqué par M. Duban.

2 *Ph. de Chennevières*, Notes de voyage sur l'état actuel des arts en province (Athenœum français, 2e année).

3 *Mariette*, p. 149 du ms.

4 *Raczynski*, t. III, p. 5.

5 Description de Berlin, p. 578, 579, 378.

6 *Raczynski*, t. III, p. 26.

7 *Raczynski*, t. III, p. 132.

était déjà peintre, lorsqu'il vint à Paris, en 1815, comme officier de la landwehr; il entra aussitôt à l'atelier de David, puis, après l'exil de son maître, il suivit les leçons de Gros jusqu'en 1817. Après un séjour de deux ans à Paris, il retourna en Prusse, devint, en 1820, professeur à l'Académie de Berlin, créa un atelier à l'imitation de celui de David, et devint le chef d'une nombreuse école, dont les principes furent acceptés dans presque toute l'Allemagne. Wach et Begas sont deux artistes fort importants, chefs d'une école qui précède celle que créèrent Cornélius, Overbeck, Schnorr, etc. Tout en s'écartant plus tard de ses maîtres, Wach et ses élèves se ressentirent de leurs principes. En effet, « l'école de Wach était dirigée par la réflexion et le calcul, qui cherche à s'approprier ce que les ouvrages antiques et ceux des temps modernes offrent de plus parfait. Elle se servait en quelque sorte de la règle et du compas. L'enthousiasme profondément senti produit par l'amour avec lequel l'artiste contemple, dans son imagination, le sujet de son choix, se rencontre bien rarement; aussi pourrait-on appeler cette direction académique, dans l'ancienne acception du mot[1]. » Ce sont bien là les principes de l'école de David. Ainsi, au XVIII[e] siècle, la Prusse avait accepté l'art français de Louis XV; au XIX[e] siècle, elle suivit David, et c'est contre ses principes tout-puissants en Allemagne que Cornélius commença, en 1822, à Dusseldorf, une réaction tout allemande.

WICHMAN (Louis), sculpteur, né en 1788, est devenu le chef d'une nombreuse école à Berlin. Après avoir été l'élève de Schadow, il vint à Paris et travailla, de 1807 à 1813, sous David et Bosio[2].

Beaucoup d'artistes de Berlin sont encore venus à Paris étudier nos maîtres.

M. KRAMER (Hermann), peintre de genre, a été l'élève de Lepoittevin.

M. TERNITE (Guillaume), peintre de portraits.

M. JACOB, peintre de fleurs[3].

Ajoutons encore à ces noms ceux de :

[1] *Raczynski*, t. III, p. 70, 74; et t. I, p. 59.
[2] *Raczynski*.
[3] *Raczynski*, t. III, p. 106, 50, 238.

M. Eschke (H.-G.-B.), de Berlin, peintre de marines, élève de M. Lepoittevin.

M. Eybel (C.-H.-A.), de Berlin, peintre d'histoire, élève de M. Paul Delaroche.

M. Guterbock (L.), de Berlin, peintre de genre, élève de M. Couture.

M. Hildebrandt (E.), de Dantzig, peintre de marines, élève de M. Eugène Isabey.

M. Ramboux (J.-A.), de Trèves, peintre et dessinateur, élève de David.

M. Richter (G.), de Berlin, peintre de portraits, élève de MM. Cogniet.

M. Suhrlandt (Ch.), de Ludwigslust, peintre d'histoire, élève de M. Ary Scheffer.

M. Eichens, de Berlin, graveur, élève de M. Forster [1].

166. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE ROYAL DE BERLIN.

Boulogne le jeune (Louis). Le printemps, l'été et l'automne représentés par trois femmes avec divers attributs. L'une tient une guirlande de fleurs; l'autre, assise sur une gerbe de blé, tient une faucille; la troisième tient une corne d'abondance. En plus, Bacchus, une nymphe, des femmes, des enfants; au fond, un paysage où deux Faunes dansent devant un Terme. — Sur cuivre; signé et daté de 1698.

Couet (François) dit Janet. Portrait de Henri II, roi de France.

Portrait du jeune duc d'Anjou, depuis Henri III.

Courtois (Jacques) dit le Bourguignon. Paysage montagneux éclairé par la lune; au milieu, un pont sur un ruisseau qui forme une chute; sur le pont, un cheval de bât et deux cavaliers.

Combat de cavaliers dans un paysage avec vue sur la mer.

Detroy (J.-Franç.). Une jeune fille, assise derrière une table de pierre, prend une tasse de chocolat.

Gellée (Claude) dit Claude Lorrain. Le triomphe de Silène [2].

Lancret (Nicolas). Conversation de plusieurs bergers et bergères, dont deux dansent au son de la flûte et du tambourin.

Le Brun (Charles). Portrait de Jabach et de sa famille. Le Brun s'est peint dans ce tableau. (Voir au n° 78.)

[1] Extrait du Catalogue de l'exposition universelle des Beaux-Arts de Paris, en 1855.

[2] Indiqué par Smith; n'est pas porté au Catalogue du Musée de Berlin, par Waagen, 1847. Le même Catalogue ne parle pas du paysage lithograghié dans : *Die Gemalde Gallerie des Kœnigl. Museums in Berlin*, 1842, in-fol., t. I.

LESUEUR (Eustache). Saint Bruno dans une cellule, à son prie-dieu, adore la croix. Sans doute une copie. — Gravé dans Landon, Tableaux et Statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers, 4 vol. in-8°.

MIGNARD (Pierre). Portrait de Marie Mancini.

PESNE (Antoine). Portrait de Frédéric le Grand, 1739.

Portrait du graveur Schmidt et de sa femme, 1748.

Esquisse du portrait du baron d'Erlach et de sa famille.

POUSSIN (Nicolas). Paysage boisé; on y voit Junon qui place les cent yeux d'Argus sur les plumes de son paon; plus loin, son char céleste et la vache Io; dans les airs, Mercure s'envolant; sur le côté, des nymphes et des génies.

Jupiter enfant désaltéré par une nymphe avec le lait de la chèvre Amalthée, que trait un faune. — Gravé par Chateau.

Phaéton demandant à Apollon la permission de conduire le char du soleil.

Armide enlève Renaud endormi dans ses jardins enchantés. Ce tableau a été pris au musée du Louvre en 1815 [1].

RIGAUD (Hyacinthe). Portrait du sculpteur Desjardins, en vêtements noirs; il s'appuie à gauche sur une tête colossale d'Hercule.

SUBLEYRAS (Pierre). Saint Janvier, évêque de Bénévent, assis sur son siége épiscopal, reçoit les marques de respect de trois prêtres dont l'un lui baise la main. Un ange plane au-dessus de sa tête.

VALENTIN. Le lavement des pieds.

Une bohémienne dit la bonne aventure à un cavalier.

VERNET (Joseph). Paysage; au fond, un aqueduc romain; au milieu, le temple de la sibylle de Tivoli, placé sur des rochers; sur le devant, des pêcheurs occupés à tirer leurs filets. Signé et daté de Rome, 1751.

VOUET (Simon). L'Annonciation.

WATTEAU (Antoine). Les divertissements de la comédie française.

Les divertissements de la comédie italienne. — Ces deux tableaux ont été gravés par Cochin.

Un paysage représentant un bois; sur le devant, un cavalier et trois dames font de la musique.

167. OUVRAGES FRANÇAIS DANS DIVERS CHATEAUX ROYAUX.

BON BOULOGNE. Vénus au sortir du bain. (A la galerie royale de Sans-Souci [2]).

Pan et Syrinx (*Id.*)

[1] Smith indique encore deux tableaux du Poussin en Prusse. 1° Les devins conseillant à Pharaon de faire périr Moïse enfant; à Postdam, au palais de Brandebourg. 2° Le massacre des Innocents; ce tableau qui se trouvait dans la collection Giustiniani a été, dit Smith, probablement acquis par le roi de Prusse.

[2] En 1771.

Delafosse. Diane avec ses nymphes. (A la galerie royale de Sans-Souci.)

Girardon. Buste en bronze du cardinal de Richelieu (à Sans-Souci); vient de la collection Polignac.

Le Sueur (Eustache). Jésus-Christ guérissant un aveugle; vient du cabinet du duc de Tallard. (A la galerie royale de Sans-Souci.)

Poussin. Une bacchanale. — Gravé par Th. de Bray. (*Id.*)

168. TABLEAUX FRANÇAIS DU PALAIS DU ROI, A BERLIN[1], (appartements et galeries).

Bouchet. Napoléon en costume du couronnement.

Chardin. Deux tableaux de genre; des cuisinières épluchent des raves.

Coypel (Antoine). Galatée sur la mer.

D'Agar. Un enfant en Pâris.

David. Napoléon franchissant le Saint-Bernard.

De la Fosse. L'Adoration des rois.

Le fils perdu.

De la Tour. Portrait du maréchal de Saxe.

Detroy. Une actrice dans le rôle de Sophonisbe.

Dubuisson. Quatre tableaux de fleurs.

Gellée (Claude). Un paysage.

Gérard. Portrait en pied de Frédéric-Guillaume III.

Lancret. Scène de chasse. — Scène de paysans. — Une conversation. — Le colin-maillard. — La partie de quilles.

Largillière. Portrait de l'empereur François Ier, époux de Marie-Thérèse.

Lefebvre. Portrait de Louis XIV.

Lefebvre (Robert). L'impératrice Joséphine.

Pater. Le cordonnier plaisant.

Une kermesse; un des plus grands tableaux du maître, estimé 20,000 thal.

Perrier (François). Cicéron atteint par ses meurtriers.

Pesne. Trois portraits de Frédéric-Guillaume Ier.

Portrait de Frédéric-Guillaume Ier entouré de sa famille.

Portrait de la reine, femme de Frédéric-Guillaume Ier.

Portrait de Frédéric Ier.

Portrait de Frédéric le Grand.

Deux portraits du sculpteur King.

Portrait du général de Schwerin.

Portrait de De La Mettrie.

Portrait du général Fouqué.

Portrait du conseiller privé Jordan.

Portrait du conseiller Senff.

[1] *Max Schasler*, Die œffentlichen und Privat Kunstsammlungen..... Von Berlin. 1 vol. petit in-8°. Berlin, 1856. — p. 167 et suivantes.

Portrait du margrave Frédéric de Bayreuth.
Buste de la reine de Suède.
Portrait de Pesne et de sa famille.
Enfants faisant de la musique.
Une bohémienne dit la bonne aventure à une dame.
Un nécromancien.
Une dame vêtue de noir.
Une dame et Arlequin.
Portrait de la cantatrice Riggiani.
Une danseuse.
Une tête d'homme.
Un vieillard.
La reine des Amazones auprès d'Alexandre.
Mademoiselle Porregiani en Hébé.
Fondation de l'ordre de l'Aigle Noir.
POUSSIN. Paysage.
RAOUX. Loth avec ses filles.
Bethsabée.
VALENTIN. Un cavalier et une dame faisant de la musique.
VANLOO. Médée et Jason.
Persée et Andromède.
Pan et Syrinx.
Frédéric Ier montant sur le trône.
Portrait du comte Albert Wolfgang de Lippe.
La femme du prince Henri de Prusse.
VANLOO (Carle). Mademoiselle Clairon en Médée.
VOUET. Mort de Sophonisbe.
Mort de Lucrèce.
WATTEAU. Portrait d'une dame.
Deux tableaux représentant des conversations.

2. AIX-LA-CHAPELLE.

169. DUBUT (Louis-Ambroise), architecte, né à Paris en 1769. Élève de Ledoux.

Cet architecte a construit, sous l'Empire, l'hôtel de la préfecture à Aix-la-Chapelle, alors chef-lieu du département de la Roër.

3. COLOGNE.

170. PEINTRES DE COLOGNE ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Parmi les peintres modernes de Cologne, plusieurs sont élèves de peintres français. Nous pouvons citer le peintre de portraits

Louis Krevel; le peintre de batailles *Simon Meister*, élève d'Horace Vernet, « qui s'est entièrement approprié la manière vigoureuse du maître[1]. »

L'institut lithographique de Cologne, magnifique établissement fondé en 1833, a fait venir de France plusieurs dessinateurs sur pierre[2].

4. DUSSELDORF.

171. SCHIRMER, peintre.

Malgré le caractère tout allemand de l'école moderne de Dusseldorf, fondée par Cornélius en 1822, un peintre de cette ville, *Schirmer*, est venu étudier à Paris l'art français. Ce peintre de paysage y a changé sa méthode et a donné un nouvel élan à son talent. « Cette fois, dit Raczynski[3], l'exemple de nos voisins a produit le meilleur effet possible; c'est que Schirmer en a profité avec discernement, et n'a pas renoncé aux qualités qui sont propres à l'art allemand; il n'a pas renoncé au faire consciencieux, et il n'a cherché à n'être ni frappant ni hardi; il a cherché seulement à être naturel. »

---

§ 19. — SALM-KIBOURG.

172. ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris en 1733, mort en 1801.

173. ROLAND (Philippe-Laurent), sculpteur,
né à Marcq, près Lille, en 1746, mort le 11 juillet 1816. Élève de Pajou.

Deux Français, vers la fin du XVIIIe siècle, travaillèrent pour un prince de Salm-Kibourg. Antoine construisit un palais[4], et le sculpteur Roland fit une partie de bas-reliefs, de 21 pieds de long sur 5 de hauteur, représentant un sacrifice des anciens.

---

§ 20. — ÉLECTORAT ET ROYAUME DE SAXE.

174. INFLUENCE FRANÇAISE EN SAXE.

Les deux électeurs de Saxe et rois de Pologne, Auguste II et Auguste III, furent très-amateurs des beaux-arts et eurent à leur

1 *Raczynski*, t. I, p. 238. 2 *Idem*, t. I, p. 240. 3 T. III, p. 368-9.
4 P. 16 de la Notice par *Lussault*, broch. in-8°, de 1801; et p. 6 de la Notice par *Renou*.

service un grand nombre de Français. Auguste II avait séjourné en France avant la rupture de la trêve de Ratisbonne; c'est auprès de Louis XIV qu'il avait puisé le goût des arts qui rendit sa cour la plus brillante de l'Europe, après celle de Versailles.

« Ce fut Auguste II qui tira d'une espèce d'assoupissement la peinture, la gravure, la sculpture et l'architecture, en formant le premier établissement d'une académie de ces arts. Ses augustes successeurs, également connaisseurs et amateurs, ont suivi les traces de ce grand Roi [1]. »

175. RIGAUD (voir le n° 1).

En 1715, Rigaud fit à Paris le portrait en pied d'Auguste III, roi de Pologne, étant prince royal et électoral. Ce tableau est à la galerie de Dresde. Il a été gravé par Balechou.

176. COUDRAY (François), sculpteur, né à Villacerf, en Champagne, mort à Dresde le 29 avril 1727, à 49 ans [2].

François Coudray, élève de Girardon, reçu à l'Académie en 1712, fut, après sa réception, appelé par Auguste II à Dresde, où il devint sculpteur de la cour. Il était déjà à Dresde, en 1717 [3]. Il y a fait plusieurs ouvrages, entre autres le groupe de Zéphyr et Flore, gravé par Lindemann [4].

177. COUDRAY (Pierre), sculpteur, fils du précédent, né à Paris en 1713, mort à Dresde en 1770.

Coudray travailla à Rome, en Angleterre, puis à Varsovie. Plus tard il fut nommé professeur de l'Académie de Dresde. Il y a plusieurs de ses ouvrages dans le grand jardin; on en trouve les gravures dans le recueil des antiques du baron Le Plat [5].

178. VINACHE (Jean-Joseph), sculpteur, né en 1696, mort le 1er déc. 1754.

Vinache fut chargé de faire le modèle d'une statue équestre du roi de Pologne, destinée à décorer l'orangerie de Dresde [6].

1 *J.-Aug. de Lehninger*, Descript. de la ville de Dresde, 1 vol. in-8°, Dresde, 1782.
2 Registres manuscrits de l'Académie royale de peint. et de sculpt. de Paris.
3 Registres de l'Académie, première séance de 1718.
4 *Heineken.*
5 *De Lehninger*, loc. cit. p. 133 et nouvelle Biblioth. des belles-lettres, t. VIII, p. 128.
6 *Mercure*, octobre 1728.

179. SILVESTRE (Louis de), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris le 23 juin 1675, mort à Paris le 12 avril 1760.

Louis de Silvestre, troisième fils d'Israël Silvestre, naquit à Paris, en 1675, où Ch. Le Brun et Bon Boulogne en avaient déjà fait un bon peintre, lorsqu'il partit pour Rome afin d'y terminer ses études. Il y fut très-bien accueilli par C. Maratte, dont la manière a eu beaucoup d'influence sur Silvestre, qui, à partir de ce moment, s'adonna exclusivement au style italien. Après son retour à Paris, il entra à l'Académie, en 1702, et fut nommé professeur en 1706. Les principales œuvres qu'il exécuta à cette époque sont : la guérison du paralytique à la porte du Temple, placée en 1703 à Notre-Dame [1], et le portrait de Louis XV, peint en 1715, et maintenant dans la galerie de Dresde. « Le prince électoral de Saxe, aujourd'hui roi de Pologne, étant venu en France, le connut et lui proposa de passer en Saxe, au service du roi Auguste II, son père. Silvestre accepta l'offre [2], » et partit pour Dresde, où il était déjà en 1718 [3]. Auguste II et Auguste III, électeurs de Saxe et rois de Pologne, furent très-admirateurs du talent de leur premier peintre et lui prodiguèrent, dans l'espace de trente ans, tous les honneurs imaginables : il fut nommé premier peintre de la cour, puis directeur de l'Académie de Dresde, en 1727 [4]; Auguste III l'anoblit en 1741, et étendit même cette faveur à son frère Charles-François. Pendant ce temps, Silvestre exécuta soit à Dresde, soit à Varsovie, de nombreux ouvrages, à fresque ou à l'huile, travaux auxquels sa femme, *Marie-Catherine Hérault*, a pris part. Il fit les portraits du Roi et de la Reine, ainsi que ceux d'une foule de grands personnages. Nous donnons ici la liste des œuvres de Silvestre; la plus grande partie se trouve dans la galerie de Dresde.

Entrevue de l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier, avec son gendre Auguste III, roi de Pologne, et sa famille, à Neuhaus, en Bohême, le 24 mai 1737, avec une infinité de portraits de

[1] Gravé par Tardieu.

[2] *Mariette.*

[3] Voy. Registres mss. de l'Académie, première séance de 1719.

[4] L'Acad. de peint., de sculpt., de grav. et d'archit. de Dresde avait été établie en 1697 par Auguste II, et sa direction avait été confiée à Henri-Christophe Fehling; après la mort de Fehling, Silvestre devint directeur de l'Acad. — *Lehninger*, p. 124; *Janneck*, p. 323.

personnages du temps; grand tableau de 17 pieds 6 pouces de haut, sur 23 pieds 9 pouces de longueur. Gravé par Zucchi.

Portrait de la femme d'Auguste III, en princesse électorale.

Hercule poursuit Nessus, qui s'enfuit avec Déjanire.

Auguste II, roi de Pologne, donnant la main à Frédéric-Guillaume Ier, avec lequel il s'allia en 1715.

Portrait de Christian V, roi de Danemarck.

Portrait de son frère Georges, mari de la reine Anne.

Portrait de Georges, fils de la princesse Lubomirska plus tard princesse de Teschen, appelé le chevalier de Saxe.

Portrait du comte Kosel, fils de la baronne de Hoymb.

Portrait du comte Rudoffsky, général en chef de l'armée saxonne.

Portrait du général comte Castelli.

Portrait d'Antoine Rosdraziewsky, référendaire de la couronne de Pologne.

Portrait du général comte de Kœnigseck.

Portrait d'Auguste II, roi de Pologne.

Le même à cheval.

Portrait d'Auguste III, roi de Pologne.

Portrait de Marie-Josèphe, femme du roi de Pologne Auguste II; figure jusqu'aux genoux. Gravé par Schmidt. — A la galerie de M. Von Marrées, à Berlin.

Un cavalier de la cour d'Auguste II, en masque avec une cornemuse (probablement un comte de Lynar). — A la galerie de M. Von Marrées, à Berlin.

Allégorie sur l'éducation d'un prince de Saxe. — A l'Ermitage.

Allégorie sur la naissance d'un prince de la maison de Saxe. — A l'Ermitage.

Silvestre a peint dans le palais électoral de Dresde, aux chambres de parade; quelques métamorphoses d'Ovide; le Prince électoral prenant congé d'Auguste II en partant pour les pays étrangers; et un beau plafond [1]. Au Zwinger, palais construit en 1711, il a peint également quelques plafonds [2].

Silvestre a formé en Saxe plusieurs élèves, entre autres Jean-Éléazar Schœnau, peintre, qui devint plus tard directeur de l'Académie et directeur de la manufacture de porcelaine de Meissen [3].

[1] *Lehninger*, p. 16.
[2] *Id.*, p. 21. — [3] *Id.*, p. 147.

« Pendant tout le temps qu'il demeura à la cour de Dresde, Louis de Silvestre se fit estimer autant par ses talents, que par la douceur de ses mœurs et la noblesse de ses sentiments. Il se fit des amis distingués. Le grand nombre d'ouvrages qui occupèrent son pinceau, les libéralités de ses maîtres lui firent une fortune considérable, et lorsqu'il se vit en état de vivre sans le secours de son travail[1], il demanda sa retraite, et, l'ayant obtenue, il revint en France[2]... » En 1752, il fut nommé directeur de l'Académie de Paris. « Quant à l'art, dit Mariette, ce n'étoit pas un peintre sans mérite; mais sa manière n'avoit rien de neuf ni de trop piquant; on ne voyoit guère en lui qu'un bon disciple de Bon Boulogne. »

Quelques-unes des œuvres faites par Silvestre à l'étranger ont été gravées : nous pouvons signaler le portrait d'Auguste III, point en 1743, gravé par Schmidt[3]. — Un autre portrait du même souverain, très-différent du précédent, gravé par Zucchi, 2 feuilles gr. in-fol. — Le portrait de Marie-Josèphe reine de Pologne, femme d'Auguste III, peint en 1743, gravé par Schmidt en 1753, et par Daullé en 1750[4]. — Le portrait de Henri, comte de Brühl, premier ministre d'Auguste III, gravé par Balechou en 1750, grand in-folio.

180. WILBAULT (Nicolas), peintre, né à Château-Poreien le 20 juillet 1686, mort à Château-Poreien le 4 mai 1763. Élève de Jean Jouvenet.

Wilbault travaillait encore sous Jouvenet, en 1717, lorsqu'à cette époque « il fut choisi par M. de Silvestre pour passer à Dresde, sur la demande de l'ambassadeur de Frédéric-Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe.

« Pendant un séjour de sept ans qu'il fit dans ce pays, il peignit, tant à Dresde qu'à Leipzig, un grand nombre de portraits des personnages les plus illustres, et enrichit les galeries de Dresde de plusieurs plafonds, qui excitent encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs. L'Académie de cette ville l'avait admis dans son sein, et sa réputation allait croissant, lorsque, désiré par ses parents qu'il chérissait, il quitta la Saxe en 1724, et revint dans sa patrie[5]. »

[1] Mais il perdit toute sa fortune pendant la guerre de Sept Ans (1756-63). — [2] *Mariette.*

[3] Une répétition de ce tableau est au Musée de Versailles.

[4] Une répétition de ce tableau est au Musée de Versailles; la tête a été peinte d'après nature. Voy. le Catalogue de ce musée par M. Soulié.

[5] Biographie ardennaise par l'abbé *Bouilliot*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°; t. II, p. 443.

Wilbault a beaucoup travaillé dans les abbayes de Champagne, de Picardie et de Lorraine, à Reims et à Rethel.

181. BODT (Jean de) (voir le nº 129).

Jean de Bodt, architecte et ingénieur, entra en 1728 au service de l'électeur de Saxe, Auguste II, qui le nomma lieutenant général et chef du corps du génie. Il a construit plusieurs édifices à Dresde; on cite les casernes, bâties en 1732, où l'on a établi depuis l'Académie de chirurgie et l'École d'artillerie, et surtout le grand portail du palais de Hollande, l'un des plus beaux édifices de Dresde. Ce palais est appelé quelquefois le palais Japon, parce qu'autrefois il renfermait d'immenses quantités de porcelaines du Japon et de la Chine. Le portail ou frontispice, bâti par de Bodt, est extrêmement remarquable [1]. On lui doit encore les ornements d'architecture du pont de Dresde. Il a aussi beaucoup travaillé aux fortifications de Kœnigstein, et mourut à Dresde, le 2 janvier 1745 [2].

182. DUBUT (Charles-Claude) sculpteur (voir le nº 44).

Dubut a beaucoup travaillé à Dresde jusqu'en 1716, époque à laquelle il passa au service de l'électeur de Bavière. Nous n'avons pu trouver l'indication des œuvres qu'il a faites en Saxe [3].

183. HUTIN (Charles-François), dessinateur, peintre et sculpteur, né à Paris le 4 juillet 1715, mort à Dresde, le 29 juillet 1776.

Hutin étudia d'abord la peinture sous François Lemoine, obtint un second grand prix en 1735 [4], et partit pour Rome où il se mit à étudier la sculpture avec Slodtz, et surtout d'après l'antique; toutefois il n'abandonna pas la peinture. Revenu à Paris, il fut reçu académicien en 1747; son morceau de réception est un Caron, en marbre blanc, qui eut un assez grand succès pour que l'électeur de Saxe, en 1748, l'invitât à venir à Dresde; il s'y rendit avec son frère Pierre Hutin. A Dresde, Charles Hutin fit la plupart des dessins des tableaux de la galerie, pour composer le magnifique ouvrage en deux volumes

[1] Il a été lithographié par l'Institut lithographique de Berlin (voir au cabinet des estampes; Topographie, Dresde).

[2] *De Lehninger*, p. 57, 61, 130, 131; et France protestante.

[3] *De Lehninger*, p. 134, et *Nagler*.

[4] Liste mss. des grands prix, rédigée d'après les registres et autres mss. de l'Acad. par M. Duvivier et conservée au secrétariat de l'École des beaux-arts.

in-folio, appelé la *Galerie de Dresde* (1753-57); Hutin exécuta ces dessins avec précision et intelligence, et son frère Pierre Hutin en fit aussi quelques-uns. Les planches de la *Galerie de Dresde* ont été presque toutes gravées à Paris de 1750 à 1756, et les graveurs français qui furent employés à ce grand et splendide travail sont :

F. Aliamet (2 pl.); M. Aubert (1 pl.); P. Aveline (4 pl.); F. Basan (5 pl.); N. D. de Beauvais (2 pl.); J. Beauvarlet (5 pl.); P. Chenu (1 pl.); J. Daullé (7 pl.); Cl. Duflos (1 pl.); N. Dupuis (1 pl.); Et. Fessard (3 pl.); J.-J. Flipart (1 pl.); L. Jacob (1 pl.); Cl.-D. Jardinier (2 pl.); Le Mire (1 pl.); L. Lempereur (1 pl.); P.-E. Moitte (2 pl.); Ant. Radigues (1 pl.); Dom. Sornique (1 pl.); L. Surugue (1 pl.); P. Surugue (2 pl.); J. Tardieu (2 planches).

Charles Hutin devint professeur à l'Académie de Dresde, et en 1764 il en fut nommé directeur [1]. Hutin a peint à Dresde, dans l'église catholique, le tableau d'autel qui représente le Crucifiement, et à l'une des chapelles, derrière le maître-autel, un beau plafond peint à la fresque [2]. La galerie de Dresde possède de cet artiste le portrait d'une «jeune fille de bourgeois en vêtements gris, garnis de fourrures, qui semble parler sur le contenu d'une lettre.» La collection Hendel [3] renfermait aussi un portrait peint par Hutin, représentant un vieillard, la tête penchée et les yeux fermés; sa barbe est grise et ses cheveux sont blancs. Hutin a eu pour élève : Jean-Christian Klengel, né en 1761 à Kesseldorf.

Plusieurs ouvrages de Hutin ont été gravés [4], dont quelques-uns par lui-même. On a de lui, une collection intitulée : Recueil de différents sujets composés et gravés par C. Hutin, 1763; saint Jérôme, dans un paysage, écrivant son livre, d'après l'Espagnolet; deux pastorales, in-4°; une fontaine avec deux nymphes; une fontaine avec des tritons [5]; les œuvres de miséricorde, gravées de concert avec Pierre Hutin, 7 feuilles in-4°; la sainte famille ;

[1] Je ne trouve que dans Fiorillo la date de cette nomination; mais il est positif que Hutin occupait cette haute position dès 1765. Voy. le Journal ms. de Wille, au 13 avril de cette année.

[2] *Nagler; Janneck*, p. 45; *Lehninger*, p. 18 et 137, en fait les plus grands éloges et dit que la nature était son unique modèle et le seul magasin d'où il prit de très-beaux tableaux qu'il a transmis à la postérité.

[3] Voy. la note 2 de la p. 63.

[4] Entre autres la marchande de moutarde, gr. par *El.-Cl. Tournay.*

[5] Sa collection de fontaines et de tableaux se monte à 14 feuilles.

une bacchanale, in-8°; des paysages. Une allégorie sur la peinture a été gravée par son frère.

184. HUTIN (Pierre), frère du précédent, graveur et sculpteur, mort en 1763, à Muskau en Lusace. Élève de G. Coustou.

Pierre Hutin accompagna son frère Charles à Dresde, où malheureusement il trouva peu à s'occuper, les conjonctures n'étant guère favorables aux arts [1]. Il fit quelques dessins pour la galerie de Dresde, quelques eaux-fortes, d'après la galerie du comte de Brühl, puis il se rendit chez le comte de Calenberg, à Muskau, dans la Lusace supérieure, où il mourut. Parmi ses eaux-fortes, nous citerons : la guérison d'un aveugle d'après Poussin; Paul et Barnabas à Lystra, d'après le même; saint Jérôme, d'après Ribeira (galerie Brühl), gr. in-fol°.; une paysanne saxonne, in-8°; quatre amateurs dans l'atelier d'un peintre, 1754, in-8°; un satyre parlant du haut de la scène au parterre, 1755; l'enfant sur le lion; le cabaret flamand, d'après Teniers; Recueil de différents caractères de têtes, tirés de la colonne Trajane, dessiné par F. Baucher, 12 feuilles [2].

185. ACIER (Michel-Victor), sculpteur, né à Versailles en 1736, mort en 1799.

Wille nous apprend que ce fut en 1764 qu'Acier fut attaché en qualité de sculpteur à la manufacture royale de porcelaine de Meissen en Saxe. « 1764, le 24 août, MM. Elsaser, saxon [3], et Acier, sculpteur, m'étant venu prendre pour me mener à l'hôtel de Monville pour voir des ouvrages qu'y a fait en terre cuite ce dernier, les directeurs de la fabrique de porcelaine de Meissen m'ayant prié pour cela au nom de la cour de Saxe, je les ai examinés et le crois en état de remplir la place qu'il doit avoir comme sculpteur-modeleur pour la fabrique. Je dois en donner mon certificat que j'enverrai à M. Ditrich, directeur de l'Académie de Meissen. » Acier exécuta plusieurs groupes pour la manufacture de Meissen; le plus remarquable représente la mort du général Schwerin [4]. En 1782, nous le trouvons encore à Meissen, devenu membre de l'Académie de Dresde [5].

[1] La Saxe fut le principal théâtre de la guerre de Sept Ans (1756-63).

[2] Traduit de *Nagler*.

Artiste de cette manufacture (voir le Journal de Wille au 17 juillet 1764).

Füsli, Allgemeines Künstlerlexicon.

De Lehninger, p. 127.

186. DELATOUR (Maurice-Quentin), peintre de portraits au pastel, né à Saint-Quentin le 5 sept. 1704, mort en 1788, le 17 février.

En 1763, Delatour exposa les portraits du prince Clément et de la princesse Christine de Saxe.

187. VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir le nº 154).

En 1763, Carle Vanloo exposa les Grâces enchaînées par l'Amour, tableau destiné à l'électeur de Saxe.

188. HALLÉ (Noël), peintre d'histoire, né à Paris en 1711, mort en 1781, le 5 juin. Élève de son père Claude-Guy Hallé.

En 1767, Hallé exposa un grand tableau fait pour l'électeur de Saxe, et représentant les derniers moments de Scilurus, roi des Scythes.

189. VIEN (Joseph-Marie), peintre d'histoire, né à Montpellier le 18 juin 1716, mort en 1809, le 27 mars, à Paris. Élève de Natoire.

En 1767, Vien exposa aussi un tableau fait pour le même souverain; le sujet de cette peinture était César débarquant à Cadix et trouvant dans le temple d'Hercule la statue d'Alexandre, et gémissant d'être inconnu à l'âge où ce héros était déjà couvert de gloire.

190. LAGRENÉE (Louis-Jean-François) l'aîné, peintre d'histoire, né à Paris le 30 déc. 1724, mort à Paris le 19 juin 1805. Élève de Carle Vanloo.

La même année, Lagrenée exposa un tableau composé pour l'électeur de Saxe et représentant la tête de Pompée présentée à César.

191. GREUZE (Jean-Baptiste), peintre, né à Tournus le 21 août 1725, mort à Paris le 21 mars 1805. Élève de Gromdon.

En 1769, Greuze exposa le portrait du prince héréditaire de Saxe.

192. LEBRUN (André), sculpteur (voir les nºs 746 et 831.

« 1768. Lebrun, célèbre sculpteur Français à Rome, termine le buste du pape, et de là il partira à Varsovie où le roi de Pologne le demande. Ce monarque lui destine une place distinguée dans son Académie des Beaux-Arts[1]. »

[1] *Bachaumont,* Mémoires secrets, t. III, p. 326.

193. VERNET (Joseph). Voir le nº 116.

En 1772, l'électeur de Saxe commanda à Vernet, au prix de 200 louis chacun, deux tableaux de 5 pieds de large sur 3 pieds 6 pouces de haut « à sa fantaisie ordinaire [1]. »

194. GÉRARD (voir le nº 18).

En 1808, Gérard a fait le portrait du roi de Saxe Frédéric-Auguste (gravé par P. Adam); ce tableau est aujourd'hui au château de Valençai. En 1810, il a fait encore le portrait du roi de Saxe, gravé par Dickinson.

195. LEFÈVRE (Achille-Désiré), graveur, né à Paris en 1798.

De notre temps, M. Achille Lefèvre a gravé la Nuit du Corrège et une Vierge de ce maître pour la maison Arnold de Dresde.

196. DAVID (d'Angers). Voir le nº 161.

En 1829, David a fait les bustes en marbre de Gœthe et de Tieck, tous les deux placés à la bibliothèque de Dresde.

197. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE DE DRESDE (1844).

Bertin (Nicolas). L'homme et la citrouille, d'après la fable de La Fontaine. Un homme nu dormant le dos appuyé contre un arbre; on voit à ses pieds une houe et une serpe.

L'amateur de jardins, d'après la fable de La Fontaine. Un homme dormant; au-dessus de sa tête paraît un ours qui tient une grosse pierre, et tout au bas une mouche.

Callot (Jacques). Un de ses sujets des misères de la guerre, qui représente les punitions militaires.

Courtois (Guillaume). Le sacrifice d'Abraham.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Un combat de cavalerie.

Une mêlée.

Un champ de bataille que parcourt un officier.

Une armée en bataille dans une plaine.

Detroy (François). Portrait du duc du Maine.

Gaubert (Pierre). Portrait d'une dame en coiffure bleue.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. La fuite de la sainte famille [2].

[1] Papiers de Joseph Vernet, dans le t. III des Arch. de l'art français, p. 353.

[2] Gravé dans : *Die vorzuglichsten Gemalde der kœnigl. Gallerie in Dresden*, von Fr. Hanfstaengl; Dresde, 1836, in-folio.

Vue des rivages de la Sicile; on voit le mont Etna sur lequel est Polyphème; sur le premier plan, Acis et Galatée.

Un paysage. Au milieu, un pont sur un ruisseau; au premier plan, des paysans dont quelques-uns dansent.

GÉRARD. Portrait de Napoléon en costume du couronnement.

HUTIN (Charles). Portrait d'une jeune fille. (Voy. p. 90.)

LANCRET (Nicolas). Conversation; on fait des préparatifs pour la danse; un personnage présente un verre de vin à un autre vêtu en berger et conduisant une jeune fille par la main.

Un jeune homme, un tambourin à la main, danse avec une jeune fille; diverses personnes assistent à la scène. — Ces deux tableaux sont peints sur bois et font pendant.

LARGILLIÈRE (Nicolas). Portrait d'un inconnu.

LE BRUN (Charles). La sainte famille et l'enfant Jésus dormant sur les genoux de la Vierge, laquelle fait un signe de silence à saint Jean.

NATTIER (J.-B.). Portrait du comte Maurice de Saxe.

PATER (J.-B.). Des hommes et des femmes dansent autour d'un arbre.

Un homme et une femme dansent au son de la guitare; d'autres, assis à terre, les regardent.

PESNE (Antoine). Six tableaux indiqués dans son œuvre, p. 59 et suiv.

POUSSIN. L'adoration des mages.

Le martyre de saint Erasme.

Moïse exposé sur les eaux.

Le royaume de Flore.

Narcisse se regardant dans une fontaine.

Vénus et l'Amour.

Pan et Syrinx.

Sacrifice de Noé après sa sortie de l'arche.

La fête des Lupercales.

Portrait du Poussin; de profil, avec une moustache et des cheveux courts, mettant la main sur le bord d'un livre placé debout.

SILVESTRE (Louis de). Portrait de Louis XV, peint en 1715.

Pour ses autres ouvrages, voir p. 86-87.

SUBLEYRAS (Pierre). La pécheresse essuyant de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ assis à table chez Simon le Pharisien.

VALENTIN. Un vieillard jouant de la viole, et à côté de lui un jeune homme qui écrit.

VANLOO (Carle). Œnone et Pâris.

VAN SCHUPPEN (Jacques). Portrait de Frédéric-Louis, prince de Wurtemberg.

VIGNON (Claude). Le Seigneur apparaît à Adam et Ève après le péché.

Adam et Ève chassés du Paradis.

Vouet (Simon). Saint Louis porté sur des nuées, auquel des anges mettent une couronne sur la tête.

Watteau. Fête champêtre. Des dames et des cavaliers assis et causant; l'un des cavaliers joue de la guitare.

Sujet champêtre. Des dames et des cavaliers assis sur la fougère; deux d'entre eux debout, placés devant une statue de Vénus, regardent par derrière.

La galerie de Dresde contenait, en 1765 et en 1782, divers tableaux qui ne sont plus portés sur les catalogues modernes; ce sont les suivants:

Delatour. Portrait de Madame la dauphine, princesse de Saxe.

Portrait du comte Maurice de Saxe, maréchal de France.

Lancret. Conversation dans un jardin; deux personnes dansent au son de la flûte, et sur une espèce d'amphithéâtre on voit deux jeunes filles, l'une debout, l'autre assise.

Rigaud. Portrait d'Auguste III.

Vernet (Joseph). L'embrasement d'une ville située au bord d'un fleuve, sur lequel est un pont de pierre; les habitants se sauvent en emportant leurs effets.

198. TABLEAUX FRANÇAIS DE L'ANCIENNE GALERIE DU Cte DE BRUHL [1].

Silvestre (L. de). Portrait du comte de Brühl [2]. — Gravé par Balechou, 1750.

Valentin. Le reniement de saint Pierre. — Gravé par Basan.

Corneille l'aîné. Énée sauvant sa famille. — Hymen secret de Didon. — Déification d'Énée. — Gravés par Moitte.

Watteau. Sainte famille. — Gravée par Wüst.

La proposition embarrassante. — Gravée par Keil.

Le médecin. — Gravé par Joulain.

Lancret. Les gentilles baigneuses. — Gravées par Moitte.

199. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA COLLECTION SCHLETTER LÉGUÉE AU MUSEUM DE LA VILLE DE LEIPZIG.

Bouchot. Funérailles de Marceau [3].

Delaroche (Paul). Napoléon à Fontainebleau.

Gudin. Marines.

[1] Voir : Recueil d'estampes gravées d'après les tableaux de la galerie et du cabinet de S. E. M. le comte de Brühl, 1re partie, Dresde, 1754, 1 vol. in-fol. Le frontispice est dessiné par *Ch. Hutin* et gravé par *P. Hutin*. — Ce recueil comprend 50 estampes presque toutes gravées par des Français et surtout par *Moitte*.

[2] « Le vrai Mécène de la Saxe. »

[3] C'est sans doute l'esquisse ou une répétition; le tableau original est au Musée de Chartres.

Jacquand. Gaston de Foix, ayant résolu de se laisser mourir de faim, refuse une assiette de fruits que lui présente un vieillard agenouillé.

Lepoittevin. Le contrebandier.

200. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU BARON SPECK-STERNBURG à Leipzig.

Bourdon (Sébastien). Une sainte famille.

Le Bourguignon. Un combat de cavalerie.

Grevedon. Portrait lithographié du baron Speck, en tête du catalogue de sa collection.

Loutherbourg (Ph.). Une marine.

Poussin (Nicolas). Le miracle de saint François-Xavier.

Subleyras (Pierre). Le crucifiement de saint Pierre.

Vernet (Joseph). Une marine; effet de soleil levant; le brouillard couvre encore le rocher de Terracine.

201. DESSINS FRANÇAIS DE CETTE COLLECTION.

Allemand (G.), de Nancy, vivait à Paris vers 1633. — Une nombreuse compagnie, vêtue à la mode du temps, s'entretient dans l'allée d'un grand jardin, en jouant, buvant et se promenant.

Boissieu. Un paysage.

Le Bourguignon. Un combat de cavalerie.

Corneille (Michel). Le passage de la mer Rouge.

Fragonard. Un paysage.

Lallemand (J.-B.). Paysage à l'aquarelle.

Lemoine (François). Vénus est servie au bain par ses nymphes.

Lorrain (Claude). Un paysage.

Parrocel (Charles). Un combat de cavalerie.

Pillement. Trois paysages au pastel.

Silvestre (Israël). Deux petits paysages.

Stella (Louis). Quatre anges portent dans les airs la sainte case de Lorette [1].

[1] Le Catalogue de cette belle collection est en 2 vol. in-fol., 1827, 1837, avec gravures (au Cabinet des estampes).

§ 21. — PRINCIPAUTÉS DE SAXE.

202. GUYARD (Laurent), sculpteur (voir le nº 633),
né à Chaumont en 1723, mort à Carrare en 1788. Élève de Bouchardon.

« Il est resté longtemps à Rome, et, revenu à Paris en 1768, il a fait le modèle du tombeau de la princesse de Saxe-Gotha, qui lui a été demandé d'Allemagne. Il est composé avec génie [1]. »

203. DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), graveur en médailles,
né à Paris le 5 novembre 1730, mort le 10 juin 1819.

Duvivier exposa en 1773 une médaille frappée à la mémoire du prince de Saxe-Gotha.

204. HOUDON, sculpteur (voir le nº 148).

Houdon exposa la même année: le buste de feu Frédéric III, duc de Saxe-Gotha et Altenbourg; — le buste d'Ernest-Louis, duc régnant; — celui de Marie-Charlotte de Saxe-Meinungen, épouse du duc régnant; — le buste de Frédérique-Louise, sœur de ce duc; — le buste du père de Frédéric III.

205. RENIÉ (André-Marie), 1er architecte du duc de Saxe-Cobourg,
né en 1789. Élève de Vaudoyer et de Percier.

Renié construisit sous la restauration, le palais de résidence du duc de Saxe-Cobourg, en style gothique, et la salle de spectacle de ce palais. On lui doit aussi la restauration intérieure du palais du duc de Saxe-Meinungen [2].

206. COUDRAY, dessinateur et architecte.

« Directeur supérieur à Weimar, excellent artiste, d'après les dessins duquel le graveur de la cour, Schwerdtgeburth, a gravé, en 1825, le Pentazonium-Wimariense. Cette petite Athènes lui doit plusieurs monuments d'architecture [3]. »

207. DAVID (d'Angers) (voir le nº 161).

Il a exécuté le buste colossal en marbre de Gœthe, placé à la bibliothèque grand-ducale de Weimar.

[1] *Mariette*, t. II, p. 339.
[2] Annuaire statistique des artistes français, 1836.
[3] Traduit de *Nagler*.

§ 22. — ÉLECTORAT DE TRÈVES.

208. MICHEL D'IXNARD, architecte (voir le nº 25).

Michel d'Ixnard, architecte, directeur des bâtiments de l'Électeur de Trèves, a construit un grand nombre de monuments en Allemagne. Nous avons déjà parlé, p. 15, de l'abbaye de saint Blaise. Les autres œuvres de cet architecte sont : le palais électoral de Clomensbourg, près de Coblentz, bâti pour l'Électeur de Trèves; ce beau palais, commencé en 1777, a une grande façade de 500 pieds sur le Rhin; il se compose d'un pavillon central, de deux galeries et deux pavillons latéraux; au palais se trouvent annexées d'immenses dépendances et de vastes jardins anglais, chinois et français; — l'église de l'abbaye du chapitre des Dames de Buchau, en Souabe[1]; — la commanderie de Donauwerth, en Bavière, bâtie en 1773; — le château du baron Despeth de Gamerdingen-Zuoifalten, en Souabe, bâti en 1776; — le château et les jardins de Donnarieden, pour le baron d'Ulm; — la colonnade d'un des côtés de la cour de la grande commanderie d'Étingue, en Franconie; — les jardins anglais de Kirberg, en Souabe, pour madame la comtesse douairière de Fouger; — le château d'Aulendorf en Souabe, pour le comte régnant de Kœnigsberg; — le château du prince régnant de Hohenzollern-Hechingen, commencé en 1764; —l'église paroissiale de Hohenzollern, bâtie de 1778 à 1784; — le jardin anglais de M. Charles Lotzbecken, à Ar; — la maison de plaisance du comte de Schulenbourg, en Brandebourg.

Les vues, plans et coupes de ces divers édifices sont gravés dans le grand ouvrage publié par d'Ixnard, et cité dans la note 2 de la p. 15.

209. VINCENT (François-André), peintre,
né à Paris le 30 décembre 1746, mort le 3 août 1816. Élève de Vien.

Vincent exposa, en 1787, la clémence d'Auguste envers Cinna, tableau peint pour l'Électeur.

210. LECOMTE (Félix) sculpteur, né à Paris le 16 janvier 1737,
y est mort le 11 fév. 1817. Élève de Falconet et de Vassé.

Lecomte exposa, en 1789, un dessin représentant la Religion et

[1] Buchau est une ville de Souabe près de Biberach, sur le Tedersee.

les Vertus théologales, composées pour le devant de la chaire de la chapelle électorale de Trèves.

211. PEYRE (Antoine-François), architecte, né à Paris le 5 avril 1739, mort le 7 mars 1823. Élève de son frère Marie-Joseph Peyre.

« M. Peyre, de l'Institut, fut appelé par l'Électeur de Trèves, vers 1780, pour bâtir le palais de Coblentz. Il fut obligé de s'assujettir à des fondations existantes et à quelques parties déjà élevées de 5 à 6 mètres; ce qui ne permit pas de donner à ce palais tout le caractère qu'il aurait pu avoir. Ce fut surtout dans les décorations intérieures que, n'ayant plus d'entraves, l'artiste déploya de la magnificence. La salle des gardes, au premier étage, fut admirée pour ses belles proportions. La galerie qui précède les grands appartements a plus de 20 mètres d'élévation; elle est décorée d'un ordre corinthien. La salle du trône, dont l'architecture est fort riche, était ornée du tableau de Bélisaire de M. *David* [1]; de ceux de M. *Vincent*, représentant la clémence d'Auguste et Pyrrhus enfant à la cour de Glaucias; d'un tableau de M. *Ménagcot*, dont le sujet était la continence de Scipion. La chapelle était plus magnifique encore que les grands appartements [2]. »

---

§ 23. — WURTEMBERG.

212. GUIBAL (Nicolas), peintre d'histoire, né à Lunéville en 1725, mort à Stuttgard le 3 nov. 1785. Élève de Charles Natoire. Premier peintre du duc de Wurtemberg, directeur de la galerie ducale de peinture, recteur de l'Académie de Stuttgard.

Fiorillo dit que Guibal n'ayant obtenu que le second grand prix [3] en 1748, le mécontentement le fit partir pour Stuttgard, où il trouva à travailler dans la construction du nouveau château. Après un séjour de quinze mois, il se rendit à Rome et rencontra dans Mengs un ami et un conseiller. Il resta quatre ans à Rome, où le duc de

[1] L'Électeur de Trèves avait acheté ce tableau; depuis il est passé dans la galerie de Lucien Bonaparte, et aujourd'hui il se trouve dans la collection du comte de Shrewsbury, à Alton Towers.

[2] Rapport sur les beaux-arts, par la 4e classe de l'Institut, p. 168.

[3] On ne le trouve pas cependant porté sur les listes, ni pour le premier ni pour le second grand prix.

Wurtemberg lui donnait une pension de 750 florins. Le margrave Frédéric de Bayreuth le ramena à Stuttgard, où il fut occupé aux peintures du château. Il peignit alors quinze plafonds et plusieurs tableaux pour le duc de Wurtemberg et pour l'Électeur palatin. Guibal a fait aussi des plafonds au château de plaisance, qui est sur la montagne, et dans le temple de la Discrétion. La plupart de ses plafonds du château ont été détruits. On connaît de cet artiste un Cupidon endormi, peint à Stuttgard, gravé par J. Rieter, in-folio; — Adonis quittant Vénus pour aller à la chasse, gravé par L. Necker, 1781, grand in-folio; — le corps du Christ au tombeau adoré par les anges (au Musée de Stuttgard)[1].

213. RODOLPHE (Jean-Joseph), compositeur de musique, né à Strasbourg le 14 octobre 1730, mort à Paris le 18 août 1812.

Notre célèbre professeur de solfége au Conservatoire fut, de 1760 à 1763, au service du duc de Wurtemberg. Il fit représenter à Stuttgard les quatre ballets héroïques de Médée et Jason, de Psyché, de la mort d'Hercule et d'Armide[2].

214. DE LA GUEPIÈRE.

De La Guepière était architecte à Stuttgard en 1765[3].

215. ARTISTES WURTEMBERGEOIS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

Le célèbre sculpteur *Dannecker* résida à Paris de 1771 à 1773 pour y étudier son art[4]. — *F.-G. Müller*, graveur, pensionnaire du duc de Wurtemberg, étudia à Paris pendant six ans sous Wille, fut reçu à l'Académie en 1776, et retourna en 1776 à Stuttgard, où nous le trouvons en 1783, professeur à l'Académie de cette ville. « Il doit retourner cette année à Stuttgard, dit Wille[5], dont je suis très-fâché; il auroit été très-utile à Paris où il auroit fait revivre la bonne manière qu'on doit employer à graver le portrait. »

Schick, peintre d'histoire et de portraits de Stuttgard, a été l'élève de David, « mais la nature allemande a prévalu[6]. »

[1] Voir *Nagler; Gœthe* (Winckelmann et son siècle, p. 280); *Fiorillo*, Geschichte der Zeichnenden Künste in Deutchland, t. II.

[2] *Fétis*. [3] *Patte*.

[4] Biograph. univers. Supplément.

[5] Le 2 février 1776, 30 mars 1776, 27 juillet 1783.

[6] *Raczynski*, t. I, p. 42.

216. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE STUTTGARD (1854).

CALLOT (Jacques). Paysage avec effet de lune. — Peint sur bois.

Petit paysage avec un échafaud pour une exécution. — Sur bois.

Petit paysage avec un échafaud. — Sur bois; pendant du précédent.

COURTOIS (Jacques), dit le Bourguignon. Une place de rassemblement pour des cavaliers et des fantassins.

Siége d'une place forte.

Combat de cavalerie entre des Turcs et des Hongrois.

Trois batailles contre les Turcs.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Un paysage d'arbres; au fond, des ponts et des fabriques.

GUIBAL (Nicolas). Voir p. 100.

LE BRUN (Charles). La Présentation de Jésus-Christ au temple.

La chasse du sanglier de Calydon.

LE SUEUR (Eustache). Scène d'enterrement; grisaille.

MIGNARD (Nicolas). Le Christ conduit au calvaire.

POUSSIN (Nicolas). Paysage du soir avec des ruines antiques; sur le devant, repos de la sainte famille.

L'enfant Jésus, assis sur les genoux de la sainte Vierge, caresse le petit saint Jean-Baptiste, que sainte Élisabeth à genoux lui présente; par derrière est saint Joseph.

VERNET (Joseph). Marine; la mer en fureur.

Marine; effet de soleil couchant; sur le devant, des pêcheurs avec leurs filets.

217. TABLEAU FRANÇAIS CHEZ M. MULLER,
PEINTRE A STUTTGARD.

INGRES. Raphaël et la Fornarina. — Le tableau, qui est chez le comte de Pourtalès (gravé par Forster), est une variante de celui qui est à Stuttgard.

---

§ 24. — ÉVÊCHÉ DE WURTZBOURG.

218. ROBERT DE COTTE, architecte (voir le n° 2),
et BOFFRAND, architecte (voir le n° 43).

Boffrand fut appelé en 1724, par le prince Évêque de Wurtzbourg pour élever le magnifique palais épiscopal de cette ville. Boffrand dit dans son Livre d'architecture (p. 91), que « le projet général de l'édifice fut formé en premier lieu par l'Évêque de Wurtzbourg et par M. *Neuman*, habile architecte, sur lequel projet le prince lui

proposa d'aller en 1724 sur les lieux, où il rédigea et fit les plans, élévations et profils de ce palais. » Il semble résulter de ce que dit Boffrand, qu'il est bien l'auteur des modifications apportées au plan de Neuman; cependant les papiers de Robert de Cotte [1] contiennent des croquis de plans (1193-96) et une élévation de façade (1197) exécutés pour le palais de Wurtzbourg; la façade est fort belle, pleine de goût, d'élégance et de noblesse. Les biographes de Robert de Cotte disent que c'est lui qui a bâti le palais épiscopal de Wurtzbourg. La difficulté de savoir lequel de Boffrand ou de Robert de Cotte en est l'auteur, augmente quand en comparant les dessins de Robert de Cotte avec l'œuvre de Boffrand [2], on trouve une ressemblance presque complète, à quelques changements près dans certains détails d'intérieur et dans la disposition de la façade. Je ne vois d'autre solution que celle-ci : le plan de Neuman a dû être adressé d'abord à Robert de Cotte qui a renvoyé son plan modifié à l'Évêque; et ce sont ces plans de Neuman, modifiés par Robert de Cotte, et que Boffrand a fort peu changés, qui lui ont servi pour élever le palais de Wurtzbourg.

[1] Cabinet des estampes : *Topographie — Bavière*, nos 1193 à 1197.

[2] Voy. les planches de son Livre d'Architecture.

CHAPITRE II

AMÉRIQUE

---

§ 1. — BRÉSIL.

219. ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE RIO DE JANEIRO.

La cour de Portugal s'étant réfugiée au Brésil, en 1807, après l'occupation de Lisbonne par l'armée française, le gouvernement portugais, quelques années après, résolut d'établir dans le nouvel empire, les arts, les sciences et l'industrie de l'Europe. Ce fut à la France que le Brésil demanda des artistes.

En 1815, sur l'invitation de M. le marquis de Marialva, ambassadeur à Paris de Jean VI, roi de Portugal, siégeant alors à Rio de Janeiro, M. Le Breton, secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts de l'Institut de France, s'entendit avec plusieurs artistes distingués pour la fondation d'une académie chargée de l'enseignement des beaux-arts dans la capitale du Brésil. Cette espèce de colonie artistique, qui comptait pour doyen et principal instigateur, Nicolas-Antoine Taunay, peintre de batailles et de genre et membre de l'Institut, partit en effet pour Rio de Janeiro où elle arriva le 12 mars 1816. Elle se composait de : Le Breton, qui fut directeur de l'Académie et mourut au Brésil en 1819 ; de Nicolas-Antoine Taunay; de Debret, peintre d'histoire; d'Auguste Taunay, sculpteur, frère de Nicolas-Antoine, sculpteur ; de Grandjean de Montigny, architecte ; de Charles-Simon Pradier, graveur genevois, élève de Desnoyers et frère du sculpteur ; de Neucom, musicien.

Les artistes français furent accueillis avec beaucoup de bienveillance par le roi Jean et par son ministre influent le comte da Barca. On s'occupa assez promptement d'organiser les statuts de l'Académie et d'en nommer Le Breton pour directeur, et pour professeurs les artistes qui l'avaient accompagné. Mais les délais de la construction du palais de l'Académie, confiée à Grandjean de Montigny, qui en fit à la vérité un petit chef-d'œuvre, et les lenteurs d'une administration devenue moins bienveillante, firent que l'Académie ne commença à fonctionner qu'en 1822, quand déjà Le Breton était mort, et que Nicolas-Antoine Taunay, Simon Pradier et Neucom étaient revenus en Europe.

A l'époque de l'ouverture de l'Académie, M. le comte de Barca n'existait plus et l'esprit d'opposition aux Français ayant pris le dessus dans le gouvernement, on nomma pour directeur à la place de Le Breton, un peintre obscur et sans talent[1], envoyé tout exprès de Lisbonne; l'Académie devint un foyer d'intrigues peu favorables à l'enseignement. En 1824, Auguste Taunay, le sculpteur, mourut; en 1831, Debret revint en France. Jose da Silva, directeur de l'Académie, étant mort sur ces entrefaites, M. Félix Taunay, fils et élève de Nicolas-Antoine, dont il avait eu la chaire de peinture de paysage à l'Académie, fut nommé directeur. Il ne restait plus alors de professeurs français à l'Académie de Rio de Janeiro, que MM. Félix Taunay, Grandjean de Montigny, et les deux frères Féret, venus postérieurement de France; l'un était professeur de sculpture, et l'autre de gravure en médailles. Quelques élèves formés à l'Académie remplissaient les autres chaires et les places de suppléants.

M. Félix Taunay, qui jouissait d'une certaine faveur à la cour pour avoir été le maître à dessiner du jeune empereur et de ses sœurs, fit de grands efforts pour donner de l'impulsion à une institution qui languissait faute d'encouragements. Il obtint du gouvernement la distribution de prix annuels, l'exposition des œuvres des artistes et des élèves, enfin l'envoi à Rome de quelques lauréats, et de plus des travaux et des décorations pour les artistes exposants qui se distingueraient. La direction de M. Félix Taunay dura jusqu'en 1853; il fut alors remplacé par M. Araüjo Portalègre, peintre brésilien, élève

[1] Henri Jose da Silva.

de Debret. A cette époque, Grandjean de Montigny et les deux frères Féret étant décédés, tout le personnel français se trouvait avoir disparu de l'Académie [1].

Plusieurs artistes français, dont nous parlerons plus loin, ont été s'établir depuis lors à Rio de Janeiro.

220. TAUNAY (Nicolas-Antoine), peintre de batailles et de genre, né à Paris le 11 février 1755, mort à Paris le 20 mars 1830. Élève de Brenet et de Casanova.

Il est resté de lui à Rio de Janeiro, comme œuvres principales : dans la salle du trône du palais de ville, les oies du père Philippe, tableau de genre de grande dimension; — un combat de flûte entre des bergers en Arcadie (grande dimension; beaucoup de figures). — Au palais de Saint-Christophe : Don Henri proclamé roi de Portugal après la bataille d'Ourique; le lion d'Androclès; Herminie chez les bergers; la fiancée de village. Nous ne savons où sont placés ces trois derniers ouvrages. Taunay fit aussi plusieurs tableaux qu'il envoya en France et qui lui valurent la croix d'honneur.

221. DEBRET (Jean-Baptiste), peintre d'histoire, né à Paris le 18 avril 1768, mort à Paris vers 1845. Élève de David.

Pendant son séjour au Brésil, Debret exécuta plusieurs tableaux pour la cour, entre autres : la revue militaire passée en présence de la cour à Bahia-Grande. — L'embarquement des troupes pour Monte-Video. — Le portrait en pied de don Pedro. — L'acclamation de don Jean VI. — Le portrait en pied de don Jean VI. — Le débarquement de l'archiduchesse Léopoldine, à Rio de Janeiro [2]. — La cérémonie de l'acclamation de don Pedro, premier empereur du Brésil. — Le couronnement de don Pedro [3]. — Le mariage du roi avec la princesse de Leuchtenberg [4]. Debret a fait les plafonds et une partie des frises d'une galerie des bâtiments du trésor de la Couronne à Rio de Janeiro, ouvrage interrompu par le départ de Jean VI. Il fut aussi employé aux décorations pour les fêtes publiques. Debret eut le titre de premier peintre de la famille impériale, et revint à Paris en 1831; il y publia en trois volumes (1831-37), le *Voyage pittoresque et historique au Brésil*.

[1] Renseignements particuliers.
[2] Gravé par Pradier. — [3] Inachevé.
[4] Nouvelle Biographie générale, publiée par MM. Firmin Didot; t. XIV, p. 292.

222. TAUNAY (Auguste-Marie), sculpteur,
né en 1768, mort en 1824, au Brésil. Élève de Moitte, grand prix de 1792.

Auguste Taunay, habile sculpteur, n'a laissé à Rio de Janeiro qu'un beau buste du Camoens.

223. GRANDJEAN DE MONTIGNY, architecte (voir le nº 71).

Grandjean de Montigny a construit le charmant palais de l'Académie des Beaux-Arts, à Rio de Janeiro (achevé en 1826); la Bourse, devenue aujourd'hui le bâtiment de la douane; un grand nombre de villas.

224. TAUNAY (Félix-Émile), peintre de paysage et de genre,
né le 1er mars 1795.

Félix Taunay a été professeur de paysage, puis directeur de l'Académie; il en est aujourd'hui directeur honoraire. Ses principaux ouvrages sont : des vues panoramiques de Rio de Janeiro (à l'aquarelle), ayant servi pour le panorama de cette ville, que l'on admirait à Paris, en 1822; — la mort de Turenne (à l'huile); — un combat entre un Brésilien et un tigre (à l'huile); — la découverte des sources thermales dites les Eaux-Saintes, à Goyaz (à l'huile); un grand nombre de vues et de monuments de Rio de Janeiro (à l'huile et à l'aquarelle).

225. PRADIER (James ou plutôt Jean-Jacques), sculpteur,
né à Genève le 23 mai 1790, naturalisé Français, mort en 1852. Élève de Lemot.

Pradier a sculpté, en 1850, le buste en marbre de l'empereur don Pedro II; — pour le tombeau d'un enfant, à Rio de Janeiro, un bas-relief en marbre représentant un ange emportant un enfant; — le buste en marbre de madame ***, de Rio de Janeiro [1].

226. ARTISTES ÉTABLIS ACTUELLEMENT AU BRÉSIL.

Ces artistes sont : MM. Barandier, peintre d'histoire, de portraits et de paysage; Louis-Auguste Moreaux, peintre de portraits et de genre [2]; F.-R. Moreaux, son frère, peintre de portraits fort distingué; Louis Buvelot, peintre de paysage; Louis Chevrel, peintre d'histoire, de portraits et de paysages; Teulard, peintre en miniature.

[1] Renseignements communiqués par Pradier.

[2] Cet artiste doit être en ce moment à Valparaiso.

227. ROCHET (Louis), sculpteur, né à Paris. Élève de David (d'Angers).

La ville de Rio de Janeiro voulant rendre hommage à la mémoire de l'empereur Don Pedro Ier, avait ouvert une souscription publique à l'effet d'élever sur la place de l'Acclamation une statue équestre en bronze, représentant le fondateur de l'Empire. Un appel avait été fait par voie de concours à tous les artistes d'Europe, et c'est un sculpteur français, M. Rochet, l'auteur de la statue de Guillaume le Conquérant, qui est sorti victorieux de cette lutte. Le prix de son œuvre, qui doit être achevée en trois années, est fixé à 650,000 fr. (avril 1856).

---

§ 2. — CHILI.

228. MONVOISIN (Pierre-Raymond-Jacques), peintre d'histoire, de genre et de portraits; né à Bordeaux en 1793. Élève de Guérin.

M. Monvoisin est établi au Chili depuis 1838 environ et y a beaucoup travaillé. On peut citer, parmi ses élèves, Ignaccio Merino, de Lima, au Pérou, qui a exposé, en 1855, à Paris.

229. BRUNET DE BAINES (Claude-François), architecte, né à Vannes en 1799.

M. Brunet de Baines a été attaché autrefois à la commission des monuments historiques, au ministère de l'intérieur, et à la manufacture de Sèvres; il a été chargé, depuis six ans, de travaux importants par le gouvernement du Chili, pour lesquels il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1854[1].

---

§ 3. — ÉTATS-UNIS.

Les relations les plus étroites et les plus sympathiques s'établirent entre la France et les États-Unis pendant et après la guerre de l'indépendance. Ce fut à la France que les Américains demandèrent les artistes chargés de perpétuer le souvenir des événements et des hommes qui avaient fondé la république des États-Unis.

[1] Moniteur du 12 janvier 1855.

230. LE PAON (Louis)[1], peintre de batailles,
né vers 1738, mort à Paris en 1790, d'après Nagler. Élève de Casanova.

Le Paon, dessinateur et peintre de batailles, jouissait d'une certaine réputation au siècle passé; il fut le rival de Casanova : et, si ce dernier a dans ses tableaux plus de feu et de vie, Le Paon est plus correct et plus naturel. Il peignit aussi des portraits, et les dessins qu'on a de lui sont exécutés à la plume ou à l'aquarelle. Il a fait le portrait de Washington, gravé par Le Mire. Dans ses dernières années, Le Paon dessina, pour la collection d'estampes que dirigeaient Ponce et Godefroy, quelques-uns des faits de la guerre d'Amérique[2].

231. GATTEAUX (Nicolas-Marie), graveur en médailles, né à Paris en 1751, mort le 24 juin 1832. Élève de Delorme et Gros, graveurs sur bijoux.

Gatteaux a fait, pour l'Amérique, les portraits de Horace Gates, en 1777; ceux d'Antoine Weyne et de Jean Stewart, en 1779[3].

232. DUPRÉ, graveur en médailles. Élève de Pajou.

Ce grand et habile artiste fit plusieurs belles médailles pour les États-Unis : celle de Paul Jones, en 1779; — celle de Franklin, en 1785; — celle du général Green, en 1786.

233. DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), grav. en médailles (voir le nº 203).

Duvivier fit, en 1781, la médaille ordonnée par les États-Unis en l'honneur du chevalier de Fleury, qui s'était distingué à la prise de Stonypoint, en 1779. En 1789, il grava aussi une médaille représentant Washington, et au revers : *Évacuation de Boston,* 1776.

234. MOUCHY (Louis-Philippe), sculpteur,
né à Paris en 1734, mort en 1801[4].

Mouchy exposa, en 1785, un projet de monument en mémoire de

[1] C'est ainsi qu'il a signé ses tableaux qui sont au Musée de Versailles. On l'appelle aussi Jean-Baptiste; François; Charles.

[2] *Nagler.*—Archives de l'art Français, t. I, p. 181. On y trouve ce curieux détail, que Le Paon s'était engagé en 1756 dans les dragons et s'était même fait blesser à une bataille afin de bien en étudier les effets.

[3] Notice par Miel sur cet artiste.

[4] *Nagler.*

la liberté des États-Unis. Nous ne savons pas si ce projet a été mis à exécution.

235. HOUDON, sculpteur (voir le nº 148.)

Houdon venait de terminer sa statue de Voltaire [1], lorsque le parlement de Virginie le chargea de faire la statue de Washington. Le parlement ayant pris, en 1784, la résolution d'élever au fondateur de la république un monument de la reconnaissance nationale, le gouverneur de la Virginie, Benjamin Harrison, écrivit à Jefferson, ministre des États-Unis en France, et à Franklin, qui se trouvait encore à Paris, pour les charger du soin de désigner l'artiste qui ferait la statue. Le succès qui avait accueilli à Paris le buste que Houdon avait fait de Franklin, le désignait naturellement au choix de celui-ci, et la statue lui fut immédiatement proposée. Houdon accepta, mais ne voulant pas consentir à faire sa statue d'après un portrait, il demanda à aller aux États-Unis pour voir Washington, ce qui fut décidé; on convint que la statue et le piédestal seraient payés 25,000 livres et que l'on fournirait aux dépenses du voyage et à celles des deux praticiens que Houdon emmenait avec lui. Houdon s'embarqua au Havre avec Franklin le 22 juillet 1785; ils arrivèrent à Philadelphie le 14 septembre, et le 3 octobre il était à Mount-Vernon, auprès de Washington; il passa quinze jours avec le général, fit ses études, et revint aussitôt en France; nous savons qu'il était déjà de retour le 4 janvier 1786 [2]. Il avait rapporté avec lui un moule de la figure de son modèle; aussi fit-il d'abord un buste excellent, où Washington est représenté avec sa coiffure ordinaire, c'est-à-dire avec la queue [3]. Le buste de Washington eut le plus grand succès, mais de surmoulage en surmoulage, il est arrivé à quelque chose d'informe. Ce buste a été gravé de profil, par A.-B. Durand, en 1833, et l'estampe est placée en tête de la vie de Washington, par Sparks [4]. Le buste en marbre de Washington,

[1] Nous extrayons tout ce qui est relatif à Houdon de la notice sur cet artiste, rédigée par MM. A. de Montaiglon et G. Duplessis, et imprimée dans le 1er volume de la Revue universelle des arts.

[2] Par une lettre de Jefferson. Bachaumont n'a enregistré le retour de Houdon qu'à la date du 25 janvier; t. XXXI, p. 63.

[3] 16 décembre 1786. M. Houdon commence à montrer aux amateurs le buste du général Washington. (Journal de Bachaumont, t. XXXIII, p. 274.) — Il en reparle le 27 janvier 1787.

[4] Il existe aussi un médaillon de Washington gravé par Alex. Tardieu d'après Houdon.

placé à Versailles, n'est pas une répétition de celui dont nous venons de parler; c'est une œuvre faite en l'an x, pour la galerie des consuls, aux Tuileries; elle est plus que médiocre et atteste la vieillesse de son auteur.

Quand vint le moment d'exécuter la statue, la question du costume fit une grosse difficulté; on était d'avis de vêtir à l'antique le héros moderne; mais il répugnait à Washington de se voir ainsi travesti, et il fut décidé que le général américain serait représenté avec son costume moderne. Washington, en uniforme de général, est debout, appuyé d'une main sur le faisceau symbolique des treize États-Unis; de l'autre main il s'appuie sur son épée, et derrière lui est une charrue[1]. Cette belle statue de marbre fut exposée dans l'atelier de Houdon, en 1792, puis envoyée en Amérique où elle a été placée dans le capitole de Richmond, capitale de la Virginie. Comme œuvre d'art, cette statue est heureuse; comme ressemblance, le modèle y est aussi parfaitement représenté qu'un homme vivant le peut être au moyen du marbre[2].

En 1781, le parlement de Virginie décida que deux bustes en marbre de Lafayette seraient exécutés, l'un pour le capitole de Richmond, l'autre pour le corps municipal de Paris. Le buste du général Lafayette, destiné à la Virginie, parut au salon de 1787, en même temps que le buste en plâtre de Washington. Cette même année, Houdon exposa le buste de Jefferson, ambassadeur des États-Unis à Paris, et plus tard président de la république.

236. MANUFACTURE DE BEAUVAIS.

Les tapisseries de Beauvais étaient fort recherchées au XVIIIe siècle par les étrangers. En 1793, le gouvernement des États-Unis avait vendu au comité de Salut public des blés que la France ne pouvait payer; l'or manquait, et les Américains refusaient nos assignats. La république en acquitta le prix avec des livraisons du *Moniteur* et des tapisseries de la manufacture de Beauvais[3].

[1] Rapport à l'empereur, par la quatrième classe de l'Institut, p. 129.
[2] Opinion de M. Marshall.
[3] Renseignements fournis par M. Dubos, employé à la manufacture de Beauvais et auteur d'une Notice sur cet établissement; Beauvais, 1834; broch. in-8°.

237. BOISFREMONT (Charles Le Boulanger de), peintre de portraits, né à Rouen le 22 juin 1773, mort à Paris le 5 mars 1838.

Boisfremont était page de la grande écurie du roi, en 1792; obligé en 1793 de s'enrôler comme matelot, il arriva à New-York après avoir déserté son bord. Il se fit apprenti chez un peintre de voitures, s'exerça à peindre avec les pinceaux et les couleurs de son patron, triompha de toutes les difficultés qu'il avait à vaincre, se mit à faire des portraits et réussit. Il prit le nom italien de Ricardi et fut chargé, par le musée de New-York, d'achever quatre-vingts portraits des personnages célèbres de la guerre d'Amérique que la mort du peintre Peel avait laissés ébauchés [1].

238. BINON, sculpteur français, établi à Boston.

Greenough, le premier sculpteur des États-Unis, écrivait de Florence, le 1er décembre 1833 [2] : « La sculpture, quand je quittai ma patrie, en 1825, n'était à ma connaissance pratiquée nulle part dans les États-Unis. J'ai appris les premiers rudiments de l'art de modeler, d'un français nommé *Binon*, qui demeurait à Boston..... » C'est en Italie que Greenough alla se former [3].

239. CHAZAL (Antoine), peintre d'animaux et de fleurs, né à Paris en 1793, mort en 1854. Élève de Gérard Van Spaendonck et de Bidauld.

Chazal a fait, en 1840, pour l'école de médecine de Lexington, quarante études de plantes médicinales à l'aquarelle.

240. DAVID (d'Angers) (voir le no 161).

David d'Angers a exécuté la statue en bronze de Jefferson (à New-York); — le buste colossal en marbre de Lafayette, placé dans la salle du Sénat des États-Unis; — le buste colossal en marbre de Lafayette et celui de Washington pour M. Manegant; — le buste colossal en marbre de Fenimore Cooper, qui était placé chez le célèbre romancier, à New-York.

241. SEBRON (Hippolyte), peintre de tableaux dioramiques et de paysages, né à Caudebec. Élève de Daguerre.

M. Sebron, l'ancien collaborateur de Daguerre au Diorama, a

[1] *Hellis*, notice histor. et crit. sur M. Boul. de Boisfr.; broch. in-8o. Rouen 1838.
[2] History of the rise and progress of the arts of design in the United States, by W. Dunlap; t. II, p. 420. [3] *Raczynski*, t. III.

séjourné six ans en Amérique, de 1849 à 1855, principalement aux États-Unis. L'Amérique, comme l'on sait, est un pays où le goût des arts est plus que modéré; il faut qu'un artiste plie son talent au portrait pour y vivre; aussi M. Sebron a-t-il fait une soixantaine de portraits, surtout au pastel. M. Sebron a peint, en 1850, une grande vue du Niagara, achetée à New-York pour lord Carlisle et apportée en Angleterre [1].

§ 4. — HAITI

242. DAVID (d'Angers) (voir le n° 161).

Nous ne parlerons pas ici des nombreux monuments fondés à Saint-Domingue au temps où cette colonie appartenait à la France; nous n'aurons donc à mentionner que le buste colossal en bronze de l'abbé Grégoire; cette œuvre de David est placée dans la salle du sénat de Haïti.

§ 5. — LA HAVANE.

243. COLSON (Guillaume-François), peintre d'histoire, né à Paris le 1er mai 1785. Élève de David.

VERMAY, élève de David.

Colson, habile artiste et connu par plusieurs bons tableaux exposés de 1812 à 1830, est allé s'établir à la Havane, vers 1830; il y a beaucoup travaillé.

Vermay florissait, de 1808 à 1815, à Paris; il peignait ordinairement des scènes romantiques. Il est allé fonder une école de dessin à la Havane [2].

244. DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur, né à Malines en 1779 de parents français.

M. Debay a exécuté, en 1817, deux statues, Neptune et Apollon, pour le jardin botanique de la Havane; ces figures sont assises, et de six pieds de proportion; elles sont en pierre de Conflans [3].

[1] Renseignements particuliers.
[2] *Nagler*. — *Delécluze*, L. David, son école et son temps, p. 94.
[3] Communiqué par M. Debay.

§ 6. — PARAGUAY.

245. LES MISSIONS DES JÉSUITES.

Les jésuites des missions du Paraguay employèrent habilement le goût qu'avaient les Indiens pour la musique à convertir ces peuples et à les civiliser. Ils chantaient des cantiques en arrivant parmi eux, les attiraient, les émerveillaient; puis, leur expliquant ce qu'ils avaient chanté, ils les amenaient à la foi et à la civilisation, renouvelant ainsi l'histoire d'Orphée.

On cite un fait remarquable qui se passa à l'arrivée des premiers jésuites français au Paraguay, en 1628; les néophytes exécutèrent en leur honneur des ballets avec une musique à deux chœurs *dans le bon goût de France*; un missionnaire français leur avait enseigné la musique, et avait, secondé par son violon, converti un grand nombre de Guaranis[1].

[1] *Le P. Charlevoix,* Histoire du Paraguay.

CHAPITRE III

ANGLETERRE

---

246. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

C'est à l'époque de la conquête des Normands que remonte l'origine de l'influence de l'art français en Angleterre. Après avoir admis d'abord que l'art ogival était d'origine anglaise, les archéologues anglais se sont rendus à l'évidence et ont fini par reconnaître que cet art était d'origine française [1]. MM. Gallyknight et Dusommerard [2] ont démontré que l'art français s'était établi en Angleterre après la conquête normande; ils ont incontestablement prouvé que Lanfranc [3], abbé du Bec et depuis archevêque de Cantorbéry, avait importé l'architecture normande en Angleterre, architecture qualifiée par les contemporains de *novum ædificandi genus* [4].

Lanfranc fit construire en Angleterre un grand nombre d'églises dans le style roman de Normandie. Il rebâtit la cathédrale de Cantorbéry et la décora de tapisseries et de peintures. L'introduction du nouveau style souleva une violente opposition parmi les évê-

[1] En juillet 1851, M. le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, visitant Caen et ses monuments, fut prié par le bibliothécaire de cette ville de vouloir bien inscrire son nom sur un registre. Le savant prélat n'a point hésité à écrire ce qui suit : « Souvenir de ma première visite au berceau de la civilisation anglaise et aux premiers types de son architecture religieuse. »

[2] Bulletin monumental, t. IV, p. 194.

[3] Lanfranc était Italien de naissance, mais francisé par son long séjour à l'abbaye du Bec; il en est de même de Paul et de saint Anselme.

[4] Voy. *Guillaume de Malmesbury*, de Gestis Regum Angl.; dans Dusommerard; t. III, p. 307.

ques saxons, qui rejetaient cet art étranger dont ils ne pouvaient cependant s'empêcher de faire l'éloge [1].

Lanfranc avait fait venir de France des hommes capables de l'aider dans ses travaux, entre autres Paul, son propre neveu, et Gandulf, moine de Caen, qui devint évêque de Rochester. Gandulf, l'un des meilleurs architectes de son temps, a bâti la cathédrale de Rochester [2], et la Tour blanche à la Tour de Londres. Elle subsiste encore, et sa chapelle, quoique altérée par le temps, par les restaurations et les incendies, est un monument remarquable de l'architecture de cette époque.

Saint Anselme, successeur de Lanfranc, travailla ou fit travailler au chœur de la cathédrale de Cantorbéry; son prieur Ernulfe, moine français, construisit l'une des chapelles de cette église. Les contemporains parlent aussi [3] de la beauté des peintures qui furent faites dans les nouvelles constructions. De tous ces travaux il ne reste plus que la crypte et une partie des substructions; le reste de la cathédrale normande a été détruit.

C'est encore un Normand, Hugues, abbé de Selby, dans le Yorkshire, qui construisit, en 1096, tous les édifices de son monastère.

Après l'introduction de l'art romano-normand vint l'introduction du gothique primitif. Guillaume de Sens [4] rebâtit, en 1174, la cathédrale de Cantorbéry qu'un incendie venait de détruire. Guillaume, qui avait été choisi au concours, construisit cet édifice dans le style gothique primitif. Cet habile sculpteur et architecte a fait le chœur et le sanctuaire de la cathédrale de Cantorbéry, tels qu'ils existent encore [5], c'est-à-dire la plus admirable partie de ce bel édifice [6]. L'œuvre de Guillaume est, par son plan, son style, son ornementa-

[1] Ars speciabilis rapiebat animos. *Dusommerard.*

[2] *Walpole*, t. I, p. 125. — Anecdotes of painting in England, etc.; édition publiée par Wornum, 1849, 3 vol. in-8°. Londres.

[3] *Dusommerard*, t. III, p. 316, en note, d'après Gervais et Guillaume de Malmesbury.

[4] *Convocati sunt artifices Angli et Franci... Senonensis, Willelmus nomine, vir admodum strenuus in ligno et lapide, artifex subtilissimus... Hunc, cœteris omissis, propter vivacitatem ingenii et bonam famam in opus susceperunt...* Voy. : De combustione et reparatione Dorotornensis Ecclesiæ, par Gervais, moine de Cantorbéry : dans : *Dusommerard*, des Arts au Moyen Age, dernière livraison, p. 39

[5] *Walpole.*

[6] Guillaume revint mourir en France en 1180. — Voir sur ce grand artiste, *Emeric David*, Histoire de la sculpture française, p. 44 et 45.

tion, un monument purement français, semblable en tout point à ceux qu'on élevait en France à cette époque et principalement à la cathédrale de Sens [1].

Ainsi, la cathédrale de Cantorbéry est française d'origine. Elle est le premier monument gothique construit en Angleterre [2], et conséquemment le type de son architecture religieuse.

Le plus ancien monument construit dans le style appelé par les Anglais *Early English*, la cathédrale de Lincoln, est encore l'œuvre d'un architecte français [3]. Cette église, rebâtie de 1195 à 1200 par les soins de l'évêque saint Hugues de Bourgogne, a été construite par un architecte de Blois, sur le modèle de Saint-Nicolas de Blois, incontestablement commencé en 1138 [4]. Quelques-uns des chapiteaux de Lincoln sont de style anglais; mais tout le reste de l'édifice est en pur style français ou gothique. Aux constructions de Saint-Hugues appartiennent : une rose magnifique [5], qui rappelle exactement ce que nous avons de mieux en ce genre : le chœur et une partie du transept.

Ainsi, le style romano-normand, le style gothique, le style early-english ont été apportés en Angleterre par des artistes français; ce sont les monuments qu'ils ont bâtis qui ont servi de modèles aux architectes anglais pour le plan, pour le style, pour l'ornementation; et qu'on le remarque bien, notre opinion est celle de toute l'Angleterre savante.

Parmi les monuments construits depuis le XIIe siècle, en Angleterre, l'abbaye de Westminster a un aspect plus français qu'aucun autre; cette église a été évidemment bâtie sous l'influence française. C'est un édifice élevé, élancé, aigu, mince, dont la décoration est toute française, tandis que les monuments gothiques de style anglais pur sont bas et écrasés; leur ornementation, leur flore offrent des différences considérables. La date de Westminster est d'environ 1264 [6].

[1] Bulletin monumental, t. XV, p. 303.

[2] *Hallam*, Histoire du moyen âge, t. IV, p. 228. — *F. de Verneilh*, loc. cit., p. 140. — *Dusommerard* et *Caumont*.

[3] *Parker*, Introduction to the study of gothic architecture; Oxford et London, 1849 in-12, p. 101 et 211. — Bulletin monumental, t. XV, p. 303 et 514.

[4] Les églises de Saint-Nicolas de Blois et de Lincoln ont été copiées toutes les deux sur la cathédrale de Blois, qui a été détruite pendant la révolution française.

[5] Dont la gravure est en tête de l'ouvrage de M. Parker.

[6] Je dois ces précieuses indications à mon ami M. Didron; je ne saurais trop remer-

Walpole nous fait encore connaître un autre artiste gothique, Isembert de Saintes ou Xaintes, qui a bâti le pont de Londres et sa chapelle[1].

247. JEAN DE LIMOGES, émailleur.

Maître Jean, de Limoges, fut chargé en 1267, d'exécuter le tombeau et l'effigie couchée de Walter Merton, évêque de Rochester. Maître Jean accompagna son œuvre en Angleterre pour diriger la pose de cette tombe émaillée. Ce monument n'existe plus, mais l'église abbatiale de Westminster en conserve un du même genre, de fabrication française, et qui représente un comte de Pembroke[2].

248. OLIVIER CODORÉ[3] ou COLDORÉ, graveur en pierres fines.

Après Jean de Limoges, on ne trouve plus aucune trace de travaux exécutés en Angleterre par des Français, jusqu'à la fin du XVIe siècle; la longue lutte des deux peuples en est la raison. L'alliance ne se renoua que pendant les règnes de Henri IV et d'Élisabeth; alors aussi nos artistes reparaissent en Angleterre.

Olivier Codoré, célèbre graveur en pierres fines, et graveur de Henri IV, eut l'insigne honneur de faire le portrait de la reine Élisabeth. Jalouse d'avoir son portrait gravé par Codoré, Élisabeth l'attira en Angleterre. On sait que cette reine avait fait rendre en 1563 une ordonnance par laquelle il était « défendu à tout peintre « et graveur de continuer de la peindre ou de la graver, jusqu'à ce « que quelque excellent artiste eût pu faire un portrait fidèle qui « devait servir de modèle à toutes les copies qu'on en ferait à l'ave- « nir, après que ce modèle aurait été examiné et reconnu aussi bon « et aussi exact qu'il pourrait l'être. » Ce fut Codoré qui fit ce modèle[4].

249. SALOMON DE CAUS (voir le n° 110).

250. BRIOT (Nicolas), tailleur général des monnaies.

Nicolas Briot, Lorrain, a été un célèbre graveur de monnaies, et

cier le savant directeur des Annales archéologiques d'avoir bien voulu mettre si généreusement à ma disposition ses notes, et tous les résultats de ses travaux et de ses voyages.

[1] *Walpole*, t. I, p. 125.

[2] *Albert Way*, The archeological Journal, juin 1845. Voy. dans l'Univers du 27 décembre 1843, la lettre de M. A. Way à M. Didron.

[3] Voy. *Mariette*, t. I, p. 385, et Archives de l'art français, t. III. p. 40.

[4] Biographie universelle.

fut au service du roi de France, Louis XIII; on lui doit l'invention du balancier. Il vint en Angleterre sous le roi Jacques, mais son premier ouvrage est seulement de 1628; c'est une médaille de Charles Ier. En 1633, Briot fit à Édimbourg, la médaille d'or du couronnement de Charles Ier, sur la face de laquelle on voit le buste du roi, couronné et en grand habit de cérémonie avec ses titres. Briot retourna en France vers 1642, ayant formé un élève excellent, *Thomas Simon* [1].

251. VOUET (Simon), peintre d'histoire, né à Paris le 9 janvier 1590, mort à Paris le 30 juin 1649. Élève de son père Laurent Vouet.

« Ceux qui naissent pour réussir dans quelque art ou dans quelque science, n'attendent pas longtemps pour l'ordinaire à donner des marques de l'habileté où ils doivent arriver. A peine Simon Vouet, fils [et élève] d'un peintre médiocre à Paris [Laurent Vouet], eut-il atteint l'âge de quatorze ans, qu'il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une dame de grande qualité qui estoit sortie de France pour se retirer à Londres [2]. » Il y fit encore d'autres ouvrages pendant quelques années, après lesquels il revint à Paris, vers 1610, malgré les efforts de Charles Ier pour le retenir en Angleterre [3].

252. ANGUIER (François), sculpteur, né à Eu en 1604, mort à Paris le 8 août 1669. Élève de Simon Guillain.

Il est bien positif que François Anguier fut appelé en Angleterre, qu'il y travailla, et que ses ouvrages lui fournirent le moyen d'aller ensuite en Italie, mais il nous a été impossible de trouver l'indication de ce qu'il a fait en Angleterre.

253. LE SUEUR ou LE SOEUR (Hubert), sculpteur [4], né en France vers 1580. Élève de Jean de Bologne.

« Hubert Le Sueur, artiste classique et excellent statuaire, avait travaillé à Paris, en 1610, à la statue de Henri IV avec Pierre Tacca, lorsqu'il passa au service de Charles Ier, vers 1630, et vint en Angleterre. Il y exécuta de nombreuses œuvres, pour lesquelles il toucha

[1] *Walpole*, t. I, p. 256-7, et les notes.
[2] *Perrault*, Les hommes illustres.
[3] *Abbé Fontenai*, Dictionnaire des artistes. — *Villot*, Notice des tableaux du Louvre. — Notice sur Vouet par *Le Carpentier*.
[4] Il signe le plus ordinairement *Le Sueur*.

de fortes sommes, comme le prouvent les comptes du trésor. Le Roi l'envoya aussi à Paris pour y faire l'acquisition de certains modèles de moulages. Les documents qui témoignent de l'activité de ce maître sont dans les archives royales, et nous devons la publication des plus intéressants d'entre eux à M. W. H. Carpenter. C'est ainsi que nous apprenons que Le Sueur a fait en 1630, une statue en bronze de Charles Ier, haute de 6 pieds, et un cheval qui devait avoir un pied de plus que la grandeur naturelle. Cette statue équestre fut dressée à Rohampton, mais elle n'existe plus. La statue équestre en bronze de Charles Ier, à Charing-Cross, gravée par Hollar, n'est pas la même, et il ne faut pas les confondre; cette dernière fut érigée aux frais du comte Arundel. D'après Walpole, les documents y relatifs se trouvent dans la possession de la famille Howard. En 1638, Le Sueur s'engagea à exécuter deux autres œuvres : ce sont deux statues de bronze, dont l'une (5 pieds 8 pouces) représentait le roi Charles Ier. Le contrat signé aussi par Inigo Jones, à titre de témoin, se trouve imprimé dans Carpenter, p. 246. L'artiste reçut pour cet ouvrage 340 livres st. Ensuite se trouve aussi une lettre de Le Sueur au Roi, dans laquelle il réclame des sommes arriérées; 360 liv. st. pour un Mercure qu'il avait fait pour une fontaine; 30 liv. st. pour le buste du roi, portant une couronne dorée; 9 liv. st. pour trois modèles en cire, représentant deux Vénus et un Bacchus [1]. »

A ces importants détails, nous devons ajouter ceux que nous donne Walpole. Le Sueur a fait : un buste de Charles Ier, qui existe dans la collection de M. Hoare, à Stourhead [2]; — un buste en bronze de Jacques Ier, fait d'après un portrait; ce buste est placé à Whitehall, à l'entrée principale de la salle de festin; — la statue de sir George Villiers, à Westminster; — le monument du juge sir Thomas Richardson, à Westminster; cet ouvrage porte l'inscription suivante : *Hubert le Sœur, regis sculptor, faciebat* 1635; — pour le jardin de Saint-James, six statues de bronze [3]; la meilleure est le gladiateur modelé d'après celui de la villa Borghèse; il est actuellement à Hampton-Court; — Caïn et Abel, morceau d'un merveilleux talent, à Yorkhouse; — la statue en bronze de William, comte de

[1] Traduit de Nagler.
[2] Est-ce le même dont il vient d'être question?
[3] Décrites par *Peacham,* dans : Complete gentleman.

Pembroke, chancelier de l'université d'Oxford, placée dans la galerie de peinture à Oxford; Rubens fit l'esquisse de cette excellente statue; — la fontaine de Somerse-House avec plusieurs statues [1].

La plus connue de toutes les œuvres de Le Sueur, est la statue de Charles Ier, à Charing-Cross, dont nous avons parlé tout à l'heure; elle fut fondue en 1633, sauvée fort heureusement pendant la révolution, et érigée en 1678 [2]; Charles Ier y est représenté en armure moderne; la tête du roi est très-belle et d'une grande noblesse; l'expression de la figure est celle du commandement [3]; le cheval, par suite de la fonte, est assez mauvais. Le piédestal, qui est fort remarquable, est l'œuvre de Gibbons.

ÉTAT DES ARTS SOUS CHARLES II.

« Il n'est pas facile d'expliquer comment une nation si en avance sur ses voisines, dans la science, resta tellement en arrière d'elles pour les beaux-arts. C'est cependant ce qui eut lieu... En architecture, il est vrai..., notre pays pouvait citer avec orgueil un grand homme, Christophe Wren...; d'un autre côté, à la fin du règne de Charles II, nous n'avions pas un seul peintre ou un seul sculpteur dont le nom mérite d'être conservé. Quelque chose de mystérieux se cache sous cette pénurie, car les statuaires et les peintres étaient bien loin d'être méprisés et mal payés; leur position sociale égalait au moins celle qu'ils occupent à présent, et leurs bénéfices, comparés à la richesse nationale d'alors et à la rémunération des autres travaux intellectuels, étaient plus considérables que de nos jours. La munificence du patronage anglais pour les artistes, les attirait même chez nous de tous les côtés [4]. » En effet, les graveurs de monnaies étaient français; Lely et Godfrey Kneller étaient westphaliens; les deux Van de Velde et Simon Varelst, peintre de fleurs, hollandais; Verrio, peintre d'histoire, napolitain; Louis Laguerre,

[1] On lui attribue le monument de la duchesse de Lenox; mais il n'est pas certain qu'il soit l'œuvre de Le Sueur; on lui attribue aussi l'enlèvement d'une Sabine à Houghton.

[2] M. A. de Montaiglon me fait remarquer que cette date est douteuse et qu'un certain poëte Waller parle déjà, en 1674, de la statue de Charing-Cross.

[3] *Walpole*, t. II, p. 392. — *Pichot*, Voy. en Anglet., t. I, p. 112. — *Dallaway*, Les beaux-arts en Angleterre, trad. par Millin, t. II, p. 150. — *Patte*, p. 91.

[4] *Macaulay*, Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II, traduite par M. de Peyronnet, t. I, p. 307.

français; Cibber, sculpteur, danois; Grinling Gibbons, sculpteur, hollandais. Gibbons était élève de Simon Guillain et se rendit célèbre comme statuaire, comme sculpteur en bois et comme ornemaniste; il introduisit en Angleterre les principes et le goût de l'école française, en même temps que le goût et les modes de Versailles étaient adoptés par les Stuarts, alliés de Louis XIV.

254. BLONDEAU (Pierre) et VIOLET (Thomas), graveurs de monnaies.

« Ces deux artistes furent employés par la République à la gravure de ses monnoyes; et si l'on est curieux d'être informé des disputes que ce choix occasionna, il faut recourir à ce qui a été écrit sur ce sujet par Vertue, dans son histoire des ouvrages de Thomas Simon [1], p. 17. Blondeau, peu de temps après que le roi Charles second eut recouvré la couronne, le 3 novembre 1662, obtint des lettres de naturalité et le brevet d'ingénieur de la Monnoye, dans la Tour de Londres, avec la faculté d'y fabriquer à la presse et au moulin des espèces d'or et d'argent, en usant d'une nouvelle pratique de son invention, le tout aux gages de cent livres sterling par an [2]. »

255. BRUAND (Libéral), architecte, mort vers 1697.

Le château de Richmond, bâti pour le duc d'York, a été construit en 1662, sur les dessins de Bruand [3].

256. CAMBERT (Robert), compositeur de musique, né à Paris vers 1628, mort à Londres en 1677.

Cambert, créateur de l'opéra en France, ayant été dépouillé de son privilége par Lulli, passa en Angleterre en 1673, et devint maître de la seconde compagnie des musiciens de Charles II; il fit représenter à Londres son opéra d'*Ariane*, joué en France en 1661 [4].

[1] « Autre graveur de monnoyes qui s'est rendu célèbre en Angleterre. » (Note de Mariette dans le mss. indiqué dans la note suivante.)

[2] *Walpole.* Traduction manuscrite de Mariette; Bibl. impér., Mss. S. F., 1846; vol. in-4°, t. II, p. 243.

[3] Registres mss. de l'ancienne Académie royale d'architecture, séance du 28 nov. 1707. Ces registres, si précieux pour l'histoire de l'architecture en France, sont conservés au secrétariat de l'Institut impérial de France.

[4] *Fétis,* Dictionnaire des musiciens.

257. LEFÈVRE (Claude, Rolland et Jacques).

D'Argenville, et d'après lui le marquis d'Argens et Walpole, disent que Claude Lefèvre alla en Angleterre, qu'il y fit beaucoup de portraits et y fut déclaré un second Van Dyck. Il est bien positif, d'après le témoignage de Mariette[1] et d'après la notice sur Claude Lefèvre insérée dans les Mémoires sur les membres de l'Académie[2], que Claude Lefèvre n'a pas été en Angleterre, et que c'est Roland Lefèvre, dit de Venise, qui, après avoir été reçu à l'Académie de peinture de Paris, pour le portrait, passa à Londres en 1676, un an après la mort de Claude Lefèvre. Mariette parle d'un frère aîné de Claude Lefèvre, appelé Jacques, peintre d'histoire et de portraits, qui peut-être a travaillé en Angleterre où P. Lombard a gravé d'après lui.

458. GASCAR (Henri), peintre de portraits (voir le nº 37).

Gascar vint à Londres[3] avec le graveur Van der Bank; il y fit beaucoup de portraits et fut patroné par la duchesse de Portsmouth; il gagna en Angleterre 10,000 livres sterling. Sa plus belle œuvre est le portrait de Lafond, gazetier hollandais, peint en 1667, et si bien gravé par P. Lombard. « On peut assurer, dit Mariette, que si ce peintre avoit toujours composé ses portraits comme il a fait celui-ci, on pourroit le ranger parmi les meilleurs peintres du genre. Il ne devoit pourtant alors avoir que 23 ans, supposé que les dates que Reynez m'a fournies soient exactes, mais je commence à en douter[4]. » En effet Gascar avait alors 32 ou 33 ans.

Gascar a fait les portraits du roi Charles II, gravé par Van der Bank; — d'Edmund Verney; — de Philippe, comte de Pembroke, — de Bulkeley, madame Sophie, femme du maître de la maison du roi Charles II, gravé par Dunkarton, in-4°, et in-folio sans nom de graveur[5]; — de Françoise Stuard, duchesse de Richmond, morte en 1702, gravé in-folio[6]; — de Georges Fitzroy, duc de Northum-

[1] Abecedario, t. III, p. 115; — et note de la p. 34 du t. III, de la traduction mss. de Walpole.

[2] T. I, p. 402.

[3] Heineken dit en 1674; mais il a tort puisque Gascar y a fait un portrait en 1667.

[4] M. G. Duplessis doit publier prochainement le travail de Reynez.

[5] *Evan's*, Catalogue, nos 1534 et 13333.

[6] Idem, nº 20747 et Catalogue de H. Bromley.

berland, mort en 1716; gravé par Tooker [1]; — de Charles Lenox, duc de Richmond, mort en 1723 [2].

Gascar, s'apercevant qu'il ne jouirait pas toujours de sa réputation en Angleterre et qu'on reviendrait bientôt de la faveur dans laquelle étaient ses ouvrages, quitta Londres vers 1680 et se retira à Rome [3].

259. **DUVAL** (Philippe) et **SOUVILLE** (Alexandre), peintres.
Duval, né en France, mort à Londres vers 1709. Élève de Le Brun et de l'École vénitienne.

Philippe Duval vint en Angleterre, sous le règne de Charles II, et parmi ses œuvres, on cite un tableau qu'il fit pour la duchesse de Richmond : il représente Vénus recevant de Vulcain les armes d'Énée; sur l'enclume est le nom du peintre et la date de 1672. Il mourut fort misérable [4]. On trouve aussi à la même époque un peintre, Robert Duval, au service du roi Guillaume. Robert Duval avait été chargé par le roi de l'inspection sur les ouvrages du château de Loo, et plus tard du classement des cartons de Raphaël à Hampton-Court. Descamps (t. III, p. 172) a écrit la vie de ce Robert Duval; mais Mariette remarque que ce pourrait bien être le même artiste que Philippe Duval, et que Descamps pourrait bien s'être trompé [5].

Alexandre Souville est peu connu; « il étoit françois, et ce qui seul peut lui faire trouver place ici, est un article que Vertue a copié dans un compte étant au dépost du Temple; il y est porté, au 17 octobre 1685, que les huit figures sur le côté du nord des bâtiments des titres, dans les galeries du banc du roi, à Inner-Temple, ont été peintes par Monsieur Alexandre Souville [6].

260. **LE NOTRE** (voir le n° 120).

Le parc de Kinsington a été dessiné par Le Nôtre [7]. Le goût des jardins chinois, dits anglais, n'était pas encore de mode en Angle-

[1] *H. Bromley*, Catalogue of engraved british portraits, 1 vol. in-4°, 1793, London.
[2] Idem.
[3] *Walpole*, t. II, p. 464; *Mariette*, t. II, p. 284.
[4] *Walpole*, t. II, p. 517.
[5] *Mariette*, trad. mss. de Walpole, t. III, p. 179.
[6] *Mariette*, traduction mss. de Walpole, t. III, p. 62.
[7] Souvenirs d'un sexagenaire, t. III, p. 297.

terre; il ne s'y répandit que vers 1720, date des premiers travaux de Kent[1].

261. POUGET ou POUGHET, architecte.

Pendant le séjour à Paris du duc de Montagu, ambassadeur d'Angleterre en France, son hôtel à Londres fut incendié. Louis XIV s'engagea à supporter la moitié des frais de la reconstruction, à la condition que des architectes et des peintres français y seraient seuls employés[2]. Pouget éleva l'hôtel; Delafosse, Baptiste et Rousseau l'ornèrent de leurs peintures.

« Cet architecte françois, dit Walpole, conduisit le bâtiment de l'hôtel de Montagu, en 1678. Ce qui y manque en grâce et en élégance est racheté par la grandeur et la sublime magnificence des appartements. Cet hôtel est devenu depuis le Muséum britannique[3]. »

« Seroit-il question ici de M. Puget? dit Mariette. Milord duc de Montaigu se seroit-il adressé à ce fameux sculpteur et architecte, pour les desseins de l'hôtel magnifique que ce seigneur avoit résolu de faire construire à Londres? Si l'on veut faire attention qu'il aimoit les artistes françois et qu'il n'eut point recours à d'autres, lorsqu'il se détermina à faire peindre les appartements de son hôtel, il ne paroîtra point étrange qu'il ait demandé des desseins au célèbre Puget, qui jouissoit pour lors, en France, de toute sa réputation. Cet homme admirable ne pouvoit assurément rien produire qui ne fût exquis, et comment accorder cela avec le jugement que porte M. Walpole du mauvais goût d'architecture qui règne, à ce qu'il dit, dans la décoration de l'hôtel de Montagu[4]? »

262. DE LA FOSSE (Charles) peintre d'histoire,
né à Paris en 1636, mort à Paris le 13 décembre 1716. Élève de Le Brun.

« Milord Montagu, qui avoit connu, pendant son ambassade en France, le mérite de M. de La Fosse, le fit venir à Londres pour y peindre son palais. Il y fit deux voyages; le premier fut le 4 août 1689, où il n'y resta que quatre mois, pour y prendre les mesures

[1] *D'Argenville*, Voyage pittoresque des environs de Paris; la préface contient une très-bonne histoire des jardins.

[2] *Walpole*, t. II, p. 559.

[3] *Walpole*, traduction mss. de Mariette, t. III, p. 104.

[4] Note de Mariette; dans la traduction manuscrite de Walpole.

de ce grand ouvrage, dont il revint faire les études à Paris, et l'année suivante il y retourna, et en vingt-huit mois il fit les côtés de l'escalier, le plafond de l'escalier, où il a représenté l'apothéose d'Isis; la chute de Phaéton, au plafond du vestibule; la naissance de Minerve en présence de l'assemblée des Dieux, au plafond du salon. Le sujet de ce plafond se trouve soutenu par un ordre d'architecture de Rousseau, qui enferme les quatre faces du salon, à prendre du plancher, où M. de La Fosse a peint aussi les Termes en clair-obscur[1]. » Tout ce que la poésie, la magie du coloris, la belle intelligence et la grande ordonnance peuvent produire de meilleur, est employé dans ces ouvrages[2]. Guillaume III vint deux fois voir les peintures de de La Fosse, fut frappé de leur beauté et voulut engager le peintre à rester en Angleterre, lui proposant de peindre à Hampton-Court. De La Fosse refusa et revint en France, en 1692, pour s'y préparer à peindre la coupole des Invalides.

263. **ROUSSEAU** (Jacques), peintre de paysages
et de perpectives à la fresque, né à Paris en 1630, mort à Londres le 16 déc. 1693.
Élève de Herman Van Svanevelt.

« La révocation de l'édit de Nantes et la crainte d'être troublé dans l'exercice de la religion P. R., qu'il professoit, l'obligèrent à s'expatrier. Il se réfugia en Suisse (refusa de revenir en France, malgré les pressantes sollicitations de Louvois[3]), passa bientôt en Hollande, et tout de suite, sur les sollicitations du duc Ralph de Montagu, il vint à Londres (1690), et non-seulement il enrichit de ses pinceaux le bel hôtel que ce seigneur faisoit construire à Londres, mais il présida aussi à la construction de ce palais, dont plusieurs parties furent élevées sur ses desseins[4]. » Entre autres peintures, il a fait l'architecture du grand escalier et celle du grand salon, qui sont fort estimées. « Plusieurs de ses tableaux, les uns de paysages et les autres d'architecture, servent de dessus de portes, dans le palais de Hampton-Court[5]. »

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p. 3 et 4.
[2] *D'Argenville.* — Voy. aussi *Mariette, D'Argens.*
[3] *Mariette,* traduction mss. de Walpole.
[4] *Mariette,* Abecedario. —Voy. aussi : *Walpole,* t. II, p. 574. —*Graham's* English School. — *D'Argenville.*
[5] *Mariette,* truduction mss. de Walpole.

264. MONNOYER (J.-B.), dit BAPTISTE, peintre de fleurs, né à Lille en 1635, mort à Londres le 16 février 1699.

Ce grand peintre de fleurs, comme l'appelle Walpole, fut amené en Angleterre par milord Montagu; il orna de fleurs et de fruits les peintures du grand salon, de l'escalier et des appartements. « Cet ouvrage, que j'ai vu sur les lieux, dit D'Argenville, est bien digne de Monnoyer, qu'on peut dire s'y être surpassé. » Baptiste a travaillé à l'hôtel de Montagu, à Hampton-Court, chez le duc de Saint-Albans, à Windsor, à Kensington, chez le lord Carlisle, à l'hôtel de Burlington et ailleurs. Toutefois son plus curieux ouvrage est l'entourage d'une glace, au palais de Kensington, qu'il orna de fleurs pour la reine Marie [1]. Cette princesse le tenait en si haute estime et avait tant de plaisir à le voir travailler, qu'elle assista constamment à l'exécution de son œuvre, jusqu'à son entier achèvement. Monnoyer vint plusieurs fois en Angleterre et finit par s'y fixer; il travailla avec Kneller, peintre de portraits alors très à la mode : Kneller composait des fonds dans lesquels il faisait entrer des fleurs que Baptiste exécutait. Son fils, *Antoine Monnoyer*, dit le jeune Baptiste, peignit dans la manière de son père et eut du mérite [2].

265. LARGILLIÈRE (Nicolas), peintre de portraits, né à Paris en 1656, mort le 20 mars 1746. Élève d'Antoine Goebouw, d'Anvers.

En 1674, à l'âge de dix-huit ans, Largillière fit son premier voyage en Angleterre et y travailla pendant quatre ans. Pierre Lely, premier peintre de Charles II, l'accueillit et le fit occuper par le surintendant des bâtiments à restaurer plusieurs tableaux de grands maîtres, et à en agrandir d'autres pour les placer dans les appartements du château de Windsor. Le roi, charmé d'une restauration faite dans une figure d'Amour endormi, demanda à voir l'artiste qui s'était montré si habile et voulut avoir des ouvrages de sa main. Quelque temps après, Largillière lui en présenta trois qui méritèrent ses suffrages; mais à ce moment, il fut obligé de quitter Londres, parce que les catholiques eurent l'ordre de sortir de la ville dans les vingt-quatre heures. Il vint à Paris où il se fit la plus

[1] Walpole lui attribue un portrait de la reine Marie, assise devant un miroir, tableau placé à Hampton-Court; nous n'avons pas retrouvé la trace de ce tableau, qui pourrait bien n'être que cette glace de Kensington.

[2] *Walpole*, t. II, p. 599. — *Arth. Dinaux*, Iconographie lilloise.

brillante réputation. En 1685, à l'avénement de Jacques II, il se décida à retourner en Angleterre pour peindre les portraits du roi et de la reine. Malgré les récompenses du roi et les prix énormes que les seigneurs anglais proposèrent à Largillière pour le décider à faire leurs portraits, les tracasseries des peintres anglais le déterminèrent à revenir en France. On connaît de Largillière : les portraits de Jacques II, gravé par Smith, par Becket et par le chevalier Edelinck;— de Marie d'Este, femme de Jacques II, gravé par Smith; — du prince de Galles, Jacques François, gravé par Van Schuppen et par P. Drevet (ce portrait a été peint en France); — du prince de Galles et de la princesse sa sœur, gravé par Smith; — de sir John Warner, de sa fille, de sa petite-fille; — enfin le portrait du peintre Sybrecht [1].

266. BOTT (Jean de) (voir le nº 129).

267. BAUDOIN, dessinateur pour étoffes.

L'industrie des soieries fut apportée en Angleterre par les réfugiés de l'Édit de Nantes et y devint très-florissante. L'artiste qui fournissait les dessins aux fabricants français de Londres était aussi un réfugié nommé Baudouin [2].

268. BERCHETT (Pierre), peintre d'histoire,
né en France en 1659, mort à Marylebone en janvier 1720. Elève de de La Fosse.

Berchett vint en Angleterre en 1681 et travailla sous Rambour, peintre d'architecture et Français qui vivait encore en 1721. Berchett ne resta qu'un an à Londres et revint à Marly; mais il retourna plus tard en Angleterre et y fit plusieurs peintures pour des personnes de qualité. Le roi Guillaume III, restaurant son beau château de Loo, en Hollande, engagea Berchett pour quinze mois, au bout desquels il revint en Angleterre où il trouva autant de travaux qu'il en pouvait faire. Berchett a peint le plafond de la chapelle du collége de la Trinité, à Oxford; l'escalier de la maison du duc de Schomberg à Pallmall; la maison d'été au Ranelagh. I. Smith a gravé d'après lui, une Diane surprise par Actéon. Devenu malade, il se retira à Marylebone, et peignit de petits sujets mythologiques [3].

[1] *Walpole*, t. II, p. 577. — *D'Argenville.* — *Villot*, Notice des tableaux du Louvre. — Catalogues d'Évan et de Bromley.

[2] *Ch. Weiss*, Histoire des réfugiés protestants de France, t. I, p. 324.

[3] *Walpole*, t. II, p. 604.

269. CHÉRON (Louis), né à Paris en 1660, mort à Londres en 1723, à 63 ans. Élève de son père Henri Chéron.

Louis Chéron, protestant, se retira à Londres en 1695 et trouva dans milord Montagu un protecteur; il fit quelques grands ouvrages pour lui au château de Boughton. Au plafond du salon, il peignit l'assemblée des Dieux; au plafond de l'escalier, le jugement de Pâris, et deux autres plafonds que l'on ne désigne pas. Il travailla aussi dans les châteaux de Burleigh, de Chatsworth, où il fit les côtés d'une galerie. Mais il tomba en discrédit quand il peignit à Montagu-House à côté de Rousseau, de Baptiste et de Delafosse. En effet, malgré son génie, il n'a jamais su peindre de bon goût de couleur, dit Mariette. « Les ordonnances de ses grandes peintures sont belles, ajoute d'Argenville; la correction et le grand caractère satisfont l'amateur, mais le défaut de couleur et le manque de grâce se font remarquer partout. » Il se mit alors à dessiner pour les graveurs, et ses dessins sont préférables à ses peintures. Il a gravé lui-même à l'eau-forte quelques-uns de ses dessins, entre autres les travaux d'Hercule et une suite de 32 planches sur la vie de David, dont Giffart, libraire de Paris, illustra une traduction des Psaumes de David, que Sophie Chéron, sœur du peintre, publia en 1715[1]. C. Dubosc a gravé d'après un dessin de Chéron, le couronnement du roi Georges Ier. Lépicié, Dupuis, Chereau jeune, ont gravé 10 planches, d'après ses dessins, représentant des sujets de l'histoire de Charles Ier[2].

270. HEUDE (Nicolas), peintre.

Heude, membre de l'Académie de peinture, fut exclu de cette compagnie, en 1673, pour s'être établi en Angleterre sans la permission du roi[3]; il y fut réadmis le 15 avril 1673, mais chassé par ordre du roi, comme protestant, le 31 janvier 1682; il retourna alors à Londres. Heude travailla dans la manière de Verrio, qui l'employa dans plusieurs de ses ouvrages. « L'escalier de l'hôtel de lord Tyrconnel, dans Arlington-Street, aujourd'hui démoli, était orné de ses

[1] *Walpole*, t. II, p. 604. — *D'Argenville*. — *Mariette*, t. I, p. 368. — *D'Argens*, p. 433.

[2] Voy. au Cabinet des estampes.

[3] Registres de l'Académie, séance du 31 janvier 1673.

peintures, et dans cet ouvrage, ainsi que dans un plafond qu'il a peint à Bulstrode, il s'étoit représenté lui-même et y avoit ajouté son nom. C'est de lui qu'a appris à dessiner M. Carpenter, le sculpteur [1]. »

271. MICHELIN (Jean), peintre d'histoire,
né à Langres, mort à Londres le 1er mars 1696, à 73 ans.

Michelin, reçu à l'Académie en 1660, en fut exclu par ordre du roi, le 10 octobre 1681, comme protestant. Reynez nous apprend qu'il mourut à Londres, où il s'était retiré [2].

272. CHAUVEAU (Louis), peintre,
né à Paris en 1657 ou 1658, vivait encore en 1695.

Louis Chauveau, fils aîné de François Chauveau le graveur, s'adonna à la peinture et alla s'établir avantageusement en Angleterre [3].

273. RIGAUD (Hyacinthe) (voir le no 1).

Rigaud fit : en 1693, le portrait de milord Montcassel et deux copies de ce portrait; — en 1695, le portrait du marquis de Jersey; — en 1698, les portraits de milord Portland et de son fils; — en 1700, le portrait de Prior, gravé par Cl. Duflos, en 1712 [4].

274. DESGOTS [5] (Claude), architecte, mort en 1734.

Blondel [6] cite Desgots parmi les architectes qui ont excellé dans la décoration des jardins; il le met sur la même ligne que Le Nôtre, dont il était le neveu, et l'appelle le célèbre Desgots. En 1700, il succéda à son oncle, dans la charge de contrôleur général des bâtiments, dont le roi lui avait accordé la survivance avant la mort de Le Nôtre. « Il est aussi dessinateur des jardins de S. M., qui luy vient de donner 2,000 livres de pension. Il est fort habile et fort estimé. Il n'y a pas longtemps qu'il a fait un voyage en An-

[1] *Mariette*, trad. mss. de Walpole, t. III, p. 117.

[2] Mon ami M. G. Duplessis, qui va prochainement publier la liste de Reynez, a bien voulu me donner ce renseignement. — Voir la liste des académiciens publiée dans les Archives de l'art français.

[3] Vie de F. Chauveau, etc., par Papillon, réimprimée par MM. Arnauldet, Chéron, de Montaiglon; broch. in-8o, 1854, Paris, Jeannet, p. 15.

[4] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sc., p. 156, 157, 160, 167.

[5] On écrit encore ce nom Desgotz, des Gots, des Gotz, d'Égos.

[6] Architecture françoise, t. I, p. 45 et 238.

gleterre, où il a fait travailler aux jardins de S. M. Britannique, qui l'a renvoyé avec beaucoup de louanges et de présents [1]. »

275. COYZEVOX (Charles-Antoine), sculpteur,
né à Lyon le 29 sept. 1640, mort à Paris le 10 avril 1720. Élève de Lerambert.

Coyzevox fit le buste de Prior, secrétaire de l'ambassade d'Angleterre en France, en 1699 et 1700, auquel Louis XIV fit présent de ce beau buste qui est aujourd'hui sur le tombeau du poëte, à Westminster.

276. MIGNARD (Paul), peintre.

« Paul Mignard, qui quitta la France pour venir augmenter le nombre de nos artistes, était fils de Nicolas Mignard d'Avignon, et neveu du célèbre Mignard. L'on voit une estampe gravée par Paul Vansomer, d'après un portrait de la comtesse de Meath, peint par Mignard, et l'on trouve aussi, exécutées par les deux mêmes mains, les deux filles aînées du duc de Marlborough, les ladies Henriette et Anne [2]. »

277. BENOIST (Antoine), premier sculpteur en cire de Louis XIV,
né à Paris, mort le 9 avril 1717, à 86 ans.

Benoist travailla quelque temps en Angleterre et y fit plusieurs bustes en cire [3].

278. LE MARCHAND (David), sculpteur en ivoire,
né à Dieppe, mort en 1726.

Le Marchand passa quelques années en Angleterre, sous le règne de Guillaume III, et sculpta un grand nombre de têtes en bas-relief et quelques figures entières en ivoire. Il a fait aussi le médaillon de M. West en ovale; — le buste de lord Somers, qui appartient à lord Oxford; — le buste d'Isaac Newton; — le médaillon de Charles Marbury. Il a signé quelquefois ses ouvrages : D. L. M. [4].

279. PRELLEUR (Pierre), compositeur de musique.

Prelleur se fixa à Londres, dans les premières années du XVIIIe siècle; en 1728, il était organiste à l'église de Saint-Alban. Il fut en-

[1] Mercure galant, septembre 1700, p. 280.
[2] *Mariette*, traduction manuscrite de Walpole, t. III, p. 144.
[3] *Nagler. Füssli.* Liste des académiciens, publiée par M. Duvivier et par nous, dans le t. I des Archives de l'art français.
[4] *Walpole*, t. II, p. 625.

suite claveciniste du théâtre de Goodmanfield; pendant plusieurs années il composa la musique des ballets qu'on y représentait. En 1736, il était organiste de l'église du Christ, à Middlesex [1].

280. PARMENTIER (Jacques), peintre d'histoire à fresque, né en 1658, mort le 2 décembre 1730, à Londres, âgé de 72 ans. Élève et neveu de Sébastien Bourdon.

Parmentier avait déjà produit quelques tableaux estimables, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le força de se rendre en Angleterre. Il fut employé à Montagu-House par de La Fosse, pour l'aider dans des travaux secondaires. Il fit aussi des ouvrages pour des églises et pour quelques édifices publics, mais sans faire fortune. Guillaume III l'envoya ensuite à Loo, en Hollande, où il fit trois plafonds; mais il se brouilla avec l'architecte Marot, directeur des travaux, dont il avait fait le portrait (gravé par J. Gole), et se rendit à La Haye; il y peignit le plafond de la salle d'assemblée de l'ancien château et fit aussi pour cette salle deux tableaux, placés sur les cheminées, et représentant la Constance et la Prudence [2]. Parmentier revint à Londres; mais n'y trouvant pas d'occupation, il alla dans le comté d'York, où il fit, pendant plusieurs années, des portraits et de la peinture d'histoire. On voyait de lui, dans l'église de Hull, un tableau d'autel; dans l'église de Saint-Pierre, à Leeds, Moyse recevant la loi, tableau fort vanté par Thoresby; à Painter's-Hall, l'histoire de Diane et Endymion. Son meilleur ouvrage est un escalier à Worksop. En 1721, il revint à Londres, dans l'espérance de succéder à Laguerre, qui venait de mourir; mais il ne réussit pas à le remplacer, et il allait partir pour Amsterdam, quand il mourut. P. Van Gunst et B. Audran ont gravé d'après Parmentier le portrait de Saint-Évremond [3].

281. DESPORTES (François), peintre d'animaux, né le 24 février 1661, à Champigneul [4], mort le 15 avril 1743, à Paris.

Desportes avait une grande réputation en Angleterre où ses œuvres étaient fort recherchées et ornaient les hôtels de lord Stanhope, du duc de Richmond, de lord Bolingbroke et de lord

[1] *Fétis*, Dictionnaire universel des musiciens.

[2] Guide ou Nouvelle description de La Haye et de ses environs, 1 vol. in-8°. La Haye, 1785; p. 128.

[3] *Walpole*, t. II, p. 631. — *Nagler*.

[4] En Champagne.

Vidvoot, lorsqu'en 1713 il se rendit à Londres à la suite du duc d'Aumont, que Louis XIV y envoyait en qualité d'ambassadeur auprès de la reine Anne. Pendant les six mois que Desportes passa en Angleterre, il fit un grand nombre de tableaux et en vendit beaucoup qu'il avait apportés de France[1].

282. LAGUERRE (Louis), peintre d'histoire, né à Paris en 1663, mort le 20 avril 1721, à Londres. Élève de Le Brun et filleul de Louis XIV.

Laguerre vint en Angleterre en 1683 avec Ricard, peintre d'architecture, et tous les deux furent employés par Verrio; Laguerre fit pour lui une grande peinture à l'hôpital de Saint-Barthélemy. Depuis il exécuta un grand nombre de plafonds de salons et d'escaliers, surtout chez lord Exeter, à Burleigh; — il a peint l'escalier de Old-Devonshire-house, dans Piccadilly; — l'escalier et le salon de Buckingham-house; — l'escalier à Petworth; le sujet est la vie d'Élisabeth, duchesse de Somerset; — plusieurs appartements à Burleigh-on-the-Hill, où il a représenté les Césars; — quelques peintures à Marlborough-house, au parc de Saint-James. — Le salon du château de Blenheim est son meilleur ouvrage; il y a peint : au plafond, la figure allégorique du duc de Marlborough, dans un char triomphal, arrêté par la Paix au milieu de ses victoires, et le Temps qui l'avertit de la rapidité de sa course; sur les murs de ce salon il a représenté en six compartiments les nations de la terre : Français, Anglais, Écossais; — Espagnols; — Maures et Nègres; — Chinois et Tartares; — Turcs; — Hollandais et Suédois.

Laguerre fit pour le roi Guillaume, à Hampton-Court, les travaux d'Hercule. Il fut choisi pour décorer la coupole de Saint-Paul, mais il fut mis de côté par les intrigues de Thornhill. Laguerre fit ensuite pour sir Godfrey Kneller de belles peintures à l'escalier de sa maison à Witton. Au moment de l'union de l'Angleterre et de l'Écosse, la reine Anne lui fit faire les cartons d'une suite de tapisseries, dans lesquelles il mit les portraits de Sa Majesté et des principaux ministres, mais ces cartons n'ont pas été exécutés. Laguerre fit aussi quelques dessins pour les graveurs. Simon a gravé d'après un tableau de lui le portrait de W. comte de Cadogan, in-folio[2]. A une taverne, à

[1] Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, t. II, p. 105. — *Mariette*, t. II, p. 99.

[2] Catalogue d'Évan, nº 1707.

Drury-Lane, où était un club d'artistes, Laguerre a peint, en clair obscur, une bacchanale.

En 1711, il fut nommé directeur de l'Académie de peinture établie à Londres. Thornhill lui doit beaucoup, et il fut aussi imité par Riario, Johnson, Brown et plusieurs autres peintres [1].

283. D'AGAR (Jacques), peintre de portraits, né à Paris en 1640, mort à Copenhague en 1716 [2] — (voir le n° 409).

D'Agar peignit d'abord l'histoire, puis se consacra exclusivement au portrait. Reçu à l'Académie en 1675, il en fut exclu le 31 janvier 1682 comme protestant. Il alla à Copenhague et fut nommé peintre de la cour par Christian V, titre qu'il conserva sous le successeur de ce roi, Frédéric IV. D'Agar se rendit à Londres avec la permission de Frédéric IV, au commencement du XVIIIe siècle; il y fit plusieurs portraits pendant le règne de la reine Anne, puis il retourna en Danemarck. Voici les portraits gravés d'après D'Agar : lady Carteret, depuis comtesse de Granville, in-folio, Simon; — Marie Lane, comtesse de Macclesfield [3], in-folio, Faber; — Marie Churchill, duchesse de Montagu [4], in-folio, Simon; — Fr. Page, gravé par Vertue; — Bessy Savage, comtesse de Rochford, in-fol., Smith; — Thomas, comte de Stafford, gravé par J. Simon; — Anne Churchill, comtesse de Sunderland, morte en 1715, in-fol., par Simon; — Watson, gravé en 1708, par Smith [5]; — le roi de Danemarck, Christian V, en habit de l'ordre de l'Éléphant, gravé par Hub. Schaten [6].

284. D'AGAR (C.), fils du précédent, peintre de portraits, mort en mai 1723, à 54 ans — (voir le n° 410).

D'Agar vint jeune en Angleterre et eut beaucoup de travaux quoique ayant peu de mérite; — peut-être quelques-uns des portraits attribués à son père sont-ils de lui. Il laissa un fils qui suivit la même profession.

1 *Walpole*, t. II, p. 645. — Voir aussi le Dictionnaire de Pilkington.
2 Heineken le dit élève de Ferdinand Voet.
3 Morte en 1753.
4 Morte en 1751.
5 *Evan's* Catalogue, nos 11005, 10139, 21863, 8959, 19407, 6748, 4575. — *Walpole*, t. II, p. 651.
6 *Heineken*.
7 *Walpole*, t. II, p. 653.

285. RAOUX (Jean), peintre de portraits (voir le nº 112).

Après avoir refusé au cardinal Dubois d'aller en Espagne, le désir de voyager et peut-être l'appât du gain décidèrent Raoux à passer en Angleterre; il s'y rendit au mois de septembre 1720, et fit en ce pays quelques portraits. Sa mauvaise santé l'obligea de revenir à Paris après huit mois d'absence [1]. S. Cousins a gravé, d'après un tableau de Raoux, faisant partie de la collection William Lake et intitulé le lever de soleil de l'Amour; le sujet est une fort jolie fille lisant une lettre; l'effet de lumière est bien entendu.

286. WATTEAU (Antoine), peintre de fêtes galantes, né à Valenciennes en 1684, mort à Nogent le 18 juillet 1721.

Watteau vint en Angleterre en 1720, afin de consulter le docteur Meade pour lequel il fit deux tableaux, une conversation pastorale et une compagnie de comédiens italiens. Selon Gersaint, il fut très-occupé pendant le séjour qu'il fit à Londres; ses ouvrages étaient fort recherchés et bien payés; c'est là où il commença à prendre du goût pour l'argent, dont il n'avait fait jusqu'alors aucun cas. Le mauvais air de Londres, ayant achevé de déranger sa santé, il revint à Paris en 1721 et mourut peu après [2]. Longtemps méconnues en France, les œuvres de Watteau ont été achetées en grand nombre par des Anglais. Il est évident que notre grand artiste a exercé par sa fantaisie, son originalité, son *humour* et sa couleur, une grande influence sur l'école anglaise moderne.

287. MEUSNIER (Philippe).

Ce peintre était fils aîné de Philippe Meusnier et élève de Largillière; il se fixa en Angleterre et y mourut [3].

288. PESNE (Antoine) (voir le nº 134.)

289. DELATOUR (Quentin), p. de portraits au pastel (voir le nº 186).

Pendant le congrès de Cambrai, Delatour se rendit dans cette ville (1725), où le beau portrait qu'il fit d'un ambassadeur d'Espa-

[1] *L'abbé Fontenai*, Dictionnaire des artistes. — *D'Argenville.*

[2] *Walpole*, t. II, p. 679. — *Gersaint*, Vie de Watteau, dans le Catalogue de Quentin de Lorangère, Paris, 1744.

[3] *Nagler.*

gne, décida l'ambassadeur d'Angleterre à amener à Londres le jeune portraitiste; il y séjourna jusqu'en 1727, qu'il revint à Paris [1].

290. ROUBILLAC [2] (Louis-François), sculpteur,
né à Lyon en 1695, mort à Londres le 11 janv. 1762. Élève de Balthazar, de Dresde, sculpteur de l'électeur de Saxe, et de N. Coustou. — 2e grand prix en 1730.

Roubillac n'a pu venir à Londres en 1720, comme on le dit dans ses biographies anglaises, puisqu'il était encore en France en 1730, et qu'il y remportait le second grand prix de sculpture. D'ailleurs, ce n'est que vers 1744, qu'on commence à parler de lui en Angleterre [3]. Vers cette époque, il exécuta la statue de Hændel, pour le jardin du Vauxhall; Hændel, plein de vie, est représenté dans la méditation extatique du compositeur; cette belle statue fonda la réputation de son auteur, qui alla sans cesse en augmentant.

Roubillac introduisit en Angleterre la sculpture monumentale et historique. Ce fut un réformateur qui donna un grand élan à la sculpture, en sortant cet art de l'imitation servile de la nature pour le lancer dans la représentation poétique des sentiments et de l'expression. On en était encore en Angleterre, avant Roubillac, au goût et aux procédés de la sculpture gothique; il changea tout et y apporta le goût de l'antiquité qu'il connaissait parfaitement [4]. C'était un homme d'un grand sentiment poétique, d'un enthousiasme sans limite, d'une ardeur incroyable au travail, d'un grand désintéressement, ne travaillant que pour la gloire et sa réputation. Il mourut pauvre. Les œuvres de Roubillac sont:

La statue de Hændel pour le jardin du Vauxhall.

Le monument du duc John d'Argyle, à Westminster; le noble guerrier et orateur est étendu expirant au pied d'une pyramide sur laquelle l'Histoire écrit ses actions, tandis que Minerve le regarde avec tristesse et que l'Éloquence déplore sa mort. Walpole regardait la statue du duc d'Argyle comme parfaite et pleine de beauté; Canova la reconnaissait pour une des plus belles qu'il eût vues en Angleterre.

Les monuments du duc et de la duchesse de Montagu, à Bough-

[1] Notice sur Delatour par l'*abbé Pluquet*, broch. in-8o; 1789, Saint-Quentin.

[2] C'est ainsi que son nom est écrit dans les registres de l'Académie et non pas Roubiliac.

[3] On ne peut s'expliquer comment un tel homme serait resté 24 ans en Angleterre sans y faire quelque œuvre qui ait attiré l'attention sur lui.

[4] Il n'alla pourtant à Rome qu'à cinquante ans, en 1745.

ton [1], dans le Northamptonshire; c'est une des plus belles créations du ciseau de Roubillac.

La statue du célèbre Duncan Forbes, président du collége de justice à Édimbourg.

La statue de Georges Ier, à Senate-House à Cambridge.

La statue du duc Charles de Somerset, dit l'Orgueilleux, chancelier de Cambridge, dans la maison de Van Dick, à Cambridge.

Le monument de sir Peter Warren, à Westminster [2].

Le monument du général Marshall Wade, à Westminster. Ces deux derniers ouvrages, faits par ordre du gouvernement, ont coûté plus d'argent que d'invention, dit Walpole, et ne sont admirés que par la multitude ignorante.

La statue de Newton, au collége de la Trinité à Cambridge, regardée comme la plus belle statue qui existe en Angleterre.

La statue de Shakespeare, achevée en 1758 pour David Garrick, et placée depuis au British-Museum.

Les six bustes du collége de la Trinité à Cambridge, qui sont placés parmi ses plus beaux ouvrages; nous ne connaissons que trois des personnages qu'ils représentent : Newton, Ray, Willoughby.

Il fit pour le prince de Galles, Frédéric, quatre beaux bustes de Spencer, de Shakespeare, de Milton et de Dryden; le prince les donna à Pope, et ils sont aujourd'hui placés à Hagley, dans le Worcestershire.

Un buste de Pope, aujourd'hui dans la collection de M. Watson Taylor.

Le buste de sir Robert Walpole, à Haughton.

Le buste du docteur Frewer, à la bibliothèque de Christ-Church, à Oxford.

Le modèle en plâtre du buste du comte de Leicester, sculpté en marbre par Chantrey, et placé dans la galerie de M. Coke, à Holkham.

Le monument de mistress Nightingale, à Westminster [3].

Le monument de Hændel, à Westminster (son dernier ouvrage).

Le monument de lord et de lady Bolingbroke, à Battersea.

Le monument de l'évêque Hough, dans la cathédrale de Worcester.

[1] Walpole dit : à Warton. — [2] Exécuté en 1758.

[3] Son mari essaie de la défendre contre la Mort représentée par un squelette d'une exactitude anatomique assez laide.

On cite encore comme étant de Roubillac, une statue de lady Middleton; une statue de Locke, à Christ-Church; la Religion, à Gopsal; le buste du docteur Mead [1].

On a gravé d'après Roubillac plusieurs planches : nous connaissons les portraits d'Édouard Capell, gravé par *A. Smith*; — du général James Flemming, gravé par *A. Walker*, d'après le médaillon qui est sur son monument, à Westminster; — d'Isaac Ware, architecte, d'après un buste; in-4°, sans nom de graveur; — d'Edmond Warren, gravé par *Jones*, 1778 [2].

Le portrait de Roubillac a été fait à Londres par un peintre français nommé Adrien Carpentier; il est représenté modelant la statue de Shakespeare; ce portrait a été gravé en 1765 par Martin [3].

291. VANLOO (Jean-Baptiste), peintre de portraits, né à Aix le 11 janv. 1684, y mourut le 19 sept. 1745. Élève de son père L. Vanloo.

J.-B. Vanloo vint en 1737 [4] en Angleterre. Ses premiers ouvrages furent les portraits de Colley Cibber [5] et d'Owen Mac Swinney, qui lui donnèrent beaucoup de réputation et de travaux; il fut bientôt le plus occupé de tous les peintres, surtout après avoir fait le portrait de Walpole (1739): dès que les courtisans eurent vu cette belle peinture, ils se firent inscrire sur le catalogue de Vanloo. La vogue qu'eut cet artiste, dit le marquis d'Argens [6], lui fit gagner 300,000 livres. « Il fit un grand nombre de portraits qui lui valurent beaucoup, dit Mariette sans préciser le chiffre, car l'Angleterre est le pays où il se fait le plus de portraits et où ils sont mieux payés [7]. » Ses ressemblances étaient très-vraies, mais peu favorables, et ses têtes colorées avec vigueur. Il ne faisait guère que les têtes de ses portraits; les draperies étaient confiées à Vanaken et à deux élèves de Vanloo, à l'allemand Eccardt et à Root. Vanloo

[1] *Walpole*, t. III, p. 759. — *Allan Cunningham*, the lives of the most eminent british painters, sculptors and architects, t. III, p. 31-67; 1830, London, petit in-8°; (The family library). — Voy. aussi *Dallaway*, les Beaux-Arts en Angleterre. — *Waagen*, t. III, p. 226.

[2] *Evan's* Catalogue, nos 1809, 15946, 10936, 10961.

[3] *Paignon Dijonval*, p. 318.

[4] *Walpole* et *Mariette*. Les Mss. de l'École des beaux-arts disent 1738, et d'Argenville 1735.

[5] C'est une erreur de Walpole; Vanloo n'a peint ce portrait qu'en 1740.

[6] Page 201.

[7] Page 238 du manuscrit de l'Abecedario.

introduisit en Angleterre une nouvelle manière de peindre le portrait. Ses peintures étaient très-finies, naturelles et soignées partout. Il était laborieux et demandait cinq séances pour chaque personne qu'il peignait [1]. Le climat de Londres l'ayant rendu malade, Vanloo revint en France en 1742.

Nous ne connaissons des portraits de Vanloo que ceux qui ont été gravés; en voici la liste [2] :

Lord John Hervey, comte de Bristol; in-folio, gravé par *Faber*.

L'acteur et poëte Colley Cibber, peint en 1740; gravé par *Hopwood* et *G. v. Gucht*.

Le même avec sa fille, gravé par *E. Fischer*, in-folio.

Frédéric-Louis, prince de Galles; gravé par *Baron* (à Hampton-Court).

Augusta de Saxe, princesse de Galles, sa femme; gravé par *Baron* [3].

Lord John Gower; in-folio, gravé par *Faber*.

Ch. Fitzroy, duc de Grafton, peint en 1739; gravé par *Faber*.

John James Heiddeger; gravé par *Faber*.

William Murray, comte de Mansfield; gravé par *Basire* et par *A. Baillie*.

Ch. duc de Marlborough; gravé par *W. James*.

Owen Mac Swinney; gravé par *J. Faber*.

Stephen Poyntz, précepteur du duc de Cumberland; gravé par *Faber*.

Ch. duc de Richmond, Aubigny et Lenox; gravé par *Faber*.

Richard Lumley, comte de Scarborough; gravé par *Hall*.

Thomas Sherlock, évêque de Bangor, peint en 1740; gravé par *Ardell* et *Ravenet*.

La Signora Spilleta; gravé par *Corbutt* et par *Spooner*.

James, comte de Stanhope (mort en 1721); gravé par *Hall* [4].

Richard Temple, vicomte Cobham; gravé par *Bickham*.

Le même, d'après une peinture de Vanloo, à Stove, gravé par *Knight*.

Ethelreda Harrison, vicomtesse de Townshend; gravé par *Faber*.

[1] *Walpole*, t. II, p. 714.

[2] Dressée d'après les Catalogues d'Évan et de Bromley, et aussi d'après les pièces.

[3] Ces deux portraits sont dans le t. III de Boydell.

[4] Ce portrait a sans doute été peint à Paris.

Horace Walpole, peint en 1739; gravé par *J. Simon*, par *G. Duchange*, et par *Dupuis*.

Robert Walpole; gravé par *Faber* et par *Watson*.

Gérard Van Neck, marchand de Londres; gravé par *Ardell*[1].

292. CLERMONT.

Clermont, français, resta plusieurs années en Angleterre; il peignit des grotesques avec des feuillages, des oiseaux et des singes, et exécuta plusieurs plafonds et beaucoup d'ornements de bâtiments dans les jardins, particulièrement :

Une galerie pour Frédéric, prince de Galles, à Kew. — Deux temples dans l'île des Singes, près Windsor, pour le duc de Marlborough. — Le plafond de la galerie de lord Radnor. — « Celui de ma bibliothéque gothique[2] », à Twickenham. — Les côtés de la salle à manger de lord Strafford, dans Saint-Jame's square, d'après les loges de Raphaël. — Un plafond pour lord Northumberland, à Sion. — Clermont revint en France en 1754[3].

293. LABELYE (Charles) architecte, né en Bourgogne ou à Vevay en Suisse, mort à Paris en 1762.

« Charles Labelye, artiste célèbre en son temps, fonda sa gloire en Angleterre par une construction grandiose, le pont de Westminster à Londres[4]. » Il l'acheva en 1750 et fut remercié. Mariette dit en parlant de Labelye : « Il a été un excellent ingénieur que les Anglois avoient attiré chez eux et qui leur a bâti le pont de Westminster en se servant de moyens qui ont rendu facile une opération qui avoit effrayé jusqu'alors et qu'on avoit même regardée comme impraticable, vu l'extrême largeur de la Tamise dans l'endroit où ce pont est assis, et les inconvénients de la marée qui s'y fait sentir. Il est venu mourir à Paris, se plaignant beaucoup des Anglois[5]...» Il passe pour avoir écrit un livre sur cette construction qui dura douze ans, et qui avait affaibli considérablement sa santé.

[1] *Dandré-Bardon*, Vie de J.-B. Van Loo, in-12; Paris 1779.
[2] C'est Walpole qui parle.
[3] *Walpole*, t. II, p. 716.
[4] *Nagler*.
[5] *Mariette*, Abecedario, t. III, p. 29.

294. L'ARCHITECTURE EN ANGLETERRE.

Dès le XVIIe siècle, les architectes anglais imitaient l'architecture française. Toutes les œuvres de Ch. Wren, de Nicolas Hawksmoor, de Riply, de Kent, offrent les traces les plus évidentes de l'étude de nos monuments. Christophe Wren avait surtout étudié notre architecture, comme on s'en aperçoit à Saint-Paul, au palais de Hampton-Court, à l'hôpital de Greenwich; aussi Walpole dit que malheureusement Wren n'avait voyagé qu'en France. — Le collége de la reine, à Oxford, bâti par Hawksmoor, architecte médiocre, est un si remarquable monument, et ressemble tellement au Luxembourg, que Dallaway croit qu'il a été élevé d'après des dessins rapportés de France par Wren, le maître de Hawksmoor. — Le jardin de la cour, à New-College, autre œuvre de Hawksmoor, est une pure imitation de Versailles. — Les châteaux de Houghton et de Holkam, construits par Riply et par Kent, et qui ont eu tant d'influence sur l'architecture en Angleterre, sont entièrement dans le style français[1].

295. SULLIVAN (Louis), peintre de paysages et graveur à l'eau-forte, né à Troyes en 1698.

Sullivan a beaucoup travaillé à Londres. On cite de lui : une vue de l'intérieur d'un parc, dessinée et gravée en 1751; — six vues de maisons de plaisance en Angleterre, dessinées et gravées à Londres en 1759[2].

296. TOCQUÉ, peintre de portraits (voir le n° 10).

Tocqué exposa en 1753 le portrait de Milord Albemarle.

297. ACADÉMIE ROYALE D'ÉDIMBOURG.

Le duc Hamilton fonda, en 1754, l'Académie d'Édimbourg sur le modèle de celle de Paris[3]. En 1769, le roi Georges III créa l'Académie royale en prenant aussi celle de Paris pour modèle.

298. VANLOO (Louis-Michel), peintre de portraits, né à Toulon le 2 mars 1707, m. à Paris le 20 mars 1771. Fils et élève de J.-B. Vanloo.

Louis-Michel Vanloo avait accompagné son père, en 1737, lorsqu'il était venu en Angleterre[4], et retourna à Londres, en 1764. « Il

[1] *Dallaway*, t. I, p. 111, 112, 162. — *Aubry*, Oxonii dux poeticus, in-8°, 1795.
[2] *Paignon Dijonval*, p. 290.
[3] *Janneck*, p. 326. — [4] *Walpole*, t. II, p 714.

a cru, dit Mariette, travailler plus lucrativement à Londres, et il y est allé en 1764. J'entends dire que ses espérances n'ont pas été absolument remplies. Il y a trouvé des peintres de portraits qui sont Anglois et qui ont les vœux de la nation. Il est difficile de surmonter un pareil obstacle, surtout dans un pays où nos artistes ne jouissent pas d'une assez grande réputation, même ceux qui le méritent le plus. Il est revenu à Paris en 1765. »

299. VANLOO (Carle) (voir le nº 154).

Nous trouvons, dans le catalogue de Bromley, que C. Vanloo fit le portrait, sans nul doute en France, de John Gower, comte Gower, mort en 1754, et que ce portrait a été gravé en 1743 par J. Faber.

300. PILLEMENT (Jean), peintre (voir le nº 12).

Pillement, peintre, dessinateur et graveur, né à Lyon, reçut les premières notions de son art dans sa ville natale, vint se perfectionner à Paris, et alla ensuite à Londres, où ses ouvrages obtinrent un grand succès. Füssli, qui parle de son séjour à Londres, ne dit rien de son voyage en Autriche, et il est difficile de savoir s'il a été en Angleterre, avant ou après son séjour à Vienne. Quoi qu'il en soit, ses paysages, ses marines, ses tableaux de genre et de fleurs, à l'huile ou au pastel, furent très-recherchés. Pillement aimait les couleurs brillantes et les contrastes d'ombre et de lumière, et ses tableaux faisaient l'effet de décors éclairés sur le théâtre, genre très-à la mode à Londres, à ce temps, et Pillement y trouva son compte, plus que dans le titre qui lui avait été conféré de peintre de la cour de Pologne[1]. J. Mason, Woollett, Canot, W. Elliot, Ravenet, Norton, J. Peak, Anne Allen, Godefroi, Lempereur, Liger, Roberts, Sherlock, Vispré, Benazech, Aveline, W. Smith, ont gravé un grand nombre de planches d'après Pillement.

301. CLÉRISSEAU (Charles-Louis), peintre et architecte, né en 1722[2], à Paris, mort en 1820.

Clérisseau, déjà connu en Angleterre par les dessins de ruines qu'il faisait à Paris, d'après ses propres compositions, et qui se

[1] *Nagler*.

[2] Mariette dit en 1718; nous prenons la date de 1722 qui est dans les registres de l'Académie.

vendaient très-cher en Angleterre, se décida à passer à Londres, en 1771. « C'est ce qu'il pouvoit faire de mieux, dit Mariette; il n'y restera pas, comme à Paris, les bras croisés [1]. »

302. PITHOU jeune, peintre sur porcelaine.

Pithou copia sur porcelaine, en 1787, le tableau de Brenet représentant la mort de Duguesclin. Cette pièce remarquable et très-grande, en porcelaine tendre, est l'une des plus belles de l'ancien Sèvres; elle a été achetée, en 1802, par le capitaine anglais Phifolds, au prix de 3,600 livres [2].

303. SERRES (Dominique), peintre de marines, né à Auch en 1730, mort en 1810 [3].

Dominique Serres se forma à Paris et se rendit en Angleterre, où il occupa, pendant quelques années, la même place dans l'école anglaise que Joseph Vernet occupait dans l'école française. Il vint à Londres, vers 1765, et, en 1771, il fut nommé professeur à l'Académie royale. Serres a fait de nombreuses marines, dont quelques-unes ont de très-grandes dimensions. L'un de ses premiers tableaux représente le retour du Roi d'un voyage maritime, avec une foule de vaisseaux pavoisés et montés par leurs matelots. Une autre toile représente la baie de Gibraltar et la flotte anglaise à l'ancre, avec les vaisseaux pris aux Espagnols. Un troisième tableau représente le Médiateur prenant deux vaisseaux français, en 1782 [4]. Ces trois grands tableaux ont été gravés par Pollard. En 1797, Serres dessina, pour être gravé par F. Jukes, la captivité de sir Sidney Smith. En 1804, son panorama de Boulogne fit une grande sensation. Serres peignit aussi une grande quantité de petites marines qui obtinrent un tel succès, que le Roi, le duc de Clarence et l'Amirauté le nommèrent leur peintre de marines. Plusieurs de ces peintures ont été gravées, toutes en grand format; — par *Canot*, la vue du port de la Trinité, à la Martinique; la vue de Sainte-Lucie; — par *Picot*, un clair de lune et un coucher de soleil; — par *Fittler*, la

[1] *Mariette*, Abecedario, t. I, p. 380.

[2] Communiqué par M. Riocreux.

[3] Pilkington se trompe quand il donne la date de 1793 pour la mort de Serres.

[4] Nous regrettons d'avoir à signaler un pareil fait et de trouver des français qui mettent leur pinceau au service de l'ennemi pour célébrer nos défaites.

victoire de la flotte anglaise, commandée par Rodney, sur la flotte française, en 1782; — par *Wilkinson*, la destruction des batteries flottantes à Gibraltar, en 1782; — par *Vivarès*, un coucher de soleil; — par *Ziegler*, une vue de la Tamise, en deux feuilles; — par *Mason*, des vues de Halifax et de Belle-Isle; — par *Picot*, six marines.

Serres a traduit du français un ouvrage de Bougard, sous le titre de : « The little sea torch or the Guide for coastings Pilots, » 1 vol. in-folio, contenant plus de 100 vues de promontoires et de phares [1].

304. SERRES (T.-T.) peintre et graveur.

T.-T. Serres, probablement le fils de Dominique Serres, vécut également à Londres. Il peignit des vues de villes anglaises, des ports, etc. On a, gravées par lui, quatre vues qui parurent coloriées [2].

305. LOUTHERBOURG (Philippe-Jacques), peintre, né à Strasbourg le 31 octobre 1740, mort à Chiswick en 1812.

Loutherbourg, élève de C. Vanloo et de Casanova, fut un peintre de batailles et de marines, de paysages, de chasses et de sujets champêtres. Ses débuts furent très-brillants. Le bon Wille, dans son journal, à la date du 25 juin 1763, nous dit : « Fut agréé à l'Académie royale M. Louterburg, de Strasbourg, d'une voix unanime. Ses paysages, au nombre de trois, qu'il présenta furent trouvés charmants, bien composés, dessinés et coloriés. C'est effectivement surprenant pour un jeune homme de 22 ans. Je me levai de ma place courir pour l'embrasser et l'introduire dans l'assemblée. » En 1767, Diderot confirmait ce jugement avec son enthousiasme ordinaire : « Grand, très-grand artiste presque en tout genre; il a fait un chemin immense et l'on ne sait jusqu'où il peut aller. » En 1771, Loutherbourg vint en Angleterre : « Il est passé à Londres, dans l'espérance d'y trouver de l'occupation et d'y remplir ses poches de guinées, et l'on dit qu'il ne s'est pas trompé.[3] » En effet, en 1771, Garrick l'engagea, à 25,000 francs d'appointements, pour composer les dessins des décorations du théâtre de

[1] Traduit de Nagler. — Voir aussi *Bryan's dictionary*.

[2] Traduit de Nagler.

[3] *Mariette*, Abecedario.

Drury-Lane ; ces décorations, d'un goût nouveau et d'un grand style, eurent beaucoup de succès. En 1781, il fut nommé membre de l'Académie royale des arts de Londres, revint ensuite à Paris, alla en Suisse et retourna en Angleterre. Il peignit alors : une revue dans le camp de Worley (collection du roi d'Angleterre); — la victoire de lord Howe sur la flotte française devant Brest, le 1er juin 1794.

Il est honteux pour un français d'avoir fait un tel tableau, lorsque ses concitoyens, qui montaient le Vengeur, à cette bataille, s'engloutissaient en chantant la Marseillaise plutôt que d'amener leur pavillon.

Loutherbourg exécuta aussi un tableau représentant le célèbre siége de Valenciennes, en 1793, par les Anglo-Autrichiens. — L'impératrice de Russie lui fit faire le passage du Danube par les Russes, sous le général Romanzow[1].

On a gravé d'après Loutherbourg : l'apothéose du capitaine Cook, in-4°, sans nom de graveur; — une Apollina contenant les médaillons de 27 musiciens célèbres, gr. in-fol., par *Landseer*; — Ossian, gr. par Middiman et Hall; — l'exhibition de l'académie de tableaux; très-jolie caricature; — plusieurs scènes de genre. (Voir son œuvre au cabinet des estampes.)

306. DUPARC (Françoise), peintre,

née à Marseille, y mourut le 17 oct. 1778. Élève de son père Ant. Duparc.

« Après la mort de J.-B. Vanloo, Françoise Duparc passa en Angleterre; Londres fut le théâtre de sa gloire; on y admira ses talents; on y enleva ses productions, et sa fortune s'y accrut en fort peu de temps; elle revint alors à Paris[2]. » Évan nous indique qu'elle a peint le portrait de W. Stanhope Harrington, comte de Northampton, mort en 1756, gravé par Ford, grand in-folio.

307. PASQUIER (Pierre), peintre en émail,

né à Villefranche, mort en 1806.

Pasquier exposa, en 1773, le portrait en émail de Georges III, roi d'Angleterre.

[1] Notice sur Loutherbourg, dans : Galerie du Belvédère, 4 vol. in-8° (voir au n° 21). — Magasin encyclopédique, 1809, t. IV, p. 39. — Encyclopædia of London.

[2] *Achard*, Histoire des hommes illustres de la Provence.

308. LAGRENÉE (Louis-Jean-François), peintre d'histoire (voir le nº 190).

Lagrenée exposa en 1775, deux tableaux représentant la Candeur et la Douceur, faits pour milord Shelburn.

309. VERNET (Joseph) (voir le nº 116).

Vernet, en 1775, fit pour milord Shelburn, un paysage montueux avec le commencement d'un orage [1].

310. ANTOINE (Jacques-Denis), architecte (voir le nº 172).

Antoine a fourni les plans d'une maison de plaisance près de Londres, pour le comte de Findelater [2].

311. DUMAREST (Rambert), graveur de médailles, né à Saint-Étienne en 1750, mort en 1806.

Dumarest passa en Angleterre comme graveur de la belle manufacture établie à Soho, près de Birmingham. Il revint en France, au commencement de la révolution, après un séjour de deux ans en Angleterre [3].

312. DROZ (Jean-Pierre), graveur de médailles, né en 1746, à la Chaux-de-Fonds, mort en 1823.

Droz alla en Angleterre vers 1789; il fut chargé de la fabrication des monnaies de cuivre et revint en France sous le Directoire.

313. BARTHÉLEMON (François-Hippolyte), compositeur, né à Bordeaux en 1731, mort à Londres en 1808.

« En 1766, Barthélemon alla à Londres, où il fit représenter son opéra de Pélopidas, qui eut un si grand succès, que Garrick vint trouver l'auteur sur-le-champ et lui proposa de travailler pour son théâtre; mais craignant qu'il ne pût composer sur des paroles anglaises, il prit une plume et se mit à écrire des vers pour un air, afin que Barthélemon s'y exerçât. Celui-ci regardait par-dessus l'épaule de Garrick, et écrivait en même temps la musique de l'air. Le grand acteur s'étant levé, remit le papier à Barthélemon en lui disant : « tenez, monsieur, voilà mes paroles » : à quoi le musicien répondit : « tenez, monsieur, voilà ma musique. »

[1] Exposé au salon de 1775.
[2] *Renou,* Notice sur Antoine, p. 6.
[3] *Gabet,* Dictionnaire des artistes.

De 1770 à 1774, Barthélemon fut chef d'orchestre du Wauxhall. Il composa pendant cette période *le Jugement de Pâris, la Ceinture enchantée, la Fille des Chênes* [1]. En 1784, nous le retrouvons à Dublin.

314. DANLOUX (Pierre), peintre d'histoire et de portraits, né à Paris en 1745, y mourut en 1808.

Danloux fit ses études en Italie et s'était déjà acquis de la réputation dans sa patrie, lorsqu'il se rendit en Angleterre pour fuir la révolution. Il s'y distingua par ses tableaux d'histoire et ses portraits. Nous connaissons les suivants qui ont été gravés : C.-W.-H. duc de Buccleugh, par Audinet, in-folio; — l'amiral Adam Duncan, par Smith; — lord Adam Gordon, par Audinet, in-folio; — l'amiral G. Keith, par Audinet, in-folio; — Henry James Montagu Scott, baron de Montagu, par Mitchell, in-folio [2]. En France, Danloux fit le portrait de Delille et il exposa en 1802, une Vestale condamnée à mort, tableau dont parle Delille dans la «Pitié.» Beljambe a gravé d'après lui, un petit sujet : un vieillard menaçant une jeune fille qui lui résiste [3].

315. MADAME LE BRUN (voir le nº 17).

Madame Le Brun séjourna à Londres de 1802 à 1805, et y fit les portraits du prince de Galles, de madame Bering et de lord Byron. Elle avait peint à Naples trois portraits de lady Hamilton qui ont été apportés en Angleterre. Madame Le Brun avait aussi peint à Rome miss Pitt en Hébé; on dit que c'est son chef-d'œuvre.

316. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères donna le 10 frimaire an XI (1802), au négociateur anglais pour le traité d'Amiens, un service de table, en porcelaine de Sèvres, fond écaille, d'une valeur de 17,640 francs [4].

317. HUET (Villiers), peintre de genre et de miniatures, né à Paris, mort à Londres en 1813. Élève de son père J.-B.-Marie Huet [5].

Huet se fit au commencement de ce siècle, une réputation assez

[1] *Félis*, Dictionnaire universel des musiciens.
[2] *Evan's* Catalogue.
[3] *Nagler*. — Biographie universelle.
[4] Renseignements communiqués par M. Riocreux.
[5] Catalogue de la collection de Bruun Neergaard.

considérable par ses portraits et ses tableaux représentant des scènes de famille, dans lesquels on remarquait l'air de vérité des têtes et la bonne exécution. Il a peint en Angleterre[1].

318. DAVID, peintre d'histoire (voir le nº 47).

Le marquis de Douglas possède le portrait en pied de l'empereur Napoléon Ier dans son cabinet; ce tableau a été acheté à David 25,000 francs; il en a fait plusieurs répétitions. — Le Bélisaire de David est aujourd'hui dans la collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.

319. GÉRARD (François) (voir le nº 18).

Gérard a fait un grand nombre de portraits de personnages anglais. En 1814, il a peint le duc de Wellington (gr. par Forster, 1818); — 1815-25, trois portraits de lady Jersey (l'un gr. par P. Adam, 1819); — 1820, lord Egerton; — Clarke, officier anglais (portrait à mi-corps); — Canning; — Seymour; — Labouchère; — lady Jefford (buste); — le général O'Connor; — lady Elgin; — le feld maréchal Beresford; — le chevalier Stuard, ambassadeur d'Angleterre. — En 1829, il a peint aussi l'Espérance, pour le marquis de Lansdowne[2].

320. ISABEY (voir le nº 19).

Isabey a fait les portraits de lord Steward, du comte Cathcart, de lord Castelreagh et du duc de Wellington[3], pendant son voyage à Londres en 1816. Le palais des rois d'Angleterre possède de cet artiste : le fameux tableau du congrès de Vienne; un autre tableau appelé la revue du Consul[4]; les portraits de l'empereur Napoléon Ier et de Marie-Louise, en costume du sacre[5].

321. FRANCIA (François-Louis-Thomas), peintre de marines à l'aquarelle, né à Calais le 21 décembre 1772, y mourut le 6 février 1839.

Francia alla se fixer à Londres, et devint membre et secrétaire perpétuel de la société des aquarellistes; c'était un très-habile

[1] *Nagler. Fiorillo.* Annales de Landon.

[2] *Lenormand.*

[3] Ce dernier gravé par Cochrane.

[4] Les chevaux ont été peints par Carle Vernet, et le tableau a été plusieurs fois gravé.

[5] Renseignements donnés par M. Isabey.

aquarelliste, et ses ouvrages ont été fort recherchés. Il a beaucoup et longtemps travaillé pour le duc d'York dont il était le peintre. Francia est revenu en France en 1817 [1].

322. CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur (voir le nº 72).

M. Cicéri a fait plusieurs décorations pour les théâtres de Londres [2].

323. LEGUAY (Étienne-Charles), peintre sur porcelaine, né à Sèvres le 25 avril 1762, mort le 1er sept. 1846.

Cet habile artiste, attaché à la manufacture de Sèvres, est l'auteur des peintures qui décorent un vase de porcelaine, de six pieds de circonférence, et qui représentent Diane triomphant des Amours. Ce beau vase, exposé au salon de 1825, fut donné au duc de Northumberland, par Charles X, au moment de son sacre [3].

324 HALÉVY (Fromental-Élie), compositeur, né à Paris le 27 mai 1799, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux arts.

M. Halévy a fait en 1850, pour le théâtre de la reine, à Londres, la musique de l'opéra italien *la Tempesta*, en trois actes [4].

324 *bis*. ADAM (Adolphe-Charles), compositeur, né le 24 juillet 1803, à Paris, mort à Paris le 3 mai 1856. Élève de Boieldieu.

Adam se rendit à Londres en 1832 et y composa la musique d'un grand ballet pour le théâtre de Covent-Garden [5].

325. LANGLACÉ (Jean-Baptiste-Gabriel), peintre sur porcelaine, né à Paris le 12 décembre 1786, mort à Versailles en 1854.

Langlacé a peint sur porcelaine, en 1838, le coup de soleil de Ruysdaël; (H. 0,85. L. 1 m.) — Cette peinture a été donnée à la reine d'Angleterre, en 1855.

326. FROMENT MEURICE (voir le nº 32).

Froment Meurice a beaucoup travaillé pour l'Angleterre; il a fait :

Quatre salières appartenant à M. le comte Williner de Bathes, de Londres. — Ces salières en argent ciselé sont couronnées de quatre

[1] *Ernest Lebeau*, Notice sur L. Francia.
[2] *Gabet*. — [3] *Gabet*. — [4] Renseignements particuliers.
[5] *Fétis*.

groupes représentant les chasses des quatre parties du monde : pour l'Europe, un chasseur d'ours; pour l'Asie, une femme surprenant un couple de gazelles; pour l'Amérique, un Indien monté sur un buffle et se défendant contre des tigres; pour l'Afrique, une négresse à cheval attaquée par un lion.

Un briquet appartenant à S. M. la reine d'Angleterre.— La boîte, émaillée bleu de ciel, est octogone; sur la face, elle est ornée d'un petit bas-relief en argent repoussé représentant Apollon conduisant son char; sur le revers d'un autre bas-relief, une vestale entretenant le feu sacré. Sur les anses sont perchés deux phénix. La boîte est supportée par quatre salamandres et surmontée d'un globe sur lequel se tient debout l'Amour, une torche à la main.

Un verre d'eau, offert par madame la duchesse d'Orléans à S. M. la reine d'Angleterre, à l'occasion du baptême d'un des enfants de celle-ci, dont madame la duchesse d'Orléans était marraine. — Ce verre d'eau, dont l'ornementation est dans le style oriental, se compose d'une carafe, d'un flacon, d'un sucrier, d'un verre et d'un plateau. Toutes les pièces sont en argent niellé et incrustées d'agates et de cornalines.

Une broche appartenant à S. M. la reine d'Angleterre. — Cette broche en platine ciselé a pour centre un groupe qui représente Saint-Georges terrassant le dragon. Le groupe est encadré dans un motif d'architecture gothique autour duquel serpente une brindille de lierre d'or et qui se divise en trois petites niches; chacune d'elles est occupée par un page, tenant l'un une bannière, l'autre une couronne, le troisième un casque.

Une montre appartenant à M. Minton, de Londres. — Sur la boîte de cette montre se trouve un petit bas-relief en argent repoussé représentant une chasse sous Louis XIII. Il est encadré d'un ruban niellé et divisé en quatre parties par des trophées de chasse, de musique, d'astronomie et de peinture en argent repoussé.

Une montre appartenant à la duchesse de Sutherland, à Londres. — La boîte est pavée de diamants au milieu desquels sont incrustées des turquoises, de manière à former une mosaïque bleue et blanche, dans un goût moresque.

Une broche appartenant à M. le duc d'Hamilton, à Londres. — Le centre du bijou est un médaillon, composé, d'un côté, de tables de diamants, et de l'autre, d'émaux de couleurs figurant des fleurs;

ce médaillon, qui se retourne à volonté, est encadré dans une bordure émaillée.

Un cachet appartenant à S. M. la reine d'Angleterre. — Un croisé, vêtu d'une cotte de mailles, et montant à l'assaut en protégeant sa tête de son écu, forme le cachet qui est tout en fer forgé et damasquiné d'or.

Un couteau de chasse appartenant à S. A. R. le prince Albert. — Un braconnier, le pied pris dans un traquenard, s'arrachant les cheveux de douleur et laissant échapper de ses poches des pièces de gibier, forme la poignée du couteau ; la garde est faite de branches de chêne entrelacées et de trophées de chasse. (Exposition de Londres en 1851.)

Toutes les pièces dont suit l'énumération, se trouvent dans le musée particulier de la reine d'Angleterre, où sont réunis les objets d'art choisis par S. M. aux expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

Un pendant de cou : Saint Georges, terrassant le dragon, forme le centre de ce bijou, qui est tout entier en or émaillé.

Une épingle en or émaillé représentant une amazone à cheval combattant un tigre.

Une épingle en or émaillé : la Vérité nue tenant à la main un miroir formé d'un diamant.

Une bonbonnière en agate arborisée; elle est encadrée d'ornements d'émail bleu de ciel parsemé de rubis ; le bouton est formé par trois petits pages en argent ciselé, qui n'ont pas plus d'un centimètre de hauteur.

Un bracelet : la tresse est formée de petits génies ailés, en platine ciselé, et enlacés dans des branches de lierre émaillées et à fruits de rubis.

Une bague, dont le corps en acier ciselé est repercé à jour ; sur l'acier se détachent trois figurines d'or : sainte Cécile et deux petits anges musiciens.

Une broche en or, formée d'une guirlande fenestrée et rehaussée d'émaux blancs, noirs et roses; le cœur de la broche et les pendeloques sont en émeraudes, grenats, perles et diamants.

Un bracelet en fer ciselé, composé d'une branche de lierre à baies d'or; dans les entrelacs se détachent des oiseaux en argent et des fleurs en or de diverses couleurs.

Un cachet en fer ciselé; la pomme est formée par une salamandre qui se débat au milieu des flammes; le support est orné de branches de houx en fer se détachant sur un fond d'or [1].

327. DAVID (d'Angers) (voir le nº 161.)

L'Angleterre doit à David : le buste colossal en marbre de Jérémie Bentham, à Londres; — le buste en marbre de mistress Amélie Opie, femme de lettres, à Norwich.

328. FORSTER (voir le nº 30).

M. Forster a gravé, en 1846, le portrait de la reine Victoria d'après Winterhalter. La reine d'Angleterre voulut avoir la gravure de son portrait faite par M. Forster, après avoir admiré sa belle estampe des trois Grâces.

329. LOUIS (Aristide), graveur, né à Toul. Élève de Henriquel Dupont.

M. Louis a gravé le portrait du prince Albert, d'après Winterhalter; cette estampe fait pendant à celle de M. Forster.

330. BÉRANGER (Antoine), peintre sur porcelaine, né à Paris le 19 mai 1785.

M. Béranger a fait la copie du portrait du prince Albert, par Winterhalter, grandeur de l'original (H. 1m,30, L. 1m), donnée, en 1846, par le roi Louis-Philippe à la reine d'Angleterre.

331. DUCLUZEAU (Marie-Adélaïde, née Durand),
peintre sur porcelaine, née à Paris le 16 mai 1787, morte en 1849, le 2 août.

Madame Ducluzeau a fait la copie du portrait de la reine d'Angleterre par Winterhalter, donné en 1846 par le roi à la reine Victoria.

332. ORSAY (le comte Alfred d'), sculpteur.

Le comte d'Orsay a fait un Napoléon équestre en statuette [2], dont

[1] Renseignements communiqués par M. Mahler, neveu de Froment Meurice.
Les artistes employés par Froment Meurice étaient nombreux. Nous connaissons : MM. Vechte, Mulleret, Alexandre Daubergue, Fannières, Ponse, ciseleurs.—Sollier, émailleur. — Lienard, dessinateur sculpteur. — Duban et Jean Feuchère, dessinateurs.— Jean Feuchère, Rouillard, Justin, Jules Cavelier, Pradier, Schoenewerck, Pascal, Préault, pour les cires et modèles. — On aurait tort de ne pas citer aussi l'habile fondeur *Richard*.

[2] *Illustration*, t. 8, p. 385.

les répétitions en or, en argent et en bronze sont très-nombreuses en Angleterre. Il en est de même pour une statuette équestre de Wellington [1].

333. PRADIER (voir le nº 225).

Pradier a exécuté, pour la reine d'Angleterre, Sapho et Médée, deux statues en bronze de demi-grandeur [2].

334. AVISSEAU (Charles), sculpteur en terre cuite émaillée (voir le nº 163).

Notre moderne Palissy a déjà beaucoup travaillé pour l'Angleterre : il a fait pour lord Normanby un grand plat rustique, 1848; — pour M. Walter Brottesley, de Londres, une aiguière et un plateau rustique, 1849; — pour miss Watkins, de Londres, une coupe bizantine, 1849; — pour M. Marryat, de Londres, un pot à bierre avec ses armes, 1853; — pour M. Drummond, du Perthshire, en Écosse, une aiguière, en style renaissance, 1855; — pour le comte de Warwick, une vasque ou jet d'eau de salon rustique, 1855 [3].

335. HOREAU (Hector), architecte,
né en 1801, le 4 octobre, à Versailles. Élève de M. Debret.

M. Horeau a obtenu, en 1850, le prix au concours qui avait été ouvert en Angleterre pour la construction du bâtiment de l'exposition universelle de l'industrie à Londres. Mais la commission des Beaux-Arts, chargée du concours, au lieu de faire exécuter le projet Horeau, a fait construire le fameux palais de cristal proposé par M. Paxton, jardinier du duc de Devonshire.

336. BONNARDEL (Hippolyte), sculpteur,
né à Chassignol. Élève de MM. Ramey et Dumont.

M. Bonnardel a obtenu au concours, en 1850, le prix proposé par la Commission anglaise de l'exposition universelle pour le dessin des médailles à donner en récompense aux exposants.

La commission ayant décidé que les médailles seraient gravées en France, M. Domard (Joseph-François), graveur en médailles et en pierres fines, né à Paris en 1792, élève de Cartellier, a été chargé de l'exécution, de concert avec M. Bonnardel.

[1] *Illustrated London News*, août 1852, p. 120.
[2] Renseignements communiqués par M. Pradier.
[3] Renseignements communiqués par M. Avisseau.

M. Gayrard, sculpteur et graveur de médailles, membre de l'Institut, a obtenu à ce même concours une mention honorable.

337. DANTAN jeune (Jean-Pierre), sculpteur, né à Paris. Élève de Bosio.

La société des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne ayant voulu prouver la possibilité d'appliquer le zinc à la statuaire, a fait exécuter et fondre en zinc bronzé une statue de la reine Victoria, pour l'exposition de Londres. M. Dantan a fait la statue de la Reine, assise et couverte des ornements royaux. Le piédestal, d'un goût nouveau, a été fait sur les dessins de l'architecte Louis Lenormand, et les ornements sont dus à MM. Hardouin père et fils, ornemanistes. La fonte et la ciselure ont été dirigées par M. Victor Paillard, habile fabricant de bronzes de Paris [1].

338. LOBIN (Léopold), peintre et directeur de la manuf. de vitraux de Tours, né à Loches, le 8 février 1814.

M. Lobin a fait pour une église de la banlieue de Londres des verrières représentant le Christ et les quatre Évangélistes [2].

339. DU GOUT FRANÇAIS ET DES ARTISTES FRANÇAIS DANS LES ARTS INDUSTRIELS EN ANGLETERRE.

Orfévrerie. — « L'art étranger, à vrai dire, n'est que la contre-épreuve de l'art français. L'Angleterre même, qui se défend avec tant de soin de l'imitation, nous a emprunté trois orfévres, MM. Vechte, Morel et Bisson; les deux premiers sont des émigrés volontaires; le troisième est un réfugié politique. L'exposition anglaise est ainsi une suite et un complément de la nôtre. Nous y retrouvons les principaux travaux de M. Vechte, artiste véritable et de grande valeur [3]. »

M. Vechte, sculpteur-ciseleur d'une incomparable habileté, a fait les modèles des admirables pièces d'orfévrerie exposées à Paris, en 1855, par M. Mortimer, joaillier-orfévre de S. M. la reine Victoria.

M. Joyan, sculpteur, établi à Londres, fait les modèles et dessins

[1] *Illustration*, 5 juillet 1851.

[2] *Ph. de Chennevières*, Notes de voyage sur l'état actuel des arts en province; dans l'Athenæum français, 2e année.

[3] *L. Reybaud*, L'orfévrerie à l'exposition universelle de 1855; dans le Journal des Débats du 15 novembre 1855. — Voy. aussi : l'Industrie en Europe.

des meubles et ameublements du célèbre tapissier de Londres, M. Jackson.

M. Aclin, décorateur, également établi à Londres, comme les artistes suivants, fait les dessins chez M. Crace, décorateur du Parlement.

M. Klagmann, sculpteur, a fait les modèles d'un grand nombre de pièces d'orfévrerie anglaise envoyées à l'exposition universelle de Paris, en 1855 [1].

M. Liénard (Michel-Joseph-Napoléon), sculpteur en bois et dessinateur, né le 17 septembre 1810 à La Bouille, près de Rouen, élève de M. Plantar, a fait un grand nombre de dessins pour l'Angleterre [2].

340. MOREL (Jean-Valentin), orfévre-joaillier, né à Paris le 5 avril 1794. Élève de Vachette.

Vachette, le maître de M. Morel, était un bijoutier fort célèbre à la fin du xviiie siècle; il était lui-même l'élève de Dret, le joaillier de Louis XV et l'auteur de ces charmantes pièces, tabatières et joyaux de toute sorte, que nos artistes prennent pour modèles sans arriver encore à les pouvoir reproduire. Vachette avait continué sous Louis XVI les traditions si élégantes et si capricieuses du goût français; son élève hérita de son talent et de sa prédilection pour cette belle joaillerie émaillée et gemmée des xvie et xviie siècles, dont les chefs-d'œuvre se conservent dans les vitrines du musée du Louvre. Faire de l'orfévrerie semblable, retrouver les anciens procédés et les perfectionner, tel fut le but constant de toute la vie de M. Morel.

Il était fâcheux pour un artiste doué de convictions énergiques, d'avoir un tel idéal et de pareils goûts, et de se trouver en pleine époque de David, dans un temps où l'angle droit et la surface plane étaient les ornements à la mode. Aussi M. Morel, sans fortune, sans appui, demeura-t-il simple ouvrier dans les ateliers d'orfévrerie de M. Fossin, travaillant le jour *pro fame* et la nuit *pro famâ*. A l'atelier, il faisait de l'orfévrerie d'après les dessins de son patron, et chez lui il passait une partie des nuits à étudier et à dessiner les formes des objets d'art de la Renaissance, à tâcher de retrouver les procédés des ciseleurs du xviie siècle, à rêver le

[1] Renseignements particuliers.
[2] *L'Ami de la maison*, n° 1.

moment où la tradition française serait reprise, et où l'on cesserait de faire de ce prétendu grec, inspiré ou imité d'un art qui n'avait jamais existé.

En attendant cette renaissance française, qui s'accomplit de nos jours dans quelques branches de l'art, M. Morel se préparait par de fortes études à être l'un des artisans les plus puissants de cette renaissance. Mais, en attendant aussi, il n'y avait plus d'orfévrerie en France, quoique l'on y fabriquât toujours certaines pièces dont l'admirable exécution ne peut compenser la sécheresse et la raideur des formes.

Dès le moment où le prétendu style gréco-antique du XVIIIe siècle prévalut dans les ateliers de nos orfévres, les nations étrangères cessèrent de s'adresser à nous, et firent leurs commandes à l'Angleterre où continuait à dominer ce qu'on appelle le style Louis XVI, mélange de goût français et d'un peu d'antique. C'est donc en Angleterre que s'est maintenu le style de notre ancienne orfévrerie pendant le premier tiers de ce siècle; et c'est parce que les orfévres anglais avaient conservé nos traditions qu'ils purent s'emparer de notre clientèle à l'étranger, en Russie surtout. Les choses étaient arrivées à ce point qu'en 1842, comme on le dira un peu plus loin, le prince de Radziwill commandait un service d'argenterie à Londres et non pas à Paris parce que son acquisition, disait-il, ne lui ferait aucun honneur si elle venait de France.

En 1840, M. Morel s'associa avec M. Duponchel, ancien directeur de l'Opéra. La nouvelle maison, sous l'influence de M. Morel, contribua puissamment à recréer l'orfévrerie française, et devant ses œuvres le style grec acheva de disparaître. M. Morel appliqua les procédés qu'il avait imaginés pour repousser en ronde bosse les plus grandes pièces d'or et d'argent; il reprit les traditions de l'émaillerie des XVIe et XVIIe siècles, et parvint à émailler de très-grosses pièces repoussées qu'il eût été impossible de décorer d'émaux si elles eussent été fondues. Il refit de l'orfévrerie repoussée, émaillée et gemmée comme aux beaux temps de François Ier et d'Anne d'Autriche. D'autres orfévres intelligents, Wagner, Froment-Meurice [1], travaillaient de leur côté à trouver une nouvelle

[1] Ce n'est toutefois qu'après la dissolution de la maison Morel et Duponchel, en 1846, que la maison Froment-Meurice prit son grand développement par l'acquisition de tous les ouvriers formés par M. Morel.

voie, et l'opinion des gens de goût aidant, une vraie révolution se fit dans l'art de l'orfévre qui est un sculpteur en or et en argent.

Comme il s'agit seulement d'écrire ici ce que M. Morel a fait pour l'étranger, j'arrête donc à ce point la biographie de l'artiste; je la reprendrai ailleurs et chercherai à faire connaître cet homme si remarquable, Benvenuto par l'audace du talent, Bernard Palissy par la patience, la persévérance des efforts et l'honnêteté du caractère.

Le premier grand ouvrage de M. Morel pour l'étranger a été fait en 1842; c'est le service du prince Radziwill. On sait combien alors notre orfévrerie était décriée, et à juste titre, à cause de ses formes; car l'exécution, la ciselure, la finesse des détails conservaient toujours une grande perfection. Le prince Radziwill, qui avait acheté plusieurs bijoux à M. Morel, dont il aimait le talent, lui avait parlé de son désir d'avoir un grand service d'orfévrerie; huit jours avant son départ pour la Russie, le prince annonça à l'orfévre français qu'il avait traité avec M. Mortimer de Londres, au prix de 150,000 francs, et lui montra les dessins qu'il avait reçus d'Angleterre. M. Morel se récria sur leur mauvais goût, sur le peu de parti que l'on avait su tirer de la légende qu'il s'agissait de reproduire, et pria le prince de lui confier cette entreprise. On lui objecta que le marché était conclu et que d'ailleurs, ferait-il mieux que M. Mortimer, l'opinion à Saint-Pétersbourg était trop prononcée contre le goût de l'orfévrerie française pour que personne osât confier à un orfévre parisien un travail aussi important; le prince ajouta que si son service venait de France, quelque beau fût-il, il ne lui ferait aucun honneur. Le style David et Percier était enfin arrivé à ce point de considération en Europe.

L'occasion semblait si belle à M. Morel de mettre à exécution ses idées et ses procédés, qu'il pria le prince Radziwill de lui permettre de faire les maquettes d'un service tel qu'il le comprenait; il parvint à triompher de la résistance du prince, et s'engagea à lui soumettre son projet quatre jours après; le prince lui promit de le revenir voir.

Aussitôt M. Morel, son fils, MM. Constant Sévin, Schœnewerck et Jacquemard se mirent au travail. M. Morel les excitait au nom de la gloire de la France; il s'agissait, leur disait-il dans sa patriotique ardeur, de faire une belle œuvre et de reconquérir à l'orfévrerie fran-

çaise sa vieille réputation à l'étranger. En quatre jours et quatre nuits les maquettes furent achevées, et, lorsque le prince et la princesse Radziwill vinrent visiter l'œuvre de nos artistes, ils la trouvèrent si supérieure au projet de M. Mortimer, qu'ils chargèrent M. Morel de faire le service. On paya 1,000 écus à l'habile orfévre de Londres pour ses dessins. M. Morel, par ses nouveaux procédés de repoussage, pouvait d'ailleurs exécuter le service 40,000 francs moins cher que n'avait demandé son compétiteur. Une partie de la victoire était gagnée, mais elle fut entièrement pour nous, en 1845, lorsque l'artiste arriva avec son ouvrage à Saint-Pétersbourg; ce fut un véritable triomphe; l'empereur Nicolas et toute la noblesse déclarèrent à l'envi que le service du prince Radziwill était la plus belle œuvre d'orfévrerie qui fût à Saint-Pétersbourg. L'orfévrerie française avait repris sa place, reconquis sa vieille renommée en Russie.

Le service du prince Radziwill, dont les pièces ont été gravées dans l'*Illustration* de 1845, est en argent, et se compose d'un surtout, ou pièce de milieu, de 1 mètre de haut; de deux candélabres hauts de 5 pieds; de quatre seaux à glace et de huit salières.

Le sujet du service représente une légende relative au prince Alexis, qui gouvernait le grand-duché de Lithuanie au milieu du XIIIe siècle. Un jour que le prince chassait le sanglier dans la forêt de Troski, la bête, blessée et furieuse, s'était jetée sur lui, l'avait renversé de cheval et l'eût tué, sans le courage de son garde de vénerie, Jean Radziwill. Pour récompenser ce dévoué serviteur, le prince Alexis le fit monter sur un tertre, lui ordonna de sonner trois fois du cor et lui donna toute l'étendue de terrain qu'allait couvrir le son de sa trompe.

L'épisode principal est le motif du surtout; le prince Alexis, culbuté de son cheval, va être tué par le sanglier, lorsque Jean Radziwill, à cheval, perce de son épieu le monstrueux animal à peine arrêté par les chiens. Chacun des candélabres représente un sapin, au pied duquel sont le prince et le garde-chasse qui sonne du cor. Les seaux à rafraîchir sont composés de rochers de glace, sur lesquels on chasse à l'ours blanc.

En 1844, M. Morel fit, pour le marquis de Rascali, à Milan, un grand service de table en argent dans le style Louis XV.

En 1848, M. Morel, séparé de M. Duponchel, alla s'établir à

Londres et y demeura jusqu'en 1852. Il est revenu en France, à Sèvres, après avoir reçu de la reine Victoria, le titre de son orfévre-joaillier.

M. Morel a fait pendant son séjour en Angleterre, un grand nombre de pièces importantes, desquelles vingt-six ont été vues à Londres, en 1851, à l'exposition universelle, où leur auteur obtint une récompense extraordinaire et spéciale [1]. Voici quelques détails sur ces ouvrages.

La reine Élisabeth représentée au moment où elle va rendre grâce à Dieu de la destruction de l'Armada espagnole; la reine, à cheval sur un genet d'Espagne, a été reproduite d'après le grand sceau d'Angleterre sous son règne. Le modèle de cette pièce en argent est de Cavelier; elle a 4 pieds 1/2 de haut et est repoussée au marteau. Cette pièce est restée en Angleterre.

Une coupe en agate orientale, supportée par un balustre, qui se compose d'une figure de femme sur un Triton, dont les pieds chimériques foulent des herbes marines et reposent sur un fond de sable; le pied se termine par des moulures ornées d'arabesques émaillées en relief. Une figure de femme assise sur un dauphin, tient une écharpe flottante qui forme l'anse de cette coupe, dont les extrémités sont tenues par des Amours ailés qui portent des guirlandes de fleurs. Cette magnifique pièce, dont le dessin est chez M. Morel, a été achetée 5,000 francs par l'école de dessin de Londres.

Une coupe en agate orientale, de la plus belle espèce et de la plus grande dimension; le balustre et le pied sont aussi en agate orientale. La garniture en or se compose pour les anses d'ornements enlacés les uns dans les autres, enrichis d'émaux opaques et transparents; sur chacune d'elles repose un oiseau tout d'or. Le balustre est accompagné de chimères et d'ornements émaillés en relief, au milieu desquels se placent les armes émaillées de S. A. I. la grande duchesse héritière de Russie (aujourd'hui régnante). Des arabesques répandues sur le pied d'agate et sur les moulures, également émaillées en relief, terminent cette monture. Cette coupe appartient à S. M. l'impératrice de Russie.

Douze zarfs, en or émaillé, ornés chacun de trois vues de Constantinople entourées de diamants. Ces douze pièces ont été faites

[1] Voir le rapport de M. le duc de Luynes sur l'orfévrerie à l'exposition de Londres.

pour l'ambassadeur de Turquie à Londres, qui les a offertes en présent au Sultan.

Un vase en argent doré et oxydé, entouré d'un bas-relief en repoussé, représentant une chasse du moyen âge au sanglier. Le couvercle de ce vase est surmonté d'un groupe qui représente un chasseur frappant un sanglier. Cette pièce appartient à M. Braine, en Angleterre.

Un sucrier en vermeil, d'un beau travail d'ornementation et de ciselure, fait pour le prince Kotschoubey, grand maître des cérémonies à Saint-Pétersbourg.

Une pièce de milieu en argent. Son plateau est orné de larges moulures, dont les contours brunis sont interrompus par des ornements ciselés, et porte à ses extrémités deux vases pour des fleurs, et, dans sa partie la plus large, des montants composés d'ornements qui s'élèvent et que relient des guirlandes de vigne pour supporter une corbeille qui porte aussi des fleurs. Ces ornements forment une espèce de dais sous lequel s'abrite un groupe d'enfants enlacés de pampres et jouant avec une panthère; ils sont sur un rocher qu'entoure une partie d'eau. Les lumières aussi sont portées par des enfants. Cette pièce est gravée dans l'Illustration anglaise et est restée en Angleterre.

Un coffre, de style byzantin, pour renfermer un manuscrit précieux. Pour l'exécution de cette fort belle pièce, on a suivi le plan indiqué par son propriétaire, M. Libri.

Une aiguière en cristal de roche et son plateau. — Un plateau rond en pierre. — Un vase en cristal de roche. — Un buire en cristal de roche. — Un zarf en or émaillé et orné de six vues de Constantinople. — Deux serre-papier en argent avec une cicogne et un marabout. — Deux étagères en argent doré. — Une glace de toilette en argent, style Louis XV. — Un riche service à thé en argent doré, style Louis XIV. — Trois services en argent, de style turc, chinois et Louis XV. — Deux bouts de table, pour salières, en repoussé, représentant chacun une figure conduisant un âne portant des paniers, — Quatre figures en vermeil pour salières, portant aussi des paniers style Louis XV; elles appartiennent au major Martins. Toutes ces pièces sont restées en Angleterre.

Après l'exposition, M. Morel fit un prix de course que gagna le duc de Richmond aux courses de Goodwood, en 1852. C'est une

grande coupe en argent repoussé. Le balustre représente Apollon conduisant le char du Soleil au milieu d'un nuage ; la coupe repose sur la draperie du dieu agitée par les vents. Ce motif est d'une inconcevable légèreté et d'une véritable beauté. Les deux anses de la coupe sont formés par deux Renommées qui portent des couronnes. Le dessin de cette composition est de M. Névillé ; l'ouvrage a été repoussé et ciselé par M. Morel lui-même.

Revenu en France en 1852, M. Morel a surtout travaillé pour les amateurs étrangers, qui se disputent ses œuvres. Tout le monde a vu à Paris, pendant l'exposition universelle (1855), la magnifique coupe en jaspe oriental faite pour M. Hope de Londres. Le pied de cette coupe, haute de plus d'un demi-mètre, est en argent doré recouvert de riches ornements émaillés et de style renaissance, représentant des arabesques et des mascarons émaillés sur or fin. Le balustre de la coupe, en jaspe, est un rocher sur lequel est enchaînée Andromède; au pied du rocher sont les Néréides qui s'ébattent au milieu de plantes marines en insultant à l'infortune d'Andromède. Toutes ces figures et les plantes sont en or repoussé et émaillé, à la façon du xvi[e] siècle. La coupe est tirée d'un bloc de jaspe qui pesait quatre-vingts livres; c'est la plus grosse pièce de jaspe oriental que l'on connaisse; sa taille a demandé trois ans de travail et l'invention de nombreux procédés. La coupe est décorée d'enroulements en saillie. L'anse de la coupe représente Persée combattant le dragon; ces figures, aux riches couleurs, sont en or repoussé et émaillé; il est permis de louer sans restriction les tons bleus des ailes du dragon et le rouge qui recouvre le corps de ce monstre. Sur le bord de la coupe est la figure d'un génie qui porte les armes de M. Hope, l'heureux propriétaire de ce chef-d'œuvre. Enfin, le bec de la coupe est formé par un cartouche en or émaillé qui enveloppe tout le devant de la pièce, et au milieu duquel est un grand camée, en jaspe, représentant une tête de Méduse à la chevelure de serpents en or émaillé.

La composition générale de la coupe est de M. Constant Sévin; la sculpture est de M. Schoenewerck; la peinture des émaux est de M. Richard, peintre de la manufacture de Sèvres. Le camée a été gravé par M. Morel, qui a fait tous les repoussés. La ciselure est de M. Dalbergue.

En ce moment, M. Morel exécute, pour le roi de Portugal, une

coupe en onyx avec monture en or émaillé, et, pour l'Angleterre, une douzaine de coupes en cristaux anciens, également montées en or émaillé [1].

341. ALBUMS OFFERTS A LA REINE VICTORIA.

L'Empereur des Français a offert à S. M. Britannique un album dont les dessins représentent les principaux événements de son voyage en France; ces dessins et leurs auteurs sont :

L'entrée du yacht de la reine dans le port de Boulogne, par M. Mozin.

Le débarquement de la reine, par M. Morel-Fatio.

L'arrivée à Paris, par M. Amédée Guérard.

La représentation extraordinaire à l'Opéra de Paris, par M. Eugène Lami.

La revue du Champ-de-Mars, par M. Jean Sorieul.

La promenade dans la galerie des glaces à Versailles, par M. Victor Chavet.

L'ouverture du bal à Versailles, par l'Empereur et la Reine d'Angleterre, par le même.

Le souper dans la salle de spectacle du château de Versailles, par M. Eugène Lami.

Le départ de la Reine, par M. Amédée Guérard.

L'illumination de la terrasse du parterre d'eau, à Versailles, par M. Charles-Auguste Questel, architecte du château, qui fut le directeur de cette splendide fête de Versailles.

La ville de Paris a aussi offert à S. M. Britannique un album des fêtes de l'hôtel de ville données en son honneur; les dessins de cet album, fait sous la direction de M. Baltard, architecte de la ville, ont été exécutés par M. Max Berthelin, architecte.

---

§ 2. — GRAVEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE [2]

342. ORIGINES DE LA GRAVURE EN ANGLETERRE.

Jaloux de profiter des avantages que le commerce français retirait de la vente des estampes, les Anglais résolurent d'établir chez eux

[1] Renseignements particuliers.

[2] Le nombre des graveurs français en Angleterre est si grand que nous avons cru

l'art du graveur en taille-douce, que l'on connaissait à peine en Angleterre, presque tous les graveurs anglais de ce temps ne s'occupant que de la manière noire. On fit venir un certain nombre de graveurs de France, où la gravure avait atteint, sous Louis XIV, une perfection qui n'a pas été dépassée, et où les grandes traditions de François Poilly, d'Étienne Baudet, de Claudia Stella, d'Edelinck, de Nanteuil, de Pierre Drevet et de Gérard Audran, le chef de l'école française, étaient encore vivantes.

343. DORIGNY (Nicolas), graveur,
né à Paris en 1657, mort à Paris en 1746. Élève de Gérard Audran.

Dorigny avait été étudier en Italie les grands maîtres; il y resta 28 ans et y fit de belles et nombreuses estampes[1]. En 1711, il se lia avec plusieurs Anglais de distinction qui le persuadèrent de venir dans leur pays; il y arriva en juin 1711[2]. « La feue reine d'Angleterre (la reine Anne), ayant souhaité de voir gravés les célèbres cartons de Raphaël, que l'on conserve dans le palais de Hampton-Court, elle fit proposer à Dorigny de passer à Londres. Il exécuta ce que souhaitoit S. M., et en récompense d'un si grand travail, l'on pourroit ajouter en faveur de son mérite personnel, le roy d'Angleterre à présent régnant (George Ier), luy fit l'honneur de le créer chevalier[3]. » En 1719, Dorigny avait en effet présenté à George Ier deux suites complètes des cartons de Hampton-Court. Dorigny est le premier qui ait fait de la gravure d'histoire en Angleterre; il peignit aussi quelques portraits, mais sans succès pour la ressemblance. Ses yeux devenant faibles, il revint en France en 1724. En 1725, il fut chargé par les Anglais de faire dessiner par des peintres français une suite assez considérable de compositions allégoriques en l'honneur des grands hommes de l'Angleterre. Ces dessins, de format grand in-folio, furent exécutés par Carle Vanloo et Boucher. Dorigny en a gravé deux d'après Vanloo, en 1736 et 1737; les autres furent gravés par Beauvais, Larmessin, Cochin père, Philippe Le Bas et Aubert.

devoir les grouper tous ensemble, ne plus tenir compte de l'ordre chronologique, mais les placer au contraire par ordre alphabétique.

1 *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 343.

2 *Walpole*, t. III, p. 965, et Registres de l'Académie.

3 *Mariette*, t. II, p. 117.

344. GRAVURES FAITES A PARIS POUR L'ANGLETERRE.

Les Anglais firent encore graver à Paris plusieurs grandes compositions de peintres et dessinateurs italiens. Les artistes que nous venons de nommer et Laurent Cars, Nicolas-Henri Tardieu, Claude Duflos et Bernard Lépicié firent ces diverses estampes.

345. VIVARÈS (François), graveur de paysages, né à Montpellier en 1709, mort à Londres en 1782. Élève de Le Bas.

« Cet artiste, dit M. Bryan [1], est rangé parmi les graveurs anglais à la grande mortification des français. » Je n'éprouve cependant aucune mortification à écrire que Vivarès et Dorigny, avec Ryland et Robert Strange, ces deux derniers élèves de Le Bas, ont créé l'école de gravure anglaise, et que dans cette création Vivarès a la première place et qu'il est le maître du célèbre Woolett. Son action, pour s'être exercée en Angleterre, n'en est que plus glorieuse pour la France.

Vivarès savait unir, avec la plus rare intelligence, l'eau-forte, le burin et la pointe sèche; c'est par ce procédé qu'il a donné à ses paysages la légèreté, la chaleur et la transparence qu'on admire dans ses estampes. Il fit de nombreuses et belles gravures d'après Poussin, Le Guaspre et Claude Lorrain.

Vivarès a gravé, avec Chatelain et Canot, la série de quarante-quatre paysages publiés par Boydell, d'après Claude, Le Guaspre, Lauri, Borgogne et Rembrandt. On lui doit aussi les estampes suivantes : les pêcheurs d'hommes, de P. de Cortone; — Castel-Gandolfe, du Bolonais; — Pyrame et Thisbé, du Poussin [2]; — le clair de lune, de Van der Neer; — Jonas, d'après N. et G. Poussin; — deux vues de la chaussée des Géants, d'après Drury [3]; — les bandits italiens, de Simonini [4], etc.

L'Angleterre doit à ses exemples et à ses leçons ses meilleurs graveurs dans le genre du paysage. Woolett, nous l'avons déjà dit, fut élève de Vivarès.

[1] A biographical and critical dictionary of painters and engravers, 1 vol. 1849.
[2] Tome III de Boydell.
[3] Tome IV de Boydell.
[4] Tome V de Boydell.

346. GRAVEURS ANGLAIS ÉLÈVES DE LE BAS.

En 1754, on avait fondé à Londres la société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce. Cette société, créée et richement dotée par la noblesse et par le haut commerce, envoya à Paris quelques jeunes gens, Thomas Major, Ingram, Ryland, Robert Strange, qui furent élèves de Le Bas, le graveur le plus renommé de ce temps.

Ryland et Robert Strange sont devenus des artistes célèbres; ces deux hommes, avec Ingram, Byrne et Vivarès, créèrent l'école de gravure anglaise. Le gouvernement et la société d'encouragement accordèrent une protection efficace aux graveurs anglais, et nos estampes furent frappées par des droits de douanes qui équivalaient à une véritable prohibition [1].

Robert STRANGE, né en Écosse en 1723, mort à Londres en 1792, vint en France après la défaite du Prétendant, à Culloden (1746), dans l'armée duquel il s'était engagé. Il devint l'élève de Le Bas, acquit bientôt une brillante réputation, et retourna à Londres en 1750. Strange adopta et propagea en Angleterre le goût de l'école française de ce temps [2].

« RYLAND, graveur du roi d'Angleterre, vient de Londres [3]; il étoit à Paris il y a sept ou 8 ans. — 18 avril : j'ai donné à dîner à M. Ryland. C'est un brave homme qui a bien du talent et est fort à son aise; il a 50,000 livres de pension de son roi qui lui paye, non-seulement généreusement les ouvrages qu'il lui commande, mais lui fait présent aussi de l'ouvrage même lorsqu'il est fini; chose sans exemple. — 9 mai : M. Ryland a pris congé de moi pour s'en retourner dans sa patrie : il avoit commission du roi d'Angleterre d'acheter de moi mes pièces historiques, mais des premières et des plus magnifiques épreuves, et je les ai fournies comme pour un roi. »

[1] *P.-P. Choffart*, Notice historique sur l'art de la gravure en France, broch. in-8o, 1804. — Voir aussi *H. Delaborde*, Histoire de la gravure, dans la Revue des Deux Mondes, 1850, t. VIII.

[2] *Ch. Le Blanc*, Catalogue de l'œuvre de R. Strange.

[3] Journal de Wille, 1765, 17 avril.

GRAVEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE.

347. ALIAMET (François-Germain), né à Abbeville en 1734.

Après avoir travaillé quelque temps à Paris, il passa à Londres où il se perfectionna dans la gravure au burin, sous la direction de R. Strange. Il a gravé d'une manière distinguée des portraits, des vignettes et des sujets d'histoire, ces derniers pour le recueil de Boydell[1].

348. BARON (Bernard),
né à Paris vers 1700, mort à Londres en 1762. Élève de Nicolas Tardieu.

Cet artiste distingué passa à Londres avec Dubosc et quelques autres graveurs; il y resta jusqu'à sa mort. Baron a gravé avec un égal succès le portrait et l'histoire. Plusieurs de ses gravures portent les dates de 1740, 1741 et 1743; une partie se trouve dans le tome III de Boydell. Son œuvre est très-nombreuse[2].

349. BOITARD (Louis-P.), le père, peintre et graveur,
né en France, mort à Londres, après 1760. Élève de La Fage.

Boitard alla s'établir à Londres et grava des portraits, des estampes et des planches pour les livres, entre autres 41 planches de figures d'après l'antique pour le Polymetis de Spencer, en 1747.

Son fils, L.-P. Boitard, dessinateur et graveur, était aussi établi à Londres, où il a fait plusieurs estampes[3].

350. CANOT (Pierre-Charles),
né en France en 1710, mort en 1777, à Kentishtown.

Canot a gravé un grand nombre de marines, de paysages et quelques sujets d'histoire et de genre d'après les meilleurs maîtres. Une partie de ses œuvres est dans Boydell.

351. CHATELAIN (Jean-Baptiste-Claude), dessinateur et graveur,
né à Paris vers 1710, y mourut vers 1771.

Chatelain travailla pendant quelque temps à Londres; il fut employé par Boydell à des gravures de paysages (voir n° 345).

[1] *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 207.
[2] *Huber* et *Rost*; *Heineken*; *Walpole*.
[3] *Huber* et *Rost*; *Heineken*; *Walpole*. — Peintres provinciaux, t. II, p. 247.

CHEREAU (Jacques), dit le jeune, dessinateur et graveur, né à Blois en 1694, mort à Paris en 1759. Élève de son frère François Chereau.

Il passa en Angleterre avec Dubosc; mais n'y trouvant pas son compte, il revint en France (avant 1729). Il a gravé à Londres un portrait du roi d'Angleterre Georges Ier; in-4o [1].

353. COIGNARD (S.).

Graveur français qui a fait à Londres, au commencement du xviiie siècle, quelques portraits [2].

354. COLIBERT (Nicolas), dessinateur et graveur, né à Paris vers 1750.

En 1786, il a gravé à Londres, dans la manière anglaise et de sa composition, deux sujets d'Evelina [3].

355. COURBES (Jean de), dessinateur et graveur au burin, né vers 1592; vivait du temps de l'abbé de Marolles (voir le no 454).

Ses ouvrages ne sont pas fort connus, et ceux qui le sont ne donnent pas une haute idée de ses talents. Il a beaucoup travaillé pour les libraires et aussi en Angleterre, où il a gravé les deux portraits de Philippe Sidney (in-8o) et de Marie Sidney, comtesse de Pembroke [4].

356. DAVID (Claude) (voir le no 577).

Il était en Angleterre en 1720 et y grava diverses pièces [5].

357. DELATTRE (Jean-Marie), né à Abbeville en 1746.

Il alla se fixer à Londres, où il s'appliqua particulièrement à la gravure au crayon, sous la direction de Bartolozzi. Il y travaillait dès 1778 [6].

358. DUBOSC (Claude).

Dubosc, Beauvais et Bernard Lépicié (mort en 1755) furent appelés vers 1712 en Angleterre, où ils gravèrent les cartons de Hampton-Court; cette entreprise ne réussit pas, et la publication de ces

[1] *Huber* et *Rost; Walpole.*
[2] *Bryan, Walpole.*
[3] *Huber* et *Rost.*
[4] *Huber* et *Rost.*
[5] *Walpole; Heineken.*
[6] *Huber* et *Rost.*

mêmes cartons par Dorigny fit tomber leurs gravures dans un entier discrédit [1]. Dubosc amena aussi avec lui C.-L. Benoit, qui ne resta pas longtemps en Angleterre [2]. Dubosc a gravé, avec l'aide de Beauvais et de Baron, qu'il fit venir de Paris, une suite des batailles du duc de Marlborough; en 1717, il a gravé la continence de Scipion par Poussin [3].

359. DUGUERNIER (Louis).
mort le 19 septembre 1716, à l'âge de 39 ans. Élève de Chatillon.

Duguernier vint en Angleterre, en 1708; il a gravé des frontispices et des sujets d'histoire [4].

360. DUPUIS (Charles),
né à Paris en 1685, mort en 1742. Élève de G. Duchange.

Il a gravé quelques planches de l'histoire de Charles Ier; mais, ne s'accordant pas avec Dorigny et le climat de Londres ne lui étant pas favorable, il revint à Paris [5].

361. DUPUIS (Nicolas-Gabriel), frère du précédent,
né à Paris en 1696; mort à Paris en 1770.

Selon Walpole, il a gravé pendant quelque temps en Angleterre.

362. GOUPY (Joseph), peintre et graveur,
né à Nevers en 1729, mort à Londres en 1763.

«Goupy vint en Angleterre étant encore jeune; il a publié plusieurs estampes, soit de sa composition, soit de celle de quelques autres maîtres, gravées d'une pointe facile et spirituelle.» On distingue surtout les trois paysages qu'il a gravés d'après le Bolognese, P. de Cortone et le Poussin, très-grand in-folio, trois pièces capitales et du plus grand effet. Il excellait dans la peinture à l'aquarelle; ses paysages et ses aquarelles, dans le style de Salvator Rosa, ont un grand mérite [6].

[1] *Huber* et *Rost.*
[2] *Heineken.*
[3] *Walpole.*
[4] *Walpole.*
[5] *Walpole.*
[6] *Huber* et *Rost.* — *Bryan.*

363. GRAVELOT (Hubert-François)[1], né à Paris en 1699, mort à Paris en 1773.

Il fut appelé en Angleterre, en 1733, par Cl. Dubosc, pour l'aider dans la gravure des cérémonies religieuses, qu'il publiait d'après Picart. Gravelot était un habile dessinateur et un bon graveur à l'eau-forte. Il a fait des estampes pour des livres et des dessins d'ornements et de monuments[2].

364. GRIBELIN (Simon), né à Blois en 1661, mort en 1733, à Londres.

Il vint en Angleterre vers 1680, et y grava des portraits et des sujets d'histoire, d'après les maîtres[3].

365. GRIGNION ou GRIGNON (Charles),
né en France vers 1710, florissait à Londres vers 1750.

On ignore l'époque de son établissement en Angleterre; il a eu part à plusieurs ouvrages, qui ont paru à Londres, comme aux statues antiques dessinées par Dalton, aux tapisseries du Vatican, publiées en 1753, etc. Outre cela, on a de lui plusieurs pièces d'après Hogarth, Salvator Rosa, etc.[4].

366. HUQUIER (Gabriel), peintre en pastel et graveur, né à Paris vers 1725.
Élève de son père Jacques-Gabriel Huquier.

Selon Basan, Huquier passa en Angleterre, où il fut occupé pendant plusieurs années à peindre le portrait au pastel.

367. LAGUERRE (Jean), peintre et graveur,
fils du peintre d'histoire (nº 282), mort à Londres en mars 1748.

Laguerre a peint des décors pour le théâtre de Covent-Garden et a gravé à l'eau-forte[5].

368. LOMBART (Pierre) dessinateur et graveur,
né à Paris vers 1612, mort le 30 octobre 1682.

« On croit qu'il a fréquenté l'école de Vouet, mais on ignore de qui il a appris la gravure. Après avoir travaillé quelque temps à Paris, il se rendit à Londres, où il fut beaucoup occupé par les

[1] Bryan l'appelle *Henri*.
[2] *Bryan*.
[3] *Bryan*, *Walpole*.
[4] *Huber* et *Rost*. — [5] *Walpole*. *Bryan*.

libraires, et où il mit au jour un grand nombre de portraits, genre dans lequel il a particulièrement excellé. Son burin est ferme, mais il décèle souvent de la dureté. Après un assez long séjour en Angleterre, il retourna dans sa patrie. » Ses ouvrages datent de 1654 à 1671. On cite parmi ses œuvres le portrait du peintre Walker; — les comtesses de Van Dyck; — le portrait équestre de Charles Ier, d'après Van Dyck; — celui d'Olivier Cromwell avec son page, d'après Walker. Un portrait de Cromwell, gravé par Will, in-8°, porte que Lombard le dessina d'après nature [1].

369. MARIN (L.) dessinateur.

« Né en France, a passé étant jeune en Angleterre, où il a publié diverses estampes, depuis 1776 jusqu'en 1780 [2]. »

370. MAUCOURT (Charles), peintre et graveur, né à Paris vers 1743, mort à Londres en 1768.

Il a gravé en Angleterre plusieurs pièces à la manière noire sur ses propres dessins. Les sujets qu'il a traités sont ordinairement satiriques et relatifs à quelque événement du temps [3].

371. MÉNAGEOT (Robert), peintre et graveur, né à Paris vers 1748. Élève de Boucher.

Il passa jeune à Londres, où il peignit différents sujets et grava diverses estampes dans la manière anglaise; trois de ses estampes, d'après le Guide, Loutherbourg et Grisse, se trouvent dans le recueil de Boydell [4].

372. MICHEL (Jean-Baptiste), graveur, né à Paris en 1748, mort en 1804.

Il acquit une belle réputation à Londres, où il grava des portraits et de nombreux sujets d'histoire; les dates extrêmes de ses estampes sont 1777 et 1784; il a gravé 6 planches pour le recueil de Boydell, et 19 planches de la collection des tableaux de Catherine II [5], publiée par Boydell, en 1788, 2 vol. in-folio [6].

[1] *Huber* et *Rost. Lépicié.*
[2] Catalogue Paignon Dijonval, p. 337.
[3] *Huber* et *Rost.*
[4] *Huber* et *Rost. Bryan.*
[5] Ancienne collection du comte d'Orford, à Houghton.
[6] *Huber* et *Rost. Bryan.*

373. PARISET (D.-P.), né à Lyon en 1740.

Il passa à Londres, en 1768, et grava plusieurs planches pour Ryland, dans le genre du crayon noir, et quelques-unes aussi pour le recueil de Boydell[1].

374. PICOT (Victor-Marie), graveur, né à Abbeville en 1744, mort vers 1805.

Cet habile artiste, établi à Londres vers 1770, a gravé avec succès un assez grand nombre d'estampes de genre et d'histoire; quelques-unes sont dans le recueil de Boydell[2].

375. RAVENET (Simon-François), graveur, né à Paris en 1706 ou 1721, mort à Londres en 1774. Élève de Le Bas.

Il passa à Londres, en 1750, et s'y établit. Ravenet et Vivarès contribuèrent beaucoup à répandre le bon goût de la gravure dans leur nouvelle patrie, qui les récompensa par la considération. Ravenet, dit Joseph Strutt, est justement regardé comme un excellent artiste. Il a gravé quelques portraits, mais principalement des sujets d'histoire d'après les maîtres, dont un grand nombre pour le recueil de Boydell[3].

376. SAILLIAR (Louis), né à Paris en 1748; mort à Londres en 1793.

Il a surtout gravé au pointillé, manière alors très à la mode; son œuvre se compose principalement de portraits et de quelques sujets d'histoire[4].

377. SCOTIN (Louis-Gérard), né à Paris vers 1690, florissait à Londres en 1730.

Après avoir appris le dessin et la gravure à Paris, Scotin passa en Angleterre, où il travailla longtemps pour les libraires. Il a gravé plusieurs compositions de Boucher, de Van Dyck, et de Blackeney. En 1745, il grava, avec Baron et Ravenet, le mariage à la mode, d'après Hogarth, en 6 feuilles in-folio. « Ses estampes, dit J. Strutt, ne donnent pas une haute idée de son goût[5]. »

[1] *Huber* et *Rost.*
[2] *Huber* et *Rost. Bryan.*
[3] *Huber* et *Rost.*
[4] *Nagler.*
[5] *Huber* et *Rost. Walpole.* — Bryan dit qu'il ne s'appelait que Gérard.

378. SIMON (Jean), dessinateur et graveur,
né en 1673, en Normandie, mort à Londres en 1755.

Il vint à Londres quelques années avant la mort de Smith, et, d'après ses conseils, il grava à la manière noire une grande quantité de portraits et de sujets d'histoire [1], dont la liste est dans Nagler.

379. VAN DER BANK (Pierre),
né à Paris en 1649, mort à Londres en 1697. Élève de Poilly.

Van der Bank passa à Londres, en 1674, avec le peintre Gascar, et y grava un grand nombre de portraits d'un très-beau burin. Sa manière de graver lui acquit plus de réputation que de fortune : ses ouvrages n'étaient pas payés en proportion du temps qu'ils lui coûtaient. Faute d'encouragement, l'artiste finit ses jours dans l'indigence et son mérite ne fut reconnu qu'après sa mort. La veuve de Van der Bank vendit ses planches à un marchand d'estampes nommé Browne, qui s'enrichit du travail de cet homme laborieux. Walpole donne le catalogue d'une cinquantaine d'estampes de Van der Bank, consistant pour la plupart en portraits de princes et de grands seigneurs, entre autres le portrait de Charles II, d'après Gascar, 1675 et 1677.

Son fils Jean Van der Bank, peintre, était établi à Londres, où il vivait vers 1720 [2].

---

§ 3. — MUSÉES ET COLLECTIONS D'ANGLETERRE.

380. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE NATIONALE DE LONDRES [3].

Bourdon (Sébastien). Paysage; retour de l'arche de la captivité; gravé par Varall.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain [4]. Paysage pastoral; réconciliation de Céphale et Procris; peint vers 1645; gravé par J. Browne pour Boydell; par J. Pye. — N° 91 du *Liber veritatis* [5].

[1] *Nagler. Bryan.*

[2] *Walpole. Heineken. Huber* et *Rost.*

[3] Voy. l'excellent Catalogue de cette galerie, publié en 1854 par M. Ralph N. Wornum.

[4] Voy. dans les Archives de l'art français, t. III, p. 5, les précieuses notes de M. Cousin.

[5] Voir p. 179.

Un port de mer italien au soleil couchant; peint vers 1644 ; gravé dans . Jones's national gallery, par Goodall, et dans la collection de J.-J. Angerstein [1]. — N° 28 du *Liber veritatis.*

Paysage; Sinon conduit devant Priam [2]; gravé par Varall pour la galerie nationale de Jones. — N° 145 du *Liber veritatis.*

Paysage; Rebecca attendant Isaac; peint en 1648 ; gravé par Mason; par Goodall. — N° 113 du *Liber veritatis.*

Paysage; embarquement de la reine de Saba; peint en 1648 ; gravé par Varall et par Pye. — N° 114 du *Liber veritatis.*

Paysage; Narcisse et Écho; peint en 1644; gravé par Vivarès et par W.-B. Cooke. — N° 77 du *Liber veritatis.*

L'embarquement de sainte Ursule; peint en 1646; gravé par Dom. Barrière, à Rome; par Fitler; par H. Le Keux. — N° 54 du *Liber veritatis.*

Paysage; mort de Procris; gravé dans la galerie de Jones; gravé par J. Browne. — N° 100 du *Liber veritatis.*

Paysage avec chevriers et chèvres, appelé quelquefois étude d'arbres; gravé par Chocarne, dans la galerie de Jones.

Paysage avec figures représentant peut-être l'Ange apparaissant à Agar; gravé par Pye ; par Varall. — N° 106 du *Liber veritatis.*

Greuze (J.-B.) Tête de jeune fille.

Lancret. Les quatre âges de l'homme; quatre tableaux; gravés par Larmessin fils.

Poussin (Nicolas) [3]. Un paysage avec figures ; Phocion ; gravé par Et. Baudet; par Radcliffe.

L'enfance de Bacchus; gravé par Pool.

Une bacchanale; gravée par Doo; par Phillibrown.

Une danse bacchanale; gravé par Van Mersen ; par Smith.

Céphale et Aurore; gravé par Holl.

Phineas et sa suite changés en pierre, à la vue de la Gorgone.

Antiope ou Vénus dormant surprise par Jupiter; gravé par Pool; par Fry; par Daullé.

La peste parmi les Philistins à Ashdod; gravé par E. Picart; par Baron; par Niquet.

Vernet (Joseph). Un port de mer.

Le château Saint-Ange, à Rome, avec le pont Saint-Ange et une fête sur le Tibre [4].

[1] Un vol. in-4°. Londres, 1823.

[2] Répétition du tableau appelé le Moulin Doria, gravé par Vivarès. — Voir n° 671.

[3] Voy. dans les Archives de l'art français, t. III, p. 6, les descriptions de ces tableaux par M. Cousin.

[4] Voir sur cette galerie : Engravings from the pictures of the national gallery;

381. DESSINS DE MAITRES FRANÇAIS DANS LA COLLECTION DE S. M. B.[1].

Chamberlaine a reproduit par la gravure dix-neuf dessins de Claude Lorrain et trois du Poussin; l'un d'eux représente Médée tuant ses enfants; c'est à coup sûr une des plus belles et des plus dramatiques compositions du grand peintre[2].

382. TABLEAUX FRANÇAIS A HAMPTON-COURT[3].

1° APPARTEMENTS.

Baptiste. Deux dessus de portes (tableaux de fleurs), dans King William III's bed room.

Deux dessus de portes (tableaux de fleurs), dans King's writing closet.

Bourguignon. Une bataille.

Fabier. Deux vues de Rome.

Greuze. Portrait de madame de Pompadour (?).

Maingaud. Les filles de Georges II en un tableau.

Parrocel. Une bataille.

Poussin. Le Christ à l'agonie dans le jardin, et les anges apparaissant aux bergers.

Le Christ mort.

Robineau. Portrait du musicien allemand Abel.

Rousseau (Jacques). Deux dessus de portes (tableaux de ruines), dans la chambre appelée : the King's first presence chamber.

Trois dessus de portes (tableaux de ruines), dans la chambre appelée : The second presence chamber.

Serres (D.). Deux dessus de portes (quatre tableaux) représentant Georges III passant la revue de la flotte à Portsmouth, — dans la chambre appelée: The queen's presence chamber.

Une marine, dans une autre pièce.

Serres (T.-T.) Commencement de la bataille de Camperdown.

Fin de cette bataille.

Une marine.

Vanloo (J.-B.). Portrait du prince Frédéric de Galles.

London, 1831, 1 vol. in-folio. Les graveurs ont étrangement défiguré les tableaux, surtout la Bacchanale du Poussin.

[1] Publiés par Chamberlaine, Lond. 1812, 1 vol. in-fol. Très-belle publication.

[2] Il existe au château de Windsor une nombreuse collection de dessins dans laquelle il y a deux volumes de dessins de maîtres français; Poussin y tient une belle place. — Au British Museum il y a 38 dessins de Claude Lorrain.

[3] Ces renseignements et tous ceux de même nature sont extraits et traduits de Catalogues étrangers auxquels nous laissons la responsabilité des attributions, souvent assez douteuses.

2° GALERIE.

BAPTISTE. Un tableau de fleurs.

COURTOIS (J.), dit le Bourguignon. Marche d'une armée. — Soldats dans un paysage.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Un port de mer.

GREUZE. Louis XVI, roi de France.

JANET. Marie, reine d'Écosse. — François II, roi de France, enfant. — Éléonore d'Autriche, femme de François Ier.

MIGNARD. Portrait de Louis XIV, jeune.

POUSSIN. Nymphes et satyres.

383. TABLEAUX FRANÇAIS DANS LES DIVERSES COLLECTIONS ANGLAISES [1].

BAPTISTE. Voir à Hampton-Court, p. 173.

BOURDON (Sébastien). Son portrait par lui-même. (A Stafford-House.)

Les sept œuvres de miséricorde; gravées par S. Bourdon. (Au comte de Yarborough.)

Paysage. (A la galerie nationale, voir p. 171.)

Une bacchanale traitée dans le goût du Poussin. (A Liverpool royal institution.)

Moïse frappant le rocher. (Collection Ingram, à Temple Newsam.)

Un paysage. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House [2].)

CALLOT. Une troupe d'acteurs en voiture et à cheval. (Collection de M. Baring.)

CHARDIN. Son portrait par lui-même. — Portrait de D'Alembert. (A Stafford-House.)

Une femme avec une vieille. (Galerie Dulwich.)

CLOUET (François) dit JANET.

Marie Stuart; — François II; — Éléonore d'Autriche, femme de François Ier. (A Hampton-Court.)

Henri II, — Charles IX, — trois portraits de Henri III, — Jacques de Savoie, duc de Nemours, — Catherine de Médicis, — Henri d'Albret, roi

[1] Ce paragraphe a été rédigé d'après les catalogues de plusieurs galeries; le grand ouvrage de Smith; le Handbook de *Jameson*; le Companion du même auteur; *Hazlitt*, criticism of art; *Waagen*, treasures of art in Great Britain, 3 vol. in-8°. Lond. 1854, et la collection de galeries anglaises illustrées du cabinet des estampes de la Biblioth. impér. (Coll. de M. Miles, de M. Coesvelt, J.-Fl. Leicester, marq. de Stafford, etc.) Bien qu'incomplet et manquant souvent d'une description suffisante, il m'a paru utile de publier cet aperçu des richesses de l'Angleterre en fait d'œuvres des maîtres français.

[2] Ces deux derniers tableaux sont aussi dans le goût du Poussin (*Waagen*).

de Navarre, — Jeanne d'Albret, reine de Navarre, — Marguerite de France, duchesse de Berry, — Henri II à cheval, — Gabrielle de Rochechouart, dame de Lansac, — Claude de France, femme de François Ier, — Albert de Gondy, duc de Retz, — Marguerite de Valois, reine de Navarre, — Diane de Poitiers, — Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier, — François, duc d'Alençon, à cheval. (A Stafford-House [1].)

Henri II. (Au château de Windsor.)

François, duc d'Alençon, en 1572, âgé de 18 ans. (Collection du comte de Darnley.

Portrait d'une jeune fille [2]. (Collection de lord Northwick.)

Quatre-vingt-huit portraits de personnages de la cour de Henri II, François II, Charles IX et de Henri III. (Collection du comte de Carlisle, à Castel-Howard.)

Jean d'Albret, roi de Navarre. (Collection de sir John Boileau, à Ketteringham.)

François II. (Collection du comte de Spencer, à Althorp.)

Clouet (Jean). François Ier. (Collection de lord Ward.)

Éléonore, sœur de Charles Quint et seconde femme de François Ier; attribué aussi à François Clouet [3]. (Voir plus haut.)

Corneille, de Lyon. Portrait de Louise Marguerite de Lorraine, princesse de Conty. (Stafford-House.)

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Voir p. 173.

Cinq tableaux dont une escarmourche de cavalerie et deux marines. (A Devonshire-House.

Combat de deux cavaliers. (Collection de miss Roger.)

Grand paysage romantique avec une église sur un rocher. — Combat de cavalerie (gravé dans : Stafford-Gallery.) — Charge de cavalerie près des remparts d'une ville fortifiée (gravé dans : Stafford-Gallery). (Collection Bridgewater).

Le jugement de Midas. (Stourhead-House.)

Portrait de l'artiste par lui-même ; — paysage ; — marine. (Collection Ingram, à Temple Newsam.)

Plusieurs tableaux dont une belle bataille [4]. (Collection du comte Spencer, à Althorp.)

Un paysage. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House.)

Un paysage représentant un château sur une colline et deux pêcheurs sur le devant ; — un autre paysage. (Galerie Dulwich.)

[1] Ces tableaux proviennent du cabinet Lenoir.

[2] Attribué à Holbein ; M. Waagen le regarde comme un Janet.

[3] Voir *L. de Laborde*, La renaissance des arts à la cour de France, t. I, p. 13.

[4] Ces désignations vagues sont traduites de M. Waagen ; à défaut de renseignements plus précis, je les ai reproduites en déplorant la brièveté de l'auteur.

Danloux (H.). Portrait de Charles X, roi de France. (Au musée Fitz-William, à Cambridge.)

David. L'empereur dans son cabinet. (Chez le marquis de Douglas.)

Bélisaire. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton Towers.)

Delaroche (Paul). Charles Ier, après sa condamnation, insulté par les soldats du parlement. (Bridgewater-House.) — Lord Stafford recevant la bénédiction de l'archevêque Laud en allant au supplice. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.) — Une sainte famille; l'artiste a donné à la Vierge et à l'enfant Jésus les traits de sa femme et de son fils. (Collection de M. Baring.)

Delatour. Portrait de Crébillon. (A Stafford-House.)

Dumonstier. Odet, Gaspard et François Coligny. — Le poëte Philippe Desportes. — Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme. — Jean de La Valette, duc d'Épernon. — Madame de Villeroy, morte en 1624. — Ch. de Neufville, seigneur de Villeroy. — Louis XIII, âgé de 19 ans. — Henri Du Bouchet, conseiller au parlement. — Ces crayons sont à Stafford-House et viennent du cabinet Lenoir.

Drouais. Marie-Antoinette, reine de France. — Madame de Pompadour. (A Stafford-House.)

Fabier. Deux vues de Rome. (A Hampton-Court.)

Fleury (Robert). Un vieillard occupé à peser de l'or. (Collection de M. Baring.)

Fouquet (Jean). Une très-belle miniature représentant un chevalier en armure d'or, agenouillé, dans un paysage, avec Dieu le Père entouré des séraphins et des chérubins, apparaissant dans l'air, pendant que les damnés sont tourmentés par les démons. Comme l'a déjà observé M. Passavant, cette miniature fait partie d'une série de quarante qui appartiennent à M. George Brentano, à Francfort-sur-le-Mein, et qui furent exécutées pour Maître Étienne, chevalier, trésorier de France sous Charles VII, et qui probablement ont servi à orner son livre d'heures [1]. (Collection de M. Rogers.)

École de Jean Fouquet. Portraits de divers personnages royaux; parmi eux, Louis XII. (Collection de M. Labouchère, à Stoke.)

Fréminet. Portrait de Marie Stuart (??). (A Stafford-House.)

Gellée (Claude). Dix tableaux à la galerie nationale. Voir p. 171-172.

Un port de mer. (A Hampton-Court; voir p. 174.)

Un paysage poétique. — Deux ports de mer. — Deux grands paysages. — Plusieurs dessins. (Au château de Windsor.)

Vue du rivage de la mer au point du jour; sur le devant est représenté l'enlèvement d'Europe. Peint pour le pape Alexandre VI, en 1665; — N° 136 du *Liber veritatis*. (A Buckingham-Palace.)

Le soleil levant éclaire la surface d'une mer obscure; Démosthène se

[1] *Waagen*, t. II, p. 81.

promène le long du rivage ;— N° 171 du *Liber veritatis.*— Grand paysage ; Moïse et le buisson ardent ; peint en 1664 ; — N° 161 du *Liber veritatis.* — Paysage du matin, avec la métamorphose d'Apulée en berger [1] ; peint en 1657 ; — N° 142 du *Liber veritatis.* — Vue des Cascatelles de Tivoli ; — N° 101 du *Liber veritatis* [2]. (Galerie du duc de Bridgewater.)

Paysage du soir appelé la décadence de l'empire romain ; petite répétition d'un tableau qui est dans la collection de lord Radnor. — Paysage du matin appelé la naissance de l'empire romain. — Paysage. — Paysage du matin avec bétail et figures. — Paysage octogone avec un repos de la sainte famille. — Paysage du soir ; daté 1651 et signé. — Paysage du jour. — Paysage du matin avec figures dansantes. — Paysage avec le sermon sur la montagne. — Paysage ; les Israélites adorant le veau d'or. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)

Paysage ; sur le devant, un groupe de figures écoute un joueur de trompette. (A Stafford-House.)

Le moulin ; — N° 11 du *Liber veritatis.*— Grand paysage ; un beau portique de palais sur le devant, avec une compagnie de dames et de cavaliers ; vient de la collection d'Orléans. (Collection de M. Roger.)

Deux paysages. (Collection du comte de Grey.)

Un paysage. (Collection de lord Yarborough.)

Un paysage. — Un autre paysage avec Philippe baptisant l'Eunuque. (Collection de M. Munro.)

Un paysage. (Collection du marquis Hertford.)

Un paysage. — Un paysage avec le sujet de Laban, Jacob, Rachel et Léa. — Le rivage de la mer chaudement éclairé par le soleil. — Un paysage. — Un soleil couchant. — Un paysage avec Énée et ses compagnons chassant un cerf. (Collection de M. Baring.)

Un paysage ; lumière du matin. — Un paysage ; lumière du soir. (Collection de M. Holford.)

Un paysage ; un bois sur le devant. (Collection de M. Ford.)

Petit paysage avec un repos. (Collection de M. Seymour.)

Paysage ; les Israélites dansant autour du veau d'or. — Vue des rivages de Terracine et du promontoire de Circé, avec Europe. (Collection de M. Morrison.)

Une petite marine. (Au duc de Wellington, à Apsley-House.)

Paysage du matin. (Collection de lord Carlisle.)

Grand paysage. (Collection du duc de Bedford.)

Un port de mer. — Une partie du Forum de Rome. — Le mont Hélicon avec Apollon et les Muses ; peint pour le connétable Colonna. — Paysage ;

[1] Gravé dans la collection du marquis de Stafford, 4 vol. in-fol. 1818, Londres

[2] « La plus fraîche idylle qui fut jamais » (Cousin).

un bac sur une rivière; un pâtre trayant une chèvre. — Un paysage. (Collection de M. Wynn Ellis.)

Paysage du matin. (Collection de M. Bale.)

Paysage boisé. — Vue de Spezzia. (Collect. de M. Labouchère, à Stoke.)

Le château enchanté, paysage poétique. (Collection de lord Overstone, à Wickham-Park.)

Un paysage (gravé par Woolett). — Un paysage avec de splendides monuments sur le bord de la mer. (Collection Wyndham, à Petworth.)

Un port de mer au lever du soleil, avec le débarquement d'Énée dans le Latium; appelé la naissance de l'empire romain; gravé par Mason. — Coucher du soleil, avec des ruines antiques et un aqueduc; appelé la décadence de l'empire romain; gravé par Woolett. (Collect. du comte de Radnor, à Longford-Castle.)

Deux petits paysages. (Collection du comte de Suffolk, à Charlton-Park.)

Le lac Nemi; gravé par Vivarès. (A Stourhead-House.)

Un effet de soleil levant sur la mer. — Un paysage montueux et boisé, appelé le temple d'Apollon; gravé par Woolett. — Paysage avec Énée débarquant dans le Latium avec ses compagnons. — Paysage avec un temple à droite et des collines au fond. (Collection de M. Miles, à Leigh-Court.)

Paysage avec un port et un repos. — Coucher de soleil sur la mer. — Paysage avec un berger et trois vaches. — Paysage avec un berger jouant de la flûte. — Un port de mer. — Un port de mer avec Apollon et une figure de femme. (Collection de lord Northwick, à Thirlestaine-House.)

Deux paysages. (Collection de M. Mac Lellan, à Glasgow.)

Un port de mer. (Collection de sir Campbell, à Garscube.)

Paysage avec le débarquement de la reine de Saba, mais différent du tableau de la galerie nationale. (Collection du comte de Hopetoun.)

Deux paysages. (Au duc de Buccleuch, à Dalkeith-Palace.)

Un tableau. (A lord Wemyss, à Gosford-House.)

Un tableau. (Au duc de Cleveland, à Raley.)

Un paysage avec les ruines d'un temple. (Collection de M. Ingram, à Temple-Newsam.)

Un paysage. (Collection du comte Fitz-William, à Wentworth-House.)

Paysage avec port de mer; sur le devant, Mercure et Argus; — N° 159 du *Liber veritatis*. (Collection du duc de Devonshire, à Chatsworth.)

Paysage avec Tobie et l'ange. (Collection du comte de Shrewsbury.)

La tour sur le Tibre avec le moulin. (Collection de lord Scarsdale, à Kedleston-Hall.)

Un petit paysage. — Paysage avec la fuite en Égypte. — Petit et étroit paysage. — Paysage avec un troupeau de bétail et un arbre. — Coucher du soleil jetant sa lumière rouge sur la mer. (Collection du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.)

Deux paysages. (Collection du marquis d'Exeter, à Burleigh-House.)

Vue du château Saint-Ange et du pont sur le Tibre. (Collection du duc de Bedford, à Woburn-Abbaye.)

Un coucher de soleil. — Un port de mer, avec le soleil levant au milieu du brouillard; signé. (Collection du marquis de Bute, à Luton-House.)

Embarquement de saint Paul au port d'Ostie. Une très-belle répétition est au duc de Wellington, et ces deux paysages sont des répétitions avec changements du tableau du roi d'Espagne (N° 49 du *Liber veritatis.*) — Un port de mer.— Jacob traitant avec Laban pour Rachel. (A la galerie Dulwich.)

Un port de mer. (Collection Lansdowne, à Bowood.)

Paysage; Apollon gardant les troupeaux d'Admète. — Un port de mer. (Au comte de Leicester.)

Psyché et l'Amour. (A M. Parkins.)

Le livre de vérité. On sait que les ducs de Devonshire possèdent en leur château de Chatsworth un recueil de 200 dessins de Claude Lorrain, recueil désigné depuis Baldinucci sous le nom de *Libro di verità.* Ces dessins ont été gravés au lavis par Richard Earlom, et publiés en 1777 par J. Boydell sous le titre de *Liber veritatis*, en 2 vol. in-f°, avec un troisième volume de gravures faites d'après d'autres dessins du Lorrain. Chacun des dessins du *Libro di verità* porte une note; l'ensemble de ces précieux renseignements a été recueilli et publié par M. le comte Léon de Laborde dans le tome Ier des *Archives de l'art français*, et donne pour la plus grande partie de l'œuvre du célèbre paysagiste des indications précises qui permettent de savoir pour qui il avait fait ses tableaux [1].

Le duc de Devonshire possède aussi à Chatsworth une magnifique collection de dessins de grands maîtres dans laquelle il y en a beaucoup de Claude, et d'admirables, qui forment une belle suite au *Libro di verità.*

Gérard (François). Portrait de Hope. (Collection Lansdowne.)

Granet. Les franciscains à matines, dans le chœur de leur église; peint pour Georges IV. (Au palais de Buckingham.)

Le même sujet. (Collection du duc de Devonshire, à Chatsworth.)

L'alchimiste. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

Greuze. Un tableau. (A la galerie nationale, — voir p. 172.)

Deux portraits. (A Hampton-Court, — voir p. 172-173.)

La trompette; gravé par L. Cars. (A Buckingham-Palace.)

Une jeune fille. (Collection de lord Yarborough.)

Une jeune fille penchée sur son lit pour regarder une montre. (Collection du baron L. Rothschild.)

Une tête de jeune fille. — Une jeune fille assise sur une chaise. (A Lansdowne-House.)

1 Voy. Archives de l'art français, t. I, p. 435, et *Waagen*, t. II, p. 88.

Le miroir cassé; gravé par Dennel. — Une jeune fille avec une colombe. — Un troisième tableau venant de la collection Hope. (Collection du marquis Hertford.)

Portrait d'un jeune garçon. (Collection de M. Baring.)

Deux têtes de jeunes filles. (Collection de M. Holford.)

Plusieurs tableaux de Greuze; entr'autres un père lisant la prière à sa famille. (Collection de M. Mills.)

Une jeune fille se préparant à arracher les pétales d'une marguerite pour pénétrer l'avenir. (Collection de M. Morrison.)

La nourriture; deux femmes et huit enfants. — Une jeune fille regardant en l'air. (Collection de sir A. Rothschild.)

Deux enfants. (Collection de M. Wynn Ellis.)

Une jeune fille. — Un jeune garçon. (Collection de M. Wombwell.)

Une jeune fille avec un petit chien dans ses bras; souvent gravé. (Collection de M. Richard Forster, à Clewer-Park.)

Une jeune fille qui vient de finir son repas regarde un chat qui joue avec une balle. (Collection du marquis de Lansdowne, à Bowood.)

Un joueur de guitare. (Collection de M. Galton, à Hadzor.)

Intérieur d'une maison de paysans; une jeune femme nourrit son enfant; sa mère est près d'elle; une servante nettoie un ustensile de cuivre. (Collection Torry, à Edimbourg.

Un petit mendiant. — Une petite mendiante. (Musée Fitz-William, à Cambridge.)

Gudin. Un vaisseau assailli par un orage. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

Isabey. L'empereur Napoléon peint à l'île d'Elbe [1]. (Au musée Soane.)

Lahire. Paysage avec un repos. (Collection de M. Galton, à Hadzor.)

Lancret. Quatre tableaux à la galerie nationale. — Un tableau à Ketteringham-Hall, et plusieurs chez le duc de Devonshire.

Le Brun (Charles). Horatius Coclès défendant le pont. — Le massacre des innocents (vient de la galerie d'Orléans). — Musiciens, trois demi-figures. (A la galerie Dulwich.)

Mort de l'épouse de Pirithoüs. — Bataille des Lapithes et des Centaures. (Collection du comte de Darnley, à Cobham-Hall.)

Alexandre le Grand dans la tente de Darius; étude finie. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)

Lefèvre (Claude). Chapelle, poëte. (A Stafford-House.)

Le Nain. Portrait de Ch. Rivière du Fresny [2]. (Idem.)

[1] C'est entièrement faux; Isabey n'a pas accompagné l'empereur à l'île d'Elbe.

[2] Cette attribution est évidemment fausse.

Les jeunes brelandiers; sept enfants, dont quatre jouent aux cartes; vient du palais Aldobrandini. (Au palais Buckingham.)

Des enfants écoutent un vieux joueur de musette. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

Enfants dans un paysage. (Collection de M. Neeld.)

Paysage avec des musiciens ambulants. (Collection du marquis de Westminster.)

A gauche, une vieille femme assise; à droite, un homme debout et un enfant; dans le fond, une maison et quelques figures. (Collection de lord Carlisle.)

Deux jeunes garçons et une jeune fille faisant de la musique. (Collection de M. Bredel.)

Une vieille femme et sept enfants; l'un d'eux, un jeune garçon, joue du violon. (Collection Wyndham, à Petworth.)

Une famille. (Collection de lord Northwick.)

Une femme ivre sur un âne, avec une autre femme, un homme et un enfant. — Des enfants dansant; une mère et son enfant. — Un enfant à cheval sur une chèvre, avec d'autres personnages. (Collection du comte de Lansdale, à Loother-Castle.)

L'artiste occupé à peindre un portrait. (Collection du marquis de Bute.)

Un enfant avec un mouton. (Collection de M. Mac Lellan.)

Plusieurs figures avec des moutons à une source. (Galerie Dulwich.)

Le Sueur (Eustache). La reine de Saba devant Salomon. (A Devonshire-House.)

La mort de Germanicus. (Collection de M. Miles, à Leigh-Court.)

Le crucifiement. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)

La Madeleine oignant les pieds de Notre-Seigneur. (Collection du marquis d'Exeter.)

La mort de la Vierge. (Au comte de Suffolk.)

Léonard Limousin. Cinq portraits de la famille royale; très-précieux émaux. (Collection de M. H. Danby Seymour.)

Louis XIII. Portrait au trait de Cinq-Mars. (A Stafford-House.)

Loutherbourg (Ph.-Jacq.). Scène de rivage; des pêcheurs lancent leur bateau; peint pour le comte de Grosvenor. (Collection du marquis de Westminster.)

Un paysage. — Paysage; des paysans faisant boire leurs bestiaux à un ruisseau. (Galerie Dulwich.)

Maingaud. Voir à Hampton-Court, p. 173.

Mignard (sans désignation de prénom). Louis XIV jeune. (A Hampton-Court.)

Louis XIV assis et prenant son sceptre. (Au château de Blenheim.)

Héraclite. — Démocrite. (Galerie de Knole.)

Portrait de Ninon de Lenclos. — Portrait de Lully. (A Stafford-House.)

MIGNARD (Pierre). Portrait de la comtesse de Feuquières, Catherine Mignard. — Portrait de madame Deshoulières. — Portrait d'Armand de Rancé, abbé de la Trappe. (A Stafford-House.)

Portrait de Descartes. (Collect. du comte de Carlisle, à Castle-Howard.)

Portrait de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier. (Collection du comte Spencer, à Althorp.)

Portrait de Henriette, duchesse d'Orléans, assise avec ses deux enfants. (Au château de Windsor.)

MIGNARD (Nicolas). La Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean; copie d'un tableau de Raphaël. (Collection du duc de Bridgewater.)

NANTEUIL. Portraits de Jean-Ant. de Mesmes, comte d'Avaux, — de Louvois, — de Colbert, — de Mazarin, — de N. de L'Hôpital, duc de Vitry, — de Don Louis de Haro; dessins au trait. (A Stafford-House.)

NATOIRE (Ch.). Son portrait par lui-même. (Idem.)

NATTIER. Marie-Adélaïde de France, fille de Louis XV; dessin. (Idem.)

PARROCEL. Voyez à Hampton-Court, p. 173.

PESNE (Ant.) « J'incline, dit M. Waagen[1], à attribuer à cet admirable peintre le portrait de Frédéric le Grand qui est sans nom d'auteur. » Le roi, qui est jeune, est représenté sur un champ de bataille. C'est une peinture d'un grand mérite. (A Hampton-Court.)

POUSSIN (Nicolas[2]). Portrait du sculpteur du Quesnoy, appelé le Flamand. (Collection du comte Cooper, à Panshanger.)

Moïse enfant foule aux pieds la couronne de Pharaon; répétition du tableau du Louvre. (Collection du duc de Bedford.)

Départ des Israélites de l'Égypte. (Collection du comte de Radnor, à Longford-Castle.)

Moïse frappant le rocher; peint à Rome pour M. de Chantelou; gravé par Baudet. (Collection du duc de Bridgewater.)

Les Israélites rendant grâces à Dieu pour leur avoir donné de l'eau dans le désert. (Collection du marquis de Westminster, à Grosvenor-House.)

L'adoration du veau d'or. (Collection du comte de Radnor.)

La peste parmi les Philistins à Ashdod. (Galerie nationale.)

Le triomphe de David. (Galerie Dulwich.)

Bethsabée amenée à David par une vieille femme. (Collection du duc de Bedford.)

L'adoration des bergers. (Collection Samuel Roger.)

L'adoration des Mages; gravé par Ant. Morghen. (Galerie Dulwich.)

1 T. II, p. 368.

2 Voir dans les Arch. de l'art français, t. III, p. 9, diverses notes de M. Cousin.

Sainte famille avec des anges, dont l'un porte des fleurs; dans un beau paysage. (Collection du duc de Devonshire.)

Sainte famille avec des anges. (Collection du marquis de Westminster.)

Sainte famille. (A Stafford-House.)

Sainte famille. (Galerie Dulwich.)

La Vierge et l'enfant Jésus, saint Jean-Baptiste et sainte Élisabeth. (Collection de M. Ingram, à Temple-Newsam.)

La fuite en Égypte; peint en 1659; gravé par Bartolozzi. (Galerie Dulwich.)

Le Christ à l'agonie dans le jardin, et les anges apparaissant aux bergers. (A Hampton-Court.)

Le Christ mort. (Idem.)

Saint Jean prêchant dans le désert. (Collection de lord Ward.)

L'Assomption de la Vierge, dans un paysage. (Galerie Dulwich.)

Les sept sacrements; suite peinte pour le chevalier del Pozzo. (Collection du duc de Rutland, à Belvoir-Castle.)

Les sept sacrements; suite peinte pour M. de Chantelou; gravé par Pesne et Audran [1]. (Collection du duc de Bridgewater.)

La fuite de Pyrrhus; répétition du tableau du Louvre [2]. (Collection du comte de Darnley, à Cobham-Hall.)

L'enlèvement des Sabines. (A Stourhead-House.)

La peste d'Athènes. (Collection de M. Miles.)

Antiope ou Vénus dormant surprise par Jupiter. (Galerie nationale.)

Antiope et Jupiter. (Collection du comte de Listowel.)

Antiope et Jupiter; vient de la collection Calonne. (Galerie Dulwich.)

Jupiter nourri par la chèvre Amalthée; (le même sujet est au musée de Berlin); gravé par Soyer. (Galerie Dulwich.)

Apollon et Daphné. (Collection de lord Northwick.)

Vénus et Adonis. (Collection de M. Munro.)

Mercure et Vénus; gravé par Clarus. (Galerie Dulwich.)

Vénus apparaissant à Énée. (Collection de lord Northwick.)

Pan à genoux devant une nymphe. (Idem.)

Céphale et Aurore. (Galerie nationale.)

Phineas et sa suite changés en pierre à la vue de la Gorgone. (Galerie nationale.)

La danse des saisons; gravé par R. Morghen; vient de la collection Fesch. (Collection du marquis d'Hertford.)

L'enfance de Bacchus. (Galerie nationale.)

Enfants de la suite de Bacchus buvant. (Collection Neeld.)

[1] Voir les Notes de M. Cousin dans le tome III des Archives de l'art français, p. 10.

[2] M. Waagen regarde ce tableau comme douteux.

Une nymphe appuyée sur un satyre; un autre satyre porte un panier de fruits; un amour. — Cupidon embrassant une nymphe, et un satyre portant des fruits; pendant du précédent. (Collection du comte de Darnley.)

Petite ébauche d'une bacchanale. (Idem.)

Satyres endormis et un enfant. (Collection de lord Northwick.)

Bacchanale. (Galerie nationale.)

Danse bacchanale. (Idem.)

Bacchante et satyre. (A Stafford-House.)

Bacchanale. (Collection de lord Dillon, à Basildon-Park.)

Nymphes et satyres. (Galerie de Hampton-Court.)

Hercule entre le Vice et la Vertu; gravé par Strange. (A Stourhead-House.)

Sujet mythologique. (Collection de M. Fountaine, à Narford.)

Renaud et Armide; gravé par G. Audran; Armide, allant poignarder Renaud, en devient amoureuse. (Galerie Dulwich.)

Renaud présente à Armide son bouclier comme un miroir. (Collection de lord Scarsdale, à Keddleston-Hall.)

Paysage avec figures; Phocion. (A la galerie nationale.)

Paysage poétique appelé la Campagne de Rome. (Collection Roger.)

Paysage avec Diogène. (Collection du comte de Grey.)

Sujet d'architecture; des piliers sur le devant; une ville au fond; des groupes de figures. (Collection de M. Munro.)

Paysage avec ruines, dans lequel Dieu apparaît dans une gloire d'anges à une famille qui l'adore. (Devonshire-House.)

Paysage poétique; première composition de l'Arcadie. (Idem.)

Deux vues des monuments du Forum. (Idem.)

Paysage avec des figures représentant l'histoire de Calisto et d'Arcas. (Collection du marquis de Westminster.)

Paysage; enfants jouant avec des fleurs et des fruits. (Idem.)

Paysage; peint en 1650; gravé par Baudet. (Galerie Dulwich.)

Trois autres paysages. (Galerie Dulwich.)

Paysage poétique. (Collection de lord Northwick.)

Paysage poétique avec des bergers arcadiens. (Liverpool royal institution.)

Deux paysages poétiques. (Collection du marquis de Bute.)

L'inspiration du poëte [1]. Le même sujet, traité différemment, est dans la galerie de M. Hope. (Galerie Dulwich.)

Un vieillard parle à quelques personnes au milieu desquelles est une femme malade; au fond, paysage et architecture. « Sujet incompréhensible pour moi, dit M. Waagen. » (Collection de sir Campbell, à Garscube.)

[1] Voir dans les Archives de l'art français, t. III, p. 17, l'excellente description de ce beau tableau par M. Cousin.

Enfants prenant des oiseaux. (A Glendon-Hall.)

Copie d'une peinture très-connue de Jean Bellin avec paysage du Titien, qui se trouve dans la collection Camuccini, à Rome; très-curieuse peinture comme étude du maître. (Collection Eastlake.)

Destruction des enfants de Niobé; par N. et G. Poussin. (Galerie Dulwich.)

Figures dans un paysage du Guaspre. (Collection de M. Harford, à Blaise-Castle.)

Paysage poétique. (Idem.)

La longue liste des œuvres du Poussin, authentiques ou non, que nous venons de donner, a été rédigée d'après les catalogues des galeries, d'après M. Waagen et d'après de précieuses notes de M. Cousin; cette liste diffère tellement de celle que l'on extrait du catalogue de Smith, que nous croyons, étant donnée l'importance du peintre, devoir reproduire la liste de Smith, en marquant par un * les œuvres déjà citées.

Portrait du Poussin, par lui-même; à 40 ans. (Chez le marquis de Bute.)

Le sacrifice de Noé. (Collection W. Egerton.)

Rebecca et la servante d'Abraham à la fontaine. (Musée Fitz-William.)

L'intendant de Joseph trouvant la coupe d'argent dans le sac de Benjamin. (Collection du comte de Miltown.)

Moïse exposé. (Collection du comte Temple.)

Moïse sauvé des eaux. (Collection de M. Nyert.)

* Moïse foulant aux pieds la couronne de Pharaon. (Collection du duc de Bedford.)

* Le passage de la mer Rouge. (Collection du comte de Radnor[1].)

* Moïse frappant le rocher. (Collection Bridgewater.)

* L'adoration du veau d'or. (Au comte de Radnor.)

* Le triomphe de David. (Galerie Dulwich.)

Jonas jeté à la mer. (Collection de S. M. Britannique.)

* L'adoration des bergers. (Collection S. Roger.)

* L'adoration des mages. (Galerie Dulwich.)

Sainte famille. (Collection W. Scrope.)

Sainte famille avec un groupe de quatre anges. (Collection de lady Clarke, à Oak-Hill.)

* Sainte famille avec des anges. (Collection du duc de Devonshire.)

* Sainte famille avec des anges. (Collection du marquis de Westminster.)

* La fuite en Égypte. (Galerie Dulwich.)

L'ensevelissement. (Au palais Hamilton, en Écosse.)

* Les sept sacrements. (Au duc de Rutland.)

[1] M. Waagen l'appelle le départ des Israélites de l'Égypte.

* Les sept sacrements. (Au duc de Bridgewater.)

Le mariage de sainte Catherine. (Collection du comte Ashburnham.)

Saint Pierre et saint Jean guérissant le paralytique. (Collection W. Wilkins.)

La vision de saint Paul. (Collection G. Watson Taylor.)

Achille découvert parmi les filles de Lycomède. (Collection de Stephen Jarrett.)

Esquisse du testament d'Eudamidas. (Collect. de P. Methuen, à Corsham.)

* Pyrrhus sauvé. (Collection de lord Darnley.)

* L'enlèvement des Sabines. (Collection de sir Richard Colt Hoare.)

* La peste d'Athènes. (Collection de M. Miles.)

* Apollon et Daphné. (Collection du comte de Northwick.)

* Vénus et Adonis. (Collection de G. Wilbraham.)

* Vénus et Mercure. (Galerie Dulwich.)

* Vénus apparaissant à Énée. (Collection de lady Clarke, à Dak-Hill.)

L'éducation de Bacchus. (Galerie Dulwich.)

Triomphe de Bacchus. (Collection du comte Ashburnham.)

Une fête bacchanale en l'honneur de Pan. (Idem.)

* Fête et danse bacchanale. (A la galerie nationale.)

Bacchanales. (Collection de lady Mildmay, à Dogmersfield.)

Bacchanale. (Collection de M. David Bevan.)

* Danse et fête bacchanale en l'honneur de Pan. (Galerie nationale.)

* Une nymphe avec un satyre et des amours. (Collection du comte de Darnley.)

* Le même sujet. (Collection du comte de Northwick.)

Acis et Galatée. (Collection du comte de Spencer, à Althorp.)

* Céphale et Aurore. (Galerie nationale.)

Céphale et Procris. (Collection de M. Benjamin West.)

La bataille des Centaures et des Lapithes au mariage de Pirithoüs. (Collection de lord Darnley.)

Hercule couronné par Minerve. (Collection du marquis de Bute.)

* Les bergers arcadiens. (Collection du duc de Devonshire.)

Apollon inspirant un jeune poëte. (Collection de Thomas Hope.)

Persée vainqueur de Phinée. (A M. George Stanley.)

* Renaud et Armide. (A la galerie Dulwich.)

* Renaud et Armide. (Collection du comte de Scarsdale.)

* Enfant jouant. (Collection du marquis de Westminster.)

Le père reconnaissant. (Idem.)

Paysage, avec Pyrame et Thisbé. (Collection du comte Asburnham.)

Paysage; un voyageur lavant ses pieds à une fontaine. (Galerie nationale[1].

[1] Non porté au Catalogue, au moins sous ce titre.

Paysage ; un paysan remplissant un vase à une fontaine. (Galerie Dulwich.)

Paysage ; saint Jean à Pathmos. (Collection de sir Th. Baring.)

* Paysage ; Calisto et Arcas. (Collection du marquis de Westminster.)

Paysage ; le compagnon. (Collection du duc de Devonshire.)

Paysage ; Jupiter et Io. (Collection de lord Ashburton.)

Paysage ; Didon et Énée. (Galerie nationale [1].)

Paysage ; le soir. (Collection du marquis de Bute.)

Paysage ; voyageurs se reposant. (Collection Samuel Roger.)

Rigaud (Hyacinthe). François Mansart. — Le cardinal Melchior de Polignac. — J.-H. Mansart. — La Bruyère. (A Stafford-House.)

Portrait de Louis XIV, à 55 ou 60 ans. — Boileau. — Portrait d'un gentilhomme français. (Galerie Dulwich.)

Portrait de Fénelon (?). (Au palais de Buckingham.)

Robineau. Voir Hampton-Court, p. 173.

Rousseau. Idem.

Serres (D.). Idem.

Serres (T.-T.) Idem.

Subleyras. Le pape Benoît XIV ; 1740. (Galerie Sutherland, à Stafford-House.)

La chute de Simon le Magicien ; exécuté à Rome en mosaïque. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)

Tournière (Robert). Une dame et un cavalier jouant aux cartes. (Collection du marquis de Bute.)

Triqueti (H. de). Un faune et un amour ; groupe de marbre. (Collection du duc de Bridgewater.)

Valentin. La robe de Joseph présentée à Jacob. (Collection de M. Martin, à Ham-Court.)

Soldats se querellant. — Le tribut en argent. (Collection du comte de Lansdale, à Loother-Castle.)

L'incrédulité de saint Thomas ; faussement attribué à Daniel de Volterre. (Collection de M. Mac Lellan, à Glasgow.)

L'enfant prodigue. (Collection de sir Campbell, à Garscube.)

Une partie musicale [2]. (Collection du duc de Bridgewater.)

Vanloo (J.-B.) Portrait de Frédéric, prince de Galles. (A Hampton-Court.)

Vanloo (Senior). Thomas Corneille. (A Stafford-House.)

Vernet (Horace). Quatre tableaux de batailles ; de la collection du roi Louis-Philippe. (Collection du marquis Hertford.)

Napoléon à cheval. (Collection du duc de Bedford.)

[1] Non porté au catalogue, au moins sous ce titre.

[2] Gravée dans la galerie du Palais-Royal.

VERNET (Joseph). Port de mer. (Galerie nationale.)

Château Saint-Ange. (Idem.)

Vue du port de Gênes. (Collection du marquis de Westminster.)

Vue sur la côte de Naples avec des pêcheurs; effet de calme et de matin brumeux; gravé dans la galerie Stafford. — Vue d'un rivage, avec la mer orageuse et un naufrage; gravé dans la galerie Stafford; pendant du précédent. (Les deux dans la collection du duc de Bridgewater.)

Une mer calme. — Une mer agitée. (Collection du duc de Bedford.)

Vue de Tivoli. — Un rivage rocheux avec diverses figures et des vaisseaux. (Galerie Dulwich.)

Trois paysages. (A Wardour-Castle.)

Une marine avec effet de matinée brumeuse. (Collection de M. Miles.)

Vue d'un rivage maritime. — Répétition de son morceau de réception. — Une marine. (Collection de M. Harford, à Blaise-Castle.)

Vue d'un port de mer. (Collection de lord Northwick.)

Un tableau. (Collection de M. Mac Lellan.)

Une des grottes du rivage de Sorrente. (Collection de sir Campbell.)

Un paysage. (Au duc de Buccleuch, à Dalkeith-Palace.)

Brouillard du matin sur la mer. (Collection du comte de Shrewsbury, à Alton-Towers.)

WATTEAU. Deux fêtes champêtres, chacune de dix figures. — Une scène d'après Molière, dix figures : M. de Pourceaugnac entouré de ses femmes et de ses enfants. — Arlequin et Pierrot; scène de carnaval, dix figures. — Ces quatre peintures doivent avoir été faites pour le roi Georges Ier, pendant le séjour de Watteau en Angleterre. — Le baiser; trois figures; un cavalier joue de la guitare; une dame et un cavalier assis; ce dernier essaie d'embrasser la dame. (A la galerie de Buckingham-Palace.)

Quelques petits tableaux. (A Devonshire-House.)

Portraits de deux jeunes sœurs. (Collection de M. Munro.)

Les amusements champêtres [1] : une nombreuse société s'est répandue sur les tapis de verdure qu'ombragent les grands arbres d'un parc; sur le premier plan, un seigneur debout devant le piédestal d'une statue; un jeune cavalier est étendu sur l'herbe auprès d'une dame qui l'écoute; une autre dame, assise à côté de la première, attache à son corset une rose que vient de lui offrir une jeune personne agenouillée devant elle et portant une corbeille de fleurs; un cavalier est assis aux pieds de cette seconde dame. Deux petites filles jouent sur le gazon avec un beau chien danois. Au second plan, sept groupes de musiciens, de danseurs et de diverses figures animent l'immense étendue du parc. — 4 pieds de h. sur 6 pieds de l. — Une des principales productions du maître. (Collection du marquis Hertford.)

[1] Vient de l'ancienne collection du cardinal Fesch.

Deux tableaux représentant des sujets ordinairement traités par le peintre. (Collection de lord Ward.)

Le triomphe de l'Amour. (Collection de M. Neeld.)

Conversation, dans un jardin, d'une dame et d'un cavalier. (Collection de miss Roger.)

Paysage ; un couple de danseurs ; quelques spectateurs. (Collection de M. Bredel.)

Deux tableaux avec de nombreuses figures. (Collection de M. Wynn Ellis.)

Plusieurs tableaux représentant surtout des enfants. (Chez M. Labouchère, à Stoke.)

Deux tableaux. (A Bowood, chez le marquis de Lansdowne.)

Une société de chasseurs faisant un repas. (Collection de lord Northwick, à Thirlestaine-House.)

Une fête champêtre, avec dix figures. — Le bal champêtre, gravé par Scotin. (Galerie Dulwich.)

La partie de musique ; un cavalier joue de la flûte ; une dame chante. — Dans un jardin, une dame assise avec une guitare ; un cavalier est à ses pieds ; Pierrot est par derrière.— Une fête champêtre ; une société de dames et de cavaliers se préparent à s'embarquer dans une gondole. — Dans un jardin, neuf personnages ; une dame assise tient un livre de musique ; un cavalier joue de la guitare ; deux enfants jouent sur le devant. — Dans un jardin, une dame et un cavalier se promènent près d'une fontaine ; deux autres personnes paraissent à travers les arbres. (A Stafford-House, galerie Sutherland.)

Les noces. (Au musée Soane.)

Deux conversations. (Au musée Fitz-William, à Cambridge.)

CHAPITRE IV

BELGIQUE

(ANCIENS PAYS-BAS ESPAGNOLS ET AUTRICHIENS)

---

384. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les traces les plus évidentes de l'influence de nos architectes au moyen âge se retrouvent en Belgique. Il est prouvé que la fameuse façade de la cathédrale d'Anvers a été construite par Amelius, de Boulogne, que l'empereur Charles IV emmena de France [1].

385. BOFFRAND (voir le nº 43).

386. PERRACHE (Michel), sculpteur et architecte, né à Lyon le 12 juillet 1685, mort en 1750.

Il quitta Lyon dès l'âge de seize ans pour aller se perfectionner dans les académies d'Italie, d'Anvers et de divers autres pays. Ses premiers succès éclatèrent dans la ville de Malines par la décoration d'une église qui lui valut le droit de bourgeoisie. Cette distinction flatteuse n'étouffa pas chez lui l'amour de la patrie, il revint à Lyon en 1717... Il y a beaucoup travaillé [2].

387. MEUSNIER (Philippe) (voir le nº 39).

Meusnier fit vers 1720, les décorations du théâtre de Bruxelles.

388. DE WAILLY (voir le nº 67).

De Wailly a construit la salle de spectacle de Bruxelles.

[1] Bulletin archéologique du comité des arts et monuments, t. II, p. 578.
Abbé Fontenai, Dictionnaire des artistes.

389. AUTISSIER (Louis-Marie), peintre de portraits en miniature, né à Vannes en 1772, mort à Paris en 1823. Élève de Vautrin.

Dès l'âge de dix-sept ans, il était professeur de dessin à Morlaix, et en 1812, il alla s'établir à Bruxelles; pendant de longues années il y a joui de la réputation d'un artiste de premier ordre. Il a fait entre autres portraits, celui du roi Louis de Hollande et plusieurs portraits du roi des Pays-Bas. Autissier fut nommé membre de la Société royale des beaux-arts de Gand, et lui offrit à cette occasion une miniature représentant en demi-figures, l'Union et l'Amitié. De retour à Paris il fut surchargé de commandes [1].

390. DAMESME (Louis-Emmanuel-Aimé), architecte, né à Magny en 1757, mort à Paris en 1822.

Damesme travailla sous les ordres de Ledoux aux barrières de Paris. Les édifices élevés à Paris par lui sont nombreux; on cite principalement le théâtre de la Société olympique de Paris (rue Chantereine) que l'on regarde comme un chef-d'œuvre du genre. Après l'avoir vu, l'empereur de Russie Alexandre Ier en demanda les plans à l'auteur pour faire construire à Saint-Pétersbourg une salle pareille, et à cette occasion, il lui adressa une lettre autographe et une bague en diamants. Damesme a élevé à Bruxelles la prison municipale et le théâtre royal [2]. Ce théâtre, construit de 1817 à 1819, est d'un bel effet à l'extérieur; la salle est très-riche, mais d'assez mauvais goût, dit-on; à chacun des quatre étages de loges il y a un rang de colonnes hautes et minces; aussi Talma disait-il que cette salle lui faisait l'effet d'une botte d'asperges déliée dans le fond d'un puits.

391. BONNEVIE (Éloi-Joseph), architecte, né à Montlouis près Paris, en 1783. Élève de Delespine.

Il a construit sous l'Empire, à Bruxelles, le grand manége de cette ville, et avec Damesme, les prisons et le théâtre royal. En 1822, il éleva, à Bruxelles, l'arc de triomphe consacré à la paix générale [3].

[1] *Nagler*.
[2] *Gabet* et *Nagler*, d'après le Journal de Paris 1822.
[3] *Gabet*.

392. DAUSSOIGNE (Joseph), compositeur de musique, né à Givet en 1790. Élève du Conservatoire de Paris, grand prix de 1809.

Daussoigne fut nommé en 1827 directeur du Conservatoire de musique de Liége; il a composé une cantate à grand orchestre pour la fête donnée à Liége à la réception du cœur de Grétry, et en 1834, une grande symphonie avec chœurs, appelée *une Journée de la Révolution*. C'est, dit M. Fétis, une belle et large composition.

393. CAMBON ET PHILASTRE, peintres décorateurs.
Ch.-Ant. Cambon, né à Paris en 1802. Élève de Cicéri.
Humanité Philastre, né à Bordeaux en 1794. Élève de son frère.

Toute la décoration intérieure du grand théâtre d'Anvers a été faite par ces deux artistes en 1834.

394. DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph) sculpteur (voir le nº 244).

Vers 1842, M. Debay a fait une statue de Charles-Quint pour la chambre des députés de Belgique. Cette figure est en pierre de Conflans; Charles-Quint est debout et tient en main l'ordre de délivrer les captifs chrétiens retenus à Tunis.

395. AVISSEAU (voir le nº 163).

M. Avisseau a fait : en 1853, pour M. Carolus, résident du roi des Belges en Portugal, une coupe de style antique. — En 1853, pour madame la comtesse Douglas-Hamilton, à Bruxelles, un bassin rustique. — En 1855, pour le baron de Blomaert, à Bruxelles, un bassin rustique [1].

396. DAVID, peintre (voir le nº 47).

Pendant son exil à Bruxelles, de 1816 à 1825, David fit les ouvrages suivants : l'Amour quittant Psyché; — Télémaque et Eucharis; — une répétition du couronnement de l'Empereur; — la colère d'Achille; — une bohémienne disant la bonne aventure; — Mars désarmé par Vénus et les Grâces; — Alexandre, Apelles et Campaspe, non terminé. Quant aux portraits, il a fait ceux du baron Alquier; de la comtesse Vilain XIIII et de sa fille; du général Gérard; de Siéyès;

[1] Renseignements communiqués par M. Avisseau.

de Ramel; de madame Ramel; des filles de Joseph Bonaparte; de madame Villeneuve, nièce de J. Bonaparte [1].

Quant à l'influence de David, voici comment l'apprécie M. Van Hasselt [2].

« La peinture de David dominait la peinture belge [3]. L'art français avait fait disparaître de notre école les dernières réminiscences de nos peintres du XVIIe siècle. David avait fait table rase dans le pays de Rubens, dans le pays des Van Eyck. Les soldats de la République et de l'Empire s'étaient installés dans nos provinces, tandis que les nouveaux principes de David s'étaient installés dans nos ateliers. Les Grecs et les Romains s'étaient emparés de toutes les imaginations et de toutes les palettes belges.

« Longtemps David n'exerça qu'indirectement son influence sur nos artistes. Mais quand, en 1815, il vint, réfugié politique, demander un asile à Bruxelles, son influence agit d'une manière plus directe sur notre peinture. Elle dura jusqu'à la mort du maître qui mourut à la fin de l'année 1826.

« Cependant, il faut le dire, des élèves même de David un grand nombre n'embrassèrent pas assez aveuglément ses principes pour y sacrifier leur propre individualité. Parmi ceux-là se distinguèrent surtout Herreyns, Paelinck, Navez, les frères Van Brée. »

Herreyns, professeur à l'Académie royale de peinture à Anvers, s'éloigna beaucoup des principes de David et se rattacha autant qu'il put à Rubens. Paelinck et Navez modifièrent par leurs études en Italie ce qu'il y avait d'excessif dans les principes de l'école de David.

Mathieu Van Brée, directeur de l'Académie royale de peinture à Anvers, suivit cette voie.

Odevaere fut le plus fervent et resta le plus exagéré des élèves de David [4].

Après avoir subi l'influence de David, l'art belge imita notre révolution romantique. Jusqu'alors les peintres flamands tenaient plus

[1] *Delécluze*, David. — [2] Dans le t. III, p. 438, de Raczynski.

[3] M. Debay, père, nous racontait récemment une assez curieuse anecdote à ce sujet. Il était âgé d'à peu près onze ans, lorsque travaillant à l'École de dessin de Malines, David vint visiter cette école où les élèves dessinaient le Milon de Crotone de Falconet, morceau de réception de ce sculpteur. « Mettez-moi ça à la cave, mettez-moi ça à la cave, » s'écria David, en montrant l'œuvre de Falconet.

[4] A ces noms d'élèves belges de David, il faut ajouter Stapleaux et Moll.

ou moins complétement à David; d'autres imitaient telle ou telle école italienne; quelques-uns s'efforçaient de demeurer fidèles aux traditions de l'école flamande du XVIIe siècle; mais la vie, l'originalité, la spontanéité n'existaient pas. En 1830, M. Wappers donna, par son tableau du dévouement de Van der Werf, le signal d'une révolution artistique presque parallèle à celle qui s'opérait en France contre la manière plastique et décolorée des derniers élèves de David. Du mouvement commencé par M. Wappers devait sortir l'école belge moderne, naturaliste et coloriste. Mais cette jeune école, tout en croyant renouer sa filiation avec l'ancienne Flandre, est tombée le plus souvent dans une imitation mal dissimulée de nos coloristes modernes, et tient, il faut le dire, de plus près à Robert-Fleury, à Eugène Isabey, à Roqueplan et à Jacquand, qu'à Rubens.

La sculpture avait suivi la même marche que la peinture. David avait exercé sur la sculpture belge, déjà toute française, une influence décisive; mais un changement radical eut lieu, en 1833, dans l'école belge. M. Guillaume Geefs, né à Anvers, en 1806, élève de Ramey à Paris et artiste distingué, fit, au salon de 1833, une révolution analogue à celle que Wappers venait de faire dans la peinture.

397. ARTISTES BELGES CONTEMPORAINS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

On peut juger de l'influence considérable exercée de nos jours sur l'art belge par l'école française, en voyant que parmi les artistes belges qui ont exposé à Paris, en 1855, les suivants sont élèves de maîtres français :

M. Bohm (Auguste), peintre de paysage; — élève de M. Jules Coignet.

M. Clays (Paul-Jean), peintre de marines; — élève de M. Gudin.

M. De Biefve (Édouard), peintre d'histoire; — élève de David d'Angers.

M. De Heuvel (Théodore-Bernard), peintre de genre; — élève de M. Drolling.

M. Delfosse (Ernest), peintre de genre; — élève de Roqueplan.

M. Eeckhout (Jacques-Joseph), peintre; — élève de Louis David.

M. Houzé (Florentin), peintre d'histoire; — élève de M. Hennequin.

M. Portaels (Jean-François), peintre de genre; — élève de M. Paul Delaroche.

M. Stapleaux (Michel-Ghislain), peintre de portraits; — élève de L. David.

M. Melot (Égide), sculpteur; — élève de M. Ramey fils et de M. Auguste Dumont.

M. Tuerlinck (Joseph), sculpteur; — élève de M. Paul Delaroche.

398. OEUVRES D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LES MUSÉES DE BELGIQUE.

1° AU MUSÉE DE BRUXELLES.

Clouet (François) dit Janet. Élisabeth, reine d'Angleterre.

Courtin (Jacques-François). Le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

Courtois (Jacques) dit Le Bourguignon. Choc de cavalerie.

Debay (Auguste). Le berceau primitif; Ève et ses deux enfants; groupe en plâtre.

Gysels[1]. Un cygne mort entouré de gibier.

Lepoittevin (Eugène). Naufrage sur la côte d'Afrique.

Lesueur (Eustache). Le Sauveur donnant sa bénédiction. (Petit tableau.)

Attribué à Nicolas Mignard. Portrait d'Henriette d'Angleterre.

Mignard (Pierre). Portrait de femme sous la figure de Diane couchée; ce tableau faisait partie d'un plafond.

Nattier. Portrait de l'impératrice Marie-Thérèse.

Tanneur. Vue de mer à la marée montante.

Vanloo (Carle). Diane et Endymion.

Vautier (Alexandre). Portrait d'un gentilhomme du XVIIe siècle.

Vouet (Simon). Saint Charles Borromée priant pour les pestiférés de Milan.

2° AU MUSÉE DE GAND.

Palière (de Bordeaux). La bénédiction des enfants de Joseph par Jacob (1810.)

3° A LIÉGE.

Ingres. Portrait en pied du premier consul.

[1] Né à Paris en 1610, mort en 1673, d'après le livret du musée royal de Bruxelles.

CHAPITRE V

CHINE, INDES ET PERSE

1° CHINE.

399. LE P. BELLEVILLE.

Dans les premières années du XVIII[e] siècle (1701-3), nous trouvons, faisant des portraits et des miniatures en Chine un jésuite français, le P. Belleville, sur lequel nous n'avons malheureusement aucun détail [1].

400. ATTIRET (Jean-Denis), peintre, né à Dôle le 31 juillet 1702, mort à Pékin le 8 décembre 1768.

Attirek apprit la peinture à l'école de son père, artiste assez obscur. Les grandes dispositions de cet enfant engagèrent le marquis de Brossia à se déclarer son protecteur. Attiret alla à Rome et se forma en étudiant les chefs-d'œuvre des maîtres du XVI[e] siècle et l'antiquité. De retour en France, il séjourna quelque temps à Lyon, y peignit quelques portraits qui le firent connaître [2] et à trente ans il entra dans l'ordre des jésuites. Pendant son noviciat, il fit quatre tableaux à la cathédrale d'Avignon et quelques autres toiles. En 1737, la mission de Pékin ayant demandé un peintre, Attiret s'embarqua pour la Chine, où il prit le titre de peintre de l'Empereur du céleste empire. On trouve de curieux détails dans une lettre

[1] Voy. *Feuillet de Conches*. Les peintres Européens en Chine; dans la *Revue contemporaine*, t. XXV, 98[e] livraison, 1856.

[2] Ces portraits sont ceux du cardinal d'Auvergne, archevêque de Vienne; de l'archevêque de Lyon; du prévôt des marchands, M. Perrichon.

qu'il écrivit, en novembre 1743, à M. d'Assaut. « J'ai été reçu, dit-il, de l'Empereur de la Chine aussi bien qu'un étranger puisse l'être d'un prince qui se croit le seul souverain du monde; qui est élevé à n'être sensible à rien; qui croit un homme, surtout un étranger, trop heureux de pouvoir être à son service et travailler pour lui. » Attiret devait cet accueil à un tableau de l'adoration des Mages, que l'empereur Kien-Long trouva admirable, et qu'il fit placer dans l'intérieur de son palais. Les jésuites en se servant de l'art, entre autres moyens, pour amener la Chine à la religion et à la civilisation de l'Europe, savaient aussi, dans ce cas, se plier aux usages et aux exigences des Chinois. Voici encore un passage de la lettre d'Attiret. « Quant à la peinture, hors le portrait du frère de l'Empereur, de sa femme, des princes et princesses du sang, et de quelques autres favoris et seigneurs, je n'ai rien peint dans le goût européen. Il m'a fallu oublier, pour ainsi dire, tout ce que j'avais appris, et me faire une nouvelle manière pour me conformer au goût de la nation : de sorte que je n'ai été occupé les trois quarts du temps qu'à peindre, ou en huile sur des glaces, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espèce; rarement de la figure. Tout ce que nous peignons (avec Castiglione, jésuite italien et peintre) est ordonné par l'Empereur. Nous faisons d'abord les dessins; il les voit, les fait changer, réformer comme bon lui semble[1]. Que la correction soit bien ou mal, il faut en passer par là sans oser rien dire. » L'Empereur n'aimait pas la peinture à l'huile, à cause du reflet du vernis : le docile jésuite peignit à la détrempe. L'Empereur prenait les ombres pour des taches, le peintre n'ombra plus ou il le fit très-légèrement. Les Chinois exigent la reproduction numériquement exacte des poils, des cheveux, des feuilles des arbres et de leurs filaments; une rapidité capable de produire quatre portraits en six heures; une minutie rigoureuse dans les détails; un fini à user la patience, même d'un Oriental. Attiret, formé à la manière large et vigoureuse des peintres italiens, se plia cependant à tout;

[1] Un grand tableau qu'il fit pour l'empereur, représentant un paysage et quelques dames chinoises, déplut au Fils du Ciel; il fallut le changer et le repeindre; les figures avaient trop de vie, trop de couleur; les doigts n'étaient pas rouges, ni les ongles assez longs. Attiret prit conseil d'un peintre chinois, et par sa docilité obtint l'approbation complète de la cour.

il devint même chef des artistes chinois qui terminaient ses nombreux ouvrages, et écouta avec patience les conseils de tous les seigneurs, officiers, eunuques et autres habitants du palais : conseils bizarres quelquefois, mais souvent d'une grande sagesse. Aussi, de 1753 à 1760, Attiret fut-il tout-puissant auprès de Kien-Long, qui, en vrai François Ier, visitait chaque jour son atelier, devisait avec lui et prenait plaisir à le voir peindre. Attiret fut créé mandarin (1754); mais, par humilité ou par toute autre raison, il refusa cette éminente dignité.

Le goût de l'Empereur pour la peinture fit bientôt naître celui des courtisans et se communiqua à toute la ville. Il se forma deux écoles qui eurent pour maîtres les PP. Attiret et Castiglione.

Attiret travailla pour les chrétiens, pour les églises, et fit plus de deux cents portraits de grands personnages de l'empire; aussi, surchargé de travail, il ne faisait que les esquisses et les chairs; des peintres chinois faisaient le reste sous sa surveillance. Attiret avouait que pour les coiffures, les vêtements, les paysages, les animaux, les costumes du pays, les Chinois travaillaient plus facilement et plus vite qu'il n'aurait pu le faire lui-même.

C'est de 1753 à 1760, que Kien-Long fit ses expéditions contre les Tartares et recula de beaucoup les frontières de son empire. Les principaux événements, batailles et fêtes, accomplis pendant ces campagnes furent peints par Attiret et par les artistes chinois avec la plus grande précision. Souvent on faisait venir de huit cents lieues les officiers qui s'étaient distingués, pour faire leur portrait, et en 1754, l'Empereur fit venir Attiret lui-même en Tartarie.

L'empereur Kien-Long ordonna aussi aux jésuites de faire des dessins de ces batailles que l'on enverrait en Europe pour les graver à ses frais.

« En 1765, l'empereur de la Chine envoya en France par la Compagnie des Indes des dessins magnifiques de conquêtes pour être gravés par nos meilleurs artistes[1]. » M. de Marigny confia à Cochin, la direction de la gravure des seize dessins représentant les conquêtes de Kien-Long. Les auteurs des dessins étaient les PP. Attiret, J.-J. Damascenus, Jos. Castiglione[2] et Ignatius Sichelbarth. Huit graveurs travaillèrent à cette collection, terminée en 1774;

[1] *Bachaumont*, Mémoires secrets, t. III, p. 304. — 2. Ou Castilhoni.

L.-J. Masquelier, J. Aliamet, J.-P. Le Bas, Saint-Aubin, F. de Née, B.-L. Prevost, P.-P. Choffart, N. de Launay [1].

Le P. Attiret composa encore plusieurs remarquables tableaux placés dans le palais de l'Empereur, où il n'était permis à personne de les aller voir, à moins que quelque commission particulière ne vous portât de ce côté. « J'ai eu occasion, dit le P. Amiot, d'en voir quelques-uns. Le premier est un plafond représentant le Temple de la Gloire civile, celle qui consiste à rendre les hommes heureux. Sur le second, on voit une dame qui vient d'achever sa toilette. Quatre autres tableaux représentent les saisons. Le printemps s'annonce par un paysage d'arbres à fleurs. Quelques femmes jouissent du beau spectacle de ces arbres déjà tout fleuris; d'autres en coupent quelques rameaux. — L'été fait voir un étang couvert en partie de nénuphars... au milieu de l'étang est une petite nacelle dans laquelle il y a une dame et deux suivantes; l'une présente à sa maîtresse une fleur de nénuphar, l'autre pousse la nacelle au moyen d'un aviron. — L'automne représente une mère de famille assise à côte d'une treille et ayant autour d'elle plusieurs petits enfants; l'un mange du raisin; l'autre reçoit une grappe des mains de sa mère qui en montre une au troisième. — L'hiver offre un appartement meublé à la chinoise; au milieu est une grande bassine dans laquelle il y a des charbons qu'un enfant remue avec un bâton; sa mère, assise sur un fauteuil, prend une tasse de thé et le regarde jouer, ainsi qu'une servante debout devant elle; un autre enfant, en habit fourré, vient prendre quelques bonbons. »

Attiret fit aussi pour la chapelle des néophytes dans l'église de la Mission française de Pékin, un beau tableau représentant l'Ange gardien. Enfin épuisé de fatigue et de travail, il mourut en 1768, à soixante-six ans. L'Empereur envoya son neveu savoir le jour de son enterrement, paya de son argent les frais de ses obsèques, et commanda à son principal eunuque, d'aller pleurer sur le cercueil de son peintre [2].

[1] La presque totalité des épreuves de la collection des *Batailles de la Chine* ayant été envoyée à Pékin, ces estampes sont d'une extrême rareté. On en a une réduction par Helmann.

[2] Éloge du P. Attiret, par le P. Amiot, dans le Journal des savants, juin 1771. — Lettres d'Attiret, dans les Lettres édifiantes, t. XXVII. — Mémoires concernant les Chinois, t. II, p. 434; t. VIII, p. 286.

401. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre d'État, Bertin, envoya en décembre 1764, en décembre 1772 et en septembre 1779, à l'empereur de la Chine un grand nombre de pièces de porcelaine de Sèvres. Ces pièces consistaient en vases, pot à l'eau, groupes d'après Boucher, Oudry et divers artistes, gobelets, tasses, statues de saint Louis, de sainte Clotilde, saint Antoine, sainte Claire, sainte Thérèse [1].

2° INDES.

402. AUSTIN DE BORDEUSE, architecte.

Plusieurs journaux ont publié les détails suivants sur un monument indou, le Tadj-Mahel [2], dont M. Stockler, dans son ouvrage sur l'Inde, a donné la description, et qui a eu pour architecte un Français :

« Le plus beau monument de l'Indoustan, écrit M. H. Stockler, est sans contredit le Tadj-Mahel, superbe mausolée élevé près d'Agra, et construit par les ordres de l'empereur du Mogol (Djihangire), à la mémoire de sa reine de beauté, Noor-Jehan, qu'on appelait la *Lumière du monde*. Le dessin fut tracé par Austin de Bordeuse, Français de talent, au mérite duquel l'empereur accordait la plus entière confiance. Il coûta 3,174,805 livres sterling et occupa 20,000 ouvriers et architectes pendant un espace de vingt-deux ans. L'édifice occupe le côté nord d'un vaste quadrangle et domine la Jumna, dans les eaux de laquelle il se mire. Un mur de grès rouge, très-élevé, ferme les trois autres côtés. On pénètre dans cette enceinte par une porte magnifique, placée au sud, juste en face de la tombe. A l'est et à l'ouest, on voit d'admirables mosquées identiquement semblables, dont la façade est tournée vers le centre du quadrangle. Celle de gauche est la seule dont on puisse faire usage comme temple, parce qu'il faut que les personnes qui composent l'assemblée aient, pendant leurs prières, de même que tous les mahométans, les regards dirigés vers la tombe de leur prophète, c'est-à-dire vers l'ouest. La mosquée qu'on remarque à l'est n'a donc été érigée que pour la symétrie et pour correspondre à l'autre.

1 Renseignements communiqués par M. Riocreux.

2 Gravé dans l'Univers pittoresque de MM. Didot, planche 51 du volume *Inde*.

« L'arène entière est divisée en parterres carrés, au milieu desquels s'élèvent quelques arbrisseaux qu'entourent des fleurs, tandis que des cyprès forment des avenues de presque tous les sentiers. Ces allées sont pavées en dalles de pierre de taille et sont divisées par un canal, au centre duquel jaillissent des rangées de jets d'eau qui les parcourent d'un bout à l'autre. Le quadrangle a 964 pieds de l'est à l'ouest, et 329 du nord au sud. Quant au mausolée, il est, ainsi que le piedestal sur lequel il est placé, la terrasse et les minarets, du marbre blanc le plus pur incrusté de pierres précieuses. Les murs, de grès rouge, sont surmontés de coupoles et ornés de pilastres également en marbre blanc. L'intérieur des mosquées et des appartements, le côté des murs qui regarde le monument, sont couverts de marbre blanc ou d'une composition pierreuse qui imite le marbre ; à l'extérieur, le grès rouge ressemble à de la brique. Le marbre éblouissant du mausolée fut pris sur le territoire de Jeypore et apporté d'une distance de 300 milles au moyen de voitures à roues. Ce qu'on a dit au figuré d'Auguste peut, en toute vérité, se dire de Shah-Jehan : il trouva des villes de briques et les laissa de marbre. L'empereur et sa reine reposent à côté l'un de l'autre dans un caveau creusé sous le monument et auquel un escalier conduit. Leurs restes sont couverts par deux plaques de marbre; exactement au-dessus, on voit au plafond, dans l'espace laissé libre et sous le dôme, deux autres plaques ou cénotaphes du même marbre, décorées de mosaïques précieuses. Sur celui de la reine, des lettres noires reproduisant des passages du Koran s'entrelacent à des guirlandes de fleurs.

« Il n'y a rien sur celui de l'empereur que des fleurs et la date de sa mort. Cela provient sans doute de ce que Shah-Jehan commanda lui-même le cénotaphe de sa femme, et ne vit aucun mal à y faire inscrire la *parole de Dieu*, tandis que le sien fut disposé par les soins de son fils Aurungzèbe, et que celui-ci, plus pieux que son père, ne crut pas devoir faire graver des *mots sacrés* sur une pierre que le pied de l'homme pouvait toucher un jour.

« Noor-Jehan, la Lumière du monde, ou, ainsi que le dit l'inscription qu'on lit sur sa tombe, Ranoo Regum, l'ornement du palais, mourut en 1631, et son mari en 1666. Elle mourut en donnant le jour à une fille, et à son lit de mort elle adressa deux suppliques à l'empereur : la première fut qu'il ne se remariât pas, afin que d'au-

tres enfants ne pussent disputer aux siens sa tendresse et ses États; la seconde, qu'il lui fît élever la tombe par laquelle il lui avait promis de perpétuer son nom. Ses deux derniers souhaits furent exaucés. Son mausolée fut commencé aussitôt; nulle femme ne tenta de prendre sa place au palais, et Shah-Jehan n'eut pas d'autres enfants que ceux qu'elle lui avait laissés[1]. »

403. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères envoya, le 12 septembre 1788, à Tippoo-Saïb, sultan de Mysore, par l'entremise de l'ambassadeur de ce prince, un grand service de table en porcelaine de Sèvres, avec des vases, des tasses, des tableaux et des bustes. La valeur de ce présent était de 33,126 livres.

3° PERSE.

404. FROMENT MEURICE (voir le n° 32).

Froment Meurice a fait un service à thé, offert en 1840 par le roi Louis-Philippe au shah de Perse. Ce service en argent doré est très-richement orné dans le style de la renaissance. Il se compose d'une théière, d'un sucrier, d'une cafetière, d'un pot à crème et d'un plateau.

[1] Presse du 31 octobre 1855. Il m'a été impossible de trouver cet ouvrage M. Stockler et de vérifier les assertions contenues dans cet article.

CHAPITRE VI

DANEMARCK

405. **LE PRIEUR** (Adrien), peintre sur émail, français de naissance.

Le Prieur a peint en Danemarck, de 1666 à 1681; on cite de lui le portrait de Frédéric III, sur argent, 1669; le portrait de Christophe Gabel, sur or, en 1666; le portrait du docteur Simon Pauli, sur or, 1675. Avant lui, on trouva en Danemarck un peintre nommé Adrien Le Prieur, avec lequel il ne faut pas le confondre [1].

406. **LOUIS DE CHOMOND[2] BOUDAN**, graveur.

Cet artiste, qui paraît être un protestant réfugié en Danemarck, a gravé le couronnement de Frédéric II, et la cérémonie dans laquelle il fait des chevaliers; il a gravé aussi, en 1685, une allégorie pour la naissance de Christian V.

407. **BARBETTE** (Josias), peintre en miniature et en émail, de Strasbourg.

Barbette se réfugia en Danemarck après 1685; quelques-uns de ses travaux se trouvent dans les collections royales. En 1700, il fut choisi

[1] *Weinwich*, Dansk, Norsk og Svensk Kunstner Lexicon (Dict. des artistes danois, norvégiens et suédois), Copenhague, 1829, 1 vol. petit in-8°. — Tous les renseignements tirés de ce livre et du suivant m'ont été communiqués et traduits par M. Geffroy, professeur d'histoire à la faculté de Bordeaux. — *N.-H. Weinwich*, Histoire de l'art des peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et médailleurs, dans les royaumes de Danemarck, Norvége et les duchés, sous les rois de la maison d'Oldembourg avec une introduction sur l'histoire antérieure de ces arts dans les mêmes royaumes (en danois); Copenhague, grand in-12, 1811.

[2] Sans doute de Chaumont.

pour être le président de l'église réformée à Copenhague, et en 1725, pour doyen d'âge de l'église [1].

408. J. BRIAND DE CRÈVECOEUR, peintre en miniature.

Briand de Crèvecœur, fils d'un avocat au parlement de Paris, se réfugia aussi en Danemarck après 1685; il y devint peintre en miniature de la cour, et mourut en Norwége après y avoir peint, en 1745, la cathédrale de Drontheim [2].

409. D'AGAR (Jacques), peintre de portraits (voir le nº 283).

« D'Agar fit d'abord des perspectives (prospekter), puis des portraits, mais abandonna entièrement le bon style des portraits hollandais. Après avoir déjà acquis un nom, il alla en Danemarck, où le roi Christian V l'accueillit avec faveur, le nomma peintre royal et gentilhomme de la chambre. D'après le désir du Roi, il exécuta d'abord son propre portrait, en 1693, et l'envoya à Florence, où il prit place dans la galerie des portraits des peintres, avec cette signature : *Stemmate distinguor et arte. Jacobus d'Agar, seren. pot. Dan. et Nor. regis nobilis aulicus et primarius pictor, his coloribus depinxit* A. C. 1693 [3]. Ce portrait a été gravé par Rocco Pozzi. Après la mort de Christian V, il fut, par son successeur Frédéric IV, confirmé en ses dignités et richement doté; mais le désir de visiter les pays étrangers le mena à Londres (voir p. 133), où il fit beaucoup de travaux pour la noblesse. Il y peignit le duc de Montagu, la comtesse de Rochefort, François Cornaro, la comtesse de Sunderland, Thomas comte de Strafford, et la reine d'Angleterre, Catherine.

« Dans la galerie royale de peinture de Copenhague se trouvent de lui les portraits de Frédéric I, roi de Prusse, de sa femme et de sa famille, de grandeur naturelle; — du roi d'Angleterre, Charles II, avec sa famille, également de grandeur naturelle. Il y a aussi des portraits de d'Agar aux châteaux de Frederiksborg et de Fredensborg,

[1] *Johan-Conrad Spengler*, Documents pour l'histoire artistique du Danemarck (Artistike Efterretninger, etc.); Copenhague, 1818, in-8º.

[2] *J.-C. Spengler.*

[3] Musæo Florentino, t. IV, p. 133. — *Fiorillo*, t. V, p. 535.

par exemple, Christian V en habits de couronnement, gravé par Hubert Schaten, in-folio [1]. »

410. D'AGAR (C.), fils du précédent, peintre (voir le nº 284).

Fiorillo et Weinwich, qui parlent de lui, disent qu'il fut peintre, mais que l'on ne connaît rien de lui. Une estampe à la manière noire, gravée par J. Simon et représentant la comtesse de Sunderland, est, disent-ils, signée C. d'Agar; le portrait, si ce C existe, serait alors de d'Agar le fils.

411. LAMOUREUX (Abraham-César), sculpteur, né à Lyon en 1664, noyé dans la Saône en sa virilité. Élève de son père et de Nicolas Coustou.

Lamoureux, appelé en Danemarck par Christian V [2], fit de 1681 à 1688, la statue équestre de ce roi, en bronze [3]; elle est aujourd'hui sur la grande place de Copenhague [4]. Le piédestal est orné de quatre figures allégoriques représentant la Magnanimité, la Gloire, la Sagesse et la Force [5].

412. BOIS-CLAIR (Gaspard-Antoine de), peintre, né à Lyon.

Antoine de Bois-Clair, d'abord jésuite, vint à Copenhague en 1690 et y adopta bientôt le luthéranisme; il devint prédicateur français à la cour, et on ne sait ce qu'il devint après la mort de Christian V, en 1699. On croit qu'il retourna à l'église romaine. C'était un fort habile dessinateur; il a beaucoup peint à Copenhague. On voit aussi quelques-uns de ses tableaux au château de Rosenbourg [6].

413. RIGAUD (voir le nº 1).

En 1691, Rigaud a fait le portrait du prince royal (Frédéric IV),

[1] *Weinwich*, Histoire de l'art des peintres, etc.

[2] Le frère naturel de Christian V, Gyldenlœve ou Guldenleu, favorisait alors beaucoup les arts; il avait voyagé en France et en Italie. Rigaud (voir le nº 413) en a fait le portrait. Lamoureux fut probablement appelé par l'influence de Guldenleu. (*Weinwich.*)

[3] Patte dit qu'elle est en plomb doré.

[4] On en a fait une médaille qui se trouve dans : Descript. des monnaies et médailles danoises de la collection royale, 1791, in-fol. Copenhague (en danois), t. II, p. 545 pl. 26, nº 1.

[5] *Patte*, p. 88.

[6] *Weinwich*, Dictionnaire des artistes danois, norvégiens et suédois.

qui se trouvait alors à Paris; en 1693, il en fit un nouveau portrait et deux copies. — En 1691, Rigaud a également peint le portrait de l'ambassadeur de Danemarck en France, M. Meyercroon; gravé en 1694, par Vermeulen. — En 1696, il a fait le portrait du comte Christian Guldenleu, colonel du régiment français royal-danois; gravé par Drevet, en 1698.

414. COIFFRE (Benoît), peintre d'histoire, né en France.

Coiffre a travaillé à Copenhague, de 1709 à 1717; il a peint les plafonds du château de Fridriksberg; son pinceau est agréable, mais ses couleurs ne se conservent pas [1].

415. F. LACROIX, peintre de portraits.

Weinwich nous fait connaître un peintre de portraits, nommé F. Lacroix, probablement français, qui travaillait vers 1730, à Copenhague.

416. DETROY (Jean-François) (voir le nº 7).

En 1741, Detroy fit, pour le roi de Danemarck, quatre tableaux tirés des Métamorphoses, savoir : Apollon et Daphné, Pan et Sirinx, Hippomène et Atalante, Pyrame et Thisbé [2].

417. ROQUES (Barthélemy), graveur.

Roques a gravé à Copenhague diverses vues de villes, châteaux et églises, publiées de 1745 à 1746; — les délices de Danemarck, 1747, in-4º; il a gravé aussi des cartes de géographie, puis a quitté le Danemarck [3].

418. LECLERC (Louis-Auguste) sculpteur, né à Metz, second fils de Sébastien Leclerc; on ignore la date de sa mort. Élève de Coyzevox.

Leclerc se mit au service du roi de Danemarck, eut le titre de sculpteur royal et fut professeur à l'Académie de Copenhague, de 1751 à 1777 [4]; il a dessiné, en 1766 [5], la place royale de Frédéric, à

[1] *Weinwich.*
[2] Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peint. et sculpt., t. II, p. 278.
[3] *Weinwich.*
[4] *Nagler.*
[5] *Heineken. — Weinwich.*

Copenhague (gravé par Preisler); selon Nagler, il aurait fait ce dessin à soixante-dix-sept ans, ce qui placerait sa naissance en 1689 [1].

419. SALY (Jacques-François-Joseph), sculpteur, né à Valenciennes en 1717, mort à Paris le 4 mai 1776. Élève de Coustou.

« Le succès de la statue de Louis XV, érigée à Valenciennes en 1753, contribua à accroître la réputation de Saly. Ses talents, mis au grand jour par ce monument, portèrent son nom chez l'étranger et le firent désirer en Danemarck [2], pour exécuter en bronze la statue équestre de Frédéric V, qui régnoit alors [3]. Le roi lui ayant permis de l'entreprendre, il y a réussi supérieurement, et l'on voit, avec autant de plaisir que d'admiration, cette statue élevée au milieu d'une magnifique place, sur un piédestal d'ordre dorique, en marbre blanc d'Italie, d'une forme carré-long. Le monarque est couronné de lauriers et vêtu à la romaine [4]. »

Saly résida à Copenhague, de 1754 à 1775 et ne fut de retour à Paris qu'en 1776 [5]. Pendant ce long séjour, il fit la statue équestre de Frédéric V [6], que les États de Norwége érigèrent à ce prince sur la place Frédéric, à Copenhague [7]. Le roi de Danemarck est représenté en triomphateur romain, tenant un bâton de commandement; à droite et à gauche du piédestal sont les statues du Danemarck et de la Norwége; devant et derrière, l'Océan et la Baltique [8]. Cette belle statue fut coulée en bronze par le célèbre fondeur français P. Gor, commissaire des fontes de l'Arsenal, qui fut appelé à Copenhague [9]. Le modèle de la statue équestre de Frédéric V est conservé à Madrid, à l'Académie de Saint-Ferdinand.

1 C'est sans doute ce Leclerc dont parle Patte, p. 7, et qu'il dit être premier peintre du roi de Danemarck en 1765.

2 Dès 1752 il était question que Saly devait se rendre en Danemarck. Natoire écrivait de Rome à la date du 28 mai 1752 : « J'avois sçu que le S. Sally devoit aller en Danemarck. Cette occurence est belle et bonne pour luy, j'en suis bien aise car il a du mérite. » — *Archives de l'art français,* t. II, p. 276. Voy. aussi la lettre de Natoire du 5 juin, même vol. p. 281.

3 Frédéric V (1699-1730) favorisa beaucoup les arts; il avait voyagé en Italie.

4 Discours de M. Morand, secrétaire de l'ordre de Saint-Michel, au chapitre du 8 mai 1769, cité dans la vie de Saly insérée dans l'Almanach des artistes, année 1777.

5 Livrets des adresses des académiciens.

6 Gravée par J.-M. Preisler, d'après le dessin de Saly, grand in-folio.

7 Weinwich dit qu'elle fut élevée aux frais de la Compagnie asiatique.

8 *Patte,* loc. cit., p. 88.

9 *Idem.*

Le roi de Danemarck ayant fondé, en 1738, une école de dessin à Copenhague, sous la direction d'Eigtved, érigea, le 31 mars 1754, cette école en Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture, et Saly en fut nommé directeur[1]; il forma de nombreux élèves, et le roi lui en témoigna sa satisfaction en le comblant de faveurs. Pendant le voyage du roi de Danemarck, Christian VII, à Paris, en 1768, l'Académie de peinture lui fit hommage du morceau de réception de Saly. « Pendant les vingt minutes que M. le duc de Duras lui permit de s'arrêter dans les salles de l'Académie, S. M. désira voir le petit Faune en marbre, morceau de réception de M. de Sally... Ce petit Faune a de la réputation; l'Académie, en le montrant au jeune roi, le supplia d'en agréer l'hommage, et S. M. l'accepta. [2] »

420. JARDIN (Nicolas-Henri), architecte,
né à Saint-Germain-des-Noyers en 1728, mort à Paris en 1802.

Jardin se forma en Italie et fit surtout à Rome de fortes études; il y grava aussi quelques planches d'architecture, dont il emprunta les sujets aux ruines antiques. Il était membre de l'Académie d'architecture de Paris, lorsqu'il fut appelé, en 1754 ou 1755, à Copenhague, sur la recommandation de Saly, par le roi Frédéric V, qui le nomma professeur d'architecture à l'Académie royale et, peu de temps après, intendant des bâtiments royaux. Frédéric V lui donna l'occasion de montrer son talent, en le chargeant de construire l'église royale, que le roi fondait en l'honneur des trois siècles d'existence de la maison d'Oldenbourg. La première pierre fut posée le 30 octobre 1759, mais l'exécution traîna en longueur. Après qu'il eut fait une partie de l'œuvre, Jardin vint en France et y reçut l'ordre de Saint-Michel. «Aujourd'hui même, dit Weinwich en 1811, l'église n'est pas achevée et n'est pas encore couverte; la coupole qui devait couronner l'édifice n'est pas bâtie. » Toutefois, tel qu'il est, ce monument fit à Jardin une grande réputation[3]; « c'est, dit Patte, une rotonde plus grande que notre dôme des Invalides... elle est toute construite en marbre blanc tiré des carrières de Norwége; les

[1] *Janneck*, p. 326. *Weinwich*. *Schœll*, Cours d'histoire des États européens, t. XLV, p. 207.

[2] *Grimm*, Correspondance, 15 décembre 1768.

[3] *Bachaumont*, t. X, p. 196.

bases, les chapiteaux corinthiens et autres ornements seront de bronze doré[1]. » L'église royale de Frédéric V a été gravée par Rosenberg, en 1763, et par Haas, en 1765[2].

Jardin a construit le château de plaisance de Bernsdorf à Jægensdorf et le palais d'Amaliegade. La salle des chevaliers au château de Christiansborg, à Copenhague, est l'un de ses meilleurs ouvrages. Il a fait aussi des dessins de décorations, d'arcs de triomphe, et le dessin du catafalque de Frédéric V, qui a été gravé. Le palais du comte de Moltke est son ouvrage. En 1771, Jardin revint en France[3].

421. JARDIN (Louis-Henri), architecte,
né à Saint-Germain-des-Noyers en 1730, mort à Copenhague en 1759.

L.-H. Jardin vint en Danemarck avec son frère et fut, en 1755, nommé professeur à l'Académie de Copenhague. Ces deux architectes eurent beaucoup d'influence sur les arts en Danemarck[4].

422. DANDRÉ-BARDON (Michel-François), peintre d'histoire,
né à Aix en 1700, le 22 mai, mort le 13 avril 1783.

Dandré-Bardon a peint pour le Danemarck : la Comédie, la Tragédie, la Folie, la Sagesse[5].

423. PARROCEL (Charles), peintre de batailles,
né à Paris en 1689, mort en 1752, le 24 mai, à Paris. Élève de Ch. Delafosse.

Il a fait quatre tableaux pour le roi de Danemarck. L'un est le portrait équestre de ce souverain, placé dans le cabinet du Roi. Le second représente l'assaut d'une ville éclairée par la lune et par le feu d'une mine. Les autres représentent deux combats de cavalerie, le premier au pistolet, le second à l'épée[6].

424. GALLOCHE (Louis), peintre d'histoire, né à Paris en 1670, mort en 1761.

Galloche a peint pour le roi de Danemarck plusieurs tableaux allégoriques[7].

[1] P. 89.

[2] Ces gravures sont au Cabinet des estampes (Topographie — Copenhague).

[3] Magasin encyclopédique, 5e annee, t. III, p. 408. — *Nagler.* — *Weinwich,* Historie i Danemarck, Copenhague, 1811. — *Pantopidan,* Atlas Daniæ, t. II, p. 294, donne les plans de l'église de marbre.

[4] *Weinwich.*

[5] *D'Ageville,* Éloge de M. Dandré-Bardon, p. 32.

[6] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p 415.

[7] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sc., t. II, p. 293, 306.

425. VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir le n° 154).

D'André-Bardon, dans son éloge historique de C. Vanloo, dit qu'il a peint quatre Vertus pour le roi de Danemarck, et il croit que ce sont la Justice, la Magnanimité, la Prudence et la Valeur.

426. BOUCHER (François), peintre (voir le n° 150).

Boucher fit aussi, pour le même souverain, quatre tableaux représentant les Poëmes épique, lyrique, dramatique et pastoral.

427. TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits (voir le n° 10).

Tocqué fut appelé deux fois en Danemarck, en 1759 et en 1769 [1]. Il y fit les portraits en pied du roi, de la reine et des membres de la famille royale. « 10 juillet 1759. Le 10, me vient voir M. Tocqué pour la première fois depuis son retour de Saint-Pétersbourg et de Copenhague où il avoit été appelé pour peindre les souverains de ces pays. Il en est fort content étant revenu chargé de richesses, de présents et d'honneur [2]. »

428. PAJOU (Augustin), sculpteur,
né à Paris en 1730, mort le 8 mai 1809. Élève de Lemoyne.

Pajou exposa, au salon de 1765, le modèle d'une pendule, de quatre pieds de hauteur, destinée au roi de Danemarck. Le sujet était le Génie du Danemarck, protecteur de l'agriculture, du commerce et des arts.

429. GUITTAIR, graveur français.

Guittair a gravé les premières cartes que la société des Sciences de Danemarck a publiées sur l'île de Seeland; il a été le maître du graveur danois Theod. Godfried Nicolas Angelo, né en 1767 [3].

430. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le roi de France donna en novembre 1768, au roi de Danemarck, un grand service de table, en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond lapis caillouté, composé de 180 pièces. En juillet 1769, on ajouta

1 Livrets des adresses des académiciens. *Weinwich* dit qu'il peignit le roi Frédéric V, en 1762, et qu'il fut à Copenhague le rival de Pilo, peintre danois.

2 Journal de Wille.

3 *Weinwich*.

197 pièces complémentaires du service. Louis XV avait aussi donné son buste au roi et diverses pièces d'ornement aux seigneurs de sa suite. La valeur du présent était de 32,918 livres. En novembre 1768, Louis XV donna encore au roi de Danemarck trois tableaux peints sur porcelaine à Sèvres, savoir : un sujet militaire, une copie d'un tableau de Pierre, une copie d'un tableau de Vanloo. Ces trois tableaux étaient estimés à 2,520 livres [1].

431. FOURNIER.

Fournier, Français, fonda sous Frédéric V et Christian VII une manufacture de porcelaine, à Copenhague; il y employa, comme peintres sur porcelaine, Gylding, Seipsius et Ruch. Cette fondation exerça une heureuse influence sur les arts du dessin [2].

432. CLÉMENS (Marie-Jeanne), née CREVOISIER, peintre de portraits, née à Paris en 1755, morte à Berlin en 1781.

Marie Jeanne Crevoisier épousa le graveur Clémens, de Copenhague; elle fit de charmants portraits au pastel et grava divers acteurs dans le manuel de Schwartz [3].

433. ARTISTES DANOIS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

David Esteves, élève de D'Agar. — *Cornelius Hœjer*, peintre en miniature, mort en 1804, et *Rasch*, aussi peintre de portraits en miniature, ont été élèves de Massé, à Paris [4].

434. MONNIER (Gabriel-Jean-Joseph-Hubert le), peintre de portraits, né à Thionville en 1761.

Hubert le Monnier, ayant émigré en 1792, alla d'abord à Stockholm, puis à Copenhague, où il demeura quelques années; il y a fait des portraits au pastel et en miniature [5].

435. COURT (Joseph-Désiré), peintre d'histoire et de portraits, né à Rouen.

M. Court a exposé au salon de 1841 les portraits du roi de Dane-

[1] Renseignements fournis par M. Riocreux.
[2] *Weinwich.*
[3] *Weinwich.*
[4] *Weinwich*
[5] *Weinwich.*

marck, Christian VIII, et de la reine Caroline Amélie, pendant la cérémonie du couronnement. Ces portraits ont été lithographiés par Julien.

436. DAVID (d'Angers), sculpteur (voir le nº 161).

David d'Angers a fait pour Copenhague un buste colossal en marbre de Berzélius, l'illustre chimiste.

437. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE A COPENHAGUE.

BOURDON (Sébastien). Laban emporte ses Dieux.

COURTOIS (Jacques), dit le Bourguignon. Une bataille.

CLOUET (François). Portrait de la duchesse Christine de Lorraine, fille de Chrétien II.

DUFRESNOY (Alphonse). Portrait de l'artiste.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Paysage ; effet de coucher de soleil.

JOUVENET (Jean). Sacrifice d'Iphigénie.

LARGILLIÈRE (Nicolas de). Portrait de J.-B. Tavernier. (Voir p. 29.)

LEMAIRE (Jean). Un sujet d'architecture.

MIGNARD (Pierre). Louis XIV. — Marie-Thérèse.

PARROCEL (Joseph). Une bataille.

PESNE (Antoine). Un portrait d'homme.

POUSSIN (Nicolas). L'apparition de Jehovah dans le buisson ardent; exécuté à Paris, en 1640, pour le cardinal de Richelieu, selon Bellori; gravé par Flindt.

Le Christ guérit les aveugles de Jéricho. — Composition différente de celle qui est au musée du Louvre.

Acis et Galatée.

Joseph explique le songe de Pharaon; — copie faite d'après une des Loges du Vatican.

Une procession de peintres. — Ce tableau est sur toile, haut de 18 pouces sur 28 pouces 1/2 de large. Sur un banc, placé sous deux grands arbres, dort un peintre la joue appuyée sur sa main. Il occupe le milieu du tableau. A gauche, on voit une personne qui conduit une sorte de procession; on remarque d'abord un individu portant pinceaux, palette et autres instruments nécessaires à l'art du peintre; suivent des musiciens; l'un d'eux joue de la flûte (Pibe) devant le peintre endormi; un autre personnage s'est couché à terre et regarde si le peintre endormi ne veut pas se réveiller. Trois autres suivent avec des couleurs et de la toile roulée.

Ce tableau semble être une satire contre un peintre ivre; c'est une es-

quisse achevée et admirablement groupée. Ce singulier sujet fait allusion sans doute à quelque épisode particulier de la vie du Poussin [1].

Rigaud (Hyacinthe). Portrait de Louis XIV.

Robert (Hubert). Ruines romaines.

Valentin. Des joueurs de cartes.

Vernet (Joseph). Une tempête. — Un port.

438. LE TESTAMENT D'EUDAMIDAS.

La galerie du comte de Moltke possède un testament d'Eudamidas que l'on assure être le tableau original du Poussin.

« Ce fameux tableau du Poussin avait été, dit-on, embarqué pour la Russie avec un buste antique de Platon et un exemplaire du Dante portant des dessins de Michel Ange en marge. On a généralement cru que ces précieux objets avaient péri dans un naufrage; mais une tradition acceptée dans le Nord veut que le naufrage ait eu lieu dans les eaux du Danemarck et que le tableau ait été sauvé. » En admettant cette tradition et le témoignage de plusieurs artistes danois, venus à Paris à l'exposition de 1855 et qui ont vu le tableau du comte de Moltke, le doute ne pourrait être permis et ce serait bien l'original du Poussin. Dès 1790, ce tableau était dans cette galerie [2].

[1] Je dois cette description si intéressante à l'obligeance de M. Geffroy.

[2] Voir : Voyage de deux Français en Allemagne, Danemarck, etc., en 1790, 5 vol. in-8°. Paris, 1796 (par Fortia de Piles).

CHAPITRE VII

ESPAGNE

439. ARCHITECTURE NORMANDE ET GOTHIQUE.

L'architecture normande, qui a exercé une influence si considérable en Angleterre et en Italie, a eu en Espagne une influence encore plus grande [1].

Le style français paraît avoir été apporté d'abord en Catalogne par les Normands, qui vinrent au secours des chrétiens catalans dans les XIe et XIIe siècles, et qui, fixés dans ce pays, rivalisèrent avec leurs compatriotes de France, d'Angleterre et d'Italie, pour le luxe des constructions.

L'architecture normande se répandit ensuite dans les Castilles sous le règne d'Alphonse VI (1072-1109), dont la femme était Française, et dont le gendre était Raymond de Bourgogne. Ce Raymond employa à la construction de la cathédrale d'Avila divers artistes étrangers. Les murs de la ville furent construits par un Romain, COSANDRO, et par un Bourguignon, FLORIN, de 1090 à 1099 [2].

Un grand nombre de prélats, de moines et d'artistes français, favorisés par les relations que les croisés français avaient établies entre leur patrie et l'Espagne, élevèrent au delà des Pyrénées de nombreux monuments. Ainsi, en 1118, Oldegan, prélat normand,

[1] *Passavent*, Sur la marche de l'architecture en Espagne; dans le Deutsches Kunstblatt, nos 4 à 17, 1852.

[2] *Dusommerard*, t. III, p. 363.

commença la cathédrale de Tarragone. — L'évêque Jérôme (né à Périgueux), le confesseur du Cid, éleva les cathédrales de Zamora et de Salamanque; cette dernière fut commencée en 1102.

« Dans le XIIe siècle, on construisit en Espagne plusieurs belles églises dans le style normand, qui furent élevées en grande partie par des architectes de Normandie. A cette époque, le siége archiépiscopal de Tolède était occupé par un Français nommé Bernard; il protégea ses compatriotes et en éleva plusieurs à la dignité épiscopale. Ceux-ci répandirent dans leurs diocèses l'architecture française du commencement du douzième siècle et firent venir de leur pays des ouvriers et des architectes [1]. »

Les Templiers propagèrent aussi l'architecture française en Espagne et construisirent en style roman-français les églises fortifiées de Toro, de la Madeleine à Zamora, de Mansanara, près de Zamora [2].

Vers la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe, on voit apparaître le style de transition entre le roman et le gothique au monastère de Santa-Maria de las Huelgas. Ce monument semble avoir été bâti sous l'influence française, tant le style, la forme des baies et des piliers, ont d'analogie avec ce qui se construisait alors en France. On trouve même sur les murs de l'église, des marques d'appareil ou de tailleurs de pierres [3] absolument semblables à celles qui se voient sur les murs des cathédrales françaises, notamment à Reims [4].

Au XIIIe siècle, l'architecture ogivale est partout employée en Espagne; son introduction et sa propagation sont dues aux relations avec la France et aux grandes croisades que firent alors les Français en Espagne. La cathédrale de Burgos a surtout la plus grande ressemblance avec les églises françaises du XIIIe siècle; la rose du sud et l'ornementation de tout l'édifice sont évidemment de style français. Les vitraux de la rose du sud (les seuls qui soient conservés) et les sculptures, ont un caractère tout français; les sujets qu'elles représentent sont les mêmes que chez nous [5].

1 *Passavent*, loc. cit.

2 *Revue Britannique*, novembre 1846, d'après la Quarterly Review.

3 Voy. les Annales archéologiques publiées par M. Didron sur ces marques.

4 Renseignements communiqués par M. Didron et tirés de ses notes d'un voyage en Espagne. — 5 *Idem*.

La situation géographique de Burgos sur la grande route de France en Espagne et au nord de ce pays, les caractères français de sa cathédrale, sa date, tout nous porte à croire que le monument dont nous venons de parler est très-probablement l'œuvre d'un Français, et l'un des plus anciens, ou le plus ancien même, de style gothique bâti en Espagne.

« Une preuve qu'on imitait dans le XIVe siècle à Barcelone l'architecture du midi de la France se retrouve dans l'église de Santa-Maria del Mar, dont la façade, élevée en 1328, offre une ressemblance surprenante dans ses principales dispositions avec la façade de la cathédrale d'Arles en Provence [1]. »

440. VERRIERS FRANÇAIS EN ESPAGNE.

Après les architectes, les verriers. Pendant le gouvernement du cardinal Ximénès, un grand nombre de verrières furent peintes à Tolède, à Séville, Léon, Burgos et Barcelone, par des artistes français, alors sans rivaux dans ce genre de peinture. Ces peintres sont: PEDRO FRANCÈS, VASCO DE TROYA, JUNZE DE BORGOGNA; leurs verrières sont, dit-on, de la plus grande beauté [2].

Bermudez [3] mentionnne aussi un verrier appelé GEORGES DE BOURGOGNE, établi à Burgos et mort en 1541, dont les œuvres principales sont les verrières de la cathédrale de Palencia.

441. JEAN DE BOURGOGNE, peintre, mort vers 1533.

Jean de Bourgogne, grand artiste et fort en réputation à Tolède, peignit en 1495 l'histoire de la Visitation dans le cloître de l'église de ce nom. Il travailla aussi vers 1500, au *Teatro* de l'université de Alcala de Hénarès, et aux peintures du grand retable de la cathédrale de Tolède. En 1514, il peignit à fresque à la chapelle Mozarabe, la conquête d'Oran; de 1516 à 1519, il fit les fresques de la bibliothèque de cette église. Il a peint aussi des portraits à fresque, tels que ceux de divers archevêques de Tolède et de plusieurs cardinaux [4].

[1] *Passavent*, loc. cit.

[2] Revue britannique de novembre 1846, d'après la Quarterly Review.

[3] *D. Juan Agustin Cean Bermudez*, Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España, Madrid, 6 vol. petit in-8°.

[4] *Bermudez*.

442. PHILIPPE DE BOURGOGNE, sculpteur et architecte, mort à Tolède en 1542, le 10 novembre.

Philippe de Bourgogne appelé aussi Philippe de Vigarny, sculpteur et architecte, est l'un des plus grands artistes du seizième siècle. Vers 1500, il résidait à Burgos où il était déjà en grande réputation. Le cardinal Cisneros le fit venir à Tolède pour travailler au grand retable de la cathédrale ; en 1502, il exécuta pour ce retable quatre bas-reliefs et dirigea l'exécution des autres; il fit aussi les portraits [1] du cardinal Cisneros et d'Antoine de Nebrija. Philippe de Bourgogne alla ensuite à Grenade faire le grand retable de la chapelle royale avec sa sculpture; il y règne partout une profusion d'ornements sculptés et de statues dont on vante unanimement la beauté. De 1524 à 1527, il fit à la cathédrale de Tolède les sculptures en albâtre du retable de la descente de N.-D.; il composa ensuite le dessin du grand retable de la chapelle des *Reyes nuevos*, dont l'exécution fut confiée au peintre Francisco de Comontes. Ce fut alors qu'on le chargea de sculpter les stalles du chœur de la cathédrale de Tolède. Avant de commencer ce grand ouvrage, il alla à Burgos, où le chapitre de la cathédrale l'appelait, parce que le dôme du transept s'était écroulé le 3 mars 1539. Philippe de Bourgogne reconstruisit le centre du transept de cette cathédrale, et bâtit quatre gros piliers soutenant une coupole surmontée d'une tour; toutes ces constructions furent élevées sur ses projets, et les statues qui décorent cette portion de l'édifice ont été pareillement sculptées d'après ses dessins. Le centre de la croisée de la cathédrale de Burgos est l'une des œuvres les plus admirables de la Renaissance. Deux Bourguignons furent aussi employés à ce travail en qualité de maîtres, Juan de Castaneda et Juan de Vallejo. Philippe de Bourgogne a encore, à la cathédrale de Burgos, sculpté la clôture du chœur, achevé en 1536.

Après l'exécution de ces grands travaux à Burgos, il revint à Tolède, et fit avec le célèbre Berruguete, les stalles hautes [2] du chœur de la cathédrale; chacun en fit trente-cinq [3]; Philippe sculpta celles qui sont du côté de l'Évangile. Il orna leurs dossiers de

[1] Bustes ou médaillons.

[2] Les stalles basses représentent la conquête de Grenade; elles sont de 1495 et de maître Rodrigue.

[3] Berruguete fit 35 stalles et celle de l'archevêque.

statues d'apôtres et de saints, de bas-reliefs représentant des histoires des deux Testaments et d'une élégante décoration en bois précieux; au-dessus des stalles, il mit des statuettes d'albâtre qui figurent les patriarches et les prophètes. Tous les auteurs espagnols vantent le bon goût et la grandeur de style de ces belles sculptures.

Avant que Berruguete revînt d'Italie, Philippe de Bourgogne était le maître le plus renommé de l'Espagne. Il fut le chef d'une école nombreuse dont le style se retrouve dans le célèbre tombeau de Ferdinand et d'Isabelle [1], placé dans la chapelle royale de Grenade [2].

443. FÉVIN (Antoine), compositeur de musique, né à Orléans, vers 1481. Élève d'Ockeghem.

Orléans, l'une des villes où Charlemagne avait fondé des écoles de chant, était encore, au xve siècle, célèbre par son école de musique d'où sortaient, ainsi que de celle de Sens, presque tous les chanteurs de la chapelle du pape. Févin, grand compositeur, loué par l'allemand Glarian, qui vint en France au commencement du xvie siècle, et goûté par les Italiens qui imprimaient ses œuvres en 1514, Févin alla se fixer en Espagne et y composa beaucoup de musique religieuse. La musique religieuse espagnole des xve et xvie siècles est très-belle et trop peu connue en France. L'un des principaux compositeurs de cette admirable musique est notre Févin [3].

444. LIMOSIN, serrurier.

Bermudez cite Limosin pour avoir fait, en 1531, la grande grille de la chapelle de los Albornoces, à la cathédrale de Cuenca.

445. YOLI (Gabriel), sculpteur, mort en 1538, à Teruel.

Après avoir étudié longtemps en Italie, à l'école florentine, Yoli vint s'établir en Aragon. En 1536, il fit le grand retable de l'église de Teruel, qui se compose de douze bas-reliefs représentant des histoires de Jésus-Christ, l'assomption de la Vierge, un crucifix, et de trente

[1] Un moulage de ce tombeau est au musée de Versailles.

[2] *Bermudez.* — *Ant. Ponce,* Viage de Espana. — *Conca,* Descrizione della Spagna, t. IV, p. 428; t. I, p. 255.

[3] *Ed. Fournier,* article sur Févin, dans le Conteur orléanais, n° 7, 1845. — *Fétis,* article dans la Revue et Gazette musicale de Paris du 13 juillet 1851.

statues dans leurs niches; tout ce travail est excellent, plein de noblesse et de grâce. Yoli fit aussi le grand retable de la paroisse de Saint-Pierre à Teruel et celui de l'église de Cella, dans la province de Teruel; ces deux retables se composent d'un grand nombre de bas-reliefs et de statues [1].

446. LOUIS DE BOURGOGNE, sculpteur.

Il travailla avec d'autres artistes de mérite au frontispice de la chapelle de la Tour, à la cathédrale de Tolède, commencé en 1537 [2].

447. VIGARNY (Grégoire), sculpteur,
frère et élève de Philippe de Bourgogne, mort à Tolède, peu après 1548.

Grégoire Vigarny aida son frère dans les travaux de Burgos, de Tolède, de Grenade et de Valladolid, et son habileté était telle que ses œuvres passaient pour être de son frère. Il a fait en 1537, à la chapelle de la Tour de la cathédrale de Tolède, les colonnes et leurs chapiteaux ainsi que les six statues de pierre de Regachuelo; — en 1539, au transept des Lions, un grand médaillon représentant le couronnement de la Vierge; — en 1542, un médaillon où l'on voit sainte Léocadie sortant du tombeau; — en 1548, il acheva le médaillon en marbre qui est au dossier de la stalle de l'archevêque dans le chœur et où est sculpté la sainte Vierge mettant la chasuble à saint Ildefonse [3].

448. BACHELIER (Nicolas), sculpteur et architecte.

Ce grand et fier sculpteur, comme l'appelle Hilaire Pader, fut invité par Charles-Quint ou par Philippe II à venir en Espagne, et vraisemblablement il y mourut [4].

449. LOUIS DE FOIX, architecte et sculpteur, né à Paris,
d'autres disent dans le comté de Foix.

Marca [5] et de Thou affirment qu'il fut l'architecte de l'Escurial et qu'il avait été appelé en Espagne par Philippe II pour en diriger les

[1] *Bermudez.*
[2] *Bermudez.*
[3] *Bermudez.*
[4] *Em. David*, Histoire de la sculpture, p. 180. — *Alex. du Mége,* Descript. des antiq. du Musée de Toulouse, éd. de 1835, p. 254.
[5] Histoire de Béarn.

travaux. « Ce célèbre ingénieur, dit l'historien de Thou, fut l'architecte du palais de l'Escurial et du monastère que Philippe II fit bâtir avec une magnificence vraiment royale [1] ». On ignore la part qui lui revient dans la construction de cet immense édifice auquel tant d'artistes espagnols et italiens ont aussi travaillé.

450. BUNEL (Jacob), peintre d'histoire, né en 1558, à Tours, mort à Paris vers 1614. Élève de son père François Bunel.

« J'ai eu l'honneur, dit Claude Vignon [2], de connoître Jacob Bunel, le plus grand peintre qui fût en Europe, et même je me glorifie d'avoir reçu de sa bonté les premiers enseignements de la peinture. Il étoit natif de Tours en Touraine. Il vivoit à Paris aux galeries du Louvre, fort honoré du roi Henri-le-Grand quatrième du nom. Comme il avoit eu l'estime et emploi du roi d'Espagne Philippe II, il a fait ce beau cloître à l'Escurial rempli de quarante admirables tableaux, chacun de trois toises en hauteur. Je n'ai rien vu en Europe qui les surpasse en magnifiques inventions, voire ils surpassent tout par leur coloris. » Quelles sont ces peintures et existent-elles encore ? On ne sait malheureusement rien de plus sur ce travail que ce que nous apprend la lettre de Vignon.

451. HORFELIN DE POULTIERS (Pierre l'), peintre, né dans l'abbaye de ce nom, au diocèse de Langres.

L'Horfelin de Poultiers vint à Saragosse à la fin du XVIe siècle et y acquit tant de réputation qu'on l'appela à Madrid pour y exécuter des peintures au Pardo, auxquelles il travaillait en 1616 [3].

452. STELLA (Jacques) et CLAUDE LORRAIN (voir les nos 666 et 671).

On conçoit que pendant le XVIIe siècle, lorsque l'école espagnole brillait de tout son éclat, les artistes étrangers n'aient pas été appelés en Espagne ; cependant Stella et Claude Lorrain furent chargés, sur le bruit de leur réputation, de faire quelques tableaux pour Philippe IV. Stella fut même invité à venir en Espagne, mais il refusa.

453. MIGNARD (Pierre), peintre d'histoire, né à Troyes en nov. 1610, mort le 13 mai 1695, à Paris. Élève de Boucher et de Vouet.

Mignard, en 1659, fit un portrait de Louis XIV que l'on envoya

1 T. V, p. 433 de l'édition française, in-4o, année 1568.
2 Dans une lettre reproduite par Chalmel dans son Histoire de Touraine.
3 *Bermudez.*

à Madrid au moment où l'on convenait, dans les conférences pour la paix des Pyrénées, de son mariage avec l'infante [1]. Vers 1688, Monsieur (le duc d'Orléans) fit faire à Mignard un saint Jean au désert pour l'envoyer au roi d'Espagne; ce tableau fut trouvé si beau qu'on le plaça à l'Escurial parmi ceux des grands maîtres [2].

454. GRAVEURS FRANÇAIS EN ESPAGNE SOUS PHILIPPE IV.

Jean de Courbes et Robert Cordier étaient des graveurs de grande réputation établis à Madrid. Dans le même temps, Pompée Roux travaillait à Barcelone et Hyacinthe Tavernier, à Salamanque [3].

JEAN DE COURBES [4] (1621-34) a gravé: en 1621, le frontispice de la relation du voyage des capitaines B.-G. de Nodal et G. de Nodal; — en 1626, le frontispice de l'histoire de Cuenca, par J.-P.-M. Rizo; — en 1630, le portrait de Lope de Vega. (Voir le nº 355.)

CORDIER (Robert) a gravé de 1629 à 1632 des estampes pour divers ouvrages.

ROUX (Pompée), établi à Barcelone y gravait des frontispices et des estampes de dévotion.

Nous n'avons aucun détail sur TAVERNIER .

455. HOUASSE (René-Antoine), peintre,
né à Paris en 1645, mort en 1710, à Paris. Élève de Lebrun.

Bermudez dit qu'il vint en Espagne au service de Philippe V au commencement de son règne, et qu'il fut remplacé par son fils. Papillon de La Ferté prétend au contraire qu'il fut appelé par Charles II, qu'il resta plusieurs années en Espagne et qu'il revint en France en 1692, après avoir fait de grands ouvrages qu'on ne cite pas. Nous trouvons dans Nagler que Houasse fut nommé recteur de l'académie de Paris à son retour d'Espagne; or cette nomination est du 2 juillet 1701; l'affirmation de Nagler semble confirmer le témoignage de Bermudez.

456. PHILIPPE V. — SON INFLUENCE ET SES ACTES.

Philippe V peut être justement appelé le restaurateur des beaux-

[1] Mémoire sur les membres de l'Acad. roy. de peint et de sculpt., t. II, p. 92.
[2] *Monville,* Vie de Mignard, p. 148-150.
[3] *Bermudez.* — *William Stirling,* Annals of the artists of Spain, 3 vol. in-8º. Londres, 1848, t. II, p. 559.
[4] Ou Jean Courbes.

arts en Espagne; quand il vint la gouverner, les arts n'y existaient plus; le goût et les idées les plus étranges étaient à la mode; par exemple on fardait les statues de femmes, on leur mettait du rouge aux joues et aux épaules, comme aux femmes [1].

Philippe V fut obligé, pour rétablir la culture des arts dans un pays où elle avait été si florissante un demi-siècle auparavant, de faire venir des artistes d'Italie et surtout de France; le goût français vint s'implanter à Madrid avec la dynastie des Bourbons.

Les principaux français que le nouveau roi appela en Espagne sont : l'architecte François Carlier, agent de Robert de Cotte; les peintres Michel-Ange Houasse, Jean Ranc, Henri de Favanne, Louis-Michel Vanloo; les sculpteurs Jean Thierry, René Frémin, Jacques Bousseau, Pierre Pitué, Antoine et Hubert Dumandré.

Philippe V fit construire le palais royal de Madrid et le château de la Granja ou de Saint-Ildefonse; il augmenta considérablement le château d'Aranjuez, et fit, à l'imitation de Versailles, les jardins d'Aranjuez et ceux de la Granja.

C'est surtout à la Granja que Philippe V se plut à faire travailler, parce qu'il y faisait une œuvre toute française; c'était son petit Versailles, comme le disait ce pauvre roi, si triste et si malheureux sur son trône d'Espagne [2] où on lui faisait des serviettes avec les chemises de ses marmitons [3]. Aussi regrettait-il toujours les plaisirs de Versailles, les chasses de Marly, la politesse des mœurs françaises; il disait à son confident, le marquis de Louville, en versant des larmes amères, qu'il ne pouvait vivre en Espagne et qu'il redeviendrait bien volontiers duc d'Anjou. A la Granja et au milieu de ses artistes français, il se pouvait croire hors d'Espagne.

Philippe V fit commencer en 1719 les travaux de la Granja sous la direction de l'architecte espagnol Théodore Ardemans. Un grand nombre de Français furent employés à la décoration du parc où,

[1] *Comtesse d'Aulnoy*, Relation du voyage d'Espagne. La Haye 1705, 3 vol. in-12.

[2] Mémoires du marquis de Louville, t. I, p. 162.

[3] C'est dans les Mémoires de Louville qu'il faut lire les douloureux détails de la vie de ce jeune roi enfermé à clé dans son palais, ne sortant plus que pour aller aux courses de taureaux et aux auto-da-fé, entouré de gens tels que le chambellan Benavente qui, dit Louville, nous vint avertir l'autre jour en pleurant de nous méfier d'une berline attelée que la reine douairière avait donnée au roi catholique et qui devait, disait-il par l'effet d'un sortilége, devenir caisse d'oranger pendant que le roi deviendrait oranger en caisse. T. I, p. 117.

comme à Versailles, l'on plaça des statues, et où l'on fit des cascades et des fontaines ou bassins. Les principaux artistes qui furent employés à ces travaux sont : l'ingénieur MARCHAND, qui disposa le sol, fit les nivellements, les travaux hydrauliques et les plans des jardins; Étienne BOUTELON, qui planta les jardins; les sculpteurs Frémin, Bousseau, Thierry, Pitué et Dumandué [1]. Les travaux étaient à peu près achevés en 1746. Le palais de la Granja est assez beau, mais le parc et les eaux sont admirables.

457. ACADÉMIE DE PEINTURE, DE SCULPTURE ET D'ARCHITECTURE DE MADRID.

L'Académie de San-Fernando fut fondée par Philippe V sur le modèle de celle de Paris. Elle fit sa première ouverture, dit Janneck [2], le 23 juin 1752. C'est cette Académie qui a relévé l'architecture en Espagne; ce sont des membres de cette Compagnie qui ont construit le pont sur le Xarama, la douane de Valence, la bourse de Barcelone, l'arc de triomphe d'Alcala à Madrid, la manufacture de tabac à Séville.

458. ROBERT DE COTTE (voir le nº 2), et CARLIER (François).

Orry [3], qui avec Madame la princesse des Ursins gouvernait l'Espagne sous le nom de Philippe V, était depuis longtemps en relations avec Robert de Cotte; il le recommanda à la princesse qui fit accepter ses services à Philippe V et à la reine.

C'est en 1712 que Robert de Cotte nous paraît avoir commencé d'être chargé de faire des dessins pour la cour d'Espagne [4]. Les bâtiments que faisait construire alors Philippe V étaient le palais royal de Madrid et le Buen Retiro.

En 1712, Robert de Cotte envoya en Espagne un architecte nommé

[1] *Delaborde*, Itinéraire, t. III; Voyage pittoresque en Espagne, t. I.

[2] Lettre à un amateur de la peinture, 1 vol. in-12, Dresde, 1755, p. 325. Voy. aussi *Delaborde*, Itinéraire, t. III, p. 327, et t. V, p. 315.

[3] « C'étoit une manière de sourdaud de beaucoup d'esprit, de la lie du peuple, et qui avoit fait toutes sortes de métiers pour vivre, puis pour gagner; d'abord rat de cave, puis homme d'affaires de la duchesse de Portsmouth qui le trouva en friponnerie et le chassa. Retourné à son premier métier, il s'y fit connoître des gros financiers qui lui donnèrent diverses commissions dont il s'acquitta à leur gré, et qui le firent percer jusqu'à Chamillart, etc. » *Saint-Simon*, éd. Delloye, t. VI, p. 242.

[4] Voy. sa lettre à Orry, datée de Marly, le 13 janvier 1713, et la lettre de la princesse des Ursins à Robert de Cotte, du 27 juin 1712, citée dans notre introduction.

Carlier (François), homme de peu de goût et de mérite, mais d'une grande vanité; il fut chargé de l'exécution, assez difficile, des jardins du Buen Retiro et de travailler au palais de Madrid, où il fit, d'après les dessins de Robert de Cotte, le grand cabinet des Furies. Carlier s'acquitta mal de sa tâche et fatigua par son orgueil M. Orry, qui se plaignit de lui à Robert de Cotte[1]; celui-ci lui adressa d'assez vertes semonces, et en 1715 Carlier ne travaillait plus pour Philippe V[2].

Dès 1714, Robert de Cotte fut occupé à réparer ce que Carlier avait fait de mal et à continuer les travaux; il dessina plusieurs plans et projets pour le palais et les jardins du Buen Retiro, pour le palais de Madrid et les intérieurs des appartements[3]. Le fils de Robert de Cotte[4] alla à Madrid remettre à Philippe V et à la reine les dessins de son père. Dès ce moment tout ce qui se fit dans les palais de Madrid et du Buen Retiro fut exécuté sous la direction de Robert de Cotte; il était en continuelles relations avec M. Orry, qui lui donnait, dans de remarquables lettres[5], les idées générales des travaux à faire et lui faisait connaître le goût du roi ainsi que les usages de l'Espagne. C'était la princesse des Ursins qui commandait à de Cotte tout ce qui intéressait la décoration des appartements; et de Cotte fit exécuter à Paris, sous sa direction, les glaces[6], les chambranles

[1] Il y a dans les papiers de Robert de Cotte une longue correspondance de d'Aubigny, d'Orry et de la princesse des Ursins à l'endroit de Carlier.

[2] On retrouve Carlier travaillant à Madrid sous Ferdinand VI (1746-59); il construisit alors le couvent des religieuses de l'ordre de saint François de Sales, fondé par la reine Maria Barbara, comme une retraite pour elle-même et une maison d'éducation pour les filles nobles. C'est un grand bâtiment dont le dessin est mauvais et qui n'est remarquable que par la richesse des marbres qui décorent l'intérieur de l'église. *W. Stirling*, p. 1166, d'après *Bermudez*, los Arquitectos, t. IV, p. 234.

[3] On a conservé 38 dessins de R. de Cotte pour la cour d'Espagne, savoir : 3 plans pour le château de Madrid (998-990); des dessins de cheminées pour l'appartement du roi (991); 4 dessins des façades de ce même appartement (992-995); 23 plans, projets et études pour le palais du Buen Retiro (996-1018), tous accompagnés de mémoires explicatifs. Ces dessins sont dans le volume Vb 147 Espagne-Madrid, au Cabinet des estampes.

[4] Jules Robert de Cotte, mort le 8 septembre 1767, intendant-général des bâtiments du roi et membre de l'Académie d'architecture depuis 1711.

[5] Lettre de M. Orry à Robert de Cotte, du 7 janvier 1715.

[6] Pour la chambre à coucher du roi :

4 glaces de 55 pouces sur 36,
2 — de 36 — sur 24.

et les trumeaux sculptés, les cheminées, les bronzes dorés, les sculptures en bois et en marbre qui devaient décorer les appartements de Leurs Majestés; on fit faire à Paris jusqu'aux frises des parquets [1].

Vassé fut chargé d'une partie des sculptures en bronze « doré d'or moulu ». Boulle fit un bureau et une commode. Dugoulon, Le Goupil, Taupin [2] et Belan, sculpteurs en bois, exécutèrent, en 1713 et 1714, sur les dessins de Robert de Cotte, pour la chambre de la Reine, pour la chambre du lit du Roi, pour la salle de l'Hyménée ou de la comédie et pour la chambre du prince des Asturies, des chambranles pour enfermer les glaces [3], des panneaux avec leurs cadres, des trumeaux, des pilastres et leurs chapiteaux. Tous ces « ouvrages » étaient ornés de guirlandes, de rinceaux, de feuillages et d'enroulements; les principaux motifs de ces sculptures étaient des feuilles d'acanthe, des trophées, des culs-de-lampe et des cornes d'abondance d'où sortaient des fleurs. Le compte de ces sculptures s'éleva à la somme de 23,951 livres 10 sols, que Robert de Cotte « modéra », le 4 décembre 1714, à 9,325 livres 7 sols 8 deniers [4].

Pour la chambre à coucher de la reine :

2 glaces de 60 pouces sur 40,
1 — de 60 — sur 32.

Pour la salle de la comédie ou de l'Hyménée : pour les 4 trumeaux :

16 glaces de 52 pouces sur 37,
8 — 1/2 cintrées de 37 pouces sur 37.

A la cheminée de cette salle :

6 glaces de 55 pouces sur 36.

[1] Un compte de ces diverses commandes s'élève à la somme de 78,328 livres 19 sols, dont :

Glaces....................	38,729 livres.
Menuiserie................	17,494
Sculpture en bois..........	9,575
— en bronze........	4,461
Cheminées de marbre.......	4,483 l. 10 s.
Boulle....................	3,586 9.

[2] Ces trois sculpteurs ont travaillé aux délicieuses boiseries sculptées et dorées des appartements de Louis XV à Versailles.

[3] A 4 livres 12 sols le pied.

[4] Pour les papiers et dessins de Robert de Cotte voir la note 2 de la p. 2

459. FAVANNE (Henri de), peintre,
né à Londres le 3 octobre 1668; mort à Paris le 27 avril 1752.

H. de Favanne se lia, en 1695, pendant son séjour à Rome, avec M. d'Aubigny, secrétaire de la princesse des Ursins, et ces relations eurent pour conséquence de le faire appeler en Espagne en 1705 par Philippe V, lorsque la princesse des Ursins se trouva transformée en une espèce de premier ministre. Il demeura en Espagne jusqu'à la chute de sa protectrice (1714) et revint alors en France avec M. d'Aubigny. De Favanne a fait beaucoup d'ouvrages dont l'état détaillé, qui était entre les mains de Lépicié, n'est pas parvenu jusqu'à nous [1].

460. HOUASSE (Michel-Ange) peintre d'histoire,
né en 1680; mort en 1730. Élève de son père.

Michel-Ange Houasse, appelé par les Espagnols *Hovas*, remplaça son père au service de Philippe V [2] et eut le titre de premier peintre du roi d'Espagne. Il demeura assez longtemps en Espagne, peignit des sujets d'histoire, des bambochades et des portraits; son exécution facile, la grâce et la fraîcheur du coloris donnèrent une grande réputation à ses peintures. On cite de lui à Madrid, chez les Pères del Salvador, une série de tableaux représentant la vie de saint François Régis. — Au palais de Saint-Ildefonse, diverses bambochades, divers sujets champêtres. — Un crucifix, à l'oratoire de ce palais.

Le musée de Madrid possède de cet artiste le portrait de l'infant don Philippe, enfant; celui d'une infante; une bacchanale; un sacrifice à Bacchus; une Sainte-Famille. Houasse a formé plusieurs élèves: Antonio Gonzalez Ruis et Pablo Pernicharo. Il vint à Paris, avec la permission du roi, en 1730, et mourut en retournant en Espagne.

461. FRÉMIN (René), sculpteur, né à Paris le 1er oct. 1672,
mort à Paris le 17 février 1744. Élève de Girardon et de Coyzevox.

Frémin passa au service de Philippe V en 1721 et y resta jusqu'en 1738. Pendant tout ce temps il fut constamment occupé aux sculptures de Saint-Ildefonse. Philippe V, qui honorait en lui l'homme et

[1] Mém. sur les membres de l'Acad. royale de peint. et de sculp., t. II, p. 241. — Mémoire pour servir à la vie de M. de Favanne, 1753, in-12.

[2] Selon Bermudez.

[3] *Bermudez. — W. Stirling. — Mariette* et *Hultz.*

l'artiste, le nomma, en 1727, son premier scuplteur et plus tard lui donna des lettres de noblesse. Ses travaux et les bontés du roi lui permirent d'amasser une fortune considérable[1]. « Il ne faut pas croire, dit Mariette, que ce soit l'habileté qui ait fait la fortune de M. Frémin; il avoit du talent, mais il s'en falloit de beaucoup que ce fût un homme de la première volée; un peu de manigance a suppléé à ce qui lui manquoit du côté de l'art et en a fait un sculpteur heureux[2] ».

Bermudez nous donne l'indication des œuvres de Frémin en Espagne : il a fait à Saint-Ildefonse, au palais : une statue d'Apollon; les bustes en marbre de Philippe V, de Louis Ier et de leurs femmes.

Dans les jardins, au premier parterre : des groupes d'enfants et de sphinx (en plomb) placés sur des socles, au pied de la facade principale du palais. Des vases de marbre ornés de bas-reliefs. Autour de la cascade, quatre statues de marbre, Saturne, Junon, Neptune et une Nymphe.

Au pourtour de la demi-lune : huit statues de marbre, les quatre éléments et les quatre statues de la poésie lyrique, pastorale, héroïque et satirique.

A la fontaine de Persée : la statue d'Andromède enchaînée sur son roc; au-dessous Persée qui vient la délivrer. D'un autre côté Minerve tuant un dragon (ces trois sujets sont en plomb).

Au pont de la rivière : deux groupes d'enfants, l'un domptant un cerf, l'autre un sanglier.

A la cascade : les statues de l'Afrique, de la Fidélité, de la Magnificence, de l'Asie, un berger, une Nymphe, un chien, un cerf, un sanglier, les chevaux marins.

Au berceau au-dessus de la cascade : les quatre Nymphes.

A la fontaine des Vents : la statue d'Éole.

Au rond-point des huit allées : les statues de Saturne, de Mars[3], de Vesta, de Neptune, de Cérès, d'Hercule, de Minerve, de la Paix; au milieu de ce rond-point, le groupe d'Apollon et Pandore.

A la fontaine des grenouilles : le groupe de Latone, Apollon, Diane, et des paysans de Lycie changés en grenouilles[4].

[1] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p. 206.
[2] T. II, p. 272 de l'Abecedario.
[3] Ces deux statues ont été exécutées par H. Dumandré.
[4] Cette fontaine a été achevée par H. Dumandré.

Au second parterre auprès de la fontaine de la Renommée : les deux statues de marbre d'Atalante et de Lucrèce et huit grands vases de plomb.

Frémin a exécuté encore au palais de Rio Frio, en collaboration avec THIERRY, les sculptures de l'escalier et de la chapelle [1].

462. THIERRY (Jean), sculpteur, né à Lyon, mort à Lyon le 21 décembre 1739.

Il se rendit à la cour d'Espagne en mai 1721 avec Frémin et resta au service de Philippe V jusqu'en 1728 qu'il revint à Lyon avec une pension de 2000 livres [2].

Thierry a fait à Saint-Ildefonse (au palais) les statues des bains de Diane, dans une grotte.

Dans les jardins de Saint-Ildefonse, sur le pont : deux groupes d'enfants, l'un domptant une biche, l'autre un sanglier.

Au milieu du bassin de la Yerba : les statues de Pomone et de Vertumne; plusieurs groupes d'enfants : les statues du Douro et de la Pisuerga.

Au parterre et à la cascade devant la façade principale du palais : les statues de Bacchus, Cérès, Zéphire, Amphitrite, trois Naïades, le Tage, le Guadiana, l'Europe, le Printemps, une Dryade [3].

En haut de la cascade, les trois Nymphes; tous les ornements du berceau qui vient après.

Deux grands vases ornés, à la demi-lune.

Au palais de Rio Frio, Thierry travailla avec FRÉMIN aux sculptures de l'escalier et de la chapelle. Le retable de marbre, qu'il avait sculpté, à été transporté à la cathédrale de Ségovie [4].

L'abbé Fontenai dit que l'on conservait dans la famille de Thierry un manuscrit qui avait pour titre : Description de sujets de sculpture en figure de marbre, fontaines de plomb et vases de marbre, inventés et sculptés par J. Thierry, sculpteur des rois de France et d'Espagne et pensionnaire de Leurs Majestés, dans les jardins et palais de Saint-Ildefonse en Espagne. Il serait bien désirable que l'on retrouvât ce manuscrit et qu'on le publiât.

1 *Bermudez.*

2 Toutes les dates données par Bermudez sont fausses; ce qui est dans notre texte est tiré des papiers de l'Académie et des notes de M. Hultz.

3 Et la statue de *Marron Cretense* : Je n'ai pu comprendre ce que Bermudez entendait par ces deux mots.

4 *Bermudez*

463. RANC (Jean), peintre de portraits,
né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735. Élève de Rigaud.

Raoux avait reçu l'invitation d'aller en Espagne, mais craignant que l'air de ce pays ne fût contraire à sa santé, il n'accepta pas cet honneur, et on envoya Ranc à sa place en 1722. Philippe V le nomma peintre de sa chambre. Ranc accompagna le Roi dans un voyage qu'il fit à la frontière de Portugal; il séjourna à Séville avec la cour, revint avec le Roi à Madrid et y mourut en 1734. Bermudez vante la parfaite ressemblance de ses portraits, leur belle couleur et leur grâce; mais au dire du spirituel et savant historien des portraitistes du XVIIIe siècle [1], Ranc oublia un peu à Madrid la manière française, et ses portraits témoignent d'une sorte de compromis entre le faire patient de Rigaud et la véhémence castillane. On cite les portraits de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, que l'on voit au musée de Madrid; celui de la reine Marie-Louise de Savoie; ceux de l'infant don Carlos et de la femme du roi Louis [2].

464. BOUSSEAU (Jacques), sculpteur, né en 1681,
à Chavagnac en Poitou, mort le 13 février 1740, à Valsain ou Balzaïm, en Espagne.
Élève de N. Coustou.

« C'étoit un artiste laborieux, mais dont le ciseau n'avoit rien que de fort ordinaire.... M. Frémin étant dans la résolution d'abandonner l'Espagne et de repasser en France, le proposa à S. M. Catholique pour prendre sa place, et achever les ouvrages de Saint-Ildefonse et du Palais-Royal à Madrid [3]. » Bousseau fut premier sculpteur de Philippe V, de 1737 à 1740; il a achevé ou exécuté dans les jardins de Saint-Ildefonse, les statues des Muses Polymnie, Calliope, Uranie, Melpomène, Thalie, Terpsichore, Euterpe, Érato [4].

465. VANLOO (Louis-Michel) (voir le nº 298).

Après la mort de Ranc, Philippe V, ayant demandé à Rigaud de désigner un peintre pour remplacer Ranc, Vanloo fut choisi et vint à Madrid en 1736; il y resta jusqu'à la mort de Philippe V, dont il fut le premier peintre. En 1751, il devint directeur de l'Académie de

[1] *P. Mantz*, dans l'Artiste, 1854, t. XII, p. 129 et suivantes.
[2] *Bermudez*. — Mercure de septembre 1722 et de mars 1729.
[3] *Mariette*, t. I, p. 174.
[4] *Bermudez*. Voir aussi *Dandré-Bardon*, Essai sur la sculpture, p. 194.

Saint-Ferdinand, à la fondation de laquelle il avait puissament contribué avec Olivieri. Bermudez cite parmi ses œuvres; au Palais neuf de Madrid : un portrait de Philippe V, celui d'Élisabeth Farnèse, les portraits des diverses personnes de la famille royale; — à Buen-Retiro : un grand tableau où sont représentés Philippe V et Élisabeth Farnèse, entourés de tous les membres de la famille royale, de grandeur naturelle; le musée de Versailles possède l'esquisse de ce tableau, dont on trouve une bonne description dans le Catalogue de ce musée [1]; — à l'académie de Saint-Ferdinand : Vénus et Mercure; les portraits de Ferdinand VI et de la reine Barba; — au palais du Pardo, dans la chambre del dispaccio : deux petits tableaux de l'histoire de Diane [2]; — à Naxera, aux Bénédictins : les portraits de Philippe V et de la reine Marie-Louise de Savoie, en un même tableau.

En 1753, Vanloo exposa au Salon de Paris, le portrait de M. Wall, ambassadeur du roi d'Espagne en Angleterre. On a plusieurs gravures des portraits de Philippe V, par Aubert, G.-E. Petit et Schmidt.

466. LEMOINE (François), peintre d'histoire,
né à Paris en 1688, y mourut le 4 juin 1737. Élève de Louis Galloche.

Lemoine fit pour le roi d'Espagne, un grand tableau représentant Alexandre et Porus [3].

467. VIALI (Louis-René), peintre de portraits,
né en Provence, mort en 1770, âgé de près de 90 ans. Élève de Rigaud.

Viali a fait le portrait du prince Louis des Asturies, gravé par B. Picart (1720, in-8°) et par Balechou.

468. DUBUISSON (Jean) graveur.

Dubuisson, établi à Madrid, a gravé en 1719 plusieurs sujets religieux.

469. DESMARETS (Henri), compositeur de musique,
né à Paris en 1662, mort à Lunéville le 7 septembre 1741.

A la suite d'une condamnation pour rapt, Desmarets, fort habile

[1] Par M. Soulié; n° 4287.

[2] Conca dit : deux Dianes dans les airs; t. I, p. 163. Descriz. odeporica della Spana. Parme, 1793.

[3] *D'Argenville.*

compositeur, se réfugia en Espagne vers 1701; il y devint maître de chapelle de Philippe V et y passa quatorze ans. Le climat l'obligea de se retirer en Lorraine où le Duc le nomma surintendant de sa musique[1].

470. DUMANDRÉ (Hubert), sculpteur et architecte, mort à Madrid en 1781, à 80 ans.

H. Dumandré fut un des premiers membres, et des plus distingués, de l'Académie royale de Saint-Ferdinand, qui le nomma directeur honoraire de la sculpture en 1754. Il fut reçu comme architecte en 1759. En 1746, Dumandré acheva la fontaine des grenouilles et celle des bains de Diane; il exécuta, en compagnie de Pitué, les groupes de cerfs, les statues et les vases qui sont dans le pourtour de la fontaine de Diane, à Saint-Ildefonse.

On voit de lui, dans cette même résidence, au parterre de l'Andromède, un Saturne.

Dans le pourtour de la fontaine des grenouilles, la Poésie pastorale et une chasseresse.

Au bassin de la Yerba[2], quatre Faunes.

Au rond-point des huit allées, Saturne et Mars, exécutés sur les modèles de Frémin.

Devant la façade intérieure et principale du palais sur les jardins, deux sphinx.

Il a exécuté la sculpture de la fontaine de la Renommée, en collaboration avec son frère Ant. Dumandré et avec Pitué.

Il travailla aussi au tombeau de Philippe V, placé dans l'église collégiale de Saint-Ildefonse. Dumandré a fait toute la sculpture du retable pour la chapelle du palais de Rio Frio, placé présentement à la cathédrale de Ségovie[3].

471. VANLOO (Carle) (voir le nº 154).

En 1738, Vanloo fit pour le roi d'Espagne un tableau représentant Porus vaincu par Alexandre et placé à la collégiale de Saint-Ildefonse[4].

472. DUMANDRÉ (Antoine), sculpteur.

Dumandré naquit à Tencry, en Lorraine, d'une famille distinguée.

[1] *Fétis*. — [2] La gerbe.
[3] *Bermudez*. — Cet auteur l'attribue aussi à Thierry; voy. p. 228.
[4] *Conca*, t. II, p. 227, édition de Parme, 1793.

Antoine et son frère Hubert servirent d'abord Louis XIV, comme cadets dans le régiment de Picardie, mais depuis ils allèrent étudier à Paris les mathématiques et la sculpture avec Coustou et eurent plusieurs prix à l'Académie. Philippe V les appela, quoique très-jeunes encore, pour travailler aux ouvrages des jardins de Saint-Ildefonse sous la direction de Frémin et de Thierry. Après le départ de ces deux artistes et la mort de Bousseau, Hubert Dumandré fut nommé directeur de ces ouvrages et Antoine vint à Madrid pour être le premier sculpteur du palais neuf que l'on construisait alors. Il fut nommé directeur de la commission chargée de préparer l'établissement d'une Académie des beaux-arts, et lorsque celle de Saint-Ferdinand fut créée, en 1752, il en devint le directeur. Antoine Dumandré mourut le 11 mai 1761. « Ses figures, dit Bermudez, ont des attitudes maniérées et tourmentées, selon le goût français de l'époque. »

Dumandré a fait dans les jardins de Saint-Ildefonse : au parterre de la Renommée, la statue d'Apollon et celle de Diane.

A la place des grenouilles une Nymphe.

A la fontaine d'Andromède, la Poésie lyrique.

Pour la fontaine de la Renommée, un cheval et un Maure, exécutés sur les modèles de Frémin.

A Madrid, à la façade nord du palais neuf, le Gédéon, et diverses œuvres dans le jardin de las Salezas reales.

A Aranjuez, la fontaine et la statue du Tage.

Il y aussi dans les jardins de cette maison de plaisance plusieurs œuvres de Joaquin Dumandré, fils et élève d'Antoine, qui résidait à Madrid au commencement de ce siècle [1].

473. MICHEL (Robert), sculpteur,
né au Puy-en-Velay en 1720, mort à Madrid le 31 janvier 1785.

Cet éminent sculpteur comme l'appelle Bermudez, arriva à Madrid le 30 octobre 1740; en 1752, il était nommé directeur de la sculpture à l'Académie de Saint-Ferdinand et sculpteur de la chambre du roi Ferdinand VI. Plus tard, Charles III le nomma directeur de l'Académie et le chargea de la direction de tous les ouvrages de sculpture que l'on exécutait dans les palais royaux. Michel avait beaucoup de fécondité, de talent, et a laissé un grand nombre d'œuvres :

[1] *Bermudez.*

A Madrid. Au palais neuf : au bas de l'escalier, à droite, le lion de marbre; deux enfants; de très-beaux ornements de stuc. — A Buen Retiro, à l'oratoire : les statues de saint Ferdinand et de sainte Barbe. — A Saint-Fermin, toute la sculpture du grand retable, moins la statue du saint. — A Saint-Millan, quatre prophètes au retable principal. — A Saint-Justo y pastor, les statues de pierre à la façade; la Charité et l'Espérance. — A Saint-Salvador, le buste du duc de Arcos, à son tombeau. — A Saint-Marcos, les anges de stuc qui sont au-dessus de l'entablement du grand retable. — A Saint-Bernardino, la statue de saint Pascal Baylon. — A Saint-Bernardino de Santiago, les statues de saint Joachim et de saint Joseph, aux gros piliers de la coupole. — A Saint-Felipe Neri, la statue du saint, au grand autel. — Aux Carmes déchaussés, la sainte Vierge. — A Saint-Ignace, les statues de sainte Prudence et de saint Martin de Loynaz. — A la douane royale, les armes sculptées à la façade. — A la porte de Alcala, les trophées et ornements de la façade du côté de la ville. — A la promenade du Pardo, les deux lions de la fontaine de Cybèle, et deux Tritons à l'une des quatre petites fontaines.

A El Pardo, au palais : des ornements de stuc.

A Aranjuez, au palais : toute l'ornementation de la corniche de la chapelle.

A Sainte-Ildefonse, à la collégiale : l'ornementation des voûtes et des murs. — A Vittoria, à la société basque : le buste en marbre de Charles III. — A Pampelune, aux Capucins : le tombeau du comte de Gages. — A Osma, à la cathédrale : la statue en marbre de la Conception [1].

474. PITUÉ (Pierre), sculpteur.

Pitué vint de Paris à Madrid vers 1743 ou 1744, après la mort de Bousseau, pour achever, avec Hubert Dumandré, la scuplture de la fontaine de Diane, à Saint-Ildefonse; ils la terminèrent en 1746 à la satisfaction de Philippe V. Ils exécutèrent aussi, dans le même jardin, la sculpture de la fontaine de la Renommée qui se compose de la figure allégorique de la Renommée sur Pégase, de quatre statues avec arcs, boucliers et flèches, et de quatre statues couchées dans des grottes représentant le Tage, le Douro, le Guadalquivir et l'Èbre.

[1] *Bermudez.*

— A la fontaine de Diane, une statue et les vases du pourtour. Ces œuvres selon Bermudez sont d'un dessin médiocre et ont une attitude maniérée. Pitué et Hubert Dumandré ont exécuté, à Saint-Ildefonse, le mausolée de Philippe V. Le tombeau est posé sur un piédestal supportant une urne ; deux statues sont de chaque côté : la Charité, la Douleur ; au-dessus, deux médaillons réprésentent le Roi et la Reine couverts d'un voile qu'une Renommée cherche à soulever ; derrière, une pyramide portant les armes d'Espagne soutenues par un ange et un enfant[1]. Ce mausolée est placé dans la collégiale de Saint-Ildefonse. Pitué est l'auteur de la statue qui est à gauche du sépulcre, et des anges qui soutiennent l'écu royal[2].

475. BOISTON (Philippe), sculpteur.

Boiston vint à Madrid quand on achevait le Palais neuf et fut employé à son ornementation; il fut reçu à l'Académie de Saint-Ferdinand en 1744[3].

476. FLIPART (Charles-Joseph), peintre et graveur, né à Paris le 9 janv. 1721, mort à Madrid le 2 août 1797. Élève et fils du graveur J.-C. Flipart.

Flipart travailla beaucoup en Italie et vint en Espagne en 1750; Ferdinand VI le nomma peintre et graveur de sa chambre. C'était un peintre de mérite, mais surtout un excellent graveur au burin et à l'eau forte. On voyait de ses peintures à Madrid, à las Salezas reales et à l'hôpital des Italiens; à Alba de Tormès, aux Carmes déchaussés[4].

477. MOURET, architecte, né à Moussi-le-Vieux en 1705.

Mouret était un habile architecte qui construisit plusieurs hôtels à Paris. « C'est sur ses dessins, dit Blondel, que l'on vient de commencer à bâtir en 1751 l'Hôtel-Dieu de Madrid, près le Retiro, édifice d'une grandeur et d'une magnificence supérieure à tout ce que nous avons encore vu jusqu'à présent dans ce genre[5]. »

[1] *De la Borde*, t. III, p. 182.
[2] *Bermudez*.
[3] *Bermudez*.
[4] *Bermudez*.
[5] *Blondel*, Architecture française, t. I, p. 257.

478. MARQUET, architecte.

Marquet était en 1765, selon Patte, et encore en 1776, selon l'Almanach de 1776[1], architecte du roi d'Espagne. W. Stirling conteste ce fait. « M. Marquet, dit-il, ne fut jamais premier architecte du roi; si le fait était vrai, les Français, pour leur propre considération devraient le cacher, car Marquet est l'auteur de l'hôtel de la poste, à Madrid, le seul monument qu'il ait construit et qui est bien mauvais[2].

479. LA TRAVERSE (Charles-François de), peintre, né à Paris, y mourut en 1778. Élève de Fr. Boucher.

Il fut envoyé à Rome pour y étudier, alla à Naples et explora les ruines d'Herculanum; il attira ainsi l'attention du comte d'Osson, ambassadeur de France qui étant envoyé à Madrid, l'emmena à sa suite. La Traverse demeura quelques années dans cette capitale, sans toutefois réussir à obtenir le patronage du roi. Il fit pour des particuliers, quelques petites peintures, qui ont obtenu l'approbation de Bermudez, et réussit surtout dans le genre du paysage et des fleurs. Il imitait la couleur des Flamands. Le graveur Carmona a exécuté une bonne estampe d'après une peinture faite par La Traverse, sur la naissance d'un infant d'Espagne. Il quitta l'Espagne vers la fin de sa vie et revint en France, où il mourut en 1778[3].

480. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le roi de France donna, en 1775, à la princesse des Asturies, un service de table en porcelaine de Sèvres avec un surtout orné de sculptures, le tout d'une valeur de 24,192 livres[4].

481. OLIVIER (Michel-Barthélemy), peintre d'histoire et de genre, mort le 15 juin 1784, à 72 ans[5].

Cet artiste a fait beaucoup d'ouvrages en Espagne où il a résidé[6]; il peignait de petits tableaux dans le goût de Watteau.

[1] Almanach raisonné des archit., peint., sculpt. et grav., 1776, p. 36.
[2] *W. Stirling*, d'après Rejon, p. 1174.
[3] *W. Stirling*, p. 1190.
[4] Renseignements communiqués par M. Riocreux, conservateur du Musée céramique de Sèvres.
[5] Archives de l'art français, t. II, p. 399.
[6] *De la Blancherie*, Essai d'un tableau historique des peintres français, 1 vol. in-4°, 1783. — Le Cabinet des estampes possède un exemplaire de ce livre rarissime.

482. VERDIGUIER, (Michel), sculpteur,
directeur et recteur de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille.

GRAVETON (Balthazar), architecte.

Verdiguier s'établit à Cordoue au milieu du XVIIIe siècle [1], avec son compatriote l'architecte GRAVETON. Ils y exécutèrent le trophée colossal en marbre, appelé El Triunfo, érigé en l'honneur de l'archevêque S. Raphaël, sur la place qui est derrière la cathédrale. Verdiguier fit les statues qui représentent l'archange sur une colonne, saint Acisclo, sainte Victoire et sainte Barbe. Verdiguier fit aussi plusieurs statues pour les églises de Cordoue, entre autres une statue de sainte Inès. Il exécuta huit anges et deux enfants pour la chapelle du trésor de la cathédrale de Jaen, et les onze statues qui couronnent l'édifice en dehors. Verdiguier fut reçu membre de l'académie de Saint-Ferdinand, en 1780 [2].

483. DUSSENT (Joseph), peintre de genre, neveu et élève de Vanloo.

Ce peintre de genre établi à Madrid fut l'un des premiers élèves de l'académie de Saint-Ferdinand; il conserva dans ses tableaux la manière de Vanloo, et il eut la réputation d'un bon dessinateur [3].

484. VERNET (Joseph), peintre de marines (voir le n° 116).

En 1782, Vernet peignit tous les panneaux d'un cabinet de l'Escurial; le roi Charles IV lui avait envoyé les dimensions de ces panneaux qu'il fit à Paris [4].

485. ANTOINE, architecte (voir le n° 172).

Antoine a terminé, à Madrid, le palais du duc de Berwick avec de grands changements [5].

486. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le ministre des affaires étrangères donna le 27 septembre 1787,

[1] Il y était encore en 1776, d'après l'Almanach raisonné des architectes, peintres, sculpteurs et graveurs, de 1776.
[2] *Bermudez.*
[3] *Bermudez* et *Nagler.*
[4] *Bourgoing,* Tableau de l'Espagne moderne, t. I, p. 233.
[5] Notices par Renou et Lassault.

au duc d'Aranda, ambassadeur d'Espagne en France, un grand service de table, en porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond bleu orné de groupes de fleurs, avec un surtout en sculpture, d'une valeur de 48,252 livres.

L'an IV (1795-96), le Directoire fit présent à l'ambassadeur d'Espagne, de deux tableaux d'après Teniers, peints sur porcelaine à Sèvres; leur valeur était estimée à 4,000 livres [1].

487. SAUVAN (Pierre), peintre.

M. Robert Dumesnil [2] dit que Sauvan, établi en Espagne, à la fin du XVIIIe siècle, y mourut dans un âge fort avancé; mais il n'entre dans aucun détail sur ce peintre.

488. SIMON, graveur en pierres fines.

Cet artiste de talent a exercé son art en Espagne [3].

489. GIRODET (Anne-Louis), peintre, né à Montargis le 5 janv. 1767, mort à Paris le 9 déc. 1824. Élève de Luquin et de David.

En 1799, Girodet fit pour le roi d'Espagne les Quatre Saisons [4].

490. MADAME GUIBAL, peintre en miniature, née à Toulouse en 1781, nièce et élève de Joseph Bouton, peintre de Charles IV et peintre en miniature.

Madame Guibal se rendit en Espagne en 1807. Elle fit pour la reine Marie-Louise, une miniature représentant la déesse de la Beauté, répandant des fleurs sur les attributs des Beaux-Arts (0,20 sur 0,15). En 1808, elle exécuta pour le roi Ferdinand VII, la copie du portrait en pied de l'empereur Napoléon d'après Gérard (0, 39 sur 0, 28).

491. LEGUAY (Charles-Étienne), peintre sur porcelaine (voir le n° 323).

Il a fait pour le roi Charles IV, une grande table, sur laquelle est peinte l'histoire de Psyché d'après Raphaël [5].

492. MADAME THIBAULT, peintre de portraits.

Madame Thibault a peint le portrait de Ferdinand VII et de la

[1] Renseignements donnés par M. Riocreux.
[2] T. VIII, p. 303.
[3] Magasin encyclopédique, an VII, p. 247.
[4] *Coupin*, Vie de Girodet, 2 vol, in-8°.
[5] *Gabet*.

reine Marie-Isabelle-Françoise. Ces portraits ont été gravés par Dien en 1817; l'encadrement des gravures est de la composition de Percier.

493. CHARDIGNY (Pierre-Joseph), sculpteur, né à Aix en 1794. Élève de Cartellier et de Bosio.

En 1831, M. Chardigny a exécuté la statue en bronze du roi d'Espagne pour Barcelone, et la répétition de la même figure pour Grenade, en 1835 [1].

494. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le roi Louis-Philippe donna à la reine Christine un guéridon en porcelaine de Sèvres, exposé en 1835. Ce meuble, dit « le guéridon arabe », offre dans son milieu, une peinture de Robert, représentant Boabdil et son peuple quittant l'Alhambra; il est décoré aussi de 12 portraits d'illustres Arabes, peints par Béranger. Les ornements ont été peints par Leloy et Huart.

495. FROMENT-MEURICE, orfèvre (voir le nº 32).

Froment-Meurice est l'auteur d'une coupe en agate, donnée par le duc de Montpensier à la Reine d'Espagne. Cette coupe en agate orientale est montée sur un cep de vigne. Le pied est fait de trois groupes exprimant les diverses ivresses : l'ivresse sensuelle et rustique sous la forme de Silène; l'ivresse du poëte; l'ivresse du festin.

L'anse de la coupe représente la Raison à demi vaincue, et enlacée par de petits enfants avec des brindilles et des pampres. (Exposition de 1844.)

Il a fait aussi une bonbonnière, offerte par madame la duchesse de Montpensier à S. M. la Reine d'Espagne. Cette bonbonnière est dans le style Louis XV. Quatre petits bas-reliefs grands comme l'ongle et ayant pour sujets les quatre saisons, sont placés sur le couvercle dont le bouton est formé d'une grosse perle; la boîte est ornée de quatre bouquets de fleurs et de fruits en or de diverses couleurs.

496. ARTISTES ESPAGNOLS ÉLÈVES D'ARTISTES FRANÇAIS.

Carmona (Emmanuel-Salvador), dessinateur et graveur, né à Madrid, se forma à Paris et fut reçu à l'Académie royale en 1761.

[1] Annuaire statistique des artistes français pour 1836.

Goya, peintre éminent, adopta les idées et le style sculptural de David. — Alvarez, sculpteur, Don Jose de Madrazzo, Joseph Aparicio, Antoine de Ribera, furent élèves de David, adoptèrent les principes de son école et les propagèrent en Espagne, si bien que « aujourd'hui, dit M. Gautier en rendant compte de l'exposition universelle, sans l'écusson semé de lions et de tours, on confondrait aisément les peintres d'Espagne avec les nôtres; c'est le cas d'appliquer le mot si connu : Il n'y a plus de Pyrénées[1]. » — Dominique Martinez, graveur, est venu en 1850 se perfectionner à Paris, en étudiant sous M. Calamatta. — Mademoiselle Mathilde Aïta de Penuela, peintre de genre, est élève de M. Scheffer et de mademoiselle Rosa Bonheur. — Charles Louis Ribera, peintre d'histoire et de portraits, est élève de M. Paul Delaroche. — Jose Domingo Gomez de la Fuente, premier architecte du palais et des résidences royales de la reine Isabelle (mort à Paris en 1856) était élève de M. Duban.

497. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE MADRID.

Bourdon (Sébastien). Saint Paul et saint Barnabé.

Coypel (Noël). Suzanne accusée d'adultère par les vieillards.

De la Fosse (Charles). Acis et Galatée.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Dix paysages, dont quatre peints pour le roi d'Espagne, Philippe IV, savoir :

Des femmes déposant un mort dans un tombeau.

L'embarquement de saint Paul au port d'Ostie.

Moïse trouvé sur les eaux.

Tobie et l'Ange.

Avec ces quatre tableaux, Smith désigne encore : la Madeleine adorant la croix. Les catalogues ajoutent : une vue de l'amphithéâtre Flavius à Rome, et quatre autres paysages.

Houasse (Antoine-René). Portrait d'une jeune femme.

Houasse (Michel-Ange). La Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean.

Sacrifice en l'honneur de Bacchus.

Portrait de l'infant don Philippe duc de Parme, enfant.

Portrait d'une jeune infante.

Une bacchanale.

[1] *Théophile Gautier*, les Beaux-Arts en Europe, 1855. 2 vol. in-12. — T. II, p. 230.

Jouvenet. La visitation de sainte Élisabeth.

Madame Le Brun. Portrait de Marie-Caroline, épouse de Ferdinand IV, roi de Naples.

Portrait d'une princesse de Naples, fille de Ferdinand IV.

Mignard (Pierre). Saint Jean dans le désert (voir le n° 412).

Pillement. Deux paysages montueux.

Poussin (Nicolas). Noé et sa famille après le déluge.

David vainqueur de Goliath.

Jésus-Christ apparaît à la Madeleine.

Sainte Cécile.

Une nymphe et un satyre.

Deux bacchanales.

Le départ de Méléagre pour la chasse.

Silène.

Un combat (gladiateurs ou les Horaces et les Curiaces).

Le Parnasse.

Ruines d'architecture.

Portrait du Poussin.

Six paysages.

Paysage; Polyphème et Galatée.

Paysage; Diane endormie surprise par un satyre.

Ranc (Jean). Deux portraits d'Élisabeth Farnèse.

Deux portraits de Philippe V.

Philippe V à cheval.

Portrait de Charles III, jeune.

Une jeune infante.

Portrait de la femme de Louis Ier.

Rigaud. Portrait de Louis XIV, envoyé de France en 1701 [1].

Stella. Une sainte famille.

Valentin. Le martyre de saint Laurent.

Vernet (Joseph). Deux paysages.

Un paysage maritime.

Un paysage boisé et montueux.

Un lever de soleil.

Watteau. Une noce de village.

Vue d'un jardin avec plusieurs personnages masqués.

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. de peinture et de sculpt., t. II, p. 118, 119. — *Abbé Fontenai*. — Journal de Dangeau de 1702.

498. PEINTURES ET SCULPTURES FRANÇAISES CONSERVÉES DANS LES COLLECTIONS DE L'ACADÉMIE ROYALE DE SAINT-FERDINAND

Dona-Maria Carron, peintre en pastel, née à Paris, membre de l'Académie de Saint-Ferdinand en 1761.

Portrait de l'archevêque Don Diego Villanueva.

De la Traverse (Charles-François). Un tableau représentant trois enfants de la famille royale de Naples.

Fragonard (Jean-Honoré). Le sacrifice de Callirhoe [1].

Michel (Robert). Statue équestre de Philippe V.

Olivieri (Pharaonne-Marie-Madeleine), née à Paris, membre de l'Académie en 1759, peintre en pastel.

Portrait de Jayme Marquet, architecte.

Portrait de l'artiste par elle-même.

Pigalle. Modèle du Mercure.

Ranc (Jean). Portrait du sculpteur Robert Michel.

Portrait de Philippe V.

Saly. Modèle de la statue équestre de Frédéric V, roi de Danemarck.

Vanloo (Louis). Vénus, Cupidon et Mercure.

Portrait du roi Ferdinand VI.

[1] C'est sans doute l'esquisse ou la répétition du tableau qui se trouve au Louvre, nº 208 de l'excellent Catalogue de M. Villot.

CHAPITRE VIII

GRÈCE ET PAYS DU TURC

§ 1. — ÉPIRE

499. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les Normands des Deux-Siciles, après avoir gagné sur les Grecs la bataille de Dyrrachium, en 1081, s'établirent dans l'Épire (Albanie). George Castriot, si célèbre sous le nom de Scanderberg, possédait encore au xv[e] siècle, dans la Haute-Albanie, Croïa, Lissa, Dyrrachium, et était le suzerain d'un assez grand nombre de seigneurs latins de la Haute-Albanie, qui, comme lui, descendaient des conquérants normands.

Quelques ruines existent encore dans ces contrées fort peu explorées; elles ont, dit-on, tous les caractères des monuments gothiques; mais la question est encore à traiter.

§ 2. — GRÈCE

500. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

En 1204, les Croisés français firent la conquête de l'empire grec et s'y établirent. Beaudouin de Flandre et ses successeurs gouvernèrent Constantinople pendant un demi-siècle; la maison de Villehardouin posséda la principauté d'Achaïe; plusieurs autres familles françaises

régnèrent sur les diverses parties de la Grèce (à Athènes, en Eubée, etc.) qu'elles avaient obtenues en fiefs, lorsque les Croisés se partagèrent l'empire grec vaincu. Un assez grand nombre de monuments en style gothique ou en style byzantin modifié par le gothique, témoignent encore de la conquête française et de l'importation en Grèce de notre architecture.

L'église de Sainte-Paraskèvi, à Chalcis, est de tous les édifices de cette époque, celui qui a paru à M. Didron avoir le plus le caractère français. C'est une église longue, à trois nefs, à chevet carré, dont le chœur et le sanctuaire sont voûtés. Les voûtes sont à arêtes, et les arêtes sont doublées de nervures formées d'un gros boudin, comme dans le roman et le gothique primitif de France. L'ornementation, celle des consoles particulièrement, n'est composée qu'avec la flore française. L'église a un clocher, une rosace à l'occident; bref, tous les caractères de ce monument sont absolument ceux du gothique français du XIIIe siècle, avec quelques détails vénitiens ajoutés çà et là (le lion de Saint-Marc par exemple), soit au XIIIe siècle même, soit plus tard.

L'église de Sainte-Paraskèvi de Chalcis n'est pas le seul monument qui atteste d'une façon positive l'introduction du style gothique en Grèce. L'église Chrysopéri à Mistra (aujourd'hui abandonnée), a été construite aussi ou par des Français ou bien sous l'influence de l'architecture française. Elle a une nef longue et un clocher, tandis que les églises grecques ont une nef carrée ou ronde et n'ont jamais de clocher; ses voûtes sont en ogive et sa sculpture a tous les caractères de la sculpture française de cette époque; entre autres détails, on trouve, à l'abside, une fleur de lis en style gothique du XIIIe siècle [1].

Buchon parle, dans son histoire de la principauté française de Morée [2], d'un assez grand nombre de monuments gothiques dus à des Français ou construits sous leur influence. Il cite :

La Tour carrée des ducs français, à l'acropole d'Athènes; M. Didron croit que cette tour est plutôt vénitienne que française : — Le Catholicon d'Athènes, bâti au temps de Geoffroy II de Villehardouin avec des fragments anciens; M. Didron regarde cet édifice comme

[1] Je dois tous ces détails si intéressants à l'amitié de M. Didron, qui a visité ces monuments.

[2] Atlas des nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée, par Buchon; petites planches lithographiées.

positivement byzantin et d'une époque antérieure à celle de Geoffroy II : — Le couvent des bénédictins de Daphni, près d'Athènes, où était la sépulture des ducs d'Athènes de la maison de La Roche; ce couvent a une façade gothique construite par les Français : — Le château des marquis francs de Bodonitza, près des Thermopyles : — Le château des barons francs d'Argos, de la maison d'Enghien (monument plutôt vénitien) : — Le château des barons francs de Caritena, en Morée, de la maison de Brières : — Le château de Calamata en Morée : — Le couvent de Notre-Dame-d'Isova en Morée, près de l'Alphée; les ruines de ce couvent sont en pur gothique : — L'abside de l'église de Sainte-Sophie, à Andravida en Morée; elle est d'un style gothique fort élégant : — Le château de Khlemoutzi ou Castel-Tornèse, en Morée, bâti par Geoffroy II de Villehardouin : — Les ruines d'un château en Eubée, près d'Achmet-Aga et de Sideroporta : — Les ruines de Beza-Pyrgos en Eubée, près d'Achmet-Aga : — Le château des barons de Carystos en Eubée : — Le château d'Hagia-Marina dans l'île de Zéa.

Tous ces monuments sont en ruines et fort dégradés; cependant on retrouve encore dans tous quelques traces de l'art gothique, l'ogive, les nervures, etc.

501. DAVID (d'Angers), sculpteur (voir le nº 161).

David a fait pour le monument élevé par les Grecs à Marco Botzaris, au cimetière de Missolonghi, la statue en marbre d'une jeune fille grecque qui est gracieusement couchée sur la pierre funéraire où elle apprend à lire en épelant le nom du libérateur de la Grèce [1].

En 1852, David a exécuté à Athènes le buste de Canaris [2].

502. BONIROTE (Pierre), peintre,
né à Lyon. — Professeur à Lyon. Élève de Claude Bonnefond.

M. Bonirote a été professeur directeur de l'école d'Athènes.

[1] La jeune fille du tombeau de Marco Botzaris a été mutilée à coups de fusil par les palicares d'une bande commandée par un capitaine ennemi de Marco Botzaris, qui ont tiré sur la statue et lui ont brisé le nez.

[2] Illustration du 17 juillet 1852.

§ 3. — CONSTANTINOPLE.

503. VOUET (Simon), peintre (voir le nº 251).

Vouet résida à Constantinople pendant un an, de 1611 à novembre 1612. «Le baron Harlay de Sancy, ambassadeur à Constantinople, le mena avec luy avec intention de luy faire peindre le grand seigneur (Achmet Ier); comme la chose n'estoit pas aisée à exécuter à cause de la difficulté qu'on a de le voir, Vouet qui n'avoit pas alors plus de vingt et un ans, eut besoin de toute la force de son imagination et du secours de sa mémoire pour se bien acquitter de sa commission, car il ne le put voir qu'une seule fois, lorsqu'il donna audience à l'ambassadeur. Cependant il l'observa si bien pendant ce peu de temps, qu'estant de retour, il en fit un portrait si ressemblant, que M. de Sancy et tous ceux qui avoient vu le Grand Seigneur en furent très-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits pendant un an qu'il demeura à Constantinople [1].»

504. ROBERT DE COTTE, architecte (voir le nº 2).

VIGNY, architecte.

En 1722, De Cotte fut employé à la construction du nouveau palais de l'ambassadeur de France à Péra. Vigny avait fait les plans et les élévations; Robert de Cotte approuva son projet et l'envoya à Constantinople pour exécuter le bâtiment. Le devis s'élevait à la somme de 226,100 livres [2].

505. HUYOT (Jean-Nicolas), architecte,
né à Paris en 1780, mort en 1841. Élève de David et de Peyre le jeune.

Huyot a fait en 1817, un projet pour le palais du consulat de France, à Smyrne; — un projet pour la restauration de l'hôpital des marins français à Smyrne; — et pour Constantinople un projet d'hôpital qui a été mis à exécution [3].

[1] *Félibien.*
[2] Papiers de Robert de Cotte, nºs 1387 et 1409, dans le carton nº 153.
[3] Voir la notice biographique d'Huyot par Raoul Rochette.

506. LAURECISQUE, architecte.

M. Laurecisque a construit vers 1840, le nouveau palais de l'ambassade française à Péra.

507. AVISSEAU, sculpteur-émailleur (voir le nº 163).

M. Avisseau a fait en 1849, pour le prince Kallimaki, ambassadeur de Turquie en France, un brûle-parfums.

508. SÉCHAN, peintre décorateur, né à Paris en 1803. Élève de Ciceri.

En 1853, M. Séchan a commencé une série de travaux intérieurs pour le palais impérial du Sultan à Dolma-Baktchi, près Constantinople; ces travaux se continuent encore en ce moment (mai 1856). Le Sultan a chargé M. Séchan, de la décoration de son appartement dans le harem, du harem, des appartements du frère de S. H., et d'un kiosque aux Eaux-Douces d'Asie. C'est en mai 1856, que commencent à partir de France les navires qui emportent en Turquie ce riche mobilier.

M. Séchan a fait aussi, en 1840, en collaboration avec MM. L. Feuchère, Despléchin et Diéterle, la décoration de la salle de spectacle de Dresde, en Saxe, et une série de décorations pour la scène.

En 1843, les mêmes artistes ont restauré la salle de spectacle du théâtre royal de Bruxelles et en 1853, M. Séchan seul, a exécuté, comme architecte et décorateur, la restauration complète de ce théâtre.

En 1855, M. Séchan a terminé la décoration de quatre nouvelles salles dans la maison de conversation de l'établissement de Baden-Baden, dans le grand-duché de Bade; c'est comme architecte et décorateur qu'il a été chargé de cet important et somptueux travail [1].

509. BILEZIKDJI (Pascal-Artin), architecte.

L'architecte Bilezikdji, de Constantinople, est élève de M. Duban.

[1] Renseignements communiqués par M. Séchan.

§ 4. — RHODES

510. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les chevaliers de Rhodes, qui ont possédé cette île pendant les XIIIe, XIVe et XVe siècles, étaient presque tous Français. Avec eux l'architecture gothique s'établit à Rhodes; M. Rottier, vice-consul dans cette ville, a recueilli tous les vestiges archéologiques laissés par les chevaliers [1]; mais ce travail n'a pas encore été publié; on sait cependant que les hôtels des chevaliers sont tous parfaitement conservés, ainsi que les remparts de Rhodes [2].

« Tout rappelle à Rhodes et le séjour et la résistance de ce héros; les Turcs n'ont rien détruit dans l'intérieur de la ville, et la rue qu'ils appellent encore la rue des chevaliers est remplie de leurs anciens logements : leurs armes et leurs noms sont encore sur les portes; l'hôpital est un grenier public, et l'église de Saint-Jean a été convertie en mosquée [3]. » De belles portes en cèdre et un mortier de bronze provenant de l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean se conservent au musée de Versailles; ces objets ont été donnés en 1836 au roi Louis-Philippe par le sultan Mahmoud.

---

§ 5. — CHYPRE

511. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Les ruines des monuments élevés par les Français dans ce pays au moyen âge sont encore extrêmement nombreuses et très-belles. « J'ai retrouvé, dit M. de Mas-Lâtrie [4], dans toutes les provinces de l'île, à Nicosie, à Famagouste, à Limassol, à Cazaphani, à Poli, etc.,

[1] Bulletin archéologique du comité, t. I, p. 74.

[2] *Marmier*, Voyage du Rhin au Nil, t. II, p. 53 et suivantes.

[3] *Choiseul-Gouffier*, Voyage pittoresque dans l'empire ottoman.

[4] Rapports de M. *de Mas-Lâtrie*, chargé, en 1846, d'une mission en Chypre, insérés dans les Archives des Missions scientifiques et littéraires, publiées par le Ministère de l'instruction publique, t. I, p. 502. 1850.

dans les montagnes du pays de Cérines et du Carpas, comme dans le pays de Paphos, du Mont-Olympe et de la Messôrée, des édifices de la plus pure architecture gothique, des églises, des chapelles, des couvents, des châteaux élevés par nos anciens croisés fixés dans cette île. »

On sait, en effet, qu'en 1192, Guy de Lusignan devint roi de Chypre, et que l'île resta sous la domination des Français jusqu'en 1475, époque à laquelle elle passa aux Vénitiens.

Les principaux édifices militaires gothiques de l'île de Chypre sont : les châteaux de Cérines, de Limassol et de Paphos; — le château de Dieu-d'Amour ou de Saint-Hilarion, résidence royale des Lusignan, le plus grand et le plus beau de toute l'île; — les châteaux de Buffavent ou de la Reine et de Kantara; — la tour de Kolossi, magnifique édifice; — puis les châteaux moins importants et moins bien conservés de Gastria; de Chiti, maison de plaisance des Lusignan; de Potamia; de Sigouri; de Cherokidia, etc.

Parmi les principaux monuments religieux nous citerons :

A *Nicosie :* l'ancienne cathédrale (mosquée de Sainte-Sophie), qui a été construite de 1209 à 1228; c'est une église de style ogival élancé, assez semblable à la Sainte-Chapelle de Paris, et dont la décoration, absolument gothique, n'a rien emprunté au style byzantin. M. de Mas-Lâtrie regarde cet édifice comme le type du gothique chypriote. En effet, quoique semblable dans ses caractères généraux au gothique français, le style chypriote en diffère par quelques détails : par exemple, les toits aigus, les flèches, les clochetons sont remplacés par des terrasses horizontales; l'ornementation est plus sobre, plus sévère et d'une grande perfection d'exécution.

Les autres monuments gothiques de Nicosie sont : la mosquée de Sainte-Catherine (deuxième moitié du XIIIe siècle); — l'église des Arméniens (*idem*); — le grand bain, qui est une ancienne église; — l'église de Saint-Nicolas, aujourd'hui transformée en magasin à blé (XVe siècle).

A *Famagouste :* la mosquée, ancienne cathédrale de Saint-Nicolas (construite au XIIIe siècle et terminée en 1311) et diverses églises. — Plusieurs églises à Paphos et à Limassol. — La grande abbaye de Lapaïs, du XIVe siècle.

Le style gothique est encore conservé de nos jours par les Grecs Chypriotes. On a construit récemment une église grecque à Limas-

sol: elle est ogivale. Les réparations faites au couvent de Saint-Mama et de Saint-Georges sont en style ogival. Plusieurs maisons en construction à Nicosie et à Larnaca sont aussi en ogive.

---

§ 6. — SYRIE

512. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Le royaume de Jérusalem, fondé en 1099, à la première croisade, dura jusqu'en 1293. Les Français, fondateurs de ce royaume, y apportèrent leur langue, leurs usages féodaux et leur système architectonique. Un assez grand nombre de monuments civils, religieux et militaires, furent fondés par les Français de Syrie, entre autres, l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

De 1250 à 1254, Saint-Louis fit réparer ou reconstruire les remparts des villes de Palestine qui appartenaient encore aux chrétiens. L'architecte qu'il employa à ces grands travaux fut, dit-on, Eudes de Montreuil, qui fortifia le port de Jaffa.

Le gothique de Syrie, à Beyrouth, à Sidon, à Saint-Jean-d'Acre, à Abou-Gosch, à Ramla, à Jérusalem, est celui du midi de la France; l'arcade large et arrondie domine, et non pas l'ogive élancée du Nord, comme en Chypre[1].

---

§ 7. — ÉGYPTE

L'influence que la France a exercée en Égypte par le fait de l'occupation de ce pays de 1798 à 1802, s'est continuée sous le règne de Mehemet-Ali.

513. COSTE (Xavier-Pascal), architecte-ingénieur, né à Marseille en 1787.

Parmi les Français appelés par Mehemet-Ali, l'ingénieur Coste nous intéresse particulièrement. Il fut architecte du vice-roi, de 1818 à 1827, et construisit la fabrique de salpêtre, les moulins à poudre de l'île de Rodah, les tours de la ligne télégraphique établie

[1] *De Mas-Lâtrie*, loc. cit., p. 558.

d'Alexandrie au Caire, la forteresse d'Aboukir, le canal El-Mamoudyeh, le nouveau canal du Caire, le canal Scander, le canal de Tantah, un canal dans la province de Baryeh, le canal de Bouyeh et les ponts jetés sur ces canaux[1].

514. MARILHAT (Prosper), peintre de paysages, né à Thiers le 20 mars 1811, mort le 13 septembre 1847.

Marilhat qui a longtemps vécu au Caire y a laissé beaucoup de portraits.

515. DENIÈRE, le fils.

Cet habile fabricant de bronzes a fait pour le palais du pacha d'Égypte un ameublement en bronze (lustres, pendules, candélabres, etc.) du prix de 200,000 fr., qui a été exécuté sur ses dessins.

516. FROMENT MEURICE, orfévre (voir le n° 32).

Froment Meurice a exécuté pour Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, un service de table. Ce service est en argent et en style Louis XIV; il est destiné à cent personnes.

Il se compose d'une immense pièce de milieu et de deux pièces de bout de table presque aussi grandes, de douze grandes girandoles et de huit grands vases à fleurs. Les bonbonniers, les compotiers, les réchauds, les casseroles sont très-richement ornés; toutes les assiettes, en porcelaine de Sèvres, sont bordées d'argent ciselé.

Chaque grande pièce renferme un ou même deux groupes d'animaux dont les sujets sont empruntés aux fables de La Fontaine.

---

§ 8. — TUNIS

317. D'AVILER (Augustin-Charles), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1700.

D'Aviler se rendait, comme pensionnaire du roi à l'Académie de Rome, en compagnie de l'antiquaire Vaillant et de l'architecte Desgodets, lorsqu'il fut pris par les pirates et emmené captif à Tunis. D'Aviler resta seize mois en captivité; pendant ce temps, il traça le plan d'une superbe mosquée qui fut construite sur ses dessins et dont l'architecture est d'un très-bon goût[2].

[1] *Guyot de Fère,* Annuaire statistique des artistes français, 1836.
[2] *L'abbé Lambert,* Hist. littéraire du règne de Louis XIV, in-4°, t. III, p. 104, 105.

518. JOURDAIN, architecte; SEURRE (Émile), sculpteur.

Chapelle Saint-Louis[1].—En 1840, Ahmed, bey de Tunis, fit don au roi des Français, sur sa demande, du terrain où mourut Saint-Louis, en 1270, près de la Goulette, à 16 kilomètres de Tunis. Louis-Philippe y fit construire, en 1841-42, par M. Charles Jourdain, une chapelle en style gothique, octogone et à coupole; une statue de Saint-Louis, en marbre, sculptée par M. Émile Seurre, décore l'intérieur. Le 25 août 1843, on y a célébré pour la première fois la fête de Saint-Louis.

---

§ 9. — MAROC

519. MANUFACTURE DE SÈVRES.

Le 17 février 1778, le roi donna à l'empereur de Maroc un service à thé, des soupières et des gobelets, en vieux sèvres. Le roi donna aussi trois déjeuners, également en porcelaine tendre de Sèvres, à l'ambassadeur de Maroc. La valeur de ces pièces s'élève à 6,948 livres[2].

[1] Voir la gravure dans l'Illustration de 1843.
[2] Renseignements communiqués par M. Riocreux.

CHAPITRE IX

HOLLANDE

520. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

L'église du monastère d'Adewerth, dans la province de Groningue, a été construite en 1214; elle est la reproduction exacte de l'église abbatiale de Clairvaux[1].

521. NANTEUIL (Robert), graveur,
né à Reims en 1630; mort à Paris en 1678.

Cet illustre artiste grava, en 1668, le portrait du duc de Savoie, Charles Emmanuel II, pour l'ouvrage intitulé : *Theatrum statuum regiæ celsitudinis Sabaudiæ ducis*, 2 vol. gr. in-folio, Amsterdam, 1682, et pour la traduction qui parut à La Haye en 1700 sous le titre de : Théâtre des États de S. A. R. le duc de Savoie[2].

522. TESTELIN (Henri), peintre,
mort à La Haye le 17 avril 1695, à l'âge de 80 ans.

H. Testelin fut obligé comme protestant de quitter la France, en 1685, après la révocation de l'Édit de Nantes, et se réfugia en Hollande.

523. PARMENTIER (Jacques), peintre (voir le nº 280).

Parmentier, également refugié, fut employé par Guillaume III aux peintures du château de Loo; puis il travailla à La Haye (voir p. 131.)

[1] Bulletin archéologique du comité des arts et monuments, t. II, p. 578.
[2] *Robert Dumesnil*, t. IV, p. 81, 82.

524. MAROT (Daniel), architecte et graveur,
né à Paris vers 1650, mort à La Haye après 1712.

Marot se retira en Hollande après la révocation de l'Édit de Nantes, se mit au service de Guillaume III et fut son architecte. Il dirigea les travaux du nouveau palais de Loo[1], et la grande salle d'audience à La Haye fut construite d'après son dessin qu'il grava avec une grande quantité de figures qui représentent l'assemblée des États-Généraux. Cet artiste avait beaucoup de génie inventif, dessinait et gravait également bien. On peut en juger par un recueil assez considérable de compositions d'architecture, décorations de théâtre, dessins de meubles et ornements de toute espèce qu'il publia à Amsterdam en 1712, sous le titre de : Recueil de planches d'architecture et d'ornements. On cite parmi ses œuvres remarquables la grande foire de La Haye, celle d'Amsterdam, la grande fête de 1676, les conquêtes et victoires faites et remportées par les alliés sur la France et l'Espagne[2]. Il a gravé aussi les statues et les vases du palais royal de Loo[3].

525. CHEVALIER (Nicolas), sculpteur. Élève de Girardon.

Chevalier a publié en 1692, à Amsterdam, l'histoire métallique de Guillaume III, roi d'Angleterre, dont les planches ont été gravées par Romain de Hooghe[4].

526. MAROT (François), peintre,
né à Paris en 1667, mort à Paris en 1719. Élève de Delafosse.

Marot a composé un martyre de saint Laurent pour une église de Rotterdam.

527. PICART (Étienne), dit le Romain, graveur,
né à Paris en 1631, mort à Amsterdam en 1721.

PICART (Bernard), graveur, fils d'Étienne,
né à Paris en 1663, mort à Amsterdam en 1733.

Étienne Picart et son fils allèrent se fixer à Amsterdam en 1710; ils y vinrent en compagnie de Henri-Simon Thomassin, graveur, qui ne

[1] *Walpole*, t. II, p. 631.

[2] Nous renouvelons ici le regret de voir un artiste français consacrer son talent à perpétuer le souvenir d'événements désastreux pour son pays natal.

[3] *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 103. — *Blondel*, Architecture française, t. II, p. 73. — *L'abbé Fontenai*, Dictionnaire des artistes.

[4] *Heineken*.

resta que deux ans en Hollande. Bernard Picart a gravé une grande quantité de portraits, des estampes pour les libraires et beaucoup d'imitations de divers maîtres [1].

528. AVED (Jacques-André-Joseph), peintre de portraits, né à Douai le 12 janv. 1702, mort à Paris le 4 mars 1766. Élève de B. Picart et de Belle.

La réputation qu'avait obtenue Aved le fit appeler en Hollande par le stathouder Guillaume IV, Charles-Henri Frison, prince d'Orange et de Nassau (mort en 1751) pour peindre son portrait, « qui réussit, dit Mariette, mais qui par rapport au payement occasionna des tracasseries qui n'eurent point de fin et qui faisoient le sujet continuel des plaintes du peintre.» Ce portrait a été gravé par Balechou et par Houbraken. Le portrait de Guillaume IV fut placé en 1751 sur l'une des cheminées de la chambre de Trève de l'ancien château à La Haye [2]; il est actuellement au musée d'Amsterdam [3].

529. MADAME FALCONET, sculpteur (voir le nº 894).

Vers 1780, madame Falconet vivait à La Haye; elle y fit les bustes en marbre du prince et de la princesse d'Orange placés dans la maison du bois, château des princes d'Orange, près de La Haye [4].

530. VERNET (Joseph) (voir le nº 116).

Vernet a fait pour le stathouder, douze marines regardées comme ses chefs-d'œuvre.

531. HOUDON (voir le nº 148).

Houdon exposa en 1787, le buste en marbre du bailli de Suffren fait pour MM. les directeurs de la noble Compagnie des Indes orientales du département de Zélande.

532. DAVID (voir le nº 47).

Alexandre Tardieu a gravé en 1796, le portrait de J. Blauw, ministre plénipotentiaire des Provinces-Unies auprès de la République française, peint par L. David.

[1] *Huber* et *Rost*, t. VII, p 262.

[2] Guide ou nouvelle description de La Haye et de ses environs, La Haye, 1785, 1 vol. in-8º, p. 129.

[3] *Mariette*, t. I, p. 41. — Notice sur Aved, par son fils, en tête du Catalogue des tableaux de son cabinet, publié par Rémy, en 1766, in-12.

[4] *Nagler*. — Guide... de La Haye, p. 318.

533. GÉRARD (voir le n° 18).

Gérard a peint en 1806, les portraits de Louis Bonaparte, roi de Hollande, et de la reine Hortense; en 1807 et 1810, il a refait le portrait de cette reine. Vers 1815, il a peint, en buste, le prince d'Orange.

534. THIBAULT (Jean-Thomas), architecte,
né à Monticrender en 1757; mort à Paris en 1826. Élève de Boullée et de Paris.

Cet artiste fort distingué fut appelé en Hollande pour restaurer le palais de La Haye et l'hôtel de ville d'Amsterdam [1].

535. VERLY (François), architecte, né à Lille en 1760, mort en 1822.

Verly fut chargé sous la République et l'Empire de divers travaux à Anvers, à Bruxelles et à Amsterdam. Il a bâti le palais de justice de Bruxelles, la belle serre du prince d'Orange, et après 1815, il eut le titre d'architecte du palais des princes d'Orange [2].

536. MICHAUT (Auguste), graveur de monnaies,
né à Paris en 1786. Élève de Lemot, Moitte et Galle.
CAQUÉ (Armand-Auguste), graveur de monnaies, né en Vendée en 1793.

M. Michaut, appelé par le gouvernement hollandais, grava les monnaies d'or et d'argent du royaume des Pays-Bas, les grands et les petits sceaux de l'État, la médaille de la réunion de la Belgique à la Hollande, et une médaille pour prix, sur laquelle est le portrait du roi, et de l'autre côté Minerve donnant une couronne. M. Michaut revint en France en 1820 [3].

En 1817 et 1818, M. Caqué a été employé à la monnaie des médailles en Hollande, comme graveur [4].

537. DENIÈRE, le père, fabricant de bronzes.

En 1828 et 1829, Denière exécuta l'ameublement du palais du prince d'Orange, à Bruxelles; cet ameublement est aujourd'hui au palais de La Haye [5].

[1] *Gabet.* — Moniteur du 1er juillet 1826.
[2] *Gabet.*
[3] Renseignements particuliers.
[4] *Gabet.*
[5] Renseignements particuliers.

538. NIEUWERKERKE (Emilien, comte de), sculpteur, né à Paris en 1811.

M. le comte de Nieuwerkerke est l'auteur de la belle statue équestre de Guillaume le Taciturne, en bronze, faite à Paris en 1843, pour la place de La Haye.

539. ARTISTES HOLLANDAIS ÉLÈVES DE LA FRANCE.

« La peinture moderne des Pays-Bas suit le plus souvent les errements des anciens Hollandais; cependant un nombre considérable d'artistes de ce pays consultent la mode, et pour ceux-ci, le Parnasse c'est Paris [1]. »

Eberson, architecte, étudiait à Paris, en 1850, depuis plusieurs années.

540. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE D'AMSTERDAM.

Aved. Portrait de Guillaume IV.
Bertin (Nicolas). Suzanne et les vieillards.
Joseph et la femme de Putiphar.
Van Schuppen (Jacques). Portrait du prince Eugène.

541. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE LA HAYE.

Bourdon (Sébastien). Une allégorie; des figures représentant les quatre parties du Monde et partageant un butin; le paysage est dans le style du Poussin.
Claude Lorrain. Un paysage italien.
Vernet (Joseph). Une tempête.
Un paysage avec une cascade.

[1] *Raczynski*, t. III, p. 431.

CHAPITRE X

ITALIE

---

§ 1. — LES ARCHITECTES FRANÇAIS DU MOYEN AGE EN ITALIE

542. ARCHITECTURE NORMANDE DANS LE ROYAUME DES DEUX-SICILES.

La domination des Normands dans le royaume des Deux-Siciles, aux XIe et XIIe siècles, a produit le même résultat que leur domination en Angleterre. Ils apportèrent avec eux le système architectural de leur pays, et, suivant la remarque du duc Serra di Falco, ils ont laissé la trace d'une influence considérable sur les monuments de la Sicile[1].

L'architecture normande se combina en Sicile avec le goût arabe et avec le style byzantin et produisit les œuvres les plus remarquables. Elle emprunta aux Byzantins les grandes peintures murales en mosaïque, la forme des plafonds, les coupoles, et aux Arabes leur brillante ornementation. Ces emprunts donnèrent à l'architecture normande des Deux-Siciles des caractères particuliers, assez différents, comme on le conçoit, de ceux des monuments de la France à pareille époque.

Les principaux édifices normands, sont :

L'église de Santa-Maria dell'ammiraglio, appelée aujourd'hui la

[1] Bulletin archéologique du comité des arts, t. I, p. 74. Voy. aussi *Dusommerard, Les arts au moyen âge*, t. III, p. 368.

Martorana, à Palerme, construite en 1113 en style roman et aussi en gothique primitif. — L'église de San Cataldo, à Palerme, bâtie de 1112 à 1120. — La cathédrale de Messine, commencée en 1130 par Roger; c'est l'un des plus importants édifices normands. L'admirable portail de cette église est du xive siècle; il est en style gothique très-pur, et la date de cette construction prouve que notre architecture s'employait encore au xive en Sicile, longtemps après la chute de la domination française. — La cathédrale de Cefalu est de style ogival mêlé cependant de plein cintre.

L'ancien palais des rois arabes de Palerme, restauré, modifié et agrandi par Roger et les deux Guillaume, devint le palais des rois normands, mais conserva toujours, même dans ses parties nouvelles, les traces de l'architecture arabe. C'est à ce monument qu'appartient l'église de Saint-Pierre, ou chapelle royale du palais, élevée par Roger, de 1132 à 1142, et enrichie de mosaïques par Guillaume Ier. La chapelle royale a une façade de style gothique-arabe, et sa décoration intérieure, de l'époque de Roger, est toute dans le goût arabe.

La cathédrale de Palerme construite de 1170 à 1185, par un architecte nommé Gautier, est célèbre par ses belles mosaïques en carreaux vernissés. — La cathédrale de Monreale, ou Santa Maria Nuova, fut élevée de 1170 à 1180 par Guillaume II. Ce célèbre monument, de style gothique, doit sa réputation à sa décoration gréco-arabe et à ses splendides mosaïques grecques qui sont d'un beau dessin et d'une couleur éclatante.

La cathédrale de Bitonto est, avec celle de Ruvo, le plus ancien monument de style gothique primitif que les Normands aient élevé dans la Pouille. Sa date est la fin du xiie et le commencement du xiiie siècle. Elle présente l'ogive, des galeries en colonnettes, des rosaces, des toits pointus, en un mot tous les traits du style gothique primitif. — Le campanile de la cathédrale de Melfi a été construit en 1155 par Roger. — Le tombeau de Bohémond, à Canosa, est un monument de style roman et de décoration byzantine. La belle porte en bronze du tombeau de Bohémond est l'œuvre d'un artiste normand d'Amalfi nommé Roger; à l'exception des deux bas-reliefs, toute la décoration de cette porte est en style arabe. — Les portes en bronze de la cathédrale de Troja, sculptées en 1119 par un artiste normand de Bénévent, nommé Oderisius, sont aussi très-remarquables; sur la

plus petite des deux on a sculpté la série des évêques de Troja. — La chaire à prêcher de l'église de Saint-Bazile, construite en 1168, présente de très-beaux détails[1].

543. ARCHITECTURE GOTHIQUE.

Après les rois normands, la maison d'Anjou régna à Naples environ deux siècles. Il était naturel de penser que ce qui avait été fait par les Normands pour le roman et le gothique primitif, la maison d'Anjou l'avait fait pour le gothique, c'est-à-dire que ce style avait été introduit dans leurs nouveaux domaines par les rois angevins. En effet, M. Renouvier[2] a parfaitement mis en lumière l'influence évidente de la maison d'Anjou et du style ogival français à Naples. Ce style a une tournure particulière dans cette ville; il s'y distingue par de grandes qualités et aussi par quelques défauts de celui qui règne dans les autres parties de l'Italie.

Ce n'est pas seulement à Naples et en Sicile, mais dans tout le reste de la Péninsule, que nous retrouvons de nombreux édifices gothiques. M. Didron, qui a bien voulu nous permettre de puiser dans ses notes d'un voyage en Italie, a constaté que les grandes basiliques de Rome, celles de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie Majeure, l'ancien Saint-Pierre, la basilique de Saint-Paul[3] et un grand nombre d'églises, entre autres Ara-Cœli, construites du XIIe au XIVe siècle, étaient de style ogival, mais italianisé, si l'on peut ainsi parler.

La ville de Sienne tout entière, églises, maisons et palais, est en style gothique. A Florence, à Viterbe, à Tivoli, le nombre des édifices gothiques est aussi très-considérable.

En 1300, HARDOUIN, architecte français, construisit l'église de Sainte-Pétrone de Bologne, achevée plus tard par Palladio[4].

[1] Voy. *Huillard-Bréholles* et *V. Baltard*, Recherches sur les monum. et l'hist. des Normands et de la maison de Souabe, dans l'Italie mérid., 1 vol. in-fol. avec planches, Paris, 1844.

Serra di Falco, Del duomo di Monreale e di altre chiese Siculo-Normanne, 1 vol. in-fol. avec planches, Palerme, 1838.

Hittorff et *Zanth*, Architecture moderne de la Sicile, 1 vol. in-fol. avec planches, Paris, 1835.

[2] Note sur les monuments gothiques de quelques villes d'Italie, dans le Bulletin du Comité, t. II, p. 11 et 12.

[3] Aujourd'hui brûlée.

[4] Bulletin du comité, t. II, p. 186.

En 1388, PHILIPPE BONAVENTURE fut appelé de Paris pour diriger les travaux de la cathédrale de Milan; la permission de sortir de France pour cet objet lui fut accordée le 8 juin 1389, et pendant huit ans Bonaventure fut le maître de l'œuvre du dôme de Milan. En 1399, JEAN CAMPANOSEN et JEAN MIGNOT, son élève, tous deux Normands, succédèrent à Bonaventure et travaillèrent au dôme jusqu'en 1402 [1]. Le plus magnifique édifice ogival de l'Italie est donc dû à des Français.

---

§ 2. — AREZZO

544. MAITRE CLAUDE, verrier.

MARCILLAT (Guillaume), appelé par erreur *Guillaume de Marseille*, verrier, né à Verdun en 1475, mort à Arezzo en 1537.

MAITRE JEAN, miniaturiste et peintre à la fresque.

Avant tout rétablissons le nom de Marcillat; « Vasari ayant écrit tantôt Marcilla, tantôt Marzilla, on a pris le nom de famille de l'artiste pour le nom de sa ville natale, et l'on a conclu de là que Guillaume était Marseillais. Une pièce portant la signature du maître lui-même, et transcrite par le P. Marchese dans ses *Mémoires sur les artistes dominicains*, rétablit l'orthographe authentique de ce nom, et nous fait savoir par surcroît que le prétendu Provençal était né dans le diocèse de Verdun [2]. »

Le nom rétabli, passons à la vie de Guillaume Marcillat; Vasari, son élève, nous en fournit tous les éléments [3]. « Il était, dit-il, Français de naissance, mais son séjour constant à Arezzo nous donne le droit de dire que cette ville fut la patrie de son choix; ce fut un des grands peintres du grand siècle. Il avait cultivé le dessin en France dans sa jeunesse et s'était occupé, en même temps, de l'art de peindre sur verre. Sa couleur était aussi agréable et aussi harmonieuse que celle des plus habiles peintres à l'huile. » Un meurtre commis par quelques-uns de ses camarades et auquel il assista, l'o-

[1] *Giulini*, Memorie Spettanti alla Storia... di Milano, t. XI, p. 458 et suiv. — Bulletin du comité, t. II, p. 186. — Revue britannique, 4e série, t. XVIII, p. 135.

[2] *H. Delaborde*, La peinture française et son histoire, dans la Revue des Deux Mondes, 15 septembre 1854, note de la p. 1124.

[3] Nous nous servons de la traduction du Vasari par MM. L. Leclanché et Jeanron.

bligea, pour se soustraire à la justice, de se faire moine dominicain; « mais il n'abandonna point les études de son art; au contraire, il s'y appliqua davantage et atteignit une grande perfection. » Ainsi notre grand verrier s'est bien formé en France.

Bramante, chargé par Jules II d'orner de verrières les fenêtres du Vatican, cherchait un artiste pour les faire, « lorsqu'on lui apprit qu'il y en avait en France plusieurs qui faisaient des choses vraiment merveilleuses. » Bramante ayant vu une de leurs œuvres dans le cabinet de l'ambassadeur de France à Rome, fit offrir à ces artistes des appointements considérables pour les attirer à Rome. On s'adressa à « Claude, le plus grand maître de cet art en France » et à Guillaume Marcillat. Guillaume, mécontent des procédés des moines, ne demandait qu'à quitter son couvent; il partit donc avec maître Claude, arriva à Rome et changea le froc de saint Dominique pour celui de saint Pierre.

Les deux artistes firent beaucoup de verrières au Vatican; toutes ont été détruites, « tout admirables qu'elles étaient », pendant le sac de Rome[1], afin d'en tirer les plombs pour en faire des balles. Il en reste une cependant, dit Vasari, dans la chambre à feu de Raphaël à la tour Borgia. Cette peinture représente des anges qui soutiennent les armes de Léon X[2].

Nos deux Français firent, pour la chapelle de Sainte-Marie du Peuple, deux fenêtres placées derrière la Madone et représentant divers sujets tirés de la vie de la sainte Vierge. «Ces ouvrages furent très-admirés par les connaisseurs et acquirent à leurs auteurs autant de profit que de gloire.» Mais maître Claude, « désordonné et gros mangeur, comme les gens de sa nation, chose funeste dans le climat de Rome, tomba malade d'une fièvre si grave qu'il en mourut le sixième jour ». Après la mort de son compagnon, Guillaume Marcillat fit un vitrail dans l'église des Allemands, Santa-Maria de Anima, à Rome : puis le cardinal Silvis l'emmena à Cortone où il fit un vitrail pour la maison de ce cardinal et un pour la grande chapelle de la paroisse de Cortone. Le premier était une grisaille représentant les fondateurs de Cortone; il avait peint sur le second la Nativité du Christ et l'Adoration des Mages.

[1] En 1527.

[2] Nous ne savons si cette verrière existe encore.

« Guillaume Marcillat possédait à fond l'entente, le génie et la pratique de son art. Il était tellement maître de sa couleur et comprenait si bien l'effet, que nul autre ne sut mieux que lui mettre chaque chose à son plan. Il y a une telle harmonie et une telle science dans ses vitraux, que les figures s'y détachent du fond des fabriques ou des paysages avec autant de force que dans les meilleures peintures à l'huile. Ses compositions sont riches et bien ordonnées. Son intelligence était surtout remarquable dans la manière dont il savait éviter les inconvénients qui résultent naturellement de la division de tant de morceaux de verre sur lesquels il peignait, genre de difficulté bien fait pour étonner et arrêter ceux qui n'auraient point eu une habileté semblable à la sienne. Cependant il s'en jouait en quelque sorte, disposant si bien son travail que les armatures de plomb et de fer venaient toujours se dissimuler dans les ombres ou les plis de ses draperies, de façon que ces lignes, nécessairement obscures, au lieu de traverser disgracieusement ses figures et de les couper en tous sens, venaient donner plus de précision à ses contours et plus de nerf à ses ombres. La brosse n'eût pas été plus heureuse sur la toile. C'était certes ce qui peut s'appeler faire de nécessité vertu. »

« Lorsque Guillaume arriva à Rome, quoique très-habile dans toutes les parties de son art, il n'était pas cependant très-bon dessinateur; mais en ayant bientôt reconnu l'inconvénient, il se mit à étudier sérieusement, et quoique déjà âgé, il fit de véritables progrès; ses derniers ouvrages comparés à ses premiers constatent ces progrès. »

De Cortone, Marcillat alla se fixer à Arezzo où il fit un grand nombre d'œuvres fort belles; Vasari cite : une sainte Lucie et un saint Sylvestre; — le baptême de Jésus-Christ; — la résurrection du Lazare; — saint Mathieu abandonnant ses richesses et son comptoir pour suivre le Christ; ce vitrail est regardé par Vasari, comme le chef-d'œuvre de Marcillat; — il fit encore pour le baptistère de l'évêché, saint Antoine, saint Nicolas, le Christ chassant les vendeurs du temple et la femme adultère. « Ces vitraux sont réellement magnifiques, dit Vasari. »

« Les Arétins remplis d'admiration pour le mérite et les travaux de Marcillat le récompensèrent dignement; » il se fit alors naturaliser citoyen d'Arezzo.

Regardant la peinture sur verre comme trop peu durable et peu

propre à conserver longtemps la mémoire du peintre qui l'exerce, Marcillat voulut peindre à fresque. On le chargea de décorer trois grandes voûtes. Il fut d'abord effrayé de la grandeur de ces voûtes et de la dimension des figures qu'il se mit à peindre, dans le goût de la chapelle de Michel-Ange; mais il eut une volonté si forte, qu'il se surpassa lui-même dans ce coup d'essai. Il paraît avoir été aidé dans ce grand ouvrage par un de ses compatriotes, maître Jean, sur lequel il n'y a d'autre renseignement que celui-ci. «Effrayé de la grandeur des voûtes qu'il avait à peindre, dit le Vasari, et n'étant nullement habitué à la fresque, Marcillat envoya chercher à Rome Maître Jean, miniaturiste français, qui, arrivé à Arezzo, peignit à fresque un Christ et une bannière que l'on porte dans les processions. Ces ouvrages lui avaient été procurés par Guillaume; il les termina avec beaucoup de soin.»

Guillaume exécuta encore le vitrail circulaire de la façade de l'église de Saint-François, où il représenta le pape dans le Consistoire, les cardinaux et saint François. «Il montra dans cette œuvre qu'il était vraiment né pour peindre sur verre, et que jamais on ne pourrait l'égaler en ce genre. Enfin notre ville d'Arezzo est pleine de chefs-d'œuvre de sa main.» Il a fait pour l'église de la Madona delle Lagrime une Assomption et une Annonciation (aux deux roses) et un saint Jérôme; — pour San Girolamo, une Nativité. Toutes les villes voulaient avoir des œuvres de Marcillat; aussi travailla-t-il pour Castiglione del Lago, pour Florence, pour Pérouse et pour diverses autres villes des environs d'Arezzo.

Il voulut peindre à l'huile et fit un beau tableau pour la chapelle de la Conception, à San Francesco d'Arezzo. Il s'occupa aussi d'architecture et fit beaucoup de dessins d'ornements et plusieurs constructions pour les Arétins, entre autres les deux portes en pierre de San Rocco, et l'ornement dont on entoura le tableau de Maestro Luca, à San Girolamo. Marcillat composa encore deux autres ornements, le premier pour l'abbaye d'Anghiari, et le second pour la confrérie della Trinità, à la chapelle du Crucifix; puis il dessina un lavabo très-riche pour la sacristie, qui fut parfaitement exécuté par le sculpteur Santi.

Il ne pouvait se pardonner sa fuite de chez les Dominicains; aussi fit-il pour le couvent de Saint-Dominique d'Arezzo, une belle verrière représentant l'arbre allégorique de l'Ordre produisant une

grande quantité de saints frères, sous l'allégorie d'une vigne s'élevant du corps de Saint-Dominique. Il refusa le prix de cette admirable peinture, afin de s'acquitter de ce qu'il devait à son ancien Ordre[1].

Marcillat avait obtenu le bénéfice d'un prieuré. C'était un homme très-honorable, de bonnes mœurs et très-pieux. Il se plaisait à cultiver le jardin d'une maison de campagne qu'il avait achetée. Mais l'excès d'un travail sans relâche, dans des lieux humides et malsains, le tua. Il mourut en 1537, à 62 ans. Il forma plusieurs élèves verriers, Pastorino[2], Benedetto Spadari, Battista Borro d'Arezzo, qui firent de belles verrières. Vasari reçut les premiers principes « de ce grand maître, » comme il l'appelle.

« C'est lui, dit encore Vasari, qui porta dans la Toscane l'art de colorier les verres, avec cette habileté et cette finesse qui le distinguent et qui lui méritèrent de si grands éloges. »

---

§ 3. — BOLOGNE

545. JEAN DE BOLOGNE (voir le nº 548).

546. DAUPHIN ou DOFIN (Olivier), peintre, mort à Sassuolo en 1693.

Olivier Dauphin (Dolfino et Delphinus) neveu de Jean Boulanger de Troyes, s'était établi à Bologne; il a gravé plusieurs pièces d'après les Carraches[3].

M. Robert Dumesnil (VIII, 251) donne sur cet artiste une biographie toute différente, que nous reproduisons :

« Olivier Dofin ou Dauphin, né en Lorraine au commencement du XVIIe siècle, mort à Modène, en 1679, élève de Vouet.

« Cet artiste a passé toute sa vie en Italie, qui est richement dotée

1 *Fantozzi*, Nouveau guide de Florence, p. 585, dit que les armoiries de la famille Capponi, à la chapelle Capponi de l'église de Sainte-Félicité, sont de Guillaume Marcillat.

2 Pastorino di Giovanni Micheli, de Sienne, habile verrier, qui a fait la rose au-dessus du portail de la cathédrale de Sienne, en 1549; — t. III, p. 277 du Voyage en Italie par de Lalande.

3 *Mariette*, t. II, p. 114. — *Heineken*.

de ses œuvres; il travailla longtemps au palais du duc de Modène.

« Il a gravé le Christ descendu de la croix; la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean, d'après A. Carrache; les quatre éléments, d'après les Carrache. »

547. BOURNIER, peintre.

On voyait au palais Zambeccari les pèlerins d'Emmaüs de Bournier, très-beau tableau, de bonne et agréable couleur, dit Cochin [1].

---

§ 4. — FLORENCE

548. JEAN DE BOLOGNE, sculpteur, né à Douai en 1524, mort à Florence le 14 août 1608 à 84 ans. Élève de Jacques Beuch, sculpt. et ingén. [2].

De bonne heure, Jean de Bologne, qui voulait voir les belles œuvres de l'Italie, vint à Rome; il y séjourna deux années, pendant lesquelles il connut Michel-Ange et travailla beaucoup. Il se proposait de revenir à Douai, « lorsque le ciel qui l'avait destiné à embellir notre Italie de ses ouvrages,» le fit passer par Florence où il rencontra le fameux maître Bernard Vecchietti, qui, après avoir observé les études faites par Jean de Bologne à Rome, lui donna des éloges mérités et le fit demeurer à Florence où il travailla d'après Michel-Ange et d'autres grands maîtres. Vecchietti vint en aide au jeune Flamand, qui était fort pauvre; il le logea, le mit en position de faire ses études, et bientôt son protégé devint assez habile pour exciter l'envie des Florentins [3]. La première œuvre de Jean de Bologne fut une Vénus en marbre, si belle que Vecchietti se crut obligé de la faire voir au prince François, fils du grand-duc de Toscane Côme le Vieux; le prince se déclara le protecteur de l'artiste [4].

On était alors sur le point de faire la fontaine de la place; beau-

[1] Voyage d'Italie, t. II, p. 157.

[2] Cette notice est une traduction un peu abrégée de Baldinucci.

[3] Jean de Bologne demeura trois ans chez Bernard Vecchietti. — *Fantozzi,* Nouveau Guide de Florence, traduit par madame d'Estre, p. 451.

[4] Parmi ses premiers ouvrages, on cite les ornements du balcon de l'hôtel du marquis Ricardi. — *Fantozzi,* p. 384.

coup d'artistes et des plus illustres, proposèrent leur modèle. Parmi les concurents étaient B. Ammanati, Benvenuto Cellini, Vincenzo Danti et le jeune Jean de Bologne, dont le modèle fut hautement jugé le meilleur; il aurait été chargé d'exécuter la fontaine, si ce n'eût été la crainte du Grand-Duc de perdre un aussi gros bloc de marbre dans lequel on devait sculpter la figure de Neptune; car tout habile qu'il était, Jean de Bologne n'avait pas encore donné la preuve qu'il était capable de tailler le marbre [1].

En attendant mieux, il s'exerçait à faire des statues pour des amateurs de Florence. C'était en 1558, et Jean de Bologne avait trente-quatre ans, lorsque le grand-duc Côme prit la résolution de transporter sa résidence au Monte-Comune de Florence; Jean de Bologne, à cette occasion, sculpta les armes du Grand-Duc, que l'on voit au-dessous de la porte du salon quand on a monté les deux escaliers; ces armes en pierre furent achevées en 1559. Le grand-duc François lui fit faire pour son Casino, le groupe de Samson terrassant un Philistin, que l'on mit sur la fontaine du Cortile de' Semplici, où il fit encore des monstres marins qui supportent la vasque. Jean de Bologne se surpassa dans cette statue de Samson, car il sut éviter un certain maniéré qui se trouve dans plusieurs de ses œuvres. Un beau modèle de cet ouvrage, fait en terre, fut acquis par Jean-François Grazini, gentilhomme fort amateur de sculpture. Cette belle fontaine fut ensuite envoyée en présent par le grand-duc Ferdinand au duc de Lerme, premier ministre du roi d'Espagne [2].

La réputation de Jean de Bologne était alors établie par toute l'Italie; les Bolonais le demandèrent au Grand-Duc pour faire la fontaine de Neptune, sur la piazza maggiore.

« Cette fontaine, dit De la Lande[3], est une des plus belles de l'Italie; l'architecture a été exécutée sur les dessins de Thomas Laureti, sicilien. Toutes les figures sont en bronze et du célèbre Jean de Bologne qui finit cet ouvrage en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident et étendant l'autre main; quatre enfants sont assis aux encoignures du plinthe

[1] La fontaine en question est à la place du vieux palais; le Neptune est d'Ammanati.

[2] Il serait intéressant de savoir où elle est actuellement.

[3] Voyage en Italie, 9 vol. in-12, Paris, 1786. Les observations sur les arts sont de l'abbé Gougenot qui voyagea en Italie en 1775 avec Greuze; — t. II, p. 255.

sur lequel pose Neptune; ils tiennent des dauphins jetant de l'eau. Au bas des angles du piédestal on voit quatre sirènes assises sur des dauphins; elles pressent leurs mamelles d'où elles font sortir des jets d'eau. «Le Neptune est superbe, d'un grand caractère, mais un peu maniéré, au dire de Cochin [1]; les sirènes sont gracieuses, d'un beau dessin, et leurs attitudes sont naturelles. Mais le piédestal étant trop petit, il y a trop de sculptures et un peu de confusion.»

En ce même temps, reprenons-nous avec Baldinucci, Jean de Bologne coula en bronze un Mercure, qui, avec d'autres bronzes de lui, fut envoyé en présent à l'empereur d'Allemagne; le Grand-Duc donna au duc de Bavière une statue de marbre représentant une petite fille assise. Le grand-duc François lui fit faire aussi une figure de cinq brasses représentant la ville de Florence foulant un prisonnier [2]; on la plaça dans le salon royal du palais vieux en face de la statue de la Victoire de Michel-Ange; Jean de Bologne fit le modèle et l'œuvre, mais l'œuvre fut inférieure au modèle.

Au jardin de Boboli, notre sculpteur fit une belle fontaine; sur une immense vasque de granit, dont le pied est très-beau, sont placés trois fleuves assis, le Nil, le Gange et l'Euphrate, qui versent de l'eau dans la vasque figurant l'Océan; les bas-reliefs de la base représentent des sujets maritimes; la fontaine est terminée par un Neptune, qui d'après le Baldinucci, fait l'admiration de tout le monde.

Dans une grotte de ce jardin, Jean de Bologne sculpta une statue de femme posée sur la vasque d'une fontaine [3].

[1] « On voit à la piazza maggiore une fontaine publique, dont la sculpture est de Jean de Bologne. Il y a tant de sculpture, en peu d'espace, à cette fontaine, qu'elle en paroît un peu confuse et trop chargée. Le Neptune de bronze, qui est dessus, est beau, d'un caractère grand et ressenti; mais il paroît un peu maniéré et avoir peu de finesse. L'attitude semble trop écartillée; ce qui est à éviter en sculpture. Il y a quatre femmes en bas, assises sur des poissons et jettant de l'eau par les mamelles qu'elles pressent de leurs mains; elles sont fort belles, dans des attitudes gracieuses, mais un peu trop voluptueuses. Au reste, elles sont bien modelées et d'une nature simple; les enfants sont maniérés et formés comme des hommes; ils n'ont pas les grâces ni les vérités enfantines. » — *Cochin*, Voyage d'Italie, t. II, p. 134-5.

[2] Ce doit être le groupe que Fantozzi, p. 51, appelle la Vertu qui triomphe du Vice.

[3] C'est sans doute la Vénus sortant du bain, qu'indique Fantozzi, p. 625. Suivant cet auteur, il y aurait encore au Boboli la statue de l'Abondance, de Jean de Bologne, achevée par Tacca et Seb. Salvini.

Jean de Bologne alla ensuite travailler à Lucques; il fit à l'autel de la cathédrale plusieurs statues colossales[1]. Revenu à Florence, il exécuta la statue en marbre du grand-duc Côme Ier et beaucoup d'autres ouvrages que Baldinucci néglige de nous faire connaître, pressé d'arriver au groupe de l'enlèvement des Sabines. Ce groupe colossal en marbre représente en réalité un jeune homme qui enlève une belle jeune fille des bras d'un vieillard qu'il a foulé aux pieds. Sur la base du piédestal, il y a un bas-relief de bronze, où est représenté l'enlèvement des Sabines. Le groupe est placé à la Loggia. Grande fut la joie du peuple florentin, à la vue de ce chef-d'œuvre; le recueil des poésies faites en son honneur forme un volume. La réputation de son auteur augmenta; les travaux lui furent commandés de toutes parts; son atelier devint très-fréquenté, et Jean de Bologne devint alors sculpteur du Grand-Duc et chef d'une importante école de sculpture.

Le Grand-Duc fit travailler alors à la villa royale de Pratolino, près de Florence, Jean de Bologne qui sculpta diverses statues en pierre, surtout le merveilleux colosse de Jupiter-Pluvius, appelé on ne sait pourquoi l'Apennin[2]; c'est un géant assis au-dessus d'une immense vasque. Le sculpteur fut aidé dans ce travail par un grand nombre d'ouvriers et d'élèves.

Ensuite, il fit beaucoup de figures en bronze placées dans la grotte du château qu'on appelle la Villa de' Serenissimi. A ce moment, il se mit à exécuter des modèles de crucifix et de figures gracieuses, qui coulés en bronze et retouchés par ses élèves, se répandirent dans tous les pays. Il sculpta pour Simon Corsi, gentilhomme florentin, la statue en marbre du grand-duc François. Il fit pour la société des juges et notaires, un saint Luc en bronze, placé à Or San Michele (10e niche); puis le fameux Mercure en bronze, placé aujourd'hui à la galerie de Florence[3].

De retour à Florence, après son second voyage à Lucques, il fit une statue représentant une femme qui se peigne, pour la villa de'

[1] Le Christ ressuscité, saint Pierre, saint Paul. — Quelques années après (après le Mercure), il retourna à Lucques; il y fit alors deux chapelles avec plusieurs statues.

[2] Si le colosse était debout, il aurait 21 mètres.

[3] Avec deux petits modèles en bronze de cette statue, 6 petites statues en bronze, représentant : une divinité marine, Junon, Thétis, Vulcain, Vénus, Apollon, et deux belles copies de l'enlèvement des Sabines.

Serenissimi, et pour la grotte de cette villa plusieurs oiseaux de bronze; — puis, pour Jean-Georges Cesarino, une Vénus sortant du bain, en marbre, à laquelle on donna tant de louanges, qu'une nuit, elle fut volée, sans doute par un amateur; — pour l'armoire d'ébène de la galerie royale, une série de bas-reliefs en or, représentant l'histoire du grand-duc François [1]; — pour cette même galerie, une série de bas-reliefs en argent, représentant les travaux d'Hercule.

Pendant l'année 1580, Jean de Bologne fut appelé à Gênes par le seigneur Luca Grimaldi pour sculpter les ornements de sa chapelle de la Sainte-Croix, dans l'église de San-Francisco di Castelletto. Il emmena avec lui son élève Francheville; ils firent six figures de ronde bosse, grandes comme nature [2], sept bas-reliefs représentant l'histoire de la Passion de N. S., et six enfants assis sur des corniches. Tous ces ouvrages furent exécutés en bronze, et on doit dire que pour ce qui regarde la fonte, il avait peu d'égaux [3].

Le grand-duc étant mort en 1587, son frère Ferdinand I, qui lui succéda, ordonna à Jean de Bologne de modeler la statue équestre en bronze de Côme I, leur père; cette statue coulée en 1591 fut érigée le 14 mai 1594 sur la place du Vieux-Marché; le piédestal est en marbre et orné de trois bas-reliefs de bronze, également de Jean de Bologne. Ils représentent le couronnement du Grand-Duc, son entrée victorieuse à Sienne, et les habitants de Sienne lui prêtant le serment de fidélité [4]; le quatrième côté porte un beau cartel de bronze avec l'inscription.

[1] Placés au Cabinet des gemmes.

[2] Jean de Bologne fit pour Luca Grimaldi, six statues en bronze de grandeur naturelle : la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Force et la Tempérance; — six enfants en bronze; — sept bas-reliefs aussi en bronze, représentant J.-C. amené devant le grand prêtre; J.-C. flagellé à la colonne; J.-C. couronné d'épines; J.-C. montré au peuple; J.-C. condamné à mort; J.-C. conduit au Calvaire; J.-C. mis au sépulcre. Ce dernier bas-relief qui sert de devant d'autel, est le plus beau. Il fit aussi pour l'autel de cette admirable chapelle un crucifix de bronze. — *Soprani,* Vita de' pittori, scultori ed architetti genovesi; 2e édit. publiée par *Ratti,* in-4°, Gênes, 1768.

[3] La description de Gênes par *Ratti* dit que nos deux artistes décorèrent le salon de l'Université destiné aux fonctions académiques, et qu'ils firent à l'église de Saint Jérôme, jointe au palais de l'Université, des bas-reliefs de bronze et six statues colossales en bronze, la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice et deux autres Vertus.

[4] Fantozzi donne une autre explication de ce bas-relief.

« Le bas-relief à droite représente, dit Fantozzi [1], Cosme aux pieds du pontife assis sur un trône; il reçoit de ses mains la couronne, la chlamyde et le sceptre. Cet événement eut lieu le 5 mars 1570. A gauche du piédestal le même prince entre victorieux à Sienne; dans la troisième partie il est représenté lorsque le sénat le créa duc de la Patrie. Le mouvement du cheval indique le commencement du trot; la pose du cavalier est noble, gracieuse et naturelle; son vêtement tient le juste-milieu entre le costume du temps et les conventions adoptées par la sculpture. L'homme et le cheval ont un ensemble parfait. »

Jean de Bologne travailla ensuite à l'église du couvent de Saint-Marc, à Florence, dans la chapelle destinée à recevoir les reliques de saint Antonin, évêque de Florence. Il exécuta, avec l'aide de Francheville, la statue du saint évêque couché sur la châsse, quatre anges, plusieurs bas-reliefs, le tout en bronze, et les belles statues de marbre [2].

Puis, il fit le modèle de l'enlèvement de Déjanire, qui n'a pas été coulé en bronze; — les modèles de plusieurs belles statues de centaures.

En 1594, le Grand-Duc lui fit l'honneur de visiter ses ateliers [3].

Jean de Bologne termina en 1599 le fameux groupe en marbre d'Hercule tuant le Centaure; Francheville l'aida dans ce travail, l'un des chefs-d'œuvre du maître, placé aujourd'hui à la galerie des Lansquenets ou d'Orgagna, à Florence.

Il exécuta ensuite, avec l'aide de Tacca, trois statues de marbre pour les tombeaux de la chapelle royale, et en 1601, il alla à Pise avec Francheville. Baldinucci dit seulement qu'il y fit deux anges de

[1] P. 37.

[2] *Fantozzi*, p. 393-95, indique, comme ayant été faits à Saint-Marc, les ouvrages suivants : deux autels de pierre sereine et d'ordre ionique, exécutés en 1580 sur les dessins de J. de Bologne : — une statue de S. Zénobi : — le dessin de la chapelle de S.-Antonin; la statue de ce saint, en habits pontificaux et donnant sa bénédiction; — les six statues de marbre ont été exécutées par Francheville, sous la direction de son maître; elles représentent : S. Jean-Baptiste, S. Philippe, S. Thomas d'Aquin, S. Antoine l'abbé, S. Éverard, S. Dominique (1589).

[3] La maison où demeurait J. de Bologne et où étaient ses ateliers lui avait été donnée par le Grand-Duc; c'est aujourd'hui la maison de MM. Bellini, au borgo Pinti, nº 6815; on voit, au-dessus de la porte d'entrée, un buste en marbre du grand-duc François Ier, sculpté par J. de Bologne.

bronze pour le dôme. Pandolfo Titi[1] entre au contraire dans de grands détails sur les ouvrages faits à Pise par Jean de Bologne et son élève. En 1601, dit-il, ils remplacèrent les fameuses portes du dôme de Pise, du sculpteur pisan Bonammi, brûlées dans l'incendie de 1595[2]. — A l'un des deux bénitiers du dôme, se trouve un groupe de Jean de Bologne représentant le baptême du Christ, fondu en bronze par Felice Palma de Florence[3]; — au maître-autel, posé à la façon romaine au milieu du chœur, se voit un très-beau crucifix avec deux anges, le tout de bronze, fait et modelé par Jean de Bologne[4]. — Sur la place des Chevaliers est une fontaine avec une statue en marbre de Côme I; le masque qui jette l'eau et le monstre marin qui supporte la vasque furent faits par FRANCHEVILLE, et les registres de dépense de l'ordre militaire de Saint-Étienne, qui fit faire cette fontaine accolée à son palais, montrent qu'elle fut exécutée de 1595 à 1608[5]. — Sur le côté du palais ducal, en face de la rue de Santa-Maria et du côté de l'Arno, est placée sur un piédestal la statue de Ferdinand Ier relevant la ville de Pise représentée par une femme accompagnée de deux enfants; elle est de FRANCHEVILLE, d'après le modèle de Jean de Bologne, ainsi que le témoigne cette inscription : *Ex archetypo Joan. Bonon. Belg.* PETRUS A FRANCAVILLA *cameracencis fecit Pisis* A. D. 1594[6].

Après les travaux de Pise, continue Baldinucci, il fit pour Giovanni Vittorio Soderini une tête colossale de Jupiter et un jeu d'échecs d'une grandeur extraordinaire dont l'échiquier était le pavé d'une grande salle. Alors Jean de Bologne travailla pour son bienfaiteur Bernard Vecchietti; il fit le dessin de la façade de sa maison de la rue des Ferravecchi; les ornements de cette maison et le ravissant petit satyre de bronze, qui est à l'angle de la rue, sont de sa main[7].

Jean de Bologne exécuta ensuite une statue du grand-duc Ferdinand, en marbre, pour la place d'Arezzo. En 1599, il fit faire pour lui-même, à l'église de la Sainte-Annonciade des Pères Servites, une

1 Guida per il passegiere dilettante di pittura, scultura e architettura nella cita di Pisa; Lucques, 1751, 1 vol. petit in-8o.

2 P. 6 et 7.

3 P. 7 et 8.

4 P. 17 et 18.

5 P. 94-96.

6 P. 208-9.

7 Cette maison est aujourd'hui l'hôtel de MM. de Corona; *Fantozzi*, p. 451.

chapelle dite de Bon-Secours[1], destinée à sa sépulture et à celle des grands sculpteurs et architectes flamands; les ornements de cette chapelle ont été exécutés sur ses dessins; il y fit, avec l'aide de ses élèves, des statues de marbre, des bas-reliefs de bronze représentant la Passion; pour l'autel, un crucifix de bronze, grand comme nature, et au pied du crucifix une N.-D. de Bon-Secours. Son tombeau est dans cette chapelle; il est orné de deux statuettes d'enfants tenant des flambeaux renversés; ses élèves y ont aussi travaillé.

De 1601 à 1605, Jean de Bologne fit la statue équestre en bronze du grand-duc Ferdinand pour la place de la Sainte-Annonciade. Baldinucci réfute l'opinion qui l'attribue à Tacca. En 1604, il commença le cheval de bronze pour la statue de Henri IV, mais il n'acheva pas ce travail[2]. Enfin en 1606, il commença aussi un cheval de bronze avec la statue de Philippe III, roi d'Espagne; Tacca termina le cheval et la statue, qui furent envoyés en Espagne en 1616.

Jean de Bologne fut le chef d'une nombreuse école; on cite parmi ses élèves : Pierre Francheville, de Cambrai; Anzirevelle, Allemand; Adrien Frisio, Allemand[3]; Antonio Susini; Francesco della Bella, Guasparri, son frère, Florentins; Pietro Tacca, de Carrare; le Moca.

Un grand nombre de réductions faites d'après les œuvres de Jean de Bologne, ont été exécutées par lui-même et aussi par son élève Antoine Susini et par François Susini, neveu de ce dernier; Baldinucci cite parmi ces réductions si connues : des crucifix, des animaux, le groupe des Sabines, l'Hercule qui tue le centaure, le centaure qui enlève Déjanire, le cheval tué par le lion, le taureau tué par le tigre, la femme endormie que regarde un satyre, le Mercure volant, le petit cheval qui se cabre, le cheval qui marche, le paysan avec une lanterne, la femme qui se lave, les quatre travaux d'Hercule, le lion qui marche[4].

En outre des œuvres citées précédemment d'après Baldinucci, on trouve dans les auteurs qui ont écrit sur l'Italie, Fantozzi et

[1] La quinzième; elle est derrière le chœur.

[2] Tacca, en 1611, termina la statue équestre de Henri IV qui fut envoyée à Marie de Médicis, à Paris, par le grand-duc de Toscane, en 1614 (voir le Mercure de France de 1614). Francheville fit le piédestal avec ses statues et ses bas-reliefs.

[3] *Paroletti*, Turin à la portée de l'étranger, p. 9.

[4] Les frères Alinari, photographes à Florence (Maison Bardi) ont exécuté de remarquables photographies des œuvres de Jean de Bologne.

de Lalande, de nombreuses indications que nous croyons devoir ajouter pour compléter ce travail. Fantozzi mentionne à Florence [1] une statue en marbre et en pied de Côme Ier, tenant le sceptre en main, placée aux bureaux royaux : — Un portrait de Michel-Ange, en bronze, d'une ressemblance parfaite, à la seconde salle de la maison des Buonarotti : — L'église de la Confrérie de Saint-Nicolas du Ceppo, bâtie en 1561 sur les dessins de Jean de Bologne. Les proportions de la principale porte sont fort belles, mais les montants font trop saillie et sont trop durs; l'intérieur est d'ordre composite, d'une grande élégance, quoique simple en même temps et de belles proportions : — A l'église des Angiolini ou Petits Anges, au bénitier : un saint Jean-Baptiste : — A la place de la Sainte-Annonciation : une statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, en bronze, érigée en décembre 1608; cette statue, faite dans les quatre dernières années de la vie de l'artiste, est une œuvre de vieillesse et considérablement moins belle que ses autres ouvrages : — A la basilique de Saint-Ambroise : une statue en bronze, de Côme II : — A l'hôtel de la Commende Castiglione (ancien hôtel Corsi), au-dessus de la porte : le buste du grand-duc François Ier, que Simon Corsi commanda à Jean de Bologne : — A l'église du Castello, près de Florence : un crucifix en bois.

De Lalande [2] prétend que les statues de la fontaine de la place Mattei, à Rome, sont de Jean de Bologne.

549. PIERRE DE FRANCHEVILLE, sculpteur, né à Cambrai en 1548, mort vers 1618. Élève de Jean de Bologne.

Pierre de Francheville ou de Franqueville [3] vint à 16 ans étudier la sculpture à Paris; il y resta deux ans, puis alla en Allemagne et demeura six ans à Inspruck faisant de la sculpture en bois; il s'y fit connaître de l'archiduc Ferdinand, qui goûta ses vastes connaissances et ses talents, et lui remit des lettres de recommandation pour Jean de Bologne, lorsqu'il partit pour l'Italie (1572).

En 1574, l'abbé Antoine Bracci voulait orner de statues la cour et les jardins de sa villa de Rovezzano, à deux lieues de Florence; il

[1] P. 68, 249, 266, 354, 367, 440, 737.
[2] T. V, p. 286.
[3] Sur l'orthographe de son nom, voir les Archives de l'art français, t. III, p. 40. Les contemporains l'appellent Franqueville, et en Italie Pietro Francavilla.

prit des mains de Jean de Bologne, son élève Francheville, en janvier 1574, et l'employa, à raison de cinq écus d'or par mois et la nourriture, à faire les statues en marbre, du Soleil, de la Lune, de Cérès, Bacchus, Flore, Zéphire, Pomone, Vertumne, Pan, Syrinx, de la Nature, de Protée, et une Vénus tenant de la main droite un petit Satyre, qui signifie le plaisir, et de la gauche une petite femme qui représente la génération.

Après avoir achevé ces ouvrages, avec l'approbation de son maître, Francheville alla à Rome; il y étudia beaucoup et rapporta plusieurs modèles à Florence, entre autres le torse du Belvédère. Il aida Jean de Bologne dans l'exécution des Sabines et de l'Hercule tuant le Centaure. En 1585, il fit pour Lucas Grimaldi, noble génois, deux statues colossales de Jupiter et de Janus, placées dans la cour de son palais. Il fit, pour la chapelle de Matteo Senarega, dans la cathédrale de Gênes, six statues de marbre, les quatre Évangélistes, saint Ambroise et saint Étienne protomartyr[1]. A son retour à Florence, les Niccolini lui firent faire dans leur chapelle, à Sainte-Croix, les statues de Moïse, d'Aaron, de l'Humilité, la Virginité et la Prudence[2].

En 1589, il exécuta, d'après les modèles de Jean de Bologne, à l'église de Saint-Marc des frères prêcheurs, six grandes statues de marbre, citées p. 270, note 2. Le 30 avril de la même année, à l'entrée de madame Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand Ier, il fit, pour décorer la façade de la cathédrale, six grands colosses de terre, de plâtre et de stuc, dont trois furent ensuite mis à l'entrée de l'église, savoir : saint Zanobi, saint Poggio, évêques de Florence, et saint Miniato.

Il sculpta, pour les Zanchini, une statue en marbre de Jason tenant la toison d'or[3]; — pour Averardo Salviati, un Apollon; — une statue de marbre représentant le Printemps, placée sur la culée du pont de la Sainte-Trinité.

Francheville fut ensuite envoyé à Pise par le grand-duc Ferdinand pour y exécuter la statue de Come Ier (voir p. 271); il y fit encore la statue de Ferdinand Ier (voir p. 271) et le modèle du châ-

1 *Soprani*, t. I, p. 423.

2 Ces statues, dit Fantozzi, p. 202, sont d'une grande beauté; l'exécution en est d'une hardiesse étonnante en même temps que d'un soigné extrême.

3 Cette statue est encore dans l'hôtel de la famille Ricasoli-Zanchini, à Florence.

teau des Prieurs, pour l'ordre des chevaliers de Saint-Étienne. Francheville demeura plusieurs années à Pise; il y travailla beaucoup l'anatomie, fit plusieurs modèles d'écorchés en terre cuite, très-employés par les artistes d'alors, et divers modèles d'anatomie, assez semblables, nous paraît-il, à ce qu'a fait de nos jours M. Auzou. La ville de Pise pour le récompenser de ses travaux lui donna le droit de cité.

Revenu encore à Florence, il fit pour Duccio Mancini, une statue de Mercure, placée plus tard au jardin Boboli; — pour les Michelozzi, à leur villa de Bellosguardo, une statue en marbre, que Fantozzi[1] dit être la Pitié; — pour la ville d'Arezzo, il sculpta, peut-être d'après le modèle de Jean de Bologne, la statue de marbre du grand-duc Ferdinand Ier[2].

Ayant fait une statue d'Orphée, en marbre, pour Jérôme de Gondy, établi en France, et Henri IV ayant vu cette statue[3], le roi de France voulut s'attacher Francheville, qui passa à son service en 1601. Avant de quitter Florence, il sculpta deux statues de marbre, la vie active et la vie contemplative, que l'on voit dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dans l'église de la Sainte-Annonciade[4].

Fantozzi ajoute à cette liste des œuvres de Francheville plusieurs beaux bustes placés au cloître de la sacristie du couvent de Sainte-Marie des Anges; — un Mercure tuant Argus, au palais Pitti[5].

550. MOSAÏSTES FRANÇAIS A FLORENCE.

« C'est un français qui apporta à Florence, en 1568, la mosaïque en pierres de couleur *(opera fiorentina[6])*. » Deux cents ans plus tard un français est encore à la tête des mosaïstes florentins.

« C'est, dit Lalande[7], dans les bâtiments de la galerie de Médicis qu'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport qui se fait avec des pierres dures, et qui est célèbre dans toute l'Europe.... Il

[1] P. 741. Baldinucci dit simplement une grande statue de marbre. — [2] Voir p. 271.
[3] L'Orphée de Francheville est aujourd'hui au Musée de sculpture du Louvre : elle y a été apportée du parc de Versailles.
[4] Cette biographie de Francheville est une traduction un peu abrégée de Baldinucci.
[5] P. 349, 595.
[6] *Schœll*, Cours d'histoire des États européens, t. XX, p. 300.
[7] T. II, p. 533 (en 1786). — Voy. plus loin, aux nos 619 et 620, les mosaïstes français d'ORVIETO.

y a environ 40 ouvriers qui travaillent à Florence.... Il y avait un français, nommé Sériez, à la tête de ces ouvriers. »

551. CALLOT (Jacques), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1592, mort le 24 mars 1635, à 43 ans.

Callot étudia d'abord sous Claude Henriet, premier peintre du duc de Lorraine Charles III; puis sous la direction de Canta Gallina, peintre et graveur de Florence; Tempesta et Philippe Thomassin furent ses maîtres à Rome; enfin il reçut les leçons de Jules Parigi, à Florence.

Après avoir étudié de 1609 à 1611, à Rome, Callot vint à Florence à la fin de 1611 et il y séjourna jusqu'en 1622. Côme II de Médicis, dès l'arrivée du jeune artiste, l'attacha à sa personne et lui donna une pension et un logement. Callot fut alors admis dans l'atelier de Jules Parigi. Dès l'année 1612, il grava, d'après le dessin de Bernardino Pocetti, l'Enfer du Dante; la même année, il exécuta à l'eau-forte les quinze planches de la pompe funèbre de la reine d'Espagne, à laquelle Côme II, son beau-frère, fit rendre à Florence des honneurs dont il voulut que la gravure conservât le souvenir. Callot grava ensuite, en 1613, une sainte Famille, d'après André del Sarte[1], un Ecce homo, probablement d'après Stradan, une sainte Famille, d'après le Titien, et le Choix de quelques miracles *(Scelta d'alcuni miracoli)*, d'après les dessins de divers maîtres. En général, ces estampes, gravées au burin, sont d'une grande médiocrité et ne donnent aucune idée du mérite de Callot.

En 1615, il grava les estampes représentant les fêtes données à Florence au duc d'Urbin, par Côme II *(Teatro fatto in Firenze nella festa a Cavallo per la venuta del Ser^mo principe d'Urbino — J. Parigi invent. J. Callot del. et f.)*.

Il exécuta ensuite les intermèdes de Florence, en 1616 ou 1617, 3 planches : (*Parigi inv. J. Callot delineavit et fecit*), et à partir de cette époque, il cessa de travailler sous la direction de Parigi. Il avait alors 24 ans; la série entière des études auxquelles il avait voulu se livrer était épuisée; il s'abandonna à son génie et ne grava plus qu'à l'eau-forte. Une des premières œuvres de Callot, sorti de tutelle, la première peut-être, c'est la suite des Bossus (*Varie figure Gobbi*); cette délicieuse suite « *fatto in Firenze, l'anno* 1616 » n'a

[1] Le tableau est actuellement au Louvre.

été gravée que plus tard après son retour à Nancy. La réputation d'artiste de Callot commença avec les *Caprici di varie figure*, comprenant une suite de 48 petites figures, gravées en 1617 et dédiées à Laurent, frère du Grand-Duc. Il publia ensuite les Fêtes de la guerre d'Amour (2 pièces); les Combats des galères (2 pièces); la Tragédie de Soliman; les Massacres; les Péchés capitaux; en 1619, la bataille des Tisserands et des Teinturiers (*Battaglia del re tessi e del re tinta, festa representata in Firenze il fiume d'Arno, il di 25 di Luglio* 1619); la même année, il fit l'estampe des Obsèques de l'empereur Mathias (*Essequie celebrate in Firenze dal ser^{mo} gran duca per la morte dell' imperator Mattias, MDCXIX. J. Callot f.*— 2e état : *Israël Sylvestre excudit.)*

En 1620, Callot donna au public un chef-d'œuvre qui mit le comble à sa réputation : c'est la grande foire de Florence. « Rien n'égale, dit Mariette, la merveilleuse pièce qu'il grava à Florence et qui représente la foire qui se tient tous les ans à la Madone de l'Impruneta. C'est un tableau accompli de tout ce qui se peut imaginer pour exprimer un grand concours de peuple occupé à une infinité d'actions différentes. Callot l'a exécuté le plus heureusement du monde et rien n'est plus capable de faire connaître l'étendue de son génie. » La gloire de Callot fut dès lors établie; ses estampes et ses dessins furent recherchés avec le plus grand empressement; son influence devint aussi très-considérable. Il exécuta, cette même année, 1620, le *Trattato delle plante et immagini de sacri edifizi di Terra Santa, designate in Ierusalemme.... dal R. P. F. Bernardino.*

Callot a gravé quelques portraits : on trouve au Cabinet des estampes ceux de Côme II; de François de Médicis; de Donatus Antellensis, senator florentinus; de Giovan. Domenico Peri.

Si l'on en croit Cochin[1], Callot aurait peint quelques tableaux : « on voit, dit-il, à la galerie du Grand-Duc, à Florence, quatre tableaux de Callot, graveur célèbre; les sujets paraissent des histoires de diseurs de bonne aventure et contiennent des épisodes assez plaisants; d'ailleurs ils ne valent pas grand'chose; la touche en est assez spirituelle, mais il n'y a ni couleur ni effet. »

Callot était, comme nous l'avons dit, très-considéré à Florence, lorsque la mort de Côme II, qui l'avait comblé de biens et d'hon-

[1] Voyage d'Italie, 3 vol. in-12, Paris 1769. — T. II, p. 16-17.

neurs (1621), le décida à quitter Florence et à revenir en Lorraine[1].

On attribue à Callot douze petits tableaux représentant la vie du soldat, qui se voient à la quatrième salle du palais Corsini, à Rome[2]; — son portrait, qui est dans l'hôtel de l'ancienne famille Rosselli del Turco, à Florence; — et le tableau représentant Jésus-Christ montré au peuple, qui est exposé dans le salon de Flore, au palais Pitti[3].

552. RIGAUD (voir le nº 1).

Le grand-duc de Toscane ordonna à Rigaud de faire son portrait pour être placé à Florence dans la collection des artistes célèbres; plus tard, le même prince lui fit faire un portrait de Bossuet (gravé par Edelinck)[4].

553. THOMAS (Germain), orfévre et sculpteur, né à Paris le 15 août 1673, mort le 14 août 1748.

Germain Thomas ayant perdu son père, Pierre Thomas, célèbre orfévre, fut envoyé par Louvois, en Italie, à l'âge de 11 ans. Après la mort de son protecteur (1691), Germain fut obligé par la nécessité de se mettre en apprentissage chez un habile orfévre de Rome. « Il exigea et obtint de son maître qu'on lui laisseroit chaque jour quelques heures de temps pour dessiner; son ardeur à profiter de ces précieux moments le mit bientôt en état de donner d'éclatantes preuves des progrès qu'il avoit faits dans cet art. Quelques dessins qu'il présenta dans un concours qui se faisoit à Rome pour la chapelle des Jésuites, furent trouvés si finis et si achevés et d'une si noble composition, qu'ils méritèrent d'être préférés à un grand nombre d'autres dessins qui étaient l'ouvrage des plus habiles artistes.

« Un saint Ignace en argent, plus grand que nature, divers beaux morceaux d'orfévrerie et de sculpture que M. Germain fit pour les Jésuites, l'occupèrent pendant six années. La capacité de cet excellent homme se signala encore dans plusieurs grands bassins ornés de bas-reliefs, de médaillons et de trophées destinés à représenter une partie de l'histoire de la vie de C., grand-duc de Toscane. Ces divers morceaux se voient encore aujourd'hui avec admiration dans le

[1] Voy. les excellentes Recherches sur la vie et les ouvrages de J. Callot, par Meaume, in-8º, Nancy, 1853.

[2] *Vasi*, p. 465.

[3] *Fantozzi*, p. 553, 616.

[4] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculp., t. II, p. 122, 178.

palais de Florence où ils sont considérés comme des chefs-d'œuvre de l'art.

« Il y avoit déjà près de treize ans que l'excellent homme dont nous faisons l'éloge, travailloit à Rome avec la réputation d'un des plus habiles artistes de son siècle, lorsque invité par les pressantes instances de sa mère qui le rappeloit auprès d'elle, il se détermina enfin à revenir en France; mais retenu dans plusieurs villes, où le bruit de sa réputation l'avoit précédé, son retour à Paris fut encore différé de trois ans.

« Le génie de ce grand homme, que l'on peut dire avoir été universel, lui fit entreprendre à Livourne la construction d'une superbe église qui fut bâtie sur ses dessins et sous sa conduite. » Après avoir fait à Marseille, à Lyon et dans plusieurs autres grandes villes quelques beaux ouvrages, il revint enfin à Paris, en 1706.

Les travaux qu'il fit pour Louis XIV et pour le Régent augmentèrent sa réputation, et il n'y eut aucune cour de l'Europe qui ne recherchât avec avidité les ouvrages de cet « incomparable artiste. »

« En 1723, il eut ordre de faire la toilette du roi de Portugal, et en 1725 il fit celle de la Reine; deux ouvrages dans lesquels les beautés de l'art se font plus admirer encore que la richesse de la matière. »

En 1727, il exécuta une toilette pour la princesse du Brésil; en 1728, une autre pour la reine d'Espagne; en 1732, celle du roi des Deux-Siciles; en 1733, celle de la reine avec un nécessaire accompagné de deux cadenas et de deux couverts d'or. En 1742, le gouvernement le chargea de travailler aux magnifiques présents que S. M. T. C. envoya au Grand Seigneur et qui se composaient d'une table d'argent, de douze soucoupes, d'une cuvette et de divers vases. En 1744 et 1745, la cour de Portugal lui fit faire différents ouvrages dont les plus considérables étaient six couronnes d'or, sept grands chandeliers de vermeil, une grande croix de vermeil pesant 1200 marcs.

« Le bruit de sa mort ayant été porté à Lisbonne, le roi de Portugal ordonna qu'on lui fît un service solennel et voulut que tous les artistes de la ville y assistassent. Témoignage glorieux de l'estime singulière que ce grand roi faisoit de la capacité de cet incomparable artiste[1]. »

[1] *L'abbé Lambert,* Histoire littéraire du règne de Louis XIV, t. III, p. 283-89. Voir aussi : Archives de l'art français, t. III, p. 63.

554. DE SPARVIER (Pierre), peintre, né vers 1660, en Italie, fils d'un avocat d'Ussel, mort à Florence le 27 mars 1731. Élève de Gennari.

Pierre de Sparvier apprit à Bologne l'art de peindre sous César Gennari; ses talents et sa réputation lui firent avoir de très-grands travaux, mais il fut obligé de quitter Bologne par la crainte des châtiments que sa liberté de parole pouvait lui attirer; il alla à Rome où il acquit une grande célébrité par la ressemblance, le talent et la rapidité avec lesquels il peignait le portrait. Après avoir demeuré longtemps à Rome il vint à Florence avec l'intention d'aller en France, mais comme on le reconnut pour un maître habile, les Médicis lui donnèrent des travaux qui l'occupèrent et le retinrent à Florence; il peignit des fleurs, des batailles, des caprices, l'histoire, la mythologie et des portraits. Il fit le portrait de divers princes de la maison de Médicis, et, par ordre du grand-duc Côme III, il peignit le portrait de l'archevêque della Gherardesca et du P. Sotomayor, jésuite. Il a fait un très-beau portrait de femme, exposé en 1729 à Florence, dans la fête des membres de l'Académie du dessin; — un tableau d'autel, placé dans une chapelle particulière des environs de Florence; — une adoration des Mages; — la naissance de Jésus-Christ; — la Cène pascale, achetée par la grande-duchesse de Toscane, Violante Béatrice de Bavière, qui envoya ce tableau en France avec son propre portrait, peint par le même peintre. — Le portrait de Sparvier est placé dans la collection des artistes célèbres, à Florence[1].

555. GIADOD, architecte.

Giadod, lorrain, était à Florence en 1739; il y a construit la porte de San-Gallo[2].

556. CHAMANT (Joseph) (voir le nº 13).

Chamant a été directeur de l'Académie de Florence.

557. GAUFFIER (Louis), peintre d'histoire et de portraits, né à La Rochelle en 1761[3], mort à Florence le 20 octobre 1801. Élève de Taraval.

Après avoir obtenu, en 1784, le grand prix qu'il partagea avec Drouais, Gauffier alla à Rome où il se perfectionna; puis après y avoir

[1] *Pazzi*, Serie di ritratti originali d'eccellenti pittori, 4 vol. in-fol. Florence 1765, vol. I, partie 2, chap. XIII et XIV.
[2] *Valery*, t. II, p. 313.
[3] Selon la notice du Musée Fabre, à Montpellier, il est né à Rochefort en 1762.

passé plusieurs années il se fixa à Florence. Les principaux ouvrages de cet habile artiste sont : les Dames romaines offrant leurs bijoux à la patrie; Achille reconnu par Ulysse; Jacob et Rachel; le sacrifice de Manès; Abraham et les Anges; Alexandre et Héphestion; Véturie[1]. On cite de lui un très-joli dessin représentant le Temps endormi par l'Amour[2].

« On peut parler encore mieux de Gauffier qui a travaillé tout à fait dans le goût de Nicolas Poussin, et a fait entre autres un tableau représentant Jacob et les filles de Laban près de la fontaine, et qui contient un des plus délicieux paysages. Cet artiste mourut à Rome[3]. »

558. **PERCIER** (Charles), architecte,
né à Paris en 1764, mort à Paris le 5 décembre 1838. Élève de Peyre le jeune.

Percier, qui a résidé en Italie de 1786 à 1792, a élevé le mausolée de la comtesse Albany dans l'église Sainte-Croix à Florence.

559. **FABRE** (François-Xavier), peintre d'histoire et de portraits,
né à Montpellier en 1766, mort le 15 mars 1837, à Montpellier. Élève de David.

Fabre, ayant remporté le grand prix de peinture en 1787, partit pour Rome et y résida jusqu'en 1793; pendant le cours de sa pension, il fit pour milord Bristol un Milon de Crotone, puis il alla s'établir à Florence et y demeura jusqu'en 1826. Fabre, patronné par la comtesse d'Albany, peignit un grand nombre de portraits et devint professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. La galerie de Florence renferme de ce peintre les portraits d'Alfieri et de la comtesse Albany.

560. **DESMARETS**, peintre d'histoire,
né en France, mort jeune en Toscane, en 1803.

Desmarets, appelé aussi Des Marez, de Marès et de Maré, ne fit d'abord de la peinture que pour son plaisir, étant secrétaire de l'ambassade française à Stockholm; mais ayant été congédié pendant la révolution il se fit peintre et se fixa en Toscane; son meilleur tableau est, dit-on, un Pindare mourant entre les bras de Théoxène. Son Caton s'arrachant les entrailles offre un horrible spectacle. Desmarets

[1] Landon a donné dans ses Annales quelques esquisses des tableaux de Gauffier.
[2] *Nagler* et *Fiorillo.*
[3] *Fiorillo.*

avait du feu, de l'invention, mais sa couleur est grossière et sans harmonie et ses compositions sont théâtrales et affectées[1].

561. GÉRARD (voir le n° 18).

Gérard a peint, en 1811, le portrait d'Élisa, grande-duchesse de Toscane (gravé par P. Adam).

562. DEBAY (Auguste-Hyacinthe), sculpteur et peintre, né en 1804 à Nantes. Élève de Gros et de son père J.-B.-Joseph Debay.

M. A.-H. Debay a fait pour M. le prince Demidoff, à Florence, une répétition en marbre du berceau primitif représentant Ève et ses deux enfants[2].

563. PRADIER (voir le n° 225)

Pradier a fait, en 1830, un groupe en marbre d'une bacchante et d'un satyre, appartenant à M. Demidoff, à Florence.

564. DAVID (d'Angers) (voir le n° 161).

David a exécuté le buste en marbre d'une néréide pour le roi Louis Bonaparte, frère de l'Empereur, à Florence.

565. FAUVEAU (Félicie de), sculpteur.

Mademoiselle de Fauveau est fixée à Florence depuis 1834. Elle y a exécuté plusieurs ouvrages que nous avons vus exposés aux salons de Paris : la Judith (1842); un fameux miroir en bois sculpté; un crucifix en argent (1855); le groupe d'une martyre (id.); une petite fontaine en marbre avec figures (id.). Raczynski[3] mentionne aussi un groupe représentant Paul et Françoise de Rimini, et un bénitier qui est placé au Kunstverein de Munich.

566. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DE FLORENCE.

Boguet (Didier). Un paysage.
Boucher (François). Deux enfants.
Bourdon (Sébastien). Repos de la Sainte Famille.
Courtois (Guillaume). Une bataille au lever du soleil.
Courtois (Jacques). Quatre batailles. — Les sujets en sont tirés de l'his-

[1] *Nagler* et *Fiorillo*.
[2] Communiqué par M. J.-B.-J. Debay.
[3] T. II, p. 623.

toire des Médicis. « Ces tableaux, dit Cochin, ont environ 9 pieds; les figures sont petites, comme de 8 à 10 pouces. Ils sont d'une grande beauté; la couleur est d'une grande force; la touche et la facilité du pinceau sont admirables. Ils sont fort noircis [1]. » Les paysages sont d'après nature; on voit sur l'un d'eux la montagne de Radicofani [2].

CLERISSEAU. Ruines, peintes au pastel.

CLOUET (Jean). Portrait équestre de François Ier [3].

DUFRESNOY (Charles). La mort de Socrate.

FABRE (Xavier). Portrait d'Alfieri.

Portrait de la comtesse d'Albany.

GAGNEREAUX (Bénigne). Une chasse au lion (1790).

Un combat de cavaliers.

GAUFFIER (Louis). Son portrait uni à ceux des membres de sa famille.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Port de mer; effet de soleil couchant.

JEAN DE BOLOGNE. Mercure, Junon, Apollon, une divinité marine, Vulcain. —Cinq bas-reliefs en or.—Un beau vase en jaspe gris, représentant Hercule qui combat l'Hydre.

JOUVENET. Sainte Anne qui montre à lire à la sainte Vierge.

DE LA HIRE (Laurent). Le peuple de Jérusalem qui transporte les malades sur le passage de saint Pierre.

La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

LARGILLIÈRE (Nicolas). Portrait de J.-B. Rousseau.

LE BRUN. Le sacrifice de Jephté.

LE NAIN. L'Adoration des bergers.

LOIR (Nicolas). La sainte Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste.

MIGNARD. La comtesse de Grignan. — Madame de Sévigné.

NANTEUIL. Deux portraits au pastel : Louis XIV. — Turenne.

PARROCEL (Joseph). Choc de cavaliers.

PERELLE (Nicolas). Saint Jean-Baptiste auprès du Jourdain.

PILLEMENT (Jean). Un port de mer, à la gouache.

Une tempête, à la gouache.

POUSSIN (Nicolas). Thésée trouvant l'épée et les sandales de son père sous une pierre.

Vénus et Adonis sur le mont Ida.

STELLA (Jacques). N. S. Jésus-Christ servi par les anges.

VALENTIN. Un joueur de guitare.

[1] *Cochin*, Voyage d'Italie, t. II, p. 62.

[2] *Richard*, t. III, p. 61.

[3] Ce magnifique portrait, attribué à Holbein, est restitué à J. Clouet par M. de La Borde, p. 608 de la Renaissance des arts.

La sentence de J.-C. : Tu vois un fétu de paille dans l'œil de ton voisin et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien.

Vanloo (Charles-André). La sainte Vierge et l'enfant Jésus.

Vernet (Joseph). Cascade d'eau.

Un bâtiment sur le point de se briser contre des rochers.

Vouet (Simon). L'Annonciation de la sainte Vierge.

567. PORTRAITS D'ARTISTES FRANÇAIS PEINTS PAR EUX-MÊMES A LA GALERIE DES UFFIZI.

Callot.	Philothée Duflos.	Ch. Natoire.
Courtois, dit le Bourguignon.	Ant. Favray.	Rob. Nanteuil.
Ant. Coypel.	N. de Largillière.	Poerson.
J. d'Agar.	Fr. Marteau.	H. Rigaud.
Fr. Detroy.	Fr. Ménageot.	P. de Sparvier.
J.-F. Detroy.	Ch. Le Brun.	J. Vivien.
	Madame Le Brun [1].	S. Vouet.

568. OEUVRES DE DIVERS ARTISTES FRANÇAIS A FLORENCE.

Collignon (Joseph). Plafond du salon de Prométhée au palais des Pitti[2].

Lafosse. La résurrection de Lazare, dans l'église de l'Annonciation, à la seconde chapelle à gauche [3].

Parrocel. L'Adoration des mages; — Les Noces de Cana, dans l'église de Saint-Marc [4].

Raoux. Un miracle opéré pendant la messe, dans l'église de l'Annonciation, à la seconde chapelle à droite [5],

---

§ 5. — GÊNES.

569. VOUET (Simon) (voir les nos 251 et 660).

Vouet vint de Rome à Gênes en 1620 [6], à la prière du duc de Bracciano, don Paolo Orsini, pour faire le portrait de la princesse de Piombino, dona Isabelle Appiana, fiancée à ce seigneur. Pendant son

[1] Gravé par Masquelier pour l'ouvrage de Wicar, sur la galerie de Florence. — Le portrait a été peint à Rome en 1790.

[2] *Fantozzi*, p. 612. — [3] *Lalande*, t. II, p. 616.

[4] *Fantozzi*, p. 394.

[5] *Lalande*, t. II, p. 617.

[6] Voir une lettre de Vouet dans le t. I de Bottari.

séjour à Gênes, Vouet fit plusieurs tableaux pour divers nobles génois. Revenu à Rome, il peignit pour le seigneur Giacomo Reggio, qui le plaça à la chapelle du crucifix à Saint-Ambroise, un tableau représentant le Christ agonisant; la Vierge, saint Jean-Baptiste et la Madeleine sont aux pieds de la croix [1]. On voyait au palais du seigneur Gaetano Cambiaso, une sainte Catherine et un David du Vouet [2]. Vouet fit aussi le portrait de J.-Ch. Doria, fils du Doge, gravé par M. Lasne.

570. JEAN DE BOLOGNE et FRANCHEVILLE (voir les nos 548 et 549.)

571. PUGET (Pierre), peintre, sculpteur et architecte, né à Marseille en 1622, mort à Marseille le 2 décembre 1694.

En 1659, Puget étant venu à Paris alla travailler pour M. Girardin à sa terre de Vaudreuil en Normandie; l'année suivante, Lepautre, l'architecte, ayant vu ses ouvrages, engagea le surintendant Fouquet à employer un si habile homme pour les ornements de son château de Vaux. « Comme le marbre étoit alors extrêmement rare à Paris, ce fameux ministre envoya Puget à Gênes pour choisir autant de blocs de marbre qu'il jugeoit à propos; et c'est lui qui le premier a rendu le marbre si commun dans le royaume et nous a montré l'art de le travailler et de le tailler avec succès... Dans le temps qu'il travailloit (à Gênes) à faire charger de blocs de marbre trois bâtiments, il fit pour M. des Noyers, l'Hercule gaulois... La curiosité attira chez lui tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans Gênes. Cet ouvrage lui acquit une si grande réputation, que, la nouvelle de la disgrâce de M. Fouquet étant parvenue dans cette ville, les plus nobles n'oublièrent rien pour l'arrêter et y réussirent. Il n'eut pas plutôt consenti à leurs désirs, qu'il fut chargé de plusieurs ouvrages d'importance qui font encore aujourd'hui le plus bel ornement de cette ville. De ce nombre sont les deux belles statues qu'on voit à Saint-Pierre de Carignan : elles ornent deux niches du dôme. L'une représente saint Sébastien et l'autre saint Ambroise, sous la figure du bienheureux Alexandre

[1] *Soprani*, Vite de' pittori, scultori ed architetti genovesi; 2e édition par Ratti, in-4o, t. I, Gênes 1768, p. 443. Le second volume est entièrement de Ratti; Gênes 1769.

[2] Voyage de Robert de Cotte (mss. de la Biblioth. impér.). — *Ratti*, instruzione di quanto puo' vedersi di più bello in Genova, in pittura, scultura, ed architettura, ecc.; Gênes, 1 vol. in-8o, 1780.

Sauli [1], dont les ancêtres ont fait bâtir cette église. Elles sont de marbre blanc, de 9 à 10 pieds. Il a attaché saint Sébastien contre un arbre avec des cordes et a exprimé la grande foiblesse où le martyre l'a réduit, de sorte qu'il semble que les jambes de ce Saint succombent sous le poids de son corps, tout percé de flèches. Il a décoré ce Saint de toutes les armures qu'il portoit, ce qui fait un tout si noble, si beau, si grand qu'on ne sçauroit ne pas admirer ce chef-d'œuvre de l'art. Saint Ambroise est représenté avec ses habits pontificaux, groupé noblement d'un enfant qui tient sa crosse pastorale et relève sa chape, laquelle est travaillée et ornée très-artistement, aussi bien que l'aube et la ceinture. Il n'est pas dans toute l'Italie de plus belles pièces entre les modernes... [2] ».

Dans le temps que Puget travaillait à ces belles statues, les Pères Théatins voulurent faire peindre leur dôme. Plusieurs peintres se mirent sur les rangs; J. B. Carlon l'emporta, mais il avait prié Puget, qui était son ami, de lui faire son dessin. On sut qu'il était le véritable auteur de ce chef-d'œuvre, et Puget fit une partie des peintures.

On le chargea ensuite de la conduite de l'Albergho de' Poveri, ou hôpital général de Gênes, édifice aussi élégant que magnifique : Puget plaça au maître autel de l'église de cet hôpital, une statue qui représente l'Assomption de la Vierge avec un beau groupe d'anges.

Il fit aussi une belle statue de la Vierge pour le palais Balbi. La chapelle de saint Louis roi de France, dans l'église de l'Annonciade, est encore un de ses ouvrages; il en donna le dessin qui est très-remarquable, et de plus, il en fit construire la moitié à ses dépens.

Il entreprit ensuite un bas-relief de l'Assomption pour le duc de Mantoue. Pendant qu'il était occupé à cet ouvrage, il lui arriva une affaire qui le dégoûta de Gênes et lui fit prendre la résolution de quitter cette ville. Il fut arrêté sans raison [3] par des sbires, comme il allait à minuit porter des lettres à la poste et jeté en prison. Déli-

[1] Aussi presque tous les auteurs appellent-ils cette seconde statue saint Alexandre Sauli au lieu de saint Ambroise.

[2] « Ainsi, quoique nous ayons appris des Italiens l'art de la sculpture, ils se servent depuis longtemps des ouvriers françois. L'exemple de Puget en est une preuve. » — *Note du P. Bougerel.*

[3] Le Ratti nous apprend que Puget était sorti avec son épée, ce qui était défendu après le coucher du soleil.

vré le lendemain par l'intervention de plusieurs nobles ses amis, et malgré la punition des sbires, Puget, décidé à sortir de Gênes, se retira dans son atelier et brisa à coups de marteau quelques ouvrages et quelques modèles; ses amis parvinrent à le calmer et obtinrent qu'il ne partirait qu'après avoir achevé les ouvrages commencés. Il termina le bas-relief de l'Assomption et l'envoya au duc de Mantoue qui lui fit proposer, par une espèce d'ambassade solennelle, de venir dans ses États; il allait s'y rendre lorsque ce souverain mourut.

Cependant le cavalier Bernin qui avait vu les ouvrages de Puget en parla avec tant d'éloges à Colbert, que ce ministre lui donna l'ordre de revenir en France et le nomma directeur des ouvrages qui regardaient les ornements des vaisseaux, avec 1,200 écus de pension.

« Il se disposa donc à partir, quoiqu'il trouvât de plus grands avantages à Gênes. Car la famille Sauli lui donnoit tous les mois 300 livres et lui payoit encore ses ouvrages; celle de Lomellini de Tabarque lui donnoit les mêmes appointements aux mêmes conditions. De plus, les Doria projettoient de faire une église paroissiale... et vouloient lui en donner la conduite. Le sénat avoit délibéré aussi de faire peindre la grande salle du conseil, et ordonné que Puget en feroit les dessins. Les sénateurs Sbrignola et Grillo, qui en étoient chargés par le sénat, furent le prier d'y travailler; mais il s'en excusa, leur protestant que tous les avantages du monde ne le dispenseroient jamais d'obéir à son prince. Les Génois furent très-sensibles à son départ; ils l'accablèrent de présents, lui firent plus d'honneur que jamais, et eurent dans la suite des relations particulières avec lui, preuves certaines du cas qu'ils en faisoient[1]. »

Puget quitta Gênes après y avoir travaillé huit ou neuf ans; il arriva à Toulon en 1669.

Malgré ses occupations pour les sculptures des vaisseaux, Puget fit encore deux ouvrages pour Gênes; le premier est le modèle de l'église de l'Annonciade, de treize à quatorze pieds de haut, conservé dans l'arrière sacristie de cette église; mais ce modèle n'a jamais été mis à exécution. Le second est le modèle d'un baldaquin pour le maître-autel de l'église de Carignan, commencé à Gênes et achevé à Toulon. Ce magnifique travail, conservé dans la maison du

[1] Cette biographie est tirée tout entière du P. Bougerel.

Puget à Marseille, puis placé dans les salles de l'Académie des arts de cette ville, était au temps de Mariette, en assez mauvais état; « il y a été, dit-il, mal conservé. »

On cite encore plusieurs œuvres de Puget à Gênes, que le P. Bougerel ne mentionne pas. A Notre-Dame-des-Vignes, au maître-autel, l'ange, le lion, l'aigle et le bœuf, symboles des Évangélistes : — à l'église de Saint-Cyr, le grand autel avec son tabernacle, sa table ornée d'anges et d'enfants en bronze doré: — à l'église de Saint-Philippe de Neri, à l'oratoire du saint, une statue de marbre de la sainte Vierge, sur l'autel : — au palais Spinola, sur la terrasse, l'enlèvement d'Hélène, groupe en marbre; Puget [1] en parlant de ce groupe, dit qu'il n'en a fait que le modèle: — une vierge pour le palais Carrega : — la fontaine du palais Brignole.

Puget forma école à Gênes; entre autres élèves, il eut Daniello Solaro, génois.

572. LA MER, sculpteur.

La Mer était à Gênes en même temps que Puget, et fut employé comme lui à l'achat des marbres. Il en est fait mention dans une lettre de M. de la Guette, intendant de Toulon, écrite à Colbert, le 7 novembre 1662 [2].

573. MONSIEUR ONORATO, sculpteur.

« A l'époque du Puget, travailla à Gênes un autre sculpteur dont le nom de famille est inconnu ici, mais dont les œuvres, quoique peu nombreuses, attestent le mérite. Il s'appelait Monsieur Onorato (Honoré). On voit de lui à Saint-Roch, la statue en marbre du saint, œuvre d'un bon goût, d'un grand caractère et noblement imitée des Saints Roch de nos plus célèbres sculpteurs, d'où nous concluons, dit Ratti, qu'il avait appris son art en Italie, comme l'indiquent encore une statue de la Vierge avec des anges, qui se voient sur le grand autel de l'église des Pères de la Mère de Dieu, et les anges qui ornent l'autel de la nation française dans l'église de l'Annonciation del Guastato. Ces Pères de l'Oratoire ayant acheté à Rome une statue de saint Philippe porté sur les nuages, et voulant la placer sur le maître-autel de leur église, y firent ajouter par Onorato, en manière de

[1] P. 41 de la Notice sur Puget par le P. Bougerel.
[2] Archives de l'art français, t. IV, p. 228. — Documents sur le Puget.

piédestal, un second groupe d'anges en marbre, pour lui donner plus d'importance et plus d'élévation. Onorato était encore à Gênes en 1700; il retourna ensuite en France, et nous ne savons ce qu'il y est devenu [1]. »

574. **MONSIEUR LACROIX**, sculpteur de crucifix, né en Bourgogne, vivait à Gênes à la fin du XVIIe siècle.

« M. Lacroix excellait à faire des crucifix, soit en ivoire, soit en bois de jujubier; on ne peut rien voir de plus beau que ses ouvrages, qui se conservent chez nous, dit Ratti, avec le plus grand soin. Les crucifix de Lacroix n'excèdent jamais une palme et demie (un pied environ); les plus célèbres peintres génois de ce temps voulurent tous avoir de ces belles sculptures. Lacroix a dû faire le crucifix, plus grand que les autres, pour le maître-autel de l'église de l'Annonciation del Guastato; mais comme il y a longtemps que je ne l'ai vu, continue Ratti, je ne puis parler de la bonté de cet ouvrage. Après son départ de Gênes, on ne sait ce que Lacroix est devenu [2]. »

575. **RIGAUD** (voir le n° 1).

En 1695, Rigaud fit les portraits du marquis de Lomellini, envoyé de Gênes, et du marquis Grimaldi, noble génois. En 1704, il peignit le comte Durazzo, envoyé de la république de Gênes, lequel acheta et emporta dans son pays le portrait du duc et de la duchesse de Mantoue, peint par Rigaud.

Ratti [3] parle d'un *François Rigaud*, parisien, qui peignit les portraits du seigneur J.-B. Brignole et de la signora Battina Raggi Brignole, tous les deux placés dans le palais de cette famille.

576. **VANLOO** (Jean-Baptiste) (voir le n° 291).

Mariette nous apprend que de quatorze à seize ans (1699 et 1700), J.-B. Vanloo, a fait beaucoup de portraits à Gênes.

577. **DAVID** (Claude) [4], sculpteur de Franche-Comté, vivait en 1720.

On voit de lui à Sainte-Marie et Saints-Fabien-et-Sébastien, au-dessus de la porte de la façade, une statue de la Vierge enlevée au ciel par les anges (terminée par Baratta); — dans deux niches laté-

[1] *Ratti*, Vite de' pittori, etc., t. II, p. 326.
[2] *Ratti*, Vite de' pittori, etc., t. II, p. 327. — [3] P. 260.
[4] Nous croyons que c'est le même artiste dont il est parlé au n° 356.

rales, les statues de saint Pierre et de saint Paul; — dans l'église de Saint-Pierre de Carignan, la statue de saint Barthélemy [1].

578. LANGLADE, ingénieur.

En 1718, on érigea d'après ses dessins le beau pont de Carignan.

579. WAILLY (Charles de), architecte (voir le nº 67).

CALLET (Antoine-François), peintre, né en 1741, mort en 1823.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur, né à Paris en 1739, y mourut le 31 oct. 1781.

C'est sur les dessins de De Wailly [2] que l'architecte Tagliafichi construisit et décora le splendide salon du palais Spinola, à Gênes. L'apothéose d'Ambroise Spinola, au plafond, a été peinte par Callet. Spinola, le preneur des villes de Flandre, est sur un char à deux chevaux; Minerve le conduit à l'immortalité. Les huit cariatides et les bas-reliefs qui sont au-dessous de l'architrave ont été sculptés par Beauvais.

La décoration du salon Spinola a eu une grande célébrité. Sur un stylobate de marbre blanc s'élèvent des colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont les entrecolonnements varient; dans ceux du milieu, aux deux façades, sont placés deux grandes glaces qui répètent les objets à l'infini. Sur les colonnes est un entablement qui soutient une voûte avec arceaux et lunettes, décorée de bordures, d'arabesques et de huit cariatides, sur lesquelles repose une grande bordure ovale qui encadre l'apothéose de Spinola.

580. BOURJOT (Ferdinand), architecte, né à Paris en 1768. Élève de David, de Renard et Leroy.

Après avoir remporté plusieurs médailles à l'Académie royale d'architecture, il alla remplir dans la république de Gênes les fonctions d'ingénieur-architecte [3].

581. TABLEAUX D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LES GALERIES DE GÊNES [4].

Courtois, dit le Bourguignon. Un paysage et une bataille. (Au Palais-Royal.)

[1] L'*abbé Richard*, t. I, p. 130.

[2] Ces trois dessins ont été exposés en 1773; ils ont été donnés par sa veuve au Musée du Louvre; on en trouve la description dans l'ancien Catalogue des dessins, nos 12750, 12751, 12751 *bis*.

[3] *Guyot de Fère*, Annuaire statistique des artistes français, 1836.

[4] Rédigé d'après la nouvelle description de Gênes, 1 vol. in-8º, 1826, Gênes. (Bibl. impér. K. 1592. 2. E. b.); — *Ratti*; — *Lalande*.

Une bataille. (Au palais Cataneo.)
Une bataille et un paysage. (Au palais Durazzo.)
Deux batailles. (Au palais du seigneur Étienne Franzone.)
COURTOIS. Saint Étienne, saint Roch. (Au palais Mari.)
Sacrifice d'Abraham ; — Sainte famille. (Au palais Spinola.)
DETROY (Fr.) Portrait d'une dame avec un esclave. (Au palais Balbi.)
DETROY. Deux portraits. (Au palais Brignole.)
LARGILLIÈRE. Portrait d'une dame en habit de campagne. (Au palais Brignole.)
E. LE SUEUR. Joseph devant Pharaon, petites figures. (Au palais Spinola.[1])
MANGLARD. Deux belles marines. (Au palais du seigneur Ét. Franzone.)
POUSSIN. Le Christ et la Samaritaine. (Au palais Spinola[2].)
VALENTIN. Saint Mathieu. (Au palais Doria.)
Un joueur de guitare ; — un Cupidon. (Au palais Spinola.)
David. (Au palais Brignole.)
Les soldats jouant la robe de N. S. J.-C. (Au palais Pallavicino al Zerbino.)

§ 6. — JESI (ÉTATS ROMAINS)

582. PRADIER (voir le n° 225).

Pradier a fait pour la ville de Jesi le buste en marbre de Spontini.

§ 7. — LIVOURNE

583. RIVIÈRE (François), peintre, né à Paris; vivait encore à Livourne en 1746, dans un âge très-avancé. Élève de Largillière.

« Ce peintre, dit Mariette, peut marcher avec ce qu'il y a de mieux; il a un beau génie et il entend bien le clair-obscur. C'est dommage que ne s'étant pas produit sur un meilleur théâtre il soit demeuré inconnu. M. Jabach (Gérard-Michel), petit-fils du fameux curieux de tableaux et de dessins, qui a employé le pinceau de Rivière pour la décoration de la maison qu'il habitoit à Livourne,

[1] Nouvelle description, p. 181.
[2] *Ratti*, p. 276.

m'a conté que Rivière étoit parisien et élève de Largillière. A l'entendre, c'étoit un peintre universel qui faisoit également bien l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux, les fleurs, et avec cela il mourut de faim dans une ville où ceux qui l'habitoient ne connoissoient que les affaires et ne s'occupoient que de commerce.... M. Dumont, le Romain, qui a vu et connu Rivière à Livourne, ne peut se taire quand il en fait l'éloge, lui qui est si réservé à donner des louanges. Il me le dépeint comme un philosophe qui sçavoit se contenter de peu et qui ne faisoit point servir le travail à satisfaire son ambition. »

Dans l'église des Arméniens, à Livourne, est un tableau peint par Fr. Rivière, où l'on voit saint Grégoire qui baptise un roi et une reine[1]. Ses tableaux d'assemblées et de danses turques étaient fort recherchés en Italie.

---

§ 8. — N.-D. DE LORETTE.

584. SARAZIN (Jacques), sculpteur,
né à Noyon en 1588, mort à Paris le 3 décembre 1660. Élève de S. Guillain.

« La reine Anne d'Autriche, dans le temps qu'elle étoit enceinte de son premier enfant qui règne aujourd'hui (Louis XIV), luy ordonna de faire jetter en fonte, sur ses modèles, un ange d'argent de trois pieds et demi de haut, tenant un enfant aussi fondu d'or, représentant le Dauphin qu'elle attendoit, pour s'acquitter d'un vœu qu'elle fit pendant sa grossesse. Ce groupe est à Notre-Dame de Lorette où elle l'avoit destiné[2]. »

585. VOUET (voir le n° 251.)

A la sixième chapelle de la nef, à gauche, de la Santissima Casa, est une Cène, peinte par Vouet[3].

[1] *Pandolfo Titi*, p. 328.
[2] *Perrault*, Hommes illustres, Vie de J. Sarazin. — Le groupe fut porté par M. de Chantelou. (Voir le t. III, p. 130, des Peintres provinciaux de M. Ph. de Chennevières.)
[3] *Lalande*, t. VIII, p. 155. — *Cochin*, t. I, p. 98.

---

§ 9. — LUCQUES.

586. GÉRARD (voir le n° 18).

En 1811, Gérard a peint le portrait de Marie-Anne-Élisa Bonaparte, grande-duchesse de Toscane, princesse de Lucques et de Piombino, et celui de sa fille.

587. BIENAIMÉ (Pierre-Théodore), architecte, né à Amiens en 1765, mort en 1826.

Bienaimé a été architecte d'Élisa Bonaparte; il a décoré les appar tements du château de Lucques et reconstruit la maison de plaisance de Marlia.

---

§ 10. — MALTHE.

588. ÉGLISE DE SAINT-JEAN DE MALTHE.

L'ordre des chevaliers de Malthe comprenait un grand nombre de membres français. La somptueuse église de Saint-Jean est remplie de peintures, de sculptures, de dalles historiques et de tombeaux importants, dont une partie est d'origine française[1].

589. FAVRAY (Antoine), peintre, né le 8 septembre 1706 [2], à Bagnolet. Élève de Detroy le fils.

Favray, reçu le 21 septembre 1751 dans l'ordre de Malthe, comme chapelain servant d'armes de la langue de France, a beaucoup travaillé à Malthe; avant l'occupation de l'île par les Français, on voyait beaucoup de ses tableaux dans les appartements du palais magistral. En 1791, il y avait dans l'auberge de la Langue de France un beau tableau représentant l'entrée du grand maître L'Isle-Adam à Malthe[3]. « Il peint le portrait, dit Mariette, et il réussit principalement dans de petits tableaux où il représente des usages et des modes malthaises. »

[1] Bulletin du comité des arts, t. I, p. 74.
[2] D'après l'état de la France, par Waroquier, 1789, t. II, p. 205.
[3] Malthe par un voyageur français, 1791, 1 vol. in-12, p. 90.

590. **PRADIER** (voir le nº 225).

Le roi Louis-Philippe a fait ériger dans l'église de Saint-Jean un tombeau au comte de Beaujolais, son frère, mort à Malthe. Ce monument est surmonté d'une figure couchée du prince, sculptée en marbre par Pradier. Une répétition de cette statue, qui est l'une des meilleures de l'artiste, se trouve au Musée de Versailles[1].

---

§ 11. — MILAN.

591. **RICHARD TAURIGNY** ou **TAURIN**, sculpteur, né à Rouen, vivait au milieu du XVIe siècle (voir le nº 621).

« Parmi ceux qui ont sculpté en relief et surtout en bois, il me suffira d'en nommer un seul, mais le plus rare qui soit au monde aujourd'hui, appelé Ricciardo Taurino de Rouen, en Normandie. On le peut voir, en ne nommant pas beaucoup d'autres ouvrages de lui, dans la grande église de Padoue, où il a sculpté sur le tour du chœur l'ancien et le nouveau Testament, et dans la grande église de Milan où il a sculpté aussi sur les stalles du chœur 25 sujets au moins de la vie de saint Ambroise[2] ».

592. **NICOLAS BONAVENTURE**, architecte français; vivait à Milan à la fin du XVIe siècle.

Cet architecte a fait l'une des trois belles fenêtres du fond du chœur au dôme de Milan. Celle du milieu, dit Pirovano, est de Nicolas Bonaventure français, qui obtint ce travail au concours[3].

593. **GÉRARD** (voir le nº 18).

En 1810, Gérard a peint le portrait du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et celui de la princesse Auguste-Amélie, vice-reine.

1 Voir le nº 1895 du Catalogue par M. E. Soulié.

2 *Lomazzo*, Idea del tempio della pittura, édit. de 1785, p. 144. — La première édition est de 1591. — Bulletin du comité des arts, t. II, p. 245-7. — *Emeric David*, Histoire de la sculpture, p. 151.

3 *Fr. Pirovano*, Milano, Nuova descrizione, 2e édit., in-18, p. 57.

594. **JACOB** (Nicolas-Henri) peintre et dessinateur, né à Paris.
Élève de David, Dupasquier et Morgen.

En 1805, il fut dessinateur du cabinet du prince Eugène et il resta auprès de ce prince, à Milan, jusqu'en 1814. Il y peignit, en 1809, « la parade du vice-roi », entouré de son état-major, d'artistes et de savants. Il a fait aussi un tableau représentant la Valeur, la Vertu et la Science protégeant les Beaux-Arts et le Commerce. Dans le palais Borghèse, à Rome, on voit le portrait du prince Borghèse, peint par Jacob, et aussi de lui un grand dessin représentant la princesse Laute entourée de sa famille, dans son palais à Rome [1].

595. **TABLEAUX FRANÇAIS DANS LES GALERIES DE MILAN.**

Subleyras. J.-C. en croix. — Saint Jérôme. (A la galerie de la Brera.)
Vernet (Joseph). Plusieurs tableaux. (Au palais archiépiscopal.)
Le Brun (Ch.). Un tableau. (Au palais des îles Borromées, près Milan.)

---

§ 12. — MODÈNE.

596. **BOULANGER** (Jean), peintre,
né à Troyes en 1606, mort en 1660, à Modène.

J. Boulanger a beaucoup peint en Italie et notamment dans le palais du duc de Modène, dont il fut, suivant Heineken, le premier peintre. On cite parmi ses œuvres, le repos dans la fuite en Égypte (gravé par Olivier Dofin); — la Vierge au pied d'un bâtiment en ruines, tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; un ange lui présente des fruits pendant que saint Joseph regarde la scène (grandeur naturelle); — un satyre offre une couronne à une bacchante (au crayon rouge); — une très-belle copie à l'huile d'un tableau de Véronèse, représentant la Madeleine chez le pharisien lavant les pieds de Notre Seigneur; — l'Assomption de la sainte Vierge [2].

« Au château de Sassolo, maison de plaisance du duc de Modène, il y a une galerie et un salon peints par Boulanger, peintre facile et

[1] *Gabet* et *Nagler*.
[2] Descrizione de' quadri del ducale appartamento di Modena; Modène, 1787, 1 vol. in-8° 3e édit., p. 27, 55, 92 et 115.

agréable; mais la couleur est fausse et le dessin très-incorrect [1]. » Cochin, dans son voyage d'Italie [2], dit en parlant de cette maison de Sassolo : « La plus grande partie des appartements est décorée de fresques peintes par Boulanger, peintre apparemment françois, à en juger par son nom, qui a passé la plus grande partie de sa vie et est mort à Modène. Ce peintre est ingénieux et de la plus grande facilité; sa touche est large; la manière en est un peu petite; sa couleur est gracieuse, quoiqu'il n'y ait pas grande variété de tons. Il a surtout réussi dans les tableaux où les figures sont petites; la touche y est très-spirituelle; et dans les choses qui sont bien conservées, il ne manque pas de vigueur ».

597. MIGNARD (Pierre) (voir le n° 453).

Vers 1654, Mignard étant à Modène fit le portrait du premier peintre du duc de Modène [3]. Ce premier peintre nous paraît être, à cette date, Jean Boulanger lui-même, compatriote de Mignard.

598. CALLOT (voir le n° 551).

On voyait dans les appartements du duc de Modène, en 1787, un dessin à la plume de Callot représentant un très-beau paysage avec figures [4].

599. DAUPHIN (Olivier) (voir le n° 546).

---

§ 13. — MONT CASSIN.

600. JEAN DE RHEIMS.

En 1370, Pierre de Tartaris, abbé du Mont-Cassin, s'occupait activement de la reconstruction de l'abbaye qui avait été détruite de fond en comble... Parmi les artistes qu'il employa sous la direction de *Jean Moregia*, de Milan, l'historien du Mont-Cassin en désigne particulièrement trois, savoir : *Jean de Rheims*, qu'il nomme en première ligne, *Ugolin*, flamand, et *frère Jean de Comes*. Ces

[1] *Lalande*, t. II, p. 210.
[2] Voyage d'Italie, 3 vol. in-12, 1769; t. I, p. 83.
[3] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt. t. II, p. 90.
[4] Descrizione de' quadri, etc.

trois ouvriers firent à l'église du Mont-Cassin une couverture en bois, doublée de lames de plomb à l'extérieur, et décorée à l'intérieur de belles peintures, en tout semblables à celle de la basilique de Latran. Ils exécutèrent ensuite dans le chœur, un double rang de stalles, ornées de feuillages et d'arabesques, sculptées en relief[1]. Ces sculptures en bois sont très-probablement l'œuvre de Jean de Rheims.

601. MELLIN (Charles), peintre (voir les nos 603 et 668), né à Nancy au commencement du XVIIe siècle, mort en 1650[2], en France. Élève de Simon Vouet.

Mellin, dit Carlo Lorenese, a peint en 1637 la voûte du chœur de l'abbaye du Mont-Cassin[3].

---

§ 14. — NAPLES.

602. ADAM DE LA HALLE, compositeur de musique.

Adam de la Halle, dit le Bossu d'Arras, né vers 1240, se fixa à Naples après la conquête de Charles d'Anjou. Adam paraît avoir composé à Naples, vers 1285, pour le divertissement de la cour, le *Jeu de Robin et de Marion*, opéra comique, le plus ancien qui ait été composé[4].

603. MELLIN (Charles) (voir les nos 601 et 668).

On voit de lui à l'église de l'hôpital de l'Annonciation un tableau de la Présentation de N. S. au Temple[5].

604. MIGNARD (Pierre) (voir le no 453).

1647. « Le portrait qu'il fit du duc de Guise qui étoit attendu des Napolitains pour les soutenir[6] eut un succès que leur révolte rendit

[1] Bulletin de la société de l'histoire de France, année 1844, p. 35.
[2] Selon Mariette, mort en 1632, à Messine.
[3] *Lalande*, t. VIII, p. 20.
[4] *Fétis*. Cette pièce a été imprimée en 1822, à 25 exemplaires, par la Société des bibliophiles de Paris.
[5] L'*abbé Richard*, t. IV, p. 182.
[6] Au moment de la révolte de Masaniello.

bien singulier. La ressemblance de ce prince étoit parfaite; son grand air, sa noble fierté y étoient exprimés. Il fut envoyé à Naples, et l'espérance dont le peuple fut flatté de posséder dans peu son défenseur, fit rendre à ce portrait une espèce d'hommage, jusque-là que les femmes se mettoient à genoux en le regardant[1]. »

605. MADAME LEBRUN (voir le nº 17).

Madame Lebrun arriva à Naples en 1790; elle y fit les portraits de la princesse Marie-Thérèse, du prince héréditaire, père de madame la duchesse de Berry, de la princesse Marie-Christine, de Paesiello, et de la reine de Naples[2].

606. PÉQUIGNOT (Jean-Pierre), peintre de paysages, né à Baume-les-Dames en 1765, mort à Naples en 1806 ou 1807.

Péquignot se lia d'une étroite amitié avec Girodet pendant son séjour à Rome; ils furent obligés de quitter cette ville à la suite des événements politiques, en janvier 1793, et se retirèrent à Naples. Péquignot s'y fixa et y passa le reste de sa vie. Péquignot vécut d'une façon assez bizarre, fuyant toute société, tomba plus tard dans l'usage immodéré du vin et mourut dans un état complet de misère. Girodet lui a consacré plusieurs vers dans le troisième chant de son poëme « le Peintre »;

Aimant les arts pour eux, heureux d'être oublié,
Ses seuls besoins étaient l'étude et l'amitié;
Par l'étude fixé sur la terre étrangère,
Pour compagne il garda la pauvreté sévère,
Pour Mentor le travail, et ses nobles mépris
Aux hommes comme à l'or n'attachaient aucun prix.
Plus d'une fois j'ai vu la bizarre fortune,
Accourant sur ses pas, lui paraître importune;
Je l'ai vu, dédaignant les dons de sa faveur,
Lui-même malheureux, secourir le malheur.
O toi qui, malgré toi seras un jour célèbre,
Reçois, cher Péquignot, cet hommage funèbre...

Péquignot, peu connu généralement, malgré la prédiction et les vers de Girodet, était cependant un artiste d'un talent remarquable surtout par l'originalité; il ne devait rien qu'à lui-même. Il a fait de

[1] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculp., t. II, p. 89.
[2] Souvenirs de madame Lebrun.

nombreux dessins à l'estompe, relevés de sépia et de blanc, sur papier bleu; ces dessins sont fort beaux. Ses tableaux de paysages, qui sont tous en Italie, sont très-beaux aussi; le plus souvent ses paysages sont inventés, toujours très-poétiquement composés, pleins de goût et d'originalité; ses ciels, ses montagnes ont des formes et un caractère tout particulier; si les arbres des premiers plans sont de convention, les autres plans de ses tableaux n'offrent plus ce défaut et l'on ne peut qu'y admirer la poésie du dessin, la beauté des lignes, et une grande délicatesse d'exécution. Beaugean a gravé deux paysages de Péquignot (in-8°), dans le musée Landon[1].

607. MONTAGNY (Élie-Honoré), peintre d'histoire, né à Paris. Élève de David.

Il fut envoyé à Naples en 1805, par l'ambassade de France à Rome, afin d'y faire des dessins pour l'iconographie ancienne, et il devint peintre de la reine Caroline de Naples. Plusieurs de ses tableaux, Philémon et Baucis, le Tasse, etc., sont restés au palais de Naples[2].

608. GASSE (les frères), architectes.

Les frères Gasse ont fait à l'époque de Murat la belle promenade de la Villa-Reale à Naples, la Bourse, l'Observatoire de Capo di Monte et le palais des ministères. L'observatoire est d'Étienne Gasse[3].

609. LECONTE (Étienne-Chérubin), architecte, né en 1766.

Leconte, architecte du roi Murat, a décoré le palais royal de Naples.

610. INGRES (Jean-Auguste-Dominique), peintre. né à Montauban en 1781. Élève de David.

M. Ingres a peint pour la reine Caroline, femme de Murat, Raphaël et le cardinal Bibiena; ce tableau est perdu, mais M. Hauguet, à Paris, en possède le dessin. En 1813, la reine Caroline commanda à M. Ingres l'Odalisque qui appartient aujourd'hui à M. Goupil et qui a été lithographiée par M. Sudre.

611. GÉRARD (voir le n° 18).

Gérard a fait les portraits suivants des souverains de Naples : 1807,

[1] Notice sur Péquignot, par P.-A. Coupin, dans les notes du 3e chant du « Peintre » de Girodet, dans le t. Ier des OEuvres posthumes de Girodet-Trioson, in-8°, 1829, p. 295.

[2] *Gabet.*

[3] Voir *Fussli.* — *Landon,* Annales, t. I, p. 267. — Renseignements particuliers.

Marie-Julie, reine de Naples, femme de Joseph (gravé par P. Adam); — 1808, Marie-Caroline, reine de Naples (femme de Murat), avec ses quatre enfants; — 1810, la même; — 1812, Murat.

Au palais royal de Portici, on voit de lui les portraits de Napoléon en habits impériaux, de madame Letizia, et de Murat, en costume espagnol[1].

612. GROS (voir le nº 69).

En 1812, Gros exposa le portrait équestre de Murat, l'un de ses plus beaux tableaux.

613. JALEY (Louis), graveur de médailles. Élève de Moitte et Dupré.

Jaley a gravé en 1812 une médaille du roi Murat, commandée par ce souverain.

614. ODIOT, orfévre.

Odiot a composé pour le roi de Naples, Ferdinand Ier, un grand service d'orfévrerie.

615. P. GIRARD, peintre, réside à Naples (voir le nº 944).

616. FROMENT MEURICE (voir le nº 32).

Froment Meurice a exécuté en 1855, pour la ville de Naples, une coupe offerte en prix de course de chevaux, par Mesdames la princesse Colonna, la comtesse Caramanico, la comtesse Gesualdo, la baronne de Rothschild. — Un chêne forme le support de la vasque. Sur la terrasse gazonnée servant de pied à la coupe, trois jockeys montés sur des chevaux de course sont lancés à fond de train.

617. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE ROYAL BOURBON.

Bourdon (Sébastien). Une sainte famille, avec vue de paysage.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Diane et ses nymphes se reposant après la chasse. — Une marine au coucher du soleil.

Vernet (Joseph). Une tempête.

Vouet (Simon). Demi-figure d'un ange avec une haste dans les mains, symbole de la passion de J.-C.

Demi-figure d'un ange emportant la croix et la robe de J.-C. avec les dés, symbole de la passion de J.-C.

On voyait au temps de Cochin[2], dans le palais du prince della Rocca, à

[1] *D'Aloe*, p. 552.
[2] Voyage d'Italie, t. I, p. 191. — *Lalande*, t. VII, p. 48, ajoute une Nativité.

Naples, environ une douzaine de tableaux de Simon Vouet, représentant des anges, demi-figures de grandeur naturelle. « Ces tableaux ont du mérite, dit Cochin et sont d'une manière grande. » Il me semble probable que les deux tableaux du Musée Bourbon viennent de cette collection.

618. DIVERS OUVRAGES FRANÇAIS A NAPLES.

BIENAIMÉ. Sculptures. (Au palais Fondi [1].)

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Paysage avec la nymphe Égérie et ses compagnes. (Galerie du prince de Salerne.)

GÉRARD. Les quatre âges de la vie. (Même galerie.)

GRANET. Intérieurs. (Au palais Fondi.)

INGRES. Paul et Françoise de Rimini. (Galerie du prince de Salerne.)

POUSSIN. Une sainte famille. (Au palais Torre.)

La fuite en Égypte. (Même galerie [2].)

VALENTIN. Portrait de Scipion Filomarino. (A l'église des Saints-Apôtres [3].)

WICAR. Portrait de Masséna. (Au palais royal de Portici [4].)

---

§ 15. — ORVIETO.

619. MAITRE ÉTIENNE DUFOUR [5], peintre et mosaïste français.

Maître Étienne Dufour remplaça vers 1559 les mosaïstes vénitiens qui étaient partis sans terminer la restauration des mosaïques du dôme d'Orvieto [6]; ses gages étaient de 10 écus par mois [7]; en mars 1572, il est encore mosaïste du dôme [8]; mais en 1585, devenu vieux et pauvre, Etienne Dufour est réduit à demander des secours à la fabrique [9], et le 14 juin de cette année, il lui écrit :

« Votre dévoué Étienne, peintre français, vous expose qu'il y a déjà quatre années et plus [sic] qu'il est venu habiter dans cette ville et

[1] *D'Aloe*, p. 525, 526.

[2] *Cochin*, t. I, p. 187, 188, parle d'une Annonciation au palais Torre, et *Lalande*, t. VII, p. 56, cite une Adoration des mages.

[3] *D'Aloe*, p. 61.

[4] *Idem*, p. 552.

[5] Stephanus de Furno.

[6] *Della Valle*, Storia del duomo di Orvieto; Rome, 1791, 1 vol. in-4° — Document 102, p. 330.

[7] *Idem*, p. 334, document 110.

[8] *Idem*, document 121.

[9] *Idem*, document 131, p. 348-9.

qu'il a passé presque tout son temps au service de cette pieuse fabrique, tantôt employé à .... [1], à faire des ouvrages de peinture, ayant dépensé des années à réparer les mosaïques de cette église, ayant aussi réparé les endroits altérés par le temps dans la chapelle nouvelle, étant maintenant vieux et pauvre, ne pouvant plus se suffire à lui-même et étant de plus malade, etc. [sic] supplie humblement Vos Seigneuries de lui faire quelque aumône pour l'amour de Dieu, pour qu'il ne meure pas de besoin au terme de sa vie, etc. [sic]. » Il fut résolu que le seigneur Camerlingue et les seigneurs susdits ayent la liberté de lui donner quelque témoignage de reconnaissance, au moins un demi-écu par mois, comme aumône, et cela pendant l'espace d'un an. »

620. SERMOIS (Ferdinand), peintre mosaïste français.

Dans l'année 1592, des mosaïstes italiens, Alexandre et François Scalza et Paul Rossetti, font avec maître Ferdinand Sermois, Français, sur les dessins de César Nebbia, une mosaïque représentant la Résurrection de Jésus-Christ, d'une superficie de quinze cents palmes, à raison de deux écus d'or la palme, tandis que les maîtres vénitiens demandaient quatre ou cinq écus d'or par palme et diverses gratifications [2].

---

§ 16. — PADOUE.

621. RICHARD TAURIGNY, sculpteur (voir le n° 591).

Richard Taurigny a sculpté les stalles du chœur de Sainte-Justine de Padoue; ces sculptures représentent des histoires de l'ancien et du Nouveau Testament. Le choix des sujets lui fut indiqué par le P. Eutichio Cordes, savant moine d'Anvers. Dans le cours de son travail, Richard voulut avoir un modèle en terre, et les Pères du monastère en chargèrent Andrea Campagnola.

Taurigny, qui florissait après 1550, était un très-habile sculpteur, mais d'humeur peu endurante. Il y avait une curieuse relation sur

[1] *Prodo o alla Sala.*
[2] *Della Valle,* documents 113 et 130, p. 336 et 348.

cet artiste dans un manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Justine, intitulé : *Esposizione delle cose simboliche, e figure, e figurate del V. ed N. Testamento contenute nell' artificioso choro novo del monasterio di S. Guistina, ec. di D. Gironimo da Potenza ab. titolare* [1].

622. PLACHE (Noël), peintre français, vivait à Padoue au milieu du XVIIe siècle [2].

Brandolese cite plusieurs peintures de cet artiste : à l'église Saint-Laurent, un épisode de la vie du saint; ce tableau est signé et daté : Natale Plache francese F. 1654; — à l'église de Saint-André, saint François Xavier, à qui une Indienne présente son enfant mort (Natale Plaque francese fece); — à San Biagio, Jésus-Christ au sépulcre (Nadal francese F. 1646).

623. JOUVENET (Noël), peintre (voir le no 60).

En 1684, Noël Jouvenet faisait, à Padoue, un tableau représentant la famille de Charles Patin, qui a été gravé par M. Desbois; c'est une belle composition, dont les têtes sont pleines d'expression et de finesse.

624. MONSIEUR GIUSTO, sculpteur.

Giusto, sculpteur français de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, a laissé beaucoup d'œuvres à Padoue. On voyait de lui, à l'église Saint-Antoine, le mausolée de l'amiral Catterino Cornaro; — dans la chapelle du Saint-Sacrement de Sainte-Justine, deux anges en marbre placés aux côtés du tabernacle [3].

625. DORIGNY (Louis), peintre (voir le no 4).

On voit de lui aux Servites un tableau semi-circulaire représentant une Piété [4].

626. VERNANSAL (Louis-Guy de), peintre (voir le no 83).

Vernansal a beaucoup travaillé à Padoue; il a fait à San-Canziano, une grande fresque représentant l'Immaculée conception; — aux

[1] *P. Brandolese,* Pitture, sculture, architetture ed altre cose notabili di Padova; Padoue, 1795, 1 vol. in-8o, p. 302.

[2] P. 21, 209, 243 de l'ouvrage de Brandolese.

[3] *Brandolese,* p. 44, 95 et à la table. — *Rossetti,* Il forestiere illuminato per le pitture, sculture ed architetture della cità di Padova; Padoue, 1 vol. in-12, p. 79.

[4] *Brandolese,* p. 65. — *Rossetti,* p. 235.

Servites, un Christ crucifié qui se détache le bras de la croix pour toucher et guérir une plaie à saint Pellegrino Laziosi; — à Sainte-Claire, la Nativité et la Présentation de la Vierge; — à l'église de Torresino, la Nativité de la Vierge, tableau d'autel, daté de 1720 et signé Guido Lud. de Vernansal; la Nativité de Jésus-Christ, signé et daté de 1722; un troisième tableau représentant une dame et une petite fille; — à l'église de Sainte-Anne, deux tableaux à côté de l'autel, représentant la Nativité de la Vierge et la Présentation de la Vierge; — à l'église de Saint-Léonard, dans une chapelle, Jésus-Christ au jardin des Oliviers; — à l'église de Saint-Gaetan, la Flagellation, tableau d'autel, et le Paradis, peint à la voûte.

Fussli croit qu'une partie de ces peintures doit être attribuée au fils de Vernansal, qui fit ses études à Venise [1].

627. RAOUX (Jean) [2] (voir le nº 112.)

Raoux travailla avec succès en Italie. On voit de lui dans la cathédrale de Padoue, à la sacristie des chanoines, une Annonciation de la Vierge (signé) et la Visitation de la Vierge [3].

628. MONSIEUR DE LA FIEURE ou LEFEBVRE [4].

Rossetti parle d'un tableau de M. de la Fieure, qui représente saint Maur l'abbé, soutenu par des anges; ce tableau est placé dans une chapelle de Sainte-Justine. De la Fieure ou de la Fièvre fut aussi graveur à l'eau forte.

Ce M. de la Fieure ou de la Fièvre, élève de Le Brun, et vivant au milieu du XVIIIe siècle, est un personnage assez douteux. Ne serait-ce pas un Lefebvre? C'est ainsi du moins que Cochin nomme l'auteur d'un tableau représentant un moine vêtu de noir et porté sur des nuées, qui guérit des malades, ce qui s'accorde parfaitement avec l'indication du Rossetti. « Il y a du génie dans ce tableau, dit Cochin; les figures d'en bas sont assez bien dessinées et avec goût; la couleur en est fausse, maniérée et trop rouge. Il est de M. Le Febvre. »

1 *Brandolese.* — *Rossetti.* — *Mariette.* — *Fussli.*

2 Brandolese l'appelle Rooux.

3 *Brandolese.*

4 *Rossetti*, p. 185. Voir aussi *Cochin*, t. III, p. 167, et le Dictionnaire des beaux-arts de Lacombe.

629. LAOS, peintre français du commencement du XVIIIe siècle.

A la cathédrale et au chœur, il y a un tableau semi-circulaire, représentant le repos de la sainte Vierge avec saint Joseph et quelques Anges. Ce tableau, dit Brandolese, montre beaucoup d'élégance; il a été peint au commencement du XVIIIe siècle [1].

---

§ 17. — PALERME.

630. DUFOURNY (Léon), architecte,
né à Paris le 5 mars 1754, mort le 16 sept. 1818. Élève de Leroi et de Peyre.

« Cet artiste est l'un de ceux qui ont le plus honoré l'école française dans l'étranger par le talent et par la noblesse du caractère [2]. » Dufourny alla en Sicile, où il résida pendant six ans, de 1789 à 1795, pour rassembler les matériaux d'un grand ouvrage sur les monuments anciens de cette île. Pendant son séjour en Sicile, il travailla trois ans gratuitement pour le gouvernement sicilien. Il construisit à Palerme, au jardin botanique de la villa Giulia, les édifices nécessaires à la conservation des plantes et à l'enseignement de la science; cet ensemble de constructions se compose de trois corps de bâtiments séparés, mais formant un ensemble; deux corps, sur les côtés, sont occupés par les serres, les logements de jardiniers et diverses dépendances; le principal corps de bâtiment est carré : il occupe le milieu et domine les autres par son étendue et son élévation. Il contient une galerie servant d'herbier et de bibliothèque, les logements des professeurs et l'amphithéâtre destiné aux leçons; le tout, décoré d'ordre dorique, fut construit de 1789 à 1793. « Il en fit, dit Quatremère de Quincy [3], un monument du meilleur goût; et ce fut alors, au milieu de l'Europe moderne, le premier peut-être où l'on vit reparaître, dans un frontispice de quatre colonnes, l'ordre dorique grec, que l'esprit de mode a depuis prodigué. »

[1] *Brandolese*, p. 128 et à la table; *Rossetti*, p. 134.

[2] P. 200 du Rapport sur les beaux-arts, présenté à l'empereur Napoléon Ier par la quatrième classe de l'Institut.

[3] Notice sur Dufourny. — Voir aussi *Sacca*, Dictionnaire géographique de la Sicile, au mot PALERME.

Dufourny a aussi élevé en Sicile l'observatoire royal de Palerme, illustré par les belles découvertes de Piazzi. Il fit aussi le projet de la pépinière qui a été établie dans le domaine royal della Margana [1].

---

§ 18. — PARME.

631. VIALI, peintre (voir le n° 467).

« C'était un goût très-répandu en Provence d'avoir des chaises ornées [2]. » Viali, qui était de ce pays, ne s'occupa d'abord qu'à peindre des chaises à porteur; il se consacra ensuite plus particulièrement au portrait. Il a fait celui de Dom Philippe, infant d'Espagne, duc de Parme, qui a été gravé par Balechou, son élève [3].

632. PETITOT (Edmond ou Ennemond-Alexandre), dessinateur et architecte, né en France en 1730, mort au commencement du XIXe siècle.

En 1760, Petitot entra au service du duc de Parme qui voulait se faire bâtir un palais; mais l'exécution des plans de Petitot exigeant trop de dépenses, le duc de Parme renonça à le faire élever. Le jardin ducal près de Parme et ceux du château de Colorno [4], résidence ordinaire des ducs, ont été tracés d'après les dessins de Petitot; « mais, ajoute Nagler, dans la suite le goût français dut faire place à un goût plus pur. »

Petitot fut aussi professeur à l'Académie de Parme; il l'était encore en 1775; en 1776, nous le trouvons encore à Parme comme premier architecte du Duc [5]; mais dans la suite il revint en France, vécut à Paris [6] et fut nommé chevalier de Saint-Michel.

Le chevalier Petitot a fait la façade de l'église Saint-Pierre, à

[1] Rapport, etc. (cité plus haut).

[2] *Mariette*, à l'article J. Vernet.

[3] *Mariette*, à l'article Viali. — Voy. aussi les Peintres provinciaux par Ph. de Chennevières, article Lafage.

[4] A trois lieues au nord de Parme.

[5] Almanach hist. et raisonné des arch., des peint., sculp., grav., 1776, p. 35.

[6] Nagler se trompe quand il le fait membre de l'Académie; il n'a appartenu ni à l'Académie d'architecture ni à celle de peinture.

Parme[1]. Au château de Colorno, il y a un beau salon décoré sur les dessins de Petitot, et dont les sculptures ont été exécutées par Boudard (voir n° 634)[2].

« En 1769, dit Nagler, il parut de Petitot une description des solennités qui eurent lieu à Parme, avec les gravures d'après ses dessins. Le Canu a gravé, d'après Petitot, l'esquisse d'une fontaine, et J. Volpato, deux planches intitulées : « Veduta del boschetto d'Arcadia della parte dei principi e della parte del templo. » Nous avons encore une collection de 35 feuilles, composée par Petitot et publiée sous le titre de : « Suite de vases, tirée du cabinet de M. Du Tillot, marquis de Felino, ministre de S. A. R., etc., et gravée à l'eau-forte d'après les dessins originaux de M. le chevalier E.-A. Petitot, premier architecte de S. A. R. l'infant Don Ferdinand, duc de Parme. » Les gravures sont de Benigno Bossi, stucateur de la cour du duc de Parme. En 1803, il parut à Paris un ouvrage de Petitot, intitulé : « Raisonnemens sur la perspective, pour en faciliter l'usage aux Artistes, in-4°. » Ce n'est peut-être qu'une édition revue et corrigée d'un ouvrage projeté depuis longtemps, ou une traduction française, car le vieux Fussli dit que Petitot, étant en Italie, avait fait imprimer ses pensées sur la perspective, dont il essayait de faciliter l'emploi aux artistes; ce qu'annonce aussi le titre français.

« Nous trouvons dans le catalogue du cabinet Paignon-Dijonval, par Bénard, les planches suivantes, attribuées à un L.-A. Petitot, et qui appartiennent sans doute à notre E.-A. Petitot :

1° Projet d'un pont triomphal;

2° Élévation et perspective d'une colonne funéraire; en deux petites feuilles;

3° Amphithéâtre d'Herculanum. »

633. GUYARD (Laurent), sculpteur (voir le n° 202).

« Ses parents, n'étant guère favorisés par la fortune, mirent leur fils en apprentissage chez un forgeron. Un jour qu'il était en train de dessiner un cheval, Voltaire vint à passer avec Mme Duchâtelet; il le vit travailler. Voltaire loua le jeune homme, lequel insista auprès

[1] Il parmigiano servitor di piazze, ovvero dialoghi di Frombola; Parme, 1796, 1 vol. petit in-8°, p. 125-6.

[2] *Lalande*, t. II, p. 126.

de son père pour qu'il lui fît apprendre le dessin. Il eut pour maître le peintre Lallier, et les progrès que fit Guyard furent satisfaisants. Mais la peinture n'avait pas pour lui autant d'attraits que la sculpture, et il entra dans l'atelier d'un ornemaniste-sculpteur, nommé Landsmann, qui avait appris son art chez Bouchardon aîné. Sur la recommandation de ce dernier, Guyard vint à Paris pour entrer dans l'école de Bouchardon jeune, et il y gagna en 1750 le grand prix de sculpture. Pendant quelque temps il s'occupa exclusivement de l'anatomie du cheval, et les plus beaux modèles du genre s'offrirent à notre artiste dans les écuries royales de Versailles. Vint l'époque où Paris voulut ériger à Louis XV une statue équestre, et Bouchardon choisit Guyard pour exécuter le modèle. Ce modèle plut, mais Guyard en fit un autre qui obtint bien plus de succès; cependant il ne voulut pas entrer en lice avec son professeur. Le roi vit par hasard ce projet qui lui convint, parce que le cavalier était à cheval avec plus de grâce, et Mme de Pompadour voulait même que le jeune artiste fût chargé de l'exécution. Mais Bouchardon prévalut. M. de Marigny, après une vive opposition, obtint que Guyard brisât son modèle; ce qui fut exécuté; toutefois, dit la chronique, les débris furent réunis et le modèle arriva complet à Paris. Pour conjurer l'orage, Guyard partit pour Rome; il ne devait, comme pensionnaire, y rester que quatre ans; mais il lui fut défendu de revenir dans sa patrie, et il dut rester à Rome comme en exil[1]. A cette époque il copia plusieurs antiquités pour M. Bouret, telles que l'Apollon du Belvédère, le Gladiateur, l'Amour et Psyché. Puis il tomba dans un état d'atonie complète et conçut le projet de se laisser mourir en s'abstenant de manger. Mais une femme le fit revenir sur sa résolution, et cette même femme lui procura les moyens de rentrer dans sa patrie. En 1767, notre artiste vint à Paris où il exécuta la statue de Mars au repos, pour l'offrir à l'Académie. Cette œuvre avait du mérite, mais elle n'en fut pas moins repoussée. M. de Marigny n'avait pas encore oublié que Guyard avait osé lui résister; Pigalle et d'autres artistes ne l'aimaient pas; force lui fut de se retirer, et dans son indignation il composa un ouvrage contre l'Académie, et s'en ferma les portes pour toujours. Toutefois il ne manquait pas d'amis à Paris. Parmi eux se trouvaient M. de Choi-

[1] Il a séjourné quatorze ans à Rome où il a fait des copies de l'antique. (*Lalande*, t. VI, p. 246.)

seul, le cardinal de Bernis, M. de La Rochefoucauld, Mme Geoffrin, etc. Frédéric le Grand l'invita à venir à Berlin, mais il suivit l'invitation[1] du grand-duc Ferdinand de Parme, parce que le climat d'Italie lui allait mieux. Ce protecteur le combla d'honneurs, et bientôt après les Académies de Padoue, de Bologne et de Parme le comptaient parmi leurs membres. Il vécut ainsi environ douze ans dans une agréable médiocrité, lorsque l'abbé de Clairvaux l'appela pour lui confier l'érection d'un monument à saint Bernard. Il s'y rendit en 1782, et au bout d'une année le modèle était terminé à la satisfaction générale; revenu en Italie, il s'y occupa avec activité de l'exécuter en marbre, et il en avait déjà achevé plusieurs figures, lorsque la mort le surprit[2].

« Guyard avait une grande habileté à travailler le marbre, mais il visait moins à la correction et à la pureté des traits qu'à rendre l'expression du sentiment. Quant à sa manière, elle se rapproche un peu de celle de Puget. Il était irascible, généreux jusqu'à la prodigalité, et enthousiaste de son art; mais il ne gardait pas toujours une assez grande modération dans ses actions. Varney a publié sur lui une notice biographique, imprimée à Chaumont, en 1806[3]. »

634. BOUDARD (Jean-Baptiste), sculpteur (voir le n° 632), né en France, mort en 1778[4]. Grand prix en 1732.

Boudard était sculpteur de la cour de Parme; il a fait pour le duc de Parme la plupart des statues qui ornent son jardin. Il a publié à Parme en 1759, en 3 volumes in-folio, une iconologie tirée de divers auteurs, avec 630 figures. Il a été le chef d'une nombreuse école[5] et fut remplacé à Parme par Guyard[6].

[1] « Au commencement de l'année 1769, il a été appelé à Parme par le prince qui s'est engagé à lui faire une pension de 3000 livres avec la liberté de travailler pour d'autres que pour lui. C'est une fortune pour Guiard, qui n'aurait jamais rien fait à Paris et qui s'y serait ruiné comme il a fait à Rome. » (*Mariette*, t. II, p. 340.)

[2] Parme conserve de Laurent Guyard une Vierge colossale (5 mètres), une Bacchante et un Cupidon prêt à tirer de l'arc. L'église de Coparmio (à quatre lieues de Parme) renferme aussi une Vierge semblable à celle de Parme. (*Jolibois*, notice citée dans la note suivante.)

[3] Traduit de Nagler. — Il y a aussi une notice sur Guyard, publiée par Em. Jolibois, brochure, 1841.

[4] Guida del forestiere per la citta di Bologna; Bologne, 1 vol. petit in-8°, 1826, à la table. — *Lalande*, t. II, p. 147, le fait mourir en 1771; *Nagler*, vers 1765.

[5] Guida del forestiere per la citta di Bologna.

[6] *Lalande*. — Voir aussi : Il parmigiano servitor di piazza.

635. RAVENET (Simon?), graveur et dessinateur,
né à Londres vers 1755; vivait encore à Parme en 1798.

Simon Ravenet, après avoir appris la gravure à l'école de son père, Simon François Ravenet, établi à Londres (voir n° 375), vint étudier le dessin à Paris sous Boucher. De là il se rendit à Parme, où il s'établit, et où il devint professeur à l'Académie. Il entreprit en 1779 et acheva en 1785, la gravure de tous les ouvrages du Corrége qui sont à Parme; cette suite se compose de 14 pièces, et lui valut le titre de chevalier [1].

636. JULIEN, dit de Parme, peintre,
né en France en 1736, mort à Parme en 1796.

Julien a demeuré longtemps à Parme; on a de lui : Jupiter endormi dans les bras de Junon, gravé par Benoît [2].

637. DOYEN (Gabriel-François), peintre d'histoire (voir le n° 908).

Doyen a exposé en 1763 un tableau représentant : « Andromaque cherchant à arracher Astyanax des mains du soldat auquel Ulysse ordonne de le jeter du haut de la tour d'Ilion » (21 pieds sur 12). Ce tableau avait été fait pour don Philippe, duc de Parme.

On voit de lui au musée de Parme, un tableau représentant Virginie tuée par son père en présence d'Appius Claudius; ce tableau a été longtemps exposé à l'académie de Parme.

638. MADAME LE BRUN (voir le n° 17).

On voyait à l'académie de Parme, le portrait d'une jeune fille peint par madame Le Brun [3].

639. GÉRARD (voir le n° 18).

En 1810, Gérard a fait le portrait du prince Camille Borghèse, duc de Guastalla.

640. FROMENT MEURICE (voir le n° 32).

Madame la duchesse de Parme possède deux œuvres considérables de Froment-Meurice :

[1] *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 124. — Voir aussi *Nagler* et l'*Etruria pittorica*. Plusieurs Ravenet ont travaillé pour cet ouvrage.

[2] *Paignon Dijonval*, p. 325.

[3] Il parmigiano servitor di piazza.

1° La réduction en argent, du monument élevé à Bonchamps, à Saint-Florent, offerte à S. A. R. Mademoiselle de France, aujourd'hui duchesse et régente de Parme, par les dames de l'Anjou. Ce monument sculpté par David d'Angers, représente Bonchamps mourant et s'écriant : « Grâce, grâce pour les prisonniers, Bonchamps l'ordonne. » Parmi les prisonniers républicains, se trouvait le père de David d'Angers.

2° Une toilette en argent doré, ornée de sculptures, émaux et pierreries, offerte par souscription à S. A. R. Louise-Marie-Thérèse de France, à l'occasion de son mariage avec S. A. R. Charles-Ferdinand de Bourbon, infant d'Espagne, prince héréditaire de Lucques [1].

Les principales parties dont se compose cette toilette sont : un miroir, deux coffrets à bijoux, une aiguière et son plateau, deux girandoles, une table.

Le miroir est de forme ogivale; il est encadré dans des ornements en style de la Renaissance, au milieu desquels sont enchâssées les armoiries des anciennes provinces de France : la Bretagne, le Poitou, la Normandie, la Bourgogne, la Franche-Comté, le Berry, la Guyenne, le Languedoc, le Dauphiné, la Gascogne, la Provence, la Lorraine, l'Artois, l'Anjou. A droite et à gauche du miroir sont placés les tenants de France et de Lucques. Ces figures sont vêtues de dalmatiques aux fleurs de lis d'or sans nombre, pour Lucques : aux trois lis d'or pour France; elles portent, l'une la bannière de Lucques avec cette devise : *Deus et dies*, l'autre, l'oriflamme de France, avec cette devise : *Montjoye, Saint-Denis;* elles s'appuient à deux grands lis, aux pieds desquels se groupent de petits amours, et d'où s'échappent des branchages de roses et de lierre. Au pied de chaque support du miroir, sont placées, devant et derrière, deux petites cassolettes couvertes et à jour, destinées à brûler des parfums. Le sommet de l'ogive est surmonté des deux écussons émaillés de Lucques et de France, enveloppés de lierre et de roses, et timbrés de la couronne impériale.

Sur la base du miroir, on lit cette inscription : *Souvenir de France, 10 novembre* 1845.

Les coffrets à bijoux sont divisés, sur leurs grands côtés, en trois

[1] Aujourd'hui Madame la duchesse de Lucques est devenue duchesse de Parme et régente du duché; la toilette se trouve dans le palais de Parme.

compartiments; en deux, sur les petits côtés. Dans ces compartiments sont ajustés vingt émaux, dans le style des émaux de Limoges, blanc-gris et bleu foncé, et représentant les femmes les plus célèbres de la monarchie française : Jeanne d'Albret, Jeanne d'Arc, sainte Geneviève, sainte Clotilde, Blanche de Castille, Anne de Bretagne, Jeanne la Boiteuse, sainte Radegonde, Anne de Beaujeu, Valentine de Milan, sainte Bathilde, Jeanne de Montfort, Jeanne Hachette, Clémence Isaure, Marguerite de Valois, Marie de France, Clotilde de Surville, Louise de Savoie, Henriette de France, Christine de Pisan.

Aux angles des coffrets se dressent les statuettes de huit jeunes pages servants : Bayard, Duguesclin, La Trémoille, La Hire, Xaintrailles, Olivier de Clisson, Gaston de Foix, Dunois. Les armoiries, les noms, les dates qui se rapportent à chacune de ces statuettes sont gravés sur les socles.

Sur les rebords du plateau et sur la panse de l'aiguière, s'enroulent des guirlandes en relief de roses et de lis; l'anse de l'aiguière est formée d'une tige de rosier qui porte au sommet un petit amour jouant avec un lézard; au fond du plateau sont gravés en relief des arabesques byzantines et des rinceaux renaissance.

Les deux girandoles reproduisent le motif général de l'ornementation; chacune d'elles se compose d'un grand lis enlacé de roses et de lierre.

La table, qui n'a pas moins de six pieds de long sur quatre de large, est recouverte de grandes plaques d'argent niellées et rehaussées d'or; ces plaques s'enchâssent dans des alvéoles creusés en plein dans une plaque d'acier, d'un seul morceau, qui forme le dessus de la table.

La table est assise sur quatre pieds réunis par le bas à une tige centrale et entourés de rinceaux de feuillages d'or, du milieu desquels se dressent quatre figures : l'Honneur, la Vaillance, la Fidélité, la Piété; elle est ornée à son pourtour et au-dessous de l'entablement, de fleurs et de feuillages qui se rattachent aux supports.

Sur le bord extérieur des nielles de la table se développe, en manière de cadre, un ruban enlacé de lis, de lierre et de roses, sur lequel est gravée cette inscription : « Témoignage de respect et de fidélité à Son Altesse Royale Louise-Marie-Thérèse de France, à l'occasion de son mariage avec Son Altesse Royale Ferdinand-Charles de Bourbon, infant d'Espagne, prince héréditaire de Lucques. »

Le pied de la toilette jusqu'à la table est en bronze doré ; tout ce

qui s'élève au-dessus de la table, le cadre du miroir, les supports, les coffrets, l'aiguière et son plateau, tout est en argent doré; mais on a conservé la couleur de l'argent aux figures et aux fleurs de lis seulement.

Le dessin général de ce meuble est de M. Duban; les émaux ont été peints par Sollier, d'après les cartons de Jean Feuchère [1].

---

§ 19. — PÉROUSE.

641. WICAR (Jean-Baptiste-Joseph), peintre et dessinateur, né à Lille en 1762, mort à Rome en 1834. Élève de David.

Wicar a fait pour la cathédrale de Pérouse un Sposalizio, ou Mariage de la Vierge.

---

§ 20. — PISE.

642. PERRY ou PÉRY (Jacques), peintre français, vivait à Pise au XVII[e] siècle.

Jacques Perry a beaucoup travaillé à Pise. A San-Sisto, au dernier autel, il y a de lui le Passage de saint François Xavier dans les Indes. Dans ce tableau, on remarque sa manière toute française qui était à grande opposition de sombre et de clair. Cette peinture fut endommagée par la fumée d'un incendie qui eut lieu dans cette église, et fut restaurée par Giuseppe Milani, pour satisfaire à quelques personnes qui avaient une vénération particulière pour saint François et qui voulaient que le tableau de Perry fût conservé [2]; — à l'église San-Michele in Borgo, à l'autel dédié à saint Joachim et à sainte Anne avec la très-sainte Conception et le Père Éternel, le tableau représentant lesdits saints est de J. Perry [3]; — à Saint-Nicolas, le tableau du dernier autel représentant saint Thomas de Villanova lui est attribué [4]; — à Saint-Antoine, au second autel, le saint Antoine abbé, étendu sur la terre et persécuté par les démons, auquel

[1] Renseignements particuliers.

[2] *Pandolfo Titi*, Guida per il passeggiere dilettante di pittura, scultura ed architettura nella cita di Pisa; Lucques, 1751, 1 vol. petit in-8°, p. 119.

[3] *Idem*, p. 188.

[4] *Idem*, p. 207.

N. S. apparaît pour alléger sa peine, est de la main de Perry, qui peignit ce tableau en 1686[1]; c'est une peinture vigoureuse et regardée, dit Grassi, comme un de ses meilleurs ouvrages.

643. DETROY (Jean-François), peintre (voir le nº 7).

Detroy demeura deux ans à Pise, et revint à Paris en 1706. On voit de lui dans l'église de Saint-Félix un tableau de saint Louis. « Detroy fut entretenu par le seigneur cavalier Jean Grassulini dans cette ville, pendant plusieurs années; et avec tous les avantages pour étudier que lui donnait le seigneur cavalier, il eut le temps et le moyen de se rendre un habile homme[2]. »

644. DESMARETS, peintre (voir le nº 560).

Desmarets, appelé De Marè par Grassi[3], a peint à Pise, à Saint-Giovanni in Spazavento, au premier autel à droite, une décollation de saint Jean-Baptiste. Grassi loue dans cette peinture le jeu des lumières et des ombres.

645. GUILLEMONT[4], peintre français.

« M. Guillemont a fait une copie du sacrifice d'Abraham du Sodome, pour remplacer l'original envoyé à Paris en 1811; au retour du tableau du Sodome, replacé à la cathédrale, on a mis cette copie dans la grande chapelle du Campo Santo[5]. »

646. NICOLAS ALIOT DE LIGNY AMBAROY [sic].

On voit de lui à Saint-François, la naissance de la Vierge; cette peinture médiocre est signée Nicolas Aliot de Ligny Ambaroy[6].

[1] Pandolfo Titi, p. 223. — *Grassi*, t. III, p. 18, et *Morrona*, p. 122 et 183, ne font que reproduire ce qu'ils trouvent dans Pandolfo Titi.

[2] *Pandolfo Titi*, p. 132. — *Mariette*, t. II, p. 100. — Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p. 257. — Valery dans son Voyage en Italie, dit qu'on voit, à Parme, à la grande salle du collége des nobles, de très-belles fresques de Detroy; nous n'avons trouvé ce fait que dans le seul ouvrage de Valery auquel nous n'accordons pas assez de confiance pour l'accepter comme certain.

[3] Descrizione di Pisa, 3 parties in-8º, 1836-37-38, Pise.

[4] Ne serait-ce pas plutôt Guillemot, l'élève de David.

[5] *Alessandro da Morrona*, Pisa antica e moderna, 1 vol. in-8º, 1831, p. 21.

[6] *Morrona*, p. 146. — Ambaroy est sans doute pour en Barrois.

647. TABLEAUX FRANÇAIS A PISE.

Colignon (Joseph). Le cardinal Baudouin, archevêque de Pise, traitant des affaires de la religion avec le podestat de Sardaigne; tableau peint à Rome; placé au dôme.

Pécheux (Laurent). Au dôme: le baptême de Lambert, fils du roi Nazzaradeolo, qui, après la conquête des Baléares fut amené prisonnier à Pise; tableau peint à Turin en 1784.

A Sainte-Marthe, au maître autel: la nativité de J.-C. [1].

Madame de Régny. Portrait d'Andrea Vacca Berlinghieri; à la chambre de la députation, à l'Académie des beaux-arts [2].

---

§ 21. — ROME.

648. FOUQUET (Jean), peintre en miniature.

Notre célèbre miniateur [3] fit à Rome, de 1431 à 1437, le portrait du pape Eugène IV; ce chef-d'œuvre fut placé dans l'église de la Minerve [4].

649. BOURDICHON (Jean), peintre du roi Louis XII.

Bourdichon peignit par l'ordre de Louis XII le portrait de saint François de Paule, le jour de son décès, en 1507. Ce portrait était conservé à Rome dans le Vatican, François Ier l'ayant envoyé à Léon X, lors de la canonisation du saint [5].

650. BARILLE (Jean), sculpteur en bois.

Jean Barille sculpta à Rome, vers 1517 ou 1518, sous la direction de Raphaël, les portes et les autres boiseries du Vatican [6].

[1] *Morrona*, p. 27 et 163; *Grassi*, t. III, p. 75, 147 et 200.

[2] *Grassi*, t. III, p. 208.

[3] Miniateur est souvent employé par Mariette.

[4] *Brêche*, Ad titulum Pandectarum, de verborum et rerum significatione, 1596, Lyon. — *Paulin Paris*, Manuscrits, etc., t. II, p. 265. — *Auguste de Bastard*. — Archives de l'art français, t. IV, p. 168. — *M. de La Borde*, la Renaissance des arts à la cour de France, p. 155-169; — p. 691 à 727.

[5] *Mariette*, t. I, p. 168 et la note.

[6] Note de M. Duseigneur, à la fin de l'Hist. de la sculpture d'Émeric David.

651. MUSICIENS FRANÇAIS.

On trouve un très-grand nombre de compositeurs français établis en Italie, au milieu du XVIe siècle. Plusieurs, Goudimel entre autres, y fondèrent d'importantes écoles, qui ont exercé une influence évidente sur la musique italienne.

Parmi nos compositeurs du XVIe siècle, nous trouvons que Bidon était l'un des chanteurs de la chapelle pontificale sous Léon X.

Léonard Barré, contrapontiste, né à Limoges, était chanteur à la chapelle pontificale en 1537. Il fut un des chanteurs apostoliques envoyés par le pape au concile de Trente (1545) pour donner leur avis sur ce qui concernait le chant et la musique d'église. Presque tous ces chanteurs sont des Français; ce sont : Léonard Barré, Jean le Cont, Jean Mont, Antoine Loyal, Ivon Barry. Il est inutile d'insister sur ce fait; il suffit de l'indiquer pour montrer quelle influence exerçaient en Italie les musiciens français et combien était grande leur importance. Léonard Barré est l'auteur de messes et de motets conservés manuscrits à la bibliothèque de la chapelle pontificale.

Robin, compositeur et excellent chanteur, était en 1539 maître des enfants de chœur de la chapelle pontificale; de 1545 à 1549, Robin fut maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran; en 1550 et 1551, il fut maître des enfants de chœur du Vatican.

Le plus célèbre de tous ces artistes est Claude Gondimel ou Goudimel, né vers 1510. Il s'était fixé à Rome un peu avant 1540, et y avait établi une école de musique d'où sont sortis les plus illustres musiciens italiens de l'époque, entre autres Nanini, Palestrina, Al. Merlo, Et. Battini, Jean Animuccia. Cette école de Goudimel fut la première école régulière qui ait été instituée en Italie, et elle y fit adopter tous les principes de la musique française. Goudimel revint en France en 1555; il se fit calviniste, et fut massacré à Lyon en 1572.

A l'époque de Goudimel, les meilleurs musiciens des principales chapelles de l'Italie étaient Français et Belges. Nous trouvons, en effet : François Roussel (Rosselli), compositeur fort estimé, maître des enfants de chœur de la chapelle pontificale, de 1548 à 1550, et en 1572, maître de chapelle à Saint-Jean-de-Latran. — Noël Baudoin, contrapontiste et chanteur à la chapelle pontificale, auteur

de messes manuscrites conservées dans les archives de cette chapelle : — Simon Boyleau, auteur de diverses œuvres, motets, madrigaux, publiés à Venise en 1544 et 1546 : — Nicolas Perué ou Pervé, compositeur lyonnais (mort en 1587), était en 1581 maître de chapelle à Sainte-Marie-Majeure [1].

652. CHANSONS FRANÇAISES.

Les chansons françaises étaient, aux xve et xvie siècles très-populaires et très-acceptées en Italie. Ces franches mélodies gauloises, si pleines de verve et de simplicité, servaient constamment de thèmes aux contrapontistes italiens à court de mélodies; nos airs populaires, surtout celui de l'homme armé, flanqués de contrepoint, d'accords et de fugues, devenaient motifs de messes et de motets; et nombre de *Credo*, de *O salutaris*, etc., doivent leur thème à nos chansons de « l'Ami Bourdichon, » de « Baise-moi ma maîtresse, » de « Di da di, Di da da, » etc.

653. JACQUES D'ANGOULÊME, sculpteur.

« Maître Jacques, natif d'Angoulême, l'an 1550, s'osa bien parangonner à Micel l'Ange pour le modèle de l'image de saint Pierre, à Rome, et de fait l'emporta lors par dessus luy au jugement de tous les maîtres, même italiens : et de luy encore sont ces trois grandes figures de cire noire au naturel, gardées pour un très-excellent joyau, en la librairie du Vatican, dont l'une montre l'homme vif, l'autre comme s'il était écorché, les muscles, nerfs, veines, artères et fibres, et la troisième est un *skeletos*, qui n'a que les ossements avec les tendons qui les lient et accouplent ensemble. Plus un Automne de marbre que l'on peut voir en la grotte de Meudon, si au moins il est encore, car je l'ai vu autrefois, ayant été fait à Rome, autant prisé que nulle autre statue moderne [2]. »

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance des faits signalés par Blaise de Vigénère, sur cette victoire remportée par Jacques d'Angoulême sur Michel-Ange. Je ne peux que déplorer la longue

[1] Tous ces détails sont tirés de l'excellent Dictionnaire des musiciens de Fétis.

[2] *Blaise de Vigénère,* Images ou tableaux de plate peinture de Philostrate l'ancien, mis en français, 1578, 1re édition. — 2e édition in-fol., 1614.

indifférence qui a pesé sur notre histoire artistique, et qui a été poussée à ce point que l'on ne sait rien autre sur l'illustre maître Jacques[1].

654. BACHELIER (Nicolas), sculpteur (voir le n° 448).

Ce sculpteur, de Toulouse, étudia à Florence sous Michel-Ange, et exécuta pour les églises et les palais de Rome de nombreux ouvrages de sculpture que l'Orlandi ne désigne pas.

655. NICOLAS D'ARRAS, sculpteur, mort à Rome en 1598.

Baglione[2] dit que Nicolas d'Arras a exécuté : à la chapelle Sixtine, des bas-reliefs en marbre représentant le comte de Santa-Fiora qui abat les hérétiques en France; — pour la famille, une statue de Marc-Antoine Colonna; — à Saint-Jean de Latran, un ange; une statue en marbre de Melchisedech, et des bas-reliefs en marbre, au tabernacle; — à Santa-Maria dell'Anima, le tombeau du duc de Clèves, Charles-Frédéric, mort à Rome en 1575, à dix-neuf ans; on voit sur le sarcophage, en plein relief, le duc armé et à genoux, et sur le mur, de plein relief aussi et sculpté, le Jugement dernier; plusieurs statues, la Religion, la Foi, de beaux ornements, des bas-reliefs, entre autres le pape Grégoire XIII qui donne l'épée au duc de Clèves, font de ce tombeau tout en marbre une œuvre très-importante[3].

656. GARAMOND et LEBÉ, graveurs de caractères.

Sixte-Quint fit graver les poinçons pour l'imprimerie de la propagande à ces deux célèbres graveurs français[4].

657. CORDIER (Nicolas), dit LE FRANCIOSINO,
ou le Français de Lorraine, sculpteur, né en Lorraine, mort à Rome le 25 nov. 1612, à 45 ans[5]. Élève de Michel-Ange.

Cordier vint à Rome très-jeune et grava d'abord sur bois, puis il se mit à la sculpture. Il fit pour le cardinal Baronius, à Saint-

[1] Voir la Notice d'Émeric David sur Jacques d'Angoulême dans la Revue universelle des arts, t. III, 1856.

[2] Le vite de' pittori, scultori ed architetti, p. 67.

[3] Vasi et Deseine disent qu'il fut aidé par Gilles de la Rivière, sculpteur flamand; *Vasi*, p. 346. *Deseine*, Rome moderne... avec toutes ses magnificences et ses délices... Leyde, 1713, 6 vol. in-12; t. II, p. 355.

[4] Biographie universelle, article *Bodoni*.

[5] *Baglione*, d'après qui cette biographie a été traduite.

Grégoire, une statue de sainte Sylvie et une de saint Grégoire; pour cette dernière, il reprit une statue de saint Grégoire assis, ébauchée par Michel-Ange, et la termina; — pour le cardinal P. Aldobrandini, à la Minerve, il fit une statue de saint Sébastien, qui lui donna beaucoup de réputation, et la Charité, groupe en marbre de petite dimension. — Dans cette même église, il fit encore les deux statues du père et de la mère du pape Clément VIII, couchées sur de magnifiques tombeaux de marbre; le pape Clément VIII alla le visiter pendant qu'il exécutait ces ouvrages. — A Saint-Jean de Latran, un ange[1]. — Au fronton de la façade de Saint-Paul des Trois-Fontaines, les statuettes de saint Pierre et de saint Paul. — Pour le cardinal Scipion Borghese, les bustes en marbre de saint Pierre et de saint Paul, placés au confessionnal de Saint-Sébastien hors des murs. — Au Vatican, à la façade, sous l'horloge, il exécuta un grand ange de marbre qui tient les armes du Pape; à la façade de la grande sacristie de Sainte-Marie-Majeure, il fit un autre ange qui tient également les armes du Pape. — A Sainte-Agnès hors des murs, au grand autel, la statue de sainte Agnès, en albâtre et en métal. — A Sainte-Marie-Majeure, quatre grandes et belles statues en marbre représentant David, Aaron, saint Bernard, saint Athanase[2]. — Pour le chapitre de Saint-Jean de Latran, sur le mont Celio, la statue colossale en bronze de Henri IV, roi de France; cette statue pédestre a été érigée en 1608[3]. — Pour Rimini, une statue en bronze du Pape (Paul V?).

Baglione dit que Nicolas Cordier était en grande réputation à Rome, et que les papes Clément et Paul allèrent visiter son atelier. Della Valle[4] nous apprend d'autre part, qu'en novembre 1610, Nicolas Cordier, dit le Français de Lorraine, avait une si grande réputation, que le Mocchi, qui avait fait pour la fabrique du dôme d'Orvieto une statue de saint Philippe, ne s'entendant pas sur le prix

[1] Titi et Deseine disent qu'il a fait à cette église, sur la porte de la sacristie, les bustes en bronze des papes Clément VIII et Paul V. *Deseine*, t. III, p. 757.

[2] D'après Titi et Deseine, ces statues représenteraient saint Bernard, le grand prêtre Éléazar, revêtu de ses habits pontificaux, l'encensoir à la main; saint Basile, avec un ange; David tenant en main la tête de Goliath. — *Deseine*, p. 694-95, t. III.

[3] Gravée par Jérôme David, à Rome, 1624, in-fol., d'après une peinture de Robert Picou; il y en a aussi une gravure par Lemercier, qui est la même que la précédente, mais réduite et avec quelques changements.

[4] Storia del duomo di Orvieto, 1791, Rome, 1 vol. in-4°, document 143, p. 354.

avec les fabriciens, on prit Cordier pour arbitre; mais il ne put pas se rendre à Orvieto.

658. LEMERCIER (Jacques), architecte, né à Pontoise, mort à Paris en 1660.

Cet habile architecte a gravé à l'eau-forte, à Rome, plusieurs belles estampes, savoir : — le Modèle en petit, des plan, coupe et élévation de Saint-Jean-des-Florentins, 1607 : — le Dessin de la statue de Henri IV, érigée à Saint-Jean-de-Latran en 1608, 1608 : — le Catafalque dressé à Rome, aux obsèques de Henri IV, le 1er juillet 1610[1].

659. SARAZIN (Jacques), sculpteur (voir le n° 584.)

Sarazin demeura dix-huit ans à Rome, de 1610 à 1628. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII, l'employa pour la décoration de sa vigne à Frascati; il y exécuta un Atlas et un Polyphème qui jettent une prodigieuse quantité d'eau en girandole et avec un bruit extraordinaire. Ces deux statues en pierre sont d'un bel effet. « C'est, dit l'abbé Lambert, assez faire l'éloge de ces deux excellents morceaux, que de dire qu'ils sont encore aujourd'hui regardés avec admiration, quoique environnés de toute part d'un grand nombre de figures antiques dont on ne les distingue que parce qu'on les trouve plus parfaites. Nous serions infinis, ajoute-t-il, si nous voulions entrer dans le détail de tous les ouvrages que cet illustre artiste a faits à Rome pendant les dix-huit années consécutives qu'il y a demeuré. » Nous savons cependant qu'au sortir de Frascati, Sarazin fit plusieurs figures pour le maître-autel de l'église Saint-André della Valle, et deux termes de stuc, dans l'église de Saint-Lorenzo in Miranda[2]. Dandré-Bardon, en parlant des ouvrages de Sarazin, qu'il ne nomme pas, dit que ce sont les plus beaux morceaux de sculpture qui se trouvent à Rome.

660. VOUET (Simon), peintre (voir le n° 251).

Le Vouet résida en Italie de 1612 à 1627; il arriva à Venise vers la fin de 1612, y resta un an, et étudia les maîtres de cette ville; il vint à Rome à la fin de 1613 et y résida jusqu'en 1620; en 1620, il alla à Gênes et y travailla pendant un an pour le prince Doria et quelques autres seigneurs, puis il revint à Rome; il y ouvrit une

[1] *Robert Dumesnil*, t. VI, p. 151.
[2] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. I, p. 117.

école où il forma de nombreux élèves italiens et français, et ce n'est pas à coup sûr le fait le moins curieux de cette histoire, que de trouver à Rome, en 1621, un Français tenant école. En 1624, les Italiens nommèrent Vouet prince de leur académie de Saint-Luc, et le cardinal de Richelieu récompensa cet illustre Français, en lui donnant une pension. « Il y a en Italie deux grands tableaux d'autel qui donnent une grande idée du mérite de cet habile peintre; l'un, qui est dans la chapelle des chanoines dans l'église de Saint-Pierre du Vatican et où sont représentés saint Jean Chrysostôme, saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue avec un chœur d'anges, a été peint en 1626 [1]. L'autre qui est dans l'église de Lorette, représente Notre Seigneur célébrant la cène avec ses disciples (voir p. 292). » On voyait au palais du prince de Palestrine, un tableau de Vouet, représentant saint Luc, et un autre où il a peint la lutte de Jacob avec un ange [2]; — à un autel de Saint-François à Ripa, la naissance de la Vierge [3]. Vouet était à Venise en 1627; il y peignit le portrait de Strozzi, gravé à Paris par M. Lasne. Il a fait à Rome le portrait du cavalier J.-B. Marin, très-bien gravé par Greuter, et celui du pape Urbain VIII, gravé par Mellan. — Vasi [4], dit qu'il y a de Vouet, au palais Sciarra, un saint Fabien.

661. LEMAIRE (Jean), dit LE GROS LEMAIRE ou LEMAIRE-POUSSIN, peintre d'architecture et de perspectives, né en 1597 à Dammartin, mort en 1659 à Gaillon. Élève de Claude Vignon.

Lemaire séjourna à Rome, de 1613 à 1638; il s'y distingua par de grands ouvrages à fresque [5]; Lemaire était très-lié avec Le Poussin, qui nous apprend dans ses lettres (p. 81), que le commandeur del Pozzo avait deux petits tableaux de ruines, de cet artiste.

Un Pierre Lemaire, dit le Petit Lemaire, ami des derniers jours du Poussin, a gravé à Rome, en 1637, d'après ses compositions, l'histoire de Pâris [6].

[1] « En voulant enlever le tableau de Vouet de dessus la muraille où il était peint, dans la chapelle des chanoines de Saint-Pierre, il est tombé en morceaux sans qu'on en ait pu rien conserver. On avoit dessein de le mettre en mosaïque; peut-être que si c'eût été l'ouvrage estimé de quelque peintre italien on auroit apporté plus de précautions et qu'on auroit évité ce malheur. Il a fallu en recommencer un autre qui a été fait par Pietro Bianchi. » (*Note de Mariette.*)

[2] *Deseine*, t. I, p. 184, 186.

[3] *Idem*, t. IV, p. 906, et *Titi*, p. 40. — [4] P. 29. — [5] *Félibien.*

[6] Voir Archiv. de l'art franç., t. I, p. 28-29, et *Robert Dumesnil*, t. VI, p. 204.

662. THOMASSIN (Philippe), graveur.

Thomassin a vécu longtemps à Rome, où il a beaucoup gravé; il y est mort vers 1650. On serait tenté de croire qu'il tenait école à Rome, puisque Callot y fut son élève.

663. DERUET (Claude), peintre d'histoire,
né en Lorraine en 1588, mort le 20 octobre 1660. Élève de Claude Henriet.

Claude Deruet, l'un des meilleurs peintres de la Lorraine, a résidé longtemps à Rome où il suivit les leçons et adopta la manière du Josépin; il y resta jusqu'en 1619, qu'il revint à Nanci et fut nommé peintre du duc de Lorraine Henri II, à cause de la renommée qu'il s'était acquise, entre les bons peintres de Rome, pendant le séjour qu'il y avait fait. Le pape Paul V l'avait créé chevalier de Portugal en récompense de ses mérites. Deruet fit de nombreuses peintures en Italie, dont plusieurs ont été gravées par Thomassin. On cite parmi ses œuvres gravées un saint François-de-Paul servi par les anges (1616); — le Concile des Juifs assemblés pour juger le Christ (1617)[1].

664. VALENTIN[2], peintre,
né en 1600, à Coulommiers, mort à Rome en 1634, le 7 août.

Valentin suivit d'abord la manière de Caravage, mais Poussin le ramena ensuite à d'autres idées. Il a fait à Rome le Martyre des SS. Procès et Martinien, tableau qui fut exécuté en mosaïque à Saint-Pierre, par Cristofari, et qui est placé à la galerie du Vatican. On voit de lui, au palais Borghèse, Joseph expliquant les songes; — au palais Doria, une Charité romaine et un saint Jean; — un saint Jean évangéliste, au palais Spada; — au palais Corsini, saint Pierre reniant notre Seigneur; — au palais Sciarra, la décollation de saint Jean-Baptiste et Rome triomphante[3].

665. VIGNON (Claude), peintre, né à Tours en 1590, mort en 1670.

Le prince Ludovisio, neveu de Grégoire XV, proposa un prix à

[1] *Meaume*, Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet; broch., in-8°, Nancy, 1853.

[2] « D'Argenville écrit sur la foi d'un mss. qui lui a été envoyé de Naples, que le Valentin y est nommé *Moyse;* il a mal lu; c'est *Monsù* (Monsieur), qui est un titre d'honneur que les Italiens donnent volontiers aux artistes françois. » (*Mariette.*)

[3] *Vasi.*

plusieurs peintres qu'il choisit pour les faire travailler sur des sujets différents. Vignon eut ordre de représenter *les Noces de Cana* et remporta le prix. Ce tableau est encore au palais Ludovisio (1690)[1].

666. STELLA (Jacques), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Lyon en 1594, mort à Paris en 1657. Élève de son père François Stella.

« J. Stella alla en Italie à l'âge de vingt ans (1614). Comme il passoit à Florence, lorsque le grand-duc Cosme de Médicis faisoit faire un superbe appareil pour les nopces de son fils Ferdinand II, ce luy fut une occasion de se faire connoistre du grand-duc, qui lui donna un logement et une pension pareille à celle de J. Callot qui estoit aussi alors à Florence, où Stella fit plusieurs ouvrages[2]. » Entre autres, il dessina et grava la Cérémonie de la présentation des tributs au grand-duc de Toscane, pièce grand in-folio; cette belle estampe, de 1621, est traitée dans un goût qui rappelle celui de Callot[3]. Après un séjour de sept ans à Florence, il alla à Rome en 1623. « Il fit plusieurs tableaux pour la canonisation de saint Ignace, de saint Philippe de Neri, de sainte Thérèse et de saint Isidore, et fit plusieurs dessins qui ont été gravés, les uns en bois par Paul Maupain d'Abbeville[4], d'autres pour des thèses et des devises, et d'autres pour un bréviaire du pape Urbain VIII qui furent gravés par Audran et Gruter[5]. Il peignoit d'une manière agréable, particulièrement en petit, et même s'y estoit fait une pratique toute particulière. Il fit plusieurs tableaux sur de la pierre de parangon et y feignoit des rideaux d'or par un secret qu'il avoit inventé. On a vu de luy, dans la grandeur d'une pierre de bague, un Jugement de Pâris de cinq figures, d'une beauté surprenante pour la délicatesse du pinceau. Il fit aussi de grands ouvrages..., car pour les petites choses il n'y travailloit que pour satisfaire quelques personnes curieuses.

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. I, p. 268.

[2] *Félibien.* — [3] *Robert Dumesnil*, t. VII, p. 158.

[4] Les pièces gravées en bois, au nombre de plus de cent, sont exécutées avec une seule planche ou avec plusieurs en camaïeux, par Paul Maupain d'Abbeville. (*Huber* et *Rost.*) Cette suite comprend 41 sujets de l'Histoire sainte et de la Vie de N. S. J.-C., 63 pièces représentant des apôtres ou des saints et 12 sibylles. La création d'Adam est datée de 1624; la sibylle égyptienne, de 1625. Le dessin est beau, large et fier. La gravure est vigoureuse, bien que quelquefois un peu maladroite.

[5] Mathieu Greuter.

Enfin s'étant acquis beaucoup de réputation et ayant fait des tableaux qui furent portés en Espagne, le roi catholique les ayant vus luy fit demander s'il vouloit travailler pour luy; à quoy il s'estoit résolu [1].» Au moment de son départ il lui arriva une affaire fâcheuse et il fut jeté en prison. Il y avait près de onze ans qu'il était à Rome et s'y était attiré beaucoup d'estime; aussi l'avait-on nommé chef de quartier; en cette qualité il était chargé du soin de fermer la porte del Popolo à l'heure ordonnée et d'en garder les clefs. Ayant un jour fait fermer la porte, quelques personnes voulurent la faire ouvrir à une heure indue; Stella refusa; pour se venger, ces personnes le dénoncèrent, gagnèrent quelques faux témoins et le firent arrêter lui, son frère et ses domestiques comme coupable «d'entretenir dans une famille quelques amourettes.» Son innocence fut reconnue et ses accusateurs fouettés publiquement par les rues. « Pendant le peu de temps qu'il fut en prison, Stella fit pour se désennuyer, avec un charbon et contre le mur d'une chambre, l'image de la Vierge tenant son fils, laquelle fut trouvée si belle que le cardinal François Barberin alla exprès la voir. Il n'y a pas longtemps, ajoute Félibien, qu'elle estoit encore dans le même lieu et une lampe allumée au devant : les prisonniers y vont faire leurs prières. »

Stella demeura encore six mois à Rome, d'où il partit en 1634, à la suite du maréchal de Créquy, lequel revenait de son ambassade. A Milan, il refusa la direction de l'Académie de peinture, fondée par saint Charles, que lui offrait le gouverneur de Milan, cardinal Albornos; arrivé à Paris, il se préparait à passer en Espagne, mais le cardinal Richelieu « qui entendit parler de luy et qui sut qu'il devoit aller en Espagne, l'envoya quérir, et luy ayant fait entendre qu'il luy estoit bien plus glorieux de servir son roy que les étrangers, luy ordonna de rester à Paris, et ensuite le présenta au Roy, qui le reçut pour l'un de ses peintres et luy donna une pension de mille livres et un logement dans les galleries du Louvre [2]. »

Outre la pièce gravée à Florence, en 1621, Stella a encore gravé à Rome : en 1623, un saint Georges; en 1629, une Madone; en 1637, le Sauveur descendu de la croix; l'estampe porte à gauche : *Iacobus inv.*; à droite : *Romæ superior. licentia*, 1637. Cette date

[1] *Félibien.* — [2] *Félibien.*

ne s'accorde pas avec celle de 1634, que donne Félibien pour le départ de Rome de Stella, date bien certaine, puisqu'il revint avec Charles de Créquy, duc de Lesdiguières et maréchal de France, qui fut remplacé, comme ambassadeur auprès de S. S., par le comte François de Noailles, en 1634.

667. POUSSIN (Nicolas), peintre,
né en juin 1594, aux Andelys; mort à Rome le 19 nov. 1665. Élève de Quintin Varin.

Poussin fut amené à Rome par le poëte Marini, ami du pape Urbain VIII. Notre grand artiste séjourna quarante et un ans à Rome, de 1624 à 1665, sauf les deux années (1640-42) pendant lesquelles il résida à Paris.

Le Poussin se lia, à Rome, avec le sculpteur Duquesnois, avec l'Algarde, le Dominiquin, le Valentin, Jacques Stella; il tint à la villa Médicis une véritable école où ces artistes, ainsi que Mignard, le Guaspre, Claude Lorrain, Lebrun, et beaucoup d'autres encore, reçurent ses lecons ou au moins ses conseils. Le pape Urbain VIII (1623-1644) protégeait cette colonie d'artistes français, dont l'influence sur l'Italie fut si considérable. En effet, la peinture italiennne était alors en pleine décadence; ses représentants étaient Pietre de Cortone, le Caravage, le Guide. Le Dominiquin, le dernier des grands peintres italiens, était incompris et repoussé. Le Poussin prit sa défense et ramena enfin l'admiration sur les œuvres de son ami; il lutta contre la décadence, contre le mauvais goût, et soutint l'art italien par ses leçons et surtout par ses œuvres [1].

Rome possède encore quelques tableaux du Poussin. On trouve à la galerie du Vatican le Martyre de saint Érasme, peint avant 1640, et exécuté en mosaïque à Saint-Pierre, par Cristofari.

[1] « J'entendais dire fréquemment parmi les artistes et les amateurs romains que le Poussin appartenait à l'école romaine; je leur représentais en vain que sans nier qu'il dût infiniment aux connaissances qu'il avait acquises en se pénétrant, à Rome, des beautés de l'antiquité et de celles des ouvrages de Raphaël, le Poussin avait fait ses premières études en France, et déjà des travaux dignes d'éloge; il n'était arrivé à Rome qu'à trente ans, âge dans lequel, s'ils ne sont pas clairement indiqués, un homme ne donne guère l'espoir de talents distingués; je résolus de faire de mon mieux pour détruire une opinion aussi mal fondée...

« Raphaël et son école ayant enseigné comment il faut faire usage, dans les compositions pittoresques de toutes les richesses de l'antiquité, de la mythologie et de l'histoire,

D'après Vasi, les tableaux suivants sont du Poussin :

Au palais Chigi : une sainte Famille; une descente de croix; trois enfants.

Au palais Colonna : Apollon et Daphné.

Au palais Corsini : une sainte Famille.

Au palais Doria : une copie de la Noce aldobrandine; un paysage avec la Fuite en Égypte; une Vue du Tibre à Ripetta; le palais Salviati; deux autres paysages sans désignation.

A l'église Saint-Martin : les figures des paysages du Guaspre.

Au palais Sciarra : un saint Matthieu et l'esquisse du saint Érasme.

668. MELLIN (Charles), peintre et graveur (voir le n° 601).

Charles Mellin ou Meslin, est appelé encore Charles Lorrain (Carlo Lorenese, Carolus Lotharingus), et Carlo Melini. Il était en réputation d'un très-excellent peintre, dit Félibien; il a peint, à Rome, dans le cloître des Minimes de la Trinité du Mont, et dans la seconde chapelle, à gauche, de Saint-Louis des Français; à Saint-Nicolas des Lorrains, on voyait de lui le Christ au jardin des Olives[1]. Il a beaucoup travaillé aussi à Naples, au mont Cassin et à Milan.

« Il peignit, dit Nagler, des sujets historiques ou mythologiques, ouvrages qui, en partie, ont du bon, mais qui montrent aussi peu de réflexion et de sérieux. L'artiste n'en jouit pas moins d'une grande autorité, et plusieurs de ses œuvres furent multipliées par la gravure. C. Audran grava des anges et des saints, d'après un dessin au bistre qui se trouve à Leipzig chez R. Weigel. Audran grava aussi saint François à genoux au milieu d'un paysage. C. Charles grava une pièce avec l'inscription : « L'Amour a quelque traict de la Divinité, lorsqu'il est soutenu de la Fidélité; » (Nancy, 1693.) — L'es-

le Poussin observa qu'il ne restait plus qu'à les enrichir des idées sublimes de la morale et de la philosophie; il y donna toute son attention; on ne peut pas se rappeler les ouvrages de cet excellent maître sans être convaincu de cette vérité; c'était un pas de plus et un pas bien intéressant à faire faire à l'art de la peinture; c'est une époque très-remarquable dans son histoire, le Poussin l'a fixée... »

Lettre de M. Seroux d'Agincourt à M. Castellan; Rome, 1813, p. 142 et suiv. du t. I des Archives de l'art français.

[1] Au moment où Sandrart l'a connu à Rome, il était logé dans le palais du seigneur romain Muti : « In palatio Muti, nobilis romani magni que artis nostræ fautoris atque protectoris degens. » — *Sandrart*, p. 370.

tampe suivante est aussi de Mellin; elle représente : le Couronnement de la sainte Vierge dans la partie supérieure, et en bas, saint Jean-Baptiste et saint Florian; elle est signée; Carolus Melini Lotharingus fecit Romæ [1]. »

669. BERTHELOT ou BERTOLOT (Guillaume), sculpteur.

Berthelot vint de Paris à Rome pour y étudier et y fit un long séjour. Il a exécuté : la statue en bronze doré de la Vierge, qui est placée sur une colonne corinthienne en marbre blanc que l'on voit à la petite place qui est à l'angle de la grande place de Sainte-Marie-Majeure : — les modèles de deux grands anges de bronze pour l'autel de la chapelle Paolo, à Sainte-Marie Majeure : — la statue de saint Paul, à la tribune de la porte principale du Monte-Cavallo; — à la porte de la chapelle de ce palais, l'ange de droite qui soutient les armes du pape : — le crucifix en bois qui est au-dessus du tableau du grand autel de l'église neuve (Sainte-Marie de la Valicella). Berthelot restaura plusieurs statues antiques, le Narcisse en marbre de la Vigne des Borghèses, et en fit un autre de métal [2].

670. PERRIER (François), peintre et graveur, né à Macon vers 1590, mort à Paris en 1650.

Étant allé à Rome pour se perfectionner dans l'art du dessin, il y eut d'abord bien de la peine à subsister. La réputation de dessinateur expert le fit connaître de Lanfranc, de qui il tira d'excellents principes pour son art et qui l'employa beaucoup. Ensuite il travailla pour lui-même, et fit plusieurs ouvrages à Tivoli dans le palais du cardinal d'Este [3]. Après un assez long séjour à Rome, il revint dans sa patrie et fut mis en réputation par Vouet. En 1635, Perrier retourna en Italie et y séjourna jusqu'en 1645. Ce fut durant ce second séjour qu'il grava la majeure partie de ses planches, surtout les suites des statues antiques et des bas-reliefs, qu'il dessina lui-même. Ces gravures sont exécutées avec beaucoup de facilité; mais comme elles manquent de précision, elles ne rendent guère que les attitudes et les mouvements des figures.

[1] Traduit de Nagler. — Voir aussi *Félibien* et *Robert Dumesnil*, t. II, p. 2.
[2] *Baglione*, p. 338. *Vasi*, *Titi*, *Lalande*, t. IV, p. 398. *Deseine*. — Voir aussi *Sauval*, t. I, p. 467.
[3] Ces belles peintures ont été livrées depuis à un cruel abandon.

On lui doit : les statues antiques, 100 planches petit in-folio, publiées à Rome en 1638.

Les bas-reliefs de l'ancienne Rome, suite de 55 planches, publiées à Rome en 1645.

Les angles de la Farnésine ou de la galerie du petit Farnèse, 13 pièces d'après Raphaël.

Le plafond de la Farnésine (les noces de Cupidon et de Psyché et l'assemblée des dieux), d'après Raphaël, 2 pièces, publiées sous le nom de *Paria.*

La Communion de saint Jérôme, pièce fameuse que Lanfranc fit graver à Perrier, dans le but de nuire au Dominiquin, qui avait traité le même sujet; grand in-folio.

Perrier a fait quelques compositions qu'il a gravées lui-même; il a certainement gravé à Rome, Vénus avec les Amours et les Grâces, au milieu des Tritons et des animaux marins, pièce qu'il a signée *Fr. Paria Borgog* [1].

671. GELLÉE (Claude), dit CLAUDE LORRAIN,
né au château de Chamagne, dans le diocèse de Toul, dès lors à la France, en 1600, mort le 21 nov. 1682, à Rome. Élève de son frère Jean, graveur sur bois.

Claude Lorrain vint jeune à Rome, puis alla passer deux ans à Naples où il étudia la peinture du paysage sous Goffredo, qui était alors en grande réputation; il revint ensuite à Rome et étudia sous Agostino Tasso, peintre de paysage et d'architecture; il travailla avec lui jusqu'en 1625, puis voyagea, alla à Venise, en Bavière, à Nancy, revint en Italie en compagnie de Charles Errard, et arriva à Rome le jour de Saint-Luc, 1627. Il s'y fit aussitôt connaître par un grand nombre de tableaux faits pour divers amateurs romains et étrangers; il travailla à des peintures murales au palais du cardinal Crescenzio, sur la place de la Rotonde; dans le palais des Muti, sur la place des Saints-Apôtres, et dans une maison de la famille des Muzi, à la Trinité du Mont.

Le cardinal Bentivoglio commanda à Claude deux tableaux qui eurent un immense succès; sa réputation fut alors complétement établie; son atelier était très-fréquenté « et la rue encombrée de gens qui se portaient chez lui pour acheter ses peintures. » Les

[1] *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 68-70. — *Robert Dumesnil*, t. IV, p. 159. — Mémoires sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie, t. I, p. 127.

figures qu'il mettait dans ses paysages étaient médiocres; aussi disait-il qu'il vendait ses paysages et qu'il donnait les figures par dessus le marché; il les faisait faire quelquefois par Philippe Lauri, célèbre paysagiste romain.

Après avoir admiré les tableaux du cardinal Bentivoglio, le pape Urbain VIII voulut voir l'artiste, et lui commanda quatre peintures: une marine, le port di Marinella, une danse et une pastorale. Puis le roi d'Espagne lui fit faire huit tableaux. Dès lors Claude travailla pour les cardinaux, les princes romains, le pape Alexandre VII, qui lui portait beaucoup d'intérêt, le pape Clément IX, et pour les amateurs de toute l'Europe.

En analysant les précieuses notes du Livre de Vérité [1], on constate, d'une manière approximative, qu'il a peint quatre tableaux pour le pape, vingt-neuf pour les princes et les cardinaux romains, six pour Naples, un pour Venise, un pour Turin, un pour Palerme; trente-sept pour la France; six pour l'Espagne; un pour la Bavière; un pour Liége, deux pour Anvers, un pour Ypres; deux pour l'Angleterre; un pour le Danemarck.

Parmi les trente-sept tableaux que la France acheta à son grand paysagiste, Claude en fit un pour Montpellier, qu'il regardait comme son meilleur ouvrage; on y voit représentée Esther suppliant Assuérus pour le peuple hébreu.

Claude Lorrain avait beaucoup de dignité et de moralité; son influence fut considérable, dit Baldinucci; il donnait des préceptes et des conseils à tous ceux qui lui en demandaient, surtout pour la perspective où il excellait; Viviani et Swanevelt furent ses principaux élèves [2].

Smith et Vasi nous apprennent que l'on trouve encore à Rome les tableaux suivants du Lorrain.

Au palais Doria : Mercure volant les troupeaux d'Admète.

Le Mariage d'Isaac et de Rebecca.

Des prêtres conduisant un taureau au temple d'Apollon, pour le sacrifice.

Céphale et Procris.

Paysage avec une Diane chasseresse.

Le fameux tableau du Moulin.

[1] Voy. p. 179.

[2] Cette biographie est traduite (un peu abrégée) d'après le Baldinucci.

Paysage avec un repos en Égypte.
Au palais Barberini : une marine.
Au palais Sciarra : le lever et le coucher du soleil.
A l'Académie de Saint-Luc : une marine.
Au musée du Capitole : trois paysages non désignés.

672. DUFRESNOY (Charles-Alphonse), peintre, né à Paris en 1611, mort à Villiers-le-Bel en 1665.

Dufresnoy vint à Rome à la fin de 1633 ou au commencement de 1634, et s'y lia avec Mignard; on les appelait les deux inséparables. Il resta vingt ans à Rome, fit quelques tableaux pour des amateurs italiens et français, et composa son poëme de la peinture. Après un séjour de vingt ans, Dufresnoy se rendit à Venise avec Mignard; il y fit une Vénus couchée, pour un seigneur vénitien, nommé Marc Paruta, et une Vierge à mi-corps. Il revint à Paris en 1656 [1].

673. WUIBERT ou WIBERT (Remy), peintre et graveur; on le croit né à Paris vers 1607. Elève de Vouet.

Wuibert paraît avoir passé presque toute sa vie à Rome, où il fut l'ami du Poussin, dont il a gravé d'une façon remarquable plusieurs compositions; il a gravé aussi d'après Raphaël, et plusieurs de ses estampes ont été faites d'après ses propres compositions [2]. Quelques-unes de ses gravures, faites à Rome, portent la date de 1635.

674. MIGNARD (Pierre), peintre (voir le n° 453).

Mignard vint en Italie en 1636 et y resta jusqu'en 1657. A son arrivée à Rome, il fit quelques portraits et appela ainsi l'attention du pape Urbain VIII qui se fit aussitôt peindre par Mignard. Il peignit ensuite pour Naples le portrait du duc de Guise, que les Napolitains révoltés attendaient [3].

A peu près dans le même temps, Mignard peignit le cardinal Barberini, puis, avec un grand succès, les deux cardinaux de Médicis, le cardinal d'Este, les chefs des quatre maisons de Rome (Colonna, Ursini, Sanelli, Conti), la signora Olympia, le prince Pamphile neveu du Pape, l'ambassadeur de France Henri d'Es-

[1] *Félibien. D'Argenville.*
[2] *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 130 et *Robert Dumesnil*, t. II, p. 10; Correspondance du Poussin; *Félibien; Florent le Comte.*
[3] Voir le n° 604.

tampes, commandeur de Valençay, l'ambassadeur de Malthe commandeur des Vieux, les commandeurs de Matalone et d'Elbena, et le pape Innocent X.

La réputation que Mignard avait acquise engagea le grand-maître de Malthe à l'appeler auprès de lui; il refusa et resta à Rome.

Après avoir peint le portrait du pape Innocent X, Mignard, cédant aux conseils du Poussin, renonça à faire des portraits et se livra dès lors à des ouvrages de composition. « Plusieurs églises furent ornées de peintures de M. Mignard, particulièrement celle de Saint-Charles-des-Quatre-Fontaines. Il y fit, pour le maître-autel, une Trinité; il peignit sur la muraille, et à l'huile, quelques saints, entre lesquels est un saint Charles Borromée, de grandeur naturelle, fort estimé, et, sur la porte, une Annonciation, à fresque. Il se plaisoit à cette manière, et cet ouvrage, ainsi que quantité d'autres, firent juger à quel degré il la porteroit. »

Il fit une Aurore, à fresque, chez M. Martino Longwi; — une sainte Famille, à l'huile, à Sainte-Marie-in-Campitelli; — un saint Antoine, à la sacristie du monastère de Saint-Antoine-des-Français; — saint Charles communiant les pestiférés, pour l'église de Saint-Charles-des-Catinari; mais Pietre de Cortone empêcha qu'on y plaçât ce tableau.

Mignard quitta Rome au printemps de 1654 et se rendit à Venise. En chemin, il peignit, à Rimini, le cardinal Sforze, archevêque de cette ville; à Modène, le premier peintre du duc[1], la princesse Isabelle d'Este, fille aînée du duc et depuis duchesse de Parme; la princesse Marie, sa sœur, qui se fit depuis carmélite.

A Venise, il étudia les maîtres et fit le portrait du sénateur Marco Paruta. Il revint ensuite à Rome et peignit le pape Alexandre VIII et la belle courtisane La Cocque, qui, par coquetterie, voulut que Mignard emportât son portrait en France. Mignard quitta l'Italie en 1657 pour revenir à Paris. Il était fort estimé à Rome et y avait formé un grand nombre d'élèves[2].

[1] Voir p. 296.

[2] *Monville,* Vie de Mignard; et Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint et de sculpt. — *Lalande,* t. IV, p. 292; *Deseine,* p. 629, 501, 704; *Titi,* p. 162, 270.

675. DELAFLEUR (Nicolas-Guill.), peintre de fleurs en miniature et graveur à l'eau-forte, né en Lorraine au commencement du XVIIe siècle, mort à Rome vers 1670.

Cet artiste, d'un grand mérite, composa et grava, à Rome, en 1638, une suite de fleurs en treize pièces, et en 1639 une autre suite de fleurs en douze pièces. Ces belles estampes eurent un grand succès, et plusieurs éditions en furent publiées dans les Pays-Bas et en Hollande [1].

676. COLIGNON (François), dessinateur et graveur, né à Nancy en 1621, mort en 1671. Élève de Callot.

En 1640, Colignon travaillait à Rome et y faisait en même temps le commerce des estampes. Il a beaucoup gravé d'après ses propres dessins. On cite particulièrement: l'estampe d'après Raphaël, représentant Attila mis en fuite: — les bâtiments de Rome sous le pontificat de Sixte-Quint: — le plan de la ville de Malthe avec les anciennes fortifications [2].

677. VOUILLEMONT (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Bar-sur-Aube vers 1622. Élève de Daniel Rabel.

Il a gravé plusieurs planches, tant à Paris qu'à Rome, où il fit un assez long séjour. En 1641, il a gravé à Rome: le Massacre des Innocents, d'après Raphaël, de deux compositions différentes, in-fol.; — en 1642, le pape Urbain VIII donnant la bénédiction (in-4°). — C'est sans doute à Rome qu'il a gravé, d'après Raphaël, les Pélerins d'Emmaüs (gr. in-fol.), le Parnasse (gr. in-fol.), une sainte Famille (gr. in-fol.); — d'après le Parmesan: la Vierge et l'enfant Jésus (in-fol.); — d'après l'Albane, les fiançailles de sainte Catherine (in-folio.) [3].

678. BELLY (Jacques), ou GIACOMO BELLI, graveur, né à Chartres vers 1603, mort probablement à Rome. Élève de Vouet.

Belly séjourna longtemps à Rome. On lui doit les 32 estampes représentant la galerie du palais Farnèse, à Rome, peinte par Anni-

1 *Robert Dumesnil*, t. IV, p. 11. — Delafleur se trouvait à Paris en 1644. (Voy. les Lettres du Poussin, entre autres celle du 30 mai 1644.)

2 *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 189.

3 *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 196.

bal et Augustin Carrache; elles ont été gravées à Rome et plusieurs sont datées de 1641 [1].

679. ANGUIER (Michel), sculpteur,
né à Eu en 1612, mort en 1686, le 11 juillet, à Paris. Élève de Guillain.

Michel Anguier resta à Rome de 1641 à 1651. « Il fit d'abord, sous la conduite du signor Alguardi, de grands bas-reliefs de dix pieds de haut qu'on voit à Sainte-Marie-Majeure. Il travailla aussi pour l'église de Saint-Pierre et pour les palais de quelques cardinaux dont on n'a pas conservé les noms [2]. » Le détail de tous ces ouvrages est ignoré; l'abbé Titi cite toutefois une partie des stucs qui sont à Saint-Jean-des-Florentins et qui représentent des jeunes gens dans des médaillons.

680. BARRIÈRE (Dominique), dessinateur et graveur à l'eau-forte,
né à Marseille vers 1615, mort à Rome en 1678.

Il se fixa de bonne heure à Rome où il grava d'après le Poussin, le Titien, le Cortone, le Dominiquin, Guill. Courtois, surtout d'après Claude Lorrain, et aussi d'après ses propres dessins. C'était un bon dessinateur et un excellent graveur à la pointe [3]. Il édita à Rome grand nombre de fêtes, de batailles, de marines, de statues antiques, de monuments de Rome et de la campagne romaine. M. Robert Dumesnil, (t. III, p. 42), décrit 202 estampes de ce maître [4].

681. COURTOIS (Guillaume), peintre d'histoire,
né en 1628, à Saint-Hippolyte, mort à Rome en 1679. Élève de Pietre de Cortone.

Guillaume Courtois vint de bonne heure à Rome; « il se mit sous la conduite de Pietre de Cortone et puisa dans cette école toute la finesse de son art. Ses tableaux se distinguèrent bientôt; les églises et les palais de Rome furent ornés de ses belles productions, et peu de peintres ont mieux traité l'histoire [5]. »

[1] *Robert Dumesnil*, t. IV, p. 2. — *Heineken* et *Mariette*.

[2] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. I, p. 437 et 453.

[3] « Falda et M. Barrière sont morts, et nous n'avons personne à Rome de cette force pour l'architecture et pour les paysages. » Lettre de Fr. Chapuys, prêtre de l'Oratoire, dans les Archives de l'art français, t. I, p. 157.

[4] Archives de l'art français, t. I, p. 152 et 157. — Voir aussi *Félibien* et *Mariette*, t. I, p. 73.

[5] *D'Argenville.*

Guillaume Courtois a peint le portrait du pape Alexandre VII, gravé par Colignon [1].

On voyait de lui : Au palais Altieri; les peintures de la chapelle; le tableau d'autel représentant une Vierge [2].

A Saint-André-du-Noviciat-des-Jésuites; le martyre de saint André, tableau du maître-autel [3].

A Saint-Jean-de-Latran, dans une chapelle; un tableau de saint Augustin; Dieu le Père; diverses figures à fresque [4].

A Saint-Laurent-in-Lucina; un tableau d'histoire dans une chapelle [5].

A Saint-Luc; quelques petites peintures [6].

A Saint-Marc, dans la nef, au-dessus des colonnes; deux peintures à fresque; — à la chapelle de saint Marc; un tableau représentant le pape, et diverses peintures [7].

A Sainte-Marthe, au maître-autel; notre Seigneur qui prêche, avec sainte Madeleine à ses pieds et sainte Marthe debout [8].

A Saint-Martin-des-Monts, à la voûte de la deuxième chapelle, à droite; le Père éternel [9].

A Sainte-Martine-des-Peintres, à la chapelle souterraine, à droite; des peintures [10].

A Sainte-Praxède, les peintures de la voûte d'une chapelle, et au milieu un Dieu le Père; — dans une autre chapelle, un tableau représentant le Christ mort [11].

A la galerie du palais Quirinal, la fameuse bataille de Josué, peinte par ordre du pape Alexandre VIII [12].

A la Trinité des Pèlerins; le tableau d'autel d'une chapelle où sont

1 *Heineken*. Cet auteur donne une longue liste des estampes gravées d'après les tableaux de ce maître.

2 *Deseine*, p. 257.

3 *Idem*, 625. *Titi*, 271.

4 *Deseine*, 762. *Titi*, 195.

5 *Titi*, 336.

6 *Idem*, 177.

7 *Deseine*, 234-35.

8 *Idem*, 262.

9 *Idem*, 588.

10 *Idem*, 542.

11 *Titi*, 222, et *d'Argenville*.

12 *Titi*, 277. *Deseine*, 617.

représentés saint Charles, saint Philippe-Neri et d'autres saints[1].
Guillaume a souvent aidé son frère dans ses grands travaux.

682. COURTOIS (Jacques), dit LE BOURGUIGNON, peintre de batailles, appelé en Italie, *il Padre Giacomo Cortese*, né à Saint-Hippolyte en 1622, mort à Rome en 1676, le 14 nov.[2].

Jacques Courtois vint à Milan en 1636, s'attacha à un officier français, suivit l'armée pendant trois ans et dessina tous les faits de guerre dont il fut témoin. Ensuite il alla à Bologne, s'y lia avec le Guide et l'Albane, et se fixa à Rome, où il devint l'ami de Pietre de Cortone et du Bamboche. Il peignit d'abord quelques tableaux d'histoire, entre autres le Miracle des cinq pains, au couvent de Sainte-Croix-en-Jérusalem, mais la vue de la bataille de Constantin décida sa vocation et il se fit peintre de batailles.

Le comte Carpeigne lui commanda quelques tableaux, dont la belle couleur, le grand style et la verve lui valurent une immense réputation. Il fut ensuite appelé à Florence, travailla pour le prince Mattia de Médicis, gouverneur de Sienne, et orna sa belle villa de Luppeggio. Après, il séjourna à Venise pendant un an ; le procurateur Sagredo lui fit représenter dans une galerie les grandes batailles de l'Écriture Sainte, qui furent peintes sur des cuirs dorés. Entré dans la Société de Jésus comme frère laïque, il peignit au couvent des Jésuites plusieurs tableaux et revint à Rome. Le grand-duc de Toscane voulant avoir le portrait du Bourguignon, il le fit venir à sa villa de Castello ; Courtois se peignit en habit de religieux et plaça dans le fond du tableau une admirable bataille. A son retour à Rome, il fit un dessin colorié pour la tribune du Jésus où devait être représenté Josué arrêtant le soleil ; il allait exécuter ce tableau avec son frère Guillaume, mais la mort l'en empêcha.

Il peignit à Rome : au Jésus, la vie de saint Ignace, le Massacre des Innocents, l'Adoration des Mages, une Résurrection ; — au collége romain, dans la chambre de la Congrégation, les Femmes illustres de l'Ancien-Testament ; — une immense quantité de

[1] *Deseine*, 474. — Voir sur cet artiste, *Mariette*, t. II, p. 20, et *Robert Dumesnil*, p. 211 du t. I.
[2] *Mariette*, t. II, p. 20.

batailles, dont on voit plusieurs encore dans divers palais de Rome [1].

683. COURTOIS (Jean-Baptiste), peintre.

J.-B. Courtois, frère des précédents, fut un peintre de talent. Capucin à Rome, il ne peignit jamais que pour les maisons de son ordre [2].

684. CHAPERON (Nicolas), dessinateur et graveur, né à Châteaudun en 1599. Élève de Vouet.

Cet habile graveur étant allé à Rome pour se perfectionner dans le dessin, y fit un assez long séjour, pendant lequel il grava, sur ses dessins, les peintures des loges du Vatican, gravures connues sous le nom de: la Bible de Raphaël. Cette suite de cinquante-quatre estampes parut à Rome en 1649 [3].

685. BARON (Jean), dit LE TOLOSANO, graveur, né à Toulouse en 1631.

«Établi à Rome, il a travaillé toute sa vie en cette ville; il a gravé le portrait et l'histoire. Ce qu'il a fait de plus considérable dans le premier genre, ce sont cinquante portraits des plus fameux maîtres italiens [4].»

686. GASCAR (Henri), peintre de portraits (voir le nº 37).

Ce peintre de mérite est l'auteur de plusieurs tableaux conservés encore à Rome où il paraît avoir passé la plus grande partie de sa vie [5].

687. CHATEAU ou CHASTEAU (Guillaume), graveur, né à Orléans, mort à Paris le 15 sept. 1683, à 49 ans.

Après avoir étudié à Rome, sous Greuter, et s'être perfectionné, «il débuta par graver les portraits des papes qui se succédèrent pendant son séjour, et fit encore pour eux quantité d'autres ouvrages. La curiosité le conduisit ensuite à Florence, à Parme, à Venise et à

[1] *D'Argenville.* Voy. aussi *Robert Dumesnil*, t. I, p. 199.

[2] *Robert Dumesnil*, t. I, p. 215.

[3] *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 94. — *Robert Dumesnil*, t. VI, p. 212. — *Mariette*, t. I, p. 354. — Voy. aussi sur les travaux de copies faites par Chaperon, à Rome, les Lettres du Poussin.

[4] *Heineken.* — *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 256. — *Mariette*, t. I, p. 71.

[5] *Siret*, Dictionnaire historique des peintres. — Gascar était de l'Académie, où il fut reçu en 1680.

Gènes, et les différents morceaux qu'on vit de lui, particulièrement dans ces deux dernières villes, où il resta plus longtems, lui acquirent beaucoup de réputation [1]. »

688. LEVIEUX (Reynaud), peintre, de Nîmes, vivait de 1630 à 1700.

Levieux a travaillé longtemps à Rome [2].

689. FARJAT (Benoît), graveur,
né à Lyon en 1646. Gravait encore à Rome en 1707. Élève de Guillaume Château.

« Il suivit son maître en Italie et le surpassa bientôt par une gravure plus large et plus moelleuse. S'étant fixé à Rome, Forjat épousa la fille du célèbre paysagiste Fr. Grimaldi, connu sous le nom du Bolognèse. Il a gravé un grand nombre d'estampes, fort estimées, d'après les plus fameux maîtres italiens; plusieurs portraits et sujets de thèses d'après L. David (peintre de Lugano) [3]. »

690. BAUDESSON (François), peintre de fleurs,
né à Troyes, mort à Rome en 1682, à 72 ans.

Baudesson, célèbre peintre de fleurs, a fait un long séjour à Rome [4].

691. ROULLET (Jean-Louis) graveur,
né à Arles en 1645, mort à Paris en 1699. Élève de J. Lenfant et de Fr. Poilly.

Roullet a séjourné à Rome pendant dix ans; il y a gravé : les Maries au tombeau, d'après A. Carrache; — le portrait d'Ascanius Philamarinus cardinalis archiepiscopus Neapolitanus, in-fol.; — le portrait d'Alexandre VIII, in-4° [5].

692. PINSON (Nicolas), NICOLO PINZONE, peintre,
né à Valence vers 1640. Élève de Pietre de Cortone.

On voit de lui à Saint-Louis-des-Français, à la chapelle du saint roi, sur l'autel du côté de l'évangile, des peintures représentant l'histoire de saint Louis [6].

[1] Mém. sur les membres de l'Acad. royale de peint. et de sculpt., t. I, p. 404.
[2] *Ph. de Chennevières-Pointel,* Peintres provinciaux de l'ancienne France, t. I, p. 87.
[3] *Huber* et *Rost,* t. VII, p. 327.
[4] *Mariette,* t. I, p. 80.
[5] *Stimmel.*
[6] *Deseine,* p. 330. — *Vasi,* 332. — *Ph. de Chennevières,* Peintres provinciaux, t. I.

693. **BAUDET** (Étienne), graveur, né à Blois vers 1620, mort à Paris en 1691.

Baudet alla étudier à Rome, et « étant parvenu au point de perfection où il pouvoit arriver, il fut choisi par les seigneurs de la maison Falconieri pour graver quatre fameux tableaux de l'Albane qui étoient dans leur palais, et il s'en acquitta avec tout le succès possible [1]; ce grand ouvrage achevé, il ne tarda guère à revenir en France [2]. »

694. **VERNANSAL** (Louis-Guy de), peintre (voir le nº 626).

On voit de ce peintre, à Notre-Dame-des-Miracles, à la chapelle près de la sacristie, deux tableaux de la Madeleine [3].

695. **CHAMPAGNE** (Jean), architecte et sculpteur, (Giovanni Sciampagna, Monsù Giovanni Francese, Monsù Giovanni Sciampagna Francese), vivait à Rome dans la seconde moitié du xviie siècle.

« Le maître-autel de la Trinité du Mont a été rebâti depuis peu, de l'architecture du sieur Jean Champagne, François, qui y a fait de stuc le mystère de la Sainte-Trinité entouré d'Anges, et aux côtés, saint Louis et saint François de Paul aussi de stuc.

« Derrière est le chœur de jour des religieux... aux deux côtés duquel il y a deux petites chapelles nouvellement bâties, de l'architecture du même Champagne [4]. »

A Saint-André-du-Noviciat-des-Jésuites, sur la porte, Jean Champagne a sculpté les deux anges qui soutiennent un écriteau [5]. Il a fait aussi à l'église du Jésus deux statues en stuc [6].

696. **THÉODON** (Jean-Baptiste), sculpteur, mort à Paris le 18 janvier 1713.

Théodon a passé presque toute sa vie à Rome. Il fit d'abord la statue de Saint-Jean-de-Latran; son modèle l'emporta dans un concours où se trouvait le Bernin entre autres adversaires. Il fit ensuite

[1] On lit sur chaque planche : Stef. Baudet gallus sculp. Romæ, 1672. Ces quatre tableaux de l'Albane ont été acquis par Louis XIV et sont au Louvre; les planches de Baudet sont encore à la chalcographie romaine (Note des éditeurs du Mariette).

[2] *Mariette*, t. I, 82-84.

[3] *Deseine*, p. 26.

[4] *Idem*, p. 86, 87.

[5] *Idem*, p. 625, et *Titi*.

[6] Cochin parle d'un bas-relief qui se trouve à Padoue et qui est l'œuvre de *Campagna*; serait-ce le même qne Jean Champagne?

un autel aux Carmes déchaussés et devint sculpteur de la fabrique de Saint-Pierre. Les Jésuites, voulant décorer l'autel de saint Ignace, à l'église du Jésus, de deux groupes de cinq figures chacun, mirent ces deux ouvrages au concours. Les vainqueurs furent deux Français, Théodon et Legros. Leurs ouvrages sont placés au rang des chefs-d'œuvre de la Rome moderne. Le groupe de Théodon représente la Foi qui foudroie les monstres de l'idolâtrie exprimés par une figure humaine terminée en serpent, près de laquelle le roi de Bungo, au Japon, se soumet à la Foi.

Le tombeau de la reine Christine, à Saint-Pierre, est orné d'un bas-relief de Théodon, qui lui fut commandé par le pape Innocent XII; ce bas-relief représente l'abjuration de la reine; au-dessus, est un grand médaillon de bronze avec le buste de Christine.

A l'Oratoire-du-Mont-de-Piété, un bas-relief de marbre blanc sur lequel est représenté un sujet de l'histoire de Joseph (soit Joseph prêtant du blé aux Égyptiens pendant la famine, selon Deseine, soit Joseph recevant ses frères accusés du vol d'une coupe d'or, selon d'Argenville)[1].

A la chapelle des fonts, à Saint-Pierre, les ornements de bronze doré que le pape Innocent XII fit mettre à l'urne de porphyre que l'on dit avoir été le tombeau de l'empereur Othon II; cet ornement est terminé par deux petites statues représentant Notre-Seigneur baptisé par saint Jean.

A Sainte-Marie-in-Trastevere, au-dessus du portique, la statue de saint Calixte[2].

697. LEGROS (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1656, mort en 1719, à Rome, le 3 mai. Élève de son père Pierre Legros et de Lepautre.

Pierre Legros, ayant obtenu le grand prix en 1677, alla à Rome pour y étudier, et ne put se résoudre à quitter cette ville. « Il se fixa donc à Rome et s'y distingua par cette infinité de beaux morceaux qu'on y admire[3]. »

On voit de cet artiste : Dans l'église du Jésus, à la chapelle de

[1] *Francesco de' Ficoroni* dit que le bas-relief représente Joseph donnant du blé à ses frères. (Le Singolarità di Roma Moderna.)

[2] *D'Argenville, Watelet, l'abbé Dubos, Deseine*, p. 1053 et 480, *Lalande*, t. III, p. 449 et t. V, p. 504.

[3] *Mariette.* — Voir aussi *Fr. Blondel*, Architecture françoise, t. III, p. 14.

saint Ignace, sur l'autel, le groupe de saint Ignace avec trois Anges, en argent, de 9 pieds de haut; la croix de la chasuble du saint est toute bordée de pierres précieuses; la statue est élevée sur un piédestal en forme de pyramide et composé de marbres précieux liés par des bronzes dorés. — Sur l'autel, du côté de l'épître, le groupe de la Religion qui foule aux pieds l'Hérésie, (en marbre blanc de Carrare); l'Hérésie est sous l'emblème d'un homme qui tient un serpent et d'une femme décrépite; l'un et l'autre sont culbutés par la Religion et l'aspect de la Croix; un Ange déchire les mauvais livres [1]. Legros obtint au concours l'exécution de son groupe; il était si jeune alors qu'il paraissait extraordinaire de le voir entrer en lutte contre des artistes de réputation; mais les Jésuites l'engagèrent à faire ses modèles en secret et à les envoyer encaissés comme s'ils arrivaient de Gênes; au jour du jugement, les modèles de Legros eurent le prix à l'unanimité, et l'on apprit seulement alors de qui ils étaient [2]; aussi Deseine, en parlant de leur auteur, dit-il: « Legros, illustre sculpteur françois qui, dès sa jeunesse, est parvenu à la perfection de l'art, où les autres ont peine d'arriver à la fin de leur vie. » — Dans l'église du Jésus, à la chapelle de la Croix, on voit aussi un bas-relief et deux figures en stuc (non déterminés), qui sont au frontispice.

A Saint-André-du-Noviciat-des-Jésuites; la statue de Stanislas Kotska, (gravée par J.-C. Allet, in-folio). « C'est un jeune homme mourant sur son lit, la tête appuyée sur des oreillers, tenant le crucifix et son chapelet d'une main, et de l'autre un petit tableau de la Vierge; la tête et les pieds du saint sont exécutés en marbre blanc; son habit est en marbre noir, et la draperie en est bien traitée; le lit et les oreillers sont de marbre jaune [3]. »

A Sainte-Apollinaire (troisième chapelle à droite); la statue en marbre blanc de saint François-Xavier; le saint est debout et regarde un crucifix qu'il tient des deux mains [4].

A Saint-Ignace; le bas-relief de Saint-Louis-de-Gonzague, représenté enlevé au ciel par des anges. Guillaume Coustou travailla sous

[1] *Deseine*, p. 247-8. — *Lalande*, t. V, p. 170. — *Vasi*, p. 57.
[2] *Watelet*.
[3] *Lalande*, t. IV, p. 287.
[4] *Idem*, t. V, p. 21; *Vasi*, p. 336.

la conduite et d'après le modèle de Legros à ce bas-relief [1]. Au fond de l'église est le tombeau de Grégoire XV; la figure du pape, celle de l'Abondance et de la Religion sont seules de Legros; le reste du mausolée a été exécuté sur ses dessins. Les deux Renommées qui sont au-dessus sont de Monnot [2].

A Saint-Jacques-des-Incurables; un grand bas-relief de marbre, dans la seconde chapelle à droite, sur l'autel; il représente saint François de Paul, sur un nuage, invoquant la sainte Vierge, dont le portrait lui est apporté par des anges; il paraît lui demander la guérison d'une foule de malades que l'on voit au-dessous [3].

A Saint-Jean-de-Latran; deux statues colossales en marbre blanc de saint Thomas et de saint Barthélemy. Le Saint-Barthélemy est une des plus belles œuvres de Le Gros: le saint tient le couteau avec lequel il a été écorché, et il a sa peau dans un pan de sa robe, ce que l'artiste aurait peut-être dû éviter, puisque le saint est représenté sans être écorché [4]. — Dans cette même église, le mausolée du cardinal Jérôme Casanata. Il est couché sur son sarcophage et a les mains jointes; il y a derrière lui trois génies qui lèvent un grand rideau [5].

A Saint-Jérôme-de-la-Charité; la statue de saint Philippe de Néri et les sculptures de la chapelle de l'avocat Antamoro.

A Sainte-Marie-Majeure; la statue en bronze de saint Dominique [6], et un bas-relief de bronze au tombeau du pape Pie IV.

A Sainte-Marie-de-la-Minerve, à la Bibliothèque; la statue en marbre du cardinal Jérôme Casanata, fondateur de la Bibliothèque [7].

Au Mont-de-Piété, à l'oratoire; un bas-relief en marbre blanc, représentant Tobie écrivant, selon Francesco de' Ficoroni [8], ou Tobie le père prêtant dix talents à Gabelus, selon Deseine, qui ajoute que le bas-relief fut placé en 1705 [9].

A Saint-Pierre; la statue colossale, en marbre, de saint Dominique,

[1] *Mariette*, t. II, p. 22.
[2] *Lalande*, t. V, p. 150.
[3] *Idem*, t. IV, p. 604.
[4] *Idem*, t. IV, p. 191.
[5] *Idem*, t. IV, p. 198. — *Deseine*, p. 762.
[6] *Deseine*, p. 681.
[7] *Lalande*, t. V, p. 159. — *Deseine*, p. 278. — *Vasi*, p. 324.
[8] Le Singularità di Roma moderna.
[9] *Deseine*, p. 480.

regardée comme un des chefs-d'œuvre de cette basilique, bien qu'on reproche à la tête, d'être un peu petite [1].

A Saint-Pierre-aux-liens; le tombeau du cardinal Aldobrandini [2].

A l'église des Saints-Apôtres; la Foi et la Dévotion tenant un chapelet, en stuc.

En dehors de Rome, Legros a fait : pour la cathédrale de Foligno, la statue d'argent de saint Félicien, évêque et patron de la ville.

Au Mont-Cassin, la statue en marbre du pape Grégoire II.

A Turin, les deux statues de sainte Thérèse et de sainte Christine. « Il y a dans l'église des Carmélites de Turin, dit Cochin, deux très-belles figures de M. Le Gros, dont l'une, qui représente une sainte Thérèse debout dans l'extase, est si supérieure à l'autre, qu'on auroit peine à les croire de la même main, s'il étoit possible d'en douter. Elle est drapée du plus grand goût; la tête est belle et bien expressive; les mains sont belles; bien de chair et d'un beau choix; la jambe ployée est trop longue [3]. »

698. LENOTRE (André), architecte et dessinat. des jardins du roi (voir le nº 120).

Les jardins français ou gothiques, comme on disait jadis, furent toujours très-célèbres. Le Nôtre agrandit et développa l'ancien système français sans rien emprunter aux jardins italiens. Tout au contraire, après avoir dessiné tous ses jardins de France, en 1678, il se rendit à Rome où il fit les célèbres jardins de la villa Ludovisi, que l'on regarde comme les plus beaux de Rome [4], ceux de la villa Pamphili, du Quirinal, du Vatican et de la villa Albani. Ce n'est pas seulement en Italie, mais sur toute l'Europe que l'influence de Le Nôtre s'est fait sentir; partout, en effet, on a dessiné des jardins d'après ses idées et à l'imitation de ceux de Versailles [5].

« En 1678, Louis XIV envoya Le Nôtre en Italie pour se perfec-

[1] *Lalande*, t. III, p. 445, 460. — *Deseine*, p. 1043.

[2] *Lalande*, t. IV, p. 256.

[3] *Cochin*, Voyage d'Italie, t. I, p. 6.

[4] On y voit un labyrinthe, des bassins, des jets d'eau, de grandes allées et beaucoup de statues (*Lalande*, t. IV, p. 363).

[5] Souvenirs d'un sexagénaire, t. III, p. 297. Si l'on en croit Percier et Fontaine, Le Nôtre ne serait pas l'auteur de ces jardins dus, au contraire, à l'Algarde. — Voy. Choix des plus célèbres maisons de plaisance de Rome et de ses environs, 1824, in-fol., p. 13.

tionner; loin de trouver quelque chose de supérieur, Le Nôtre y laissa des modèles de son invention que l'on imite encore[1]. »

699. BLONDEAU (Jacques), peintre et graveur, né à Langres vers 1639.

« Il a beaucoup gravé à Rome d'après plusieurs maîtres italiens, surtout d'après Pietre de Cortone. Il a gravé aussi beaucoup de portraits à Rome : on cite ceux du cardinal Fr.-Laur. Brancati, 1681; du cardinal Fortuna Caraffa, 1686; du cardinal Maximilien Gandolfi, 1686; du cardinal Opitius Pallavicini; du général Énée de Caprara; de René d'Este, duc de Modène; de Jean-Georges III, électeur de Saxe; du roi de Pologne Jean Sobieski, in-fol; du cardinal Bichi, d'après le Bourguignon. Blondeau a exécuté une partie des peintures de P. de Cortone au palais Pitti, à Florence[2]. »

700. ADAM, le père[3], sculpteur.

Adam, sculpteur lorrain, a fait l'une des quatre statues, celle du Gange, à la fontaine de la place Navone[4]. L'abbé Titi nous apprend qu'il exécuta aussi une statue dans l'église de Sainte-Pudentienne. A la chapelle Corsini, à Saint-Jean-de-Latran, Adam a fait aussi des bas-reliefs que Vasi (p. 167) ne désigne pas.

701. FRANÇOIS-NICOLAS LORRAIN (Francesco Nicolaï Lorenese ou Monsù Nicolaï Lorenese), peintre.

Ce peintre a fait, pour l'église Saint-Nicolas des Lorrains, le tableau du maître-autel représentant saint Nicolas qui bénit trois enfants, et un tableau de sainte Catherine[5]; — dans l'église Saint-Antoine de Padoue des Portugais, un tableau représentant la nativité de ce saint. Nicolas Lorrain avait fait aussi des tableaux pour l'église Sainte-Marie-de-la-Victoire et pour celle de Saint-André des Écossais[6].

Ce François-Nicolas Lorrain est-il le même que Nicolas de Bar, peintre qui habita Rome toute sa vie, et qui y fut connu sous le

[1] *Lalande,* t. I, p. 308.
[2] *Huber* et *Rost,* t. VII, p. 304.
[3] Le père de Lambert Sigisbert et de Nicolas Sébastien.
[4] *Baldinucci,* dans la Vie du Bernin, et *Vasi,* p. 340.
[5] *Deseine,* p. 396, et *Titi,* p. 380.
[6] *Titi,* p. 265, 302 et 369.

nom de *signor Nicoletto?* Celui-ci excellait à peindre les Vierges et eut une très-grande réputation [1].

702. MAILLE (Michel), dit LE BOURGUIGNON, sculpteur.
(Monsù Michele Borgognone; Michele Maglia Borgognone,) vivait à Rome vers la fin du XVIIe siècle.

On voyait de lui : A Sainte-Marie-d'Araceli, la statue en marbre de saint Pierre d'Alcantara, et les autres sculptures de la chapelle de Angelis [2].

A Sainte-Marie-in-Trastevere, la statue de saint Corneille, au dessus du portique [3].

A l'église de la Minerve, la statue de la Religion au tombeau du cardinal Bonelli [4].

A l'église de Jésus-Maria, quelques-unes des figures de relief, en marbre blanc, sur les confessionnaux qui sont entre les chapelles. — Un tombeau en marbre. — Trois statues de stuc et les ornements en stuc de la voûte, du côté gauche en entrant [5].

A Sainte-Marie-in-Campitelli, les stucs d'une chapelle [6].

A l'église de Saint Marcel, les saints en stuc des côtés du maître-autel [7].

A Saint-Jean des Florentins, à la chapelle principale, des médaillons et des ornements en stuc, et un saint Jean en stuc [8].

A l'église des PP. de Saint-Philippe de Neri, la statue de saint Philippe de Neri, placée devant la chaire du prédicateur [9].

703. MAGNY (Nicolas), peintre, né en Artois, vivait à Rome à la fin du XVIIe siècle.

Il a peint pour la chapelle de saint Raymond, à Sainte-Marie-de-la-Minerve, un tableau de saint Raymond [10].

1 Biographie universelle, au supplément. — Voir aussi le Livre des peintres et graveurs par l'abbé de Marolles; nouvelle édition publiée par M. G. Duplessis dans la bibliothèque elzévirienne.

2 *Deseine*, p. 533. *Vasi*, p. 106. *Titi*, p. 167.

3 *Lalande*, t. V, p. 504.

4 *Titi*, p. 139.

5 *Deseine*, p. 32. *Titi*, p. 351.

6 *Titi*, p. 162.

7 *Idem*, p. 292.

8 *Idem*, p. 395.

9 *Deseine*, p. 379.

10 *Titi*. — *Deseine*, p. 281.

704. LE PÈRE COME, jésuite Bourguignon, peintre de batailles.

Il a peint à Saint-Marc plusieurs batailles, au-dessus des portes latérales [1].

705. CRÉTEL ou CRÈTEY (André), peintre d'histoire, Français.

On voit de lui à N.-D.-des-Miracles, à une chapelle, un tableau représentant le crucifix [2].

706. MONSÙ DACI, DANIELLE DACI, peintre français.

A Saint-Denis, à la première chapelle à droite, est un petit tableau de Daci représentant la Vierge et différents saints [3].

707. CLAUDE, sculpteur français.

Claude a exécuté, sous la direction du Bernin, l'une des quatre statues gigantesques de la fontaine de la place Navone [4].

708. BASILE (Basilio Francese), peintre.

Basile, contemporain de Pandolfo Titi, peignit un tableau de saint Nicolas dans une chapelle de l'église du Jésus [5].

709. ALLET (Jean-Charles), graveur,
né à Paris vers 1668. On croit qu'il est mort à Rome.

Ce graveur, qui a cherché à imiter C. Bloemaert, sans arriver à atteindre son modèle, a travaillé presque toute sa vie en Italie. Il a gravé des portraits et divers sujets de dévotion et d'histoire sainte. Parmi ses portraits, nous citerons ceux: du duc de Mantoue, Ferdinand-Charles de Gonzague, d'après Ant. Lesma, in-4°; du pape Alexandre VIII, 1695, in-folio; d'André Pozzo, jésuite et architecte, 1712, in-folio [6].

1 *Titi*, p. 157.
2 *Deseine*, p. 27 et *Nagler*.
3 *Titi*, p. 259.
4 *Titi*, p. 111.
5 *Titi*, Ammaestramento, p. 350.
6 *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 354. — *Heineken*, Dictionnaire des artistes.

710. MONNOT (Étienne), sculpteur,
né à Besançon. Travaillait à Rome à la fin du XVIIe siècle.

Monnot se forma en Italie et travailla quelque temps à Rome. Il y exécuta, selon les indications de Maratti, le magnifique mausolée d'Innocent XI, à Saint-Pierre.

« Le tombeau est porté sur deux lions de bronze; la Justice (ou la Force) et la Religion y sont représentées en marbre; elles ont de l'expression ainsi que la figure du pape. Le bas-relief qui est sur le piédestal représente la levée du siége de Vienne par les Turcs, qu'on attribue en partie aux prières du saint Père [1]. »

Monnot a fait aussi, à Notre-Dame-du-Peuple, quelques statues, dans une chapelle [2].

711. MONNOT (Pierre), sculpteur, fils du précédent (voir le n° 66),
né à Besançon en 1658, mort à Rome en 1733, à 70 ans.

Il a exécuté à Rome, à Saint-Jean-de-Latran, les statues colossales en marbre blanc de saint Pierre et de saint Paul.

712. RIVALZ (Antoine), peintre d'histoire,
né à Toulouse en 1667, y mourut en 1735. Élève de son père Jean-Pierre Rivalz.

« Rivalz alla de bonne heure à Rome; après quelques années de séjour, animé par ses progrès, Rivalz eut le courage de travailler au concours pour les prix de l'Académie de Saint-Luc (vers 1706). Il prit pour sujet la Chute des Anges, idée vaste et bien digne de l'étendue de son génie et de ses connaissances. Une victoire complète le fit couronner au Capitole: il reçut le premier prix des mains du cardinal Albani, depuis Clément XI [3]. »

En 1700, il composa et grava à Rome une estampe représentant une allégorie à la mémoire du Poussin [4]. Rivalz revint à Toulouse peu de temps avant la mort de son père [5].

[1] *Lalande*, t. III, p. 479. *Vasi*, p. 536. — Ce tombeau est reproduit dans *Bonnami*, Histor. templi Vaticani, tab. 39.
[2] *Deseine*, p. 18.
[3] *D'Argenville*.
[4] *Robert Dumesnil*, t. I, p. 274.
[5] *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 11. — Voir sur les Rivalz, le Mercure de juin 1736.

713. DULIN (Pierre), peintre d'histoire,
né à Paris le 17 sept. 1669, mort le 28 janv. 1748. Élève de Boulogne aîné.

On voit de lui, aux Dominicains de Rome, un tableau d'autel représentant saint Thomas d'Aquin à genoux, offrant à la sainte Vierge son livre de la Somme théologique (1700)[1].

714. VILLERME ou VILLIERME, sculpteur aux Gobelins,
né à Saint-Claude, mort à Rome en 1720 ou 1723, âgé d'environ 60 ans.

Villerme, après s'être installé à Rome, se consacra, par un esprit de piété et d'humilité, à ne faire que des crucifix. «Les crucifix d'ivoire de Villerme sont admirables; le marquis Palavicini en avait quantité dont il avait orné une petite galerie[2]. »

715. RAOUX (Jean), peintre (voir le nº 112).

Raoux a beaucoup travaillé en Italie; il séjourna d'abord à Rome, où il arriva en 1704, et ensuite à Venise. Il rentra à Paris en 1714[3].

716. GADOIS, musicien.

« J'avois pour compagnon dans ce voyage un religieux françois du couvent de la Minerve, nommé Gadois. Il étoit d'Orléans, et, au jugement même des plus habiles maîtres de musique d'Italie, le plus savant compositeur qu'il y eût à Rome. Il y auroit été extrêmement employé s'il avoit voulu se gêner un peu plus. Il avoit inventé une gamme et de nouveaux caractères qu'il expliquoit avec une netteté merveilleuse (1707)[4]. »

717. GAILLARD (Bernardin), peintre.

Il a peint à fresque, à Sainte-Marie-Transpontine, à la quatrième chapelle, les mystères de la passion de notre Seigneur[5].

718. BAILLON (Jean), sculpteur.

On voit de lui, à Saint-Jean-de-Latran, une statue de saint Philippe[6].

[1] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et sculpt., t. II, p. 250.
[2] *Mariette.*
[3] *Papillon de La Ferté*, t. II, p. 595.
[4] Voyage du *P. Labat* en Espagne et en Italie. Paris 1730.
[5] *Deseine*, p. 971.
[6] *Idem*, p. 751.

719. ALEXANDRE, peintre, Français de nation [1].

Il a fait les peintures de la voûte de la seconde chapelle de Sainte-Marie-Transpontine [2].

720. DELAPORTE (Jacques), architecte.

Le remarquable portail de l'église de Saint-Louis-des-Français est l'œuvre de cet artiste [3].

721. HUVET, peintre.

Deseine [4] dit qu'il y avait, au palais Justiniani, une Annonciation de la sainte Vierge de Huvet, peintre français fort estimé.

722. MARCEL, mosaïste, Provençal.

On voyait de lui, au palais Borghèse, un Orphée, en mosaïque; — le portrait du pape Paul V; — à Saint-Pierre, au milieu des voûtes vers la porte, les armes de Paul V, également en mosaïque [5].

723. VANLOO (Jean-Baptiste) (voir le nº 291).

Vanloo a peint pour l'église de Sainte-Marie della Scala, une Flagellation, qui a été gravée par le comte de Caylus (1714-18).

724. MANGLARD (Adrien), peintre de marines,
né à Lyon le 10 mars 1695, mort à Rome le 1er août 1760. Élève de Van der Cabel, Flamand établi à Lyon.

Manglard a beaucoup travaillé à Rome, où il vivait en philosophe un peu cynique, logé par le marquis Gabbrielli, dans son palais de Monte Giordano [6]. On voit encore à Rome, aux palais Doria, Ruspoli, plusieurs œuvres de ce peintre, qui a gravé en

[1] C'est incontestablement Alexandre UBELESQUI, peintre d'histoire, né à Paris, reçu à l'Académie le 30 janvier 1682, mort à 69 ans le 21 avril 1718. En 1672, Alexandre UBELESKI, comme l'appellent les registres de l'Académie, obtint le grand prix de peinture.

[2] *Deseine*, p. 971.

[3] *Idem*, p. 327.

[4] P. 318.

[5] *Deseine*, p. 63, 1017. Ces six derniers artistes nous sont absolument inconnus; ils sont antérieurs à 1713, date du livre de Deseine.

[6] *Mariette*. — *Helle* et *Remy*, Catalogue de la collection de Manglard, in-12, 1762.

1753 et 1754 un grand nombre d'estampes d'après ses compositions [1].

725 BOUCHARDON (Edme), sculpteur (voir le nº 144).

Bouchardon resta à Rome dix ans, de 1722 à la fin de 1732. Il y fit les bustes : du pape Clément XII, terminé en 1731 et payé 2,500 livres; du baron Stock; de M. de Gordon, gentilhomme du fils du roi d'Angleterre; de la duchesse de Buckingham, sœur du roi d'Angleterre; un buste du pape pour le cardinal Albane; plusieurs bustes de cardinaux et de personnages anglais. Il était déjà compté au nombre des habiles maîtres de l'Italie et était chargé d'exécuter le mausolée de Clément XI, lorsque les ordres du roi le firent revenir à Paris [2].

726. ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur,
né à Nancy le 10 février 1700, mort à Paris le 13 mai 1759.

L.-S. Adam séjourna à Rome, de la fin de 1723 à 1733. Clément XII, faisant faire à une chapelle de Saint-Jean-de-Latran diverses sculptures et des tombeaux pour sa famille, chargea L.-S. Adam d'exécuter un bas-relief en marbre représentant la sainte Vierge apparaissant à saint André Corcini afin de lui faire accepter l'épiscopat qu'il refusait. Cet ouvrage fut très-goûté et lui ouvrit les portes de l'académie de Saint-Luc, en 1732. Il allait faire la grande fontaine de Trevi, pour laquelle son modèle avait obtenu le prix dans un concours [3], lorsque le gouvernement français le rappela [4].

727. NATOIRE (Charles-Joseph), peintre, né à Nîmes le 3 mars 1700,
mort à Castel Gandolfo près de Rome le 29 août 1777. Élève de Lemoine.

1725. L'académie de Saint-Luc ayant proposé à ses élèves pour sujet de prix : Moïse apportant aux Israélites les livres de la Loi, le prix fut décerné à Ch. Natoire, pensionnaire du roi. « Le premier prix remporté par un François dans le sein de l'Italie fait beaucoup d'honneur à notre nation [5]. » Plus tard, pendant qu'il était directeur

[1] *Robert Dumesnil*, t. II, p. 234, en donne la liste.

[2] *Caylus*, Vie de Bouchardon, 1762. — *Carnandet*, Notice historique sur Bouchardon, suivie de quelques lettres de ce statuaire, broch. in-8º, 1855, Techener.

[3] Voy. aussi *Carnandet*, Notice sur Bouchardon, p.33.

[4] *D'Argenville*.

[5] *Mercure*, 1726, p. 1650-51.

de l'Académie (1751), Natoire peignit la voûte principale de Saint-Louis-des-Français [1].

728. LESTACHE ou LESTAGE (Pierre), sculpteur.

Lestage, sculpteur français, travaillait à Rome en 1725; il y restaurait des antiques et fit quatre statues dans les niches de la façade de Saint-Louis-des-Français [2].

729. TRÉMOLLIÈRE (Pierre-Charles), peintre,
né en 1703, à Chollet, mort le 11 mai 1739. Élève de J.-B. Vanloo.

Trémollière alla à Rome en 1726, et fut chargé de faire la copie, d'après le Vanius, d'un tableau représentant la Chute de Simon le Magicien; l'original, placé sur un des autels de Saint-Pierre, étant peint à l'huile sur le mur, commençait à dépérir, et il s'agissait de le mettre en mosaïque. Cette très-belle copie a été placée à Sainte-Marie-des-Anges. Trémollière revint à Paris en 1734 [3].

730. SLODTZ (René-Michel ou Michel-Ange), sculpteur,
né à Paris le 29 septembre 1705, mort à Paris le 26 octobre 1764.

Slodtz résida dix-sept ans à Rome, de 1730 à 1747, et selon l'expression de Patte, il fit l'ornement de cette ville pendant son séjour. Quoique jeune et étranger, il fut choisi au concours pour sculpter la statue de saint Bruno, une des meilleures statues modernes qui sont dans Saint-Pierre; le saint est représenté dans l'instant qu'il refuse la mitre qui lui est apportée par un ange [4]. Il éleva ensuite, dans l'église de Saint-Jean-des-Florentins, le tombeau du marquis Capponi. Le mausolée est soutenu sur un socle où est gravée l'inscription, et sur lequel est posé un sarcophage. Une femme, appuyée sur ce tombeau, tient d'une main un livre; elle a un agneau couché à ses pieds. Le portrait du marquis est dans un médaillon porté par deux génies [5].

A Saint-Louis-des-Français, Slodtz fit le bas-relief du tombeau

[1] *Lalande*, t. V, p. 125. — *Vasi*, 330.
[2] *Nagler*. — *Vasi*, 329.
[3] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p. 446. — *Lalande*, t. IV, p. 308. — *Vasi*, p. 239.
[4] *Lalande*, t. III, p. 445. — Cette statue est en marbre et a 14 pieds de haut. (*Fr. Blondel*, Architecture françoise, t. IV, p. 32.)
[5] *Lalande*, t. V, p. 9. — *Vasi*, p. 505.

et le buste de Wleughels. — A Sainte-Marie della Scala, à la chapelle de sainte Thérèse[1], il exécuta un bas-relief en forme de médaillon[2].

731. SUBLEYRAS (Pierre), peintre,

né à Uzès en 1699, mort à Rome en 1749. Élève d'Antoine Rivalz.

Subleyras a passé toute sa vie à Rome, où il s'est fait, dit Mariette, un honneur infini. Il y arriva en 1728. Chargé par les chanoines d'Asti, en Piémont, de faire un grand tableau, il peignit N.-S. chez Simon le Pharisien. Ce morceau, terminé avec soin, fit sa réputation; il fut admis aux Académies de Saint-Luc[3] et des Arcades. On le chargea ensuite de faire un tableau pour Saint-Pierre. Il représenta saint Basile célébrant les saints Mystères et refusant les dons de l'empereur Valens, qui tombe évanoui dans les bras de ses gardes[4]. Ce tableau, achevé à la fin de 1745 et dont on admira l'ordonnance et la couleur, fut aussitôt exécuté en mosaïque. C'était la première fois qu'on faisait cet honneur à un artiste vivant. Subleyras en était digne, et son œuvre était digne aussi de soutenir la gloire de notre école.

Subleyras eut dès lors une réputation immense. Le pape Benoît XIV[5], les cardinaux, les princes de Rome se firent faire leurs portraits.

On a de lui, outre le portrait de Benoît XIV, ceux du cardinal Valenti Gonzague et de plusieurs grands personnages. Le pape lui commanda l'Extase de sainte Camille, le Mariage de sainte Catherine de Ricci avec l'enfant Jésus, et plaça ces tableaux dans son appartement. Il fit pour Milan, un saint Jérôme pour les Pères appelés I Girolomini di Milano; pour Pérouse, deux tableaux d'autel;

[1] *Lalande*, t. V, p. 509, ne désigne pas le sujet de ce bas-relief, mais *Vasi*, p. 451, nous dit qu'il y a dans cette chapelle deux bas-reliefs et que celui qui représente la sainte est de Ph. Valle; l'autre est donc celui de Slodtz, mais il ne le désigne pas.

[2] Notice sur Slodtz, par Castilhon, dans le Nécrologe de 1766, rédigée d'après la Lettre de Cochin aux auteurs de la Gazette littéraire, imprimée à Paris, chez Jombert, 1765.

[3] Il donna à l'Académie de Saint-Luc, pour morceau de réception l'esquisse de ce tableau. (L'*abbé Fontenai.*)

[4] Vasi en donne une autre description. Valens entendant la messe célébrée par saint Basile s'évanouit en voyant avec quelle majesté et quelle dévotion celui-ci célèbre le divin sacrifice.

[5] Le portrait de Benoît XIV, peint en 1740, est au Musée de Versailles.

l'un représente saint Benoît ressuscitant un enfant, et l'autre Théodose aux pieds de saint Ambroise[1]. Il peignit encore, pour le marquis Pietro-Emilio Cavaliere Sgariglia d'Ascoli, une Annonciation de la Vierge[2].

732. VERNET (Claude-Joseph), peintre de marines (voir le n° 116).

« Ce n'est pas un éloge de Vernet que j'ai l'honneur de vous adresser, ce sont seulement quelques faits épars de la vie de cet homme célèbre, recueillis dans l'intimité de sa société, seul hommage que je puisse rendre à l'amitié dont il m'honorait... Vernet, arrivé à Rome (vers 1732, à dix-huit ans), faisait des dessins qu'il vendait fort mal. Des dessins de marine ne peuvent en général être bien appréciés que par des connaisseurs... Vernet essaya de peindre de petites marines; longtemps il se crut très-heureux de trouver à les placer pour un sequin ou deux. Son père ne lui envoyait plus d'argent, et Vernet, gagnant à peine de quoi vivre, allait rejoindre sa patrie, lorsqu'on lui conseilla de se présenter avec deux jolies petites marines chez un cardinal qui aimait les arts. Vernet, repoussé par le suisse du cardinal, se retirait tristement sans avoir pu parvenir à le voir, lorsqu'un ami qui le rencontra lui apprit que l'on ne parvenait à parler à un prince de l'Église que comme aux autres. Il retourna chez Son Éminence, donna la *bona mana* à ses gens, et fut introduit. Le cardinal regarda les tableaux, lui en donna le prix, et notre jeune peintre fut fort étonné lorsqu'il l'entendit ordonner de lui compter quatre louis. Le cardinal encouragea Vernet par tout ce qu'il ajouta d'éloges à sa munificence et fit sa réputation. Je regrette, surtout à ce titre, de n'avoir pas retenu le nom d'un homme sans lequel peut-être Vernet eût été obligé de quitter un art qu'il a tant illustré. Vernet, encouragé, employé, ne négligea rien pour perfectionner son talent... Il n'avait que vingt ans et ses tableaux étaient déjà fort estimés; mais Vernet aimait les plaisirs, ne travaillait point assez et dépensait son argent. Il logeait chez un perruquier qui, comme presque tous les Romains, aimait la peinture et se trouvait glorieux de loger chez lui un artiste célèbre. Le perruquier avait

[1] *D'Argenville. — Mariette. — Robert Dumesnil*, t. II, p. 255.
[2] *Baldassare Orsini*, Descrizione delle pitture, sculture, architetture ed altre cose rare della insigne citta di Ascoli, 1 vol. in-8°. Perugia, 1790.

laissé accumuler plusieurs mois de loyer que Vernet ne s'empressait point de payer. Son hôte montait souvent chez lui et le voyait peindre en silence; enfin Vernet, qui imputait cette assiduité à l'argent qu'il devait au perruquier, lui parla de sa dette. Il fut bien étonné de s'entendre dire par son hôte que, « voyant qu'il ne pouvait pas satisfaire aux demandes de tableaux que lui faisaient tant de grands personnages, et mourant d'envie d'avoir un des siens, il avait cru que le moyen le plus sûr de l'obtenir était de laisser accumuler la somme qu'il lui devait, persuadé qu'il aimerait mieux s'acquitter en lui faisant un tableau qu'en tirant à la fois tout cet argent de sa poche... » et le perruquier supplie Vernet de lui donner le tableau qu'il est en train de faire. Vernet y consent et oublie que cette peinture est promise au cardinal son protecteur; enfin Son Éminence vient chercher son tableau, déclare au jeune peintre que c'est son chef-d'œuvre et ordonne à ses gens de le porter dans sa voiture. « Le perruquier tombe à ses pieds en la priant d'avoir pitié de lui et lui annonce en fondant en larmes qu'il ne survivra pas à la perte de ce tableau. » Vernet interdit, expliqua la cause de cette singulière scène au cardinal, qui, touché de l'amour qu'avait pour l'art ce perruquier lui abandonna le tableau. C'est un point du jour, un des meilleurs ouvrages que Vernet ait laissés à Rome.

« Notre jeune peintre aimait passionnément la musique. Il était lié de la plus étroite amitié avec le célèbre Pergolèse,... ils vivaient presque continuellement ensemble. Le peintre avait chez lui un forte-piano pour amuser son ami, et de même le musicien avait chez lui un chevalet et des palettes; l'un faisait de la musique pendant que l'autre peignait, et Vernet m'a souvent dit que ces moments ont été les plus heureux pour son génie et pour son cœur; les chants de Pergolèse lui donnaient le sentiment de la plus belle nature; et souvent, disait-il, j'ai dû les teintes les plus suaves et leur accord à l'impression que me faisaient éprouver le charme de l'harmonie et la douce voix de mon ami [1]. »

Vernet a beaucoup travaillé à Rome pendant les vingt ans qu'il y séjourna. On cite surtout, parmi ses œuvres, les tableaux du palais Rondanini, peints dans le goût de Salvator Rosa; ceux du palais Spada et ceux de la galerie Borghèse.

[1] Lettre de M. Pitra, dans le t. XIV de la Correspondance de Grimm, p. 488.

Mariette, parlant de la passion des Anglais pour « leur Van de Velde » et en particulier pour ses marines, nous apprend que : « Pendant tout le temps que Vernet est demeuré en Italie il n'a presque travaillé que pour des personnes de cette nation, et encore aujourd'hui, s'il vouloit les croire, tout François qu'il est, ils prendroient tout ce qui sort de son pinceau [1]. »

733 FRONTIER (Jean-Charles), peintre, né à Paris en 1701, mort à Lyon le 2 septembre 1763. Élève de C.-G. Hallé. — Grand prix en 1728.

« Frontier apprit son art chez C.-G. Hallé, et ensuite continua ses études comme pensionnaire à Rome. Après son retour à Paris, il fut en 1744, nommé membre de l'Académie, et trois ans après, directeur de celle de Lyon, où il mourut en 1765. Le marquis d'Argens parle avec beaucoup d'estime de son talent; il possédait une grande habileté dans le dessin, mais sa couleur s'affaiblit d'année en année [2]. »

Cet artiste, ajoute de La Blancherie [3], a été à Rome fort longtemps; on y trouve le plus grand nombre de ses ouvrages.

734. DETROY (Jean-François), peintre (voir le nº 7).

On voit de lui à Saint-Nicolas de Cesarini, un tableau représentant le bienheureux Jérôme Émiliani, qui présente à la sainte Vierge, sous la protection de saint Michel, les enfants pauvres et orphelins de l'éducation desquels il s'était chargé (gravé par Galimard) [4]; — à l'église de Saint-Claude, la Résurection [5]; — à Saint-Nicolas de Cesarini, le tableau du maître autel [6].

735. DUFLOS (Philothée), peintre et graveur, né à Paris vers 1710, mort à Lyon en 1746, âgé d'environ 37 ans. Élève de l'École française de Rome sous Detroy.

Duflos fit à Rome des paysages, entre autres un paysage avec Diane

[1] Traduction de Walpole par Mariette, mss. de la Bibl. impér., t. III, p. 65. Le gouvernement de Louis XV, en 1752, rappela Vernet en France pour peindre les ports de France. — Notice des tableaux, dessins, estampes, etc., dont la vente se fera les 20 et 21 avril 1790... Se distribue chez Le Brun, etc.

[2] Traduit de Nagler.

[3] Essai d'un tableau historique des peintres français, 1783, in-4º (au Cabinet des estampes Ya 294).

[4] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculpt., t. II, p. 278.

[5] *Idem.*, p. 269. — [6] *Vasi*, p. 359.

et Endymion, possédé par Côme Siries de Florence; il fit aussi des gravures pour des livres, travailla pour la chalcographie romaine, et peignit un tableau d'autel à Caprarola, dans l'église des Carmes déchaussés, représentant l'Assomption de la sainte Vierge. En 1740, Duflos alla à Florence et y fit son portrait, puis en 1744, il quitta Rome et se rendit à Lyon où il mourut après deux ans de séjour [1].

736. DERIZET, architecte, né à Lyon.

Derizet a bâti en 1738 l'église de Mome di Maria ou Saint-Bernard; c'est une petite rotonde, décorée d'un ordre corinthien au-dessus duquel est un attique portant la coupole [2]. — Il a construit aussi l'église nationale de Saint-Claude-des Bourguignons [3]. — Le chœur, la coupole et la tribune du grand autel de Saint-Louis-des-Français, ont été décorés sur les dessins de Derizet [4].

737. Le P. JACQUIER et le P. LE SOEUR.

« Il y a ici deux minimes de la Trinité-du-Mont, maison de cet ordre qui a été fondée par Charles VIII..... Un de ces religieux s'appelle le P. Jacquier, l'autre le P. Le Sœur. Ils sont l'un et l'autre extrêmement bons géomètres, astronomes et physiciens..... Un seul trait vous fera juger de leur habileté et de l'opinion qu'on en a ici. Le fameux dôme de Saint-Pierre ayant donné de l'inquiétude à cause de quelques lézardes qui s'y étoient faites, on consulta, non-seulement des architectes, mais aussi les plus habiles mathématiciens; les PP. Jacquier et Le Sœur furent de ce nombre, et tout bien considéré c'est leur avis auquel on s'en est tenu [5]. »

738. Le P. NICÉRON (Jean-François), peintre de paysages.

A la Trinité-du-Mont, église des Minimes-Français, dans les corridors qui sont au-dessus du cloître, le P. Nicéron a peint des paysages très-extraordinaires par leur perspective [6].

[1] *Pazzi*, vol. II, part. 2, XX.
[2] *Lalande*, t. IV, p. 147.
[3] *Idem*, t. IV, p. 500.
[4] *Idem*, t. V, p. 125.
[5] Extrait d'une lettre du cardinal de La Rochefoucault, ambassadeur à Rome Rome, 7 juillet 1745. — Dans le Bulletin des comités, 1850, part. archéol., p. 224.
[6] *Lalande*, t. IV, p. 565.

739. LALLEMAND (Jean-Baptiste), p. de marines et de pays., et dessinateur, né à Dijon vers l'an 1710, mort quelques années avant 1805.

Lallemand, qu'on appelle à tort Allemand, fut d'abord ouvrier tailleur et exerça son métier à Dijon, puis à Paris; le jeune ouvrier employait tous ses loisirs à dessiner ou à peindre. Il se fit d'abord connaître par des tableaux représentant les quatre saisons, et passa en Angleterre, où les personnes les plus distinguées se montrèrent jalouses de posséder de ses productions; mais ne pouvant s'accoutumer à la température de Londres, il revint passer quelque temps à Dijon, partit pour l'Italie et fit un séjour de plusieurs années à Rome. Lallemand a peint tous les genres: le paysage, des marines, des sujets mythologiques et des sujets de genre; il a fait aussi une grande quantité de fort beaux dessins; mais c'est surtout dans les paysages et les marines qu'il a excellé. Vernet lui-même rendait hommage aux talents de son rival. En 1750, Lallemand fit quatre grandes fresques au palais Corsini, représentant une cascade, un paysage, une marine, le château Saint-Ange et le Vésuve mis ensemble dans la même vue. Revenu en France, il se fixa à Paris, et fut reçu membre de l'académie de Saint-Luc [1]. On a beaucoup gravé d'après lui.

740. BARBAULT (Jean), dessinateur et graveur, né en France vers 1705, mort à Rome en 1766 [2].

Barbault a gravé plusieurs estampes, entre autres le martyre de saint Pierre par P. Subleyras; il est surtout connu par les grands recueils d'architecture qu'il a dessinés et qui sont : Les plus beaux monuments de Rome ancienne, dessinés et gravés par lui, en 128 planches, Rome, 1761, in-folio; — Recueil de divers monuments anciens répandus en plusieurs endroits de l'Italie, dessinés et gravés par lui, en 166 planches, pour faire suite à l'ouvrage précédent : Rome, 1770, in-folio; — Monuments antiques, ou collection choisie d'anciens bas-reliefs et fragments égyptiens, grecs, romains et étrusques... ouvrage qui contient 200 planches, la plupart dessinées et gravées par lui, Rome, 1783, in-folio; — Les plus beaux édifices

[1] Le Panthéon dijonnais par *Julien Paillet*, broch. in-8°; Dijon, an XIII-1805, p. 69 et suiv. — Voir aussi *Lalande*, t. V, p. 458; — *Fiorillo; Nagler;* le Catalogue du cabinet de Paignon-Dijonval.

[2] Heineken se trompe dans toutes les dates qu'il donne sur cet artiste.

de Rome moderne, 44 planches, gravées d'après les dessins de Barbault, Rome, 1763, in-folio [1].

741. VOLAIRE (Jacques-Antoine ou Pierre-Jacques), peintre de marines, né à Toulon, d'autres disent à Nantes. Élève de J. Vernet.

« Volaire fut élève de Joseph Vernet, et l'intime ami de son maître. Il fit pour lui différents voyages, surtout à l'époque où ce dernier peignait les ports français. Volaire fut un excellent peintre de marines. L'empereur de Russie fit l'acquisition de deux batailles navales peintes par lui, et les fit mettre dans sa galerie. Volaire peignit à différentes reprises l'éruption du Vésuve qu'il avait eu l'occasion d'observer à Naples. A Rome [2] il obtint en 1765, des succès par ses marines. C. Guttenberg, grava sur cuivre, en 1771, un tableau du Vésuve en furie, gravé aussi par Hauer, et P. Duflos, la vue de Solvaterra. On a gravé encore : une galère de Malthe, attaquant une sultane sur les côtes, et un combat entre des navires français et anglais. Après la mort de J. Vernet, en 1789, Volaire alla [3] en Italie pour ne plus jamais revenir en France [4]. » Lalande [5] nous apprend qu'il s'était établi à Naples.

742. DELACROIX (Charles), peintre de marines et de paysages, vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Élève de Joseph Verne

Delacroix travaillait à Rome; il y peignit des marines à la manière de son maître. Quelques-unes ont été gravées par Le Veau et Le Mire, et beaucoup se trouvent en Suède [6].

743. PARROCEL (Étienne), peintre.

Le tableau du grand autel de Sainte-Marie-in-Monticelli est de lui [7].

744. CAFFIERI (Jean-Jacques), sculpteur, né à Paris en 1723, mort le 21 juin 1792. Élève de Lemoyne.

Caffieri exposa au salon de 1757 une Sainte-Trinité qu'il avait sculptée pour l'église de Saint-Louis-des-Français.

1 *Ch. Le Blanc*, Manuel de l'amateur d'estampes.
2 Où il était venu s'établir en 1763. — Voy. Arch. de l'art français, t. IV, p. 162
3 Ou retourna.
4 Traduit de Nagler.
5 T. VI, p. 246.
6 *Fiorillo.* — *Stimmel.* — *Paignon Dijonval.*
7 *Lalande*, t. V, p. 66.

745. HOUDON (voir le n° 138).

Houdon résida à Rome de 1760 à 1771. Il y a fait sa grande figure d'écorché qu'il exécuta comme ouvrage de pensionnaire en 1767 [1]. L'enseignement du dessin y gagna beaucoup ainsi que l'étude de l'anatomie, si utile aux sculpteurs. Cette figure a 1m,70 de haut; elle a le bras droit étendu en avant et le bras gauche le long du corps; elle est aujourd'hui à l'école des Beaux-Arts, ainsi que le second écorché que fit plus tard Houdon, et qui a le bras droit replié au-dessus de la tête. Les deux écorchés de Houdon eurent une influence européenne; on les a réduits, copiés, moulés et reproduits un nombre considérable de fois, et ils servent encore partout en Europe à l'enseignement du dessin.

En 1769, Houdon sculpta pour l'église de Sainte-Marie des Anges, la célèbre statue de saint Bruno, en marbre, et haute de 9 pieds. On dit aussi qu'il a fait une statue de saint Jean-de-Latran, dans l'église de ce nom, et un saint Jean-Baptiste pour l'église des Chartreux [2].

746. LE BRUN (André?), sculpteur (voir le n° 192).

Le Brun, qui est actuellement au service du roi de Pologne, dit Lalande [3], sculpta le buste du pape Clément XIII et fit une statue de Judith, dans l'église San-Carlo-al-Corso.

747. CLAUDION (Claude-François, connu sous le nom de), sculpteur, né à Strasbourg. Neveu et élève d'Adam.

«Il est resté à Rome, dont le séjour lui plaît et où il n'est pas sans occupation..... Il est de retour en France cette année 1771 [4].»

748. THIERS, peintre.

« C'est ainsi que Fiorillo (III, 426) nomme un peintre qui, dit-il, s'est distingué dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par des paysages dans le goût de Gaspard Poussin et de Vernet. Il ornait ses paysages de figures dessinées habilement. On trouve dans le

[1] « M. Houdon vient de faire, en 1767, une figure d'écorché, grande comme nature qui passe pour un chef-d'œuvre. » (*Lalande*, t. V, p. 271.)

[2] *A. de Montaiglon* et *G. Duplessis*, Vie de Houdon.

[3] T. IV, p. 550.

[4] *Mariette*, t. I, p. 377.

Winkelmann de Gœthe un paysagiste du nom de Thiery, lequel vivait à Rome dans les dernières années du xviiie siècle, et faisait des tableaux d'un grand mérite. Ces deux maîtres, sans doute, ne font qu'une seule et même personne [1]. »

749. CHINARD (Joseph), sculpteur,
né à Lyon le 12 février 1756, mort en 1813, le 19 mai.

Chinard résida à Rome de 1784 à 1789. En 1786, il remporta le grand prix fondé par le Pape, qui avait admis à concourir les artistes de tous pays. Le sujet fut Persée délivrant Andromède. Le Musée de Lyon possède une copie de ce beau groupe.

750. GAGNEREAUX (Bénigne), peintre,
né à Dijon le 24 sept. 1756, mort à Florence le 18 août 1795. Élève de Devosge.

On voit de lui au Musée du Vatican une répétition, faite en 1786, de son tableau de l'Entrevue du roi de Suède Gustave III avec le pape Pie VI. — Il a peint en 1787 à la villa Borghèse, à la voûte de la troisième salle en haut, Jupiter et Antiope; — au palais Altieri, Psyché et l'Amour [2].

751. BOGUET (Nicolas-Didier), peintre de paysages,
mort à Rome en 1839, après y avoir passé sa vie.

« Ce célèbre paysagiste français et graveur sur cuivre vit depuis longtemps à Rome et y produit des œuvres qui occuperont certainement un des premiers rangs pour les personnes qui aiment les paysages sérieux et nobles. Quant à la composition, il a commencé par se former d'après Poussin, ce que remarque déjà Gœthe dans son Winkelmann..... Quant à l'exécution des tableaux à l'huile il se rapproche, pour le ton et le velouté, de la manière de Claude. Ses compositions sont riches, d'un style noble et plein de vérité caractérisée; elles sont très-harmonieuses, notamment les ciels, et pour sa manière de faire les feuilles, on ne peut rien imaginer de plus parfait.

« Bien que Boguet ne se soit adonné qu'au paysage, il n'en a pas moins produit d'excellents tableaux de batailles. Sur l'ordre de Napoléon, il dut immortaliser deux de ses campagnes d'Italie, la bataille de Rivoli et le passage du Pô, près de Plaisance. Ici le genre historique

[1] Traduit de Nagler.

[2] *Baudot*, Éloge historique de B. Gagnereaux. — *Vasi*, p. 287.

est supérieurement fondu avec le paysage. Il a multiplié plusieurs de ses toiles par la gravure à l'eau-forte, et s'y est également distingué comme maître. Quelques-uns reprochent à D. Boguet d'être trop affecté, et d'imiter par trop Gaspard Poussin[1] ».

« Un des premiers paysagistes de l'École moderne, c'est Boguet qui étudia longtemps à Rome, et y vit encore, si je ne me trompe. La beauté de ses paysages consiste dans l'harmonie des ciels et surtout des feuillages, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer dans ce genre [2]. »

752. BOGUET (Louis), sculpteur.

Louis Boguet, frère du précédent, est mort à Rome et est enterré à Saint-Louis-des-Français [3].

753. MICHALLON (Claude), sculpteur, né à Lyon en 1750, mort à Paris en 1798.

« Son premier ouvrage à Rome fut le mausolée du peintre Drouais, à Sainte-Marie-in-Via-Lata (1789). Ce tombeau fut mis au concours et Michallon remporta le prix; mais il fallut se mettre à l'œuvre sans aucune rémunération, et l'auteur dut faire à ses frais l'acquisition du marbre sur lequel il sculpta un bas-relief représentant les figures allégoriques de la peinture, de la sculpture et de l'architecture, dont l'une grave sur une pyramide le nom de l'artiste. A la partie supérieure du tombeau se trouve le médaillon de Drouais. Dans les Annales de Landon, VII, 99, le monument est représenté sans le médaillon, mais ce médaillon est reproduit dans le Pausanias français. Michallon fit aussi le buste de Winkelmann, de Jean Goujon, etc. Il existe encore de lui plusieurs statues et bas-reliefs, ainsi que des études qu'il a faites principalement à Rome. Il aimait passionnément son art, et dans tout ce qu'il créait, il manifestait une connaissance approfondie des Anciens. Michallon mourut des suites d'une chute qu'il avait faite du haut d'un échafaudage, pendant qu'il travaillait à une église[4]. »

[1] Traduit de Nagler.
[2] *Fiorillo.*
[3] *Vasi*, p. 330.
[4] Traduit de Nagler.

754. INGRES (Jean-Dominique-Auguste), peintre (voir le nº 610).

M. Ingres arriva à Rome en 1806, et y resta jusqu'en 1820. Il a peint pour la galerie du palais de Monte-Cavallo, par les ordres de l'Empereur, Romulus vainqueur d'Acron (composition de 6 mètres); — à ce même palais, pour le plafond de la chambre à coucher de l'Empereur, le Songe d'Ossian [1]. C'est à Rome que M. Ingres a peint Virgile lisant l'Énéide, tableau fait pour la villa du général Miollis, et qui se trouve actuellement chez le peintre et en fort mauvais état (gravé par Pradier) ; — Raphaël et le cardinal Bibiena qui lui offre sa nièce (tableau fait pour la reine Caroline de Naples, et qui a été perdu depuis); — une Odalisque dormant, représentée par une femme nue et vue de face, tableau peint pour la reine Caroline et également perdu [2]; — les clefs de saint Pierre, pour l'église de la Trinité-du-Mont, à Rome. Ce tableau, qui est resté à Rome jusqu'en 1830, est aujourd'hui au Musée du Luxembourg [3]. — M. Ingres a peint à Naples, en 1813, le portrait de la princesse Caroline.

Il a résidé de 1820 à 1824 à Florence, où il a fait quelques portraits, et a séjourné de nouveau à Rome pendant son directorat de l'Académie, de 1834 à 1841 [4].

755. WICAR, peintre et dessinateur (voir le nº 641).

Wicar se fixa à Rome en 1800, et y fut nommé, en 1805, professeur à l'Académie de Saint-Luc. En 1807, le roi Joseph l'ayant choisi pour directeur général de l'Académie des Beaux-Arts de Naples, il se rendit dans cette ville, mais revint bientôt à Rome, où il passa le reste de ses jours. Wicar a fait le portrait du pape Pie VII, gravé par Fabri, par Contardi et par Fontana.

756. GÉRARD (voir le nº 18).

Gérard a peint, en 1810, le portrait de Camille-Philippe-Louis, prince Borghèse.

[1] Ce tableau a demi dévoré par les rats a été racheté par l'auteur chez un regrattier.

[2] L'ébauche de ce tableau, de petite dimension, a été transformée dernièrement, par M. Ingres, en une Antiope, en y ajoutant un Satyre et un Amour.

[3] Une copie faite par M. Murat a été mise à sa place.

[4] Renseignements donnés par M. Ingres. — Voy. OEuvres d'Ingres, gravées au trait par Réveil d'après le diagraphe, 1 vol. in-4º, 1851, Paris.

757. BERTHAULT (Louis-Martin), architecte, né à Paris en 1767, mort à Tours le 16 août 1823. Élève de Percier.

Cet architecte s'est appliqué spécialement à la composition des jardins; il en a dessiné un grand nombre en France, ceux de la Malmaison entre autres, pour Joséphine. Napoléon, après la naissance du roi de Rome, voulut faire bâtir à Rome un palais pour son fils et chargea Berthault de construire ce palais et d'en dessiner les jardins. Les ruines de quelques monuments antiques devaient se trouver renfermées dans le parc. On commençait à les isoler et à abattre les masures qui les entouraient, lorsque les événements de 1814 arrivèrent et interrompirent ces grands travaux. Le pape Pie VII a cependant fait restaurer les monuments romains d'après les plans de Berthault, et exécuter autour d'eux les embellissements que cet artiste avait proposés pour faire cesser la disparate entre les ruines antiques et les constructions modernes dont elles étaient entourées [1].

758. Madame HAUDEBOURT-LESCOT, peintre.

Elle a fait en 1812, pour Saint-Pierre, un tableau représentant le baise-pied de saint Pierre et, en 1814, une Confirmation administrée par un évêque grec dans la basilique de Sainte-Agnès. Cette dame, dit M. Waagen [2], nous paraît une heureuse imitatrice de Granet dans les clairs-obscurs.

759. MAZOIS, architecte.

Louis XVIII a fait restaurer par Mazois l'église de la Trinité-du-Mont, bâtie par Charles VIII [3].

760. VAUDOYER (Léon), architecte.

M. L. Vaudoyer a construit, un peu avant 1830, le petit monument élevé à Nicolas Poussin par Chateaubriand dans l'église de San-Lorenzo-in-Lucina. Un bas-relief représente les bergers d'Arcadie.

[1] Biographie universelle, supplément.
[2] Objets d'art et artistes à Paris, 3 vol. in-12. Berlin, 1839 (en allem.), t. III, p. 748.
[3] *Vasi*, p. 272.

761. DAVID (d'Angers), sculpteur (voir le n° 161).

David a fait le buste colossal en marbre d'Ennius-Quirinus Visconti, placé à la grande salle de l'Académie romaine [1].

762. JACQUOTOT (Marie-Victoire), peintre sur porcelaine, née à Paris le 15 janvier 1772, morte en 1855.

Madame Jacquotot a fait en 1835 la copie de la Vierge au voile de Raphaël; on peut considérer cette copie comme son plus parfait ouvrage Ce tableau a été donné au pape Grégoire XVI par le roi Louis-Philippe [2].

763. ODIOT, orfévre.

En 1843, Odiot exécuta une croix d'or émaillée et gemmée pour le Pape.

764. FROMENT MEURICE, orfévre (voir le n° 32).

Froment-Meurice a fait : en 1844, un calice d'or pour le Pape; la coupe est soutenue par des lis, des épis émaillés et des grappes de raisin en perles noires; sur le fût, l'Ecce Homo, saint Joseph et la Sainte-Vierge en relief sont séparés par des émaux représentant la Naissance de Jésus-Christ, la Présentation au temple et le Crucifiement; au pied, les trois Vertus théologales, ciselées en argent et en ronde bosse, séparées par trois émaux, Abraham et Isaac, la Manne et la Pâque; — en 1849, un encrier en or massif repoussé, pour le Pape; — un Ostensoir, pour la chapelle du Pape, donné depuis par S. S. à la cathédrale de Cologne.

765. D'ANDRÉ (Louis-Jules), architecte.

M. D'André a érigé en 1852, à Saint-Louis-des-Français, le monument sépulcral des soldats français tués au siége de Rome en 1849; ce mausolée leur a été élevé par leurs frères d'armes [3].

766. CHAUVIN.

Ce peintre de paysages, sur lequel nous n'avons aucun renseignement, réside à Rome depuis longtemps.

[1] Renseignements communiqués par David (d'Angers).
[2] Communiqué par M. Riocreux.
[3] *Vasi*, p. 330.

767. LEMOINE (Paul), sculpteur.

M. Paul Lemoine, qui est fixé à Rome depuis 1820 environ, a sculpté à Saint-Louis-des-Français le tombeau de Didier Boguet (1840); celui de Pierre Guérin; celui du marquis de La Tour Maubourg, ambassadeur de France à Rome; le mausolée élevé à la mémoire de Claude Gellée; enfin à Saint-Laurent-in-Lucina, il a fait le buste du Poussin et le bas-relief de l'Arcadie, au tombeau du Poussin (voir au nº 760) [1].

768. LAVERGNE (Claudius), peintre, né à Lyon.

M. Claudius Lavergne a fait le carton d'un vitrail représentant quatre Vertus, la Justice, la Paix, la Miséricorde et la Vérité, pour la chapelle du palais du cardinal Antonelli. Ce vitrail a été peint par M. Édouard Fiot et exécuté à la manufacture de vitraux de M. Didron, à Paris, en 1854. M. Lavergne a fait aussi le carton d'un vitrail représentant la bataille de Constantin contre Maxence, pour l'escalier royal du Vatican.

769. AVISSEAU (voir le nº 163).

M. Avisseau a fait pour M. Ranieri de Cinque, garde-noble de Sa Sainteté, un pot à tabac, en 1853.

770. SOUSLACROIX (Gabriel-Charles-Frédéric), dessinateur, né à Montpellier.

Cet artiste sur lequel nous n'avons aucun renseignement est fixé à Rome.

771. LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES FRANÇAIS DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LUC, A ROME.

Antoine d'Avignon, peintre, 1er siècle.
Adam, peintre, 1 [2].
Sigisbert Adam, de Nancy, sculpteur, 3.
Guillaume Bartoletti, peintre, 2 [3].
Claude Beaumont, peintre du roi de Sardaigne., 3.
Edme Bouchardon, sculpteur, 3.
Bavoau (François-Dominique de Chefdevilles), architecte, 3.

[1] *Vasi*, p. 331, 333, 16.
[2] Ces chiffres indiquent les siècles en comptant depuis l'origine de l'Académie, fondée au XVIe siècle.
[3] Ce doit être évidemment Guill. Berthelot, sculpteur.

Frossaud de Beaulieu (Geneviève), peintre de Paris, 4.
Brozzard (Geneviève de Beaulieu), peintre de Paris [1], 3.
La comtesse Brunet, Française, peintre, 3.
Berthault, architecte, 4.
Didier Boguet, peintre de paysages, 4.
Jacques Chauvell, 1. (Pas de désignation de qualité.)
Guillaume Courtois, Bourguignon, peintre, 2.
Nicolas Cordier, sculpteur, 2.
Noël Coypel, peintre, 2.
Nicolas Colombel, peintre, 2.
Lambert Cammas, de Toulouse, peintre, 3.
Cartellier, sculpteur, 4.
Chauvin, peintre de paysages, 4.
Alessandro degli Alessandri, Français, peintre, 2. (Alexandre Ubelesqui.)
Gabriel Dumont, de Paris, architecte, 3.
Antoine Derizet de Lyon, architecte, 3.
Jean-François Detroy, peintre, 3.
David, peintre, 4.
Comte de Forbin, peintre, 4.
Charles Errard, peintre, 2.
Fretain, architecte, 4.
G.-L. Fontaine, architecte, 4.
Claude Gellée, peintre, 2.
L.-Ph. Guépière, de Paris, architecte, 3.
Jacq. Gamelin, de Carcassonne, peintre de batailles., 3.
G. Lethiere, peintre, 4.
Girodet, peintre, 4.
Gérard, peintre, 4.
Gisors, architecte, 4.
Granet, peintre, 4.
Guérin, peintre, 4.
Simon Hurtrelle, sculpteur, 2.
Louis, Français, miniaturiste, 1.
Charles Le Brun, peintre, 2.
Lespingola (François), sculpteur, 2.
Nic. Lafage, peintre d'ornements, 2.
P. Legros, sculpteur, 3.
André Le Brun, de Paris, sculpteur, 3.

[1] Cet article et le précédent doivent évidemment se rapporter à la même personne, Marie-Renée-Geneviève Brossard de Beaulieu, née à La Rochelle, en 1760 ; on voit d'elle, au musée de Versailles, le portrait de l'archevêque de Paris, M. de Juigné.

Madame Le Brun, peintre, 4.
Laboureur (Le chevalier Franç.-Maximilien), sculpteur, 4.
Madame Hortense Lescaut, peintre, 4. (Me Haudebourt-Lescaut.)
Fr. Lemot, sculpteur, 4.
André Melini, peintre, 1.
Cl. Mellan, peintre, 2.
Michel Maglia, Bourguignon, sculpteur, 2.
Adrien Manglard, de Lyon, peintre de marines, 3.
Ch. Marin, sculpteur, 4.
Milhomme, sculpteur, 4.
Charles Natoire, de Nîmes., peintre, 3.
Pierre, de Lyon, peintre, 1.
Pietro, Francese, peintre 1.
Poncio, Francese, peintre, 1.
Nic. Poussin, peintre, 2.
Ch. Poerson, peintre, 3.
Et. Parrocel, peintre, 3.
Laurent Pecheux, de Lyon, peintre, 3.
Nicolas de Pigage, Lorrain, architecte de l'électeur Palatin, 3.
Pierre Paris, architecte, 4.
Paris (P.-A.), de Besançon, architecte, 4.
Regie, Français, architecte[1], 4
M.-A. Slodtz, sculpteur, 3.
Soufflot, architecte, 3.
Jean Théodore, peintre, 2.
Ch. Thévenin, peintre, 4.
Guill. Vojet, peintre, 2.
Simon Vouet, peintre, 2.
Joseph Vernet, peintre de marines, 3.
Volaire (Pierre-Jacques), de Toulon, peintre de marines, 3.
Vien, peintre, 3.
Marie-Thérèse Vien, miniaturiste, 3.
Wicar (J.-B.), peintre, 4[2].

772. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DU VATICAN.

Poussin. Le martyre de saint Érasme, évêque de Formio.— Un bourreau

[1] Peut-être David Le Roy, né en 1728 et mort en 1803. Missirini aurait traduit littéralement en français la traduction italienne du nom de *Leroi*, qui a pu être désigné sous le nom de *Regio*.

[2] *Missirini*, Memorie per servire alla storia della romana Accademia di S. Luca fino alla morte di A. Canova, 1 vol. in-4°, Rome, 1823.

lui ouvre le ventre et en fait sortir les entrailles qu'un autre roule autour d'un cylindre de bois.

VALENTIN. Le martyre des saints Procès et Martinien, gardiens de la prison de saint Pierre et de saint Paul.

COURTOIS (Guillaume), dit le Bourguignon.

773. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DU CAPITOLE.

COURTOIS (Guill.), dit le Bourguignon. Deux batailles.
GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain. Trois paysages (non décrits).
MIGNARD. Une sainte Famille.
POUSSIN. Le triomphe de Flore.
Un paysage dans lequel Orphée joue de la lyre avec plusieurs nymphes.
VALENTIN. J.-C. disputant avec les docteurs.

774. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE DE L'ACADÉMIE DE SAINT-LUC.

GELLÉE (Claude), dit Claude Lorrain, Un beau tableau.
VERNET. Une belle marine.

---

§ 22. — SIENNE

775. JACQUET DE BENOIT, Français.

On voit dans le palais de l'ancienne république, des tapisseries historiées (*arazzi*) achetées en 1445, à Jacquet de Benoît, au prix de 3,509 livres que lui paya la commune pour avoir introduit à Sienne l'art du tapissier [1].

776. BIENAIMÉ (Pierre), sculpteur français.

Bienaimé a sculpté au palais de la famille Saracini, dans la petite cour, deux statues ayant trait à la famille [2].

777. COLIGNON (Joseph), peintre d'histoire.

« Colignon se forma à Rome au commencement de notre siècle, sur les meilleurs modèles de peinture et de sculpture; après quoi il

[1] Nuova guida della città di Siena per gli amatori delle belle arti; Sienne 1822, 1 vol. in-8°, p. 85.
[2] Nuova guida, etc., p. 51.

peignit pendant quelques années à Florence, soit à l'huile, soit à fresque. On voit de ses travaux dans cette dernière manière, dans la maison de Michele Giuntini, et plusieurs de ses peintures à l'huile sont entre les mains des amateurs.

« Plus tard il devint directeur de l'académie de Sienne[1] et conçut le projet, en 1820, de publier dans un ouvrage toutes les antiquités précieuses qui se trouvent dans cette ville, sous le titre de: *Raccolta de' più scelti monumenti di belle arti, si di pittura, e scultura, come d'architettura*, etc. »

En 1831, il exposa un tableau dont le sujet est Luigi Alemanni se présentant comme ambassadeur devant Charles-Quint. Cette toile, dit-on, n'est pas d'un grand intérêt, et les couleurs en sont trop variées. — Colignon grava aussi une descente de croix d'après son propre tableau[2].

---

§ 23. — TURIN

778. PERRIN (Alexis), maître maçon d'Avignon.

779. PERTINCHAMP et MALLET.

Perrin s'engagea par acte du 27 mai 1416 à rétablir trois piles du pont de Turin[3]. Il était dit que ce pont était comme destiné à des mains françaises; car ce pont a été rebâti en 1810 par l'ingénieur français Mallet, sur les dessins de l'ingénieur en chef Pertinchamp[4].

780. DUPRÉ (Guillaume), sculpteur, contemporain de Henri IV et de Louis XIII.

La statue équestre du duc Victor Amédée Ier, qui est au vestibule de l'escalier du palais du roi de Sardaigne, est l'œuvre de Dupré et d'Adrien Frisio, élève de Jean de Bologne; Dupré a fait la statue qui est en bronze, et Frisio le cheval qui est en marbre[5].

1 « Le directeur du palais des beaux-arts, ouvert en 1816 et 1822, le célèbre Joseph Colignon; » Nuova guida, etc., p. 139.

2 Traduit de Nagler.

3 *Paroletti*, Turin, et ses curiosités; Turin 1819, in-8°.

4 *Paroletti*.

5 *Paroletti*. — *L'abbé Fontenai*. Ce Dupré est très-probablement le même que l'illustre graveur en médailles.

781. FRÉMINET (Martin), peintre d'histoire,
né à Paris le 24 septembre 1567, mort en 1619, le 19 juin, à Paris.

Fréminet passa seize années en Italie (1587-1603); il demeura sept ans à Rome et le reste du temps à Venise et à Turin. Entre autres ouvrages qu'il fit à Rome, il peignit en grisaille la façade d'une maison. Il alla ensuite en Savoie, où le duc l'employa à peindre dans son palais plusieurs ouvrages considérables et allégoriques que ses biographes n'indiquent pas [1].

782. DUMONSTIER (Pierre).

En 1625, Pierre Dumonstier faisait des pastels à Turin [2].

783. BLANCHARD (Jacques), peintre d'histoire,
né à Paris le 1er octobre 1600, mort à Paris en 1638 (voir le n° 812).

En revenant de Venise il séjourna à Turin vers 1628 et y fit pour le duc de Savoie, huit tableaux des amours de Vénus et d'Adonis [3].

784. FRANÇOIS (de Tours), Simon, peintre d'histoire,
né à Tours, mort le 22 mai 1671, à 55 ans.

En 1638, selon Félibien, François fit quelques tableaux à Turin.

785. AUROUX (Nicolas), graveur, de Lyon.

Ce graveur, assez médiocre, a travaillé à Turin [4].

786. DOFIN ou DAUPHIN (le chevalier Charles-Claude), peintre,
(Delphinus, — Carlo Delfino,) né en Lorraine, mort à Turin en 1693 [5]. Fils et élève d'Olivier Dofin, selon Heineken. Élève de S. Vouet.

Charles Dauphin a beaucoup travaillé à Turin; il était attaché à la cour du duc de Savoie. On voit de lui : dans le palais du roi de Piémont, des peintures aux voûtes des salles du trône, d'audience et des gardes; — à Saint-Jean, cathédrale de Turin, saint Luc faisant le portrait de la Vierge; Jésus-Christ donnant la communion à saint Honoré et plusieurs petits tableaux de la vie de ce saint; — à Saint-

[1] *Félibien.*
[2] *Mariette,* t. II, p. 131.
[3] *Perrault.* — *L'abbé Fontenai.*
[4] *Heineken.* — *L'abbé de Marolles,* le Livre des peintres et graveurs, publié par M. G. Duplessis, dans la bibliothèque elzévirienne.
[5] *Robert Dumesnil,* t. VIII, p. 254.

Charles-Borromée, saint Joseph tenant l'enfant Jésus qui d'un trait blesse le cœur de saint Augustin soutenu par deux anges; — à Saint-François-de-Paule, au maître-autel, saint François-de-Paule soulevé à la gloire du ciel par les anges; saint François passant le détroit de Messine sur son manteau étendu sur la mer; Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, invoquant saint François-de-Paule pour obtenir que son mariage ne soit pas stérile [1].

Charles Dauphin a peint aussi plusieurs portraits : Charles II, duc de Savoie, gravé par Tourneysem; — la princesse Louise-Marie de Savoie avec la comtesse de Bagnac, à cheval; la princesse Françoise de Valois et Marie-Jeanne-Baptiste, à cheval; Christine de Fleury et le prince de Carignan, à cheval. Ces trois pièces, peintes dans le château de la Vénerie, ont été gravées par G. Tesnière. — Le portrait du comédien Millot, figure en pied, gravé par Tourneysem. Tourneysem, a gravé d'après lui, Théodat, roi des Goths, l'incendie de Rome, divers frontispices, et huit estampes ainsi désignées dans Robert Dumesnil : La sainte Vierge recevant avec respect la nouvelle que l'ange lui vient annoncer (Turin, 1659); — la sainte Vierge (Turin, 1660); — Saint Joseph (Turin, 1660); — Saint François-de-Paule enlevé au ciel par les anges; — un évêque arrêtant à la porte de son église un prince victorieux; — Alboin présentant une coupe formée par une tête de mort à des gens qui lui apportent des présents; — l'Église protégeant deux jeunes enfants et les mettant à couvert de la fureur d'un homme qui veut les tuer; — l'Intelligence.

« Le chevalier Dauphin, peintre français, dit Nagler, vivait à Turin vers 1664. Il peignit pour le prince Philibert et pour les églises de Turin, et avait du talent, surtout pour le portrait. On trouve du mouvement dans ses compositions, mais elles sont quelquefois un peu confuses [2]. » J.-B. Brambilla fut son élève.

787. FERRAND (Jacques-Philippe), peintre sur émail,
né en 1653, le 25 juillet, à Joigny, mort en 1732, le 5 janvier, à Paris.
Élève de Mignard et de Samuel Bernard.

« Ferrand fit plusieurs voyages en Allemagne, en Angleterre, et en 1688, il alla la première fois à Turin et fit plusieurs ouvrages

[1] *Paroletti.*
[2] Traduit de Nagler. — *Lanzi*, t. III, p. 324.

pour le duc de Savoye; mais la guerre qui survint l'obligea de repasser en France où il demeura jusqu'à la paix de 1696, auquel temps ayant été rappelé par le duc de Savoye, il fit un très-beau portrait de ce prince[1], qui en fut si content, qu'il luy fit l'honneur d'aller jusque dans son logement, luy témoigner sa satisfaction et luy offrir un appartement dans son palais; son séjour à Turin fut environ de deux ans, pendant lequel S. A. R. luy donna de continuelles marques de bontés et d'une particulière estime, jusqu'à venir presque tous les jours le voir travailler. M. Ferrand abandonna tous ces avantages, sur le bruit qui courut de la paix générale, craignant d'être rappelé par Louis XIV et de n'avoir pas le temps de voir les curiosités d'Italie.

« De Turin il alla à Gênes, où étant arrivé, il alla déclarer, suivant la coutume, à la consigne, qu'il étoit peintre du roy de France, qu'il venoit de travailler pour le duc de Savoye, et qu'il alloit à Rome et aux autres villes d'Italie pour en voir les beautés; le soir sur les sept heures lorsqu'on vint à l'ordinaire lire au Doge les déclarations de la consigne, il se trouva auprès du Sérénissime un sculpteur françois nommé David[2] qui étoit aimé du Doge, et qui avoit entendu parler des honneurs que M. Ferrand avoit reçus du duc de Savoye; David interrompit le lecteur et dit que cet homme étoit un virtuoso, et fit un détail des honneurs dont le duc de Savoye l'avoit comblé.

« Le Doge qui aimoit aussi la peinture, envoya aussitôt un gentilhomme avec le S. David et deux de ses gardes à l'hôtellerie où étoit logé M. Ferrand, pour le prier de venir lui parler. Il vint le recevoir au haut du grand escalier du palais ducal en habit de cérémonie et accompagné d'une nombreuse cour; là, descendant deux marches il lui tendit la main, disant, qu'il avoit désiré pouvoir comme son altesse royale, aller le chercher luy-même, mais qu'il ne luy étoit pas permis de sortir du palais ducal pendant tout le temps qu'il étoit Doge; il conduisit M. Ferrand dans un appartement où étoit la Sérénissime accompagnée des premières dames de Gênes, lesquelles furent très-satisfaites de plusieurs morceaux de son ouvrage qu'il leur montra, après quoi le Sérénissime l'engagea d'accepter son palais particulier pour le temps qu'il seroit à Gênes

[1] Il existe un portrait de Victor Amédée, duc de Savoie, gravé par Aubert, in-12 d'après Ferrand (Collect. d'Odieuvre). — [2] Voy. p. 289.

et luy donna un domestique pour le servir, et un cuisinier pour le traiter à la françoise. M. Ferrand ne fit qu'un portrait en cette cour pour les mêmes raisons qui luy avoient fait quitter Turin.

« De Gênes, il passa à Florence, où l'ambassadeur de France le présenta au grand prince, le grand duc étant absent; Son Altesse qui avoit déjà entendu parler de M. Ferrand et qui sçavoit qu'il devoit venir à Florence, lui fit un grand accueil; elle luy montra elle-même toutes les magnificences de son palais; ce prince fit tout ce qu'il pût pour retenir à sa cour M. Ferrand, qui partit bientôt de Florence et parcourut toutes les villes jusqu'à Rome pour ne manquer aucunes curiosités.

« Son séjour à Rome fut de treize mois; il y fit les portraits d'Innocent XII et de la princesse Pamphile et quelques autres qui augmentèrent sa réputation; revenant en France, il s'arrêta encore à Turin pendant quelques mois, et arriva enfin à Paris le jour de Noël de l'année 1699[1]. »

788. LE GROS (voir le n° 697).

« Les statues de sainte Thérèse et de sainte Christine, faites par Le Gros, étaient autrefois en dehors, au-dessus des colonnes du portail de l'église de Sainte-Christine; mais on les a jugées trop belles pour être ainsi exposées. On en a fait faire des copies qu'on a mises à leur place, et l'on a placé les originaux dans deux niches qui sont au dedans de l'église. Celle de Sainte-Thérèse est un chef-d'œuvre: le sculpteur a pris un instant d'extase où la sainte ouvre ses vêtements pour découvrir son cœur à Dieu[2] » Pendant l'occupation française, on a transféré ces deux statues à la cathédrale de Turin[3].

789. ROBERT DE COTTE (voir le n° 2).

Robert de Cotte fut employé par le duc de Savoie pour ses châteaux. Il a fait pour le château de Rivoli plusieurs plans et dessins[4]; il a agrandi, embelli et rendu commode la résidence de la Vénerie[5].

[1] Notice mss. conservée aux archives de l'École des beaux-arts; publiée par nous dans les Archives de l'art français, t. IV, p. 72.

[2] *Lalande*, t. I p. 186.

[3] *Paroletti.*

[4] Nos 7 à 15 de l'inventaire de ses dessins.

[5] Nos 37 à 48 de l'inventaire de ses dessins (voir note 2, p. 2).

790. DUPARC[1], architecte et dessinateur de jardins.

Duparc a dessiné le jardin du palais du roi à Turin[2]. Il est fait mention de lui dans une lettre de Robert de Cotte du 25 juin 1713, dans laquelle on le voit très-occupé aux travaux d'architecture ordonnés par le duc de Savoie.

C'est sans doute Duparc qui est l'auteur des jardins de la résidence royale de la Vénerie, près de Turin; en effet, nous lisons dans Lalande : « Les jardins de la Vénerie ont été plantés par un architecte français, dans le goût des jardins de Marly, et on les compte parmi les plus beaux de l'Italie. Ils ne sont point de Le Nôtre, comme on l'a dit[3]. » Ces jardins ont une demi-lieue de long sur un quart de large; il y a de belles pièces d'eau, mais pas de jets d'eau.

791. VANLOO (Jean-Baptiste) (voir le nº 291).

Après la mort de Louis Vanloo, son père, J.-B. Vanloo se rendit auprès du prince de Monaco. Il peignit les princesses de Monaco et se rendit ensuite, en 1712, à Gênes et à Turin où il était appelé par Victor-Amédée, duc de Savoie. Il fit les portraits des princes de Carignan et de Piémont, et au bout de deux ans de séjour à Turin, le prince de Carignan l'envoya à Rome (1714). Vanloo y composa plusieurs tableaux pour le duc de Savoie : Notre Seigneur qui donne les clefs à saint Pierre, une Sainte Famille, Apollon et Marsyas, Alexandre qui coupe le nœud gordien, Vénus et Mars, une Latone, une Susanne; une Psyché pour le prince de Carignan. Il peignit aussi un Christ à la colonne qui est placé à Sainte-Marie-in-Monticelli, à Rome[4]. De retour à Turin en 1718, il fit une Flagellation pour l'église de Santa-Maria-della-Scala[5], et deux plafonds à fresque au château de Rivoli, près de Turin. Le duc de Savoie voulait garder auprès de lui Vanloo, qui refusa et revint à Paris, en 1719, où il exécuta pour le prince de Carignan, le Triomphe de Galatée, et un retour de Diane de la chasse, exposé en 1737[6].

[1] *Paroletti* l'appelle à tort *Dupase*.
[2] *Paroletti*.
[3] *Lalande*, t. I, p. 307.
[4] *Lalande*, t. V, 66.
[5] Gravée par le comte de Caylus.
[6] *Dandré-Bardon*, Vie de J.-B. Vanloo. — Cet éloge a été lu à l'Académie, le 5 mai 1753.

792. VANLOO (Carle), peintre d'histoire (voir le nº 154).

Carle Vanloo alla à Rome en 1727; il y fit, à l'église Saint-Isidore, un plafond représentant l'Apothéose de ce saint (1729). En 1733, il peignit la Cène et la Multiplication des pains, placées chez les religieuses de Sainte-Croix, à Turin, puis l'Immaculée conception, pour l'église Saint-Philippe-de-Neri, à Turin. Carle Vanloo vint ensuite à Turin et travailla pour les églises de cette ville et pour les palais du roi de Piémont. Il était de retour à Paris en 1735. On voit de lui : au château de Stupiniggi, au plafond de la chambre à coucher, Diane et ses nymphes sortant du bain [1]; — au château du prince de Carignan, quelques tableaux[2].

« Au palais du roi de Sardaigne, à Turin, dit Cochin[3], on voit aussi un cabinet orné de glaces, où sont dans les pilastres et dans les dessus de portes, onze petits tableaux de Carle Vanloo, dont les sujets sont tirés de la *Jérusalem délivrée*, du Tasse, et qui pour la plupart sont dignes d'admiration. La force et la fraîcheur de la couleur y sont excellentes, et les grâces du dessin, surtout dans les têtes de femmes, y sont jointes à l'exécution la plus précieuse. »

Les sujets de ces peintures sont : Clorinde qui arrive pendant que l'on veut brûler Olinde et Sophronie; — Renaud accueilli par Armide; — les deux guerriers qui emmènent Renaud du jardin d'Armide; — Renaud qui empêche Armide de se tuer; — Herminie qui parle avec un berger; — Tancrède combat avec Clorinde; — Baptême de Clorinde; — Tancrède au tombeau de Clorinde; — Herminie regardant Tancrède blessé; — Herminie soignant Tancrède [4].

Ces tableaux ont été peints en 1757.

793. VANLOO (Louis-Michel) (voir le nº 465).

L.-M. Vanloo travailla pour le roi de Piémont de 1733 à 1736.

1 *Cochin*, t. I, p. 31. — *Lalande*, t. I, p. 300. — *Richard*, t. I, p. 65. — *Paroletti*, p. 34.

2 *Paroletti*, p. 31.

3 Voyage de Cochin, t. I, p. 14.

4 Cette liste fut envoyée de Turin à Dandré-Bardon, par le fils de Carle Vanloo; elle se trouve dans les mss. de Dandré-Bardon. (Biblioth. impér., fonds franç., 1238 ter J. — Manuscrits divers, t. II.) — On remarquera que ce mss. ne nomme que dix tableaux et que Cochin en indique onze.

794. VANLOO (François),
né vers 1708, mort à Turin en 1730. Fils et élève de J.-B. Vanloo.

François Vanloo, peintre très-distingué, se rendit à Turin où il mourut fort jeune.

795. VANLOO (Jules-César-Denis), peintre de paysages,
né à Paris en 1743, fils et élève de Carle Vanloo, vivait encore en 1817.

Il a peint, à Rome, pendant le directorat de Vien, des paysages pour le duc de Gadagne, et pour le grand-duc de Russie, les Cascatelles de Tivoli.

Étant retourné à Rome et revenant à Paris au moment de la révolution de 1789, César Vanloo passa par Turin et y fut retenu par le roi de Piémont qui lui fit faire plusieurs tableaux. La guerre l'obligea de partir pour Gênes où il resta cinq ans occupé à peindre pour divers amateurs; « mais la maudite guerre, dit-il, l'obligea à revenir à Paris [1] », sans doute vers 1796. On voit de César Vanloo plusieurs paysages au château de Stupiniggi.

796 LADATTE (François), sculpteur, né à Paris en 1707, mort à Turin en 1787.

Ladatte, fort habile modeleur et ciseleur, a répandu dans le Piémont l'art de travailler les métaux [2].

797. BERNARD, dessinateur de jardins.

Bernard fut le dessinateur des jardins du roi de Piémont, Charles Emmanuel III, qui aimait beaucoup la décoration des jardins. Le roi envoya même en 1767, le fils de Bernard en France et en Angleterre pour se former le goût et prendre de nouvelles idées [3]. Bernard a dessiné le jardin du château de Stupiniggi et a imité le parc de Marly dans les galeries et les portiques de verdure [4]; le parterre qui est devant le château est seul dessiné à l'anglaise.

798. PÊCHEUX (Laurent), peintre d'histoire, né à Lyon en 1721,
mort à Turin, âgé de 100 ans.

« Il vint à Paris, à l'âge de douze ans, et de là se rendit à Rome, où

[1] César Vanloo aux amateurs des beaux-arts; pièce très-rare, de 1817.
[2] *Paroletti.* — Mém. sur les membres de l'Acad. royale de peint. et de sculpt., t. II.
[3] *Lalande*, t. I, p. 309.
[4] *Paroletti.*

pendant plusieurs années il se voua à l'étude des œuvres classiques de l'art. Il dessina beaucoup d'après l'antique, puis il eut pour guide en matière d'art, Raphael Mengs. Cet artiste célèbre était l'ami de Pêcheux, et les mêmes sentiments les animaient tous les deux. Il visait avant tout à la correction du dessin et à la beauté sévère des formes. Dans la villa Borghèse à Rome, Pêcheux a peint des fresques, qui lui assurent une mémoire honorable [1]. »

Vasi [2] nous apprend encore qu'à la voûte de la sixième salle du palais, à la villa Borghèse, Laurent Pêcheux a peint le conseil des Dieux.

Pêcheux demeura dix-sept ans à Rome; il a travaillé à l'archiconfrérie de Sainte-Catherine, église nationale des Siennois; « la voûte de cette église, dit Lalande, a été peinte par Pêcheux et ornée de feuillages en clair-obscur. On y voit le retour du Saint-Siége à Rome, auquel sainte Catherine eut beaucoup de part[3]. On regarde Pêcheux, ajoute-t-il [4], comme le meilleur peintre d'histoire en Italie après Battoni, et on voit de lui de très-beaux tableaux à Rome, à Pise et à Parme. »

Laurent Pêcheux alla ensuite s'établir à Turin, où il a beaucoup travaillé; il y fut nommé professeur [5], puis directeur de l'école royale de peinture et de sculpture, et premier peintre du roi de Piémont. On cite parmi ses ouvrages, le plafond de la bibliothèque du palais du roi, à Turin, et une peinture à l'église Saint-Dominique, où il a représenté le bienheureux Amédée IX, duc de Savoie [6].

« Berger, premier peintre de la cour du roi des Deux-Siciles, et le célèbre Gérard, furent entre autres ses élèves. Marcenay de Ghuy grava, en 1772, d'après Pêcheux, le retour de Régulus et sa captivité, sous le titre de l'observation de la parole d'honneur.[7] »

Laurent Pêcheux a eu deux fils : Cajetan Pêcheux, habile peintre en miniature, et Benoit Pêcheux qui suit.

[1] *Nagler*.
[2] P. 283.
[3] T. V, p. 73.
[4] T. I, p. 245.
[5] En 1778, lorsque le roi Victor Amédée III restaura l'école royale créée par le roi Charles-Emmanuel. (*Paroletti*.)
[6] *Paroletti*, p. 22 et 95.
[7] *Nagler*.

799. PÊCHEUX (Benoît), peintre d'histoire et de portraits, né à Rome en 1779. Élève de L. Pêcheux, son père.

Il fut nommé en 1796 professeur à l'Académie de Turin; mais, sous l'empire il revint en France [1].

800. BELMONT ou BEAUMONT (Jean-Antoine), peintre et graveur, né à Troyes en 1696.

« Il dut à son père les éléments du dessin, puis se rendit à Paris pour y apprendre l'art de graver, sous Poilly et Cars. Il paraît avoir été plus tard à Bologne, pour étudier sous J.-M. Crespi, mais il se contenta de copier plusieurs tableaux des grands maîtres. Belmont séjourna longtemps à Turin, et on croit qu'il y mourut. Un grand nombre de vues du château de plaisance de la reine de Sardaigne a été fait par lui dans cette même ville. Il grava aussi d'après B. Alfieri et B. Desmartes. Belmont était très laborieux, ce qui affaiblit tellement sa vue, qu'il dut renoncer à graver en 1769 [2]. »

801. DUFOUR, peintre.

Dufour, peintre français peu connu, dit Paroletti, a peint à l'église de Saint-Laurent la Naissance de Jésus-Christ.

802. DUGUÉ, sculpteur, mort vers la fin du XVIIIe siècle.

Dugué, sculpteur en bronze, venu de Paris, a travaillé à Turin [3].

803. DUGUÉ (Philippe), sculpteur, fils du précédent, né à Turin en 1777.

Ph. Dugué faisait, au temps de Paroletti (1819), des ouvrages de décoration en bronze qui étaient très-recherchés.

804. TRIMOLET (Claude-Anthelme-Honoré), p. d'hist. et de portr., à Lyon, né à Lyon le 16 mai 1798. Élève de Revoil.

M. Trimolet, peintre et graveur fort distingué, a peint, en 1823, pour M. le marquis Costa, à Chambéry, un tableau où sont représentées huit personnes de sa famille; — en 1830, pour le roi de Piémont, un tableau représentant les députés du concile de Bâle

[1] *Gabet.*
[2] Traduit de Nagler. — Voir aussi *Paroletti.*
[3] *Paroletti.*

présentant la tiare à Amédée VIII, duc de Savoie. Le dessin de cette composition est dans la belle collection d'objets d'art de l'auteur [1].

805. FÉLON (Joseph), peintre et sculpteur, né à Bordeaux.

M. Félon a peint en 1851 le portrait en pied du roi de Sardaigne entouré de ses principaux officiers. En 1855, il a exposé un médaillon de la princesse Marie de Sardaigne.

806. ROCHET (Louis), sculpteur (voir le n° 227).

M. Rochet est l'auteur de la statue en bronze de Notre-Dame-de-Myans, patronne de la Savoie; cette statue, haute de 6 mètres, composée dans le style du XIIe siècle, a été exécutée à Paris et érigée en 1855 à Myans, à deux lieues de Chambéry, au sommet d'une montagne, d'où on la voit de deux lieues à la ronde.

807 AVISSEAU (voir le n° 163).

M. Avisseau a fait en 1850, pour M. Costa de Beauregard, ancien ambassadeur du roi de Sardaigne, un groupe d'oiseaux et des coupes.

808. ARTISTE PIÉMONTAIS ÉLÈVE D'ARTISTES FRANÇAIS.

Ferri (Gaëtan), élève de MM. Fr. Bouchot et Paul Delaroche.

809. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE ROYALE DE TURIN.

Boucher (François). Louis XV et sa famille.

Bourdon (Sébastien). Le massacre des innocents.

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Sobieski délivrant Vienne de l'invasion des Turcs.

Desportes (F.). Deux petits tableaux représentant du gibier, des perdrix, des faisans, des bécasses. — Très-finis.

Gagnereaux (Bénigne). La Force vaincue par l'Amour (1794).

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. L'Aurore.

Le coucher du soleil [2].

Manglard (Adrien). Deux marines; l'une au lever, l'autre au coucher du soleil; — imitations de Claude Lorrain; fort belles œuvres.

Mignard (Nicolas). Saint Jean-Baptiste dans le désert.

Portrait d'un prince de France.

1 Renseignements particuliers.

2 Ces deux tableaux sont gravés dans la reale galleria di Torino, illustrata da Rob. d'Azeglio; 3 vol. in-fol., Turin, 1836.

Mignard (Pierre). Portrait équestre de Louis XIV.

Portrait de monseigneur le Dauphin, fils de Louis XIV.

Louis XIV, sa femme et ses enfants.

Poussin. Sainte Marguerite foulant aux pieds le dragon ; (gravée dans la reale galleria di Torino.) — Un chasseur.

Stella (Jacques). La toilette de Vénus.

Valentin. Le Christ à la colonne.

Vanloo (Carle). Portrait en pied de Louis XV.

Portrait du prince François-Hyacinthe de Savoie.

Portrait de la princesse son épouse.

Vanloo (César). Vue des environs de Turin.

Vue du haras de la Vénerie.

Vue du château de Collegno.

Environs de la Vénerie.

Un paysage.

Vernet (Horace). Le roi Charles-Albert passant une revue.

810. TABLEAUX FRANÇAIS DANS DIVERSES COLLECTIONS.

Boucher. Plusieurs tableaux. (Chez le théologien Cagna.)

Lemoine. J.-C. guérissant un possédé. (Chez le marquis de Cambiano.)

Mignard. Le jugement de Pâris. (Idem.)

Un Portrait de Louis XIV. (Idem.)

Poussin. Une Fête en l'honneur de Pan. (Chez le comte Bertalazzone.

Vernet (Joseph), Une marine. (Chez le comte d'Arach.)

Rigaud. Portrait de la duchesse de Bourgogne. (Au château, dit le palais de Madame.)

---

§ 25. — VENISE

811. LE BÉ, graveur de caractères (voir le nº 656), né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598.

A l'âge de vingt ans (1545), Le Bé grava à Venise plusieurs caractères hébraïques et rabbins pour diverses personnes [1].

812. BLANCHARD (Jacques) (voir le nº 783).

Blanchard se rendit à Rome pour se perfectionner dans son art. « Au bout d'un an les affaires tournèrent d'une telle sorte à Rome

[1] *L'abbé Fontenai.*

que les François n'y étaient pas en sûreté. Il prit le parti d'aller à Venise... Il fit plusieurs tableaux pour les nobles Vénitiens, où il prit pour sujet divers endroits des Métamorphoses; mais un de ces messieurs l'ayant mal payé de son travail, après l'avoir occupé fort longtemps à peindre son palais à la campagne, l'envie lui prit de revenir en France. Il quitta Venise et passa à Turin où il s'arrêta quelque temps [1]. »

813. COURTOIS (Jacques) (dit le Bourguignon) (voir le nº 682).

« Le Bourguignon a peint à Venise plusieurs grands tableaux chez M. Sagredo, noble Vénitien, qui sont exécutés sur des cuirs dorés laissant en plusieurs endroits ce fond d'or pour le luisant des cuirasses [2]. »

814. MONSU GIRON.

« Giron, paysagiste français, acquit de la réputation à Venise, vers le milieu du xviie siècle. Lanzi vante sa fidélité à reproduire la nature, jusque dans la représentation des nuages et de l'air. Giron fut l'ami de Boschini qui en parle avec beaucoup d'éloges dans son livre intitulé *l'Arte del navigar pittoresco* [4]. »

815. COCHIN (Noël-R.), peintre de paysages

« Cochin, établi à Venise, excelloit à dessiner et à peindre le paysage. J'ay quelques dessins de paysages de lui que j'estime beaucoup. Il vivoit dans le milieu du xviie siècle [4]. » Nagler dit qu'il était graveur.

816. SOBLEAU ou SOBLEO (Michel), peintre français, vivait en 1640.

« Sobleau fut un des meilleurs élèves de Guido Reni et eut une grande réputation en Italie. Dans les églises de Venise, on trouve beaucoup de tableaux de lui, qui, selon Fiorillo (II, 579) sont tout à fait dans le style de son maître. Lanzi, au contraire, qui le dit Flamand et l'appelle Desubleo, trouve dans ses toiles un mélange du Guide et du Guerchin, au moins dans les tableaux que l'on voit dans les églises de Bologne. Le portrait de la Madone avec différents

1 *Perrault.* — *Félibien.*
2 Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et sculpt., t. II, p. 407.
3 Traduit de Nagler. — Voir aussi *Mariette.*
4 *Mariette*, t. I, p. 382.

saints de l'ordre des Carmélites, au couvent des Carmélites à Venise[1], est regardé comme un des meilleurs ouvrages de notre maître. On ne saurait le confondre avec Guido Reni, attendu que l'influence du Guerchin se fait sentir chez lui, et que d'autre part on est choqué par une certaine dureté et un coloris désagréable, comme l'assure Bassaglia. Sobleau florissait vers 1640[2]. »

817. PERREAU ou PERRAULT (Claude), sculpteur, vivait vers 1656.

On voit de cet artiste, dans l'église de Saint-Job, le beau mausolée de René de Voyer de Paulmy, comte d'Argenson, ambassadeur de France à Venise, mort à Venise en 1651. Perrault sculpta ce mausolée d'après des dessins qui lui furent envoyés de Rome[3].

818. DORIGNY (Louis) peintre d'histoire et graveur,
né à Paris en 1654, mort à Vérone en 1742[4]. Élève de Le Brun (voir le nº 4).

Dorigny arriva en Italie à dix-sept ans, c'est-à-dire en 1675, et y demeura toute sa vie, sauf l'année 1704 qu'il passa à Paris, et l'année 1711, pendant laquelle il résida à Vienne.

Après avoir travaillé quatre années à Rome, il fit un tableau représentant saint Bernard aux pieds de la Vierge pour le maître-autel de l'église des Feuillants de Foligno. Il peignit ensuite la vie de saint Augustin en vingt-quatre tableaux, au cloître des Augustins. Dorigny alla de Foligno à Venise où il passa dix ans, puis il quitta Venise pour Vérone, parce que la hauteur des nobles Vénitiens le fatiguait.

C'est surtout à Venise et à Vérone que Dorigny a composé la plus grande partie de ses œuvres.

« Les ouvrages de Louis Dorigny à Vérone sont : quatre tableaux à l'huile, dans l'église du collége del sig. Hottai; les deux premiers représentent deux miracles de saint Zénon, évêque et protecteur

[1] « Dans le chœur des Carmes déchaussés on voit un tableau au haut duquel est la Vierge et en bas plusieurs saints religieux, saint François d'Assise et une femme avec un enfant. Il est de Michel Sobleau; assez juste de formes, de manière assez grande et d'assez bon ton. Il y a des grâces dans quelques têtes. » (*Cochin*, t. III, 118.)

[2] Traduit de Nagler.

[3] *Giannantonio Moschini*, Nuova guida per Venezia; Venise, 1828, in-12, p. 136. — *Nagler*.— *L'abbé Richard*, t. II, p. 357.

[4] « Mori negli ultimi dell' anno 1742, overo nei primi mesi del 1743. » *Mariette;* Abecedario, t. II, p. 115, publié par MM. Ph. de Chennevières et A. de Montaiglon

de la ville; on voit dans le troisième, Daniel qui justifie Susanne, et une Annonciation fait le sujet du quatrième.

« Dans l'église de Saint-Sébastien est le songe de Machabée, qui croit voir l'épée d'or du prophète Zacharie; plusieurs clairs-obscurs représentent la vie de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kotska.

« La Manne est peinte au maître-autel de l'église de Saint-Luc; et dans celle de Sainte-Euphémie, un saint Christophe qui porte Jésus-Christ sur ses épaules, avec une gloire d'anges au-dessus.

« A Saint-Marc, la Conception de la Vierge, et au bas de ce tableau d'autel sont placés saint Grégoire et saint François de Paule.

« On voit dans le palais Giusti, un grand tableau de l'enlèvement des Sabines, et le combat des Horaces et des Curiaces.

« Dans le palais Peligrini au plafond de l'escalier, ce sont les Vertus théologales et cardinales, assises sur des nuages.

« Dans la maison Lombardi, plusieurs tableaux à l'huile sont placés dans une salle, savoir : le repas de Cléopâtre; Énée abordant sur les côtes d'Italie; Orphée aux portes des enfers, pour ramener Eurydice; Herminie sur les bords du Jourdain avec un vieux berger et trois enfants qui chantent.

« La maison des Piccoli possède de grands tableaux à l'huile, représentant le Déluge, le sacrifice de Noé, la construction de la tour de Babel.

« Dans la vigne du comte Allegri, à Cuzzano, au plafond de la salle, paraît le conseil des Dieux; dans une embrasure, Persée tient la tête de Méduse, qui change en pierre plusieurs soldats; et vis-à-vis, le combat des Centaures et des Lapithes: au-dessous de ces tableaux, il a peint à fresque, deux luttes d'hommes en clair-obscur, et tout autour de la salle, les douze signes du Zodiaque personnifiés.

« Dans le palais du même seigneur, à Vérone, la salle et plusieurs chambres sont ornées de plafonds où sont représentés Borée qui enlève Orithye; dans une autre c'est une fête de Bacchus; on voit dans le même palais, les quatre parties du Monde, la Renommée et les Vertus cardinales, Vénus suivie des Grâces, Junon dans son char tiré par des paons, la déesse Flore, et la Nuit environnée des songes personnifiés.

« Dans le palais du marquis Spolvarini,, Dorigny a peint à fresque

le plafond d'une salle, partagé en trois compartiments : on voit dans le milieu un chœur de bergers, à un des bouts une Bacchanale, et dans l'autre une chasse de Diane; dans une autre chambre le plafond représente la chute de Phaéton, que Jupiter précipite.

« Le palais Murelli a de lui trois plafonds à fresque; on voit dans celui de la salle, le char du Soleil avec les signes du Zodiaque; le triomphe d'Hercule, avec les Arts libéraux et autres sujets, ornent les deux autres chambres.

« Dans la maison Nuvoloni, il y a une grande pièce toute remplie de morceaux à l'huile, dont les principaux sont : Salomon visité par la reine de Saba, sa piété envers Dieu, ensuite son idolâtrie.

« La ville de Venise expose, dans l'église de Saint-Sylvestre, au milieu du plafond, un Ciel ouvert, où l'on voit la Trinité avec la Vierge, et plusieurs anges en adoration; vers la porte, il a peint d'autres anges qui portent la croix; et du côté du maître-autel, c'est l'Apothéose de saint Sylvestre, le tout peint à fresque : on voit autour du plafond, les Saints de l'ancien et du nouveau Testament, sur des nuages [1].

« L'église des Jésuites représente deux plafonds à fresque. Celui du maître-autel est composé d'un concert d'anges [2]; l'autre, qui est au milieu de la croisée, fait voir le ciel, la terre et l'enfer qui adorent le nom de Jésus : le plafond d'une chapelle latérale, dans l'église des Carmes déchaussés, expose un groupe d'anges peint à fresque.

« Dans le palais del sig. Tron, il a exécuté de même, dans une salle, le triomphe d'Hercule, où sont rassemblés tous les Dieux; et les signes du Zodiaque personnifiés se voient dans les ornements du pourtour.

« Au palais Zenobio, il a peint deux salles et une chambre; dans la première, est l'Aurore qui devance le char du Soleil, accompagnée des Vents qui écartent les fantômes de la nuit; on voit dans l'autre salle, trois niches; le Mérite accompagné de la Vertu et de la

[1] « Tout le plafond de l'église est peint par *Ludovico Dorigni*. C'est une grande machine, d'une composition pleine de feu et de génie. Il y a beaucoup de grâces dans les tournures des figures, et dans le dessin qui est spirituel, juste et fin. La couleur en est monotone, et il semble que ce ne soit qu'un camayeux roux. » (*Cochin*, t. III, p. 66.) — Voir aussi *Lanzi*.

[2] *Cochin*, t. III, p. 106, et *Moschini*, p. 126.

Renommée, groupées de petits enfants, est dans la première; la seconde est la Vertu récompensée par la Justice, et la troisième est remplie de plusieurs Vices personifiés, vaincus et foudroyés; il y a une chambre à deux plafonds; l'un est un Mercure avec plusieurs symboles de la Vertu; dans l'autre, ce sont les trois déesses qui se disputent la pomme d'or.

« A Mantoue, il a peint à fresque la chute de Phaéton, au plafond de la salle du palais du comte Beltrame.

« A Trévise, on voit dans l'église des religieuses de Saint-Paul une gloire d'anges au plafond; et sur les murs de côté, les actions les plus intéressantes de saint Paul sont peintes en clair-obscur doré sur un fond blanc.

« Dans la grande église d'Udine, on voit au plafond du maître-autel, une gloire d'anges à fresque, et sur les murs est peinte d'un côté la Résurrection du Sauveur qui triomphe de la mort, de l'enfer, du péché et de l'hérésie; de l'autre est son Ascension, et la gloire humaine, accompagnée des honneurs et des richesses de ce monde, y paraît prosternée. On voit dans les plafonds de la croisée de l'église les Pères de l'Ancien et du Nouveau-Testament peints à fresque sur des nuages.

« A Trente, il a peint à fresque la coupole de la cathédrale, où il a représenté les Saints protecteurs de cette ville, et dans les lunettes qui règnent autour de la croisée de l'église, les martyres de ces saints [1]. » C'est le plus fameux morceau de Dorigny [2].

A Vicence, on voit à l'oratoire des Pères Servites, un Christ peint par Dorigny [3].

Après avoir terminé sa biographie, d'Argenville ajoute : « il auroit été trop long de décrire tous les ouvrages que Dorigny a faits dans les autres villes d'Italie; on s'est attaché aux principaux. »

« Dorigny, dit Nagler, possédait une grande habileté pour peindre à la fresque, genre dans lequel il marcha sur les traces de Solimena. Il avait de la facilité dans l'invention, seulement ses figures pourraient avoir plus de grâce et de grandeur.

[1] *D'Argenville.*

[2] *Fiorillo*, t. III, p. 274.

[3] Il forestiere instrutto nelle cose più rare di architettura e di alcune pitture della città di Vicenza; Vicence, 1804, in-8°, p. 82. — Voir aussi *Pozzo*, Vite de' pittori Veronesi, p. 176.

« Dorigny a aussi gravé sur cuivre et avec une grande distinction; on cite les planches suivantes :

Trente-deux petits sujets pour les pensées chrétiennes du Père Bouhours. 1684, Venise.

Cinq emblèmes tirés d'Horace, 5 feuilles in-folio.

Six planches des Métamorphoses d'Ovide.

La vue de l'amphithéâtre de Vérone, grande planche en largeur.

Le débarquement des Sarrasins à Ostie, d'après Raphaël, grand in-folio carré. »

819. DESBOIS ou DUBOIS (Martial), graveur, né à Paris en 1630, y mourut en 1700.

Desbois, graveur au burin, à la pointe et à la manière noire, séjourna à Venise et à Padoue, où il fit de nombreuses estampes, et revint à Paris en 1696. On a de lui : le corps mort du Sauveur, fait à Venise; — cinq gravures pour le livre de mademoiselle C.-C. Patin, intitulé : *Tabellæ selectæ ac explicatæ*, etc., Padoue, in-fol. 1691; — une Vierge, d'après le Guide; — le Jugement de Salomon, d'après Poussin; — les Noces de Cana, d'après le Padouan; — la femme adultère, d'après le Véronèse; — saint Guillaume, duc d'Aquitaine, recevant l'habit de moine, des mains de saint Bernard, d'après le Guerchin. — Les autres pièces ont été exécutées par N.-R. Cochin, H. Vincent, J. Juster, H. Thourneyser le fils.

Desbois a gravé les portraits du doge Louis Contareni; — d'Édouard Farnèse, duc de Parme; — du doge Marc-Antoine Justiniani; — du Patriarche de Venise, Louis Sagredo. Il a fait aussi les trente vignettes et portraits du livre intitulé : *Lyceum Patavinum*, de Ch. Patin, Padoue, 1682, in-4°[1].

820. PESNE (Antoine) (voir le n° 134).

Antoine Pesne fit à Venise, où il était allé étudier les coloristes, un grand nombre de beaux portraits des premiers personnages de cette république. Il passa de Venise à Rome, et de là à Berlin.

[1] *Robert Dumesnil*, t. IV, p. 199. — *Heineken*.

821. TABLEAUX FRANÇAIS A VENISE, AU MUSÉE.

LE BRUN (Charles). Le repas chez le Pharisien; gravé par Poilly.

POUSSIN. Un repos en Égypte; à la salle de l'Académie. (Sainte Marie de la santé.)

SUBLEYRAS. Portrait de Benoît XIV.

§ 5. — VICENCE

822. MÉNAGEOT (François-Guillaume), peintre,
né à Londres le 9 juillet 1744, de parents français, mort à Paris le 4 octobre 1816.
Élève de Deshays, de Boucher et de Vien.

Obligé de quitter Rome, après la suppression de l'Académie, dont il était directeur, Ménageot se rendit dans les États de Venise vers 1792, et il fit un séjour de huit ans à Vicence. Il revint en France vers 1800.

On voit de lui, à la Madona-del-Monte, à Vicence, la Vierge aux anges, tableau qu'il donna à cette ville en reconnaissance du bon accueil qu'il avait reçu de ses habitants [1].

[1] Notice des tableaux, dessins, estampes, etc., composant le cabinet de Fr.-G. Ménageot; 1816, broch. in-8°, avec la biographie de l'artiste.

CHAPITRE XI

POLOGNE

Les relations entre la France et la Pologne sont fort anciennes. Les légistes français appelés par Casimir le Grand, et l'élection de Henri III, sont les témoignages les plus connus de ces premières relations. A l'époque où Sobieski monta sur le trône, la France et la Pologne étaient surtout liées depuis quarante ans. Une Française, Marie-Louise de Gonzague, fut mariée en 1645 à Wladislas IV, et en 1649 à Jean-Casimir, frère et successeur de Wladislas IV. Marie-Louise avait francisé la cour de Pologne. On sait qu'après son abdication, Jean-Casimir se retira en France.

La fille d'un gentilhomme français, Marie-Casimire de La Grange d'Arquien, épousa Sobieski. Ce grand homme avait passé plusieurs années de sa jeunesse en France; il y avait appris le métier des armes sous le grand Condé; les affections et les idées de Sobieski étaient toutes françaises [1].

Nous trouvons ici ce que nous avons observé partout ailleurs dans les mêmes circonstances : à la suite de l'influence politique, l'influence des lettres et des arts.

823. LA HIRE (Étienne de), peintre, né en France, mort en 1626.

Étienne de La Hire, père de Laurent de La Hire, a beaucoup travaillé en Pologne où ses tableaux obtinrent un grand succès [2].

[1] *Salvandy*, Histoire de Pologne avant et sous le roi Sobieski.
[2] *Nagler*. — *Huber* et *Rost*, t. VII, p. 127.

824. DESPORTES (François), peintre de portraits, puis d'animaux (voir le n° 281).

Vers 1692, Louis XIV permit à Desportes d'aller en Pologne, où il fit avec grand succès les portraits du roi Jean Sobieski [1], de la reine, du cardinal d'Arquien, père de cette reine, et des principaux personnages de la cour. Il avait été engagé à ce voyage par des seigneurs polonais qu'il avait connus à Paris, et par l'abbé de Polignac, alors ambassadeur de France, depuis cardinal, qui le présenta au roi et à la reine de Pologne. Après deux ans de séjour en ce pays, le roi le rappela en France [2].

825. VANLOO (Jean-Baptiste) (voir le n° 291).

Il a fait le portrait de la reine de Pologne, Catherine Opalinska, gravé par N. de Larmessin, in-folio.

826. DUBUT (Frédéric-Guillaume) sculpteur et graveur en médailles, fils de Ch.-Claude Dubut (voir le n°. 44), né à Munich, mort à Danzig, à 67 ans [3].

« Il fut instruit à Munich dans les premiers éléments de son art. Il travailla en marbre et en métal, et fut longtemps au service d'Auguste III, roi de Pologne, qui le nomma sculpteur et médailleur de sa cour. Pendant la guerre, il accompagna le roi de Dresde à Varsovie, puis alla à Saint-Pétersbourg où il resta jusqu'à la mort de l'impératrice Élisabeth [4]. Il choisit alors Danzig pour résidence ; mais bientôt l'impératrice qui succéda à Élisabeth, l'appela à sa cour en qualité de tailleur de coins. Cependant il travailla aussi en cire, et fit dans ce genre de grandes figures et des reliefs, qui dans ce temps-là jouissaient d'une grande estime.

« Dubut exécuta un buste de Stanislas de Pologne en cire colorée, et une foule de médaillons pour la cour de Russie; celui de Pierre le Grand, de Catherine, de sa fille Élisabeth, de Pierre Schuwalof, etc. Puis il fit aussi de remarquables médaillons en cire

[1] Ce portrait fut exposé au salon de 1704.

[2] *D'Argenville.* — *Mariette,* t. II, p. 98. — Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peint. et de sculpt., t. II, p. 101. — *L'abbé Lambert,* Hist. littér.

[3] Il y vivait encore en 1769; *J.-A. de Lehninger,* Description de la ville de Dresde, 1782, in-8°, p. 134.

[4] Il avait été appelé par Élisabeth et resta cinq ans à Saint-Pétersbourg. Il y fit un second voyage du temps de Catherine II et retourna à Danzig, comblé de richesses. (*Lehninger.*)

des principaux personnages des cours de Dresde et de Munich.

« Parmi ses médailles nous citerons celle du comte Esterhazy recevant l'ordre de Saint-André. Quant à la grande médaille de la paix d'Oliva, il n'en a fait que le revers; la face est de Loos. Plusieurs projets de médailles ne furent exécutés qu'en cire. Il fit aussi beaucoup de portraits, entre autres, le sien propre, celui de sa femme, et celui de la fille de Pesne. Tonelli a peint le portrait de Dubut.

« De son temps Dubut jouissait d'une grande renommée, et Bernouilli (*Voyages*, t. I, p. 277) l'appelle le plus grand sculpteur de son époque. Ce voyageur donne aussi des détails sur les travaux de cet artiste [1]. »

827. LOUIS, architecte, né à Paris en 1735, meurt à l'hôpital le 7 mars 1807 [2].

Louis, architecte du roi de Pologne [3], alla à Varsovie bâtir un palais pour le roi de Pologne. Il fut accompagné par AMOUDRU [4].

828. MARTEAU (Louis), peintre de portraits, mort très-âgé, en 1805, en Pologne.

Marteau séjourna toute sa vie dans ce pays; il y fit un très-grand nombre de portraits à l'huile et au pastel. Il excellait dans ce dernier genre.

829. NORBLIN DE LA GOURDAINE (Jean-Pierre), peintre et graveur, né à Misy-fault-Yonne le 1er juillet 1745, mort le 23 février 1830. Élève de Casanova.

Quelques ouvrages exécutés dans le goût de son maître et du Bourguignon, le firent rechercher du prince Adam Czartoriski qui le détermina à partir pour la Pologne en 1774 [5]. Il fonda à Varsovie une école de peinture d'où sont sortis plusieurs artistes distingués, Michel Plonski, Alexandre Orlowski. Il fut soutenu et protégé par

[1] Traduit de Nagler.

[2] D'autres notices donnent encore les dates de 1799 et de 1800. Je tire la date que j'adopte, de renseignements particuliers.

[3] Il est ainsi désigné dans le privilége du roi pour son ouvrage, « salle de spectacle de Bordeaux. » Paris 1782, in-folio.

[4] Biographie universelle, supplément.

[5] « Les artistes de Varsovie ne sont pas en grand nombre (1792), et ils seraient réduits à rien si le roi ne les employait pas; on peut dire que c'est pour lui seul qu'ils s'y sont établis. » (*Fortia de Piles*, Voyage de deux Français en Allemagne, Danemark, Suède, Russie et Pologne, 1790-92, 5 vol. in-8°. Paris 1796; t. V, p. 68.)

les nobles et par le roi Stanislas-Auguste, qui lui conféra la noblesse afin qu'il pût entrer dans les assemblées de la diète dont il reproduisit l'aspect dans des compositions capitales. Norblin fit pour le roi la bataille de Zborow sous Wladislas IV, plusieurs petits tableaux dans le genre de Watteau pour sa maison de plaisance de Lagenki, près de Cracovie, et fut l'ordonnateur des embellissements des résidences royales. Il peignit chez le prince Radziwill, un plafond représentant le char de l'Aurore, et revint en France en 1804[1].

« M. Norblin, dit Fortia de Piles qui l'a connu à Varsovie, fait des gouaches et des dessins charmants ; il a beaucoup d'imagination et ses ouvrages présentent souvent une multitude de figures, qui toutes ont leur caractère et leur expression ; on y retrouve le feu de son maître ; c'est un homme d'un vrai talent dans son genre. M. Niemskivitch possède de lui un dessin représentant la fameuse séance du 3 mai 1791 ; c'est un morceau achevé [2]. »

Norblin a gravé à Varsovie plusieurs estampes : en 1774, Alexandre et Apelles de Dietricy, et le portrait de Sobieski.

830. JEUFFROY (Romain-Vincent), graveur en pierres fines, né à Rouen en 1764, mort en septembre 1826.

Après que Guay eut cessé de travailler, M. d'Angiviller essaya de faire revivre la gravure sur pierre. Il décida par ses promesses Jeuffroy à s'y livrer, mais il ne tint pas ses engagements. Alors Jeuffroy s'en alla à Rome, puis à Naples ; il y passa dix ans pendant lesquels il produisit beaucoup d'ouvrages, soit en creux, soit en relief, dont plusieurs sont actuellement au cabinet de la bibliothèque impériale ; ils viennent de M. de Clermont d'Amboise, ambassadeur de France à Naples, qui était son protecteur et pour lequel il travailla beaucoup. De retour à Paris, il grava quelques portraits qui lui firent de la réputation, mais manquant de travaux, il accepta les propositions du dernier roi de Pologne et alla s'établir à Varsovie, en 1790.

« M. Joffroy, dit Fortia de Piles, français, attaché au roi, graveur en pierres, a du talent surtout pour l'*intaglio*. Le maréchal Potocki possède le portrait du roi Stanislas Poniatowski, sur une cornaline,

[1] Notice extraite du Catalogue des estampes qui composent l'œuvre de J.-P. Norblin, 1848, in-8°, Paris.

[2] T. V, p. 70.

très-bon ouvrage. Cet artiste a une très-grande opinion de son talent, et il est fort porté à rabaisser tout ce qui n'est pas de lui; on ne peut que lui souhaiter de parvenir un jour au point où il se croit déjà [1]. »

Après son retour à Paris, Jeuffroy fut nommé membre de l'Institut en 1803. Parmi ses portraits on cite ceux du roi de Pologne, du prince Lubomirski, de la reine de Naples, femme de Joseph [2].

831. LE BRUN (André?), sculpteur (voir le n° 192).

« M. Le Brun, sculpteur français, élève de Pigalle, attaché au roi depuis bien des années. Nous avons vu chez cet artiste deux statues pour le prince, presque terminées : le Silence et la Prudence. Il travailloit aussi à quatre cariatides colossales, qui doivent soutenir deux cheminées que S. M. fera construire à Lagenki, sur lesquelles seront l'Apollon du Belvédère et l'Hercule Farnèse. M. Le Brun a fait une Bacchante et le Faune de la tribune pour la façade du château de Lagenki; il a exécuté en plâtre un *Quos ego*, demi-figure en bas-relief, de proportion colossale, qui nous a paru fort beau et d'un grand genre : il seroit à désirer que ce morceau fût exécuté en marbre; il le mérite. Cet artiste joint à un talent très-estimable une grande modestie et beaucoup de complaisance; nous en parlons par expérience. Son atelier est au château,... et le roi passe rarement deux jours sans le visiter [3]. »

832. TARDIEU (Alexandre), graveur.

En 1792, Alexandre Tardieu a gravé un fort joli portrait de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, sans indiquer d'après quel peintre; l'estampe contient quatre vers signés *François*, peintre; c'est peut-être l'auteur du portrait.

833. PERCIER, architecte (voir le n° 558).

Percier a fait le dessin et les plans d'une petite église gothique pour un prince de Pologne [4].

[1] T. V, p. 69.
[2] Rapport sur les beaux-arts adressé à Napoléon Ier par la 4e classe de l'Institut.
[3] *Fortia de Piles*, t. V, p. 68.
[4] *Raoul Rochette*, Notice, p. 51.

834. GÉRARD (voir le nº 17).

Il a peint le portrait de la comtesse Zamoiska, gravé par Dickinson et P. Adam.

835. FROMENT MEURICE (voir le nº 32).

Froment-Meurice est l'auteur d'un ciboire offert par madame la comtesse de Preziecka à une église de Varsovie.

Ce ciboire est en argent, partie bruni, partie doré; il est orné de versets de la Bible et de l'Évangile gravés sur des plaques émaillées; des pierres fines, des camées sont distribués sur le calice dont le bouton est formé d'une boule de cristal de roche surmontée d'une croix [1].

836. TABLEAUX FRANÇAIS DE LA GALERIE DU PALAIS DE LAZIENKI, A VARSOVIE.

Coypel (Nicolas), Bacchus et trois bacchantes.

Danloux, l'Innocent et l'Espiègle, tableaux dans le genre de Greuze.

Duflos (J.-Pierre), un paysage.

Fragonard (Jean Honoré), le baiser.

Largillière. Portrait de Bardo Bardi Magatoli [2], général au service de Louis XIV.

Portrait d'un inconnu.

Le Paon [3]. Le prince de Nassau chassant le tigre pendant son voyage en Afrique.

Robert (Hubert), une cuisinière occupée au ménage.

Des ruines romaines.

Subleyras. Portrait de femme [4].

[1] Renseignements particuliers.

[2] Sans doute Magalotti.

[3] Et non pas Le Laon (voir Fortia de Piles).

[4] Catalogue des tableaux du palais de Lazienki, dans la Revue universelle des arts, t. III, p. 44; 1856.

CHAPITRE IX

PORTUGAL

---

837. GUILLAUME BELLES ou BOLLEU[1], peintre sur verre.

Guillaume est le premier verrier qui fut employé, de 1448 à 1473, à Batalha, magnifique monastère gothique fondé par Jean Ier, en 1433[2].

838. MAITRE JEAN, verrier, mort en 1528.

Maître Jean fut aussi employé à Batalha, de 1489 à 1528[3].

839. MAITRE HUGUET ou HUET.

Il fut un des premiers architectes du monastère de Batalha[4].

840. NICOLAS, architecte et sculpteur français.

On sait quel fut l'éclat des arts en Portugal, sous le roi Emmanuel; plusieurs architectes furent appelés de France pour travailler aux bâtiments qu'on élevait alors. Nicolas est l'un des plus célèbres. Il vint de France avec trois de ses compatriotes, Jean de Rouen, Jacques Longuin et Philippe Édouard, pour reconstruire l'église de Sainte-Croix à Coïmbre[5]. Ensuite il fut chargé de l'exécution du

[1] Bolleu est sans doute la corruption de Beaulieu, et Belles (Belleza, beauté) en est la traduction (*Raczynski*).

[2] *Raczynski*, Dictionnaire historico-artistique du Portugal; 1847, 1 vol. in-8°, p. 129, et Lettres adressées à la société artistique et scientifique de Berlin, Paris 1846, 1 vol. in-8°, p. 198, 227.

[3] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 159; Lettres, p. 221.

[4] *Raczynski*, Lettres, p. 332.

[5] *Raczynski*, Lettres, p. 469, 331, 344.

portail principal de l'église de Belem, vers 1517 [1]. Il sculpta l'autel de la chapelle du couvent de Notre-Dame-de-la-Pena, près de Cintra [2]; Nicolas y fit aussi des bas-reliefs représentant bon nombre de scènes de la Passion de Jésus-Christ et celle de sa glorieuse Naissance, « toutes sculptées avec finesse et grand art. » Les historiens portugais appellent Nicolas grand sculpteur, insigne artiste, et prodiguent à ses œuvres les épithètes les plus louangeuses [3].

841. JEAN DE ROUEN, architecte et sculpteur.

Il fut l'un des architectes de l'église de Sainte-Croix à Coïmbre; il a sculpté les retables en pierre de cette église; on en vante la délicatesse [4].

842. JÉROME DE ROUEN, architecte.

Dona Maria, fille du roi Emmanuel, confia à Jérôme la construction de l'église de Luz, près de Lisbonne, lui recommandant que cet ouvrage fût un des plus beaux édifices de l'Europe [5].

843. NOCRET (Jean), peintre d'histoire et de portraits, né à Nancy, mort le 11 nov. 1672, à 55 ans.

En 1657, Louis XIV l'envoya en Portugal faire le portrait de l'infante Catherine qui devint reine d'Angleterre. Nocret partit de France avec M. le marquis de Comminges, ambassadeur à Lisbonne; il fit aussi les portraits du roi Alphonse VI et de l'infant don Pedro, depuis roi de Portugal. Alphonse VI, pour récompenser Nocret, lui fit présent de cinq cents pistoles et d'une chaîne d'or accompagnée de sa médaille [6].

844. RIGAUD (voir le n° 1).

Rigaud a fait en 1695 le portrait du comte de Prade et du comte de Tallay, seigneurs portugais. En 1696, il fit celui de l'ambassadeur de Portugal, et en 1697 il en exécuta une copie [7].

[1] *Raczynski*, Lettres, p. 344.
[2] *Raczynski*, Lettres, p. 235, 237, 440.
[3] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 207.
[4] *Raczynski*, Lettres, p. 331. — Dictionnaire, p. 252-3.
[5] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 253.
[6] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et sculpt., t. I, p. 312.
[7] Mémoires sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et sculpt., t. II, p. 160, 163.

845. RANC (Jean) (voir le nº 463).

« Après avoir peint plusieurs fois toute la cour d'Espagne, Ranc eut ordre de Philippe V d'aller en Portugal pour peindre toute la famille royale; il en fut comblé de présents qu'il dissipa ainsi que tout ce qu'il avait amassé en Espagne [1]. » Debrie a gravé en 1739 les portraits du roi Jean V et de la reine Marie-Anne-Victoire [2].

846. ARTISTES FRANÇAIS EN PORTUGAL SOUS JEAN V.

« Après la mort du roi Sébastien, les arts tombèrent en décadence. Ce fut seulement après la paix d'Utrecht, en 1715, que le roi Don Jean V put songer à les ranimer et à protéger les sciences. En 1720, il créa l'Académie royale d'histoire; en 1722, il fonda à Sétubal celle de géométrie. Ces institutions ayant besoin de graveurs, quelques étrangers furent appelés en Portugal par l'intermédiaire de Don Jean da Silva, comte de Tarouca, ambassadeur à La Haye [3]. »

Les artistes français qui vinrent alors sont: Debrie, de Grandpré, Ch. de Rochefort, Quillard, Rousseau, Michel le Bouteux et Louis Simoneau, tous graveurs. Ils firent de nombreux élèves à Lisbonne, et en 1769, on ouvrit dans cette ville une école de gravure, attachée à l'imprimerie royale et placée sous la direction de Joachim Carneiro da Silva, artiste de grande valeur, né à Porto en 1727, qui était venu se perfectionner dans l'art de la gravure à Paris [4]. Il est sorti de cette école un grand nombre d'artistes distingués.

847. DEBRIE [5] (Gabriel-François-Louis), dessinateur et graveur. Élève de B. Picart.

« Il laissa, dit Nagler, peu de gravures, mais se fit connaître surtout comme dessinateur. Ses dessins, qui consistent en sujets historiques, se trouvent dans les cabinets d'amateurs. »

Raczynski nous apprend au contraire qu'il a fait beaucoup de

[1] *L'abbé Fontenai.*

[2] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 39. — *D'Argens*, p. 396.

[3] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 39.

[4] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 41.

[5] Son nom est Debrie et non pas Debrié; voir un portrait de Clément Marot, 1727, gravé par lui. (Cabinet des estampes.)

planches pour l'Histoire généalogique, et qu'il a gravé deux portraits d'après Ranc, ceux du roi Jean V et de la reine Marie-Anne-Victoire [1].

848. DE GRANDPRÉ, graveur.

De Grandpré est un des Français qui ont travaillé en Portugal sous le règne de Jean V. Dans la Géographie historique, il y a des gravures de cet artiste, faites à Lisbonne en 1729 et 1734 [2].

849. ROCHEFORT (Charles de), dessinateur et graveur, né en France en 1673, mort à Lisbonne.

Après avoir gravé en France un assez grand nombre de pièces d'après Chereau, Gillot, Watteau, Girard et De la Monce [3], il se rendit à Lisbonne. Il y a gravé le baptême de Don Jean V [4].

850. QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre et graveur, né à Paris, mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de son âge. Il fut élève de Watteau, dont il suivit la manière.

« Dès l'âge de onze ans, il dessinoit si parfaitement que le cardinal de Fleury ayant présenté quelques-uns de ses ouvrages au roi Louis XV, ce prince lui donna une pension de 200 livres. Dans la suite il fit connoissance avec un médecin suisse, nommé Merveilleux, qui avoit entrepris d'écrire l'histoire naturelle du Portugal et qui l'engagea à passer avec lui dans ce royaume pour en dessiner les plantes, les arbres, etc. Arrivé à Lisbonne, il présenta un tableau de sa main au roi, qui en fut si charmé, qu'il le fit peintre de la cour et dessinateur de l'Académie établie dans cette ville, avec une pension de 80 piastres par mois [5]. Les principaux ouvrages que ce peintre a faits à Lisbonne sont les plafonds de l'appartement de la reine, et plusieurs tableaux dans le palais du duc de Cadaval [6]. Il

[1] *Raczynshi*, Dictionnaire, p. 39.

[2] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 125.

[3] Voir Nagler qui l'appelle P. de Rochefortd.

[4] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 39, 247.

[5] Il avait 60,000 réis par mois, soit 4,500 francs par an. (*Raczynski*.)

[6] Il a peint aussi des portraits, des *festas galantes*, dans le genre de Watteau; il peignit aussi plusieurs carrosses de la cour.— On lui doit encore la gravure d'un vaisseau lancé à la mer en 1727; Jean V, entouré de beaucoup de monde, y est représenté sur le pont; cette estampe, dédiée à Jean V, est exécutée dans la manière de Leclerc. Il a gravé un saint Luc pour les patentes de la confrérie de saint Luc. *Raczynski*, Dictionnaire, p. 39, 238. — Lettres, p. 326.

a gravé, d'après ses dessins, la pompe funèbre du duc Nuno Olivarès Pereira, et toutes les planches qu'on voit dans le livre qui en donne la description, lequel a paru à Lisbonne en 1730, in-folio [1]. »

851. ROUSSEAU, graveur.

Rousseau vint en Portugal vers 1734 et y exerça son art sous Jean V [2].

852. LE BOUTEUX (Michel), architecte et graveur.

Il fut l'un des artistes français qui vinrent en Portugal, au temps de Jean V, et y ranimèrent les arts; en 1736, il fit une carte de l'île de Malte, pour les mémoires de Malte, et la signa : Michael le Bouteux, *architectus regis, sculpsit*, 1736. Il a gravé aussi la façade de Mafra, en 1752 [3].

853. SIMONEAU (Louis), graveur.

Il a travaillé en Portugal sous Jean V. On voit des gravures signées de lui dans la Géographie historique, 1784; dans les Antiquités de Braga, 1738; dans la Vie du P. Vierra, par André de Barros, 1746 [4].

854. LE BAS (Jacques-Philippe), graveur,
né à Paris en 1708, mort en 1782. Élève de N. Tardieu.

En 1757, Le Bas a gravé à Paris, d'après les dessins faits sur les lieux par Paris et Pedegache, le recueil des plus belles ruines de Lisbonne causées par le tremblement de terre du 1er novembre 1755 et par le feu; l'ouvrage se compose de 6 planches : la tour de Saint-Roch, l'église de Saint-Paul, la basilique de Sainte-Marie, le théâtre de l'Opéra, l'église de Saint-Nicolas, la place du Patriarchat.

855. PILLEMENT (Jean) (voir le nº 12).

Il a fait plusieurs séjours en Portugal, et y a laissé beaucoup d'ouvrages à l'huile et au pastel, ainsi que des paysages à l'huile et à la gouache, qui se trouvent aujourd'hui dans des collections particulières. Pillement est venu à Lisbonne pour la dernière fois

1 *L'abbé Fontenai*, Dictionnaire des artistes.
2 *Raczynski*, Dictionnaire, p. 253.
3 *Raczynski*, Dictionnaire, p. 30 et 39.
4 *Raczynski*, Dictionnaire, p. 276.

en 1780; il y a formé de nombreux élèves, entre autres Joachim da Costa, Joachim Mellisent[1].

856. Mademoiselle LOUVETE.

Mademoiselle Louvete, nièce de Pillement, a fait en Portugal beaucoup de portraits en miniature; elle gravait aussi à l'eau-forte[2].

857. VANLOO (Louis-Michel). — (Voir le nº 465.)

Louis-Michel Vanloo fit en 1767 le portrait du marquis de Pombal, premier ministre de Portugal; le fond du tableau est de Joseph Vernet. Le marquis de Pombal est représenté assis dans un fauteuil au bord de la mer que traversent plusieurs vaisseaux. Ce tableau a été gravé par Beauvarlet, et l'estampe exposée en 1773; elle porte les inscriptions suivantes : L. Vanloo et J. Vernet, pinxer., 1767; A.-J. Padrao et J.-S. Carpinettus delin.; J. Beauvarlet sculps., 1772. Cette estampe est grand in-folio et très-rare[3].

858. DE LA RIVA (Nicolas-Louis-Albert), peintre,
né à Lille en 1755; mort à Lisbonne en 1818. Élève de Heinsius et de Casanova.

De la Riva, peintre de portraits, de batailles, de bambochades, de paysages et d'animaux, vint en 1792 à Lisbonne; cinq ans après il alla en Espagne, mais en 1800, il revint à Lisbonne où il a peint un grand nombre de portraits[4].

859. DUFOURCQ, peintre de paysages.

Cet artiste de mérite a fait beaucoup de tableaux et d'aquarelles[5].

860. RAMBOIS, architecte, dessinateur et peintre, né vers 1816.

« M. Rambois est attaché au théâtre de Saint-Charles, comme peintre de décorations, et comme tel, il déploie un talent très-distingué. Il fait ces ouvrages en commun avec M. Cinati, architecte italien, dessinateur et peintre, âgé de près de trente-cinq ans. Ces messieurs

[1] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 232. Lettres, p. 286, 385.
[2] *Raczynski*.
[3] *Stimmel*.
[4] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 245.
[5] *Raczynshi*, Dictionnaire, p. 74, 75. Lettres, p. 96.

dirigent aussi les travaux architectoniques et décoratifs de l'hôtel du duc de Palmella du *largo do Calhariz*. Depuis 1844, ils dirigent aussi conjointement avec M. Silva, architecte de la cour, les travaux d'embellissements qui s'exécutent au palais de Necessidades [1]. »

[1] *Raczynski*, Dictionnaire, p. 239, 275.

CHAPITRE XIII

RUSSIE

L'influence française en Russie est contemporaine des premiers efforts faits par Pierre le Grand pour civiliser son empire. La seule raison de l'adoption par l'aristocratie russe de nos mœurs, de nos goûts, de notre langue, de notre littérature et de nos artistes, est dans la grandeur même de la littérature et des arts de la France de Louis XIV, dans leur célébrité et dans l'influence générale qu'ils exerçaient sur toute l'Europe, influence que la Russie devait ressentir plus que tout autre pays. On sait que Lefort, français, devenu ministre de Pierre le Grand, a contribué puissamment à l'introduction des idées françaises en Russie.

861. JOUVENET (Jean), peintre d'histoire,
né à Rouen en 1644; mort le 5 avril 1717 à Paris. Élève de son père Laurent Jouvenet.

« *Mardi* 15 *juin* 1717. Le roi a donné au czar de magnifiques tentures des Gobelins », dit le marquis de Dangeau dans son journal; elles avaient été faites d'après les tableaux de Jouvenet, et représentaient la Pêche miraculeuse, la Madeleine aux pieds du Sauveur, la Résurrection de Lazare, et Jésus-Christ chassant les marchands du temple. Ce fut le duc d'Antin qui remit à Pierre le Grand ces belles tapisseries [1].

862. CARAVAQUE [2] (Louis), peintre de portraits,
né en Gascogne; mort en 1752 en Russie.

Caravaque, peintre de la cour impériale de Russie, fit d'abord

[1] Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et sculpture, t. II, p. 27.

[2] Caravac, Caravacca.

des portraits en miniature, puis il peignit à l'huile. Son premier ouvrage est un portrait de Pierre le Grand, fait en 1716 à Astrakan (gravé à Paris, par Alex. Massard, et deux fois par Langlois, in-8° et in-4°). Il a fait un autre portrait de Pierre le Grand en 1723, en costume impérial (gravé par P. Soubeyran); — le portrait de l'impératrice Anne, gravé en 1731, par C.-A. Wortman; — un autre portrait d'Anne, gravé en 1736 par le même; — un troisième portrait de cette impératrice, gravé par le même, in-fol., se trouve en réduction dans la collection d'Odieuvre; — le portrait de l'impératrice Élisabeth, gravé par Koko en 1746 et par Pinsio pour Odieuvre; — un autre portrait d'Élisabeth, gravé par S. Stenglin [1].

863. LE BLOND (Alexandre-Jean-Baptiste), architecte, né à Paris en 1679, mort à Saint-Pétersbourg en 1719. Élève de Girard.

Le Blond s'était distingué par plusieurs beaux travaux d'architecture et de jardinage, lorsque François Lefort, neveu du fameux général de ce nom, vint en France pour engager des artistes dans toutes sortes de professions, à s'établir en Moscovie.

Lefort s'adressa d'abord à Le Blond, lui proposa 20,000 livres d'appointements, et le marché fut bientôt conclu. Cette nouvelle alarma les amateurs des beaux-arts; quelques-uns représentèrent au Régent la perte qu'allait faire le royaume en perdant un aussi beau génie. Ces représentations ne furent point écoutées, et, en 1716, Le Blond partit de Paris avec sa famille.

Le Czar lui fit, en arrivant, beaucoup d'accueil, et le combla de grâces quand il eut été témoin de la facilité avec laquelle il mettait au jour ses pensées, et avec quelle netteté il saisissait les idées qu'on lui proposait. Le Blond s'occupa ainsi de quantité de projets pour le palais de Pétersbourg et la maison de plaisance [2] du Czar qu'il devait orner de jardins et de fontaines alimentées par une rivière qui coule au-dessus du parc.

La petite vérole l'enleva à quarante ans; le Czar fut très-touché de sa perte, et lui fit célébrer de magnifiques obsèques auxquelles il voulut lui-même assister. Lefort avait été nommé premier architecte de Pierre le Grand [3].

[1] *Heineken. Nagler.* Cabinet des estampes.

[2] Peterhof, que les souverains habitent en été; on trouve dans le jardin deux maisons de plaisance appelées Marly et Mon-Plaisir, qui ont chacune une cascade.

[3] *D'Argenville*, Vie des fameux architectes. — *Mariette*, 3, 89. — *Fr. Blondel*,

Le Blond a bâti le château et dessiné les jardins de Peterhof, lesquels sont une magnifique imitation de Versailles, avec une abondance d'eau extraordinaire, mais avec moins de goût dans les effets. Le parc est immense et très-beau, moitié français et moitié anglais aujourd'hui; les statues qui le décorent sont en plomb doré.

864. NATTIER (Jean-Marc), peintre de portraits, né à Paris le 17 mars 1685; mort le 7 septembre 1766.

« M. Le Fort[1], ministre du Czar Pierre, ayant engagé M. Le Blond, célèbre architecte, à passer en Russie, proposa en 1715, à M. Nattier d'aller joindre avec lui le Czar à Amsterdam. Il lui fit des conditions avantageuses et le détermina à le suivre. Le Czar lui fit d'abord peindre une partie de sa cour, et lui ordonna un tableau représentant la bataille de Pultava. Content de ces ouvrages, il l'envoya à La Haye pour y peindre l'impératrice Catherine[2]. Dans cet intervalle, le Czar vint à Paris (1717). L'impératrice, charmée de son portrait, en écrivit à ce prince avec tant de marques de satisfaction qu'il fut curieux de le voir. M. Nattier eut ordre de l'apporter à Paris, et quoiqu'il n'y eût encore que la tête d'achevée, le Czar en fut si content, qu'il l'envoya aussitôt chez le sieur Boit, peintre en émail[3]. Ce portrait faisant beaucoup de bruit, le jour que M. le duc d'Antin donna à souper au Czar, il fut exposé sous un dais dans la salle du festin. Le lendemain, ce prince envoya son grand maréchal Alooffioff dire à M. Nattier de venir commencer son portrait. Il en témoigna la même satisfaction. On a vu ce tableau exposé au salon, et il appartient maintenant à M. le duc de Grammont[4]. Sur le point de partir pour la Russie, Pierre le Grand lui fit demander par M. Le Fort, quand il comptait le rejoindre; mais sans lui proposer d'ailleurs aucune condition. Comme il fallait se décider sur-le-

Archit. franç., 1, 55. — *Breton*, la Russie, 5 vol. in-12. — *D'Argenville*, Voyage pittoresque aux environs de Paris, 4e édit., p. xj.

1 Neveu du célèbre Lefort.

2 Gravé par P. Dupin pour Odieuvre.

3 Charles Boit, peintre en émail, né à Stockholm de parents français. Il y a de lui une longue et curieuse biographie dans Walpole : voir la traduction mss. par Mariette, . III, p. 167.

4 C. Roy l'a gravé pour la collection d'Odieuvre. E. Tchemesow l'a gravé aussi, in-8o. La figure est de Schmidt, mais le reste du portrait est de Tchemesow, élève de Schmidt.

champ, un ami lui représenta le tort qu'il se ferait d'aller ainsi se sacrifier dans un pays encore barbare, lui citant de fâcheux exemples qui le décidèrent à ne point partir. Il refusa donc. Le Czar piqué, partit le regardant de mauvais œil, et pour se venger de son refus, ce prince fit enlever le portrait de la czarine, qui avait été porté par ses ordres, chez un peintre en émail. Ce portrait ne fut jamais ni entièrement achevé, ni payé [1]. »

865. PINAULT, le père, sculpteur en ornements.

« Il fut un des artistes que le Czar Pierre Ier emmena à Moscou, où il resta environ vingt-cinq ans. De retour à Paris, avec sa famille, il crut pouvoir y exercer l'architecture, comme il avait fait en Russie, après la mort de Le Blond; mais, surpris de trouver tant d'architectes dans cette capitale, il reprit la sculpture; et comme il dessinoit bien, et qu'il composoit facilement, il eut une vogue extraordinaire. Ce fut lui qui imagina le contraste dans les ornements. Ce goût fut malheureusement imité par la multitude des artistes; et ceux-ci n'ayant ni son génie ni ses talents, ont produit un nombre infini de chimères et d'extravagances. Il a laissé un fils aîné, sculpteur dans son genre, mais qui, moins hardi dans ses compositions, jouit aujourd'hui d'une certaine célébrité, pour les ornements relatifs à la décoration intérieure [2].»

866. OUDRY (voir le nº 106).

Oudry fit à Paris le portrait en pied de Pierre Ier. Le Czar fut tellement satisfait de ce tableau, qu'il proposa à Oudry de venir s'établir en Russie; il était sur le point de céder, mais le duc d'Antin le décida à rester en France. Le portrait de Pierre le Grand par Oudry est en Russie [3].

[1] Voyez le *Nécrologe* de 1768 et la Vie de Nattier, par Madame Tocqué, sa fille, dans les *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, t. II, p. 350.

[2] Les Amours rivaux, ou l'homme du monde éclairé par les arts, par un homme de lettres et par feu M. *Blondel*, architecte du roi, professeur royal au Louvre, membre de l'Académie d'architecture, t. II, p. 292. 2 vol. in-8º, Amsterdam et Paris, 1774.

[3] Mémoires sur les membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, t. II, p. 372, 373 et 385.

867. LECLERC (Sébastien), graveur.

Il est l'auteur d'un Traité d'architecture publié en 1714, en deux volumes in-4°, avec 184 planches. Cet ouvrage a été traduit en russe par ordre de Pierre le Grand, mais il est resté manuscrit[1].

868. ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg a été établie par Élisabeth, trois ans avant la mort de cette impératrice, et constituée par Catherine II.

« Le commencement de l'Académie n'étoit qu'une école consistant en quarante étudiants de l'Université de Moscou, les plus capables pour l'étude des arts, que l'impératrice Élisabeth ordonna de faire venir à Saint-Pétersbourg en 1758. C'est dans cette nouvelle fondation que de bons maîtres appelés de l'étranger enseignèrent à leurs élèves le dessin, la peinture, la sculpture et l'architecture. LORRAIN, peintre de perspective, et CUVILIER, peintre d'histoire, furent engagés pour la peinture, GILETTE pour la sculpture, et LA MOTTE pour l'architecture[2]. »

869. TOCQUÉ (Louis), peintre de portraits (voir le n° 9).

Tocqué fut demandé par l'impératrice de Russie pour faire son portrait; il séjourna en Russie en 1757 et 1758[3]. Il peignit en 1758 le portrait d'Élisabeth, gravé par Tchemesow et par Schmidt. « L'impératrice avoit le nez fort court et Tocqué l'avoit peint tel qu'il l'avoit vu. S. M. vouloit avoir le nez long, et Schmidt, à qui cela étoit très-indifférent, le lui fit aussi long qu'elle le désiroit. Quand Tocqué vit cette estampe à Paris, il fut très-fâché de ne pas reconnoître son tableau[4]. » Il existe au Musée de Versailles une ébauche du portrait d'Élisabeth par Tocqué. Notre artiste peignit en 1757 le portrait du comte Michel Woronzof, gravé par Schmidt.

[1] *Levesque*, Histoire de Russie, t. V, p. 173.

[2] *Henri de Riemers*, l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, depuis son origine jusqu'au règne d'Alexandre Ier en 1807. Saint-Pétersbourg, 1807 1 vol. in-8°, avec un supplément des artistes étrangers qui se trouvent actuellement à Saint-Pétersbourg, p. 5.

[3] Dates fournies par les livrets des adresses des académiciens. L'abbé Fontenai se trompe en disant 1760.

[4] Catalogue de Schmidt.

En 1758 il fit le portrait du comte Cyrille de Rasumofski, gravé aussi par Schmidt. « Tocqué fut traité fort honorablement et bien récompensé par Élisabeth. A son retour, il parcourut toutes les cours du Nord, et partout on rendit à son mérite les honneurs et la justice qui lui étoient dus, en le recevant des Académies établies dans presque toutes les grandes villes de l'Europe [1]. »

870. **LE LORRAIN** (Louis-Joseph), peintre d'histoire et d'architecture, né à Paris; mort à Saint-Pétersbourg le 24 mars 1759 [2]. Élève de Dumont le Romain.

Le Lorrain fut appelé en 1758 par la Czarine Élisabeth, qui venait de fonder l'Académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Saint-Pétersbourg. Le Lorrain fut d'abord professeur, puis directeur de cette Académie, peu de temps à la vérité, car il mourut quelques mois après son arrivée en Russie.

« A Saint-Pétersbourg il paraît s'être occupé principalement des couleurs encaustiques, et les peintures de cette espèce étaient alors, malgré le peu de perfection qu'elles avaient acquise, accueillies avec bienveillance [3]. » Le Lorrain peignit avec beaucoup d'intelligence l'architecture et la perspective pour les décorations théâtrales [4].

871. **MOREAU** (Jean-Michel), dessinateur et graveur, né à Paris en 1741.

Il n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il partit pour la Russie, en qualité d'adjoint de Louis le Lorrain, peintre, dont il était l'élève, et qui venait d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. Là, son talent précoce le fit nommer professeur de dessin à l'Académie impériale de peinture et de sculpture. Deux ans après (1759), la mort lui ayant enlevé son maître et son ami, il quitta une place qui, à des avantages déjà certains, joignait la perspective d'un sort brillant, pour revenir à Paris où il renonça à la peinture et se livra à la gravure [5].

[1] *L'abbé Fontenai.* Sa notice est rédigée d'après un manuscrit de la femme de Tocqué.

[2] Registres mss. de l'Académie de peinture et de sculpture.

[3] *Nagler.*

[4] *Mariette*, t. III, p. 123. — *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 133.

[5] Notice de Moreau par sa fille, madame Carle Vernet, dans le t. I des Archives de l'art français, p. 183.

872. MAURICE (Louis-Joseph), peintre, né à Nancy en 1730, mort en 1820.

Maurice partit pour Saint-Pétersbourg en 1758, et devint premier peintre d'Élisabeth. Appelé plus tard à Moscou, il assista au couronnement de Catherine II, et fut par ses ordres, en qualité de premier peintre de Sa Majesté, l'ordonnateur des fêtes qui se donnèrent à cette occasion. En 1779 il se rendit en Italie [1].

Le musée de Versailles possède un portrait de Catherine II, en miniature peint par Maurice. Cette miniature, sur fond vert, représente Catherine vue de face, un peu à gauche; la tête est couverte d'une coiffure noire, ornée de perles et d'un voile blanc qui retombe sur les épaules; les cheveux sont poudrés; le pendant d'oreilles est formé de diamants, de rubis et d'une grosse perle. L'impératrice porte un collier de perles à plusieurs rangs qui couvre toute la gorge; son corsage est d'étoffe jaune damassée, et elle est recouverte d'une pelisse de soie rouge, à manches blanches et bordée sur le devant et à l'épaule, d'une fourrure noire. Cette miniature porte l'inscription suivante : portrait de l'impératrice Catherine II de Russie, peint d'après nature par Louis-Joseph Maurice, son premier peintre, à l'époque de l'avénement au trône de cette princesse; c'est d'après cet original que les copies destinées aux souverains de l'Europe ont été exécutées par ...urice (Maurice).

873. LAGRENÉE (Louis-Jean-François), l'aîné, peintre d'hist. (voir le n° 308).

François Lagrenée remplaça Le Lorrain comme directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Il alla en Russie en 1760 [2], et revint à Paris en 1763 [3]. Lagrenée eut le titre de premier peintre d'Élisabeth. Il a fait en Russie un assez grand nombre de portraits en général très-beaux; on vante surtout celui d'Élisabeth [4].

On voit de lui à la chapelle du palais impérial, un tableau représentant six apôtres en méditation et la sainte Vierge dans les airs [5].

1 *Gabet.*

2 Mss. de l'École des beaux-arts et registres de l'ancienne Académie de peinture.

3 Cette date résulte du Livret des adresses des académiciens de 1763. Ces Livrets, sont des brochures in-12 intitulées : Académie de peinture et de sculpture. L'Académie en publiait un chaque année.

4 Notice de Fr. Lagrenée, Mss. de l'École des Beaux-Arts.

5 Voyage de deux Français en Allemagne, Danemarck, Suède, Russie et Pologne, en 1790-92, par *Fortia de Piles*, 5 vol. in-8°; Paris 1796.

874. **DE LA PIERRE** (Nicolas-Benjamin), peintre de portraits; Français; florissait de 1760 à 1780.

« Il vint à Saint-Pétersbourg sous Catherine II, et y acquit beaucoup de gloire par ses travaux. Il y fut aussi membre de l'Académie; mais il retourna en France [1]. »

En 1769, De la Pierre fit à Saint-Pétersbourg le portrait de Sophie Wilhemine De la Font, gravé par J. Tardieu, in-folio.

875. **GILLET** (Nicolas-François), sculpteur, né en 1709, à Paris, mort le 7 février 1791.

Gillet résida en Russie de 1758 à 1778, d'abord à Moscou (1758-9) puis à Saint-Pétersbourg (1760-78). En 1779, de retour à Paris, il prenait le titre d'ancien directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg [2].

« De son temps Gillet jouit d'une grande réputation. Il était déjà membre de l'Académie de Paris, lorsqu'en 1761 il fut appelé à Saint-Pétersbourg en qualité de professeur de sculpture. Il exécuta à Saint-Pétersbourg, mais sans succès, une statue de Pierre le Grand, ainsi que celle du grand-duc Paul. Dans la suite il retourna à Paris avec ses filles, artistes toutes deux, Félicité et Sophie; cette dernière fut même agréée à l'Académie. On voyait de Gillet, différentes statues et groupes à Paris, mais qui durent céder la place à un goût plus épuré. Th. Schubin fut son élève [3]. »

876. **VALLIN DE LA MOTHE**, architecte.

Vallin de la Mothe, premier architecte de l'impératrice Catherine et de Paul Ier [4], était un architecte de grand mérite qui a construit dans le style de Gabriel [5] de remarquables édifices à Saint-Pétersbourg. Nous pouvons mentionner : l'Académie impériale des Beaux-Arts, très-beau monument, dont le vestibule surtout est magnifique [6];

[1] *Nagler*.

[2] Voir les registres mss. de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris et les Livrets des adresses.

[3] Traduit de Nagler qui donne 1803 pour date de la mort de Gillet, ce qui est une erreur, ainsi que la date de 1761.

[4] Patte le mentionne en cette qualité en 1765.

[5] Les monuments de Vallin sont dans le goût du garde-meuble, mais en style moins riche; il y a partout des colonnades. C'est ce que Nagler, dans la biographie tronquée qu'il donne de cet artiste, appelle « la manière française et baroque. »

[6] Lithographié par A. Durand.

les deux petits palais de l'Ermitage, touchant le palais d'Hiver, charmants édifices en style Louis XV [1]; l'hôtel appartenant actuellement au duc d'Oldenbourg, situé sur la place du Champ-de-Mars, à Saint-Pétersbourg.

« Vallin de la Mothe fut professeur dès 1767 à l'Académie dont il était membre depuis longtemps [2]. »

877. TSARCOCÉLO.

L'impératrice Élisabeth commença les travaux de cette résidence. Une partie du parc, qui est immense et le plus grand peut-être qui existe en Europe, est dessinée d'après les parcs de Le Nôtre. Ces travaux ont été exécutés par des jardiniers français sous le règne de Catherine II, qui termina l'œuvre d'Élisabeth [3].

878. MARTIN (M.-T. ou P.-D.), le jeune, peintre.

Martin (P.-D.), prend sur un tableau du musée de Versailles, daté de 1722, le titre de peintre ordinaire du roi et de Sa Majesté Czarienne; nous ne savons si c'est le même artiste désigné dans le catalogue Paignon-Dijonval sous le nom de M.-T. Martin le jeune. Quoi qu'il en soit, M.-T. Martin le jeune, fit les dessins des quatre estampes appelées les *batailles de Pierre le Grand*, suite commandée par Sa Majesté Czarienne et gravée par Nic. de Larmessin (bataille de Pultava), par Ch. Simonneau (bataille de Perewolotschna), par M. Baquoy (bataille navale de Hangouss). La quatrième estampe (bataille de Lesno) ne porte pas le nom du graveur.

879. VANLOO (Louis-Michel) (voir le n° 465).

Vanloo (L.-M.) fit à Paris en 1761, le portrait de la princesse Catherine Gallitzin [4] gravé par R. Gaillard, in-folio.

880. LE PRINCE (Jean-Baptiste) peintre de paysage et de genre, né à Metz en 1733, mort le 30 sept. 1781. Élève de Boucher.

A la suite d'un mariage malheureux, contracté avec une femme

[1] Il ne reste plus que les façades de ces deux petits palais; ces façades sont devenues la façade du Musée sur le quai de la Cour.

[2] *Nagler*.

[3] *Marmier*. Revue des Deux Mondes, 1er déc. 1842, p. 749-50.

[4] La princesse Gallitzin était à Paris en 1761. — Voir le Journal de Wille, le 25 mai 1761.

plus âgée que lui, riche et avare, qui regardait comme du temps perdu par son mari, toutes les heures qu'il consacrait à l'étude. Le Prince rendit à cette méchante et ignorante créature tout ce qu'il en avait reçu; il reprit sa liberté et ses pinceaux, et alla se fixer à Saint-Pétersbourg où deux de ses frères, qui y étaient établis, et dont l'un était musicien (Marie-François) [1], avaient fait connaître ses talents.

Arrivé à Saint-Pétersbourg, M. le marquis de l'Hopital, à qui le maréchal de Belle-Isle, son protecteur, l'avait recommandé, le présenta au Czar [2] [Pierre III], qui l'accueillit avec bonté. Le Prince décora le palais impérial de beaux plafonds que les Russes conservent avec soin. Il ne discontinua point d'être occupé pendant les cinq années qu'il passa en Russie et il y acquit une grande réputation. Le climat rigoureux de ces tristes régions altéra sa santé, et l'obligea de revenir à Paris, où il entra à l'Académie en 1765 [3].

881. ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'impératrice Catherine, trouvant insuffisantes les fondations d'Élisabeth pour l'Académie des Beaux-Arts, les compléta presque aussitôt après son avénement. Les nouveaux règlements et priviléges de l'Académie lui furent donnés en 1764. Le modèle en est pris sur les statuts de l'Académie de Paris.

L'Académie impériale est composée d'un président, de trois recteurs, de deux adjoints à recteurs, de six professeurs de peinture, sculpture et architecture, de six adjoints à professeurs, et d'un secrétaire perpétuel ; — de douze amateurs honoraires choisis de la principale noblesse; douze autres membres honoraires et six conseillers de l'Académie; — d'un inspecteur du collége avec son aide; — de trois professeurs de perspective, d'anatomie, de géographie, d'histoire, de mythologie, d'iconologie; — d'un nombre illimité d'académiciens, dont le choix se fera parmi les artistes russes ou étrangers [4].

[1] Portraits inédits d'artistes français par Ph. de Chennevières et Legrip, article Le Prince.

[2] Ce ne peut être que le Czar Pierre III, qui a régné quelques mois en 1762; 1762 serait alors la date d'arrivée de Le Prince en Russie. Mariette dit : «il passa en Russie, je crois, en 1758;» 1758 serait une fausse date.

[3] Nécrologe de 1782.

[4] *Reimers.*

M. de Betski fut nommé en 1764 par l'impératrice président de l'Académie; plusieurs français y étaient professeurs.

Catherine joignit à l'Académie un collége d'éducation où l'on devait donner une instruction très-libérale et très-solide aux soixante élèves qui devaient y être préparés à l'étude des Beaux-Arts. Tous les règlements du collége et de l'Académie sont également remarquables et font un contraste fort utile à indiquer avec ce que l'on observe actuellement chez nous, en matière d'instruction des jeunes artistes.

882. VERNIER, graveur sur pierres et en médailles.

« On créa en 1764, à l'Académie, une classe pour enseigner à quelques élèves l'art de graver sur acier et sur pierres. M. Vernier, Français, fut le premier qui enseigna cet art. Il forma un élève, Vassilieff, qui fut envoyé à Paris comme pensionnaire de l'Académie; il en revint après douze ans, mais, pour dire vrai, sans avoir fait de grands progrès dans l'art du graveur de médailles [1]. » On a de lui quelques médaillons de seigneurs russes [2].

883. RADIGUES (Antoine), graveur, né à Reims en 1719.

Après avoir travaillé en Angleterre et en Hollande, Radigues se rendit en 1765 en Russie où il grava surtout des portraits : on cite ceux de la princesse maréchale Gallitzin, d'après Roslin, gravé en 1778; du prince Michel Gallitzin, d'après Argunof, 1774; du prince Pierre Gallitzin, sans nom de peintre, 1777; de l'impératrice Catherine II, d'après V. Eriksen, 1771 [3].

884. VASSÉ (Louis-Claude) sculpteur (voir le n° 147).

Vassé fit à Paris, et exposa au Salon de 1763, le tombeau de la princesse Gallitzin. « Ce fut à la protection de M. de Caylus qu'il dut le travail qu'il fit pour la Russie, je veux dire le tombeau de la princesse Gallitzin, née Trubetskoï, et morte à Paris, et que lui ordonna le général Betski, oncle de cette dame [4]. »

Vassé, dont les œuvres étaient pleines de légèreté et de grâce,

[1] *Reimers*, p. 81.
[2] *Nagler*.
[3] *Huber* et *Rost*, t. VIII, p. 172, et *Stimmel*.
[4] *Mariette*.

suivant Mariette, exposa au Salon de 1767 un portrait-médaillon de l'impératrice Élisabeth, fait pour le comte Schervalof. En 1765, Vassé fit par ordre de l'impératrice de Russie le modèle d'une salle d'audience, ornée de statues et de bas-reliefs [1]. Nous ne croyons pas que cet ouvrage ait été exécuté.

885. ROETTIERS (Charles-Norbert), graveur en médailles, mort en 1772 à 52 ans.

Roettiers a exposé en 1765 six médailles de la famille des princes et princesses Gallitzin et Trubetskoï; — en 1771, une médaille pour le prince Alexis Gallitzin, mort en 1767.

886. DUVIVIER (Pierre-Simon-Benjamin), graveur en médailles (voir le n° 203).

Notre célèbre graveur de médailles exposa au Salon de 1765 la médaille de la princesse Trubetskoï; le revers représente son tombeau environné de cyprès.

887. FALCONET (Étienne-Maurice), sculpteur, né en 1716 à Paris, mort le 25 janvier 1791, à Paris. Élève de Lemoyne.

1766. « M. Falconet, sculpteur du roi et professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, vient d'être appelé par l'impératrice de Russie pour exécuter la statue équestre de Pierre le Grand. Cette statue doit être érigée à Saint-Pétersbourg, en bronze... M. Falconet emmène avec lui une jeune personne de dix-huit ans, appelée mademoiselle Collot, son élève depuis plus de trois ans, et qui fait le buste avec beaucoup de succès [2]. » Falconet ne revint en France qu'en 1781. Il fit à Saint-Pétersbourg la statue de Pierre le Grand (gravée par Geyser; lithogr. par Schüler), très-bel ouvrage dont l'admirable tête est l'œuvre de Mlle Collot [3]. Falconet fit aussi en Russie un Amour assis, en marbre, pour le comte Strogonof [4]; et l'on voit à l'Académie des Arts le modèle en plâtre du Milon de Crotone qu'il fit pour son morceau de réception à l'Académie de Paris [5].

1 *Grimm*, Correspondance, 1er juillet 1765; t. IV, p. 309.
2 *Grimm*, 1er septembre 1766.
3 *Comte de Carburi*, Monument élevé à la gloire de Pierre le Grand; Paris, in-fol. 1777.
4 *Fortia de Piles*, t. III, p. 44.
5 *Idem*, p. 188.

888. Mademoiselle COLLOT (Marie-Anne), sculpteur, née vers 1748, morte vers 1790. Élève de Falconet.

Avant de partir pour la Russie, en 1766, mademoiselle Collot avait déjà fait à Paris le buste du prince Gallitzin, ambassadeur à Paris [1]. En Russie elle exécuta un très-beau buste de Pierre le Grand et fit la tête de la statue de cet empereur, qui a été gravée par Henriquez [2]. Plus tard, Marie Collot épousa le fils de Falconet [3], et nous la retrouvons sous le nom de Madame Falconet, à La Haye, en 1780. (Voir le nº 529.)

889. BONNET (Louis), dessinateur et graveur, né à Paris en 1743.

Il travailla quelque temps à Saint-Pétersbourg où il grava plusieurs portraits, entre autres ceux de Catherine II et du grand-duc Paul. Il était de retour en France en 1768 [4].

890. VIEN (voir le nº 189).

En 1767, Vien fit pour l'impératrice un tableau de Mars entre les bras de Vénus sur lequel Diderot [5] a écrit ce qui suit :

« Il y avoit longtemps que Mars reposoit entre les bras de Vénus, lorsqu'il se sentit gagner par l'ennui. Vous ne concevez pas comment on peut s'ennuyer entre les bras d'une Déesse, c'est que vous n'êtes pas un Dieu. L'envie de tuer le tourmente ; il se lève ; il demande ses armes. Voici le moment de la composition. On voit la Déesse toute nue, un bras jeté mollement sur les épaules de Mars et lui montrant de l'autre main ses pigeons qui ont fait leur nid dans son casque. Le Dieu regarde et sourit. Que la déesse est belle, voluptueuse et noble ! Que la poitrine du Dieu est chaude et vigoureuse... »

[1] *Grimm*, t. V, p. 142, 1766.

[2] Tête de la statue équestre de Pierre le Grand, par Maria Anna Collot, gravée par B.-L. Henriquez à Saint-Pétersbourg en 1772. (Collection Debure, au Cabinet des estampes.)

[3] A en croire Fortia de Piles, t. III, p. 193, Marie Collot, avant d'être la bru de Falconet aurait été sa maîtresse. Il nous semble difficile d'admettre que le fils ait épousé la maîtresse de son père.

[4] *Nagler*. — *Heineken*. — *Stimmel*.

[5] Salon de 1767.

891. PHILIPPE DE BEAUVAIS, sculpteur (voir le nº 579).

Envoyé à Rome, la réputation qu'il s'acquit en peu de temps lui valut une commande de l'impératrice de Russie; on lui demanda une statue en marbre, représentant l'Immortalité, et l'artiste remplit exactement les grandes vues de cette souveraine [1].

892. DROUAIS (François-Hubert), peintre de portraits, né à Paris le 14 décembre 1727, mort à Paris le 21 octobre 1775.

Drouais a exposé en 1763 le portrait du prince Gallitzin, ambassadeur de Russie à Vienne, et en 1769 le portrait du prince Gallitzin [2], ci-devant ambassadeur en France.

893. CHARDIN (Jean-Baptiste-Simon), peintre de genre, né à Paris le 2 novembre 1698, mort à Paris le 6 décembre 1779.

Chardin exposa en 1769 les attributs des Arts et les récompenses qui leur sont accordées. Ce tableau avait été composé pour l'impératrice, qui appréciait beaucoup les œuvres de ce grand artiste.

894. Mademoiselle RAMEAU, peintre de portraits.

Vers 1772, cette demoiselle fit le portrait en buste de Catherine II; il a été gravé par F. David, 1773, in-8º.

895. VANLOO (Carle) (voir le nº 154).

1772. L'impératrice de Russie acheta à Mme Geoffrin, au prix de 30,000 livres, les deux tabeaux de Carle Vanloo, représentant la conversation espagnole et la lecture espagnole [3], et qui ont été gravés par Beauvarlet.

896. CLÉRISSEAU (Charles-Louis), peintre et architecte (voir le nº 301).

« L'impératrice des Russies, toujours pleine d'idées grandes et magnifiques, veut se faire construire un palais exactement semblable à celui des Augustes ou empereurs romains. Elle a, pour cet effet, écrit à Paris et demandé à l'Académie d'architecture un sujet en état de diriger ce superbe monument. On a jugé M. Clérisseau

[1] Nécrologe de 1782.
[2] Gravé par Tardieu.
[3] *Grimm*, novembre 1772.

très-propre à répondre à ses vues. Cet artiste, peintre et architecte, a fait une étude particulière des bâtiments antiques [1]; il doit partir incessamment pour se rendre aux ordres de cette princesse. Les meubles répondront à l'édifice, et tout doit être dans le costume des anciens [2]. »

Nous ne savons ce qu'a fait Clérisseau en Russie; il n'a cependant pas construit le « superbe monument » pour lequel on l'avait appelé. Clérisseau eut le titre de premier architecte de S. M. I. de Russie.

897. CARRÉ (J.-B.-Louis), né à Varennes en Barrois le 12 avril 1749, y mourut le 16 février 1835. Élève de Clérisseau.

Carré, élève de Clérisseau, fit (après 1770) les copies de plusieurs tableaux de la galerie de Versailles pour l'impératrice; il ne voulut pas toutefois aller remplacer Clérisseau à Saint-Pétersbourg [3].

898. DE WAILLY (Charles), architecte (voir le nº 67).

Quelques documents prétendent que de Wailly alla en Russie; sa biographie, rédigée par J. Lavallée, affirme, au contraire, qu'il refusa les offres magnifiques que lui fit Catherine II, et qu'il se contenta de lui envoyer des plans. Les architectes russes Estarof, Pagenof, Wolcof, ont été ses élèves.

899. HOUDON (voir le nº 148).

Houdon a beaucoup travaillé pour la Russie, sans toutefois avoir été dans ce pays. En 1773, il exposa un monument érigé en l'honneur du prince Michel Michaïlowitch Gallitzin, dont le livret donne ainsi la description : — « un Génie militaire, appuyé sur une urne cinéraire, éteint un flambeau; à ses pieds est un trophée du casque, de l'épée et du bouclier de ce prince; des palmes, des lauriers et différentes couronnes désignent le genre des victoires qu'il a remportées; cette figure, de grandeur naturelle, est appuyée sur un fond formant une pyramide de dix pieds de haut sur quatre de large, qui doit être accompagnée de deux cyprès; » — le buste en marbre de Catherine II, plus grand que nature, gravé par Beisson

[1] Clérisseau, grand ami de l'antiquité, avait en effet passé vingt ans à Rome à étudier et dessiner les monuments antiques.

[2] *Bachaumont*, Mémoires secrets, t. VII, p. 99, novembre 1773.

[3] Biographie universelle, supplément.

sur le dessin de Bounieu; — un autre monument à l'honneur du prince Alexis Demetricewitch Gallitzin, sénateur, de même grandeur que le précédent; on y voit la Justice appuyée sur une table destinée à recevoir l'inscription. — En 1781, Houdon termina la célèbre statue de Diane que lui avait commandée l'impératrice et qui est aujourd'hui au Musée de l'Ermitage. En 1777, il n'avait exposé au Salon que le buste de cette statue, parce que l'Académie avait été justement choquée de la nudité de Diane[1]. La Diane de Houdon est en chasseresse, le carquois sur l'épaule gauche, et tenant un arc de la main droite; elle est censée traverser un marais qu'elle franchit au milieu des roseaux et s'appuie légèrement sur un buisson de roseaux. Tous ceux qui ont vu cette belle œuvre en vantent la légèreté, la grâce ravissante, la noblesse et l'élégance. Houdon a répété la statue de Diane, en bronze et sans aucun support; cette répétition est au Louvre. On voit encore de Houdon, à la bibliothèque de l'Ermitage, une statue en marbre représentant Voltaire assis dans un fauteuil; d'après Fortia de Piles, la statue de Voltaire serait de 1781.

900. MACHY (Pierre-Antoine de), peintre d'architecture, né à Paris vers 1722, mort en 1807. Élève de Servandoni.

Cet habile peintre d'architecture a exposé en 1773 deux gouaches représentant la colonnade du Louvre et le portail de Saint-Sulpice; ces deux gouaches étaient faites pour le comte Strogonof.

901. ROBERT (Hubert), peintre d'architecture, né à Paris en 1733, mort à Paris le 15 avril 1808.

Catherine II l'invita en 1782 et encore en 1791 à venir à Saint-Pétersbourg; malgré les offres avantageuses de l'impératrice, il resta à Paris, mais il lui envoya des ouvrages qui furent généreusement payés. On voit à l'Ermitage et chez plusieurs seigneurs une immense quantité de tableaux de Robert, représentant principalement des vues de Rome. En 1773, il exposa une vue des ruines du Campo

[1] Houdon, en effet, avait poussé l'imitation de la nature jusqu'à indiquer dans cette statue de la chaste Diane des détails que les anciens négligeaient jusque dans les représentations de l'impudique Vénus. On ne saurait trop blâmer ce manque de convenances.

Vaccino et un escalier du Casino Albano peints pour le comte Strogonof [1].

902. MAILLY (Jacques-Charles de), peintre en miniature et sur émail, né à Paris.

De Mailly fonda sa réputation à Saint-Pétersbourg; il a fait plusieurs fois le portrait en émail de Catherine II. J. Barbier en a gravé un, peint par de Mailly à Moscou, et le Louvre en possède un autre qui est fort beau. « Catherine II goûtait fort ses ouvrages, surtout les sujets représentant des scènes de la guerre d'alors avec les Turcs. Le combat de Saint-Georges avec le dragon, en manière de bas-relief, fut payé par elle 23,000 roubles, et pour une écritoire avec des tableaux de batailles, etc., elle avança 50,000 livres. L'artiste en voulait 60,000 [2]. »

Bachaumont [3] décrit ainsi cette remarquable pièce :

« On se porte en foule pour aller voir chez M. de Mailly, peintre en émail, une écritoire exécutée par cet artiste, ordonnée par l'impératrice des Russies : c'est un présent que cette souveraine fait à l'ordre de Saint-Georges, et il doit être placé dans la salle de ses assemblées. Comme tout ce qui a rapport à Catherine semble devoir porter l'empreinte de son génie et de sa magnificence, M. de Mailly s'est évertué à donner un air de monument à ce colifichet.

« Il a imaginé de faire représenter à l'ensemble un parc d'artillerie, sur lequel des petits Génies militaires s'amusent à divers exercices. Il a ainsi placé ingénieusement les ustensiles nécessaires à l'usage auquel cet ouvrage est principalement destiné. Les uns de ces Génies, sur le premier plan, sont groupés de droite et de gauche avec deux mortiers, dont le premier, incliné, est le poudrier, et le second, perpendiculaire, l'encrier. On voit entre deux étendues sur la place, des armures recouvertes d'un tapis sur lequel est peint l'embrasement de la flotte turque par la flotte russe. Ce tapis sert de fermeture à une boîte entamée dans l'épaisseur du plan, destinée à contenir plumes, canif, grattoir, etc.

« Sur le second sont des groupes d'autres enfants cherchant à dresser des canons sans affût sur leurs culasses, qui servent de flambeaux.

1 Notice dans le Magasin encyclopédique, 1808, t. III, p. 161.
2 Traduit de Nagler.
3 T. X, p. 275, octobre 1777.

« Sur le devant du plateau s'avance une partie circulaire au centre de laquelle est un trépied ou autel antique érigé en l'honneur de la divinité tutélaire de l'empire : il sert à placer l'éponge pour essuyer les plumes. Dans l'un des tiroirs est une pièce détachée; c'est un mât brisé auquel est attaché le reste d'une voile en partie brûlée; elle sert de garde-vue.

« Dans l'enfoncement du centre est une pendule portée sur un piédestal; elle est ornée de différents attributs entre lesquels se trouve la trompette de la Renommée. Le bout de l'aile de cette trompette sert d'index aux heures et aux minutes, qui sont marquées sur deux cercles tournants qui traversent le globe. Le tout est surmonté du portrait de l'Impératrice en médaillon. »

Fortia de Piles (IV, 395), a vu en 1792, l'écritoire de Mailly à Tchesmé.

903. MANUFACTURE DE SÈVRES.

1778. Catherine II commanda à Sèvres un service de table qu'on exécuta à ses frais. Ce service, dit de Catherine, se composait de 744 pièces en pâte tendre, fond bleu-turquoise; elles sont ornées de camées incrustés, de sculptures et de peintures représentant des têtes de personnages illustres de l'histoire grecque et romaine et des sujets de ces deux histoires. Ce magnifique service, qui coûta 328,188 livres, est aujourd'hui tout entier en Angleterre, mais éparpillé dans diverses collections; il paraît avoir été volé pendant l'incendie du palais d'hiver et vendu.

1782. Le 13 juin, le Roi donna au comte du Nord (grand-duc Paul) et à la comtesse du Nord, des vases, deux tableaux de fleurs, des groupes, des bustes et des médaillons en biscuit, d'une valeur de 37,626 livres, et une toilette, table et miroir, en pâte tendre émaillée et à fond bleu, d'une valeur de 75,000 livres.

1791. On exécuta à la manufacture pour le prince Kinski un chambranle de cheminée, sur fond bleu, orné de camées et monté en bronze, d'une valeur de 6,000 livres [1].

904. VOILLE (Jean), peintre de portraits en miniature, mort en 1796.

Voille, que l'on appelle Viol, Viollier et Violier, avait le titre de peintre de Leurs Altesses Impériales de toutes les Russies; il vint

[1] Renseignements donnés par M. Riocreux.

en 1780 en Russie, en qualité de peintre de la cour au service du grand-duc Paul. Il a fait en 1789 le portrait de ce prince, gravé par I.-S. Klauber, en 1797, in-folio. Pasch et Lebeau ont aussi gravé, d'après Voille, un autre portrait du grand-duc [1].

905. VERNET (Joseph) (voir le nº 116).

En 1771, Vernet peignit une tempête pour le baron Demidof; — en 1782, quatre tableaux pour le grand-duc Paul; l'un a été exposé en 1785; c'est une marine représentant une tempête avec le naufrage d'un vaisseau (14 pieds sur 8); — en 1783, une tempête pour le prince Youssoupof [2].

906. LE DOUX (Claude-Nicolas), architecte,
né à Dormans en 1756, mort à Paris le 20 nov. 1806. Élève de Blondel.

1789. « J'ai été voir M. Le Doux, architecte, qui me montra plusieurs dessins de bâtiments qu'il a résolu, sur la demande de Son Altesse Impériale le grand-duc de Russie, d'envoyer à ce prince qui aime généralement tous les arts..... M. Le Doux m'a enfin remis les dessins d'architecture si longtemps désirés par Son Altesse Impériale Monseigneur le grand-duc de toutes les Russies. Ils sont au nombre de 273 que je ferai partir sans délai pour Pétersbourg [3]. »

907. PAJOU, sculpteur (voir le nº 428).

Pajou a exposé au salon de 1789 un projet de tombeau pour le comte et la comtesse Chérémétof. Nous ne savons pas si ce projet a été exécuté.

On voit à l'Académie des Arts de Saint-Pétersbourg, un œuvre de Pajou décrit par Fortia de Piles [4]; c'est un monument élevé par la princesse Anastasie de Hesse-Hombourg, née Trubetskoï, en l'honneur de ce que l'impératrice Élisabeth, la nuit où elle fit la révolution, se dépouilla du cordon de Saint-André pour l'en décorer. On voit sur un bas-relief cette impératrice en coiffe de nuit, l'uniforme des gardes sur ses jupes; derrière elle les grenadiers des

[1] *Nagler*. — Cabinet des estampes. — Voir le Journal de Wille, qui l'appelle Viollier et Violier.
[2] Archives de l'art français, t. III, p. 349, 355, 356.
[3] Journal de Wille, 27 décembre 1787; 8 février 1789; 28 mars 1789.
[4] T. III, p. 186.

gardes armés, à qui elle montre le palais occupé par Ivan qu'il faut attaquer. Le cordon bleu est déposé dans un vase renfermé dans ce monument, exécuté en marbre blanc, par Pajou.

908. DOYEN (Gabriel-François) peintre d'histoire, né en 1726, à Paris, mort à Saint-Pétersbourg le 5 juin 1806. Élève de Carle Vanloo.

Doyen sollicité depuis longtemps de passer en Russie, s'y rendit en 1790.

« Catherine, dit Lecarpentier, le reçut avec la distinction et l'affabilité qu'elle accordait à tous les hommes de mérite. Elle lui assigna une pension de 1,200 roubles avec un logement dans un de ses palais; on le nomma professeur de l'Académie de peinture de Saint-Pétersbourg, avec de nouveaux appointements attachés à cette place. Plusieurs élèves s'empressèrent de profiter de ses leçons; la plupart sont allés depuis en Italie. »

Madame Le Brun complète ces détails : « Je viens de voir, dit-elle en 1795 [1], mon plus ancien ami, Doyen le peintre, si bon, si spirituel! L'impératrice l'aime beaucoup. Elle est venue à son secours; car il a émigré sans aucune fortune, n'ayant laissé en France qu'une maison de campagne qu'on lui a prise. Il a sa place au spectacle tout près de la loge de l'Impératrice, qui, m'a-t-on dit, cause souvent avec lui. »

Doyen forma un assez bon nombre d'élèves pendant les seize ans de son séjour en Russie. Il fut chargé de nombreux travaux; entre autres, on cite le plafond de la grande salle dite de Saint-Georges, au palais impérial; — celui de la chambre à coucher de Paul Ier, au château de Saint-Michel; — le plafond de la salle no XII, au palais de l'Ermitage, fait pour le cabinet de l'Impératrice mère, au château de Saint-Michel. Cette peinture, ouvrage inachevé de la vieillesse de Doyen, représente la Noblesse, sous la figure d'un guerrier, confiant à Minerve ses enfants placés sous un bouclier. L'Abondance, symbole de la prospérité de l'État, est à ses pieds. Sur le second plan, on voit un jeune héros armé de toutes pièces, entouré de figures symboliques. L'Histoire appuyée sur le Temps, écrit les fastes de l'Empire et la Renommée les publie à l'Univers [2]. Ce pla-

[1] *Souvenirs*, t. II, p. 289.
[2] Livret de l'Ermitage, p. 131.

fond n'est qu'ébauché; la vieillesse a empêché Doyen de le finir. Doyen a peint encore le plafond d'une galerie à Pavlovski.

909. MADAME LEBRUN (voir le nº 17).

Madame Lebrun résida à Saint-Pétersbourg de 1795 à 1801, parfaitement traitée par Catherine II et par toute la haute société, qui employa beaucoup son pinceau; elle a fait pendant son séjour en Russie quarante-sept portraits dont elle-même a donné la liste dans ses *Souvenirs* [1].

Madame Demidof, née Strogonof; — la princesse Menzicof; — la comtesse Potoçka; — la comtesse Schouvalof; — les deux grandes-duchesses Hélène et Alexandrine; — la grande-duchesse Élisabeth, gravé en 1798 par I.-S. Klauber, in-fol.; — la grande-duchesse Anne; — la comtesse de Scawronski; — la comtesse Strogonof; — la comtesse Sammaclof; — la comtesse Apraxine; — la princesse Isoupof et sa fille; — la comtesse Woronzof; — la comtesse Golowin; — la comtesse Tolstoy; — le prince et la princesse Alexis Kourakin; — deux grands bustes du roi de Pologne [2]; — sa petite-nièce; — la princesse Michel Gallitzin; — le comte et la comtesse Dietricten; — la princesse Bauris Gallitzin; — la princesse Supia; — Mme Koutousof; — le baron Strogonof; — Mlle Kasiski; — la princesse Alexandre Gallitzin; — Mme Kalitchef; — le comte Potoçki; — le comte Litta; — la princesse Viaminski; — le prince Bariatinski; — le prince Alexandre Kourakin; — Mme Lebrun, pour l'Académie de Saint-Pétersbourg, dont elle était membre; — l'empereur Alexandre (terminé à Dresde).

En 1779, madame Lebrun avait fait à Paris un grand portrait de Marie-Antoinette pour l'impératrice de Russie [3].

910. THOMAS DE THOMON, architecte, né à Paris en 1756, mort à Saint-Pétersbourg en 1814.

Thomas de Thomon, dessinateur très-habile et de bon goût, fut architecte de l'empereur Alexandre. Il a beaucoup travaillé en

[1] T. III, p. 345.

[2] Un portrait de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, peint en 1797, à Saint-Pétersbourg, par madame Le Brun, a été gravé en 1798 par Klauber.

[3] *Souvenirs*, t. I, p. 327. — Madame Lebrun y donne de très-intéressants détails sur son séjour en Russie, sur le bon accueil qu'elle y trouva, soit de l'impératrice, soit de l'aristocratie russe.

Russie et ses œuvres sont fort remarquables. Elles sont décrites dans l'ouvrage suivant : *Traité de peinture,* précédé de l'origine des arts, dédié à S. M. I. l'impératrice Élisabeth Alexiewna, par Thomas de Thomon, architecte de S. M. I. l'empereur Alexandre Ier, et professeur à l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg; Saint-Pétersbourg, 1809, 1 vol. in-8°, avec un catalogue des tableaux qu'il a peints à l'aquarelle et qui sont en Russie, et un recueil de plans et façades des principaux monuments construits par lui à Saint-Pétersbourg et dans les différentes provinces de l'empire de Russie.

Ce recueil de plans nous indique les principales œuvres de Thomon :

1° Le grand théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. La façade offre un portique d'ordre ionique, composé de huit colonnes, surmontées d'un fronton enrichi d'un bas-relief qui représente Apollon entouré du chœur des Muses. (La façade, le plan du premier étage et une coupe prise sur la longueur, sont gravées et jointes à la description.)

2° La bourse de Saint-Pétersbourg (1805) et la belle place que ce monument domine. Cet édifice est entouré de quarante-quatre colonnes doriques, dont dix à chaque façade; les colonnes soutiennent une terrasse qui fait le tour du bâtiment. Devant la bourse située entre la grande et la petite Néva, est le nouveau port, de forme circulaire; et à chacune des deux extrémités du port s'élève une colonne rostrale, dont les fanaux éclairent et dirigent de loin l'abord des vaisseaux. Un groupe de trois Atlas supporte une demi-sphère concave qui contient ces feux, et la base de chacune des colonnes est ornée de figures colossales qui représentent les Divinités de la mer et du commerce (quatre gravures).

3° La colonne triomphale de Pultava, élevée à la mémoire de Pierre le Grand. Elle est de fer fondu et ornée de couronnes et de faisceaux d'armes. Le sommet est couronné d'un aigle tenant dans ses serres les foudres de la guerre, et dans le bec une couronne de lauriers. A droite et à gauche de la colonne s'élèvent des trophées dans le goût grec, et le tout est enveloppé d'une grille dont les barreaux sont des épées de style grec, la pointe fichée en terre, symbole du repos après la victoire. Le soubassement représente une petite forteresse (une gravure). — Le modèle de cette colonne, érigée

en 1809, est au musée de l'Ermitage. Les ornements ont été modelés à l'Académie impériale des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, par M. le professeur Schedrinn, sous la direction de Thomas de Thomon.

4º Le théâtre d'Odessa (trois gravures).

5º Le magasin impérial des suifs, à Saint-Pétersbourg (une gravure).

6º Le temple funéraire de Pavlovski (1805), destiné à recevoir les monuments de la famille de S. M. I. l'empereur. Il est dans le style grec et les colonnes sont d'ordre dorique.

Les aquarelles de Thomas de Thomon sont :

A l'Hermitage : l'empereur Trajan donnant audience à toutes les nations, au milieu des places publiques, à Rome.

Chez S. M. l'impératrice : le temple de Jupiter; grande composition allégorique.

Chez M. le comte Chérémétof, à Saint-Pétersbourg : vue intérieure de souterrains égyptiens (peinte en 1799)[1].

Un hermite.

Un philosophe.

Vitruve occupé des chefs-d'œuvre d'Athènes; effet de nuit.

Un poëte qui écrit la vie de Jules-César.

Philoctète dans l'île de Lemnos.

Chez madame la princesse Gallitzin : une tempête.

Chez M. le prince Gallitzin, à Moscou : l'intérieur d'un péristyle qui précède un temple de Jupiter.

Un intérieur de catacombe égyptienne.

Chez M. le comte Rostopchin, à Moscou : une grotte de Neptune.

Une retraite sacrée où se baignent des nymphes.

911. DE LA BARTHE (Gérard), peintre, né à Rouen?

« De la Barthe, peintre français, vécut au commencement de notre siècle à Moscou, et y fit les dessins pour la collection des Vues de Moscou, qui furent gravées et colorées par Guttenberg, Laminit, Lory et autres, aux frais de Walser de Hérisau. Il fit

[1] Il était donc en Russie en 1799. En 1785, il étudiait encore à Rome. (Voy. l'avant-propos de l'ouvrage de Th. de Thomon.)

encore plusieurs autres vues et paysages traités dans une manière agréable, et surtout de très-belles aquarelles. De la Barthe vivait encore en 1810, mais nous ne pouvons suivre sa trace plus longtemps [1]. »

912. CARAFFE (Armand), peintre d'histoire, mort en 1814. Élève de Lagrenée.

Caraffe se rendit en Russie vers 1801 et revint à Paris en 1812. Il était peintre au service de la cour et placé à l'Ermitage comme peintre d'histoire. C'était un bon dessinateur et un homme d'esprit, mais il a laissé peu d'œuvres susceptibles de faire honneur à notre école.

913. PINCHON (Jean-Antoine), peintre de portraits, né à Paris en 1770. Élève d'Augustin et de Vincent.

Pinchon peignait le portrait en miniature et à l'huile avec assez de talent pour qu'à un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, l'impératrice Catherine le nommât peintre de sa cour. Il revint en France en 1808.

914. SWEBACH (Jacques-François-Joseph), peintre sur porcelaine, né en 1769, mort en 1823.

Swebach fut, sous l'empereur Alexandre, le directeur de la manufacture impériale de porcelaine de Saint-Pétersbourg.

Swebach avait peint à Sèvres le service égyptien à bord bleu, orné de peintures en camaïeu bistre, et d'une frise hiéroglyphique en or; ce service exécuté pour la table de Napoléon Ier, fut trouvé très-beau par l'empereur Alexandre, à Tilsit, et Napoléon lui en fit cadeau [2].

915. CIOR (Pierre-Charles), peintre en miniature, né à Paris en 1769. Élève de Bauzil.

Cior a peint les portraits du prince Kourakin, du prince Nourakin et de son fils, du prince Inoupof et de son fils, de l'empereur Paul Ier à cheval et de l'impératrice douairière de Russie [3].

[1] Traduit de Nagler.
[2] Communiqué par M. Riocreux.
[3] *Gabet.*

916. BOIELDIEU (François-Adrien), compositeur, né à Rouen le 15 décembre 1775, mort le 8 octobre 1834.[1]

Boïeldieu fut appelé en Russie en 1803 par l'empereur Alexandre, qui le nomma maître de sa chapelle. A l'arrivée de Boïeldieu, on exécuta à l'Ermitage, devant toute la cour, le *Calife de Bagdad;* cette délicieuse musique produisit un enthousiasme considérable, qui augmenta la magnificence de la réception que l'on fit à Boïeldieu. Il resta en Russie jusqu'en 1811. Pendant ce temps, Boïeldieu composa pour le théâtre de la cour plusieurs opéras qui presque tous ont été joués depuis à Paris, savoir : *Aline reine de Golconde*, *Abderkan*, *Calypso*, *les Voitures versées*, *la Jeune Femme colère*, *les deux paravents*, *un Tour de Soubrette*, *la Dame invisible*, *Amour et Mystère*. Ce fut en Russie que Boïeldieu composa la musique des chœurs d'*Athalie*. Il a aussi écrit un assez grand nombre de marches et de morceaux militaires pour la garde impériale russe [1].

617. GUICHARD, sculpteur, né à Paris. Élève de Pajou et Vincent.

Il se rendit en Russie vers le commencement de ce siècle, y resta jusqu'en 1814, et revint à Paris. Il a fait les bustes de l'Empereur et de l'impératrice Élisabeth Alexéievna, ceux de presque tous les membres de la famille impériale, et celui de Krusenstern; plusieurs se trouvent à l'Ermitage [2].

918. RIESENER (Henri-François), peintre de portraits, né à Paris le 19 octobre 1767, mort à Paris le 7 février 1828.

Riesener a résidé à Saint-Pétersbourg et à Moscou de 1816 à 1823; il a fait les portraits de l'empereur Alexandre et des personnages les plus importants de l'Empire [3].

919. ADAM, peintre sur porcelaine.

On voit de lui à l'Ermitage, une sainte famille, peinte sur porcelaine; Adam était attaché en 1807 à la manufacture de porcelaine de Saint-Pétersbourg [4].

[1] *Fétis.*
[2] *Reimers*, p. 147, et *Nagler*.
[3] *Villot*, Notice des tableaux du Louvre; école française.
[4] Livret du Musée de l'Ermitage.

920. DIVERS PEINTRES DE PORTRAITS.

Reimers indique comme peignant le portrait en miniature, à Saint-Pétersbourg, sous le règne d'Alexandre, les quatre artistes suivants : Collas, Barbier, madame Ducray et Vodeau. Monier, qu'il déclare être d'un mérite distingué, peignait le portrait à l'huile[1].

921. MAUDUIT, architecte.

M. Mauduit se rendit à Saint-Pétersbourg en 1808; il voyagea en Grèce et en Italie pendant les années 1811, 12 et 13 et rentra à Saint-Pétersbourg en 1814. En 1817, M. Mauduit restaura le grand théâtre brûlé en 1810; mais sa décoration n'existe plus. M. Mauduit a été l'un des fondateurs du comité des constructions de la ville de Saint-Pétersbourg, lequel comité est absolument semblable à notre conseil des bâtiments civils[2].

922. INGÉNIEURS FRANÇAIS AU SERVICE DE LA RUSSIE.

Destrem, Fabre, Bazenne et Potier, sont les quatre élèves de l'école polytechnique que Napoléon autorisa à prendre du service en Russie. Destrem est devenu général en chef du corps des voies de communication. Cet habile architecte a construit le pont de la Néva et le fort de Pierre le Grand à Cronstadt. Ces quatre ingénieurs ont été professeurs au corps des voies, et en sont en réalité les fondateurs.

M. de Riancourt. Les admirables docks ou bassins de radoub de Sébastopol, construits en granit, et le canal aqueduc de la Tchernaïa qui les alimentait, avaient été construits par un ingénieur français, M. de Riancourt, auquel ils faisaient le plus grand honneur. Ces beaux ouvrages ont été détruits après la prise de Sébastopol, en 1855.

923. DAVID (voir le n° 47).

David a peint en 1809 pour le prince Youssoupof, un tableau de Sapho et Phaon, qui est dans la galerie de cette famille.

924. ISABEY (voir le n° 19).

Isabey a fait en 1815, à Vienne et à Paris, les portraits d'Alexandre

[1] P. 143-144.
[2] Communiqué par M. Mauduit.

et de l'impératrice Élisabeth de Russie [1], des grands-ducs Constantin, Nicolas et Michel, du prince et de la princesse Wolkonski, de la princesse Bagration, de la grande-duchesse d'Oldembourg, de la duchesse de Weimar, du comte Nesselrode [2].

925. GÉRARD (voir le nº 18).

Gérard a peint les portraits d'un grand nombre de personnages russes : en 1802, la comtesse Starzinska; — en 1805, la comtesse Zamoiska, la princesse Grassalkowich; — en 1810, l'empereur Alexandre; — en 1814, — deux nouveaux portraits de l'empereur Alexandre (gravés tous les trois par P. Adam); — en 1823, le comte Pozzo di Borgo (gravé par P. Adam et F. Garnier). Nous ne savons quelle est la date des portraits à mi-corps ou en buste qui suivent : madame la comtesse de Gourief, la princesse Gallitzin, le comte Markof, le prince Kourakin, le prince Gagarin, le général comte Woronzof, madame Labinska, le comte Arthur Potowski, la princesse Bagration [3].

926. GROS (voir le nº 69).

En 1809, Gros fit le portrait du comte Youssoupof, à cheval et en costume tartare. Au salon de 1833, il exposa le portrait de madame la comtesse Yermolof.

927. MÉNAGEOT (voir le nº 822).

Il a fait pour l'Académie de Saint-Pétersbourg un tableau de Mars et Vénus.

928. DÉSARNOD, peintre de batailles, mort à Saint-Pétersbourg en 1839.

Désarnod, soldat fait prisonnier en 1812, devint peintre du grand-duc Michel. Il avait du mérite.

929. MONTFERRAND (Auguste Ricard de), architecte, né à Paris vers 1786. Élève de Percier.

M. de Montferrand est arrivé en Russie en 1813. Il a bâti à Saint-Pétersbourg l'ancienne maison Labanof, sur la place Saint-Isaac, quelques hôtels, entre autres l'hôtel Demidof. Il a refait les intérieur

1 Gravé par Mecou, in-8º, ovale.
2 Renseignements communiqués par Isabey; tirés de ses Mémoires.
3 *Lenormand*, vie de Gérard.

du palais d'hiver incendié dans l'hiver de 1837-38. Il a construit l'église de Saint-Isaac [1], qui est son œuvre principale, et élevé la colonne Alexandrine [2]. C'est lui qui a relevé la fameuse cloche de Moscou. Il dirige en ce moment les travaux du monument que l'on élève à l'empereur Nicolas.

930. DUBUT (Louis-Ambroise), architecte (voir le nº 169).

Dubut est allé en Russie après 1814. Il a construit à Moscou deux grands édifices; mais il fut employé particulièrement aux colonies militaires pendant les règnes d'Alexandre et de Nicolas [3].

931. JACOT, architecte, né à Paris en 1798. Élève de l'École des beaux-arts.

M. Jacot a résidé en Russie de 1822 à 1840. Il a été architecte de l'Empereur et professeur d'architecture au corps des voies de communication. Il a construit à l'institut des voies de communication la chapelle et les bâtiments qui en dépendent, la salle de la noblesse, l'église hollandaise et ses dépendances, plusieurs édifices particuliers, un cirque actuellement démoli. Tous ces édifices ont été faits à Saint-Pétersbourg [4].

932. SCHAAL (François), architecte. Élève d'Achille Leclère.

Schaal a bâti à Odessa la quarantaine, le lycée Richelieu, la banque impériale et diverses maisons. — Le lazaret et la ville neuve de Kertch, en Crimée, ont été construits sur ses plans [5].

933. DE BAY (J.-B.-Joseph) (voir le nº 244).

M. De Bay a fait pour la Russie deux statues en bronze représentant la Foi et l'Espérance.

934. BENNER, peintre de portraits en miniature, né à Mulhouse [6]. Élève d'Isabey.

Il a peint en 1821, les vingt-quatre portraits suivants exposés

[1] Église cathédrale de Saint-Isaac, 1 vol. in-fol., Saint-Pétersbourg, imprimé et lithographié à Paris.

[2] Plans et détails du monument consacré à la mémoire de l'empereur Alexandre, par Ricard de Montferrand, 1 vol. in-fol., Saint-Pétersbourg. Imprimé et lithographié à Paris en 1836. — Cette colonne de granit, d'un seul bloc, pèse 9,560,000 livres.

[3] Annuaire statistique des artistes français, 1836, et Notes communiquées par MM. Mauduit et Jacot.

[4] Renseignements particuliers.

[5] Annuaire statistique des artistes français, 1836. — Notes communiquées par M. Jacot.

[6] D'après Nagler qui le fait mourir vers 1818, ce qui est inexact.

au musée de l'Ermitage : il en a publié les gravures en un cahier in-8°.

Le czar Michel Féodorovitch. — Le czar Alexis Mikhaïlovitch. — Le tzar Féodor Alexéievitch. — Le czar Jean Alexéievitch. — La czarevna Sophie Alexéievna. — Pierre Ier. — Catherine I. — Pierre II — Anne I. — Élisabeth I. — Pierre III. — Catherine II. — Paul Ier. — L'impératrice Marie Féodorovna. — Alexandre Ier — L'impératrice Élisabeth Alexéievna. — Le grand-duc Constantin Pavlovitch. — La grande-duchesse Anne Féodorovna. — Nicolas Ier. — L'impératrice Alexandra Féodorovna. — Le grand-duc Michel Pavlovitch. — Les grandes-duchesses Marie Pavlovna, Catherine Pavlovna, Anne Pavlovna.

935. VERNET (Horace), peintre de batailles, né à Paris le 30 juin 1789.

M. Horace Vernet a peint en 1836 pour l'empereur Nicolas une revue de la garde impériale par l'empereur Napoléon dans la cour des Tuileries. C'est le seul tableau qui soit dans le cabinet du Czar. « Je demande à voir la garde impériale parce qu'elle nous a battus », dit Nicolas au peintre en lui commandant le tableau.

En 1842, M. H. Vernet a fait, à Saint-Pétersbourg, le portrait de l'empereur Nicolas et de sa famille; — un carrousel du moyen âge où sont représentés quarante couples de cavaliers armés de pied en cap; ce grand tableau est à Tsarcocélo.

En 1847, M. H. Vernet a peint à Versailles la bataille de Wola, qui est actuellement au palais impérial de Saint-Pétersbourg.

Le peintre russe *Tim* est élève de M. H. Vernet[1].

936. LADURNER, peintre de batailles,
mort à Saint-Pétersbourg en 1856, âgé d'environ 58 ans. Élève d'Horace Vernet.

Ladurner était fixé en Russie depuis 1829 et n'a jamais cessé de travailler pour l'empereur Nicolas, qui lui avait fait une belle position. Ladurner était professeur à l'Académie et peintre de l'Empereur, qui aimait beaucoup les sujets militaires; il a peint une très-jolie collection de tous les uniformes russes pour l'école d'État-major; il a fait beaucoup de tableaux représentant des revues et des cérémonies officielles. C'était en somme un peintre qui faisait de la

[1] Communiqué par M. Horace Vernet.

peinture chinoise, remarquable par l'exactitude et le fini; il n'aurait pas omis un bouton à un habit[1].

937. JACQUES, sculpteur.

M. Jacques est arrivé à Saint-Pétersbourg vers 1836. Il a fait une statue en bronze de Pierre le Grand (11 pieds) qui est placée à Cronstadt. Il avait composé, en 1842, le modèle d'une belle statue de la Néva, haute de 30 pieds, qui a été malheureusement détruit dans l'incendie de son atelier; à la suite de cet événement, cet artiste est revenu en France, mais il est retourné en Russie. Il y a sculpté deux des cariatides colossales en porphyre du péristyle de l'Ermitage, d'après le modèle d'un sculpteur allemand.

938. RAFFET (Denis-Auguste-Marie), dessinateur et lithographe, né à Paris. Élève de Gros et de Charlet.

M. Raffet a dessiné et lithographié les admirables planches qui accompagnent la relation du voyage que le prince Demidof fit dans la Russie méridionale et la Crimée, en 1837, et qu'il a publié en 4 volumes grand in-8, à Paris en 1841.

939. LEMAIRE (Philippe-Joseph-Henri), sculpteur, né en 1798, le 9 janvier, à Valenciennes. Élève de Léonce de Fieuzal, sculpteur et professeur à l'Académie de Valenciennes, et de Cartellier.

M. Lemaire a séjourné en Russie de 1838 à 1842. Après le succès de son fronton de la Madeleine, M. Lemaire fut chargé par l'empereur Nicolas, en 1838, de faire un des frontons de l'église de Saint-Isaac. En juin 1839, il se rendit à Saint-Pétersbourg pour exécuter son projet, représentant la Résurrection du Christ. « Votre projet me plaît, avait dit l'empereur, et m'assure que vous me ferez une œuvre digne de votre talent et de votre réputation. » La notice dont nous tirons ces détails nous donne la description de ce fronton: le Christ sortant du tombeau s'élève au centre du bas-relief; à droite, assis sur la pierre, est l'ange gardien du sépulcre; vient ensuite un groupe de soldats effrayés; à gauche, deux anges annoncent aux trois Maries qui viennent visiter le sépulcre que N. S. est ressuscité. La figure du Christ a 17 pieds de hauteur; le fronton est tout en bronze et pèse 90,000 kilogrammes. L'empereur Nicolas,

[1] Renseignements particuliers.

satisfait de ce beau travail, chargea M. Lemaire d'exécuter le fronton de la porte principale de Saint-Isaac. Le sujet est tiré de la vie de saint Isaac. Au milieu du fronton, est l'empereur Valens, arien, à cheval pour aller combattre les chrétiens orthodoxes; des soldats l'accompagnent; devant lui, saint Isaac lui prédit la perte de son armée et sa mort; des soldats, par ordre de Valens, enchaînent le saint. Ce fronton, comme le précédent, est tout en bronze et pèse aussi 90,000 kilogrammes [1].

940. DURAND (André), architecte,
né à Amfreville-la-Mivoie, près de Rouen, le 5 mai 1807. Élève de l'École municipale de dessin et de peinture de Rouen, et de H. Langlois.

Cet habile dessinateur fut chargé en 1839 par le prince A. Demidof de faire un voyage en Russie pour en dessiner les principaux monuments. — En 1850, il a fait une série de dessins des monuments de la Belgique pour l'album du prince Demidof.

941. INGRES (voir le n° 610).

M. Ingres a peint à Florence, de 1820 à 1824, le portrait de M. Gouttrief, ministre de Russie. — En 1841, il a peint une Vierge à l'hostie pour l'empereur Alexandre II, alors grand-duc, qui lui commanda ce tableau à Rome. — Le prince Demidof a acheté 63,500 fr. le tableau de Stratonice fait pour M. le duc d'Orléans.

942. HOREAU (Hector), architecte (voir le n° 335).

M. Horeau a fait, en 1842, le projet d'une chapelle au couvent de Saint-Serge, à Saint-Pétersbourg, pour la famille Kotschoubey. Ce très-élégant édifice a été bâti par M. Kousmine, architecte russe [2].

943. GALBRUND (Alphonse-Louis), peintre de portraits,
né à Paris en 1813. Élève de Regnault et de Gros.

M. Galbrund, fort habile pastelliste, a fait en 1842, à Naples, le portrait au pastel de la princesse Gagarine et celui du fils du comte Strogonoff [3].

[1] Renseignements donnés par M. Lemaire, et Notice historique sur H. Lemaire, par Ad. Martin, Valenciennes, 1846, in-8°.

[2] Renseignements communiqués par M. Horeau.

[3] Renseignements communiqués par M. Galbrund.

944. GIRARD, peintre.

P. Girard, peintre français fixé à Naples, a exécuté, en 1846, une suite de dessins sur la Sicile pour l'impératrice de Russie [1].

945. PRADIER (voir le n° 225).

La Russie possède de ce brillant sculpteur : — au palais impérial, le groupe en marbre de Vénus et l'Amour; — au tombeau du prince Paul Demidof, un Christ sur la croix, d'un seul bloc et de 8 pieds; — le tombeau en bronze de la fille de M. Laisky, à Saint-Pétersbourg (1851) [2].

946. GUDIN (Théodore) peintre de marines, né à Paris. Élève de Girodet.

M. Gudin a fait pour l'impératrice de Russie, quatre vues du palais d'été.

947. ROBIN, architecte, né à Roanne en 1804. Élève de Duphot.

M. Robin est arrivé à Saint-Pétersbourg en 1840; il a construit l'établissement des haras de la couronne, et la grande maison du duc de Leuchtenberg auquel il était attaché. Il a bâti aussi un grand nombre de maisons, dans le genre parisien, et le club allemand proche le palais de Leuchtenberg. Il vit aujourd'hui à Bellevue, près de Saint-Marcellin [3].

948. PLUCHARD (Eugène), peintre d'histoire et de portraits, né en Russie de parents français, a étudié en France sous Hersent, à Munich et en Italie.

A la suite de ses voyages il revint en Russie, et fut nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg. M. Pluchard a été chargé de l'exécution d'une partie des tableaux de la cathédrale de Saint-Isaac; les principaux sujets qu'il a traités sont : la multiplication des pains, tableau de 51 pieds de longueur; le sacrifice d'Abraham; le songe de Jacob; le buisson ardent; le droit d'aînesse; Moïse devant Pharaon; Moïse sauvé des eaux; une tête de Notre Sauveur. Les figures de tous ces tableaux sont deux fois grandes comme nature. M. Pluchard habite actuellement Saint-

[1] Journal des Débats du 29 octobre 1846.
[2] Renseignements communiqués par Pradier.
[3] Communiqué par M. Robin.

Pétersbourg et s'occupe de divers tableaux de genre et de portraits qui lui ont valu une réputation méritée.

949. **VERNET** (Pierre), peintre de genre.

M. Pierre Vernet est en Russie depuis 1835 ou 1836; il peint avec talent les animaux, les batailles et les petits sujets militaires. Il a beaucoup travaillé pour le grand-duc Alexandre, aujourd'hui empereur; il est encore en Russie.

950. **TANNEUR** et **MOZIN**, peintres de marines.

Ces deux artistes ont séjourné quelque temps en Russie avant 1840 ; ils n'y ont fait qu'un petit nombre de tableaux.

951. **BOULLY** (Achille), sculpteur, né à Paris en 1805. Élève de Bosio.

M. Boully arriva à Saint-Pétersbourg en 1838; il a été constamment occupé, pendant tout son séjour, aux sculptures de l'église Saint-Isaac; il a fait toutes les cariatides de l'intérieur de la coupole ainsi que les grandes figures qui sont sur les acrotères à l'extérieur; toutes sont hautes de 12 à 21 pieds. M. Boully réside aujourd'hui à Amiens.

952. **TRODOUX**, sculpteur.

M. Trodoux est à Saint-Pétersbourg depuis 1837. Il a fait une très-jolie statuette de la princesse Olga, fille de l'empereur Nicolas; il a exécuté toute la sculpture d'une salle en style gothique, au palais d'hiver, qui est fort remarquable et atteste un vrai talent.

953. **ROBILLARD**, peintre de portraits au pastel.

Cet artiste est à Saint-Pétersbourg depuis 1842.

954. **CABET** (Paul), sculpteur, né à Nuits. Élève de Rude.

M. Cabet est resté cinq ans à Saint-Pétersbourg; il y a fait de beaux ouvrages en marbre pour l'Impératrice.

955. **DESSAINT** (Émile), peintre de portraits. Élève de Boisselier.

M. Dessaint peint le portrait à l'huile, au pastel et à l'aquarelle; il est allé vers 1852 à Saint Pétersbourg, où il a peint toute la famille impériale et celle du prince Woronzof.

956. **PÉRIGNON**, peintre de portraits, né à Paris en 1808.

M. Pérignon a résidé à Saint-Pétersbourg d'octobre 1852 au mois d'août 1853; il a fait les portraits de M. et de Mme Karemsin, du prince Basile Galitzin, de la princesse Soltikof et de la princesse Boriatinski [1].

957. **DENIÈRE** fils, fabricant de bronzes.

M. Denière a fait en 1841, pour le grand-duc Alexandre, au moment de son mariage, un service de table en bronze, exécuté sur ses dessins. — En 1854, M. de Kisselef, ambassadeur de Russie à Paris, a commandé un service de table en bronze doré qui a été exposé en 1855; le service a été fait sur les dessins de M. Denière; la sculpture des figures a été exécutée par M. Prouha, et celle des ornements par M. Gagne. Le prix de ce service s'élevait à 50,000 francs [2].

958. **AVISSEAU** (voir le nº 163).

M. Avisseau a fait pour madame la princesse Gallitzin, en 1853, une aiguière en style renaissance [3].

959. **FROMENT-MEURICE** (voir le nº 32).

Froment-Meurice a fait pour la Russie : 1º Un bouclier en argent et en fer, destiné à être offert en prix de courses, appartenant à M. le comte Lazaref, de Saint-Pétersbourg. Ce bouclier se compose d'un sujet central en ronde bosse, de quatre bas-reliefs, et d'une frise formant bordure. Le milieu modelé par Jean Feuchères, représente Neptune faisant jaillir, d'un coup de son trident, le cheval de la terre; le premier bas-relief, sculpté par Rouillard, fait voir le cheval à l'état sauvage et poursuivi par des tigres; le second, modelé par Jean Feuchères, représente le cheval non plus sauvage, mais barbare encore, s'associant aux périls et aux combats de cavaliers hardis; le troisième, arrangé d'après Pluvinel par Justin, a pour sujet une chasse du temps de Louis XII; le quatrième, par Schœnewerck, représente, dans l'hippodrome de Chantilly, une course de chevaux entraînés, montés par des jockeys. Une frise

[1] Ces neuf paragraphes ont été rédigés d'après des renseignements particuliers.
[2] Renseignements communiqués par M. Denière.
[3] Communiqué par M. Avisseau.

prise sur pièce, composée de têtes d'animaux et d'attributs de chasse, cercle et relie ces différentes compositions. (*Exposition de* 1844). Une réplique de ce bouclier, entièrement en argent repoussé, mais ne comprenant que les trois premiers bas-reliefs, a été faite pour le roi d'Espagne. (*Exposition de* 1849).

2° Une corbeille à ouvrage appartenant à Sa Majesté l'Impératrice douairière de Russie.

Cette corbeille est en argent; l'intérieur seulement est doré. La galerie est entièrement ciselée, gravée et repercée à jour; les ornements mêlés de feuillages, sont dans le style de la Renaissance.

3° Une toilette appartenant à la comtesse Boubre, de Saint-Pétersbourg.

Cette toilette, de style Louis XV, est en argent. Elle se compose d'un miroir, de deux candélabres, d'une cassolette et d'une aiguière avec son plateau. De petits amours s'enlacent dans les rinceaux du miroir, poursuivant des lézards dans les branches des candélabres, et, penchés sur l'anse de l'aiguière, semblent se mirer dans l'eau.

4° Une pipe appartenant à M. le prince A. Demidof (à San-Donato, près de Florence).

Le fourneau de la pipe est en terre cuite niellée d'or; le couvercle bordé de lambrequins d'argent émaillés bleu de ciel et ornés de perles, supporte un groupe en argent ciselé, composé d'un pacha, d'une odalisque et d'un jeune esclave. (*Exposition de Londres de* 1851).

5° Deux groupes de statues d'ivoire et d'argent, appartenant à M. le prince Anatole Demidof, et faisant partie de sa collection de la villa San-Donato, près de Florence.

Le premier groupe représente Vénus sortant des eaux; à sa gauche, un Triton couronné d'herbes marines, lui offre une branche de corail. La déesse debout, presque nue, un miroir dans sa main gauche, arrange sa coiffure de l'autre main, pendant qu'à sa droite l'Amour s'élance l'arc tendu, la flèche au poing.

Le second groupe, destiné à servir de pendant à celui-ci, est formé d'une Bacchante et d'un Satyre. La Bacchante, à demi enivrée, danse et son pied pose à peine sur un terrain jonché de pampres. Sa tête est couronnée de lierre; d'une main, elle lève une coupe, et de l'autre elle s'appuie sur l'épaule du Satyre accroupi près d'elle, et qui lui présente en riant une grappe de raisin. A gauche de la Bacchante est un jeune Faune jouant de la flûte à sept tuyaux.

Chacune des deux grandes figures, la Vénus et la Bacchante, a 75 centimètres de hauteur. Toutes les parties nues des six figures sont en ivoire; les jambes du Satyre et celles du Triton sont en argent ciselé; les draperies des deux femmes sont en argent repoussé; les colliers, les bracelets, les ceintures qui ornent le cou et les bras et retiennent les draperies de la Vénus et de la Bacchante, sont en or émaillé et rehaussé de pierres fines, émeraudes, rubis, turquoises, etc.

La composition et l'exécution de ces deux groupes est de Froment-Meurice; mais la sculpture des modèles est de Jean Feuchères. (Ils ont figuré à l'Exposition de 1855.)

960. ARTISTES RUSSES ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

Gordef (Théodore) et Choubin (Fedor). L'Académie de Saint-Pétersbourg envoya en 1767 ces deux élèves étudier à celle de Paris [1].

Bachénof, mort en 1799, excellent architecte, fut élève de Vallin de la Motte [2].

Choris (Louis) et Akimof. Louis Choris [3], né en 1795, fut en 1819 élève de Gérard. Ce peintre, qui avait voyagé avec Kotzebue, travailla dans l'atelier de Gérard pour publier les vues de ses voyages; en 1820 il fit paraître à Paris : *le voyage pittoresque autour du monde*, in-fol. — Akimof [4], mort en 1814, fut un peintre assez distingué qui était venu se perfectionner à l'Académie de Paris.

Outkin, graveur d'histoire, étudia à Paris de 1802 à 1807 [5].

961. STATUES ET TABLEAUX D'ARTISTES FRANÇAIS AU MUSÉE DE L'ERMITAGE [6].

Allegrain (Etienne). Grand paysage, où l'on voit Moïse retiré des eaux.

Bertin (Nicolas). Jésus guérissant les malades.

Le baiser rendu.

[1] Registres mss. de l'Académie.

[2] *Reimers*, p. 5 à 12.

[3] Biographie universelle, supplément.

[4] *Idem*, et *Raczynski*, t. II, p. 535.

[5] *Reimers*, p. 125.

[6] Ce Musée comptait, en 1838, 1692 tableaux dont 222 de l'école française. Les plus beaux tableaux de cette galerie ont été gravés au trait par Labenski, 2 vol. petit in-folio, 1805, Saint-Pétersbourg.

Le paysan qui a offensé son seigneur.

L'ours et l'amateur de jardins.

Boucher (François). Repos de la sainte famille.

Bon Boulogne. L'enfant Jésus présente l'anneau à sainte Catherine.

Hippomène conduit Atalante à l'autel.

Mars et Vénus.

Boulogne (Louis). Vertumne séduisant Pomone.

Bourdon (Sébastien). Le retour à la ferme.

Mêlée de cavalerie ; — dans le goût du Bourguignon.

Hérode ordonne à ses soldats le massacre des innocents.

Persée et Andromède. — Gr. par Bazan et dans la descr. de l'Ermitage.

La sainte famille entourée d'une guirlande de fleurs. — Les fleurs sont de Baptiste.

Alexandre pleurant sur le tombeau d'Achille. — Gravé par Cœlemans.

Vénus montre à Énée l'armure qu'elle lui a fait forger par Vulcain.

Paysage dans le goût du Poussin.

Sainte famille.

Laban cherche dans le bagage de Jacob les idoles que Rachel lui a dérobées. — Gravé par Earlon.

Didon, abandonnée par Énée, se donne la mort.—Gravé par Heylbrouck.

Chardin (Simon). Le bénédicité. — Gravé par Lépicié.

Chaudet. Buste de l'empereur Napoléon, en marbre blanc.

Clouet (François). Portrait du duc d'Alençon, frère de Henri III.

Collot (Mlle) Une jeune fille coiffée d'un fichu. — Buste en marbre.

Colombel (Nicolas). Paysage où l'on voit la fuite en Egypte.

Corneille (Michel). La sainte famille, sainte Élisabeth et le Précurseur dans un paysage orné d'architecture.

Courtois (Jacques), dit le Bourguignon. Défense d'une batterie de deux pièces.

Sortie d'une ville fortifiée.

Attaque d'un mamelon fortifié par un détachement de cavalerie.

Un champ de bataille après l'action.

Escarmouche de cavalerie.

Escarmouche de cavalerie sur les bords de la mer.

Combat de cavalerie au pied d'une forteresse en ruines.

Combat de cavalerie. — Ébauche.

Paysage maritime avec quelques guerriers. — Gravé par Parke.

Une forêt traversée par une grande route ; un mendiant demande l'aumône à un cavalier. — Gravé par Parke.

Cousin (Jean). Esquisse du jugement dernier.

Coypel (Antoine). Psyché assoupie par la vapeur qui s'échappe de la boîte que Proserpine lui a donnée. — Gravé par Audran.

Psyché désarmée par un Amour au moment où elle va frapper Cupidon endormi.

Coypel (Noël-Nicolas). Vénus sur les ondes.

Delacroix (C.-F.), peintre de marines, élève et bon imitateur de Vernet, vivait en Italie en 1754.

Marine par un vent frais.

Marine.

Marine à l'effet du soleil couchant.

Vue d'un port de mer.

Un port de mer.

Une mer calme.

Marine par une brume que percent les rayons du soleil.

Port de mer.

Vue d'un port de mer d'Italie.

Marine à l'effet du clair de lune.

Marine à l'effet du soleil levant.

Ces six derniers tableaux, d'égale dimension, ont été faits pour des dessus de portes.

Delafosse (Charles). Rebecca offre à boire à Éliézer.

Moïse sauvé des eaux. — Semblable à celui qui est au Louvre.

Desportes (François). Gibier, fruits et légumes.

Detroy (François). Loth, assis près de l'une de ses filles, présente à l'autre une coupe qu'elle emplit de vin.

Susanne au bain surprise par les deux juges.

La sculpture. — Un enfant semble admirer le torse du Laocoon et une tête de Niobé.

Fragonard (Honoré). Les enfants du fermier. — Gravé par Beauvarlet et dans la description de l'Ermitage.

Galloche (Louis). Diane changeant Actéon en cerf.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Marine. — Effet de soleil à travers un léger brouillard. Sur le bord de la mer, deux matelots portent un ballot. (Figures de Jean Miel.)

Site d'Italie.

Port de mer éclairé par le soleil couchant. (Figures de Jean Miel.) — Gravé par Canal, et à l'eau-forte, sans nom d'auteur.

Vue d'un port de mer.

Paysage. — Notre Seigneur et les deux disciples allant à Emmaüs. (Figures de Colombel). — Gravé dans la description de l'Ermitage.

Grand paysage où l'on voit Apollon luttant contre Marsyas.

Port de mer.

Le golfe de Baies et le promontoire de Cumes, où l'on voit Apollon avec la Sibylle.

Petite marine à l'effet du soleil couchant.

Le matin. — Rencontre de Jacob, de Lia et de Rachel.

Le midi. — Repos de la sainte famille.

Le soir. — Tobie, assisté de l'ange, retire le fiel du poisson.

La nuit. — Lutte de l'ange et de Jacob. — Les figures de ces quatre tableaux sont de Lauri.

Greuze (J.-B.). Le paralytique. — Gravé par Flipart.

Tête d'une jeune villageoise.

Portrait d'un jeune homme.

Hallé (Noël). Sainte famille.

Houdon. Statue en pied de Voltaire. — Petit modèle en bronze. L'original en marbre blanc est à la bibliothèque étrangère de l'Ermitage.

Jean de Bologne. Un jeune faune assis sur un rocher et sonnant d'une trompe ; statue en bronze de grandeur naturelle.

Jeaurat (Étienne). Laban cherchant ses idoles.

Rencontre d'Abraham et d'Abimélech. — Esquisse terminée.

Jouvenet (Jean). La présentation de Notre-Seigneur au temple.

La Hire (Laurent de). Abraham partant pour la Mésopotamie, ou plutôt Abraham dans la vallée de Membré recevant la visite des trois anges.

Bacchus enfant confié aux Nymphes. — Peint en 1638; gravé dans la descripion de l'Ermitage.

Lancret (Nicolas). Un cavalier et trois dames vêtues à l'espagnole font de la musique sur une terrasse ombragée.

Portrait de la Camargo.

Scène de la tragédie du comte d'Essex; les personnages de ce tableau sont autant de portraits d'acteurs et d'actrices français.

Deux femmes derrière une table couverte de fruits, de légumes et de gibier ; l'une d'elles examine un lièvre.

Un cuisinier carressant une servante derrière une table chargée de provisions de bouche.

Récréation espagnole. Quatre cavaliers et autant de dames prennent le frais sur le gazon.

Les baigneuses ; dans une retraite ombragée, quelques jeunes femmes prennent le plaisir du bain.

Paysage où l'on voit un vieillard jouant de la musette et faisant danser un cavalier et une jeune femme.

Lantara. Petit paysage maritime.

Paysage.

Largillière (Nicolas). Assemblée des échevins de Paris. — Esquisse d'un tableau fait pour l'hôtel de ville de Paris.

Le Brun (Charles). Notre Seigneur sur la croix, des deux côtés de la-

quelle on voit un groupe d'anges. — Peint en 1638; gravé par Rousselet.

Copie de l'école d'Athènes.

L'enlèvement des Sabines. Ce médiocre tableau est, sans doute, un ouvrage de la jeunesse de l'artiste.

Le Brun (Madame). Portrait du jeune prince Lubomirsky, fait pour l'empereur Alexandre.

Portrait en pied de l'impératrice Marie Féodorovna, peint en 1798.

Le Brun, sculpteur du roi de Pologne Stanislas Auguste. — Buste de S. M. l'impératrice Marie Féodorovna (en marbre blanc.)

Lefèvre (Claude). Miniature à l'huile représentant un jeune homme vêtu de noir.

Lemaire (Pierre). Vue des ruines d'un palais.

Lemoine (François). Daphné changée en laurier.

Les chevaliers danois dans l'île enchantée.

La peinture. — Sujet allégorique figuré par deux enfants, dont l'un, assis devant une toile posée sur un chevalet et sa palette à la main, se dispose à peindre.

L'Amour endormi, la tête appuyée sur son carquois.

Lenain (Louis et Antoine). Intérieur d'une chambre de paysans.

Un paysan et sa femme à table, abordés par un enfant qui semble leur demander l'hospitalité.

Une paysanne, son mari et deux enfants, accompagnés d'un âne, vont porter du lait à la ville.

Le Sueur (Eustache). Martyre de saint Étienne. — Gravé par Aliamet et dans la description de l'Ermitage.

Darius fait ouvrir le tombeau de Nitocris. — Gravé par B. Picart et dans la description de l'Ermitage.

Sainte Anne conduit la jeune Marie au temple. — Gravé dans la description de l'Ermitage.

Moïse exposé sur les eaux. — Gravé par B. Baron, par Read, et dans la description de l'Ermitage.

La mort de la Vierge. — Esquisse terminée.

L'enfant Jésus entre les bras de Siméon, et devant lui la Vierge suivie de saint Joseph, présente au temple des colombes en offrande. — Esquisse terminée. — Gravé par Landon [1].

La Nativité de la Vierge. — Esquisse terminée.

Licherie (Louis). L'ange montrant une source à Agar et à Ismaël dans le désert.

L'ange ordonnant à Agar d'aller s'humilier devant sa maîtresse.

[1] Tableaux et statues des plus célèbres musées et cabinets étrangers, 4 vol. in-8°, 1819.

Machy (Antoine de). Intérieur d'un édifice d'ordre corinthien. — Commandé à Paris, en 1768, pour la galerie impériale.

Mauperché (Henri). Paysage où l'on voit trois voyageurs. — Figures de Bourdon.

Mignard (Nicolas). L'adoration des anges. — Peint en 1634.

Mignard (Pierre). La famille de Darius implorant Alexandre. — Gravé par Edelinck.

Cléopatre mourante.

Portrait de la duchesse de La Vallière représentée en Flore répandant des fleurs. — Les fleurs sont de Baptiste.

La rencontre de Jephté et de sa fille.

Moitte. Le rémouleur et sa famille.

Natoire (Charles). Cupidon aiguise ses traits. — Gravé par Piroleiri.

Une bacchanale.

Parrocel (Joseph). Marche d'un convoi.

Saint Martin coupe son manteau en deux pour en donner la moitié à un pauvre.

Combat de cavalerie.

Attaque d'une ville fortifiée.

Patel (Bernard). Paysage où l'on voit Moïse exposé sur le Nil.

Petit paysage.

Patel (Pierre). Paysage orné d'architecture. — On y voit Notre-Seigneur et le centenier de Capharnaüm. — Figures par Le Sueur. — Peint en 1652. — Gravé dans la description de l'Ermitage.

Petit paysage.

Pater (Jean-Baptiste). Halte de troupes.

Pesne (Antoine). Portrait d'un militaire revêtu d'une cuirasse et coiffé d'une toque de velours rouge, ornée d'une plume. — Peint en 1749.

Pierre (Jean-Baptiste-Marie). Un vieillard et une savoyarde. — Gravé par Fessard sous le titre du Ménage du savoyard.

Poussin. Grand paysage. Hercule vainqueur de Cacus, à l'entrée de la grotte du monstre. — Gravé par Baudet.

Grand paysage. Polyphème assis sur un rocher. — Gravé par Baudet.

Le testament d'Eudamidas. — Esquisse terminée avec soin. — Gravé par Pesne.

L'adoration du veau d'or et les tables de la loi brisées. — Attribué aussi à J. Stella.

La continence de Scipion. — Gravé par Legat, Cl. Dubosc, et dans la description de l'Ermitage.

Esther évanouie devant Assuérus. — Gravé par Pesne et dans la description de l'Ermitage.

Grand paysage où l'on voit Jésus-Christ avec ses disciples et le centenier de Capharnaüm.

Herminie, revenant avec Vatrin, coupe ses cheveux pour panser les blessures du vainqueur d'Argant. — Gravé dans la description de l'Ermitage et par Landon.

Moïse fait jaillir de l'eau du rocher d'Horeb. — Gravé par Cl. Stella, Audran, J.-B. Michel, et dans la description de l'Ermitage.

De petits génies jouent avec des lévriers, d'autres soulèvent un épieu, un cinquième sonne du cor.

Vénus et un satyre que l'Amour s'efforce de repousser en le frappant de son arc.

La charité.

Josué combat Adonisech.

Josué défait les Amalécites dans le désert de Raphidim.

Sainte Élisabeth visitant la sainte Vierge et présentant au Sauveur saint Jean-Baptiste. — Gravé par Poilly et dans la description de l'Ermitage.

L'union.

Vénus ordonnant à Cupidon d'enivrer un satyre.

Un homme couronné de lierre aide une bacchante à se placer sur un bouc qu'un amour tient avec une guirlande de fleurs.

Armide faisant enlever Renaud endormi. — Gravé dans la description de l'Ermitage et par Landon.

Amphitrite et Neptune. — Gravé par Pesne.

Le corps du Sauveur descendu de la croix. — Gravé par Chauveau.

L'annonciation. — Gravé par Poilly.

Enfants jouant dans un paysage.

Raoux (Jean). Le goût. — Allégorie figurée par une société mangeant des fruits.

L'odorat. — Une jeune fille brûle des parfums; d'autres personnages sentent des fleurs.

Rigaud (Hyacinthe). — Portrait de Fontenelle.

Portrait de Louise Lamet, à 77 ans. — Peint en 1696.

Robert (Hubert). Vue d'un temple.

Vue des jardins de la villa Albani.

Santerre (Jean-Baptiste). Portrait à mi-corps d'une jeune femme. — Peint en 1699.

Silvestre (Louis). Allégorie sur l'éducation d'un prince de Saxe.

Allégorie sur la naissance d'un prince de la maison de Saxe.

Stella (Jacques). Sainte famille dans un paysage.

Moïse sauvé des eaux.

Subleyras (Pierre). Valens évanoui aux pieds de saint Basile. — Esquisse

du tableau placé à Saint-Pierre. — Gravé dans la description de l'Ermitage.

Tremollière (Pierre-Charles). Le printemps. — Allégorie figurée par un jeune homme couronné de fleurs et entouré de quelques enfants.

L'automne, figuré par Bacchus assis sous un arbre et entouré de quelques enfants.

Valentin. Deux soldats jouant aux dés, assis à une table; un troisième les regarde, la tête appuyée sur sa main.

Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple.

Saint Pierre accusé par une servante. — Gravé par F. Bazan et dans la description de l'Ermitage. (Vient de la galerie du comte de Bruhl.)

Un militaire, assis devant une table, joue du hautbois; un jeune homme l'accompagne sur la guitare; une dame les écoute.

Vanloo (Carle). Junon sur un nuage; à ses côtés, un amour joue avec un paon.

Diane avec un petit amour qui se cache dans la draperie.

Ces deux tableaux semblent avoir été faits pour des dessus de portes.

Persée délivrant Andromède.

Sept esquisses dans lesquelles est représentée la vie de saint Grégoire le Grand.

Vanloo (Jean-Baptiste). Le triomphe de Galatée.

Verdier (François). Le baptême de Jésus-Christ.

Vernet (Joseph). Tempête.

Port de mer.

Naufrage.

Scène de naufrage.

Paysage maritime.

Naufrage.

Vue du port de Palerme.

Paysage maritime au soleil levant.

Vue des environs de Reggio, en Calabre. — Gravé par Dufour.

Marine à l'effet du clair de lune.

Vue des îles de l'Archipel.

Le coup de vent. — Gravé par Le Bas.

Vue des Cascatelles de Tivoli.

Vue maritime. — Morceau d'étude.

Marine à l'effet du soleil couchant.

Vue d'un port de mer.

Naufrage de Virginie.

Vouet (Simon). Sainte Véronique tenant le suaire.

Collatin fait exposer le corps de Lucrèce.

Vénus retenant Adonis. — Gravé par M. Dorigny.

La Vierge et l'enfant Jésus.

L'enfant Jésus, couché sur son berceau, cherche à s'emparer d'une rose que tient la sainte Vierge. — Gravé par Mellan.

WATTEAU (Antoine). Marche de troupes. — Gravé par Scotin sous le titre de : Fatigues de la guerre.

Halte de troupes. — Gravé par Crépy fils, sous le titre de : Délassement de la guerre.

Réunion sous un bouquet d'arbres de plusieurs personnes qui regardent un jeune homme danser au son du hautbois. — Gravé par Audran.

Une nombreuse société assise à table, dans un site champêtre, est distraite par une bohémienne qui dit la bonne aventure à l'un des convives.

Mezzetin chante en s'accompagnant de la guitare. — Gravé par Audran.

Un petit savoyard portant une marmotte dans sa caisse et tenant sa musette de la main gauche.

Une sainte famille dans un paysage. — Gravé par C.-L. Wast et J.-B. Dubos.

962. OEUVRES D'ARTISTES FRANÇAIS DANS LA GALERIE DU DUC DE LEUCHTENBERG [1].

BIDAULD. Paysage; un troupeau de moutons traverse une rivière sur un pont de pierre.

BOUCHER. L'Amour.

CHAUDET. Cyparisse; un jeune berger tient dans ses bras un agneau qui vient d'être blessé.

DAVID. Esquisse du Brutus.

FORBIN (comte de). Inès de Castro exhumée et couronnée par son époux. — Peint en 1812.

Paysage sauvage avec Ossian.

FRADELLE. Un paysan béarnais vient offrir à Henri IV un panier rempli de fromages.

Intérieur de Saint-Ambroise de Milan.

GÉRARD. Bélisaire.

L'impératrice Joséphine assise sur un canapé.

GÉRARD (Mademoiselle Marguerite). Napoléon remet à la princesse de Hatzfeld les papiers de son mari.

Scène de famille : une mère embrasse son enfant.

GIRODET. Ossian recevant aux champs Élysées les généraux Desaix, Marceau, Kléber, Caffarelli, La Tour d'Auvergne, morts sur le champ d'honneur.

[1] Autrefois à Munich. — Il existe plusieurs recueils de gravures ou de lithographies faites d'après cette galerie.

Granet. Stella, debout sur une table, dessine sur le mur de sa prison la Vierge et l'enfant Jésus.

Greuze. Une tête de jeune fille.

Guérin (Pierre). Anacréon jouant avec l'Amour.

Hersent. Fénelon ramène à de pauvres paysans la vache qui leur avait été enlevée par l'ennemi.

Lescot (Mademoiselle Hortense). Un petit savoyard jouant de plusieurs instruments.

Poussin (Nicolas). Paysage ; Apollon entouré de nymphes au bord d'un fleuve.

Moïse sauvé des eaux.

Richard. Charles VII, chez Agnès Sorel, traçant des caractères sur le plancher avec la pointe de son épée.

La duchesse de La Vallière dans sa cellule aux Carmélites.

Valentine de Milan.

Henri IV jetant des confitures à Bellegarde qu'il sait être caché sous le lit de Gabrielle.

Taunay. Vue d'un port de mer.

Thibault. Paysage avec le temple d'Égérie.

Vanloo (Carle). L'artiste dans son atelier peignant la maîtresse d'un pacha.

Vanloo (César). Paysage d'hiver.

Vernet (Carle). Napoléon chassant le cerf dans la forêt de Fontainebleau.

Vernet (Joseph). Marine ; le soleil se lève et dissipe un épais brouillard.

Wicar. Le pape Pie VII.

Jésus-Christ rend la vie au fils de la veuve de Naïm.

963. COLLECTION DU PRINCE YOUSSOUPOF[1].

Bourdon (Sébastien). La sortie de l'arche.

Boilly. Un billard.

Une femme faisant voir son portrait.

Courteil. La Madeleine.

Caraffe. Le serment des Horaces.

David. Sapho et Phaon.

Delacroix. Deux paysages.

Doyen. Triomphe de Metellus.

Andromaque.

Le combat de Diomède.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Le soir et le matin.

[1] Cette magnifique galerie est à Arkangelsky, à 17 kilom. au N.-O. de Moscou.

GREUZE. Quatre têtes.
GROS. Le prince Boris Youssoupof enfant.
LAGRENÉE. Télémaque et Mentor.
LEMOINE. Apollon parmi les Bergers.
MEYER (Mademoiselle). Une tête.
L'Innocence entre l'Amour et la Richesse.
MONGEZ (Madame). Un enlèvement.
PRUD'HON. Une tête.
RIESENER et SWEBACH. L'empereur Alexandre à cheval.
ROBERT. Quatre paysages.
VERNET (Horace). Un mamelouk et un cosaque [1].

964. TABLEAUX FRANÇAIS DANS DIVERSES COLLECTIONS.

GELLÉE (Claude). Le comte Strogonof possède un beau tableau de Claude Lorrain représentant un paysage, venant de la collection de la duchesse de Kingston : sur le devant, des troupeaux et une danse de bergers.

POUSSIN. Un repos en Égypte ; dans la galerie du comte Stronogof. Thomas de Thomon donne la description suivante de ce tableau :

« La Vierge, dont le modèle a été pris sur la tête de Niobé, est assise et choisit d'une main des dates qu'un jeune Égyptien à genoux lui présente dans un panier. L'enfant Jésus est appuyé sur sa mère et tend ses bras vers le panier. Saint Joseph est assis derrière eux. Deux Égyptiennes sont à côté de ce groupe. L'une d'elles verse de l'eau dans une tasse que saint Joseph lui présente. »

Smith indique dans la galerie du comte Strogonof une sainte famille du Poussin.

DELAROCHE (Paul). Le supplice de Jane Gray appartient au prince Anatole Demidof.

WATTEAU. Les plaisirs du bal. — Gravé par Ravenet et Scotin. — Chez le comte Rostopchin, à Saint-Pétersbourg.

[1] Tiré de la descript. de Moscou par Le Cointe de Laveau ; Moscou 1835, 2 vol. in-8° ; 2e édition.

CHAPITRE XIV

SUÈDE

---

965. **ÉTIENNE DE BONNEUIL**, architecte.

Étienne de Bonneuil, architecte parisien, partit de Paris en 1287, avec dix compagnons pour aller bâtir la cathédrale d'Upsal [1].

966. ARTISTES FRANÇAIS EN SUÈDE SOUS CHRISTINE.

Depuis Étienne Bonneuil jusqu'au règne de Christine, nous n'avons rien à mentionner; les arts étaient inconnus en Suède, et les Suédois ne commencèrent à s'en occuper qu'au moment de la guerre de Trente Ans et pendant leur contact avec l'Allemagne. L'alliance qui se forma entre la France et la Suède, à cette époque, établit entre les deux pays des relations intimes. Pierre Chanut, ambassadeur de France en Suède, de 1645 à 1649, initia Christine aux idées françaises; il était ami de Descartes et engagea la reine à appeler auprès d'elle l'illustre philosophe. Christine apprit notre langue et l'écrivit d'une manière remarquable: « elle écrivit à la reine de France, à Monsieur, au duc d'Enghien, dit Mme de Motteville, des lettres que j'ai vues et qui furent admirées par la galanterie des pensées, par la beauté du style et par la facilité qu'elle témoignoit avoir à s'exprimer en notre langue. » Son goût pour les arts se développa.

« Elle avoit d'abord si peu de connoissance de ce qui étoit de prix et de valeur, qu'elle voulut faire présent de cinq chefs-d'œuvre

[1] Dans les lettres-patentes de la prévôté de Paris, publiées par MM. Artaud et Séroux d'Agincourt, Ét. Bonneuil est qualifié de tailleur de pierres, maistre de faire l'église de Upsal en Suède. — Voir aussi *Em. David*, Hist. de la sculpture, p. 109.

d'Antoine Corrège à un peintre françois nommé Bourdon, qui les avoit vus par hazard servant de châssis et de volets dans ses écuries. Le peintre lui en fit sentir le prix et n'osa les accepter. Aujourd'hui quelques-uns de ces tableaux font l'admiration des connoisseurs dans la galerie d'Orléans [1]. »

En 1652, Christine possédait une des plus belles collections de l'Europe ; statues de bronze et de marbre, médailles, pièces d'ivoire, de corail et de cristal, miroirs et objets de toutes sortes, esquisses, bas-reliefs et tableaux, tout y est nombreux et de choix, et forme, selon l'expression de Naudé, son bibliothécaire, une merveilleuse collection [2]. Christine appela des artistes en Suède; les Francais Simon de la Vallée, Jean Parise, Sébastien Bourdon, le peintre en émail Signac et le flamand David Beck, élève de Van Dyck, répondirent à son appel [3].

967. LA VALLÉE (Simon de), architecte français [4].

Il eut comme architecte beaucoup de réputation et fut appelé en Suède par Christine [5]. Il a fait les dessins du Riddarhuset ou palais de la noblesse, dont il commença la construction en 1648, et qui ne fut achevé qu'en 1680, sous la direction de son fils [6]. Simon de la Vallée a bâti encore à Stockholm, d'après ses dessins, les églises de Hedvige-Éléonore et de Sainte-Catherine [7]. Nagler nous dit encore qu'il traça le plan de l'église Sainte-Marie à Stockholm.

Füssli mentionne un architecte, Martin DE LA VALLÉE, que la reine

[1] P. 95 des Lettres à un jeune prince par un ministre d'État; Amsterdam, 1755, 1 vol. in-12, traduit du suédois. (Ces lettres sont du comte G. de Tessin.) Christian Molbech nie le fait rapporté par le comte de Tessin.

[2] Voir le Catalogue de cette collection, publié par M. Geffroy, dans le t. IV des Archives des missions scientifiques.

[3] *Bruun Neergaard,* Mémoire sur l'ancien état des beaux-arts en Suède, lu à l'Institut en 1812. — *Marianne d'Ehrenström,* Notice sur la littérature et les beaux-arts en Suède, Stockholm, 1826, 1 vol. in-8° (en français).

[4] *Ekmarck,* Guide de l'étranger dans Stockholm.

[5] Nagler dit : par Gustave-Adolphe; Molbech et Ekmarck, c'est-à-dire les sources suédoises, sont d'un avis contraire. Weinwich le fait mourir en 1643, mais il se trompe évidemment.

[6] *Ekmarck,* p. 280.

[7] *Weinwich.* Dansk, Norsk og svensk Kunstner lexicon; Copenhague 1829, 1 vol. petit in-8°. M. Geffroy a bien voulu nous traduire, dans ce livre, tout ce qui pouvait être utile à notre travail.

Christine nomma inspecteur des édifices royaux. J. Marot, H. David, et d'autres, ont gravé d'après lui.

968. PARISE (Jean), graveur de médailles, Français; mort en 1655.

Ce très-remarquable artiste fut appelé de Rome à Stockholm par Christine [1].

969. BOURDON (Sébastien) (voir le nº 79).

Bourdon vint en Suède en 1652 et eut le titre de premier peintre de la reine. Il commença par faire les dessins de la pompe funèbre de Gustave-Adolphe, puis il fit les portraits de Christine [2], du prince Charles-Adolphe (Charles X) et de tous les généraux illustres de l'armée suédoise. Ces divers portraits ont été amenés depuis à Rome avec les autres tableaux de Christine et y ont été remarqués parmi les plus beaux de cette célèbre collection; il ne reste plus rien de Bourdon en Suède. Il avait fait un grand portrait équestre de Christine à cheval, lequel était destiné au roi d'Espagne; ce tableau fut perdu dans le naufrage du bâtiment qui le portait en Espagne. L'imagination vive de Bourdon ne trouvant pas en Suède de quoi s'exercer, et les guerres civiles de la France qui l'avaient décidé à s'expatrier étant terminées, il revint en France après l'abdication de Christine en 1654 [3].

970. BOURDELOT.

Si l'on en croit Marianne d'Ehrenström, Christian Molbech et quelques autres écrivains qui se sont tous répétés, Bourdalot ou Bourdelot serait un peintre de portraits, favori de Christine; il est évident pour nous qu'ils se sont trompés. BOURDELOT, car c'est son vrai nom, était un médecin français, en faveur auprès de Christine, dont il était le premier médecin. Bourdelot était amateur des arts [4].

[1] *Weinwich.*

[2] Gravé par Nanteuil, 1654; et aussi par P. Tanjé, Michel Lasne, Alex. Tardieu.

[3] Mém. sur les membres de l'Acad. roy. de peint. et de sculp., t. I, p. 92.

[4] Voir : *Rafael Trichet Dufresne,* Trattato della pittura di Lionardo da Vinci, Paris 1651, in-fol. (Dédicace). — Voir dans le Journal de Dangeau, l'addition de S. Simon à la date du 6 juillet 1685.

971. LA VALLÉE (Jean de), architecte, né en 1620, mort en 1696, fils de Simon de La Vallée.

Il fut au service des rois Charles X et Charles XI et remplacé comme architecte royal par Nicodème Tessin. La Vallée a donné les plans du vieux château royal de Stockholm, qui fut brûlé en 1697, et a fait le dessin du tombeau des Charles dans l'église de Riddarholm, en 1665[1]; il a construit l'hôtel des francs-maçons de Stockholm[2].

972. CHAUVEAU[3] (René), sculpteur, né à Paris le 2 avril 1663, mort à Paris le 5 juillet 1722. Élève de Girardon et de Ph. Caffieri.

Le 1er août 1693, René Chauveau partit pour la Suède[4]. « René Chauveau, arrivé dans ce pays-là avec plusieurs sculpteurs, fut d'abord saluer M. le baron de Tessin, surintendant des bâtiments du roy de Suède. Ce seigneur, étant jeune, s'étoit attaché à la maison du comte d'Oxenstiern; ce comte, qui estimoit plus la vertu et le mérite que tous les biens de ce monde, lui donna sa fille et fit sa fortune. M. de Tessin étoit bon gentilhomme allemand, pauvre, mais plein d'honneur, de mérite et de science; il fut un des plus grands architectes qu'il y ait eu en Europe, et devint par ce moyen surintendant des bâtiments. Il reçut parfaitement bien notre sculpteur avec ses compagnons; il le connoissoit par tous les dessins qu'il avoit de lui, que M. Cronstrom lui avoit fait tenir. Charmé de son arrivée, il lui communiqua tous ses projets pour la décoration du château royal de Stockholm, et lui ordonna de lui dire franchement ce qu'il y avoit à rectifier. Ensuite il lui donna le choix des ouvrages qu'il vouloit faire exécuter, afin de distribuer le reste aux autres sous sa direction. Reçu si agréablement, et, quelques mois après, aimé et chéri du Roy Charles XI, René Chauveau fit venir sa femme, ses enfants, son frère Evrard, peintre, et toute sa famille, avec un de ses beaux-frères nommé Cousinet[5], l'un des plus habiles orfévres

[1] *Christian Molbech*, Lettres de Suède en 1812. Copenhague 1814-17, 3 vol in-12 en danois.

[2] *Weinwich.* — *Eckmarck*, p. 44, 314.

[3] C'est le Chavau ou Chaveau de Molbech et de Weinwich.

[4] Vie de François Chauveau et de ses deux fils Évrard et René, par Papillon, réimprimée par les soins de MM. Th. Arnauldet, P. Chéron et A. de Montaiglon, broch. in-8°. Paris, Jeannet, 1854.

[5] Ce Cousinet est sans doute le fils de René Cousinet, ami de Chauveau et qui, en 1664, 1665, 1666, travailla avec d'autres orfévres aux grands ouvrages d'argenterie de Versailles.

de son siècle. Il avoit parlé de l'un et de l'autre au surintendant, lequel étoit bien aise de posséder toute cette famille, croyant par là le fixer dans le pays.

« La jalousie s'empara bientôt de l'esprit des autres sculpteurs. Ils ne voyoient que le sieur Chauveau de caressé; ils étoient au désespoir de ce que M. de Tessin lui communiquoit toutes ses idées, et de ce qu'il suivoit ordinairement ses avis. On fit alors de grands préparatifs d'un bal que le Roy vouloit donner; il devoit être magnifique. M. Chauveau fut chargé de toute l'entreprise; il composa des pagodes, charges, grotesques et mascarades, destinées particulièrement pour le Roy, dans lesquelles ce prince pouvoit se mettre commodément; comme elles n'étoient composées que de carton richement habillé, il dansoit avec sans être gêné aucunement. Ce fut à l'occasion de ce bal que M. Chauveau fit connoître au surintendant l'envie que lui portoient les autres sculpteurs; c'est pourquoi il le pria instamment que chacun d'eux eût à faire et à se charger d'une partie de l'entreprise, se doutant bien de ce qui arriveroit, et voulant les mettre dans leur tort; que, pour lui, il prendroit ce qu'ils ne voudroient pas exécuter. Chacun choisit donc sa partie, et M. de Tessin fit marché avec eux de chaque morceau. Quatre jours avant le bal, ce seigneur envoya chercher M. Chauveau, pour savoir dans quel état étoit toute l'entreprise. Ce sculpteur lui dit que son affaire étoit faite; qu'à l'égard de celle des autres, il n'en pouvoit rien dire, n'ayant pas été possible de pénétrer ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils avoient toujours tenu leurs ateliers clos et fermés. M. de Tessin y fut sur-le-champ, et, très-surpris de voir qu'ils n'avoient pas encore commencé, et qu'ils ne savoient même par où s'y prendre, il entra contre eux dans une grande colère; se tournant du côté de M. Chauveau : « Je vois « bien », lui dit-il, « que par là le bal va manquer; il n'y a que « vous » ajouta-t-il, « qui puissiez me tirer de cet embarras. » — « Je le ferai de tout mon cœur », répondit M. Chauveau; « faites-moi « seulement donner une trentaine de filles avec les clefs du maga- « sin aux étoffes, je vous réponds de la célérité de l'exécution; vous « pouvez vous fier à ma parole. » Le surintendant, encore plus en colère, lui répartit brusquement s'il vouloit se moquer de lui, qu'est-ce qu'il prétendoit faire de ces filles, de ces clefs et de ces étoffes; que l'on n'avoit plus que trois jours pour travailler; qu'en-

fin il le prioit de lui dire comment il prétendoit agir. — « Mon-« sieur », lui dit René Chauveau, « j'ai plus besoin à présent de filles, « pour l'exécution de notre entreprise, que de sculpteurs; le temps « nous presse; sans s'amuser à vous compter mon dessein, laissez-« moi faire, vous serez content. » — « Faites donc comme vous « l'entendrez », répliqua d'un ton radouci le surintendant; « je vais « vous envoyer les filles et les clefs. » Alors notre ingénieux sculpteur, qui avoit des creux tout préparés de figures d'hommes et de femmes, grandes comme le naturel, les fit mouler par parties, et, avec du gros fil de fer, il faisoit ses assemblages; au lieu de draperie de carton, il les habilloit avec les étoffes du magasin, qu'il gommoit, et le fil de fer lui servoit aussi à former les plis de ces draperies, lesquels étoient aussi cousus par endroits avec ce fil de fer en sorte que le tout subsistoit et pouvoit avoir du mouvement. Quand tout fut prêt, précisément la veille du jour marqué, il fut chez M. de Tessin, et, l'abordant en riant : « Monsieur », lui dit-il, « il faut que « votre curiosité ait été bien paisible, puisqu'elle ne vous a pas porté « à venir voir nos mascarades; tout est en état; de plus, je suis cer-« tain que vous aurez lieu d'être satisfait; vous les trouverez même « sans doute plus belles que mes premières. » M. de Tessin fut les voir. Charmé de leur effet, il s'écria : « On a bien raison de dire « que la nécessité est la mère et l'inventrice de toutes choses. Je « vous jure, Monsieur, que je ne vous concevois pas avec les filles « et les clefs du magasin que vous me demandiez; mais je vois à « présent que vous aviez raison; qu'il falloit plutôt des couturières « que des sculpteurs. » Le bal et la fête se firent. Le Roy, très-content de l'effet de toutes ses mascarades, cherchoit des yeux son sculpteur; impatient de ne le pas trouver, il le demanda à M. de Tessin, qui l'envoya chercher. Pour lui, ayant passé trois jours et trois nuits à travailler sans relâche, il se reposoit. On le réveilla, et on lui dit que le Roy le demandoit. « Comment » dit-il tout étonné, « quelque chose a-t-il manqué? » — « Non, » lui répondit-on; « au contraire, c'est que le Roy veut que vous soyez « témoin de l'effet de vos grotesques et mascarades. » — « Dites à « Sa Majesté, » répliqua-t-il en se remettant de son trouble et se renfonçant dans le lit, « que je suis si fatigué qu'il m'est impossible « d'ouvrir les yeux; que je ressens, autant que je le dois, la grâce « qu'elle me fait d'avoir tant de bontés pour moi, mais que j'ai plus

« besoin de repos que de divertissements. » Quelque temps après, lorsqu'il s'agit du paiement pour toutes ces mascarades, le surintendant demanda à M. Chauveau ce qu'il lui falloit pour ses extraordinaires, au sujet des mascarades qu'il avoit faites, que les autres sculpteurs n'avoient pu exécuter : « Monsieur », lui répondit-il, « vos prix et marchés étoient faits avec eux; je ne demande pas « autre chose. — « Comment », s'écria le surintendant, « deux cents « pistoles en trois jours! » — « Et l'invention? » reprit le sieur Chauveau. — « Vous avez raison », interrompit M. de Tessin en l'embrassant; « je ne saurois trop vous satisfaire et vous être rede- « vable de m'avoir tiré d'un tel embarras. »

« Vers ce temps, la femme de M. Chauveau accoucha d'une fille. Le père fut aussitôt chez M. le comte Davaux, ambassadeur extraordinaire pour la France dans cette cour, le prier de lui faire la grâce de demander au Roy la permission de faire baptiser cet enfant dans la chapelle de son hôtel. « Que vous importe », lui dit M. l'ambassadeur, « qu'il soit baptisé dans le temple ou dans ma chapelle? « nous reconnoissons pour bon le baptême des Luthériens. » — « Ce « n'est pas par scrupule que je le souhaite », lui répondit M. Chauveau, « c'est que, m'en retournant en France, mon enfant seroit « réputé étranger, et que je n'aurois pas besoin de le faire natura- « liser s'il avoit été baptisé dans votre chapelle. » — « Vous n'y « gagnerez rien », reprit le comte Davaux, « car, dans ce pays-ci, « cela n'a jamais été permis; je n'ai pas envie de m'exposer à un « refus; d'ailleurs, vous savez que mon pouvoir est peu de chose « dans la situation des affaires. » — « Eh bien! Monseigneur », repartit M. Chauveau, « je le demanderai donc moi-même au Roy; « s'il me refuse, mon parti sera bientôt pris, je m'en retournerai « en France. » Le lendemain, du grand matin, il fut à son ouvrage, se doutant bien que le Roy ne manqueroit pas, à son ordinaire, de venir seul le voir travailler; il espéroit d'autant mieux obtenir sa demande, qu'il avoit déjà reçu plusieurs marques d'affection de ce prince, même de grandes médailles d'or et d'argent et de grands vidercommes [1] de vermeil. Il ne fut pas plus tôt à son ouvrage que le Roy arriva : « Sire », lui dit le sieur Chauveau en le saluant respectueusement, « je suis dans l'embarras. Ma femme est accouchée

[1] Ce sont de grands gobelets que l'on emplit de vin dans les repas, et que l'on fait boire à chacun des conviés à la ronde. (Papillon.)

« d'hier; j'ai été aussitôt chez M. notre ambassadeur le prier d'obte- « nir la permission de faire baptiser mon enfant dans sa chapelle. Il « m'a répondu que cela ne se pouvoit pas, parce que les lois y « étoient contraires, et qu'on les observoit très-rigidement. Je l'ai « prié alors de le demander à Votre Majesté; mais il m'a refusé. » — « Quelle raison avez-vous donc », dit le Roy, « pour rechercher « cette permission avec tant d'ardeur que vous le faites; les catho- « liques sont d'accord avec nous sur ce point; tous les jours leurs « enfants sont baptisés dans nos temples. » — « Sire, je le sais », répliqua M. Chauveau, « c'est pour gagner à mon enfant le droit de « naturalité. » — « Puisqu'il est ainsi », reprit le Roy avec beaucoup de bonté, « je vous le permets. Dans une heure, il y aura con- « seil; je vous envoyerai cette permission par écrit. Je ne vous ai « point fait venir ici pour vous chagriner; tranquillisez-vous, et tra- « vaillez en attendant; ce sera la première affaire dont on parlera. » Le Roy s'en alla; trois quarts d'heure après, un gentilhomme vint de sa part dire à M. Chauveau qu'il pouvoit faire baptiser son enfant dans la chapelle de M. l'ambassadeur, sur sa parole royale; qu'il étoit fâché de ne pouvoir lui envoyer cette permission par écrit, comme il le lui avoit promis, mais que sur les remontrances de l'archevêque d'Upsal, le conseil en général s'y étoit opposé; qu'il eût cependant à faire faire ce baptême de nuit, sans éclat. Il en arriva néanmoins tout le contraire : car M. le comte Davaux, qui fut le parrain, le fit faire aux flambeaux, après avoir envoyé son équipage pour amener l'enfant, celle qui représentoit la marraine, et le père. Tous les François y furent invités, et furent régalés d'un festin magnifique. Depuis ce temps, tous les catholiques qui se sont trouvés en Suède ont fait baptiser leurs enfants aux hôtels des ambassadeurs; cette coutume s'est introduite en d'autres cours.

« Les seigneurs suédois faisoient mille caresses à notre habile sculpteur. Ils venoient à tous moments le consulter sur les petits ouvrages de leurs mains : car toute la noblesse de ce pays sait un art ou un métier. Un jour le comte Stenbock, ce fameux général qui, depuis, a si bien servi sa patrie, lui vint montrer un portrait qu'il avoit peint, de la comtesse d'Hona, qu'il recherchoit, et lui demanda s'il la reconnoissoit : « Oui, Monsieur », répondit le sieur Chauveau, « elle est fort bien; mais, si vous vouliez me permettre

« de vous dire franchement ma pensée, je pourrois peut-être vous « rendre un grand service. » — « Je le veux », dit le comte, « vous « ne sauriez me faire plus de plaisir. ». — « Je connois la comtesse », reprit M. Chauveau, « elle a beaucoup de goût, et encore plus d'es- « prit; quand cela ne seroit pas, il se pourroit rencontrer quelqu'un « qui lui feroit remarquer le défaut de votre tableau. Elle est fière « et sage; elle pourroit regarder votre galanterie tout d'une autre « manière que vous. Vous la représentez sous la figure de Vénus, « une pomme d'or à la main, avec l'inscription : « C'est pour la « plus belle. » Croyez-moi, Monsieur, cette représentation ne con- « vient qu'à une coquette; la figure d'une Minerve ou d'une Diane, « c'est là ce qui convient à son caractère. Si vous faites tant soit peu « d'attention à ce que j'ai l'honneur de vous faire remarquer, vous « avouerez sans doute que j'ai raison. » Jamais le comte ne s'étoit trouvé plus surpris qu'il ne le fut entendant ce discours. « Ma foi », dit-il, en sautant au col de M. Chauveau, « vous avez grandement « raison; par D., je vous ai une obligation infinie; je ne l'oublierai « jamais. » Véritablement, ce seigneur a toujours estimé, chéri et gratifié notre sculpteur.

« Vers la fin de l'année 1697 ou au commencement de 1698 [1], le feu prit si violemment au château royal de Stockholm, qu'il fut brûlé en moins de quatre heures de temps. Il n'y eut que la chambre où étoit en dépôt le corps du Roy Charles XI (il étoit mort le 15 avril 1697, âgé de quarante-deux ans), avec les chambres attenant celle-là, qui restèrent de l'incendie; du reste il ne fut pas possible de rien sauver. Toutes les raretés que le grand Gustave y avoit fait apporter durant le cours de ses conquêtes dans l'Allemagne, avec les beaux chevaux qui avoient servi au magnifique carrousel du Roy défunt, qu'on avoit achetés et amenés à grands frais, tout fut consumé. M. Chauveau avoit fait quantité d'ouvrages dans ce château, qui n'étoient ni reçus ni arrêtés. Quelques jours après cet accident, il fut saluer le surintendant des bâtiments, lui parlant de ces ouvrages et de ceux qu'il falloit refaire. M. de Tessin, l'interrompant, lui dit : « Monsieur, j'entends ce que vous voulez dire; « l'intention du Roy et la mienne est que le malheur qui vient d'ar-

[1] Cet événement n'arriva ni en 1698, ni même à la fin de 1697, comme le dit Papillon, mais le 18 mai 1697, comme on le voit dans le Mercure historique et politique; La Haye, chez Henry van Bulderen, in-18, t. XXII, volume de juin, p. 663. (Ed.)

« river ne retombe point sur vous. Vous ne perdrez rien; j'ai « tout vu; qu'il vous suffise; faites votre mémoire, afin que je « l'arrête et que vous soyez payé. » M. Chauveau fut d'autant plus surpris de l'entendre parler de cette façon, que depuis longtemps ce seigneur étoit à sa maison de campagne; il n'étoit même revenu qu'à l'occasion du feu, de sorte qu'il y avoit beaucoup d'ouvrages qu'il n'avoit pu voir. Ce que lui ayant représenté : « Monsieur, » reprit le baron de Tessin, « je le répète, il suffit de vous avoir dit « que j'ai tout vu, pour vous faire connoître combien je vous « estime homme d'honneur. Le Roy veut que vous soyez payé de « tout. » Effectivement il le fut peu de temps après, et reçut plus de quatre à cinq mille livres qu'il avoit cru perdues...

« M. Chauveau, ayant été sept années en Suède, songea à quitter ce pays, à cause de la guerre, qu'il voyoit très-échauffée; il demanda son congé pour faire un voyage en Italie. Après avoir été saluer et prendre congé des seigneurs de la cour, il partit le 20 août 1700, vieux style. Il rencontra dans le pays de Schone [1] M. Klinkonstrom, favori de Charles XII, qui alloit exécuter quelques ordres de son maître; il l'accompagna dans le passage du Sund, ou détroit de la mer Baltique. A cet endroit, ils approchèrent d'un vaisseau, et dans ce moment M. Klinkonstrom lui dit à l'oreille : « Soyez discret et me suivez. » Ils montèrent à bord de ce vaisseau. Le favori, l'ayant laissé quelque temps sur le tillac, revint le prendre et le conduisit à la chambre de poupe, où il le présenta au Roy de Suède, lequel y étoit incognito : ayant voulu voir notre sculpteur, il avoit commandé à M. Klinkonstrom de le joindre et de le lui amener à ce vaisseau comme par cas fortuit. Ce prince reçut M. Chauveau très-gracieusement; il lui dit que, sans la guerre qui l'occupoit, il ne le laisseroit pas partir; l'embrassa ensuite, lorsqu'il voulut mettre un genou en terre pour le remercier de toutes ses bontés, en lui souhaitant un heureux voyage, et lui recommandant de céler cette entrevue jusqu'à son arrivée en Italie; ensuite il lui fit présent de deux médailles d'or, lui fit donner une bourse de cent pistoles, et le congédia.

« M. Chauveau ne put s'empêcher d'avoir du chagrin d'être contraint de quitter ce généreux monarque;.....

« Au commencement de son règne, incité à la débauche par de

[1] La Scanie.

jeunes seigneurs de son âge, entre autres par le duc d'Holstein, qui avoit épousé sa sœur aînée, il [Charles XII] eut quelques aventures singulières. Un jour de fête, avec ce duc et un de ses pages (c'étoit son favori dont on a parlé ci-devant), ils furent sur le bord du lac attendre tous ceux qui passoient l'eau en revenant d'une île où le peuple s'étoit allé divertir, et les jetoient dans l'eau à mesure qu'ils arrivoient. Le Roy cependant, qui étoit d'une générosité sans pareille, ayant vu un homme en danger de se noyer, se jeta aussitôt dans le lac, et en nageant le poussa à bord; il fut ensuite, tout mouillé qu'il étoit, recommencer son jeu avec les autres. Par hasard, trois sculpteurs et peintres françois étoient à l'autre bord du lac; s'étant aperçu de ce qui se passoit à celui-ci, ils rebroussèrent plus haut pour passer le lac dans un autre endroit; le duc de Holstein les fit remarquer au Roy, et l'engagea à remonter aussi. Nos François, voyant leurs démarches sans les connoître, s'en furent encore plus loin pour les éviter; enfin, lassés d'être toujours suivis, un des trois nommé Fouquet, dit aux deux autres: « Parbleu, passons; il ne sont peut-être pas plus braves que nous. » En arrivant, ses deux camarades furent jetés dans l'eau; Fouquet, qui étoit resté le dernier dans le petit yacht qui les passoit, voyant cela, sauta lui-même dans l'eau l'épée à la main. Les deux autres se relevèrent, et, ayant pareillement mis l'épée à la main, ils se battirent contre leurs agresseurs pendant plus d'une demi-heure, les firent reculer du bord du lac, et sortirent de l'eau. Le Roy, qui avoit affaire à Fouquet, échauffé et fatigué de l'assaut et de tous les mouvements qu'il s'étoit donnés, releva son chapeau, qu'il avoit sur le nez pour n'être point connu; alors Fouquet, l'ayant envisagé, s'écria tout étonné à ses camarades: « C'est le Roy. » Ils se mirent tous à fuir. Ceci se passoit dans le parc où ils étoient venus en se battant. Le duc de Holstein vouloit les poursuivre, le Roy l'en empêcha, disant: « En voilà assez, retirons-nous. » Ce combat fut bientôt su; tous les François s'attendoient à être égorgés. Le lendemain on tint conseil chez le Roy; comme on y parloit beaucoup de ce combat, et que l'on disoit qu'il falloit faire des perquisitions de cette affaire, ce prince entra et défendit d'en faire aucune information: « Messieurs, » dit-il, « nous avons plus de tort qu'eux. C'est nous qui les avons « attaqués; ce sont tels et tels que j'estime infiniment, d'autant plus « qu'ils m'ont fait connoître, après avoir évité le combat autant

« qu'il a été en eux, qu'ils ne nous connoissoient pas et qu'ils sont « braves. Ainsi je veux qu'on les avertisse de ma part de ne rien « craindre; qu'on leur dise que je les estime beaucoup, et que « je leur enjoins de ne parler à personne de cette aventure. » Cet ordre, exécuté ponctuellement, les rassura.

« Ce Fouquet, contre lequel le Roy s'étoit battu, demanda par la suite à ce prince l'honneur d'entrer dans ses drabants [1]. Le Roy lui répondit avec bonté qu'il auroit voulu pouvoir lui accorder sa demande, mais que, depuis la mort du grand Gustave, on avoit fait une loi qui défendoit d'y recevoir des étrangers; qu'à la place il lui offroit une compagnie dans tel régiment qu'il voudroit, et seroit charmé de l'avoir dans ses troupes. Le sieur Fouquet, en remerciant ce prince, lui répondit: « Sire, je ne demandois à entrer dans les « drabants que pour défendre Votre Majesté au péril de ma vie » et il se retira. Ayant depuis eu du service en Danemarck, il eut le malheur d'avoir une affaire avec un officier qu'il tua, ce qui l'obligea de repasser en France, où il a servi Louis XIV, dans les dernières guerres, en qualité de capitaine-ingénieur. Ayant été blessé au bras droit en posant une sentinelle dans une guérite où personne ne vouloit aller, il fut contraint de postuler une place aux Invalides, quand on le fit capitaine des portes à Lille.....

« Revenons au sieur Chauveau. Après avoir remercié le roy de Suède de toutes ses bontés et pris congé de lui, il fut débarquer à Stralsund, et arriva à Berlin avec sa femme et son fils aîné; le surplus de sa famille étoit parti devant lui pour l'attendre en France. »

Après un court séjour à Berlin (voy. p. 56) il revint en France à la fin de décembre 1700.

Weinwich nous apprend que Chauveau a modelé les deux lions de bronze qui sont aujourd'hui en dehors du château, au côté nord.

« M. Le Clerc a gravé quelques morceaux de la composition de René Chauveau, que ce sculpteur a fait exécuter; entre autres le catafalque ou mausolée de la reine de Suède, mère de Charles XII, lequel a paru comme étant de la composition de M. de Tessin [2];

[1] Ce sont ceux qui composent la garde du roy de Suède. (Pap.)

[2] Voyez le Catalogue de Leclerc, par Jombert, nº 261, t. II, p. 127-8; gravé en 1697. (Ed.)

plus les plafonds de la salle et de la chambre du lit d'un hôtel que ce même seigneur a fait bâtir à Stockholm[1]. Tous les ornements de ces plafonds ont été peints par Evrard Chauveau, et les figures par un Italien. Il est facile de reconnoître dans ces estampes le goût et la belle composition de notre sculpteur. M. Le Clerc les a gravées sur les dessins mis au net par l'inventeur; ils lui furent envoyés de Suède; mon beau-frère en a plusieurs esquisses. »

973. CHAUVEAU (Évrard), peintre, quatrième fils de Fr. Chauveau, né à Paris le 19 janvier 1660, mort à Paris le 23 mars 1739. Élève de son père.

« En 1695, son frère cadet [René], qui étoit en Suède depuis environ deux ans, occupé à des ouvrages de sculpture, sollicita de M. de Tessin, surintendant des bâtiments du roi de Suède, de mander Evrard Chauveau. Sitôt qu'il fut arrivé, il peignit pour la reine de Suède, mère de Charles XI, les plafonds d'une des grandes galeries et du grand salon de Drotningholm, château de plaisance, proche Stockholm. Il a représenté la naissance de Pandore au plafond du salon. C'est un ouvrage considérable, car ce salon est aussi long et presque aussi large que la nef des Grands-Augustins, à Paris. Dans cette peinture, il a fait régner tout autour une balustrade qui paroît ornée de riches tapis, et qui semble être soutenue par des colonnes. Autour de cette balustrade, il paroît des caisses d'orangers et des cassolettes de parfums entremêlées de rares oiseaux.

« En place de ces figures il avoit projeté de faire paroître des hommes de toutes sortes de nations, lesquels auroient paru contempler le plafond; on ne goûta point son idée, qui étoit cependant plus noble et plus grande que celle qu'on l'obligea d'exécuter. Comme on l'avoit gêné dans son projet, on ne lui a pas permis de rapporter en France les cartons qu'il avoit faits pour cet ouvrage; néanmoins on pourra graver et donner au public, dans quelque temps, toute l'ordonnance de ce plafond, excepté seulement la balustrade, parce qu'elle n'est point peinte sur le petit modèle que ce peintre avoit fait, qu'il a trouvé moyen de rapporter de Suède.

« Cette grande entreprise étoit à peine finie, que le prince de

[1] *Ibidem*, n° 268, t. II, p. 136-137; gravés en 1700 (Ed.)

Hesse-Cassel, maintenant roy de Suède, arriva de son voyage d'Italie; aussitôt il vint voir les peintures à Drotningholm. Surpris de la magnificence et du coup d'œil de cet ouvrage, il demanda à M. de Tessin si c'étoit du pinceau d'un Italien. Ce seigneur lui fit réponse que c'étoit de celui d'un François, et là-dessus il lui présenta Evrard Chauveau, qui s'étoit avancé pour saluer ce prince et savoir ses sentiments sur son ouvrage, lequel lui dit d'une manière fort obligeante : « Monsieur, je reviens d'Italie, mais je n'y ai rien vu de si beau [1] » Ce peintre a aussi beaucoup travaillé à Stockholm, tant au château royal qu'à des palais de plusieurs seigneurs.

974. LAPORTE, sculpteur.

Cet artiste est mentionné dans Marianne d'Ehrenström comme ayant travaillé au château, sous Charles XI, avec Chauveau.

975. BOUCHARDON (Jacques-Philippe), sculpteur [2], frère d'Edme Bouchardon, né à Chaumont le 1er mai 1711, mort à Stockholm assez jeune [3], vers 1745 [4].

Bouchardon fut appelé en Suède en 1735, pour prendre part aux travaux que la cour faisait exécuter. Il a sculpté une chaire dans la chapelle du château royal à Stockholm et les grandes figures qui ornent les arcades du château; il a modelé les médaillons [5] en plomb représentant les rois de Suède depuis Gustave Wasa jusqu'à Charles XI, qui ornent la façade occidentale du palais royal à Stockholm. Dans l'église de ce château, il a commencé la sculpture du devant d'autel, représentant en relief le Christ dans le jardin des olives; il mourut après avoir presque terminé cet ouvrage, que Larchevêque continua et qui fut achevé par Sergell [6]. M. Car-

[1] « La composition de ce morceau représentoit Pandore, et il étoit de la composition de René Chauveau, son frère. » (*Note de Papillon.*)

Vie de Fr. Chauveau, graveur, et de ses deux fils, Évrard et René, par Papillon, réimprimée par les soins de MM. Th. Arnauldet, P. Chéron, A. de Montaiglon; broch. in-8o. Paris, Jeannet, 1854, p. 15 et 16.

[2] *Heineken* en fait un peintre; il se trompe évidemment.

[3] Cette indication est dans la vie d'Edme Bouchardon, par Caylus, p. 5. — 1 vol. in-12, 1762, et dans l'abbé Fontenai.

[4] Je trouve dans Marianne d'Ehrenström que Bouchardon travailla en Suède de 1735 à 1745. Cette dernière date me paraît être celle du décès de notre artiste, mort jeune comme nous le savons d'autre part.

[5] Voir l'article suivant.

[6] *Molbech.*

nandet, dans sa notice historique sur Edme Bouchardon, nous dit que Jacques-Philippe Bouchardon fut premier sculpteur du roi, directeur de l'Académie de Stockholm, et que l'on a publié en Suède une notice sur les ouvrages qu'il a exécutés dans ce royaume; mais il s'est bien gardé de nous la faire connaître et de s'en servir.

976. COUSIN, sculpteur.

La façade méridionale du château royal de Stockholm est ornée de six grandes colonnes corinthiennes engagées, couronnées de trophées qui ont été modelés par Cousin, sculpteur français, et moulées en plomb, par Meyer. Cousin, dit-on, a modelé les dix cariatides ioniques et les médaillons en plomb des rois de Suède qui sont placés entre les pilastres de la façade occidentale du château royal [1].

977. OUDRY (voir le n° 106).

Oudry fit en 1740, pour le cabinet du comte de Tessin, un tableau représentant un basset, gravé par Aveline en 1740.

978. CHARDIN et BOUCHER (voir les n°s 893 et 150).

« Le comte de Tessin a fait faire à Chardin plusieurs tableaux, et actuellement il en fait un pour le prince royal de Suède. » A ce trop court renseignement que nous donne Mariette, nous pouvons joindre la curieuse lettre de M. Berch, secrétaire d'ambassade sous le comte de Tessin, auquel il écrivait de Paris, le 27 octobre 1745:

« Monseigneur, l'affaire des tableaux rencontre un peu de difficultés du côté de M. Chardin, qui avoue naturellement qu'il ne pourroit pas donner les deux pièces que dans un an d'icy. Sa lenteur et la peine qu'il se donne doivent, dit-il, déjà être connus à V. E. Le prix de 25 louis d'or par tableau est modique pour lui, qui a le malheur de travailler si lentement; mais en considération des bontés que V. E. a eues pour lui, il passera encore ce marché, et laissera à la volonté de cet ami de V. E., s'il veut y ajouter quelque chose quand l'entreprise sera achevée. De cette façon, V. E. a encore du temps pour se déterminer, si elle veut qu'il travaille. Un tableau qu'il a chés lui l'occupera probablement encore un couple de mois. Jamais chez lui plus d'un entrepris à la fois [2].

[1] *Ekmarck*, p. 240, 243.
[2] Le Livret du salon de 1747 parle de ces tableaux de Chardin faits pour la Suède.

« Boucher va plus vite; les quatre tableaux sont promis pour la fin du mois de mars. Le prix restera un secret entre V. E. et lui, à cause de la coutume qu'il a établie de se faire donner 600 livres pour ces grandeurs, quand il y a du fini. Il ne veut de l'argent qu'à mesure que chaque pièce sera livrée.....

« J'ai communiqué à M. Boucher mes idées sur la disposition des sujets; il ne les a pas désapprouvées et a paru en être fort content. Le Matin sera une femme qui a fini avec son friseur, gardant encore son peignoir et s'amusant à regarder des brinborions qu'une marchande de modes étale. Le Midy, une conversation au Palais royal entre une dame et un bel esprit qui fait la lecture de quelque mauvaise poésie, capable d'ennuyer la dame, qui fait voir l'heure à sa montre; la méridienne dans l'éloignement. L'Après-Dîner ou le Soir nous embarrasse le plus : des billets apportés pour donner un rendez-vous, ou des mantelets, des gants, etc., que la femme de chambre donne à sa maîtresse qui veut aller en visite. La Nuit peut être représentée par des folles qui vont en habit de bal et se moquent de quelqu'un qui est endormi. On tâchera de caractériser les sujets, de manière qu'avec les Quatre Points du Jour, cela fasse aussi les Quatre Saisons. Voilà, monseigneur, les premiers projets que M. Boucher et moy nous avons formés; avant que le Matin soit entièrement passé, on aura des moments pour réfléchir comment bien remplir le reste de la journée. J'espère par la suite du temps d'avoir quelques croquis pour envoyer à V. E. M. Boucher paroît vouloir s'y prêter. J'ai l'honneur d'être,..... [1]. »

979. ARTISTES SUÉDOIS AU 18e SIÈCLE ÉLÈVES DE FRANÇAIS [2].

LUNDBERG, peintre de portraits, élève de Cazes, à Paris; étudia aussi à Paris le pastel sous la Rosalba, et en répandit le goût en Suède.

SAVENBOM (Jean), élève de Joseph Vernet, revint de Paris en Suède en 1760.

LJUNBERGER (Gustave), graveur en médailles, travailla longtemps à Paris.

[1] Portraits inédits d'art. franç., par Ph. de Chennevières et Legrip, in-fol. p. 56.

[2] *Marianne d'Ehrenström.* — Archives de l'art français, t. III, p. 118. — *Mariette*, Article Lemke, p. 154 du manuscrit.

Rehn (J.-E.), graveur, envoyé à Paris pour étudier sous Le Bas, par le comte de Tessin [1].

980. LARCHEVÊQUE (Pierre-Hubert) sculpteur, né en 1721, mort à 57 ans, le 26 septembre 1778. Élève de Bouchardon.

Larchevêque vint en Suède en 1760. « On a de lui la statue pédestre en bronze, de Gustave Wasa, sur la place des Nobles, à Stockholm. L'exécution de ce monument est lourde; mais on ne peut pas faire le même reproche à sa statue équestre de Gustave-Adolphe, qui est érigée sur la grande place de l'Opéra [2]. »

« Le placement de cette statue a eu lieu le 15 mai 1791 [3]. Le transport depuis l'atelier du sculpteur, quoique peu éloigné, et les frais du placement ont monté à 6,000 rixdales. Les proportions du cheval et de la statue sont absolument les mêmes que celles de la statue renversée d'Henri IV à Paris. Elle pèse en tout 150 schippunds. Derrière, au bas de la statue sera un grand trophée, dans lequel on distinguera les boucliers et les écussons des différents peuples vaincus par Gustave-Adolphe; autour seront les bustes en médaillons des cinq principaux généraux de ce prince : Baner, Torstenson, Jacques de Lagardie, Horn et Saxe-Weymar. Ils sont finis. Le tout est de Larchevêque, excepté la décoration d'en bas et ce qui reste à y placer. Cette dernière partie est de Sergell, qui a donné les dessins, et s'est chargé de l'exécution. Au bas sera la statue d'Oxenstiern, dictant à l'Histoire la vie du Roi; ce qui fera un très-bel effet lorsque tout sera en place [4]. »

Nous ne savons où Patte a trouvé la description qu'il donne de cette statue de Gustave-Adolphe; il dit que le Roi est sur un cheval lancé au galop, et suivi par la Victoire, également à cheval, courant pour l'atteindre et lui placer une couronne de lauriers sur la tête [5]. Il ne peut être question que d'un projet qui n'a pas été exécuté [6].

[1] Voir les portraits inédits d'artistes français par Ph. de Chenevières et Legrip, article Le Bas.

[2] *Bruun-Neergaard*, p. 20. — Voir aussi Fortia de Piles, t. II, p. 140.

[3] Elle n'avait été fondue qu'en 1791 : art. *Bronze* du Dictionnaire technologique.

[4] *Fortia de Piles*, t. II, p. 141.

[5] P. 89.

[6] Le cabinet Peignon-Dijonval, (p. 168 du Catalogue), possédait plusieurs dessins, projets, esquisses et devis de la statue de Gustave-Adolphe.

La statue de Gustave Wasa, élevée sur la place du palais de la noblesse, aux dépens de l'ordre de la noblesse, a été fondue en 1770, avec des canons pris sur l'ennemi en 1700. Elle a onze pieds de haut; elle représente le roi drapé d'un vaste manteau, la tête couronnée de lauriers, le sceptre à la main. La statue fut découverte le 23 juin 1774, anniversaire de l'entrée de Gustave à Stockholm[1].

Larchevêque continua le bas-relief de Bouchardon (voir p. 459); à la Bourse, on voit de lui le buste du baron J. Alstrœmer, conseiller de commerce[2]; à la grande salle des États, au château royal, à Stockholm, il a fait les figures en plâtre sur la corniche, sauf deux qui sont de Bouchardon; il a modelé les bustes de Gustave Ier et de Gustave II; ensuite il quitta la Suède[3] en 1776. Larchevêque a formé plusieurs élèves, entre autres le célèbre Sergell.

On attribue à Larchevêque le monument élevé à Descartes en 1770, par Gustave, prince royal, dans l'église d'Adolphe-Frédéric; Molbech dit au contraire qu'il est l'œuvre de Sergell.

981. MASRELIER ou MARSELIER (Louis), peintre d'ornements[4], né en France, mort en 1810.

Il était encore enfant lorsqu'il vint en Suède avec son père Marselier, habile sculpteur d'ornements, qui était chargé de décorer les appartements du château de Stockholm. Louis Marselier a fait le tableau d'autel de l'église de Marie-Madeleine et les peintures[5] des appartements royaux du château de Haga.

« M. Masrelier, français, dessinateur charmant, a donné tous les dessins du pavillon de Haga, et les a exécutés avec une perfection qui lui fait le plus grand honneur. Il a un goût infini : c'est bien dommage qu'un aussi excellent artiste n'ait point d'élèves qui puissent l'aider : il est obligé, pour tout ce qu'il doit exécuter, de donner le dessin et les différentes nuances. Alors il a des élèves qui calquent très-bien et appliquent ensuite les couleurs. Comme le plus souvent cet

[1] *Ekmarck,* p. 290.
[2] *Idem,* p. 261.
[3] *Ch. Molbech.*
[4] Marianne d'Ehrenström le désigne ainsi. C'est Weinwich qui nous donne son prénom et toute cette biographie.
[5] « La décoration intérieure », dit Fortia de Piles, t. II, p. 199.

artiste travaille en arabesques ou en tableaux, servant de décoration intérieure de différents appartements, on peut juger de l'immensité de son travail : il y a dans tel morceau cent et deux cents figures. M. Masrelier a été onze ans en Italie, et en a rapporté une immense quantité de dessins qu'il a pris sur les lieux et qui valent la peine d'être vus [1]. »

982. MASRELIER, sculpteur en bois.

« Masrelier, frère du dessinateur, sculpteur en bois. Pour aller plus vîte il se sert d'un procédé qui imite fort bien les moulures et beaucoup plus économique ; c'est une pâte qui se durcit, à laquelle on donne la forme que l'on veut et susceptible de recevoir toutes les couleurs. L'or y tient fort bien et s'y polit à merveille. Il a appris ce secret à Paris et jusqu'à présent il a parfaitement réussi. Young (excellent sculpteur sur bois, travaillant à la même époque à Stockholm) prétend que le bois doit avoir la préférence sur cette composition. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est moins chère, plus aisée à réparer, plus susceptible de prendre toutes les formes, et qu'employée elle fait le même effet que le bois. Ce procédé a de plus un grand mérite aux yeux du roi toujours pressé de jouir; c'est que par là il a plus promptement ce qu'il désire [2]. »

983. GUILBERT, graveur.

« M. Guilbert, graveur, est chargé de graver en taille douce toutes les médailles du règne actuel. Cette collection déjà fort nombreuse, ne peut être complète qu'à la mort du roi qui s'en réserve les planches et les épreuves, de manière qu'il n'est pas aisé de se les procurer. Le burin en est un peu sec. Les vignettes, d'après les dessins de M. Masrelier, sont en général du meilleur goût. Il y aura à chaque planche une explication sur deux colonnes, français et suédois. Le graveur des médailles est M. Fehrmann [3]. »

984. TARAVAL (Thomas-Raphaël), peintre, mort en 1750. Élève de Jean-André

Thomas Raphaël Taraval, père de Hugues et de Louis-Gustave Taraval, fit ses études à Paris et avait déjà de la réputation, comme por-

[1] *Fortia de Piles*, t. II, p. 125.
[2] *Fortia de Piles*, t. II, p. 126.
[3] *Fortia de Piles*, t. II, p. 127.

traitiste, lorsqu'il se rendit à Stockholm, où le roi le nomma peintre de la cour. Il fit beaucoup de portraits et mourut en 1750[1]. Taraval fut premier peintre du roi de Suède[2]. Il a peint le plafond de l'église du château de Stockholm[3]. Taraval a fait aussi plusieurs plafonds du nouveau château de Stockholm. On dit que c'est lui qui, avec Bouchardon, mit sérieusement la première main à l'école de dessin et à l'Académie de dessin en Suède[4].

985. TARAVAL (Hugues), peintre d'histoire, né à Paris en 1728, mort à Paris en 1785.

« Taraval se rendit en Italie pour achever ses études. De retour à Paris il fit un portrait de Louis XV qui eut un très-grand succès. Ensuite il entreprit un voyage en Danemarck, puis en Suède, où son père Thomas Raphaël était peintre de la cour à Stockholm. Mais notre artiste revint à Paris, où l'Académie le reçut parmi ses membres en 1769. Il y fut quelque temps professeur, puis il trouva une place avantageuse à la manufacture des Gobelins, et y mourut en 1785. Taraval peignit des portraits, des sujets historiques et de genre, dans le goût de son temps. Il fut artiste de talent. Plusieurs de ses œuvres sont gravées; une sainte famille a été gravée par J.-J. Clément, in-fol; — une Bacchante se préparant à un sacrifice, gravée par C.-G. Schnetz; — une jeune ouvrière accablée de sommeil, gravée par le même; — une scène de bal à Venise, d'après le Tintoret, belle planche, mais rare, gravée par Taraval lui-même[5]. »

986. DE MEAUX, peintre français.

Il exécuta au palais du comte de Tessin de bonnes peintures[6].

987. CAVAILER ou CAVALIER, sculpteur en ivoire.

Cet artiste français vivait en Suède; il y est connu par de belles figures bien dessinées qui ont été prises pour modèles en diverses médailles[7]. On trouve au château de Skokloster un portrait en ivoire

[1] Traduit de Nagler. — Voir aussi Fiorillo, et Brunn Neergaard, p. 5.
[2] *Fiorillo*, Geschichte der Zeichnende Künste, t. III, p. 405.
[3] *Molbech.*
[4] *Weinwich*
[5] Traduit de Nagler.
[6] *Weinwich.*
[7] *Weinwich.*

du comte Christophe de Kœnigsmarck, par un sculpteur nommé *Cavalier;* ces deux noms s'appliquent certainement à un même artiste[1].

988. DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte, né à Lyon vers 1740; mort à Stockholm en 1804. Élève de François Blondel.

« Après s'être fait connaître à Lyon et à Paris par différents tableaux, Desprez alla en Italie pour développer son talent déjà remarquable. A Rome, où il s'occupait d'architecture en même temps que de peinture, il sut acquérir les bonnes grâces de Gustave III, et ce prince l'emmena en Suède, comme architecte et peintre de la cour. A Stockholm il se fit connaître par les belles décorations de l'opéra de Gustave Wasa. Puis le roi lui fit dresser le plan d'un château projeté à Haga, mais la mort tragique de ce prince en arrêta l'exécution, et même les fondements en furent détruits.

« Notre artiste puisa des sujets pour de grandes peintures dans la guerre qui eut lieu en 1788 contre la Russie. Le tableau principal représente la bataille de Swenksund, pour lequel l'artiste fit à Londres, où il avait été par ordre du gouvernement, un grand nombre de dessins[2]. Il offrit aussi plusieurs de ses productions à l'empereur de Russie et au roi de Danemarck, qui tous deux accueillirent avec bienveillance les œuvres de Desprez.

[1] *Geffroy,* Notices et extraits des manuscrits concernant l'histoire ou la littérature de la France qui sont conservés dans les bibliothèques ou archives de Suède, Danemark et Norwége, 1 vol in-8°. 1856.

[2] « M. Després, Français, peintre et architecte. Le roi l'ayant trouvé à Rome en 1784, l'a pris à son service; il est chargé des décorations, des costumes de l'Opéra, de tout ce que le roi fait bâtir, et actuellement de la construction du nouveau palais de Haga. Cet artiste a l'imagination la plus riche et la plus vive, et on peut même lui reprocher quelquefois d'entasser trop de détails différents dans un petit espace. Il a fait un grand tableau représentant une bataille entre les Crotoniates et les Sybarites que le roi possède aujourd'hui. Il est occupé actuellement à mettre en tableaux les principales actions de la guerre de Finlande; il y en aura onze que voici : bataille navale de Hogland, 17 juillet 1788; Porusalmi, 6 juin 1789; Uttismalm, 28 juin; Parkumacki, 21 juillet; affaire de Walkiala, 29 avril 1790; Pardakoski, 30 avril 1790; les baraques de Kettis, mai 1790; Pestimacki, 5 mai; bataille de Fredericsham, 15 mai 1790; retraite de Vibourg, 3 juillet; bataille de Swenksund, 9 et 10 juillet 1790.

« M. Després est aussi chargé de la construction de l'obélisque qu'on doit ériger à Haga, où on en voit le modèle en bois, et généralement de tout ce qui tient à l'architecture de ce palais; il est de plus maître de dessin du prince royal depuis 1791. » (*Fortia de Piles,* t. II, p. 124.)

« Desprez était d'une activité sans égale. Son esprit inquiet créait sans cesse du nouveau, aussi manque-t-il à plusieurs de ses compositions la dernière main et un dessin correct. Mais sa manière est grande, large, et basée sur les bons principes de l'art.

« En dehors de ses grands tableaux on connaît aussi de lui quelques caricatures, où règne beaucoup d'esprit et de finesse, et quelques costumes du Nord, dont quelques-uns ont été gravés par Élie Martin [1].

« Desprez a formé en Suède plusieurs élèves [2] et s'est acquis de la réputation. On vante surtout la richesse de son imagination [3], et le roi Gustave allait même jusqu'à croire qu'il n'y avait que deux personnes qui eussent vraiment de l'imagination, lui et son peintre. Il est incontestable que Desprez possédait de grands mérites, et Acerbi est injuste envers lui, en l'appelant dans son voyage, misérable peintre de marine et d'histoire. Acerbi nous apprend en même temps que Desprez, après la mort de son protecteur, n'a pas été heureux dans ses dernières années, mais que cela ne l'a

[1] On voit aussi de lui au château royal de Stockholm, à l'Opéra, deux tableaux dont l'un représente une bataille, et l'autre Gustave III assistant à la messe dans la basilique de Saint-Pierre de Rome (*Ekmarck*).

[2] Que Weinwich et Marianne d'Ehrenstrœm nous font connaître. Ce sont : *Altell*; *Limnell*, peintre de décorations et d'aquarelles; *Holmberg*, grand artiste, mort jeune; *Hjelm*, peintre de décors; *Akeström*, mort à Rome; *Falhcranz*, professeur, peintre de paysages, justement célèbre.

[3] « Pendant le séjour de Gustave III, à Rome, il y fit la connaissance de *Desprez*, Français et pensionnaire de l'Académie des beaux-arts à Paris, homme d'un génie fougueux et d'une imagination pour laquelle il n'y avait point de limites. Son esprit était tout audace; dans ses esquisses, des feux électriques, pour ainsi dire, guidaient son pinceau. Le roi l'engagea pour le grand théâtre de l'Opéra, comme peintre de décorations. Desprez arriva donc à Stockholm en 1787 et y mourut en 1804, généralement regretté. Outre ses ouvrages pour le théâtre, tous d'un style élevé, d'une perspective admirable et d'un ensemble magique, on a de lui beaucoup de tableaux en aquarelle et à l'huile, où l'abondance de son génie et la richesse de ses idées sont en parfaite harmonie avec la force et la perfection de son talent comme dessinateur. Qu'on voye son grand tableau de la bataille des Romains et des Samnites (au salon du roi à la maison de l'Opéra), — celui qui représente la bataille de Hogland, — la visite de Gustave III au Musée de Pio-Clementinum, ainsi qu'à l'église de Saint-Pierre, et on se persuadera qu'il savait réunir l'imposant à la beauté du style. »

« Desprez était très-grand architecte. Il a bâti le pavillon du roi à Haga, et a fourni le plan pour le château que Gustave III comptait y faire construire, et dont les fondements étaient achevés lors de la mort de ce prince. » (*Marianne d'Ehrenström.*)

pas empêché de s'abandonner à ses rêveries d'artiste; entre autres, il aurait conçu le plan d'une pyramide, à l'érection de laquelle tous les États de l'Europe auraient contribué. Il est fait mention aussi de Desprez dans la Biographie universelle et dans l'Encyclopédie de Gruber et Ersch [1]. »

989. GAGNEREAUX (Bénigne), peintre d'histoire (voir le nº 750).

Gagnereaux avait dessiné, en 1784, au fusain et à la craie, sur les murs du cloître de la Chartreuse de Rome, quatre grands sujets de bacchanales, de jeux et de repas des divinités champêtres. Ces compositions eurent un très-grand succès; elles furent visitées par le roi de Suède, Gustave III, qui fit à l'artiste l'honneur d'aller le voir à son atelier et de lui acheter le tableau d'Œdipe aveugle [2], auquel il travaillait, et de lui en commander un autre, que Gagnereaux fit en 1785 et qui représentait l'entrevue du roi de Suède avec le pape Pie VI au Vatican; ce tableau est aujourd'hui au château royal de Stockholm. Gagnereaux en fit une répétition pour le pape. En 1787, il fit pour le roi une éducation d'Achille. En 1793, Gagnereaux peignit à Florence, pour le duc régent de Suède, Psyché portée par les Zéphyrs. Il reçut en 1793, comme récompense de ce bel ouvrage, le brevet de peintre d'histoire du roi de Suède.

Gagnereaux a travaillé aussi pour plusieurs Suédois : il a peint pour le sculpteur Sergell, une bacchanale et l'éducation de Jupiter; — pour le baron Taube, premier ministre du roi, Ariane et Bacchus, 1785; l'Amour qui a dompté la Force, 1787 (gravé par son frère); Hébé qui verse à boire à l'aigle; — pour la princesse de Suède, Vénus blessée par Diomède est transportée dans l'Olympe par Iris, et le Génie de la Paix (ces deux tableaux ont été gravés par son frère [3]).

990. HOUDON (voir le nº 148).

En 1785, Houdon exposa le buste de Gustave III.

991. MANUFACTURE DE SÈVRES.

1771, octobre. Louis XV donna au roi de Suède et au prince Frédéric son frère, dix vases, deux bustes et un service de table com-

[1] Traduit de Nagler.
[2] Placé aujourd'hui au château de Drotningholm.
[3] *H. Baudot.* Éloge historique de B. Gagnereaux, Dijon 1847.

posé de 584 pièces (46,920 livres). — 1784, 22 juin et 9 septembre. Louis XVI donna à Gustave III : un service de table, un cabaret, divers groupes en biscuit pour surtout, plusieurs figures d'illustres français, les bustes du roi et de la reine de France, des vases et des tableaux de fleurs et de fruits peints par Micaud (47,976 livres) [1].

992. LE MONNIER (Gabriel-Jean-Joseph-Hubert), né à Thionville en 1761.

Ce gentilhomme français, émigré en 1792, résida à Stockholm et à Copenhague pendant plusieurs années et y fit des portraits en miniature et au pastel [2].

993. GÉRARD (voir le nº 18).

Gérard a peint en 1810 et en 1813, la reine de Suède [3]. En 1811, il a fait le portrait de Bernadotte (Charles-Jean XIV), et en 1815, celui d'Eugénie-Bernardine-Désirée, reine de Suède.

994. FOUQUET (François), sculpteur, né à Paris en 1787.

Il a modelé les deux renommées qui ornent la croisée du centre de la façade septentrionale du château royal de Stockholm; elles ont été placées en 1814 [4].

995. CORDIER DE BONNEVILLE (Louis-Joseph-Anger), né en France en 1770, mort vers 1836.

Cordier de Bonneville, maître de français à l'Académie militaire de Carlberg, peignit des paysages à l'huile et à la gouache; il avait trouvé le moyen de rendre ses gouaches durables ou, comme il le disait, indélébiles. Il a gravé à l'aquatinta.

996. ARTISTES SUÉDOIS CONTEMPORAINS ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

Fogelberg (Benoît); élève à Paris de Pierre Guérin et de Bosio, de 1818 à 1820.

Forsell, célèbre graveur, envoyé par le roi de Suède, en 1806, à Paris comme pensionnaire; il fut élève de Bervic.

Gœthe, sculpteur; vint étudier à Paris en 1803.

Jernberg (Auguste), peintre, élève de M. Couture.

Ludgren (Égron), peintre, élève de M. Léon Cogniet.

[1] Renseignements communiqués par M. Riocreux.
[2] *Weinwich.*
[3] Le portrait peint en 1813 a été gravé par P. Adam.
[4] *Ekmarck*, p. 50. — *Nagler.*

997. STATUES ET TABLEAUX FRANÇAIS DANS LES MUSÉES ROYAUX DE STOCKHOLM.

Bertin (Nicolas). Une jeune fille et un jeune garçon jouant avec un oiseau en cage.

Boucher (François). Nymphes et amours qui se baignent.

La toilette de Vénus par des nympes et des amours.

Courtois (J.), dit le Bourguignon. Une troupe de cavalerie; un escadron repousse l'ennemi au delà d'un fleuve; deux cavaliers en complète armure et un trompette attirent l'attention du spectateur; au fond une ville assiégée.

Une bataille; plusieurs blessés gisent à terre; au loin une forteresse.

Delacroix (Charles). Un port de mer; — ressemble à Syracuse.

Un port de mer; on voit une haute montagne qui ressemble au Vésuve.

Une tempête sur mer.

Une marine. — Tableau rond, peint sur bois.

Un clair de lune.

Desportes (François). Des chanoines. Le fond a été peint par Boucher. Le comte Tessin a acheté ce tableau à Paris 106 ducats pour la reine Louise-Ulrique.

Grand tableau de fleurs avec des vases.

Deux petits tableaux de fleurs.

Gellée (Claude), dit Claude Lorrain. Grand paysage dans le pays de Naples; le soleil est près de son coucher; à une grande distance on voit la mer.

Houdon. Buste en terre cuite de Diderot.

Buste en terre cuite du comte de Provence (Louis XVIII); il porte le costume des chevaliers de l'ordre de Saint-Lazare.

Julier, Français, travaillait à Rome. Deux paysages.

Le Brun (Madame). Portrait en buste de la duchesse de Cruit, qui a été en liaison familière avec Gustave III.

Leclerc. Une madone.

Oudry. Sujet de chasse. Un cerf poursuivi par les chiens. — Grand tableau peint en 1723; commandé à Paris par l'intendant de la cour, Harlemann, pour orner une des salles du château.

Un chien et une perdrix. — Acheté en 1742 à Paris par le comte de Tessin pour la reine Louise-Ulrique.

Un lapin, un fusil et des oiseaux morts.

Des oiseaux sauvages, un lièvre, un fusil et un buffet.

Un barbet tue un coq de bruyères.

Tableau de fleurs.

Des oiseaux, des poissons et un chien; — a formé jadis un panneau de porte.

Un tigre derrière une grille; en avant, on voit deux chiens.

Du gibier sur une table; à côté est un vase d'argent. — Ce tableau appartint jadis à la collection Tessin.

Gibier avec un chien.

Gibier avec un singe.

POUSSIN. Laban réclame ses idoles à ses filles. — Donné au Musée royal par M. le baron Chabot, qui, il y a deux ans, a fait un voyage en Suède.

Paysage italien; une femme porte une cruche sur sa tête.

PRÉVOST le jeune. Deux tableaux de fleurs, peints en détrempe.

SUBLEYRAS (Pierre). Le portrait de l'auteur peint par lui-même. — Tableau rond.

TAILLASSON (Jean-Joseph). Psyché. — Tableau rond.

TARAVAL (Hugues). Portrait du peintre par lui-même.

VALENTIN. Saint Jean-Baptiste en contemplation.

VERNET (Joseph). Une tempête; des matelots et des passagers tâchent de se sauver à l'aide d'un câble. — Peint sur bois.

Port du Levant. Un diplomate français avec sa famille monte en chaloupe; on voit le navire à distance. — Peint sur bois; est dessiné dans Boye et Wetterling.

Un clair de lune et un feu. — Peint sur bois [1].

998. TABLEAUX D'ARTISTES FRANÇAIS QUI SE TROUVENT DANS LES APPARTEMENTS DU CHATEAU ROYAL DE STOCKHOLM.

675 dessins de maîtres français, dans les volumes IX, X et XI de la collection, dont 109 d'Oppenord.

COYPEL (Noël-Nicolas). Le jugement de Pâris.

MANGLARD. Une grotte avec des figures.

OUDRY. Le lion dans la ménagerie de Versailles.

SIGNAC (?). Portrait en émail de Christine.

SUBLEYRAS. La victoire. — Tableau oval, peint sur bois.

Portrait d'une femme.

[1] Traduit des catalogues des musées de Stockholm, par M. Geffroy.

[2] *Ekmarck*, Guide de l'étranger dans Stockholm et ses environs. 1830, Strengnæss, 1 vol. in-12.

CHAPITRE XV

SUISSE

---

999. INFLUENCE DE LA FRANCE A GENÈVE.

Le calvinisme détruisit à Genève l'étude et le goût des beaux-arts, qui disparurent promptement devant des lois somptuaires très-rigoureuses, destinées à maintenir la simplicité des mœurs républicaines, et devant un culte austère qui avait rompu avec toutes les traditions du catholicisme, si favorable aux arts du dessin.

Cependant on trouve à Genève, pendant cette période de proscription des beaux-arts, deux artistes français qui y sont établis : au XVIe siècle, un architecte, PATAC (Jean), originaire de Montélimart, qui fut admis à la bourgeoisie en récompense de ses travaux : au XVIIe siècle, c'est un peintre, FRÉMIER, que le conseil chasse de Genève, le 2 mai 1625. Plusieurs expulsions de ce genre eurent lieu au XVIIe siècle.

Jusqu'au XVIIIe siècle, les mœurs et la législation de la République contrarièrent également le développement des beaux-arts.

« Dès le commencement du XVIIIe siècle, quelques Genevois comprirent que l'étude du dessin, dans une ville industrieuse comme Genève, était indispensable pour le développement et la prospérité de ses diverses fabriques. » De 1704, année pendant laquelle on proposa l'établissement d'une école de dessin linéaire, jusqu'en 1750 que cette école fut établie, les conseils s'opposèrent à toute création de ce genre.

Le premier maître de l'école publique de dessin, chargé d'apprendre aux élèves à manier la règle et le compas, fut SOUBEYRAN

(Pierre). Vers 1772, sous l'inspiration de De Saussure, une société pour l'avancement des arts se fondait à Genève; plusieurs artistes apparaissaient. Ils descendent en partie des protestants français établis à Genève pour fuir les dragonnades; presque tous vinrent étudier en France; et, à Genève plus qu'ailleurs, la France donna l'impulsion aux arts à partir du milieu du XVIIIe siècle.

Parmi les artistes éminents que Genève a produits, Jean-Étienne LIOTARD, est un des plus illustres; né à Genève en 1702, Liotard descendait d'une famille de Montélimart, qui avait émigré après la révocation de l'Édit de Nantes. Liotard était venu se perfectionner à Paris et avait travaillé de 1725 à 1728 dans l'atelier de Massé, habile peintre en miniature. Pendant son séjour à Paris, Liotard reçut les conseils de Lemoine avec lequel il s'était lié. Son frère jumeau, Jean Michel LIOTARD, graveur distingué, vint aussi se former à Paris.

Pierre SOUBEYRAN, graveur, né en 1709, était fils d'un serrurier de Sauve en Languedoc, qui s'enfuit à Genève pour éviter les persécutions. Pierre Soubeyran vint étudier à Paris la gravure, y séjourna de 1730 à 1750, et revint cette année prendre la direction de l'école de dessin que l'on venait d'établir à Genève. Il y mourut en 1775, avec la réputation d'un très-habile graveur.

Barthélemi DU PAN, né à Genève en 1712, peintre de portraits, vint aussi étudier à Paris.

Jean DASSIER, célèbre graveur de monnaies, descendait d'une famille lyonnaise établie à Genève au XVIe siècle. Il naquit en 1676; son père, Domaine Dassier était graveur de la monnaie de Genève; il l'envoya en 1694 se perfectionner à Paris, chez Roettiers auprès duquel il passa deux ans. Jean Dassier succéda à son père et mourut en 1763.

Jacob-Antoine DASSIER, fils du précédent, né à Genève en 1715, fut envoyé par son père à Paris, en 1732, auprès du célèbre orfèvre Thomas Germain; il suivit aussi à Paris les leçons de l'Académie et s'y distingua. J.-A. Dassier devint un graveur de médailles et de monnaies de grand mérite; il travailla beaucoup en Italie, à Rome et à Turin, à Londres et en Russie. Il mourut en 1759.

Pendant la première moitié du XVIIIe siècle, le goût de l'architecture se développa également à Genève; les constructions prirent un caractère plus monumental. C'est encore la France que l'on

prend pour modèle, et c'est à la France que l'on demande des plans.

Vennes, architecte français, construisit de 1707 à 1712, l'hôpital général; l'ensemble de ce monument présente assez de noblesse; la façade principale est dans le style de Mansart. Antérieurement il avait élevé l'hôtel de ville et fait les plans du temple de la Fusterie ou temple neuf qui fut inauguré en 1715. Ce bâtiment n'a rien de monumental.

A cette époque on commença aussi à construire quelques beaux hôtels à Genève. La maison Buisson[1] fut bâtie sur des plans envoyés de Paris; l'architecture en est de bon goût et fort supérieure à ce qui avait été fait jusqu'alors; « aussi beaucoup d'anciens Genevois répétaient-ils que le luxe était entré à Genève par la porte cochère de la maison Buisson. »

Abeille, architecte français, donna les plans de la belle maison Lullin[2].

C'est encore de Paris, que l'on apporta les plans de la maison de campagne de Malagny pour un M. Marcet.

En 1786, la Société des arts prit une assez grande importance, et le gouvernement lui donna son approbation; elle parvint à développer l'enseignement de l'école de dessin, à former une collection de moulages sur l'antique; enfin elle résolut, en 1788, d'introduire à Genève la gravure en taille-douce, et envoya à Paris un jeune homme pour apprendre cet art. La Société fit une première exposition de peinture et de sculpture en 1789. Plusieurs amateurs réunirent d'importantes collections et augmentèrent par leurs dons celles de la Société. Enfin la réunion de Genève à la France, en 1798, valut à cette ville la création de son musée.

Les arts étaient devenus libres; aussi, dès la fin du xviiie siècle Genève eut une école de peinture considérable par le nombre et le mérite des artistes. Les principaux sont :

Saint-Ours (Jean-Pierre), né à Genève le 4 avril 1752, est le premier peintre d'histoire qu'ait produit Genève; il vint à Paris en 1768 étudier dans l'atelier de Vien, puis à l'Académie; en 1780, il obtint le grand prix pour son tableau de l'enlèvement des Sabines[3], et sa

1 Actuellement maison Naville Rigaud, rue des Chanoines, n° 121.
2 Actuellement maison De Saussure, rue de la Cité.
3 Ce tableau est aujourd'hui au Musée du Louvre.

qualité de protestant et d'étranger le privant d'obtenir la pension, il alla à Rome à ses frais et fut admis à jouir à l'Académie de France de tous les priviléges accordés aux lauréats. Saint-Ours a peint le portrait et l'histoire avec talent; il est mort à Genève le 6 avril 1809.

Auriol (Charles-Joseph) (1779-1834) paysagiste, fut élève de David.

Topffer (Wolfgang-Adam) (1766-1847) graveur, peintre de genre et dessinateur, apprit le dessin et la gravure à l'Académie de Paris.

Agasse (Jacques-Laurent), né en 1767, peintre d'animaux qui a travaillé en Angleterre, était élève de David.

Arlaud-Jurine (Louis-Ami) (1751-1829), peintre de portraits, fut d'abord élève de Liotard, puis vint à Paris où il travailla six ans sous la direction de Vien [1], peintre d'histoire.

Bouvier (Pierre-Louis) (1766-1836) peintre en miniature, étudia à Paris, sous la direction de Vestier.

Vanière (Georges) (1740-1835), directeur de l'école de dessin de figure après Soubeyran (de 1772 à 1815), fut envoyé à Paris, où il fut admis à l'Académie et y travailla sept années, sous la direction de Vien [2] qui était à la tête de cet établissement. Vanière fut un excellent professeur, plein de talent et de dévouement; il établit complétement nos méthodes et nos principes à l'école de Genève.

Jaquet (Jean), né en 1765, directeur de l'école de dessin d'ornement, de 1799 à 1828, fut élève de Pajou, à Paris.

Chaponnier (Alexandre) (né en 1753), Schenker (Nicolas) (1760-1848), étudièrent la gravure à Paris. Schenker, élève de Macret, à Paris, devint en 1817 directeur d'une école de gravure en taille-douce, dans laquelle ont été formés plusieurs artistes distingués.

Mlle Rath (Henriette) née en 1773, peintre de portraits en émail et en miniature, a été élève d'Isabey; elle vint à Paris en 1793 pour étudier sous ce maître célèbre.

Collart (Joseph), né à Paris en 1754, mort à Genève en 1830, vint se fixer à Genève en 1772, pour y exercer l'état de graveur. Il fut longtemps, par son esprit inventif, l'âme d'une des premières fabriques de bijoux de Genève.

[1] M. Rigaud se trompe en disant Vivien.

[2] Même observation.

Chaix (Georges), né en 1784 à Madrid, de parents français originaires de Crest, fut élève de David et se fixa à Genève en 1816; il mourut à Mornex en 1834. Il a peint l'histoire et le genre. Son principal tableau est la délivrance de Bonivard.

Reverdin (François-Gédéon) (1773-1828), directeur de l'école de la figure, de 1816 à 1828, en remplacement de Vanière, fut élève de David. Ainsi, depuis Soubeyran, tous les professeurs de l'école de dessin de Genève ont été élèves de l'école de Paris [1].

1000. ARTISTES SUISSES CONTEMPORAINS, ÉLÈVES DE FRANÇAIS.

Dupont (Jean-Victor), peintre sur émail, élève de Regnault.

Grosclaude (Louis), peintre de portraits et de genre, élève de Regnault.

Gsell (Jules-Gaspard), dessinateur, élève de M. Ingres et de Pradier.

Guillarmod (Jules-Jacot), peintre d'animaux, élève de MM. Gleyre et Couture.

Meuron (Albert de), peintre de genre, élève de M. Gleyre.

Moritz (William), peintre de genre, élève de M. Léon Cogniet.

Mlle Reinhart (Émilie), peintre de fleurs, élève de Redouté.

Scheffer (Jean-Gabriel), peintre de genre, élève de Regnault.

Zuber-Buhler (Fritz), peintre d'histoire et de portrait, élève de M. Picot.

Veillard (Louis-Nicolas), sculpteur, sourd-muet, élève de M. Jouffroy.

[1] Tout ce qui précède est extrait, quelquefois mot pour mot, de l'ouvrage suivant : Des beaux-arts à Genève, par J.-J. Rigaud. Genève, 1849, 1 vol. in-8°, en quatre parties.

Nous pouvons ajouter, d'après les registres d'admission des élèves de l'ancienne Académie de Paris (conservés à l'École des beaux-arts), les noms de quelques Genevois qui vinrent étudier à Paris.

1764. François *Ferrière*, peintre, protégé par Vien.
1765. Louis *Sené*, peintre, protégé par Vien.
Georges *Vanière*, peintre, protégé par Vien.
1766. Emmanuel *de Villard*, protégé par Vien.
1768. Louis *Arlaud*, peintre, protégé par Vien.
Jean Conrad *Wolf*, protégé par Brenet.
1772. Louis-Joseph *Hoyer*, protégé par Jollain.

1001. TABLEAUX FRANÇAIS DU MUSÉE RATH, A GENÈVE.

Bergeret (Pierre-Nolasque). Mort de Raphaël. — Esquisse.
Bon Boulogne. Sainte Catherine en extase.
Bourdon (Sébastien). Des mendiants jouant aux dés.
Coypel (Noël). Bacchus et Ariane.
Gagnereaux (Bénigne). Le Génie de la Paix arrêtant les chevaux de Mars.
Greuze (J.-B.). Étude de tête d'enfant.
Largillière (Nicolas). Portrait de J. Antoine Arlaud.
Le Brun (Charles). Élie à genoux auprès d'un autel.
Le Brun (Madame). Portrait de Madame de Staël.
Leleux (Armand). Le repos à l'atelier.
Un fumeur assis auprès d'une table.
Le Sueur (Eustache). Les pestiférés agenouillés devant le tombeau de saint Charles Borromée.
Mignard (Nicolas). Portrait de J. Petitot.
Portrait d'une princesse de la maison royale de France.
Oudry. Un chien canard aux prises avec une grue.
Rigaud (Hyacinthe). Portrait d'Élisabeth Charlotte, Palatine.
Thuillier (Pierre). Vue du lac d'Annecy.
Valentin. Des soldats jouant aux dés la robe de Notre-Seigneur.
Vanloo (Carle). Une jeune femme allaite son père en prison et condamné à mourir de faim.
Vernet (Joseph). Une marine vue au soleil couchant par un temps orageux. — Ce tableau est peut-être de l'un de ses élèves.
Un orage par un clair de lune, sur les bords de la Méditerranée.

1002. HUAULT (voir le nº 124).

1003. BLONDEL (François), architecte, né à Rouen en 1683.

Il a fait trois maisons de plaisance à Genève. Il est probable que ce sont celles indiquées à la page 474. [1].

1004. ANTOINE (voir le nº 172).

Antoine a construit à Berne l'hôtel des monnaies.

1005. DAVID (d'Angers) (voir le nº 161).

David d'Angers a fait pour Neuchâtel la statue en bronze de David

[1] Architecture françoise, t. II, p. 114.

Lury, bienfaiteur de Neuchâtel; cette statue est sur la principale place de la ville [1].

1006. PRADIER (voir le n° 225).

Pradier a exécuté pour Genève la statue en bronze de J.-J. Rousseau, et pour le jardin des plantes de Genève, le buste de De Candolle [2].

1007. BARRE (Jean-Jacques), graveur en médailles, né à Paris en 1793, mort en 1856.

Une loi du 7 mai 1850 ayant prescrit l'établissement d'un nouveau système monétaire uniforme pour toute la Suisse, et semblable au système français. les types des nouvelles monnaies ont été, par décision du gouvernement fédéral, exécutés par MM. Bovy, Vogt, de Munich, et Barre. M. Bovy, graveur suisse, mais s'étant perfectionné à Paris, a gravé les pièces d'argent; M. Vogt, celles de billon, et Barre, graveur-général de la Monnaie de Paris, celles de bronze.

[1] Renseignements communiqués par David.
[2] Renseignements communiqués par Pradier.

FIN

ADDITIONS

Page 282. — N° 565. MADEMOISELLE DE FAUVEAU.

Son groupe de Françoise de Rimini est dans la collection Pourtalès.

Page 360. — N° 753. MICHALLON (Claude), sculpteur.

Les Registres de l'Académie nous apprenent qu'il était élève du sculpteur M. Cl. Monot

Page 361. — N° 754. INGRES.

M. Ingres a fait le portrait de Bartolini, que l'on voyait chez ce sculpteur, à Florence.

Page 363. — N° 766. CHAUVIN.

Depuis l'impression de cet article, M. Charles Chauvin, peintre-décorateur, qui exécute en ce moment la belle décoration des galeries de l'École des Beaux-Arts, où l'on a placé les copies des peintures des Loges, a bien voulu nous communiquer les renseignements nécessaires pour rédiger la biographie de son père.

Chauvin (Pierre-Athanase), peintre de paysages, naquit à Paris, le 9 juin 1774, étudia la perspective sous Valenciennes. Il fit partie pendant la révolution, avec P. Guérin et beaucoup d'autres, du corps spécial d'artistes, au moment de la levée en masse, et ce fut là que commença sa liaison avec Guérin, dont il fut plus tard l'ami intime. Chauvin fit d'abord du paysage historique; quelques-uns de ses essais se voient chez M[me] David, veuve du consul français à Smyrne, qui connut notre artiste en Italie. Plus tard il se décida à partir pour Rome avec un de ses amis, M. Jourdan, écrivain distingué, qui appartenait à la rédaction du *Journal des Débats*. La belle nature de l'Italie enthousiasma Chauvin; il l'étudia avec amour, s'identifiant à elle, voyageant sans cesse et dessinant tous les sites de la campagne de Rome et des environs de Naples. Il était cependant

sans fortune, son père, marchand boucher de Paris, ayant été complétement ruiné (il avait perdu plus de 600,000 fr.), en fournissant des bestiaux à l'armée de Sambre-et-Meuse. La généreuse protection de M. Morin, amateur éclairé des arts, vint au secours de Chauvin et lui permit de continuer ses études. M. Morin étant mort, le prince de Talleyrand le remplaça et, au mois d'août 1806, il accorda une pension à l'artiste, qui répondit à la bienveillance et à l'amitié du prince en lui envoyant chaque année deux de ses tableaux. Toute cette collection se trouve aujourd'hui chez Mme la duchesse de Dino. Chauvin a beaucoup travaillé; il a exposé aux divers Salons un grand nombre d'œuvres qui se trouvent aujourd'hui dans les châteaux de Fontainebleau et de Saint-Cloud, chez Mme la duchesse de Dino, chez Mme David, chez M. Bodinier, à Angers, et à Paris chez Mme Jourdan, qui possède une vue de Rome au soleil couchant[1], un des plus beaux paysages de Chauvin. Au premier plan sont des cyprès et des pins, et dans le fond, on voit toute la ville de Rome; on y trouve toutes les qualités du maître, une perspective parfaite, une grande vérité, beaucoup de finesse de touche et un profond sentiment de la nature; il a plusieurs fois répété ce tableau. L'Angleterre, la Russie et l'Allemagne possèdent de nombreuses œuvres de Chauvin. Il avait été admis à l'Académie de Saint-Luc en 1813, et en 1827 l'Institut l'avait nommé correspondant. Plusieurs médailles d'or et la croix de la Légion d'honneur (1828) lui avaient été décernées en récompense de ses ouvrages. Chauvin mourut à Rome le 29 octobre 1832.

Un peintre de mérite et qui a beaucoup connu notre paysagiste donne l'appréciation suivante de son talent dans une lettre écrite à M. Chauvin fils. «Il est évident que parmi le grand nombre des paysages de Chauvin, il y en eut de faits pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et ailleurs; c'était tout naturel, Rome étant le rendez-vous des étrangers, fiers d'en rapporter une belle œuvre d'art, et M. Chauvin se trouvant avec M. Boguet et les paysagistes allemands Catel et Reinhart au premier rang et de la première réputation, plus connus même tous deux à l'étranger que dans leur patrie; sort commun à celui qui cherche hors de chez lui le mieux et la supériorité.

[1] Ce tableau est appelé aussi : les pins de la Ruffinella.

« C'était un plaisir singulier pour Orsel et moi de voir et de comparer les œuvres des deux artistes français, identifiés avec l'Italie dont ils avaient épousé les beautés. Leurs talents étaient très-différents et rappelaient à notre époque celui des deux peintres, qui déjà à Rome avaient honoré le nom français. M. Boguet, par le choix de ses formes, les lignes de ses tableaux, rappelait le genre sérieux, âpre, parfois sauvage du Poussin et du Guaspre; c'était son inclination, la pente toute naturelle de sa belle intelligence. Sa couleur parfois monotone, triste, sombre, reflétait les impressions reçues dans les campagnes de l'État romain, tandis que M. Chauvin, par la douceur de sa couleur, soit qu'il rendît la fraîcheur du matin ou l'ardeur du soleil couchant, par le charme de ses lignes et l'air que l'on respire devant ses tableaux, tenait beaucoup de Claude Lorrain. La nature de Naples avait sa prédilection. Personne, je crois, n'a rendu mieux que lui, les eaux, la transparence des vignes enlacées aux arbres, la délicatesse exquise et la transparence de cet air si fin; son choix était toujours beau et poétique et faisait penser à ce vers d'Horace :

« O rus quando te aspiciam. »

« Il savait rendre cependant la nature sérieuse; il savait animer de belles figures ses tableaux, et vous avez vu comme preuve son tableau d'Aqua-Pendente avec l'entrée de Charles VIII, qui est à la galerie de Diane, à Fontainebleau. Le dessin de M. Chauvin était très-délicat, très-pur; les silhouettes de ses montagnes, le Vésuve et autres, étaient très-remarquables, et ce dessin rappelait la finesse et l'élévation du dessin de M. Guérin, son ami. Cette époque aimait, cherchait et voulait le beau, ce qui fait rêver et ennoblit l'esprit.

« Dans les ouvrages de votre père, s'il est un point qui laisse quelque chose à désirer, ce serait dans les parties qui forment les premiers plans; les détails de plantes pourraient supporter plus de solidité, une étude plus ferme qui relèverait encore la délicatesse des seconds plans; toujours cependant ils sont bien choisis.

« Chauvin est un de ces hommes rares, dont la vie entière a été un bel exemple. »

Page 373. Note 1.

Lisez : Paroletti l'appelle à tort *Duparc.*

Page 453. Ligne 27.

« Depuis ce temps, tous les catholiques qui se sont trouvés en Suède ont fait baptiser leurs enfants aux hôtels des ambassadeurs. »

Le *registre de la Chapelle de Suède*, de 1695 à 1701, se trouve aujourd'hui aux Archives de l'Hôtel de Ville de Paris. Il contient un certain nombre d'actes « d'état civil » presque tous relatifs à des artistes français résidant à Stockholm. Nous y trouvons mentionnés les artistes suivants :

8 Décembre 1690. Jacquin (Joseph), de Paris, sculpteur et pensionnaire du roi de Suède.

18 Décembre 1696. Chauveau (René), est qualifié de premier sculpteur du roi de Suède.

29 Juin 1697. Mort de Jean La Scie, sculpteur, âgé d'environ 36 ans.

14 Août 1698. Henrion (Claude), sculpteur du roi de Suède.

25 Avril 1700. De La Porte (Louis), sculpteur du roi de Suède. (Il en est fait mention, page 459, au nº 974.

16 Juin 1800. Fouquet (Jacques), peintre. (Voy. page 456.)

14 Août 1700. Cousinet (Jean-François), maître orfévre de Paris, orfévre du roi de Suède. (Voir page 449.)

20 Septembre 1700. Chantereau, probablement peintre.

Chauveau (Evrard) (Voy. le nº 973, page 458), est qualifié de peintre de la reine de Suède.

TABLE DES CHAPITRES

L'ART FRANÇAIS

ESSAI SUR LES ORIGINES ET LE DÉVELOPPEMENT DES ARTS EN FRANCE

MOYEN AGE

RENAISSANCE

XVIIe, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

LES ARTISTES FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

EXPLICATIONS

DES

ABRÉVIATIONS DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

Aq.	Aquarelle.
Arch.	Architecte.
Cis.	Ciseleur.
Comp. de mus.	Compositeur de musique.
Décor.	Décorateur.
Dessin.	Dessinateur.
Dessin. de jard.	Dessinateur de jardins.
Fabr. de br.	Fabricant de bronzes.
Fl.	Fleurs.
Fr.	Fresque.
Géom.	Géomètre.
Gr.	Graveur.
Gr. de caract.	Graveur de caractères.
Gr. de méd.	Graveur de médailles.
Gr. de mon.	Graveur de monnaies.
Gr. en p. fines.	Graveurs en pierres fines.
Ing.	Ingénieur.
Int.	Intérieurs.
Math.	Mathématicien.
Min.	Miniature.
Miniat.	Miniaturiste.
Mus.	Musicien.
Orf.	Orfévre.
Ornem.	Ornements.
Past.	Pastel.
Pays.	Paysages.
P.	Peintre.
P. d'an. / P. d'anim.	Peintre d'animaux.

P. d'arch.	Peintre d'architecture.
P. de b. / P. de bat.	Peintre de batailles.
P. de g.	Peintre de genre.
P. de p. / P. de portr.	Peintre de portraits.
P. en ém.	Peintre en émail.
P. sur porc.	Peintre sur porcelaine.
P. sur v.	Peintre sur verre.
Persp.	Perspective.
Sc.	Sculpteur.
Sc. en b.	Sculpteur en bois.
Sc. en iv.	Sculpteur en ivoire.
Tabl. dioram.	Tableaux dioramiques.

TABLE ALPHABÉTIQUE

[1] Cette désignation est fausse; il s'agit évidemment de Jean Lemaire.

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7.